

HISTOIRE DU CAMBODGE

DEPUIS LE 1^{er} SIÈCLE DE NOTRE ÈRE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS LAPIDAIRES,
LES ANNALES CHINOISES ET ANNAMITES ET LES DOCUMENTS
EUROPÉENS DES SIX DERNIERS SIÈCLES

PAR

ADHÉMARD LECLÈRE

ANCIEN RÉSIDENT DE FRANCE AU CAMBODGE

23282

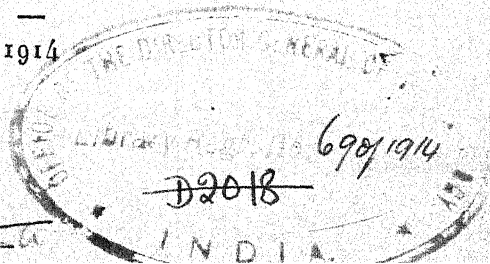
417.58

Lec

PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, 13

1914



~~D 2018~~

A LA MÉMOIRE
DE
MON PÈRE ET DE MA MÈRE

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI

Acc. No. 23282

Date...29. 8. 56

Call No.417. 581. 166

PRÉFACE

J'ai vécu vingt-cinq ans au Cambodge ; j'en ai successivement étudié les lois, et cette étude qui m'a demandé quinze années de travail a exigé cinq volumes, dont deux de textes législatifs traduits sur les originaux et trois volumes de commentaires. Après les lois, j'ai étudié les mœurs et coutumes du pays, celles que j'avais sous les yeux et celles des petits traités de morale courante qui ont été écrits pour le peuple, puis, en divers articles publiés dans la *Revue scientifique*, dans le *Bulletin de la Société d'Ethnographie de Paris*, dans la *Revue de l'histoire du droit français et étranger*, l'Anatomie, la Médecine, la Sorcellerie, l'Education, l'Astronomie, la Morale, l'Arithmétique et la Culture du riz, chez les Cambodgiens.

Un gros volume sur le *Bouddhisme au Cambodge* paraissait devoir terminer cette série d'études qui comporte aussi vingt articles, dix brochures et quatre recueils de *Contes* qui sont un peu le folk-lore du Cambodge, mais surtout l'adaptation de récits hindous mis à la portée du peuple Khmêr. J'aurais pu m'arrêter là, mais j'ai voulu me rendre compte de l'organisation moderne du pays, savoir ce qu'était le *gouvernement royal*, la *cour d'un roi du Cambodge*, et cette nouvelle étude a été l'objet d'un autre travail dont une partie a paru en brochure et dont la seconde partie est actuellement sous presse.

Mais alors un autre livre s'imposait : il fallait écrire l'*Histoire du Cambodge* depuis le premier siècle de notre ère jusqu'à aujourd'hui et c'était un gros travail à mener. J'ai hésité

longtemps à l'entreprendre, à me décider à utiliser les notes, les documents nombreux, que j'avais amassés en vingt-deux ans et qui comportaient beaucoup de lacunes, de pages encore inconnues dont l'absence m'avait vingt fois découragé. J'avais entre les mains les traductions du *Corpus* Bergaigne et Barth, des inscriptions sur pierres traduites par nos sanscrivants, et ce qu'on sait du Cambodge par les Chinois, les Annamites et les Siamois, puis des satras gravés sur feuilles de palmier, des livres écrits sur des registres européens, œuvres de lettrés modernes soucieux de ramasser tout ce qu'on avait noté dans le passé, et j'avais toute la traduction orale, toutes les légendes qui flottent dans l'air, dans l'ambiance des choses, tous les souvenirs qui dorment dans l'âme du peuple cambodgien mais qu'il fallait en extraire. C'était peu et c'était insuffisant, mais l'œuvre était tentante. Enfin, vers 1907, j'entrepris la rédaction du grand travail que je donne aujourd'hui au public. Je me procurai des manuscrits inconnus encore, telle l'histoire du sdach Kân, et dix petits récits qui sont oubliés dans des monastères bouddhiques. Je me mis en communication fréquente, constante parfois, avec nombre de lettrés, de vieux religieux curieux des récits du temps passé, et pour la période moderne avec les vieillards, enfin je me mis au travail.

Ce nouveau livre est donc le produit de la collaboration de tout le monde, la mise au point de tout ce que mes prédécesseurs français et cambodgiens ont étudié avant moi et de la grande voix du passé qui murmure dans le temps et dans l'espace des pages d'histoire qui n'ont pas été écrites, qu'on sait mal, ou qu'on sait vaguement, ou qu'on ne sait pas du tout.

J'ai fait ce que j'ai pu pour découvrir la vérité et pour la dire simplement. Je ne sais si j'ai réussi à jeter un peu de lumière au travers de ces crépuscules d'une nation, qui a peut-être vécu toutes ses grandes journées, hélas ! et si j'ai vraiment écrit une histoire. Je l'espère, bien que je sois

conscient qu'il y a mieux à faire et qu'il y a encore beaucoup de choses à découvrir et des vérités que je n'ai pas dites à révéler.

Que mes lecteurs me pardonnent les erreurs que j'ai pu commettre, l'insuffisance des documents que j'ai pu mettre en œuvre, et qu'ils croient qu'ayant écrit ce livre sans prétentions, sans songer à en imposer aux rares spécialistes que ces études intéressent, qu'ils croient bien que je lirai toujours avec plaisir les critiques sérieuses qu'on en fera et surtout une histoire du Cambodge plus complète et mieux présentée que la mienne.

Je laisse d'ailleurs une grosse besogne à mes successeurs. Il y a encore beaucoup de documents à mettre au jour que, pressé par l'âge, je n'ai pas eu le temps de me procurer. J'en indiquerai quelques-uns que les historiens qui viendront après moi devront étudier : d'abord une chronique secrète qu'on dit conservée au palais et qui serait quelquefois indiscrete. Le roi Noroudam l'avait mise sous clef et avait interdit sa communication sous les peines les plus sévères. Le roi Sisowath qui est, sinon plus éclairé que son frère et prédécesseur, du moins d'esprit plus moderne, consentira peut-être à la confier à un homme qui saura la lui demander et lui démontrer qu'un peuple comme le peuple Khmër, qui a joué un grand rôle dans le passé de l'Indochine, a toujours intérêt à publier de son histoire tout ce qu'il sait, tous les documents qu'il en possède.

Ensuite, il y a tous les satras d'histoire locale qui dorment dans les monastères et qui parfois sont très importants, tel que, par exemple, l'histoire du sdach Kân ou de Kân le rebelle, et la charte de Sâmbok que j'ai mise à jour et que j'ai citée dans ce livre. Enfin il y a des légendes locales, les petits récits relatifs souvent à un endroit presque inconnu hors du pays, et qui cependant a été la scène d'un événement historique qu'on ne saurait ni dater, ni situer sans le connaître.

Il y a encore les documents européens qui dorment à Manille, au Japon, peut-être à Macao et dans certaines archives inexplorées des nations européennes qui ont eu des relations avec l'Indochine du xvii^e au xix^e siècle. M. Cabaton a entrepris de donner la traduction de ceux qu'il a découverts en Espagne, au Portugal, en Italie (à Rome surtout), à la Haye, à Londres, de ceux desquels il est sur la trace à Java, à Goa, à Manille et ailleurs. Il saura nous révéler tout ce qu'elles contiennent d'intéressant, d'utile à connaître et fera la bonne besogne, s'il l'entreprend, que je n'ai pu faire. Et je saluerai son livre avec joie, heureux si cette préface le décide à l'écrire.

Adhémar LECLÈRE.

Paris, le 1^{er} décembre 1913.

HISTOIRE DU CAMBODGE

LIVRE PREMIER

LE CAMBODGE DES LÉGENDES ET DES INSCRIPTIONS

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

L'INDO-CHINE ET SES PEUPLES AU COMMENCEMENT DE L'ÈRE EUROPÉENNE ET DE LA GRANDE ÈRE HINDOUE (78 de l'ère européenne).

I. — LE TERRITOIRE

Si l'on regarde une carte de l'Asie, on distingue tout d'abord au sud trois grandes presqu'îles : — l'une, celle de l'ouest, est l'Arabie dont nous n'aurons pas à nous occuper ; — l'autre, celle du centre, est l'Inde ; elle a la forme d'un coin à l'extrémité duquel, mais un peu remontée vers le nord-est, on aurait déposé Ceylan, une île, véritable diamant qu'on dirait taillé par un lapidaire de Hollande ; — la troisième, celle de l'est, est l'Indo-Chine ; elle a la forme d'une bourse à quéter et possède, non une île, mais une presqu'île qui pend à son flanc comme un lacet qui s'achèverait par un gland ; c'est la longue et étroite presqu'île de Malacca, l'ancienne Chersonèse-d'or des cartes de Ptolémée qui, peut-être au commencement de notre ère, était encore séparée du continent par un bras de mer occupant l'isthme de Krâh.

Si, déposant cette carte d'un pays trop vaste, on prend une mappemonde grand format de l'Indo-Chine et comprenant les îles de la mer du Sud, c'est-à-dire l'Insulinde, on aperçoit entre la grande péninsule indo-chinoise et la petite presqu'île de Malacca, une petite mer qui s'achève au nord par un golfe ; la mer est celle de Siam, le golfe est celui de Bangkok. On reconnaît aussi qu'au sud-ouest de la longue presqu'île de Malacca se trouve la grande île de Sumatra, puis, au bout de celle-ci, la belle île de Java, et enfin plus à l'est la plus grande île du globe, Bornéo, enfin mille autres plus ou moins vastes groupées en plusieurs archipels qui tous prolongent la presqu'île de Malacca et les îles de la Malaisie jusqu'à 800 kilomètres à l'est. C'est un amas d'îles et d'îlots qui sont peut-être les cimes des monts d'un immense continent disparu sous l'eau, et dont les plaines et les vallées gisent à de faibles profondeurs.

En voyant ce groupement, cette longue presqu'île de Malacca et, les dominant par sa masse, la péninsule indochinoise dont la frontière septentrionale est aussi la frontière méridionale de la Chine, on comprend la solidarité historique des peuples qui se sont constitués en nations sur ce vaste territoire. On comprend aussi qu'on ne peut guère parler de l'un d'eux sans parler un peu des autres.

Prenez maintenant la carte de l'Indo-Chine, représentant une péninsule plus grande et mieux détaillée. Vous y verrez, — si vous étudiez bien les chaînes de montagnes qui la dominent, les grands fleuves qui la traversent, les principales rivières qui drainent ses vallées, — que l'Indo-Chine est la fille de ses fleuves, et que les nations civilisées qu'on y trouve sont toutes établies sur des terres charriées par leurs eaux et colmatées d'apports lentement amassés et dont le soleil a desséché la croûte.

Le Tonkin est fils du fleuve Rouge et de la Sâng-Ma ; le Cambodge, est fils du Mé-Kong ou « chef des eaux (*ganga*) (1) » ; le

(1) Ce mot Mékong ou Mé-Kong paraît composé de deux mots : l'un indigène *mé*, « chef » ou « mère », qui, dans le premier cas, pourrait s'écrire *may* selon l'ancienne orthographe ; et l'autre, le sanscrit *ganga* qui a le sens d'eau, de rivière, et désigne surtout le Gange en Inde. Cela est d'autant plus probable que le caractère cambodgien *ko* qui sert à l'écrire est le *ga* sanscrit. Cependant ce mot est parfois écrit *Mékhong*,

Siam est fils du Mé-Nam, dont le nom siamois signifie aussi « mère ou chef des eaux » ; la Birmanie est fille de l'Iraouaddy et de la Salouen. Tous ces fleuves prennent leurs sources dans le plus considérable des massifs montagneux de l'Himalaya tibétain.

Les montagnes bien observées et les fleuves bien étudiés, il n'est pas très difficile de se représenter par la pensée et de tracer une carte du pays tel qu'il est et pourrait apparaître à l'œil d'Indra placé à une bonne hauteur pour embrasser d'un seul regard la péninsule entière. D'abord, au nord de l'Indo-Chine et sur toute son étendue est-ouest, on verrait un massif montagneux enfermant le golfe du Tonkin.

Puis, descendant de cet énorme massif et courant vers le sud, on distinguerait en puissant relief, l'immense chaîne annamitique, roide à l'orient, mais d'un accès plus facile à l'occident où des plateaux, des successions de plateaux plus ou moins élevés, s'abaissent et se prolongent parfois jusque tout près du Mékong.

Au sud-est, on apercevrait cette chaîne annamitique s'élargissant, s'alourdissant en un large massif qui s'étend de la mer du Sud au Darlak et jusqu'en Cochinchine.

Puis à l'ouest, descendant du même Himalaya, séparant le Siam du Laos et du Cambodge, paraîtrait une autre chaîne de montagnes, de collines, de plateaux bas qui forme la ligne de partage des eaux entre le bassin du Mékong et celui du Ménam.

Enfin, venant encore du même massif himalayo-tibétain, on distinguerait une troisième chaîne de montagnes, longue, étroite partant de la Birmanie supérieure, séparant à l'ouest les deux Birmanies, formant l'échine de la presqu'île de Malacca et venant s'achever au travers des mers du Sud en longues ou nombreuses îles séparées par des détroits peu larges, par des petites mers paisibles.

c'est-à-dire avec le *kho* correspondant au *kha* sanscrit et non au *kho* correspondant au *gha*. Dans ce cas, avec ce *kh*, *khong* serait le mot laotien *rapide, violent, impétueux, ravageur* qui qualifie un fleuve. Mais alors c'est le Laos qui aurait donné un nom au grand fleuve et non le Cambodge. Cela paraît étrange, alors surtout que le mot *khong*, rapide, ne s'écrit pas exactement comme *kong, eau*, et qu'il comporte une accentuation différente.

Donc, on trouve en Indo-Chine trois longues chaînes de montagnes descendant du massif himalayo-tibétain vers le sud et créant quatre larges bassins où coulent quatre grands fleuves, où vivent cinq grandes nations : — le bassin du Mékong où sont le Laos au nord, et, l'un au-dessus de l'autre, le Cambodge et la Cochinchine au sud ; — le bassin du Ménam où est le Siam ; — le bassin de l'Iraouaddy où est la Birmanie ; — le bassin du fleuve Rouge où est le Tonkin.

J'allais oublier une soi-disant chaîne de montagnes qui forme aujourd'hui la frontière entre le Cambodge et les provinces laotiennes du Siam : le phnôm Dànggrêk (1) (ou « mont du fléau [à porter] »). Cette montagne, presque à pic sur son flanc méridional, n'est plus que le bord abrupte d'un immense plateau qui fut primitivement le rivage d'un grand et profond golfe marin. Cette chaîne de montagnes coupe le bassin du Mékong de l'est à l'ouest sans parvenir à détourner les eaux qui, de partout roulent des terres au grand fleuve, et du grand fleuve à la mer du Sud.

A une époque très éloignée de nous alors que le Mékong n'avait encore créé ni le Cambodge ni même la Cochinchine, la mer venait battre de ses larges vagues la base du mont Dànggrêk (prononcé Dàngrêk), et la bouche du Mékong se trouvait entre Basak (prononcé Bassak) et Khong (prononcé Khon), la Cochinchine et le Cambodge étaient sous l'eau d'un vaste golfe dont le Grand-Lac (Tonlé-Sâp, fleuve saumâtre) est un dernier vestige.

Au nord du Dànggrêk un vaste lac existait alors et se colmatait lentement. Ce lac est devenu la riche plaine de formation lacustre que le lieutenant Barthélemy a signalée en 1907 où coule aujourd'hui la sé Moun (2) et la sé Si, son principal affluent. C'est tout ce qui reste aujourd'hui d'une petite méditerranée oubliée que les eaux de mer inondaient aux grandes marées et dont le sol plat est encore aujourd'hui si salé qu'il se couvre, après la saison des pluies, d'efflorescences salines que les habitants recueillent et qui suffisent à produire le sel à toute la région. Il

(1) A vrai dire le mont Dànggrêk (fléau à porter) n'est pas cette longue chaîne de montagnes, mais une petite et longue colline située tout près au sud dont la crête donne, en effet, la ligne d'un fléau à porter. C'est cette colline qui a donné son nom à la chaîne dite du Dànggrêk.

(2) Sé, rivière en laotien.

est maintenant l'image de ce que sera, dans dix ou quinze siècles peut-être, le Tonlé-Sáp, dont les eaux étaient saumâtres il y a si peu de temps que le mot *sáp*, avec le sens d'insipide, de fade, les désigne encore comme étant toujours un peu salées et désagréables au goût, bien que cela ne soit plus vrai de notre temps.

Au Siam, à la même époque, le golfe s'étendait au moins jusqu'à Nakon-Svan, au-dessus du point où deux affluents viennent se jeter dans le Ménam. Les peuples qui, déjà, occupaient le bassin de ce fleuve, n'avaient de terre habitable que la partie supérieure du bassin du Ménam au nord, et une large bande de territoire, au pied des monts Patavi, Pétrou, Poyong à l'est, et des monts de Ténassérim à l'ouest. Tout le territoire voisin d'Ayuthya, l'île de Nang-Snôr où cette capitale fut édifiée, et celui de Bangkok, la capitale moderne du Siam, étaient sous l'eau. Au commencement de notre ère ils en étaient sortis, mais Bangkok était encore un pays très marécageux.

J'en dirai autant du territoire de Rangoun, de Bassein, de Hengzada, dans la Birmanie ; ils s'échancraient, entre les Arakayama de l'ouest qui descendent, au sud, jusqu'au cap Négrais, et les Pégou-yama à l'est, en un vaste golfe au fond duquel débouchait l'Iraouaddy.

Revenons au Cambodge et à son fleuve, l'un des plus longs du monde.

Voyez le Mékong sur la carte, suivez son cours immense de 3.000 kilomètres, ses zig-zags puissants. Il est « la grande route qui marche » et le grand déversoir où coule la moitié des eaux qui pleuvent sur l'Indo-Chine et que le soleil ne réussit pas à évaporer complètement. Il vient des monts himalayo-tibétains en Chine, par des pentes parfois raides. Il reçoit cent affluents, et à cinquante kilomètres au-dessous de la frontière sino-indo-chinoise, au nord, il s'élargit sur un lit sans profondeur qu'un homme peut traverser à pied, l'hiver, sans que l'eau lui mouille les genoux. De cette région, il pénètre en Indo-Chine un peu au-dessus de muong Xieng-hong (pr. muon Quéan-hon), coule entre des hautes murailles naturelles de rochers, très étroit, resserré, profond, mais pas encore navigable.

A Luâng-Préah-Bhâng (pr. Louan-pra-bân) c'est un beau fleuve. A Vieng-Chant, il est majestueux. Mais entre ces deux capitales,

Luàng-Préah-Bhâng et Vieng-Chant, il est parfois difficile, et nos marchandises ne peuvent le parcourir qu'en transbordant une fois au moins.

Au-dessous de Vieng-Chant (pr. Vien-chane), il est un magnifique fleuve que nos paquebots et nos canonnières parcourent pendant trois jours, aux basses eaux, jusqu'à Savannakêt. Plus bas encore, il est large mais sans profondeur ; son lit est parsemé de roches et tourmenté de rapides parfois dangereux jusqu'au don Sà (1). Puis il se creuse ; les rochers disparaissent et les vapeurs naviguent une journée jusqu'au kéng (ou rapide) de Kalahay (2).

On ne peut descendre ces rapides qu'en pirogue, et quatre heures seulement, pendant la saison des basses eaux. Plus bas, c'est le beau fleuve pendant deux jours, du kéng Yapeut jusqu'à l'île Khong, puis, entre Khong et l'île Khon (3), c'est le fleuve agrémenté d'îles, sans profondeur, avec des roches que frôlent les pirogues aux basses eaux et par dessus lesquelles passent les vapeurs quand le fleuve est plein, de juillet à fin novembre. Enfin ce sont les chutes de Khon qui barrent le grand fleuve en écluse d'où les eaux se précipitent comme si elles avaient rompu leurs digues, violentes, assourdissantes, bouillonnantes et blanches à droite et à gauche de l'île Khon. On traverse cette île sur un petit chemin de fer qui n'a pas cinq kilomètres de longueur.

Au sud de cet flot est un fleuve large sans rives déterminées que, seules aux basses eaux, les pirogues peuvent parcourir. Aux hautes eaux, c'est la forêt inondée sur une largeur de cinq à six kilomètres que les paquebots traversent au milieu des arbres dont on ne voit plus que les cimes.

Au-dessous de Sting-Trêng (pr. *Stine Tren*) et des grands affluents de la rive gauche, ce sont les rapides de Préah-Tra-péang (4), la grande île de Rongeau (5), longue de 40 kilomètres,

(1) *Don*, village, en laôtien ; pr. *done*.

(2) *Kéng*, rapide en laôtien. — Pr. *Kén*. — Kalahay, une onomatopée du bruit que font les eaux d'un rapide en coulant entre les roches. Le mot correspond aux mots cambodgiens *chay*, *kachay*, qui sont également des onomatopées.

(3) Prononcez *Khon* et *Khone*.

(4) Fautivement nommée Préah Patang sur les cartes de cette région. Prononcez *Pra Trapan*.

(5) Fautivement appelée Koh Lognieu par les Français d'Indo-Chine.

que caressent les eaux du fleuve, puis Sâmbaur, l'ancienne Cambhupura, la Sambabœr des Hollandais), les rapides de Sâmbok-Sâmbaur et, enfin, Sâmbok d'où, jusqu'à la mer, le fleuve devenu paisible, splendide, large de 1.500 à 2.000 mètres, est toujours navigable.

A Phnôm-Pénh, les quatre bras, les quatre faces (l'ancien Chado-Moukh, les *buon phlau*, les quatre routes), — le Mékong se partage en deux larges fleuves pour atteindre la mer plus vite, et quand vient la saison des crues, un troisième fleuve, le Tonlé-Sâp, qui coule vers le nord, reçoit ses eaux et les envoie dans le Grand-Lac. Sous l'action de cet apport considérable, le Grand-Lac s'emplit, se gonfle, s'élève de cinq, six et huit mètres, déborde, et ses eaux s'étendent jusqu'à cinquante kilomètres de ses rives de saison sèche. Elles couvrent des plaines immenses où glissent lentement les pirogues où, pêchent des armées de cormorans, de pélicans, de martins-pêcheurs, d'aigrettes et d'ibis gris ou roses, où vivent des masses incroyables de poissons qui sont capturés en février, mars et avril par des milliers de pêcheurs cambodgiens, annamites et chinois.

Vienne la saison où cessent les pluies, où les affluents du grand fleuve ne reçoivent plus les eaux des plaines que dessèchent et que brûlent les rayons du soleil, alors le Tonlé-Sâp se renverse de nouveau, coule du nord au sud et rend au fleuve en six mois les eaux qu'il a reçues de lui au cours des six mois précédents. Les plaines inondées se découvrent lentement d'abord, puis plus vite, plus vite encore ; les eaux du lac sont moins hautes ; lui-même retrouve ses rives, les laisse voir, puis il se vide et bientôt sa profondeur sur son lit de vase n'est plus que d'un à deux mètres selon les endroits. L'immense réservoir n'est alors qu'une mer intérieure de cent cinquante kilomètres de longueur sur quarante-cinq à sa plus grande largeur.

Des masses d'eau ont séjourné six mois, puis elles sont parties ; la mer les a reçues avec tout l'humus qu'elles charriaient et, lentement, tout au sud de la Cochinchine se forment sous l'eau des terres nouvelles ; des colmatages constants les exhausseront et sur ces terres fraîches les palétuviers aux cent racines chevelues paraissent, retiennent les terres humides, fluides encore, et des hommes viennent s'établir, des villages se créent, des peuples s'organisent.

C'est ainsi que s'est fait, à une époque pas très éloignée de nous, le territoire du Cambodge, tout entier, par des terres charriées de loin, portées par des eaux qu'elles jaunissaient et qui venaient, non pas de l'Himalaya-tibétain qui ne produit pas la centième partie de l'eau que rassemble le Mékong, mais de cet immense bassin du Mékong qui n'a d'autres canaux que les bras du grand fleuve pour écouler ses eaux jusqu'à la mer. Et c'est ainsi que s'est formée ensuite, au sud du Cambodge, à une époque plus récente, la Cochinchine actuelle.

Etudiez la carte de l'Indo-Chine, et vous verrez quel vaste bassin est drainé par la Ganga indochinoise, regardez ces affluents nombreux qui s'étendent comme des canaux à la surface d'un territoire dont la superficie est d'environ 800.000 kilomètres carrés, l'assèchent par mille rivières dont on ne peut figurer, dont on ne peut dessiner que les plus importantes et vous pourrez vous faire une idée des masses considérables d'eau qui passent devant Phnôm-Pénh (1) et qui, au travers des siècles, bien avant notre ère, ont créé tout le pays dont nous allons étudier l'histoire. Terres d'alluvions, territoires sortis de l'eau où, pour habiter, les hommes furent obligés de construire leurs maisons sur pilotis, au-dessus du niveau atteint par les inondations annuelles, d'avoir autant de pirogues que de maisons, où la céréale riz pouvait seule fructifier et, — avec le poisson innombrable des fleuves, des rivières, des lacs, marais, étangs, mares, — nourrir un peuple six fois plus nombreux qu'aujourd'hui. Terre féconde, humide et chaude, où l'Inde, ayant transporté sa civilisation, se surpasse elle-même en une architecture grandiose, étrange, suggestive, en une civilisation qui fut l'une des plus curieuses de l'Extrême-Orient, et qui s'imposa en Indo-Chine à trente millions d'humains pendant plus de huit siècles, empire des Khmêrs qui doit son territoire au « chef des eaux », à cette Ganga indochinoise, aussi féconde que le Nil (2), plus grande, plus large, aussi bienfaisante que sa sœur de l'Inde. Pour donner tout ce qu'elle contient de bienfaits, elle attend les travaux que les Hindous, les Mahométans, les Anglais ont faits pour la Ganga qui,

(1) Prononcez Pnôme-Peigne.

(2) Sa puissance de colmatage est exactement celle du Nil, 45 dix-millièmes, dix fois plus que le Rhin et huit fois plus que la Seine.

trois fois, quatre fois, donne toutes ses eaux, tout l'humus quelle porte aux plaines que le soleil brûle, à ces plaines qui ne produiraient pas un grain de riz si elle n'était là, comme une mère, pour les recouvrir, pour leur donner son lait qui est l'eau des irrigations, la nourriture de ses flancs qui est l'humus qui, en alourdisant ses eaux, les rend fécondantes.

Donc salut à la Ganga de l'Indo-Chine, au « chef des eaux » (mékong) qui a fait le Cambodge et la Cochinchine et qui, pour les rendre des pays aussi riches que l'Égypte, n'attend que le travail de ceux qu'elle nourrit et qui, hélas ! ne voient pas qu'elle est la fortune (*c̣ri-ṣiri-ṣrey*) et que, pour l'obtenir d'elle, il n'y a qu'à la lui demander.

Tel était, tel est cette vaste péninsule où nous allons voir les peuples naître, grandir, fleurir, porter leurs fruits et mourir ou languir, après s'être agités, après avoir combattu les uns contre les autres pour se piller, pour s'arracher le sol, pour satisfaire leurs ambitions, hélas ! toujours temporaires, momentanées.

Voyons maintenant quels étaient ces peuples au premier siècle de notre ère et comment, sur ces vastes terres d'alluvions à peine desséchées, consolidées, où ils élevaient leurs maisons sur pilotis, ils étaient parvenus à former des groupements, les nations puissantes dont nous voulons écrire l'histoire.

II. — LES PEUPLES

Au commencement de l'ère européenne et de la grande ère (1) hindoue, l'Indo-Chine, semble-t-il, était occupée par des peuples qui presque tous se sont fondus dans la masse de ceux qui l'habitent aujourd'hui, mais la plupart de ces peuples étaient divisés en tribus ou bien en nombreuses et très petites souverainetés qui, probablement, se faisaient souvent la guerre et n'étaient point civilisées (2).

(1) En cambodgien *Mohasakaréach* ; — sanscrit *māhaçakarāja*. Cette ère a son époque le 21 mars 79 de l'ère européenne.

(2) Les inscriptions portent *Kamvujā*, mot qui plus tard est devenu *Kambuja*.

Les Khmêrs ou Kambujâs.

Les peuples qui ont concouru à former la nation khmère habitaient les territoires que nous nommons aujourd'hui la Cochinchine, le Cambodge au moins jusqu'aux chutes de Khon et le Siam (1).

L'histoire que nous écrivons ici étant plus particulièrement celle de ce peuple, il n'est pas nécessaire de parler davantage de lui en ce moment.

Les Chams ou Champas.

A l'est des Khmêrs ou Kambujâs, les Chams aventuriers ou pirates, — venus des grandes îles que nous nommons aujourd'hui Sumatra, Java et peut-être des îles voisines, — s'étaient, par des établissements créés sur les côtes, emparés probablement avant l'arrivée des Hindous de tout ou partie du littoral maintenant connu sous le nom de Cochinchine et d'Annam (2) et, par suite d'alliances formées avec d'autres peuples peut-être établis sur la côte, avaient fini par former, environ deux siècles avant notre ère, une nation que les Chinois nommaient Lin-Yi et qui prit plus tard le nom de Champa (3). Il semble que ces gens,

(1) Il est probable que les Lestai de la carte de Ptolémée sont les peuples qui habitèrent le territoire du Cambodge, de la Cochinchine actuelle, et que le territoire de Saka du Mâhabaratha était ce même territoire. — Voy. *Recherches on Ptolémey's geography of eastern Asia*, par le colonel G. E. Gerini, London, 1909.

(2) Une inscription, celle de Vo-can (Annam) nous montre les Champas établis au III^e siècle dans la vallée de Nha-trang; celle de Mison, nous les montre dans la baie de Tourane. Il est probable qu'ils occupaient déjà le Phanrang et le Binh-thuân (Prononcez Nga-tran, Panran et Bigne-tuân).

(3) On ne sait pas quel était le nom que cette nation se donnait à elle-même avant de prendre celui de Champa. — Quant à ce dernier nom, il semble avoir été pris en souvenir du Champa hindou, situé au pied de l'Himalaya, dans la partie nord-est du Pendjab. Peut-être se rapprochait-il de leur véritable nom qui pouvait être Chiem, Chem ou Shan vers le I^{er} siècle de notre ère. Cependant Ptolémée paraît n'avoir connu que le nom de leur capitale Bal-Angevi qu'il nomme Cha-ban, la capitale des Cha ou des Shan. C'est certainement de l'une de ces formes demeurées populaires, Shan, alors que la forme Champa était littéraire, que les auteurs arabes firent Zang au VIII^e siècle.

venus de pays à peine civilisés, n'étaient pas brahmaniques à l'époque de leur arrivée en Indo-Chine, mais qu'ils adoptèrent le culte et quelques-unes des coutumes brahmaniques peu de temps après, au premier siècle probablement de l'ère européenne.

Ils avaient, sur le littoral est, fondé des États peut-être semi-indépendants, féodaux, ayant chacun leur chef, mais relevant traditionnellement, nominalement plutôt qu'effectivement, d'un prince suzerain, le roi. Ils possédaient en outre, sur le littoral sud et sud-ouest, depuis le Binh-Thuân jusqu'à Kâmpot peut-être, — un certain nombre d'établissements qu'ils ne purent garder et qui leur furent enlevés par les Kambujâs venus de l'Inde (1).

Les Laos ou Laotiens.

Les Khmêrs ou Kâmbujâs connaissaient, au nord du territoire qu'ils occupaient, d'autres peuples moins civilisés qu'eux, les pré-Lao, qui, depuis Khong jusqu'aux frontières du Yun-nan, étaient il semble de même race pré-laotienne.

Les légendes du pays disent que les peuplades du Laos proviennent d'un ancêtre commun. Or, par peuplades du Laos, elles entendent non seulement les peuples du Laos actuel, mais aussi ceux qui habitaient le bassin supérieur du Ménam avant l'arrivée des Thays, le pays des Muongs du Tonkin, celui des Mans, le pays des Giao-chis ou de Thuc avant le triomphe des Ngam-nans ou Annamites — et les États-Shans avant l'arrivée des Shans qui sont aussi d'origine thaye.

Leurs chefs, au dire des mêmes légendes, portaient le titre de *koun* qui est resté chez eux, de même qu'au Siam et au Cambodge, un titre de petit mandarin.

(1) Les légendes cambodgiennes nomment six rois cham et prétendent enseigner que les Khmêrs venus des environs de la Delhi actuelle, d'Indraprastha, leur demandèrent l'autorisation de s'établir dans le pays qu'ils occupaient et qu'ils s'entendirent avec les natifs ou *nagas* (néak) pour les en chasser. On y trouve que les Cham s'enfuirent au Laos, et les lettrés cambodgiens, dont la mémoire est bourrée de légendes, disent qu'ils y fondèrent Champasak. Le souvenir de six rois cham est intéressant, mais les légendes ne s'appuyent sur rien de connu. Nous reviendrons d'ailleurs plus tard sur ce sujet.

Les Mòns ou Pégouans.

Sur les rives méridionales de l'Iraouaddy et de la Salouën il y avait les *Mòns* qui, après la fondation de leur capitale, *Pégou*, ou Bagou, devaient prendre le nom de Pégou, dont les Européens, afin de distinguer de la ville elle-même le peuple et le royaume, ont fait *Pégouans* (1).

Ils venaient du Ramanhnha-déça, pays situé en bordure de la mer du Bengale où se trouvent cachées, derrière des centaines d'îles et d'îlots, les villes de Tavoy, de Ténasérim (prononcez Tenasserim), de Merguy et, plus haut, celle de Marlaban (2). mais leur pays d'origine était l'Inde, probablement la côte du Coromandel ou de l'Orissa, le Kalinga d'autrefois (3). Ils avaient fondé leur première capitale, Taling, avant notre ère, et, du nom de cette capitale, il avaient reçu le nom de Taling qu'ils porteront encore vulgairement au XVIII^e siècle, et que les Européens prononçaient Taliens. C'est de cette dernière capitale qu'ils partirent pour envahir le Suvanna-bhumi (Terre-de-l'Or), c'est-à-dire le pays que nous nommons aujourd'hui la Birmanie méridionale, où bientôt ils devaient, eux qui venaient du sud, rencontrer les Birmans qui arrivaient par le nord.

(1) Il semble que le Pégou peut être assimilé aux *Khaysé* de la carte de Ptolémée et au *Plaksa dvipa* des Hindous. Voyez Gerini.

(2) Plus exactement Tavoy, Tanah-cri, Mant et Mathama, ainsi que les nommaient les indigènes avant l'arrivée des Européens.

(3) Le Kalinga était un État de l'Inde ancienne situé sur la côte orientale de la péninsule et faisant face, au travers du golfe du Bengale, à la côte de l'Indo Chine. Cet État comprenait trois districts que l'on nommait collectivement Tri-Kalinga et, par altération, Tilinga, Telinga, et même Talinga, d'où le nom de Taling (pr. Talin) que se donnaient tout d'abord les Hindous établis en Indo-Chine, et qui est encore le nom vulgaire mais ancien des Pégouans de la Birmanie. Ce n'est que plusieurs siècles après leur arrivée sur la côte occidentale de l'Indo-Chine que les Kalingas prirent le nom de *Mons*, *Mans* ou *Mangs* qui paraît avoir été le nom que l'Inde ancienne donnait au pays occupé par eux le *Ramanlnhaya* et par altération probablement le *Rmanya*, le *Manya*, le *Many*.

Ce mot *Kalings* ou *Klængs* est encore le nom que les Cambodgiens donnent aux Hindous, et celui de *srok Klæng* est celui par lequel ils désignent l'Inde en général, cela très certainement de ce qu'ils n'étaient autrefois en relation qu'avec les Hindous de la côte de Coromandel où se trouvait le Kalinga, peut-être leur pays d'origine.

D'autre part, leurs masses franchissaient les monts de Ténasérim et se mêlaient aux peuples de race khmère qui peuplaient le territoire du Siam actuel ou bien, sans franchir les monts Ténasérim à l'est, ils descendaient vers le sud, dans la presqu'île de Malacca et s'y mêlaient aux populations aborigènes ou immigrées qui s'y étaient déjà établies.

Les Siamois ou Thays.

Les Siamois ou Thays étaient inconnus des Cambodgiens, des Chams ou Champas et des Annams, au premier siècle de l'ère européenne. Venus de l'Inde au sud-ouest de la Chine à une époque oubliée (1), ils occupaient alors un pays situé entre le Yun-nan à l'est, le Thibet à l'ouest et la Birmanie supérieure au sud. Ils formaient au ⁱⁱe siècle de notre ère six principautés thaye que les Chinois nommaient *Nan-tchao* ou des « princes méridionnaux », et ne songeaient pas encore à descendre en Indo-Chine. Peut-être avaient-ils eu déjà des guerres avec les Birmans, leurs voisins, mais cela n'est pas démontré pour les premiers siècles de notre ère ; ces guerres ne paraissent pas avoir éclaté avant le ^ve siècle, et nous n'avons des renseignements que sur celles que le Nan-tchao leur fit au ^{vii}e.

Quant au pays que nous nommons aujourd'hui le Siam, il était occupé par des populations qui ne devaient guère différer, sur les rives du bas Ménam, de celles qui dominaient sur les rives du Mékong inférieur, et, sur celles du haut Ménam, des habitants qui peuplaient les rives du Mékong laotien.

Il semble cependant qu'un élément étranger à l'Indo-Chine s'était mêlé aux Khmères du bas et du moyen Ménam, celui des *Móns* (2), dont nous avons parlé ci-dessus, et que ce mélange n'était pas favorable à la domination Kambujâs plus homogène. Ce groupe môn-khmêr nous apparaît en effet, dès le commencement, comme un État insoumis et rival du Cambodge. Quand les Thays ou Siamois auront plus tard envahi ce pays et que le pouvoir sera tombé entre leurs mains, ils hériteront de la haine du peuple dominé par eux et continueront sa politique de résis-

(1) Environ huit siècles avant l'ère européenne.

(2) *Mân* en cambodgien.

tance à la suzeraineté khmère jusqu'à l'heure du triomphe et jusqu'à nos jours, sept siècles après la première prise d'In-tapath.

Les colonies hindoues.

Quant au littoral méridional et occidental de l'Indo-Chine, peuplé d'aborigènes, il semble qu'il était, déjà au commencement de notre ère, occupé par des colonies javano-malaises et hindoues venues directement de l'Insulinde et du Kalinga, et qui, très lentement, se mêlèrent par la suite aux éléments primitifs du pays, aux Khmers peut-être. Ce sont ces colonies du Kalinga qui paraissent avoir fondé au sud de l'Indo-Chine, les petits royaumes de civilisation hindoue qui, plus tard, devinrent le Cambodge ou srok Khmêr (pays des Khmers), et, sur la côte occidentale de l'Indo-Chine qui fait face au Bengale, les petits royaumes que les Portugais, — déformant les mots, — ont nommés Martaban, Merguy, Tavoy, Ténassérim, et aussi les petits Etats qui existaient aux premiers siècles de l'ère européenne sur les côtes est et ouest de la presqu'île de Malacca, entre autres Ligor ou Çri-Bharमारजा-nagara.

L'Annam ou Tonkin.

Dans la partie nord-ouest du Tonkin actuel se trouvait, deux siècles avant l'ère européenne, un petit royaume nommé Thuc ou Nam-yué, par les Chinois. Ses habitants étaient de race môn, mais peut-être déjà sous la domination des Annamites venus du sud du Yang-tsé-Kiang ou Fleuve-bleu. Sa capitale était Phien-ngu.

Un des rois de ce pays, Môn ou Giao-tchi (Annamite) ayant déclaré la guerre aux Chinois et leur ayant enlevé les provinces de Quang-Toung (Canton), alors Tay-viêt, de Quang-Sé et de Phuoc-kiên, alors Dong-âu, et encore d'autres petits Etats, — l'empereur de Chine le reconnut roi de Ngan-nam ou d'Annam. L'Annam était donc à cette époque le Tonkin d'aujourd'hui.

Dès lors, le royaume de Thuc, sous le nom d'Annam ou de Nyan-nam, s'étendit des frontières sud du Yun-nan au golfe du

Tonkin et jusqu'à la frontière nord du Champa, aujourd'hui l'Annam.

Ce royaume, que les Chinois nommaient Nam-yué (Nam-viêt, midi séparé), vers l'an 111 avant notre ère, tomba sous le joug de généraux chinois nommés gouverneurs par les empereurs de Chine, mais qui souvent se succédaient de père en fils dans leur fonction et consolidaient naturellement le pouvoir dans leur famille.

Ces généraux-gouverneurs avaient divisé l'ancien royaume annamite en neuf provinces ou *quan*, dont quatre se trouvaient dans la Chine méridionale, trois dans le bas Tonkin et deux dans le haut Tonkin. Le noyau de ce royaume annamite, gouverné par des vice-rois chinois, comprenait les trois quan des Giao-tchis, des Cuu-chœuns, et des Nhut-Nams, lesquels formaient ce qu'on nommait le Tuong quân, d'où est venu le nom Tonkin qui est maintenant celui de tout le pays compris entre la frontière du Yun-nan, celle du Laos, le golfe du Tonkin, la chaîne annamitique et les montagnes de la Porte-d'Annam.

On raconte qu'en l'an 166 de l'ère européenne, des marchands se disant ambassadeurs de Marc-Aurèle, empereur romain, et qui n'étaient probablement pas Romains de race (1), débarquèrent dans la partie la plus méridionale du pays des Giao-tchis ou Annamites.

Il semble qu'Hanoï peut être identifié avec l'Aganagara de Ptolémée et que le peuple qui habitait le delta du fleuve Rouge se nommait vulgairement Indoï.

Les Marammâs ou Miammâs ou Birmans.

Au nord-ouest de l'Indo-Chine se trouvait le territoire qui porte actuellement le nom de Birmanie supérieure et qui, déjà, était occupé par les Marammâs qui prirent plus tard le nom de Birmans. Ces Marammâs étaient descendus du Tibet deux ou trois siècles avant l'ère européenne et avaient occupé le pays des

(1) Aux Indes on appelait, alors et plus tard encore, Romains, les Grecs, tous les européens de la presqu'île arabique et de l'ouest de la Perse qui était ou qui avait été soumis aux Romains.

Kareing, un peuple à demi-sauvage, doux, voué à l'agriculture, et que sa timidité, ses mœurs primitives dans lesquelles il s'est endormi, tiennent encore aujourd'hui éloigné des villes.

La présence des Marammās sur le haut Iraouaddy avait obligé les Shans (1), dont nous parlons ci-dessous et qui sont de même race que les Thays, dès leur arrivée en Indo-Chine, à se diriger vers le Laos, à s'y établir en plusieurs principautés qui, éloignées de la mer et des grands fleuves, ne pouvaient se développer, et ne se développèrent pas.

Les Marammās, qui avaient laissé passer les Shans au nord du pays qu'ils occupaient, ne paraissent pas les avoir inquiétés pour leurs conquêtes à l'est. Leur ambition à eux était de descendre la vallée de l'Iraouaddy, de gagner la mer au sud et non de s'étendre vers le haut Laos.

Il est probable qu'au premier siècle de notre ère, les Birmans ou Marammās entreprenaient déjà la conquête du pays qui devait être un jour la Birmanie supérieure.

Les Shans (2).

A l'ouest du Laos supérieur, derrière le territoire qui, sur la rive droite du Mékong, fait aujourd'hui partie du royaume de Luàng-Préah-Bhâng, se trouve le peuple que nous nommons les Shan, mais qui n'est pas, avons-nous dit, d'une autre race que les Thays ou Siamois (3). Ce peuple était descendu du pays qui devint plus tard le royaume de Ta-li et s'était établi à l'est des Birmans, alors que ceux-ci entreprenaient la conquête du pays que nous nommons Birmanie et y rencontraient les Mōns ou Pégouans qui, les ayant vaincus, les obligèrent à remonter la vallée de l'Iraouaddy, descendue par eux quelques siècles plus tôt.

Au commencement de l'ère européenne, les Shans possédaient déjà le territoire qu'ils occupent aujourd'hui et formaient plusieurs principautés indépendantes les unes des autres, mais ayant

(1) *Shan* est la prononciation locale du mot Siam.

(2) Prononcez *chan*.

(3) Le mot *shan* est la forme qui a prévalu et qui s'impose aujourd'hui, mais la forme correcte est *sydma*; prononcez *shyân*.

reconnu un prince suzerain qui n'avait guère sur eux qu'une autorité nominale, effective peut-être en certaines circonstances.

Ces principautés, — éloignées de la mer et des grands fleuves qui sont les grandes voies de communication et de commerce des peuples non encore civilisés, — ne pouvaient pas avoir un brillant avenir devant eux. Ils s'attachèrent pourtant à la terre qu'ils avaient conquise sur les Laotiens et ne firent jamais de sérieux efforts pour atteindre les routes qui marchent.

On croit qu'une tribu shane existe dans le haut Assam et qu'elle y constitue une petite principauté sans importance.

La Chine.

Au commencement de l'ère européenne, la Chine comptait il semble près de 3.000 années d'existence. Elle jouissait d'une civilisation avancée, possédait une philosophie très sage qui datait déjà de cinq siècles et une religion, — peut-être plusieurs, — basée sur la morale rationnelle et sur le respect dû aux ancêtres et aux anciennes mœurs.

Elle n'était point aussi vaste que nous la voyons aujourd'hui et ne possédait pas les provinces de l'ouest que nous lui connaissons. Le Tibet encore indépendant n'était point pénétré de ses usages. Peut-être aussi la Chine ne dominait-elle que très peu les provinces éloignées de sa capitale ou de ses capitales. Son pouvoir pouvait être plus nominal que réel sur beaucoup des peuples du nord et du sud-ouest qui, de même que les Annamites au sud, et les Coréens au nord, n'acceptaient pas ses prétentions à l'hégémonie et se défendaient, s'insurgeaient parfois.

Cependant partout où la Chine atteignait, sa civilisation s'imposait, et les populations adoptaient ses mœurs, ses caractères idéologiques, ses costumes et sa philosophie.

Tels étaient, au commencement de notre ère, les peuples qui occupaient la péninsule indochinoise, ceux qui la menaçaient au sud et ceux qui, au nord, exerçaient ou devaient exercer jusqu'à notre époque une puissante et une plus ou moins efficace influence.

C'est de ces nations que nous aurons souvent à nous entretenir au cours de cette histoire du peuple cambodgien car, — hors

la Chine, et l'Inde avec lesquelles le Cambodge n'entretiendra que des relations amicales, — c'est avec elles qu'il aura des conflits ; c'est plusieurs d'entre elles qu'il soumettra à son joug.

Voyons maintenant comment a débuté ce puissant empire khmêr, comment il s'est développé et comment, après avoir soumis toute l'Indochine centrale du nord au sud c'est-à-dire tout le bassin du Mékong, il s'est d'un coup trouvé démembré de ses principautés vassales et ne s'est plus, un jour, trouvé qu'un petit Etat. Nous rechercherons plus tard comment l'arrivée des Français l'a sauvé des Siamois, ses ennemis de mille ans, et des Annamites ses ennemis de trois siècles, enfin comment, sous l'influence de la civilisation française, il paraît être appelé à une autre destinée que celle que son abaissement paraissait lui réserver hier encore.

CHAPITRE PREMIER

1. — Le Fou-nan.

Les Chinois, qui connaissaient peu l'Indo-Chine il y a 2.000 ans, et dont cependant les navigateurs fréquentaient les côtes, nommaient *Fou-nan*, peut-être Po-nan, tout le bassin inférieur du Mékong jusqu'à la mer du Sud. Il paraît certain que ce nom n'était pas connu des peuplades ou tribus auxquelles les Chinois le donnaient (1).

Si l'on en croit les Cambodgiens et leurs légendes écrites, les habitants de ce pays nommaient Kouk-Thlok (2), ou terre du Thlok (un arbre) la partie qui est aujourd'hui le Cambodge.

Ce ne serait que plus tard qu'ils l'auraient appelé de leur nom *srok Khmêr*, « pays des Khmers », puis plus tard encore *Kampouchéa* (sanskrit *Kamvujâ*, du nom choisi par leurs conquérants et civilisateurs hindous.

Quoi qu'il en soit de ces dénominations soit chinoise, soit indigène, soit sanscrite, il est certain que ce pays a été connu dans l'Inde du nord, sous le nom de Sâka-dvipa, « continent ou terre des Sâka », et que l'arbre sâka n'est autre que l'arbre teck dont les

(1) Il n'apparaît cependant pas que ce nom soit d'origine chinoise. Il ne signifie pas « province méridionale » comme on l'a dit, parce que, tout d'abord, en chinois l'adjectif précède toujours le substantif, ensuite parce que le mot *fou* ne signifie pas province, mais ville, une ville de troisième ordre. Mais alors que signifie Fou-nan ? Ce mot est-il la transcription en caractères idéologiques d'un nom indigène mal prononcé par les Chinois, et peut-être mal entendu par eux. Fou-nan était-il, au I^{er} siècle de notre ère, la dernière forme d'un équivalent Po-nan ? C'est possible, mais comment expliquer qu'il n'est rien resté de cette appellation dans la langue, dans les légendes et dans les inscriptions du Cambodge ?

(2) Une note envoyée de Hué en 1908 à M. Luce, résident supérieur du Cambodge, dit que la province de Gia-dinh, portait dans l'extrême passé le nom de Phu-nan, puis plus tard Thung-Chan-Lap, beaucoup plus tard Trai-Dong-Phô et, depuis 1701, phu Gia-dinh.

Cambodgiens d'aujourd'hui nomment encore *maysak* la variété méridionale qu'ils connaissent. Les mots *thlok* et *maysak* ne désignent cependant pas le même arbre, mais tous les deux sont des arbres à graine que les enfants grignotent et dont on peut extraire de l'huile. Il est donc possible d'admettre que le nom donné au pays devenu le Cambodge, par ses actuels habitants et par les Hindous, soit à la rigueur le même, et que la tradition populaire soit exacte et conforme en ce point à la notion hindoue.

Il est, d'autre part, certain que ce même pays était connu au II^e siècle de notre ère des Grecs et des Romains par les cartes de Ptolémée, cartes dressées d'après les récits de navigateurs surtout adonnés au commerce, sous le nom de pays des *Léstai* (1), un mot que rien ne paraît rappeler au Cambodge, mais que le colonel Gerini admet comme étant non la transcription d'un nom indigène, mais la traduction de ce mot. A ce compte *Léstai* serait un mot grec signifiant « voleur, pirate ». Je ne sais encore ce qu'il faut penser de cette étymologie ingénieuse assurément, mais j'avoue qu'elle est quelque peu déconcertante, alors surtout que, prétendant expliquer le mot *Khmér*, et justifier ce qu'il vient de dire à propos des *Léstai*, cet auteur rappelle que le mot *Kambû*, — qu'on trouve au Cambodge dans certaines inscriptions sur pierre, — désigne un ancêtre mythique des *Kambû-jâ svayambu* (celui qui existe par lui-même, Brahma) et que ce mot en sanscrit signifie « voleur, pirate ». D'où il conclut que *Léstai* équivaut à *Kambû*, que les deux mots signifient « pirate » ou « voleur », et désignent tout au moins des gens vivant en bande armée. Il suit de cette opinion, si elle était justifiée, que le pays était peuplé de gens sinon adonnés à la piraterie et au vol, du moins prétendant être les enfants d'un chef de pirates, de flibustiers dont la personnalité se perdait, déjà au V^e siècle, dans la nuit des temps écoulés (2).

(1) Sa capitale aurait été Zabej, au nord-ouest de Saïgon. Ce nom est probablement d'origine malaise et rappelle la ville de Zabej dans l'île de Sumatra.

(2) La chose est possible mais douteuse encore, et je préfère, après l'avoir enregistrée, ne pas admettre, je ne dirai pas une étymologie mais une explication nouvelle qui me paraît un peu trop hardie, pas encore justifiée.

Les mêmes légendes et les mêmes traditions cambodgiennes disent que les aborigènes du Kouk-Tlok se nommaient *Néak*, que, plus tard seulement, on les nomma *Khmér*, et plus tard encore *Kampouchéa* (Kambujâ) (1). Or, il y a des raisons de croire que le mot *néak* qui vient du sanscrit *naga*, « dragon », ne fut pas leur nom primitif, le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes, mais celui que les émigrants d'origine hindoue leur donnèrent. Peut-être leur nom était-il déjà celui qu'ils portent encore, *Khmér* qu'on trouve écrit de plusieurs manières selon les temps, les lieux et les idiomes de différents peuples qui les connaissaient ou qui les connaissent encore : Khom, Kaomer, Khmien, Khmey, Khmei, Kih-mieh, Kûr, Kmir, Khmèn, Qomar et qui a pu être celui de peuplades aborigènes (2).

(1) Les inscriptions sur pierre portent *Kamvujâ* qui a la même valeur. *Kamboja* a fini par l'emporter sur *Kamvujâ*, comme plus tard *Cambodge* sur *Kambodje* plus correct.

On a enseigné que le mot *Kamvuja* ou *Kambuja* pouvait venir du malais *Semboja* (la *plumeria acutifolia* des naturalistes) qui a été très anciennement le nom de Palembang, quand les Chinois le déformaient en *San-fo-tts'i*, mais je crois, sans donner aucune bonne raison à l'appui de cet enseignement, que le mot *Kamvujâ* ait ou non été suggéré par un nom malais de ville ou par l'ancêtre mythique Kambû, qu'il se pourrait que ce qui a déterminé les Khmêrs à l'adopter pour leurs inscriptions officielles et savantes, c'est qu'il rappelait une nation de l'Inde aryenne et parce que ce nom pouvait, à cause de cela, leur conférer une origine qu'ils croyaient plus noble et plus glorieuse. C'est la même pensée qui les porta plus tard, peut-être à la même époque, à donner à leur capitale Angkor-thom (Mâha-nagara), le nom d'Indraprastha (Eyntapath), parce que ce nom était celui d'une ville située en Hindoustan (à quinze kilomètres au sud de Delhi) et dont les ruines immenses sont bien connues aujourd'hui. — Voy. ci-dessous à l'appui de ceci ce qui est dit.

(2) Le mot *néak* (*naga*) que la tradition donne comme étant le nom de la race des habitants primitifs du Kouk-Thlok, pourrait bien leur avoir été donné par les Hindous à leur arrivée au Cambodge. Ce nom était, en effet, et il est encore celui d'une race de l'Inde dont l'habitat s'étend de la province de Chittagong à celle d'Assam, et dont les maisons sont construites sur pilotis comme celles des Khmêrs. Ils sont, dit-on, une division de la race *Chéras* ou *Séras*. Or, les mots *Choray* et *Seuray* ne sont pas inconnus au Cambodge : le premier est le nom par lequel les primitifs *Kuoy* désignent les Khmêrs et le second est celui que leur donnent les Stiengs et les Moïs de l'est de la Cochinchine. Il y a donc quelques raisons de croire que le nom de *Nagas-Néuk* aussi bien que ceux de *Chéras-Choray* et de *Séras-Seuray* leur fut donné par les immigrants d'origine hindoue qui leur avaient trouvé quelques

Devant ces étrangers d'origine hindoue, plus civilisés qu'eux, les aborigènes, moins bien armés, peut-être très pacifiques, reculèrent et laissèrent s'établir des colonies de marchands qui, allant et venant, paraissaient devoir demeurer toujours étrangers au pays et qui, pourtant, devaient finir par s'y établir et par y commander.

Les premières colonies étaient certainement javanaises de Java ou malaises de Sumatra, mais déjà peuplées de malais-hindouanisés ; les secondes étaient hindoues du Kalinga.

Les Chinois nous ont conservé une tradition intéressante qui pourrait bien être le souvenir de la première invasion des Malais (plus tard nommés *Champa*) (1) au Cambodge, peut-être aux

points de ressemblance avec des tribus de l'Inde connues d'eux.

Il y a bien une observation à faire, au moins en ce qui concerne le mot *Chéras-Choray*, c'est que le mot hindou *Chéras* s'écrit avec le caractère correspondant au sanscrit *cha* et que le mot *kuoy Choray* s'écrit avec le caractère cambodgien correspondant au caractère sanscrit *ja*, mais cette objection est spécieuse, parce que les *Kuoy* n'ont pas de caractères, pas d'écriture, et parce que l'oreille ayant seule recueilli ce mot, les Cambodgiens l'ont écrit avec le caractère *cho* parce que, dans ce mot, le caractère *cho* se prononce exactement comme le caractère *châ* qu'ils auraient pu employer.

Les Banhars qui sont au nord des Jaray désignent les Khmêrs sous le nom de *Kur*, de même que les *Cham* du Binh-Thuân qui, cependant, dans leurs inscriptions d'autrefois, leur donnaient les noms de *Kvir* et de *Kmir* (Il est possible que les mots *Kur*, *Kvir* et *Kmir* soient le même mot *Khmêr* altéré par la prononciation). — Les Pnongs ou Gnongs, qui habitent à l'est de Kratié et de Kanhchor jusqu'à la srê Pok du Darlak (a), donnent aux Khmêrs le nom de *Troun* et désignent le Cambodge sous le nom de *Bôn-Troun*. — Les Saouchs, qui sont une tribu chong de la presqu'île de Véâl-Rinh appellent *Kruom* les Cambodgiens et donnent à leur pays le nom de *Kruom-srok* (b).

Me permettra-t-on, en terminant cette note, de signaler le rapprochement qui, naturellement, se fait dans mon esprit, entre le nom *Choray* donné aux Khmêrs par les Kuoy et le mot *Jaray* que les Cambodgiens écrivent *chéaray* avec un *cho*, mot qui est le nom d'une tribu dont l'habitat est dans le haut Darlak. Je signale ce rapprochement sans y insister.

(a) *Srê*, rivière.

(b) Je dois faire observer ici, une fois pour toutes et pour de nombreux cas, qu'il y a lieu de se tenir sur une certaine réserve quand on cite des mots qui n'ont souvent été recueillis que d'après une seule audition et par divers voyageurs qui n'avaient pas pris le soin, indispensable pourtant, d'adopter une transcription identique.

(1) Prononcez à peu près *Quiampa*.

environs de Chaudoc, car il semble que l'estuaire du Grand-Fleuve se trouvait plus haut qu'aujourd'hui et que la terre habitable commençait aussi beaucoup plus au nord. Voici cette tradition qu'ils recueillirent vers le ^{III}^e siècle de notre ère, mais qui pouvait rapporter des faits remontant à 100 ou 200 ans plus tôt.

Le pays était alors gouverné par une femme nommée Lieou-yé (feuille de saule) (1). Il vint du sud un étranger appelé Houen-houei, ou Houen-t'ien, qui pratiquait le culte des génies (c'est-à-dire le culte des divinités brahmaniques, par conséquent un homme civilisé). Il venait de la mer du Sud (2), débarqua en dehors de la ville et battit les troupes que la reine Lieou-yé lui opposa. La paix faite, il épousa cette reine et devint roi du Fou-nan (3) que les indigènes nommaient probablement Kouk-Thlok (pays de l'arbre thlok).

Cette reine *Lieou-yé* serait le premier souverain connu du Kouk-Thlok ; le second serait *Houen-t'ien*, l'étranger qu'elle épousa, certainement Malais ou Javanais, puisqu'il venait du sud par la mer, et qu'au sud du Cambodge, on trouve Java et Sumatra (4), exactement Singapour

Ce roi, ayant eu de sa reine un fils, lui constitua, quand il fut en âge d'homme, un fief royal de sept villes, et ce fief fut le premier fief du royaume. Mais un des successeurs de Houen-t'ien, nommé *Houen-phan-houang*, à force de ruser, parvint à désunir ces sept villes, qui tendaient probablement à devenir un petit. Etat, et, profitant de leur désaccord, les attaqua et les soumit

(1) On trouve aussi Diep-lieu.

(2) M. Pelliot a trouvé des textes qui disent : de *Wou-wem*, de *Ki* et enfin du royaume de *Kiao*.

Il pouvait aussi à la rigueur venir de l'Inde par la passe de Singapour qui est au sud des embouchures du Cambodge, mais je crois qu'il faut entendre textuellement qu'il venait d'un pays du sud.

(3) Pelliot, *Le Fou-nan*, — Voir aussi Moura, *Le Royaume du Cambodge*, II. Ces noms de la reine et de l'étranger sont visiblement déformés par les Chinois.

Le nom de la reine nommée ici ne peut d'ailleurs pas être fleur de saule, puis qu'il n'y a pas de saule en Indo-Chine méridionale, mais il peut être celui d'un arbre ainsi nommé par les Chinois et qui leur rappela le saule.

(4) Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 265

Puis il envoya ses fils et petits-fils pour gouverner isolément chacune de ces villes. Voilà donc un fief royal, constitué par Houen-t'ien au bénéfice de son fils, qui probablement, parce que les princes de ce fief visaient à l'indépendance, revint à la couronne sous l'un de ses successeurs, et se trouve divisé entre sept gouverneurs qui étaient princes, fils ou petits-fils du roi, et qu'on appelait *petits rois*, *sdach-tranh* comme on dirait aujourd'hui au Cambodge.

A la mort de ce roi, qui vécut 90 ans, son second fils, nommé *phan* (1) *Phan*, lui succéda par voie d'élection. Il fut un roi faînéant : il s'en remit du soin des affaires à *Fan Che-man* ou *fan Man* son grand général, et mourut après un règne de trois ans. A sa mort, les grands choisirent le général *fan Man* et le firent roi du Fou-nan, mais il semble bien que cette élection ne fut pas du goût de tout le monde, surtout des princes qui gouvernaient les royaumes tributaires, car il est dit dans les annales chinoises que *fan Man*, qui était brave et capable, dut attaquer et soumettre les royaumes voisins. Ce roi nous apparaît comme un homme hardi et comme un guerrier, car il fit construire des grands navires sur lesquels il aimait à parcourir les mers « immenses ». Il attaqua plus de dix royaumes, dont plusieurs de la presqu'île que les Européens ont nommée de Malacca.

Sa capitale était Tō-Mou, prononcé et surtout écrit à la chinoise (2). Elle était située à environ 180 kilomètres des bouches du Mékong et sur l'une des rives du large estuaire qu'était peut être à cette époque le Grand-Fleuve inférieur, où les barques de mer pouvaient remonter facilement et aborder.

Etant tombé malade au cours d'une expédition guerrière, *fan Man* envoya son fils aîné, *Kin-cheng*, pour le remplacer à la tête

(1) Ce mot, que les Chinois ont traduit par *fan* et les Annamites par *phan* avant d'être le titre d'un roi, paraît avoir joué au Cambodge et au Champa le même rôle que les mot *çri*, fortuné et *préah*, éminent. Mais il semble n'avoir été qu'un mot d'un protocole qui n'a guère duré. On le trouve au Cambodge pour trois rois du III^e siècle et, au Champa, on constate qu'il a été employé dès le III^e siècle. Je ne vois pas de quel mot sanscrit, ou cham, ou malais, ce mot déformé par les Chinois est la représentation. Peut-être est-il une déformation du mot *varman*.

(2) Peut-être *Tomohou* qui est le nom malais d'une ancienne ville de Java.

de l'armée et garda près de lui son neveu Tchan, fils de sa sœur aînée lequel commandait 2.000 hommes. Grâce à cette petite troupe, Tchan domina fan Man qui était malade et se proclama *fan Tchan* roi du Fou-nan ou Po-nan. Cette usurpation accomplie, il envoya tuer le prince héritier Kin-cheng afin de s'assurer le trône (vers 230 de l'ère européenne).

Il restait cependant un fils de fan Man qui, à sa mort, était encore à la mamelle. Quand ce prince eut vingt ans, il résolut dit-on, d'enlever le pouvoir à son cousin Tchan qui l'avait usurpé et qui, de plus, était le meurtrier de son père. Il rassembla des hommes braves, attaqua le roi et le tua, on ne sait si c'est en un combat ou dans un guet-apens. Le grand général du roi Tchan, nommé *Siun*, sous prétexte de venger le roi, fan Tchan, tua son assassin et, de sa propre autorité il semble bien, se proclama *fan Siun*, roi du Fou-nan (1) (vers l'an 250 de l'ère européenne, 172 de la grande ère).

Les annales chinoises nous représentent fan Siun comme un roi constructeur et très attaché à ses devoirs, donnant tous les jours des audiences publiques, le matin et à midi.

Tous ces rois, y compris les usurpateurs, étaient probablement de la même famille royale, puisque nous voilà parvenus au milieu du ^{III}^e siècle de l'ère européenne et puisque les annales chinoises disent que les descendants de Lieou-yé et de Houen-t'ien ont régné deux siècles sur le royaume du Fou-nan (2).

Il est probable, — si la tradition khmère enseignant que le

(1) Pelliot, *Le Founan*, p. 267. — M. Pelliot a signalé d'après M. Chavanne, une ambassade du roi de Fou-nan, à la cour de Chine en l'an 243 de notre ère. Elle fut suivie de plusieurs autres.

(2) Il faut donc renoncer à l'identification de Houen-t'ien à Kaundinya proposée d'abord par Schlégel puis par Pelliot et enfin par M. Finot. Quatre siècles au moins se sont écoulés entre ces deux personnages. M. Pelliot le sait bien puisqu'il a cité le passage du *Man-t'si-chan* où il est question d'un certain nombre de rois ayant régné entre Houen-t'ien qui régnait au ^I^{er} siècle et Kaundinya qui n'atteignit pas le trône avant l'an 478, et d'un usurpateur qui régna entre 232 et 280. — Voy. *Le Fou-nan* dans *Bull. de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 1909, pp. 256 et 257 puis du même auteur, dans la même revue, *Le Fou-nan et la théorie de M. Aymonier*, 1904, p. 386, note 1, et dans le même recueil. *Les études indo-chinoises*, leçon d'ouverture du cours d'histoire et de philologie indo-chinoise de M. Finot, au Collège de France, le 16 mai 1908, n^o de janvier-juin, 1908, p. 222.

Cambodge a d'abord été gouverné par des Chams, repose sur quelque fondement, — que les six rois chams dont elle donne les noms (Youyouvormonti, Kavéalaréach-Kaumar, Sauryavormonti, Tornintréavormonti, Adityvormonti, Assackey) furent les descendants de la reine Liéou-yé et du roi javanais Houen-t'ien. Ils n'étaient pas, à proprement parler, de race chame, parce que cette appellation n'existait pas encore, mais ils pouvaient être de race javanaise ou malaise, de cette race de gens qui, après avoir été chassée du Cambodge, fût habiter le Champasak, au nord du Cambodge et, à l'est, les côtes d'un pays connu par les Chinois sous le nom de Lin-Yi qui, plus tard, prit le nom de Champa ou pays des Champas, nom sous lequel les Cambodgiens l'on connu et le connaissent encore il y a deux siècles.

Ces mêmes annales donnent du Fou-nan plusieurs descriptions incomplètes mais qui, — rapprochées les unes des autres, bien qu'écrites à différentes époques, souvent éloignées dans le passé de celles où les premiers annalistes tenaient le pinceau, — peuvent cependant nous donner une idée de ce royaume aux ⁱⁱⁱ^e et ^{iv}^e siècles. A ce titre, il est utile ici de donner un résumé de ces renseignements.

Autrefois, disent ces annales avant l'arrivée de Houen-t'ien, les Fou-nanais se tatouaient (comme se tatouent encore les Birmanes et quelques peuplades thayes du Laos) ; il semble que cette coutume n'existait plus quand il arriva dans le pays, mais que l'usage d'aller nu n'était pas encore remplacé par celui de se vêtir. Houen-t'ien, qui venait d'un pays déjà civilisé, brahmanisé, fut mécontent de voir sa reine toute nue et l'habilla, dit-on, d'une pièce d'étoffe au centre de laquelle il fit un trou pour y passer la tête (1).

Plus tard, au commencement du ⁱⁱⁱ^e siècle, nous voyons que les femmes du pays avaient adopté ce costume, que le roi fan Siun avait défendu la nudité absolue aux hommes et leur avait

(1) Les lettrés du Cambodge disent que les femmes, plus tard, n'eurent qu'à échancre cette pièce d'étoffe sur les côtés, de la coudre et d'y ajouter des manches pour en faire la sorte de tunique fourreau qu'elles portent aujourd'hui. Mais c'est commettre un anachronisme, car il n'y a pas plus de 150 ans que ce fourreau tunique est porté par les cambodgiennes.

ordonné de cacher ce qu'on ne doit pas montrer, sous un « cache-sein » que les chinois nommaient *ken-man* et que les malais nomment *kamban* (1). Les gens aisés le découpaient dans du brocart plus ou moins riche et les pauvres employaient de la toile de coton.

Les hommes du Fou-nan sont laids, noirs et leurs cheveux sont *crépus*, disent les *Annales chinoises* (2). Ils aiment à graver des ornements et à ciseler... Beaucoup des ustensiles dont ils se servent sont en argent... L'impôt se paye en or, argent, perles et parfums... Ils ont des livres et des dépôts d'archives (?!) et d'autres choses. Ils ont aussi une écriture... Ils aiment à faire lutter les coqs et les porcs.

Ils pratiquaient les ordalies avec une hache poussée au rouge que l'accusé devait porter *sept* pas, avec des anneaux ou des œufs de poule qu'on jetait dans de l'eau bouillante et qu'il fallait aller prendre avec la main. Ces ordalies sont encore main-

(1) Il est probable que cet objet était celui que portaient et que portent encore, aux Indes, les hommes de certaines peuplades éloignées des villes : un triangle d'étoffe qui, devant, s'attache par un de ses côtés à une ficelle nouée autour du corps et, derrière, par sa pointe, à la même ficelle après avoir passé entre les cuisses et les fesses. — Je crois que c'est ainsi qu'il faut comprendre le mot *kan-man* qui a si fort embarrassé M. Pelliot. — Voy. *Le Fou-nan*, p. 268 et note.

(2) Ce détail est intéressant parce qu'il semble enseigner que les habitants du Cambodge, au premier siècle de notre ère, étaient des négritos. S'il en était ainsi, il faut convenir qu'ils ont beaucoup changé, car il est rare de rencontrer des Cambodgiens ayant les cheveux moutonnés ou même seulement frisés.

Les populations demeurées sauvages et qui, très certainement, sont les autochtones de l'Indo-Chine, ont parmi eux beaucoup d'individus très frisés. En général, leurs cheveux sont moins raides et sont souvent frisottés, mais ils sont moins noirs de peau que les Cambodgiens.

J'ajouterai que, dans l'esprit de ceux-ci, les cheveux frisés ou ondulés, sont un signe de race inférieure, et que les femmes qui ont le malheur, — car c'est un malheur au Cambodge, — de n'avoir pas les cheveux droits, y mettent beaucoup de pommade pour les aplatir. D'autre part, la tradition orale enseigne que les Khmers-daum ou Khmers de l'origine étaient noirs de teint, plus noirs que la plupart des Cambodgiens d'aujourd'hui.

Il est certain que si les anciens Khmers étaient originaires de l'Inde, de la côte de Coromandel, de l'Orissa (du Kalinga), et même du Bengale ils devaient être plus noirs que les races sauvages que nous trouvons en Indo-Chine, au Cambodge surtout, et qui sont de couleur olivâtre, mais jamais noire.

tenant pratiquées chez les sauvages et l'étaient il n'y a pas longtemps au Cambodge.

Il y avait aussi une sorte d'épreuve que les *Annales* de cette même époque signalent et qui, comme aujourd'hui, ne se pratiquait que par les maîtres sur leurs esclaves ou domestiques soupçonnés de vol ; c'était celle du riz dans sa balle qu'il fallait manger et qui ensanglantait ou menaçait d'étouffer le coupable, alors que les innocents l'absorbaient sans difficulté.

Il n'y avait pas de prisons, les criminels étaient jetés aux crocodiles et aux animaux sauvages qu'on nourrissait dans les fossés de la ville ou dans des enclos spéciaux.

Les habitants ne creusaient pas de puits pour avoir de l'eau, mais ils avaient, par groupes de familles, des mares, des citernes et allaient y puiser l'eau dont ils avaient besoin.

Ils adoraient les génies du ciel sous la représentation de statues en bronze qui avaient parfois deux visages et quatre bras, quatre visages et huit bras. C'étaient les statues des divinités brahmaniques qui sont encore aujourd'hui représentées ainsi aux Indes, et souvent avec beaucoup plus de têtes et de bras. De nombreux exemplaires de ces statues retrouvés au Cambodge ornent maintenant nos musées.

Quand le roi sortait de son palais, c'était toujours à éléphant, ainsi que ses épouses, ses concubines et les gens de sa cour. Quand il s'asseyait, il s'accroupissait de côté, relevant le genou droit, laissant tomber le genou gauche jusqu'à terre (1). On étendait devant lui une étoffe de coton, probablement blanche, et l'on y plaçait les insignes de la royauté, vases d'or et brûle-parfums.

Les funérailles des Fou-nanais et leurs mariages se passaient en gros comme au Lin-Yi (Champa)... Ils portaient le deuil en se rasant la barbe et les cheveux... Il y avait quatre manières de se défaire des morts : par eau en jetant les cadavres au fleuve, par le feu en les incinérant, par la terre en les inhumant, et par l'abandon dans la campagne (par l'air) où les animaux et surtout

(1) Je crois bien qu'il s'agit ici de ce que les Cambodgiens appellent *àngkuy bát chœung*, s'asseoir à terre ou sur un tapis, une natte, un morceau d'étoffe, les jambes repliées et ramenées du même côté.

les oiseaux les dévoraient. C'est ce que les Cambodgiens nomment encore « la désagrégation par les quatre éléments ».

Enfin, à cette époque, les Chinois notaient que les habitants du Fou-nan étaient cupides, qu'ils n'observaient ni rites ni convenances, que les mœurs étaient dissolues et que filles et garçons suivaient sans frein leurs penchants.

Le Fou-nan était alors un vaste pays, disent les *Annales chinoises*. Il s'étendait du Champa à l'est, à Dvaravati qui était, à l'ouest, le pays que nous nommons aujourd'hui Ayuthya ou Siam (1), peut-être déjà dominé par une colonie indoue, et à l'est jusqu'à la frontière de la commanderie chinoise du Yé-nan qui est actuellement la province tonkinoise du Quang-binh (2).

Il est cependant douteux que les rois du pays nommé Fou-nan par les Chinois, et que nous venons de voir en partie passer sous nos yeux, aient pu étendre leur domination si loin de leur capitale, alors située dans la région de Chaudoc, dans la province de Prey-Krâbas.

2. — Les légendes.

Nous voilà loin des légendes cambodgiennes, très populaires, qui sont à la longue devenues le folk-lore de la nation khmère, les légendes qui sont crues par les Cambodgiens comme parole d'Évangile et défendues avec une ténacité qui ne souffre guère contradiction.

Est-ce à dire que ces légendes ne sont que des récits imaginés de toutes pièces et auxquels n'est pas mêlé le moindre petit fait historique ? Non ! il semble au contraire que ces légendes qu'elles proviennent de traditions orales d'abord, puis recueillies par le style, ou d'anciennes histoires aujourd'hui perdues et qui survivent sous la forme altérée que nous connaissons, sont faites d'une certaine part de vérité, de beaucoup de développements,

(1) Thavaravadi, déformation du skt *Dvaravati*, était en effet le nom de la ville qui, après son érection en capitale, devint Ayuthya.

(2) Cette commanderie, avant de s'appeler Yé-nan, se nommait Siangkien et probablement, par sa partie sud, Kieou-to. — Voy. Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 281 et 282.

d'exagérations et de superstitions, le tout amalgamé tant bien que mal sur une base historique (1).

On ne peut, *a priori* et même *a posteriori* avec quelque apparence de raison, — et parce que nous n'avons rien découvert sur les pierres et dans les *Annales chinoises*, — repousser les traditions orales et les légendes écrites, qui enseignent que les Chams ont précédé les Indiens au Cambodge, et qui incitent les Khmêrs d'aujourd'hui, quand ils se trouvent en présence des inscriptions sur pierre, à les attribuer, très arbitrairement d'ailleurs, les unes aux Chams et les autres aux Khmêrs. Or, il n'est pas impossible, on l'a vu plus haut, d'admettre le fait que les Champas ont précédé les Kambujas au Cambodge sans nuire à l'histoire qu'on peut écrire avec les *Annales chinoises* lesquelles sont loin de nous dire tout ce que les Chinois ont connu des peuples dont ils parlent.

Mais je crois que c'est une erreur de prétendre que les deux légendes que nous connaissons, — celle des *Chvéa-préahm*, et celle de *Préah Thông*, dont je parlerai plus bas, — doivent nécessairement se faire suite et concerner la même principauté ou le même royaume khmêr. Il y avait d'autres principautés que celle du Fou-nan dans le Fou-nan ; je pense que les légendes des unes et des autres sont devenues, par la suite des temps, communes à tout le pays, et que les faits historiques qui y sont comme noyés ne doivent pas nécessairement concorder et se suivre pour contenir une part de vérité.

Il est démontré aujourd'hui que le Fou-nan (2) était un royaume composé, je ne dis pas dès l'origine, mais au moins depuis les conquêtes de Fan-Man, de petites principautés dont le roi de Tō-Mou était le suzerain.

Je suis très porté à croire que les fondateurs de plusieurs de ces principautés étaient des Malais, — les Chams futurs, — dont le royaume, à l'est, existait déjà depuis au moins deux siècles,

(1) Je crois même que les rois, dont les inscriptions nous ont révélé les noms sanscrits, avaient un nom populaire qui, peut-être, se trouve dans les légendes, un nom vulgaire que les pierres ne nous disent pas parce qu'ils étaient non officiels.

(2) Je ne parle que de la partie sud du Fou-nan, de celle qui comprenait le territoire actuel du Cambodge et de la Cochinchine.

puisque c'est au Champa qu'ont été découvertes les plus anciennes inscriptions sanscrites de l'Indo-Chine et que, par elles, il apparaît que le Champa était un pays de civilisation plus avancée que le Fou-nan au IV^e siècle.

Les Chvéa-préahm. — Si les invasions malaises ou javanaises sont les premières en date, il semble bien que celle des *Chvéa-préahm*, dont parle une légende khmère, est l'une d'elles, et qu'elle est l'invasion de Houen-t'ien, le prince du sud dont il a été parlé plus haut. Quoi qu'il en soit, ces *Chvéa-préahm*, ou brahmanes de Java, venaient de l'Insulinde et pouvaient être les descendants de ces 20.000 familles qui, au commencement de la grande ère, avaient émigré de l'Inde à Java où ils avaient plus ou moins hindouanisé les indigènes. Ils avaient les cheveux longs, dit la légende, ils étaient noirs de peau et se disaient originaires de Paréanosey (Vanarasi-Bénarès) (1), les brahmes, les chefs bien entendu, mais pas la foule, pas les soldats ou les matelots. La même légende accorde au royaume que ces *Chvéa-préahm* fondèrent au Kouk-Thlok, qu'elle dit être le Srok Khmèr, une suite de six rois cham dont elle donne les noms, et qui ont pu être, ainsi que je l'ai dit plus haut, les descendants de la reine Liéou-Yé et du Javanais Houen-t'ien.

Yoyou-vormonti, qui pourrait bien être un Jayavarman, (2),

(1) *Exploration et missions de Doudard de Lagrée*, p. 40.

(2) Ne pas oublier : 1^o que l'*y* se prononce *yo* au Cambodge et *ya* en sanscrit, et que ce qui se lit aujourd'hui *yoyou*, a dû se prononcer *yáyá* ; 2^o et que l'oreille a pu saisir *yáyá*, alors qu'on prononçait *Jaya*. Quant à *vormonti*, si j'ai trouvé ce mot écrit ainsi, j'ai aussi trouvé *vomonti* et une fois *vormont*, graphies qui justifient mon opinion qu'il faut voir *varman* en *vormonti*, comme au XIV^e siècle il faudra voir ce même mot s'écrire *péar* que j'ai, une fois, trouvé écrit *péarm*.

Je sais bien ce qu'a de risqué l'identification de *yoyou* avec *Jaya*, mais on me concédera bien qu'il faut voir *varman* dans *vormonti*. On me le concédera d'autant mieux qu'on saura que le *va* sanscrit et le *ma* sanscrit deviennent le *vo* et le *mo* cambodgiens. Reste le *ti* final. Voici comment je me l'explique : les scribes qui ont copié et recopié tant de fois ces légendes ne connaissant pas, ne connaissant plus le mot *varman* qui pour eux ne signifiait rien puisqu'ils avaient oublié les noms de leurs rois *varmans*, et connaissant le mot *monti* (mandri), conseillers, mandarins et le mot *vor* qui se trouve dans le titre de leurs rois et de leurs reines, ont fait deux mots du mot *vormon* et ont ajouté la finale *ti* afin que *mon* qu'ils croyaient fautif devint un mot connu d'eux

et qui régna 50 ans. Il adorait Viṇouv, dit la légende écrite et mourut âgé de 70 ans.

Son successeur aurait été *Kāvēala-réach kaumar* ou *Kavalā-rāja-kumāra*, son fils, qui était adorateur de la *thma* ou pierre *Sayamphou*, dont la forme sanscrite est Svayambhū, c'est-à-dire « celui qui existe de par lui-même » (1). Ce prince aurait régné 20 ans.

Notre troisième roi cham aurait porté les titres de *Sauriya-vormonti*, c'est-à-dire Suriyavarman. Il aurait également régné 20 ans et, de même que son prédécesseur, adoré la *thma Sayamphou*.

Le quatrième portait le nom de *Thorntntrea-vormonti*, en sanscrit Dharanindravarman. Son règne aurait duré 20 ans.

Le cinquième aurait été *Atitya vormonti*, c'est-à-dire Adityavarman. Son règne aurait duré 20 ans.

Le sixième et dernier roi cham se nommait *Assāchey*, et son règne aurait été de 11 ans.

Préah Thong. — La légende des hindous de préah Thong me paraît, comme la précédente, n'avoir pas été inventée de toutes pièces et rappeler un fait qui, dégagé des amplifications merveilleuses, peut être considéré comme historique, le récit d'une nouvelle invasion d'hindous qui aurait repoussé du Kouk-Thlok les Champas après les avoir vaincus.

Voici cette légende en abrégé : Un roi d'Intapath (*Indra-*

et signifiait quelque chose.

Je sais bien aussi ce qu'ont de légendaires ces six rois *champas* que la tradition écrite fait régner au Kouk-Thlok de l'an 473 à l'an 302 avant notre ère, soit 171 ans, avec des règnes de 50, de 20, 20, 20, 20, et 11 ans, qui au total donnent 141 ans (il y a en outre une lacune de 30 ans entre le premier et le second roi) auxquels on attribue la construction de la plupart des grands monuments du Cambodge que les inscriptions ont permis d'attribuer à des rois qui paraissent n'avoir rien de commun avec les rois Chams, Mais je vois bien aussi ce qu'a de curieux ce mot de *varman* retrouvé dans leurs titres et cette survivance, au travers des siècles, d'un titre perdu qui vient attester qu'au fond de la légende il y a un peu d'histoire et qu'il ne faut pas rejeter *a priori* comme étant mythique le règne de ces Chams et le peu que la tradition nous apprend d'eux.

(1) Brahma, mais parfois aussi Çiva et même Viṇnu. Je crois qu'il s'agit de Çiva et, qui plus est, d'un linga, sans lequel le mot *thma*, pierre, n'aurait aucun sens.

prasta), royaume situé dans l'Inde du nord (1), ayant cinq enfants mâles, confia aux quatre aînés le gouvernement de quatre districts ou fiefs, et garda près de lui le plus jeune. Quand ce dernier fut devenu un homme, le roi abdiqua en sa faveur et lui remit le pouvoir suprême. De ce fait, il se trouva que le plus jeune des cinq frères était le suzerain de ses aînés. Trois des princes acceptèrent cette situation, mais le quatrième, préah Thông, protesta et refusa de se rendre à Indraprastha pour assister au sacre de son jeune frère. Le roi père songea alors à envoyer les quatre fils qui lui étaient fidèles combattre leur frère rebelle, mais il se ravisa et, comme préah Thông était soutenu par son peuple, il décida de le bannir avec ses partisans et de repeupler le pays avec des familles prises dans les quatre autres parties du royaume. Cela fut fait et préah Thong, flétri du nom de *kat sasna*, celui qui a rompu avec la religion, se mit à la tête de son peuple, quitta son district et vint se réfugier au Kouk-Thlok, sur un territoire déjà occupé par les Chams auxquels ses compagnons se mêlèrent. Il y eut des différends entre les Chams, maîtres du pays, et les gens de préah Thông, puis des querelles, des batailles. Alors préah Thông, probablement avec l'aide du chef des indigènes, chassa les Chams et les obligea à se retirer du Champassak au Laos (!). Devenu roi de la ville où ces événements s'étaient passés et du territoire que les Chams avaient abandonné, préah Thông épousa la fille du roi des *nagas* (2) ou indigènes, des Khmêrs peut-être, et se trouva non seulement roi d'une colonie javano-hindoue et du territoire en dépendant, mais roi aussi de tout le territoire que son beau-père gouvernait. Et cela explique cette phrase de la légende et des listes légendaires des premiers temps : « Préah Thong fut le premier roi des Khmêrs », c'est-à-dire, à mon sens, des indigènes unis aux Hindous.

Kambu. — En outre de ces deux légendes que la tradition orale nous a conservées et que le style a conservées, auxquelles les inscriptions sur pierre ne font aucune allusion, il est une autre légende, celle de l'ancêtre mythique du peuple cambodgien ou

(1) A quelque vingt kilomètres au sud de Délhi.

(2) V. ci-dessus ce que j'ai dit de ces *nagas* ou néak.

khmèr qu'une inscription nous a révélée. Cet ancêtre, sorte de Manou indochinois serait un certain Kambu d'où serait sortie toute la lignée des rois varmans. On ne sait rien de lui, si ce n'est qu'il est l'Ancêtre. Il apparaît comme un mythe national.

On a vu ci-dessus, dans une note en bas de page que le mot sanscrit *Kambu* signifie « voleur, pirate » et que M. Gérini attribue le même sens au mot grec *Léstai* qui, sur la carte de Ptolémée, désigne le peuple qui habitait le territoire de la Cochinchine et du Cambodge. Dans ce cas, le mot *Léstai* serait la traduction et non la transcription du nom du peuple habitant ce territoire. Je ne crois pas que ce rapprochement soit fondé et qu'il faille admettre que le nom de l'ancêtre mythique des Cambodgiens et celui qu'on trouve sur la carte du géographe grec doivent nécessairement justifier l'opinion très risquée de M. Gérini sur les ancêtres du peuple dont nous étudions l'histoire ici.

3. — Kaundinya-Jayavarman.

Quoi qu'il en soit de ces légendes qui constituent le folk-lore du peuple cambodgien, et de la base peut être historique sur laquelle elles reposent, il est certain cependant qu'on ne peut guère tabler sur elles pour écrire l'histoire de l'époque à laquelle nous sommes parvenus.

Nous avons heureusement pour ce ^ve siècle d'autres sources des plus sûres, d'abord les inscriptions sur pierre, puis les *Annales chinoises* où déjà nous avons tant puisé pour les siècles précédents.

Il est certain que ce que nous savons sur le brahmane Kaundinya ou d'un brahmane de la race des Kaundinyas qui serait venu de l'Inde au Cambodge à cette époque et qui y serait devenu roi sous le nom de Jayavarman, n'a rien de légendaire.

Il me semble qu'il s'agit là d'une invasion d'Hindous qui aurait eu lieu vers la moitié du ^ve siècle et qui serait venue de l'Inde méridionale, ou plus exactement du Dékkhan, après avoir traversé le royaume de P'an-p'an, au nord de la presqu'île de Malacca. Son chef, Kaundinya, fut proclamé roi dès son arrivée et prit le titre de *varman*, « protecteur », que se donnaient déjà depuis longtemps les rois Pallavas en Inde, ceux des *Champas* de la

côte est de l'Indo-Chine, et qu'avaient déjà porté au Fou-nan les rois champas dont j'ai donné la liste ci-dessus alors qu'ils régnaient soit à Vyadhâpura, soit à Câmbhupura, peut-être sur tout le royaume, si ces deux villes étaient alors soumises au même prince.

La capitale de Kaundinya, probablement au Fou-nan, était alors Aninditapura (nom sacré) qui n'a pas encore pu être identifiée et dont le nom vulgaire et déformé par les Chinois, était peut-être la ville de Tö-Mou, laquelle serait devenue plus tard Vaydhâpura (le Prey-krâbas d'aujourd'hui).

Ce roi devint un souverain très puissant ayant sous lui de nombreux princes vassaux, puisque l'inscription de Préah-Eyntkosey dont j'ai parlé plus haut et qui fut gravée sur la pierre quatre siècles plus tard, raconte que « les ongles de ses pieds étaient devenus brillants à force d'avoir été frottés contre les crêtes étincelantes de bijoux des diadèmes portés par les princes de la terre, quand ils venaient se prosterner devant lui,... qu'il était un soleil levant, une lune incomparable pour fermer les lotus des races hostiles,... qu'il était la lune de la race des Kaundinyas,... un réceptacle de toutes les vertus,... à qui l'éclat de sa gloire servait de parasol et que sa capitale était illuminée par son bras puissant,... enfin qu'il était adoré par les plus puissants rois [vassaux de son empire] comme le soleil par les saints, les danseuses et les musiciens célestes ».

Kaundinya était de religion çivaïte, et l'inscription rapporte qu'il fit « inaugurer une centaine de lingas sur la surface de la terre » (de son royaume bien entendu.)

Les *Annales chinoises* permettent de fixer le règne de ce Kaundinya, qu'elles nomment K'iao-tch'en-you de son nom de famille, et Chü-yé-pa-mo, Jayavarman (1), de son nom de règne, à la fin du v^e siècle et au commencement du vi^e. Il aurait par deux fois, en 483 et 503 de notre ère, envoyé des présents au roi de Chine, et celui-ci, — conformément aux prétentions habituelles, un peu ridicules de l'Empire du Milieu, et considérant que

(1) On a fait à tort deux rois de Kaundinya : l'un nommé Kaundinya, et l'autre nommé Jayavarman. Ces deux noms désignent le même personnage.

tous les pays voisins, même éloignés de la Chine, étaient ses tributaires, — lui aurait décerné le titre de « général du sud pacifié, roi du Fou-nan » (1).

Kaundinya-Jayavarman était en guerre avec le Champa vers 484. L'ambassade qu'il envoya à cette époque au roi de Chine avait pour but d'obtenir des secours.

L'ambassadeur était un religieux bouddhiste nommé Çakia-Nāgasena, et la lettre qu'il portait, très plate, déceale une âme basse, ou celle d'un homme qui a grand besoin d'être aidé. Cette lettre nous apprend un fait important pour le Champa, celui que le roi de ce pays était un usurpateur d'origine khmère, ancien esclave, peut-être faut-il entendre sujet (2), d'autres textes disent un fils de Kaundinya, dont le nom est défiguré par l'annaliste en Kieou-tchéou-lo. Après s'être enfui du Fou-nan, il aurait machiné avec les rebelles, serait passé au Lin-yi (Champa) déjà vaincu en 446 par T'an-ho-tché, et s'y serait proclamé roi lui-même. Des Chams, sous son règne, ayant pillé les bagages de Çakya-Nāgasena au retour d'une première ambassade dont il fut chargé par Kaundinya et l'ayant dépouillé des présents que le roi de Chine lui avait remis pour le roi du Fou-nan, celui-ci rappelait au roi de Chine que les biens volés étaient les siens à lui roi de Chine, et qu'il avait appris que, dans sa perversité d'esclave, ce roi du Champa avait négligé d'envoyer des présents à son suzerain chinois. « Si Votre Majesté, dit encore le roi du Fou-nan, désire nommer quelqu'autre homme comme roi de ce pays-là, prosterné j'écouterai « l'édit impérial ». Il termine en demandant l'envoi sinon d'une armée, au moins d'un petit corps de troupe qui le suivra partout, afin de « châtier les mauvais et de sauver les bons ».

Les secours paraissent avoir été donnés et, le Champa ayant été battu et la paix rétablie, le roi Kaundinya-Jayavarman reçut du roi de Chine le titre de « général du sud pacifié, roi du Fou-nan ».

Ce roi mourut en 514 de l'ère européenne, et 436 de la grande ère.

(1) Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 257 et 269.

(2) Aujourd'hui encore le mot cambodgien *khnhom* a le sens d'esclave et de sujet.

4. — Rudravarman.

Son fils aîné, Rudravarman, — nom sanscrit que les Chinois ont déformé en Lieou-to-pa-mo, — né d'une concubine, fit tuer son frère cadet qui était fils de la reine ou première épouse légitime, et s'empara du trône (1).

Les ouvrages chinois cessent à cette époque de nous parler des rois du Fou-nan et des successeurs de Kaundinya-Jayavarman. Quand ils s'occupent du Fou-nan, c'est pour nous dire ses mœurs et ses usages que j'ai décrits plus haut. Ils ne relatent plus un fait historique, plus rien de sérieux.

Il faut atteindre le vi^e siècle pour que les *Annales* qui l'ont négligé nous entretiennent de sa situation politique. C'est qu'à cette époque un fait grave s'est passé au Fou-nan et qu'il a dû y produire un bouleversement de nature à frapper les Chinois qui venaient y faire du commerce.

(1) Dans toute l'Indo-Chine et même au Cambodge autrefois, un roi ne pouvait être élu et porté au trône que s'il était fils d'une princesse de sang royal. Il semble que c'était surtout par les femmes que se transmettait la capacité de succéder à un roi. Le fils, même aîné d'un roi et d'une concubine, ne pouvait parvenir au trône que par un coup de force ou par une élection contraire à la règle.

CHAPITRE II

VYADHAPURA ET CAMBHUPURA.

Il est probable, ai-je dit, que les Chinois nommaient Fou-nan tout le pays qui s'étendait de la mer du Sud et des bouches du Mékong jusque par delà les chutes de Khon, et de la chaîne anamitique, y compris le territoire aujourd'hui connu sous le nom de Binh-thuân (prononcé *Bigne-thuan*) jusqu'au golfe de Siam et à la chaîne du Ténassérin, peut-être y compris les colonies hindoues et maritimes de Ténasserim, Merguy, Tavoy et Martaban.

Cet immense territoire constituait un vaste empire, mais un empire gouverné par des Hindous, en voie de civilisation brahmanique, et peuplé d'aborigènes qui, plus ou moins rapidement, adoptaient les mœurs et les coutumes des étrangers, leurs conquérants. En outre, ce vaste empire n'était point unifié sous la main du roi du Fou-nan. Composé de nombreuses principautés, ses princes avaient cependant accepté la suzeraineté de celui-ci parce que, tenant les bouches du Mékong, il était le plus puissant, mais il semble bien que chacun de ces peuples demeurait indépendant ou quasi-indépendant sous son chef vassalisé.

Il semble, en outre, que ces diverses nations, au moins celles établies sur les côtes du sud, avaient pour rois ou chefs des princes d'origine hindoue, appartenant à la même famille royale et portant tous ou presque tous le titre de *varman*, « protecteur » (1); que leur religion était surtout le çivaïsme, parfois le

(1) *Varman* est en effet un titre qui s'affixe au nom des kshatriyas, comme *sarman* à celui des brahmanes, comme *gupta* à celui des vaisyas et *dâsa* au nom des soudras. *Var-man*, sur l'analogie de *brah-man*, *sar-man*, est formé par l'adjonction du suffixe *mân*, *man* à la racine *vr*, couvrir, envelopper, cacher. Le suffixe indo-européen *-man*, en latin *-men*,

vighnuisme, mais qu'il y avait déjà des bouddhistes dans le peuple (1).

Il semble aussi que ces diverses principautés se faisaient souvent la guerre, comme en France nos feudataires au moyen-âge, et que le suzerain n'intervenait pas entre elles, tant que leurs princes ne faisaient rien pour échapper à sa suzeraineté et, probablement, à certaines obligations qui en constituaient les avantages matériels ou moraux. Deux d'entre ces principautés étaient particulièrement rivales : c'était d'abord la nation dont la capitale, nommée *Vyadhâpura*, était située à Angkor-borey (*nâgarapuri*), dans la province de Prey-Krâbas, et dont les ruines subsistent encore ; c'était ensuite la principauté qui avait pour capitale *Çambhûpura* (la ville de Çambhû, un nom de Çiva), dont les ruines sont à Sâmbaur, le chef-lieu d'un district qui fait aujourd'hui partie de la province résidentielle de Krâtié.

1. — Çrî-Çrutavarman.

Vers le v^e siècle de notre ère, le roi de Vyadhâpura (ville des chasseurs), Çrî-Çrutavarman (le protecteur des Védas) réunit les deux principautés en une seule et régna sur le tout.

dans *ag-men*, *car-men*, *no-men*, forme des substantifs neutres, rarement masculins, qui sont des noms d'action, comme *kar-man*, action, de *kr*, faire, *pre-man*, amour, de *pri*, aimer, ou qui indiquent l'objet qui sert à faire une action, tel le zend *tokh-man*, semence, sanscrit *var-man*, ce qui sert à protéger, d'où arme défensive, cuirasse, comme *gup-ti* protection, a évolué au sens de fortification. Le sens primitif est altéré dans certains de ces dérivés, tels *nâ-man*, latin *no-men*, nom, perse *as-man*, ciel ; ces neutres en *man* correspondent à des noms d'agent en *man*, tels *brah-man*, *var-man*, qui défend. Le brahmane et le kshatriya sont bien l'abri *sar-man* (cf. *sar-ana*, protection, aide) et le protecteur *var-man*, du vaisya, dont le titre, *gup-ta*, signifie étymologiquement « protégé, gardé, défendu ».

(1) Ceylan paraît s'être converti au bouddhisme vers 430, et Java semble avoir été prêché vers la même époque, ainsi que le Champa. La Chine lui était déjà acquise depuis deux siècles et le iv^e siècle, le v^e siècle, le v^e siècle étaient pour elle, l'époque des pèlerins célèbres que ses empereurs envoyaient aux Indes chercher des livres sacrés et visiter les lieux que le Bouddha avait sanctifiés.

2. — Çri-Çresthavarman.

Son successeur aurait été un roi nommé Çri-Çresthavarman (l'excellent protecteur).

Les *Annales chinoises* de la fin du ^{vi}e siècle, parlant de ce nouveau royaume fait de deux principautés réunies, le nomment Tchen-la. Elles disent qu'il était originellement vassal du Fou-nan et que son roi se disait *adhirâja*, prince suzerain, bien qu'il dépendît encore du roi du Fou-nan et qu'il lui rendît hommage. Il est vrai qu'il avait réuni à sa principauté de Vyadhâpura celle de Çambhûpura, peut-être plusieurs autres, et qu'à ce point de vue, il pouvait se dire suzerain des autres *râjas* ou princes que son prédécesseur et lui-même avaient soumis à leur autorité.

3. — Çri-Viravarman.

Le successeur de Çresthavarman semble avoir été Çri-Viravarman (1), qui paraît être le dernier roi de Vyadhâpura ayant rendu hommage au roi suzerain Rudravarman (le protecteur Rudra), roi du Fou-nan et descendant du brahmane Kaundinya.

(1) Ce roi ne figurait pas au nombre des rois de l'ancien Cambodge, avant l'*Empire khmêr* de M. Maspéro. Je crois que cet auteur a bien fait de l'y introduire.

CHAPITRE III

LE CAMBODGE OU SROK KHMÉR.

4. — Çri-Bhavavarman.

Le fils et successeur de Çri-Viravarman fut *Çri-Bhavavarman* (le protecteur Bhava). Il fit plus que son père. Profitant de la mort de Rudravarman, vers le commencement du ^{vii}^e siècle, il attaqua le Fou-nan, prit sa capitale et « s'empara du pouvoir avec énergie », puis, grâce à la vaillance de ses troupes, il sut imposer sa suzeraineté aux petits Etats déjà soumis au Fou-nan et qui probablement avaient, au cours des derniers événements, tenté de recouvrer leur indépendance.

Les inscriptions représentent ce roi comme « valeureux et guerrier, héros magnanime et invincible, sublime comme le mont Mérou, de la race solaire, ayant vaincu les ennemis du dedans (les rebelles) (1) aussi bien que ceux de l'extérieur, grand capteur d'éléphants, grand donateur dont les mains étaient toujours humides [de l'eau versée à l'occasion des donations] (2). Quand, par la force, ajoutent les inscriptions, il avait une première fois conquis la terre, il la conquérait une seconde fois par sa mansuétude, et ses adversaires, sans même avoir été vaincus dans le combat, venaient, dans tout l'appareil de leur majesté royale, adorer le lotus de ses pieds, etc., etc. (3). »

Il semble que Çri-Bhavavarman étendit l'empire des Kambujās jusqu'au Dāngrēk, et qu'il combattit « les rois des monta-

(1) Et non ses passions, comme on l'a traduit.

(2) Inscription de Phnôm-Hanchey-néang. — *Corpus*, I, p. 16-18. — Cette expression rappelle l'usage qu'avaient alors, et qui a été conservé au Cambodge, les donateurs de prendre en versant sur la terre de l'eau consacrée, en témoignage du don qu'ils faisaient.

(3) Inscription d'Angk-Chumnik, dans *Corpus*, I, p. 69.

gnes », c'est-à-dire les peuplades sauvages qui habitaient, comme aujourd'hui d'ailleurs, les montagnes et les hauts plateaux, probablement les Chongs (pr. à peu près *quion*) qui étaient très nombreux dans les provinces de l'ouest, depuis la pointe Kép, sur le golfe de Siam, jusque bien au-dessus de Chantaboun, y compris les montagnes à l'ouest de Pursat, et les Siu-lang ou Lang-houang, ancêtres probables des *Moï* ou *Mloï* ou *Romoï* (prononcés moye, mloye et romoye) d'aujourd'hui dont l'habitat était les deux versants de la chaîne annamitique, entre le Champa et le Cambodge.

Ce fait est attesté par une inscription datant de l'époque à laquelle ce roi vivait, la plus ancienne connue du Cambodge, qui a été trouvée dans la province de Battâmbâng, très loin par conséquent de la capitale qui était dans la province de Prey-Krábas, mais Çri-Bhavavarman a pu porter ses armes plus haut vers le nord, soumettre le pays situé au sud des Dângrêk et rassembler tout ou presque tout le Fou-nan méridional sous son autorité. Il semble bien cependant que le pays que nous appelons aujourd'hui Siam, et que les Chinois nommaient alors Tche-t'ou (Terre rouge), avait profité de la conquête du Fou-nan par Bhavavarman, le roi de Vyadhâpura, pour échapper à la tutelle des rois de Ta-Mou et recouvrer son indépendance. Les *Annales chinoises* nous apprennent, en effet, que le royaume de Tche-t'ou, d'abord indépendant, puis soumis par fan Man et tributaire du Fou-nan, avait recouvré sa liberté. De ce fait deux grands royaumes, le Tchen-la qui devint le Cambodge, et le Tche-t'ou qui par la suite devait être le Siam, se trouvaient, au commencement du *vi*^e siècle, avoir remplacé le Fou-nan (1).

(1) C'est vers cette époque que les *Annales chinoises*, cessent de donner le nom de Fou-nan et appellent *Po-nan* le pays qu'on appelait vulgairement dans le passé le « royaume des hommes nus ». On a vu plus haut pourquoi (Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 284). — Je ne puis voir en ce « royaume des hommes nus » le nom vrai d'un pays, mais une simple locution provenant du fait qui avait le plus surpris les Chinois, que les hommes y étaient nus. Il y a d'ailleurs eu plusieurs pays que les Chinois ont nommés de ce nom. — Quoi qu'il en soit du nom donné par les Chinois au Cambodge de cette époque, il est bien certain que ce nom n'était pas celui que ses habitants lui donnaient, et que le nom Tchen-la n'était pas plus connu d'eux que celui de Fou-nan. Aucune trace de ces appellations n'a survécu dans les traditions du pays, et leur forme, leur

Le roi Çrî-Bharvavarman étant mort, on s'imagina que, s'étant nommé de son vivant Bhava, un des noms de Çiva, il était allé renaître au paradis de ce dieu, et on lui donna le nom de *Çiva-pada*.

Il semble bien que le *Viçnu Purana* parle de ce roi Bhavavarman quand, à propos du Sâka-dvîpa, qui, on l'a vu plus haut était le Cambodge, il enseigne que le roi portait le nom de Bhavya et qu'il forma ou qu'il détacha de son royaume trois districts qui reçurent les noms de Jalada, Kumâra et Sukamâra que le colonel Gerini assimile : le premier au Chon-la d'eau, c'est-à-dire au delta du Mékong, le second et le troisième à des districts également méridionaux du Cambodge. Le *Viçnu Purana* enseigne en outre que ce pays possédait les chaînes de montagnes Udayagiri, Syâma et Astagiri dont les noms lui rappellent Udaya, le Siam et le Lestay, c'est-à-dire les noms que nous avons donnés en haut et qui furent, qui étaient peut-être encore les noms du Cambodge et de son annexe le Siam. Il semble pourtant que ce mot Syama est bien prématuré au VI^e siècle de notre ère s'il doit désigner la nation des Thays ou Siamois ; il est possible seulement parce qu'il nomme une tribu noire, c'est-à-dire plus noire que les tribus du voisinage, une tribu habitant près de cette montagne, par exemple le Sâmaratha, dont la capitale était située au nord-ouest du golfe ou baie de Siam, là même où se trouve aujourd'hui Çri-Vijaya.

Le même *Vishnu Purana* nomme les fleuves Sukumari, Kumari et Nalini, dont le dernier serait le Mékong, au dire de M. Gerini.

5. — Citrasenae — Çri-Mahendravarman (... — 610).

Le fils de Bhavavarman fut écarté, et le plus jeune fils de Viravarman, Citrasena, qui « possédait toutes les marques de la majesté » (1), fut élevé au trône sous le nom de Çri-Mahendra-

apparence les éloigne de toute identification possible avec un mot khmêr ou hindou, ou malais.

(1) Barth, *Insc. sanscrite de Phou-Lokhan*, dans *Bull. de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, juillet-septembre.

Les *Annales chinoises* de l'an 589 à 618 lui donnent pour nom de

varman (le protecteur Grand-Indra), peut-être parce que, déjà à cette époque, au Cambodge comme au Champa et dans toute la Malaisie, la coutume voulait que le frère succédât au frère, afin que le roi fût toujours un homme.

Mahendravarman continua la politique de son aîné et acheva de soumettre les provinces que Bhavavarman n'avait pas eu le temps de s'annexer.

Il avait à son service deux ministres, Dharmadeva et Simhadeva, cousins germains et fils de deux frères Brahmadata et Brahmasimha. Ces deux cousins avaient été les ministres de Bhavavarman, et Mahendravarman, les trouvant de bon conseil, les avait gardés, car « ils étaient versés dans la science du juste et dans la science de l'utile », c'est-à-dire qu'ils étaient gens pratiques et justes. Ils furent pour lui ses instruments de succès. Simhadeva, chargé par son maître d'aller au Champa pour s'assurer de l'amitié existant entre le roi des Kambujâs et celui des Chams, réussit dans sa mission et la paix fut assurée (1). Ce roi mourut vers l'an 610 de l'ère européenne, 532 de la grande ère.

5. — Içânavarman (610-...).

Son fils Içânasena lui succéda sous le nom de sacre de Çri-Içânavarman (le protecteur Içâna (2) ou le protecteur régnañt). Il se disait « l'égal de Çakra (Indra) par la force, et de Hari (Viçnou) par sa splendeur » (3), « suzerain de trois rois et puissant possesseur de trois villes inébranlables » (4), peut-être Çâ-

famille le nom de *Ksatriya* (*tcha-li*), qui était le nom de sa caste, et disent que son nom personnel était *Tche-lo-sseu-na* qu'il faut traduire par Çitraséna, mais elle omet de donner son nom de sacre (*abhisekânâman*) qui était Çri-Mahendravarman. Elles ajoutent que son nom de race était *Kou-long*, parce que *Kou-long* est la corruption du mot malais *kouen-louen* qui désignait les Malais. Je serais assez tenté de voir dans ce mot *Kou-long*, avec M. Aymonier, la déformation du mot khméro-malais *krung* qui veut dire Etat, ville royale, capitale, mais qui veut aussi dire roi. Donc il faut comprendre de race *kou-long*, c'est-à-dire de race royale.

(1) Insc. d'Angk-Chumnik, *Corpus*, I, p. 68-70.

(2) *Içâna* est aussi un nom de Çiva.

(3) Inscription de Véath-Chakret, *Corpus*, I, p. 42.

(4) Inscription de Svay-Chno, *Corpus*, I, p. 46.

krânapura, Amogharapura et Bhîmapura (1) qu'il avait conquises mais qui avaient conservé leurs princes devenus ses vassaux. Ce roi fut un roi conquérant de même que ses prédécesseurs, et, de même qu'eux, il agrandit son royaume, l'ancien Fou-nan.

Sa ville capitale était, de son nom, appelée Içanapura, ville d'Içana ; il est probable qu'elle en avait un autre et que celui-ci était temporaire et comme un surnom. Les *Annales chinoises* (2), nous apprennent que cette ville contenait 20.000 maisons, et qu'au centre il y avait une grande salle où le roi tenait sa cour.

On lit dans ces mêmes *Annales* que le royaume comptait trente villes (3) ayant chacune un gouverneur, dont le titre était sem-

(1) *Cakrankâpûra*, ville du « porte disque » ou de Vishnu, peut-être Chikrêng. — *Amogharapura*, ville d'Amagha, un des noms de Çiva, ou « qui n'a pas été bâtie en vain », peut-être Bâtâmâng, et *Bhîmapura*, la « ville de Bhîma » ou la « ville terrible », qu'on a identifiée avec Phimai, sur la sé-Moun. — Voy. Aymonier, *Le Cambodge*, II, p. 118 et 302.

Voici en outre un certain nombre de noms de villes tirés des inscriptions suivantes : *Agrapuri*, ville éminente ; — *Adriyâpuri* qu'il faut peut-être confondre avec Vyadhâpura, ville des chasseurs en montagne (Angkor-Borey en Prey-Krabas) ; — *Aninditapura*, la ville non dédaignée ; — *Adyapura*, la ville riche ; — *Amaravati*, qui devait être au nord ; — *Pânduranga* (Phanrang), qui était au sud et devait appartenir au Champa ; — *Randaiymada*, qui était à l'ouest ; — *Avilagrâma*, ville des brebis (?) ; — *Indrapura*, ville d'Indra ; — *Ugrapura*, la ville d'Ugra, un des noms de Çiva, le dur ; — *Kambupuri* la ville de Kambu, qu'il faut probablement confondre avec Içanapuri ; — *Yacodhapuri*, *Intapath* (Indraprasa) et Angkor-thom ; — *Amoghapura*, ville non bâtie en vain, ou ville d'Amogha, un des noms de Çiva, celui qui n'erre pas ; — *Cakrankapura* ville du porte-disque (Vishnu), probablement Chikrêng ; — *Varadagrama*, ville du binfaiteur ; — *Bhîmapura*, ville du redoutable (Çiva) ; — *Koyendrapura*, ville des Brahmanes ; — *Dviradapura*, ville des éléphants, probablement Lovêk ; — *Dhanvirâpura*, ville du riz (?) ; — *Dhavapura*, ville des voleurs (?) ; qu'il faut peut-être confondre avec Havapura ; ville du sacrifice ; — *Naravaranağara*, ville royale des hommes de garde (?) ; — *Narêndragrama*, ville du prince (ou des charlatans) ; — *Bhîmapura*, ville du terrible (Çiva) ; — *Bhuwanagrâpura* ; — *Lîngapura*, ville du lingam ; — *Haripura*, ville d'Hari ou Vishnu ; — *Virapura* ; — *Havapuri*, ville des offrandes ; — *Çambhupura*, ville de Çambhu, un des noms de Çiva, le sage.

(2) Celle des Souei, une dynastie chinoise qui régnait de l'an 589 à l'an 618. — Voy. Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 272, et *Mémoire sur les Coutumes du Cambodge*, II, p. 123.

(3) L'une d'elles, conquise sur « un vil roi », se nommait Tamrapuri, la « ville du cuivre » (Inscription de Véath-Chakret, *Corpus*, I, p. 42-43).

blable à celui que portaient les gouverneurs du pays de Lin-Yi (*le Champa*) et que les grands officiers formaient cinq catégories : les *kou-lotchi*, les *kao-séang-phing*, les *phoh-to-to-ling*, les *che-ma-ling* et les *yan-to-bou* (8). Au-dessous de ces classes de dignitaires, il y avait une foule d'officiers inférieurs.

Le roi siégeait au sala dont il a été parlé plus haut, une fois tous les trois jours et s'asseyait sur un lit orné des cinq espèces d'aromates et de sept sortes de pierres précieuses, sous une manière de dais en étoffe. Les colonnes qui soutenaient ce dais étaient en bois veiné et les parois étaient ornées d'ivoire et de fleurs en or. De même que dans le palais du roi de Tche-t'ou (le Siam d'aujourd'hui), deux réchauds d'or contenant des aromates étaient portés par deux hommes qui se tenaient toujours aux côtés du roi.

Le *Livre des Souei* ajoute : Quand le roi se montrait au peuple, il se couvrait d'une ceinture de toile de coton qui tombait des reins jusqu'au-dessous du genou (peut-être le langouti malais et cambodgien d'autrefois) et coiffait une tiare enrichie de perles et de pierres précieuses (un *mokot-mukuta*). Ses oreilles étaient ornées de pendants d'or. Il était toujours vêtu de blanc, ses chaussures, faites de pailles de diverses couleurs, étaient enrichies d'ivoire.

Quand ses officiers, à peu près vêtus de même, paraissaient devant lui, ils le saluaient en inclinant la tête trois fois jusqu'à terre, au bas des marches du trône. Si le roi leur ordonnait de monter les degrés, ils les gravissaient, s'agenouillaient et se croisaient les bras sur la poitrine de manière à avoir les mains sur les épaules (1). Cela fait, ils s'asseyaient probablement à terre, sur des nattes ou des tapis, en cercle autour du roi et délibéraient, devant lui et avec lui, sur les affaires du royaume. L'audience terminée, ils s'agenouillaient de nouveau, se pros-

Une autre se nommait *Adhyapuri*, la « ville riche » (Inscrip. d'Angk-Chumnik, *Corpus* I, p. 71.

(1) On n'a pu identifier avec certitude ces mots qui sont étrangement déformés par les Chinois. Peut-être faut-il lire *pohul-tep* (*bahulo-deva* et non *pho-ho-to-ling*, et *yournéach* (*yâma-râja*) au lieu de *che-ma-ling*, le premier mot désignant les fonctionnaires chargés des livres de la dîme, et le second mot désignant les gens de justice.

(2) Ce dernier détail semble rappeler un ancien cérémonial chinois.

ternaient et s'en allaient. Pendant ce temps, mille gardes revêtus de cuirasses et armés de lances se tenaient à l'entrée de la salle des audiences royales.

Les *Annales chinoises* disent encore que, sous ce roi, le royaume que nous rappelons maintenant le Cambodge avait fait alliance avec les Champas (Thsan-pan) et le Tchu-Krang (?), mais qu'il était fréquemment en guerre avec le Lyn-yi (1) et le Tho-youan (le Grand-Champa et le Champa du Pangrang) (prononcé Pan-ran) (2).

Elles enseignent encore que lorsqu'un nouveau roi montait au trône, on mutilait tous ses frères, en leur coupant un doigt ou le nez, puis qu'on les maintenait chacun dans un endroit séparé où ils étaient convenablement entretenus. Il y a quelques raisons de croire que l'historien chinois a pris un fait accidentel pour un fait coutumier.

Les Cambodgiens, — que les *Annales chinoises* de la dynastie des Thang (625), nomment enfin du nom qu'ils se donnaient vulgairement, *Ki-miei*, c'est-à-dire *khmēr*, — étaient petits [il faut entendre plus petits que les Chinois], noirs de teint, mais leurs femmes étaient souvent blanches. Les individus des deux sexes nouaient leurs cheveux et portaient des pendants d'oreilles ; ils étaient robustes, actifs ; leurs maisons ouvraient toutes sur l'orient et ressemblaient, ainsi que ce qu'elles contenaient, à celles du Tche-t'ou, aujourd'hui le Siam.

La main droite était regardée comme pure et la main gauche était impure, probablement à cause des ablutions intimes. Les

(1) Le *Thsan-pan*, déformation chinoise, et nouvelle à cette époque, du mot Tchampa ou Champa, et le Lin-Yi dans les textes chinois désignent d'ordinaire le pays des Champas tout entier, mais ici le premier terme paraît désigner le Champa du littoral central, et le mot Lin-Yi le littoral du nord.

Le *Tso-fou-yuan-Kouei* raconte qu'en 642, le roi de Lin-yi envoya un ambassadeur au roi de Chine annoncer qu'il était attaqué par le Fou-nan et lui demander des secours. Ce passage est important parce qu'il vient confirmer l'état d'inimitié du Fou-nan et du Lin-yi dans la première moitié du VII^e siècle. Je me demande cependant si, en 642, Icānavarman, monté sur le trône en 610, était encore roi, et si déjà Jayavarman ne lui avait pas succédé.

(2) Probablement. Il semble que le mot *Thudn*, qui se retrouve dans Binh-Thuân, soit la forme actuelle du Tho-youan des Chinois.

Ki-miei se baignaient souvent, prenaient le plus grand soin de leurs dents et les nettoyaient, comme cela se fait encore aux Indes, avec des bâtonnets de bois tendre.

Après avoir lu leurs livres sacrés, avoir prié, ils s'ablutionnaient, se nettoyaient les dents, puis prenaient leurs repas. Quand ils avaient mangé, ils se nettoyaient de nouveau les dents et disaient des prières. Tous ces rites sont brahmaniques et attestent que les ancêtres des Khmêrs étaient à cette époque aussi attachés à la religion de Brahma qu'eux-mêmes aujourd'hui à celle du Bouddha. Il faut cependant entendre que ces mœurs étaient celles des gens de la classe dirigeante et non probablement celles des gens du peuple et des gens qui habitaient les campagnes.

L'annaliste chinois dit encore : les fiancés n'envoyaient aucun présent de noces à leurs fiancées, sauf une robe ; l'entremetteur (le *mâha* d'aujourd'hui) allait au-devant de l'épouse et les deux familles passaient huit jours sans sortir de leurs maisons, au milieu de lampes allumées ; les noces achevées, le mari s'en allait avec sa femme s'établir dans une maison à lui, et y emportait ce que ses parents lui avaient donné, ce qui ne l'empêchait pas, à la mort de ceux-ci, de partager avec ses frères et sœurs les biens de la succession paternelle, sans qu'il fût tenu compte de ce qu'il avait reçu en se mariant. Il en est encore ainsi maintenant au Cambodge.

Au contraire d'aujourd'hui, à la mort des parents, on ne se rasait pas les cheveux, on les laissait pousser (1) ; on pleurait à grands cris comme cela se fait encore maintenant dans quelques campagnes, puis on brûlait le corps et on ramassait les ossements calcinés dans une urne d'or (ou d'argent ou de terre cuite, selon la fortune), qu'on jetait au milieu de la rivière. Il arrivait parfois, comme maintenant, que le corps n'était pas brûlé et

(1) On a vu plus haut qu'on se rasait les cheveux dans cette circonstance. Il pourrait bien se faire qu'il y eût ici une erreur de traduction, ou alors que les deux coutumes existassent simultanément, chez des peuples de races différentes. De fait, les Khmêrs se rasent les cheveux à l'occasion des deuils, et les Pnongs (ou Gnongs) ne les nouent plus, ce qui revient à les laisser pousser en désordre, à ne plus prendre soin d'eux et de soi, c'est-à-dire à marquer son deuil par un abandonnement de soi-même, à la manière juive d'autrefois.

qu'on l'abandonnait dans la brousse aux animaux sauvages afin qu'il fût dévoré par eux. Il est probable que cette offrande d'un corps humain aux animaux, au vent, l'un des quatre éléments, était comme aujourd'hui une œuvre pie (1).

D'autres *Annales chinoises* ajoutent quelques nouveaux détails : Il est d'usage, disent-elles, d'offrir aux hôtes, de l'arec, du camphre et d'autres parfums, mais jamais d'alcool, parce que l'habitude est de n'en boire qu'en cachette, avec sa femme et surtout à l'insu des parents. Elles disent encore que la coutume était de tourner le dos à un supérieur afin de lui marquer du respect, apparemment quand on ne faisait que de le rencontrer ou quand on se trouvait par hasard dans le même endroit, afin de ne l'importuner point de ses regards.

Une chose que disent les mêmes *Annales* et qui peut nous surprendre en un pays si riche et déjà très civilisé, c'est que les habitants ne portaient point de vêtements et allaient nus (2), qu'ils se moquaient des gens habillés, qu'ils ne faisaient usage ni du sel ni du fer et qu'ils abattaient les animaux avec des flèches et des arcs faits de bambou. Il faut assurément entendre ici par *les habitants*, les gens des campagnes, c'est-à-dire les aborigènes demeurés primitifs, et non les gens des villes qui étaient hindous de race, métis d'hindous et de femmes indigènes, ou indigènes déjà civilisés au contact des étrangers. Peut-être aussi faut-il tenir compte de ce que la capitale, s'étant déplacée, se trouvait en un pays nouveau éloigné de l'ancienne capitale, c'est-à-dire du pays où les hommes, sur l'ordre de Fan-Sioun, avaient pris l'habitude de se couvrir les parties sexuelles (3).

(1) Aujourd'hui les bouddhistes, parce qu'un bôdhisattva a donné sa chair aux animaux, disent : « offrir un cadavre aux animaux de la terre et du ciel », mais on dit aussi parfois, conformément à l'ancienne coutume brahmanique, « faire offrande de sa chair à l'élément vent, air, etc. »

(2) On a vu plus haut qu'on avait ordonné aux hommes de se couvrir les parties sexuelles du petit morceau d'étoffe ressemblant au *kan-man* ou cache-sein des femmes.

(3) La preuve de cela se trouve dans ce fait que, quelques siècles plus tard, le *Traité sur les Barbares*, qui fut écrit en Chine vers le ^{xiii}e siècle et qui rapporte, d'après d'anciens auteurs, ce qu'on pouvait alors savoir du Cambodge, raconte que « les habitants ne vont pas nus, qu'ils sont vêtus d'habits courts, portent une ceinture de toile, mais que, dans les pays dépendants du Cambodge, éloignés de la capitale, il y a

Une observation assez importante, qui remonte au commencement du ^{xii}^e siècle et que fait un Chinois, est celle que les villes sont fortifiées, que les mœurs des habitants ressemblent à celle du Tchen-tching (1), c'est-à-dire du Champa qui est ici nommé du nom de sa capitale. On se rappelle qu'un autre Chinois écrivait vers 617 de notre ère que certains usages à la cour du roi du Cambodge rappelaient ceux qu'on observait à la cour du Tche-t'ou, le pays du Siam actuel, et que les mœurs rappelaient celles de ce pays. De là, nous pouvons conclure que le Champa, le Siam et le Cambodge à cette époque constituaient dans l'Indo-Chine un vaste territoire dont les mœurs, les coutumes, les vêtements et la religion différaient très peu. Les habitants étaient assurément des peuples d'origine et de civilisation indoues ou indianisées qui s'étaient constitués sur le littoral sud de l'Indo-Chine, au milieu des tribus aborigènes qu'ils civilisaient lentement et pliaient à des usages à peu près identiques.

L'annaliste des Souei termine en disant qu'on trouvait aux approches de la capitale qu'il a nommée Içâna, du nom de son roi, une colline nommée Ling-kia-po-pho, au sommet de laquelle il y avait un temple gardé par 5.000 hommes de guerre, qu'un autre temple gardé par 1.000 hommes, consacré à l'esprit Photo-li, existait à l'est de la ville et que le roi y sacrifiait chaque

des peuples qui sont absolument nus et qui se moquent des gens habillés ». Ce renseignement, qui date du commencement du ^{xii}^e siècle, rapproché du précédent qui se rapporte au ^{vi}^e, démontre que les peuplades qui habitaient près des villes, des centres importants, avaient peu à peu pris la coutume de s'habiller et qu'il fallait aller déjà très loin, chez les peuplades tributaires, pour trouver des gens qui allaient nus. Cela n'a pas lieu de nous surprendre, puisqu'il y a encore aujourd'hui, au Cambodge, des peuples qui ne sont vêtus que d'une ceinture qui leur passe entre les cuisses, et que ces peuples, les Pnongs ou Gnongs, les Stiengs et les Saauch de la presqu'île de Véal-rinh allaient encore absolument nus il y a moins d'un siècle.

(1) C'est de ce mot Tchen-tching, nom de la capitale du Champa au ^{xii}^e siècle, que serait venu le mot Cochinchine qui, jusqu'au siècle dernier, a nommé l'Annam (autrefois le Champa).

Peut-être le mot Cochinchine n'a-t-il été admis par les Européens qu'à cause de la similitude des mots Tchen-Tching avec les mots Cochin et Chine, noms de pays qu'ils connaissaient. — A remarquer que la Cochinchine est, de même que la côte du Coromandel, appelée Cochin par les Malais de Java, tout au moins aujourd'hui.

année un homme. Ce curieux passage des annales chinoises donne à penser qu'Içânavarman fut le premier roi khmêr qui, probablement pour être plus au centre de ses Etats, transporta sa capitale au nord-est du Grand-Lac, là même où se trouvent les ruines de la grande et antique capitale des Cambodgiens, Angkor-thôm, le grand royaume ou *māhanagara*. S'il en est ainsi, le premier temple dont il est question, serait celui du mont ou phnôm Bakhèng, qui était voué à Çiva, adoré sous la forme du *linga* (*ling-kia*), et le second temple serait le temple voué à la déesse Kâli (Préah To-li) qui est en effet à l'est et à l'extérieur de la ville d'Angkor-thôm. Icânavarman transporta peut-être sa capitale sur les bords du Grand-Lac, mais il ne faut pas déduire de là qu'il fut l'édificateur d'Angkor-thôm et qu'Içanapura fut la ville murée telle que nous la connaissons par ses ruines.

Nous avons vu plus haut que le bouddhisme avait des adeptes au Fou-nan dès le commencement historique de cet empire, et que le roi brahmane Kaundinya-Jayavarman, quoiqu'adonné au culte de Çiva, — puisqu'il fit élever plus de cent lingas sur la surface de son royaume, — le tenait en singulière estime. C'est en effet un religieux bouddhiste, Çakya-Nagasena, d'origine indoue, qu'il envoie, comme ambassadeur en Chine, demander des secours contre le roi usurpateur du Champa (un Cambodgien, peut-être son fils).

En fait, les deux sectes religieuses vivaient l'une près de l'autre et l'on trouvait des images du Bouddha et des Esprits (divinités brahmaniques) dans les sâlas où s'arrêtaient les voyageurs. « La Loi du Bouddha prospérait et s'étendait, dit un pèlerin chinois nommé Yi-tsing qui, de l'an 671 à l'an 695 de l'ère européenne, parcourait les royaumes riverains des mers du sud, lorsqu'un « roi méchant » la persécuta et la détruisit (1). »

Il est probable que cette persécution des bouddhistes par un roi brahmanique de religion eut lieu sous Çri-Içâna, parce qu'elle correspond, il me semble, à l'apparition d'un culte nouveau, celui d'Harihara, c'est-à-dire de Çiva et de Viçnou représentés sous la forme « de Çambhu uni au corps de Hari », mais elle peut avoir eu lieu sous son successeur, Jayavarman, qui régnait certai-

(1) Cité par Pelliot, dans *Le Fou-nan*, p. 284.

nement en 664 de notre ère. Aucune inscription, aucune légende écrite ou tradition ne parle de cette persécution des bouddhistes, mais il n'y a pas à douter qu'elle détruisit presque entièrement la religion du Bouddha. Nous verrons par la suite que cette secte, qui finalement devait vaincre le brahmanisme, ne triompha pas sans lutter et qu'elle eut à subir des défaites, avant de trouver des ministres, des rois pour la protéger, et finalement un usurpateur pour faire d'elle la religion officielle du *moha nokor* ou grand royaume des Kambujās.

7. — Jayavarman (-667).

Le successeur d'Içâna fut Jayavaraman I^{er}, le « protecteur glorieux », qui paraît avoir été un homme de paix plus soucieux de bien administrer, de « protéger la terre conquise à grandes enjambées » par ses prédécesseurs, que d'agrandir son Empire. Tout ce qu'on sait sur lui, c'est qu'il régnait en 664 et 667 de notre ère, et que les inscriptions le qualifient de « victorieux, de glorieux lion des rois » et le disent « habile à protéger le monde », doué d'une vue qui l'a fait proclamer *sahasrâksha*, c'est-à-dire « aux mille yeux », un des nombreux surnoms d'Indra.

Il avait à sa cour les fils de Brahmadatta et de Simhadeva, qui avaient été ministres sous ses prédécesseurs. Le fils du premier, Simhavira, « lion dans la forêt de sa race, savant chez lequel les savants allaient s'instruire », avait été ministre d'Içânavarman et fut ministre de Jayavarman. Le fils du second, Simhadatta, était médecin du roi. Il savait « tout ce qu'il est possible de savoir ». Le roi le céda à son oncle, « le royal frère de sa mère, lequel, sans être roi, jouissait d'une fortune digne d'un roi », puis, plus tard, il le fit gouverneur d'Adyâpura (la ville riche). Ce gouverneur abolit l'impôt sur les jardins, et cette abolition d'un impôt juste en soi, rendit riches les propriétaires ou maîtres de maison (1).

(1) Inscriptions de Véath-Prey-Vier et d'Angk-Chumnik, dans *Corpus*, I, pp. 60 et 69.

CHAPITRE IV

NOTICE SUR LES PEUPLES QUI ONT EU QUELQUES RELATIONS AVEC LE
CAMBODGE AVANT LE VIII^e SIÈCLE : LE CHAMPA, L'ANNAM-TONKIN, LA
PRESQU'ILE DE MALACA, LE TCHÉ-T'OU OU SIAM, L'INDE ET LA CHINE.

Maintenant que nous sommes parvenus au commencement du vi^e siècle, que l'empire des Kambujâs est fondé, que l'Indo-Chine centrale est soumise aux rois *varmans* ou « protecteurs » des « cent et une principautés » qui, au dire des légendes, se partageaient ce vaste territoire, il convient de regarder quelles étaient les nations qui entouraient cet empire et qui pouvaient exercer sur lui une certaine influence.

1. — Le Champa.

La nation la plus voisine, celle avec laquelle les Kambujâs d'origine hindoue, — s'étant établis sur le littoral sud et sud-ouest de l'Indo-Chine, soit par la force, soit avec le consentement ou la tolérance des aborigènes, — eurent tout d'abord à lutter, paraît être la nation des Champas au Chams qui était, avons-nous dit, de race malaise ou javanaise. Les Kambujâs l'avaient trouvée à leur arrivée dans la basse Indo-Chine, déjà maîtresse d'établissements, possédant des territoires plus ou moins vastes qu'elle administrait, alors que les aborigènes vivaient sous la direction de leurs chefs. Ces Chams étaient des Malais hindouanisés probablement venus autrefois de Sumatra, peut-être aussi de Java, alors que les Kambujâs ou Khmêrs venaient de l'Inde orientale, probablement du Kalinga, sur la côte de Coromandel.

On peut très bien se figurer les rivalités qui, dès l'origine, durent naître entre les Malais de l'Indo-Chine ou Champas à peine civilisés et les Kambujâs qui avaient l'orgueil de leur

race et parlaient une langue moins primitive, alors surtout que les intérêts commerciaux et de domination subitement mis en présence se contrariaient.

Il semble cependant que l'empire des Champas, à l'arrivée des Kambujās, était celui que les Chinois nommaient Fou-nan, et qu'il s'étendait par ses colonies jusque sur les côtes du pays qui, après leur défaite définitive au xvi^e siècle, devait être l'Annam. Il semble aussi que cet empire et ces colonies de l'est s'étendaient du Quan-Binh actuel à Kāmpot.

Ce serait alors, vers l'an 137 de l'ère européenne, qu'un chef de l'une des colonies du littoral, nommé Kiu-lien par les Chinois, et dont la résidence devait se trouver un peu au-dessus de Tourane, peut-être la Throana de Ptolémée, entreprit de les réunir toutes en un royaume et de chasser du pays les troupes sino-annamites qui y maintenaient le joug chinois. Il fit assassiner le gouverneur ou vice-roi chinois et se trouva, ensuite de ce crime, placé si haut dans l'estime de ses compatriotes et des chefs des colonies voisines, qu'il réussit à se faire reconnaître roi par eux. C'est ainsi que se serait fondé, au sud-est de l'Indo-Chine, le royaume malais qui, on ne sait à quelle époque, prit le nom de Champa.

Sa capitale était nommée d'un nom que les Chinois ont déformé en Lin-Yi, et de ce nom, les Annamites et les historiens chinois ont nommé le pays dont elle était le chef-lieu.

Il semble que le Champa d'alors ou Lin-Yi s'étendait déjà de la frontière sud du pays que nous nommons Tonkin, à la frontière est de la Cochinchine d'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il comprenait tout le territoire actuel de l'Annam. Il semble encore qu'à cette époque, le Fou-nan, gouverné par une famille javanaise ou malaise, et gardé par une forte colonie malaise, datait déjà de plusieurs siècles et que sa capitale était dans l'estuaire du Mékong (1).

Chassés par les Kambujās et les Khmers de tout le pays situé à l'ouest de la chaîne annamitique et des pays *moï*, *romoï* ou

(1) Nous avons vu plus haut que les chroniques légendaires du Cambodge donnent les noms de six rois champas qui auraient régné au srok Khmêr avant l'arrivée des Kambujās.

mloï, les Chams, au dire des légendes, s'enfuirent au Laos où ils fondèrent Champasak (1) et, au sud-est, où ils retrouvèrent leurs compatriotes du pays actuellement nommé Binh-thuân. — Une tradition orale que j'ai recueillie dit qu'ils y fondèrent Phanrang (*Pandurang*).

Quoi qu'il en soit de l'expulsion des Champas du Cambodge, il est certain que leur empire sur la côte sud-est de l'Indo-Chine était puissant dès le premier siècle de l'ère européenne et que leur audace de guerriers était grande sur terre et sur mer. Malheureusement pour eux, leur nation était divisée, — comme celle d'ailleurs des Kambujâs de cette époque, — en une demi-douzaine de principautés autonomes, vassales il est vrai d'un roi suzerain, descendant de celui qui avait délivré le pays des Chinois et des Annams, mais son autorité était aussi faible que celle de nos rois de Paris, avant le moyen-âge, sans cependant être contestée en principe (2).

Il semble aussi que le territoire de ces principautés comprenait à peu de chose près le territoire des provinces de l'Annam actuel, et que celles-ci n'ont changé de nom qu'au fur et à mesure de leur conquête et de leur annexion par les Annamites. Il en a été de même en France pour les *pagus* gallo-romains qui étaient à peu près ce que sont les diocèses d'aujourd'hui.

Ces Champas, au travers des *Annales annamites*, nous apparaissent comme un peuple de pirates de mer et de terre qui, très souvent, partait en expédition et pillait les villages de la côte

(1) *Bassak*, un peu au-dessus du Bassak actuel. Ne pas oublier que le chinois Tcheou-ta-Kouan, dit que le Champa était au nord du Cambodge, et que les Chréay ou Djaray, au nord-est du Cambodge, descendent des Chams dont ils parlaient l'idiôme.

(2) Le Phanrang ou Phandurang (prononcé Panran ou Panduran) paraît avoir été plus particulièrement un petit Etat rival, peut être seulement plus indépendant que les autres principautés du grand Champa. Les inscriptions de Pô-Klaung-Garay découvertes en 1908, et qui sont datées de l'an 972 çaka (1050 de notre ère) semblent constater cette indépendance. On y lit en effet que les hommes du Phanduranga, stupides et malfaisants, sont constamment en état de rébellion contre les rois du Champa et que Paramêçvara-varmadeva les châtia et les poursuivit dans les bois sur les montagnes,.... puis, qu'après cela, ils devinrent vertueux et loyaux envers le roi du Champa. Cette soumission ne dura qu'un temps.

du Tonkin (alors l'Annam), même les provinces annamites situées au nord de leur pays. Cependant, il ne semble pas (si on s'en rapporte aux inscriptions sanscrites du Cambodge) que les Kambujās les aient considérés autrement que comme un peuple voisin avec lequel ils avaient parfois des différends. Les Champas n'ont d'ailleurs point laissé d'annales pour les défendre, et les historiens annamites sont trop intéressés à desservir la cause des Champas, à justifier la conquête de leur pays par les ancêtres, pour qu'on puisse toujours ajouter foi à leurs récits.

Il est probable aussi que les actes de piraterie et d'invasion commis par les Champas n'étaient pas toujours, comme le croyaient les Annamites, imputables à la nation entière, au roi suzerain qui régnait à Champapura, mais seulement à l'un de ces princes qui gouvernaient les petites principautés dont le Champa était composé, et quelquefois à un parti de gens qui sans autorisation du prince, s'en allait où le portaient les vents, et pillait, ou bien s'en allait les armes à la main venger une injure. Beaucoup des expéditions chamées notées dans les *Annales annamites*, nous apparaissent sous ce jour, dans un certain vague, plutôt que comme des expéditions militaires de la nation, décidées par le roi et ses conseillers, régulièrement conduites par des chefs nommés par lui.

Aux yeux des Annamites, — à cette époque où les peuples se connaissaient peu, savaient mal ce qui se passait chez les voisins, n'avaient pas l'habitude de se déclarer la guerre avant de la commencer, — les invasions, les actes de piraterie d'un petit prince pouvaient paraître des actions nationales, royales, d'un peuple attaquant un autre peuple, alors qu'il ne s'agissait, je le répète, que d'une bande de malfaiteurs ou d'un acte de vengeance. Les annalistes annamites pouvaient, de bonne foi, les considérer ainsi, mais, je le dis encore, les Champas ne sont pas là pour se défendre et les descendants de cette nation dispersée n'ont pas gardé par écrit sa défense et l'explication, la justification peut-être des guerres qu'elle a déclarées, soutenues ou subies de la part du peuple annamite. Celui-ci subsistant encore peut se défendre et même attaquer ses anciens ennemis sans redouter les représailles. Il faut donc rester, en face de cette accusation de constante piraterie, sur la plus grande réserve et ne pas oublier

que tout le territoire de la nation chame a finalement été annexé au royaume d'Annam par les Annamites.

On ne sait pas grand'chose sur les commencements du Champa. Les *Annales chinoises*, les récits des pèlerins chinois, et quelques autres ouvrages qui parlent de cette nation sont trop concis et sont loin de nous donner la succession des événements telle que nous la voudrions. L'un d'eux nous apprend que le royaume des Champas, fondé comme il a été dit ci-près, eut sa première capitale à Siang-Lin-Yi dans la commanderie du Yin-nan, le Quan-binh d'aujourd'hui et que les Chams la nommaient Bal-Angvei, la capitale Angvei (1) (17°-18° de latitude et 104-105° de longitude).

Les inscriptions jusqu'à présent découvertes donnent, pour les sept premiers siècles de notre ère, une liste de rois et de rares faits que ne parviennent pas à compléter les livres chinois.

Voyons cependant ce que les uns et les autres peuvent nous apprendre :

Le premier roi, que les inscriptions nomment par son nom de sacre, est *Çri-Mara* qui devait régner au II^e siècle de l'ère européenne ; le second est *Bhadravarman* qui gouvernait au IV^e siècle.

Çri-Mara doit être le nom sanscrit de K'iu-lien, ou celui de l'un de ses successeurs, le premier, le second ou le troisième, dont nous ne connaissons pas les noms.

Çri-Bhadravarman doit être le nom également sanscrit de l'un des rois qui régnèrent au IV^e siècle de notre ère et dont les historiens chinois nous ont conservé les noms déformés et vulgaires : *fan Hian*. Il descendait de K'iu-lien par les femmes.

Son fils *fan Y* qui, sur les conseils de celui qui devait être son successeur, alors son ministre, fortifia la capitale du Champa et mourut en l'an 336.

Un esclave d'origine tonkinoise adopté par le roi, nommé Wen, reconnut les bienfaits de son maître en faisant écarter du trône ses héritiers légitimes, et, par les grands, en se faisant proclamer sous le nom de *fan Wen* ; il mourut en 349. C'est ce roi qui, le premier, franchit la frontière et porta la guerre au Tonkin. Il

(1) Les Annamites lui donnaient le nom de *Cha-ban*, la capitale des Chas qui paraît s'être aussi écrit Shas et Shans, ou des Chams.

s'empara de sa patrie d'origine, la province de Quan-Nan, et l'annexa au Champa en 347.

Les *Annales chinoises* lui donnent pour successeur son fils *fan Fo*, sous lequel les armées sino-tonkinoises reprirent Quan-Nan après l'avoir obligé à se retirer à Lin-Yi, sa capitale.

Viennent ensuite *fan Hou-ta*, petit-fils du précédent, qui lui succéda en 399, dont le règne fut très agité et qui fut tué par un fils du roi du Fou-nan (Cambodge) que le P. Gaubil nomme, d'après les Chinois, Teng-ken-tchun, mot affreusement défiguré. Ce meurtre aurait eu lieu après 413 de notre ère.

Le fils et successeur de fan Hou-ta, *fan Tcheou-Nong* aurait eu beaucoup de peine à rétablir l'ordre et à reconquérir son royaume. Il y serait parvenu cependant et aurait régné quelques années. A sa mort, survenue vers l'an 421, son fils, *fan Yang-Mai*, lui aurait succédé. Ce prince serait mort en 446 et son fils *fan Tou* serait monté sur le trône ; par piété filiale probablement, il semble s'être fait sacrer sous le nom de son père.

Les inscriptions lapidaires nous donnent pour le v^e siècle un nom sanscrit de roi, *Gangarâja* (ou *Gangeçvara*). Il est dit de ce prince qu'il quitta le trône « qu'on ne quitte pas sans regret » pour aller en pèlerinage au bord du Gange (1).

Un autre nom de roi dont le commencement est perdu, ... *rathavarman* « dont la puissance était grande sur mer ».

Il est probable que ces noms *Gangarâja* et.... *rathavarman* sont les noms sanscrits de fan Hou-ta qui fut assassiné, et de fan Yang-may, mais on ne peut encore rien affirmer.

Les mêmes inscriptions nous donnent ensuite les noms sanscrits de deux rois : *Rudravarman 1^{er}*, qui était arrière-petit-fils de.... *rathavarman*, auquel il succéda, et qui « portait noblement le joug pesant de la royauté ». Il se disait d'une famille appartenant aux deux castes nobles, brahmane et kshatrienne ; — *Çambhuvarman*, fils du précédent.

(1) *Notice sur la Cochinchine*, dans *Lettres édifiantes et curieuses*, XXXI^e année, 1774.

(2) Ce nom ou ces noms ne sont certainement pas des noms de sacre. Le premier a dû être pris par le roi au retour du pèlerinage au Gange. Le second pourrait bien être son nom posthume, bien qu'il y manque le mot *pada* ou *loka*, « syou ».

Quant aux *Annales Chinoises*, pour ce même v^e siècle, elles nous donnent les noms vulgaires de : — *fan Tau* qui succéda en 446 à son père ; — *fan Chen-tchéng* qui régnait de 458 à 472, peut-être après ; — *fan Tang-ken-tch'ouen*, un étranger qui fut usurpateur et qui régnait en 491 ; — *fan Tchou-nong*, un descendant de fan Yang-may qui, ayant renversé l'usurpateur, parvint au trône en 492 et mourut en 498 ; — *fan Wen-tsen* (ou Wen-Kouen) fils du précédent ; — *fan Tien-K'ay* dont le nom de sacre était peut-être Devavarman, fils du précédent et qui régnait en 510 et encore en 514 ; — *P'it-souey-pa-mo* (Vijayavarman) frère du précédent ; — *Kao-chi-Cheng-Kai* (Ku çri-Jayavarman ou Vijayavarman ?) qui régnait en 526-527 ; — *Kao-chi-Lu-t'o-lo-pa-mo* (Ku çri-Rudravarman) qui régnait en 530 et 534.

Il paraît évident que les noms de sacre des rois Rudravarman et.... rathavarman, — que nous connaissons par les inscriptions et que nous ne pouvons identifier faute de dates, — sont deux des rois qui ont régné au v^e siècle et dont nous n'avons que les noms vulgaires défigurés par les *Annales chinoises*. Il paraît aussi évident que les quatre rois de la série chinoise dont on a pu restituer les noms sanscrits, — Devavarman, Vijayavarman, Jayavarman et Rudravarman, — sont ceux de quatre rois dont les noms ne figurent pas dans les inscriptions jusqu'à présent découvertes dans l'ancien pays des Champas.

Ces mêmes *Annales chinoises* font mention d'une guerre qui éclata au v^e siècle entre le Fou-nan et le Champa. Il semble bien que le promoteur de la guerre ait été le roi du Fou-nan, le brahmane Kaundinya (Jayavarman), dont un sujet, nommé Kieou-tchéou-lo (1) par les Chinois, — peut-être son fils, — après s'être révolté contre lui, avait passé la frontière et s'était fait proclamer roi du Champa. Parce que ce roi Kieou-tchéou-lo avait pillé, ou parce que, sous son règne, on avait pillé les présents que l'empereur de Chine avait envoyés au roi du Fou-nan, celui-ci envoya, en 484, un religieux bouddhiste d'origine indienne, demander des secours au roi de Chine, qui les accorda. Ce Kieou-tchéou-lo était un usurpateur, et de plus, puisqu'il était

(1) Ne pas confondre cet usurpateur du v^e siècle, Kieou-tchéou-lo et l'usurpateur du vi^e, également étranger, dont nous avons parlé plus haut, et auquel les Chinois donnaient le nom de fan Tang-ken-tch'ouen.

Cambodgien, un usurpateur étranger au Champa. Les *Annales* ne disent pas s'il fut vaincu par les armées du Fou-nan unies à celle des Chinois.

Quoi qu'il en soit, les *Annales annamites* racontent qu'en l'an 390 de notre ère les provinces du sud de l'Annam (entendez sud du Tonkin) furent attaquées par les Champas, dont le roi se nommait alors d'un nom certainement déformé, *Pham Lo-dat* ou fan Lo-dat. — Ce roi aurait été battu et refoulé par les Chinois, alors maîtres du Tonkin. Les Champas auraient encore été battus en 420, à la suite d'une nouvelle invasion des mêmes provinces, et obligés de payer non seulement le tribut, mais une forte rançon de guerre.

Il est probable que c'est sous le règne d'un roi fan *Yan-mai* successeur de ce pham Lo-dat, le fan Hou-ta des Chinois, qu'eut lieu en 436 l'invasion de la province tonkinoise de Nhut-nam par une armée chame. Cette armée, grâce à ses éléphants de guerre qui jetèrent l'épouvante parmi les soldats, vainquit les Annamites, mais elle fut ensuite vaincue par un général chinois T'an-ho-tche qui, au cours d'une autre bataille, avait effrayé les éléphants à l'aide de fusées sortant d'énormes statues d'animaux d'un aspect effrayant qu'on poussait vers l'ennemi. La capitale des Champas tomba entre les mains des Annamites en 446 de l'ère européenne.

Les *Annales chinoises* racontent que fan Yang-Mai, s'étant enfui de sa ville royale dans la forêt à l'annonce de l'approche de l'armée annamite, y revint après son départ et fut si consterné de la trouver détruite qu'il mourut de chagrin.

Mais une difficulté surgit ici : les rois *Gangarâja...*, *rathavarman*, *Rudravarman* et leurs six successeurs dont nous avons les noms, ont régné sans interruption aux v^e et vi^e siècles. Alors où faut-il placer les rois pham Ho-dat (1), des *Annales annamites*, et fan Yang-Mai des livres chinois, princes qui paraissent s'être succédés sur le trône ? Peut-être ces noms sont-ils les noms populaires, vulgaires du roi Rudravarman et de son successeur, ou peut-être de son prédécesseur.

(1) *Pham* est la transcription annamite du mot chinois *Fan*. Pham Ho-dat équivaut au chinois fan Hou-ta.

Les successeurs de Rudravarman et quelques-uns de leurs actes sont connus, d'abord par les inscriptions chames, puis par les *Annales annamites* et les livres chinois.

Le premier fut *Çambhûvarman* qui peut-être était fils de Rudravarman. Une des inscriptions de Mi-son chante ses louanges, dit qu'il était d'une « force extraordinaire, d'excellente conduite, un soleil terrestre illuminant la nuit, et qu'il était d'une grande vaillance *proclamée par sa fortune* ». Était-il donc un usurpateur bien que fils du roi prédécesseur ? Ce dernier membre de phrase semble l'insinuer (1).

Ce roi pouvait régner au commencement du ^{vii}^e siècle, S'il peut être identifié à fan P'an-tché, c'est sous son règne que les Chinois, auraient, — en 603 ou 605, — attaqué les Champas que l'empereur de Chine, « homme avide et cupide », disent les *Annales chinoises* étudiées par le P. Gaubil, aurait voulu réduire parce qu'il avait ouï dire que ce pays était riche. L'armée chame, qui avait d'abord remporté quelques succès, aurait été obligée de repasser la frontière en désordre. Les sino-annamites l'auraient poursuivie, se seraient emparés de la capitale et l'auraient pillée avant de se retirer (2). Mais, trop chargée de butin, leur armée

(1) On sait que le droit de primogéniture et même de géniture n'est pas absolu en Indo-Chine, en Malaisie et même au Cambodge d'aujourd'hui.

(2) Cette ville de Lin-Yi était située, dit le P. Gaubil, ou de son temps se trouvait, de tout près, celle de Snoch que je ne puis identifier. Il note qu'il fallait sept jours de marche depuis la frontière pour atteindre Lin-Yi, ce qui place cette capitale, à raison de 35 kilomètres par jour, à l'embouchure de la rivière de Hué. — Il ajoute un détail intéressant, celui que les vainqueurs emportèrent de Lin-Yi « dix-huit tablettes d'or massif de la salle où le roi allait dans les temps réglés honorer la mémoire des rois ses prédécesseurs. Car, dit-il, les rois de la Cochinchine (Champa) avaient pris des Chinois la manière d'honorer les princes morts en construisant des salles et en y plaçant des tablettes. Au reste, ces tablettes étaient à Lin-Yi au nombre de dix-huit, parce que fan Fan-tchi était le dix-neuvième roi de la Cochinchine (Champa) depuis K'iu-lien » (*Notice historique sur la Cochinchine*, dans *Lettres édifiantes et curieuses*, 31^e recueil, p. 77 et 78). Cela fixe à peu près sur la situation de la capitale du Champa au ^{vii}^e siècle de notre ère et nous donnerait le nombre des rois à l'époque de sa prise par les sino-annamites, dix-huit, si nous n'avions la certitude que le Champa avait eu plus de dix-huit rois depuis l'an 437.

Nous n'avons pas les noms, soit vulgaires soit sanscrits, de ces

aurait été attaquée au retour par des bandes de Champas rapidement organisées et aurait été détruite.

Le successeur de Çambhūvarman, d'après les inscriptions, serait *Kandarpadharma*, son fils, qui paraît avoir régné de 630 à... de notre ère, et qui pourrait être *fan Théou-li* que les livres chinois disent avoir envoyé des ambassadeurs en Chine en 631, avec des raretés de son pays.

Son fils, au dire des inscriptions, lui aurait succédé sous un nom sanscrit de sacre, qui nous est encore inconnu. Les *Annales chinoises* nomment ce roi d'un nom vulgaire, sûrement défiguré, *fan Tchen-long*. Ce roi fut tué en 645 avec sa famille par « son sujet », un ministre probablement, *Moho-man-to-kia-tou* qui pourrait bien être le *Bhadreçvaravarman* des inscriptions, lequel était neveu du roi inconnu (*fan-Tchen-long* ?), petit-fils par sa mère (elle avait épousé un brahmane) de *Kandarpadharma*. Il était roi en 645.

Vient ensuite une crise qui dura quelques années et qui, au dire des livres chinois, fut remplie par une série d'événements que M. Pelliot (1) résume ainsi : La descendance mâle de la famille royale ayant disparu avec le roi *fan Tchen-long*, « le peuple cham éleva à la royauté un brahmane, gendre de *fan T'ou-li* (qui régnait en 630 et 631, plus tard probablement, et dont nous avons parlé ci-dessus) — peut-être *Maho-man-to kia-tou Bhadr-éçvaravarman*, — mais les grands avaient au cœur l'amour de l'ancienne dynastie (ou des intérêts contraires à ceux de la nouvelle) ; ils déposèrent le brahmane et choisirent pour souverain la fille légitime de *fan T'ou-li*, épouse peut-être du brahmane régicide, usurpateur puis détrôné. Malheureusement, cette femme ne

dix-huit rois. Il semble d'ailleurs qu'au nombre de ces dix-huit rois n'est pas compté l'usurpateur *fan Tang-ken-tch'ouen* qui régna en 491. Enfin, il y a au moins six rois entre *K'iu-lien*, le premier roi qui régnait vers la moitié du ⁱⁱe siècle et *fan Hiong* qui régnait au commencement du ^{iv}e siècle. Donc dix-sept rois et six, font vingt-trois rois et non dix-huit. Il manquait cinq tablettes ou bien le P. Gabil s'est trompé en faisant partir la série des dix-huit tablettes du roi *K'iu-lien* ; ces tablettes ne portaient pas du premier roi.

(1) *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du ^{viii}e siècle*, dans *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, n° de janvier-juin 1904. — Voy. aussi le P. Gabil, *loc. cit.*, p. 79.

pouvant assurer l'ordre dans le pays, on fit appel à *Tchou-ko-li*, fils de la tante de fan T'ou-li (par conséquent cousin hermetgermain de la reine) et d'un prince qui, à la suite d'une faute, s'était enfui au Cambodge. Tchou-ko-ti revint au Champa et les grands le proclamèrent roi en lui faisant épouser la fille de fan T'ou-li (la reine par conséquent, peut-être divorcée d'avec le brahmane). Ce dernier roi régnait encore en 653, puisqu'en cette année il envoya une ambassade en Chine. C'est, je crois, ce roi Tchou-Ko-ti, — de son nom populaire, cham peut-être, mais déformé par les Chinois, — qu'il faut identifier avec le roi *Prakâçavarman-Vikrantavarman* qui régnait de 653 à 679 et que les inscriptions nous disent né d'un certain Jagaddharma d'origine indéterminée et de Çri-Çarvant, d'Içânavarman, roi du Cambodge, qu'il avait épousée alors qu'il était à Bhavapura (1).

De fondation plus ancienne, il semble que le royaume des Champas était, au commencement du III^e siècle, moins avancé que celui des Fou-nanais au moins en ce qui concernait la guerre. Nous voyons qu'ils n'avaient pas encore de forteresses, que leurs villes étaient ouvertes et que c'est au roi fan Yi, ou plutôt à son conseiller fan Wen, qui régnait au cours de la première moitié du IV^e siècle, qu'ils durent leurs premières villes murées.

Voici une description de la ville de K'iu-sou que les Champas avaient enlevée aux Chinois du Tonkin dans la première moitié du IV^e siècle et qu'ils fortifièrent de suite : Les remparts de K'iu-sou étaient formés d'une première assise en briques, ayant environ trois kilomètres de tour, et mesurant d'est en ouest 650 doubles pas. Cette première assise était haute de vingt pieds ; au-dessus s'élevait un mur de briques haut de dix pieds percé de meurtrières carrées. Ce mur de briques était lui-même surmonté de palanques, et le tout était dominé par des pavillons et des belvédères atteignant jusqu'à 70 et 80 pieds. La ville avait treize

(1) Je n'hésite pas un instant à identifier cette ville de Bhavapura à celle que les Chinois nommaient Tê-Mou, la capitale du Fou-nan, et qu'ils disaient avoir été fondée, restaurée peut-être, par le roi brahmane Kaundinya (Jayavarman). Cette ville aurait reçu plus tard le nom de Vyadhâpura, et conservé celui d'Angkor-boray, la ville capitale, royale la ville du roi.

portes. Tous les bâtiments ouvraient vers le sud. On y comptait plus de 2.000 maisons d'habitation (neuf fois moins que dans la ville capitale du Cambodge). C'était une place d'une importance stratégique considérable pour le Lin-Yi, et c'est pourquoi le matériel de guerre du Lin-Yi y était concentré. Cette ville était située au sud de la province actuelle de Quan-Binh.

La capitale du Champa à la même époque était également fortifiée ; plus grande d'un quart que la ville de K'iu-sou ; ses murs étaient identiques, mais au lieu de compter treize portes, elle n'en avait que quatre, dont la principale était celle de l'est. Elle était entourée par les deux branches de la rivière Houai et par un double fossé. Elle contenait huit temples, était peu peuplée et n'avait pas de faubourgs. C'est cette ville que le général chinois, T'an-ho-tche, prit en 446 et qu'il abandonna après l'avoir pillée.

La frontière du Champa, avant cette dernière guerre et après la conquête, en 347, de la province ou commanderiesino-annamite du Yé-nan, la plus méridionale du Tonkin, — était au nord, le Hengchan ou mont Hoanh-son (mont transversal) d'aujourd'hui, dont une base s'avance dans la mer entre le Ha-tinh et le Quan-Binh, où se trouve le passage que nous avons nommé la Porte-d'Annam, et qui forme actuellement la limite de l'Annam et du Tonkin (1).

2. — L'Annam-Tonkin.

L'Annam des quatorze premiers siècles de notre ère comprenait le pays que nous nommons Tonkin et la province la plus septentrionale de celui que nous nommons actuellement l'Annam. Les Chinois qui l'avaient conquis cent onze ans avant l'ère européenne, le nommèrent successivement Nam-viêt, Ngannam, Nam-yué et encore Kiao-Tché (Giao-chi), mais il est probable que les aborigènes, peut-être les Muongs d'aujourd'hui, lui donnaient un autre nom, celui de Au-lac. Ptolémée lui donnait le nom d'Indi ou de Sindoï ; il appelait Dorias le fleuve Rouge, et Ayanagara la ville qui a précédé Hanoï sur le territoire qu'elle

(1) Les Arabes au ix^e siècle désignaient le Champa sous le nom de Canf et le plaçaient à l'est du Cambodge.

occupe. Aucun de ces noms ne concorde avec un des noms soit indigène soit chinois qui nous sont parvenus.

Les généraux chinois qui ont gouverné le pays depuis l'an 111 avant notre ère jusqu'en 968 de l'ère européenne, c'est-à-dire plus de 1.000 ans (après avoir rendu à la Chine les provinces du Phuoc-Kiên, du Quan-toung et du Quan-si), l'avaient divisé en trois commanderies ; celle des *Kiao-tché* qui comprenait la région d'Hanoi, celle de *Kieou-tchen* ou Cuu-cheun, qui comprenait la région de *Thanh-hoa*, et celle de *Yé-nan* ou Nhut-nam qui embrassait la région de Quan-Binh.

Il ne semble pas que les Tonkinois, qui avaient gardé le souvenir de leur indépendance au temps du royaume de Nam-yué (1), aient facilement accepté le joug chinois. Leurs *Annales* enseignent qu'ils prirent les armes contre les Chinois en l'an 39 de notre ère et qu'ils se gouvernèrent eux-mêmes pendant soixantedix ans, puis qu'ils retombèrent sous le joug en l'an 105. Elles ajoutent qu'une femme, dont le mari avait été injustement mis à mort par le gouverneur chinois, souleva la population, tua ou fit tuer le gouverneur, battit plusieurs fois les armées chinoises et réunit soixante-cinq villes sous son autorité. Elle fut tuée avec sa sœur au cours d'une bataille où les Annamites furent vaincus, après un règne très sage de trois ans.

Ceux-ci, à la suite de ces événements, seraient demeurés 144 ans sous le joug chinois, puis se seraient de nouveau soulevés en 185 de l'ère européenne et auraient reconquis leur indépendance. C'est alors qu'ils auraient accepté de leur roi, qui avait été élevé en Chine dans la doctrine de Kon-fut-sée (Confucius), les caractères idéographiques chinois et la morale confutséenne. Ils renoncèrent alors aux caractères probablement d'origine hindoue, dont ils se servaient précédemment, et conséquemment à la civilisation d'origine aryenne. De ce fait, la Chine et sa civilisation s'affirment en Annam, et les Annamites retombent sous le joug chinois en l'an 226 et n'en sortent qu'en 544, et seulement pour 58 ans. Au VII^e siècle de notre ère, leur pays est une dépendance de la Chine ; alors ce sont les Chinois qui défendent le pays contre les Champas et qui commandent les armées formées en grande partie de soldats annamites. Ils ne recouvreront leur indépendance qu'en 939, et pour un court temps encore.

A l'époque d'Içanavarman, le roi des Kambujâs, la Chine considérait le Tonkin comme un *do-ho-phu* chinois, c'est-à-dire comme une province de l'Empire ayant une capitale et un vice-roi. Cette vaste province du Nam-viet ou d'Annam était alors divisée en trois commanderies, en treize districts ou *chau* annamites et en quarante districts hors frontière du royaume primitif, probablement quarante districts conquis.

Il ne semble pas que les Khmêrs aient eu des relations nationales avec les Annamites au cours des premiers siècles de l'ère européenne et même de la grande ère hindoue.

3. — La presqu'île de Malacca.

Les Grecs et les Latins ont connu, croit-on, la presqu'île que nous appelons de Malacca sous le nom de Chersonèse-d'or (*Kierson aurea chersionesus*), mais les Européens l'ont nommée Malacca, il y a quatre siècles environ, du nom de la principale ville qu'ils y trouvèrent.

Il ne semble pas, d'autre part, que cette presqu'île ait eu un nom indigène ou hindou qui, dans l'antiquité, la nommât tout entière.

Les Chinois et les Malais, — qui furent les premiers navigateurs qui fréquentèrent les mers du sud, le golfe de Siam et celui du Bengale, — connaissaient les divers petits Etats qu'elle contenait, mais n'avaient pas de mot pour nommer cette longue terre qui ne tient au continent, à l'Indo Chine, que par un long bras de terre très étroit et qui peut-être, autrefois, comprenait une presqu'île s'achevant à Krâh et une île qui, de Krâh au nord, s'étendait jusqu'à Singapour au sud. Si les Hindous lui ont donné un nom sanscrit, ce nom est inconnu de nous.

En retour, ils donnaient aux royaumes qui s'y étaient formés des noms qu'il est aujourd'hui parfois et malheureusement impossible d'identifier avec les pays que nous connaissons.

La population qui occupait la presqu'île de Malacca au premier siècle de notre ère et de la grande ère hindoue semble avoir été môn-khmère, c'est-à-dire issue d'un mélange entre les Mōns qui habitaient le Ramañña-déça ou terre de Tavoy, de Ténasserim, de Merguy et de Martaban, et les Khmêrs qui peut-être l'occupaient avant eux. Mais il semble bien qu'à l'extrémité sud de

la presqu'île, il y avait un territoire plus ou moins important déjà occupé par les Malais, que cette presqu'île a reçu de très bonne heure des colonies hindoues et que ces colonies ne tardèrent pas à accepter l'hégémonie du royaume des Kambujās, mais qu'aucun de ces royaumes ne fut véritablement sous sa dépendance (1).

4. — Les îles de la Malaisie.

L'île de Java, celle appelée aujourd'hui Sumatra, les îles de Bâli, Bornéo et d'autres que nous nommons des Célèbes, en fait l'Insulinde, forment un groupe d'îles nombreuses que les navigateurs chinois et hindous ont dû connaître de bonne heure. De même que pour la presqu'île de Malacca, ils ne paraissent pas avoir eu de nom pour nommer leurs groupements. Les Hindous les désignaient cependant vaguement sous le nom de Sourendib (du s. *Suvarna-dvipa*), îles de l'Or. Les Arabes et les Persans, au ix^e et au x^e siècle, donnaient le nom de Zâbedj à un empire, dont le roi portait le titre sanscrit de maha-râja et qui comprenait un certain nombre de ces îles et le sud de la presqu'île de Malacca ; cependant la ville de Zâbedj qui donnait son nom à cet empire, n'a pu encore être identifiée sûrement.

Le mot sanscrit Java-dvipa ne désignait, dit-on, que l'île de Java dont les Chinois, de bonne heure, déformèrent le nom en Chō-po, mais il est possible qu'à une certaine époque il ait aussi désigné Sumatra.

Cette grande île paraît avoir été la terre des Malais (*thana malayou*) et leur patrie d'origine, historique tout au moins. Elle était, bien avant notre ère, habitée par un peuple valeureux, mais divisé en un certain nombre de petits Etats indépendants qui, si on en juge par ce qui eut lieu du 1^{er} au xviii^e siècle de notre ère, tombaient plus ou moins sous la domination de celui d'entre eux que les circonstances et l'énergie de son roi faisaient le plus hardi et le plus entreprenant.

Java était occupé par une population d'origine à peu près

(1) La carte de Ptolémée donne plusieurs noms de ville que M. le colonel Gerini a cru pouvoir identifier : sur la côte ouest, Berabai (Mergui), Takola (Takopa), Sabana (Sabah) ; sur la côte est, Tharrha (Tringami), Balongka (Krah).

identique à celle de Sumatra, mais qui ne se disait pas malayoue ou malaise. Elle était, comme l'île voisine, divisée en nombreux petits Etats et toujours dominée par l'un d'eux.

Les autres îles, Bornéo comprise, jouissaient alors d'une très mauvaise réputation. Moins civilisées ou pas du tout policées, elles étaient habitées par des populations de pirates, très inhospitalières, cruelles à l'excès et parfois anthropophages. Alors qu'on se couvrait à peu près, au moins dans les villes des deux Javas (1), les hommes et les femmes de ces îles allaient nus sans aucune vergogne.

Les Chinois donnaient à ces îles et à ces peuples des noms qu'il est très difficile d'identifier, non seulement avec ceux des districts actuels, mais aussi avec ceux des royaumes qui sont à peu près connus par les annales ou les histoires malaises et javanaises. Il semble même que les Chinois donnaient aux îles dont ils parlaient le nom du royaume qui les dominait dans l'instant, ou celui du royaume qui les avait dominées autrefois, ou encore celui du marché, de la ville commerciale où ils avaient coutume d'aborder. Il semble aussi qu'ils transportaient parfois ce nom à un centre nouvellement fondé, à une capitale nouvellement ouverte au commerce étranger, et aussi que leurs annalistes s'attardaient à un nom disparu, confondaient le nom nouveau qui leur parvenait avec le nom ancien, faisaient deux royaumes d'un seul, qu'ils ignoraient souvent la géographie des mers du Sud et se perdaient dans toutes ces îles qu'ils distinguaient mal entre elles et dont ils ne parvenaient guère à délimiter les royaumes.

La tradition enseigne que Java fut conquise au brahmanisme au commencement de la grande ère, c'est-à-dire vers l'an 78 de l'ère européenne, et que celui qui y porta la religion, l'ère gaka des Hindous, se nommait Adji-Sâkâ, qu'il était roi de Hastinâpura, sur le Gange, mais il semble bien difficile aujourd'hui de dire

(1) Je crois que le royaume de la grande Java, nommé *Poulo-Pertcha* par les Malais, tirait son nom du morceau d'étoffe qui cachait les parties génésiques de l'homme et de la femme, et qu'il lui fut donné par des peuples déjà plus civilisés qui avaient adopté le sarong. — Les mots « îles des rognures d'étoffe » signifient en effet morceaux, rognures d'étoffes.

où se trouvait à Java le royaume ou l'établissement que ce roi nomma Nusa-Java (1).

On a vu plus haut que les Malais avaient déjà créé des colonies sur les côtes sud et sud-est de l'Indo Chine et fondé le royaume auquel ils devaient donner au travers des siècles suivants le nom de Champa. Nous verrons plus loin au cours de l'histoire du Cambodge et des notices que je consacrerai au Champa et à l'Annam, les peuples malais et javanais faire des incursions sur le littoral appartenant à ces trois nations et même, un instant, soumettre le Cambodge à leur autorité.

5. — Le Tche-t'ou (plus tard le Siam).

Le pays que les Chinois nommaient Tchét-t'ou Th'ih-t'ou (Terre rouge), certainement d'un nom que ne lui donnaient pas les indigènes (2), comprenait surtout la vallée basse, peut-être aussi la vallée supérieure du Ménam. On a vu que le Tchét-t'ou avait été conquis et annexé au Fou-nan par fan Man, et qu'il avait profité de la dislocation de l'empire de Kaundinya pour recouvrer son indépendance.

Il est probable que les peuples du Tchét-t'ou ne différaient guère de ceux qui habitaient le pays que nous nommons aujourd'hui Cambodge, que ses côtes sur le golfe du Bengale avaient de bonne heure, de même que le littoral de l'Indo-Chine, reçu des colonies hindoues et qu'il subissait leur influence. Sa civilisation, ses mœurs et coutumes, sa religion étaient les mêmes que

(1) Le nom de Java était, avant ce roi, Nusa-Mendang.

(2) On a contesté la valeur de cette dénomination parce que le mot « terre rouge » ne convient pas seulement à la localité où se trouvait la capitale du peuple qui occupait ce territoire ou à tout le territoire du royaume, mais à presque toute l'Indo-Chine où le conglomérat ferrugineux domine. Cette objection a sa valeur, mais je ne crois pas qu'elle puisse entraîner personne à découvrir, sous l'expression chinoise Ch'ih-t'ou ou Tchét-t'ou (terre rouge), la forme japonaise *Shaku-to* quoique voisine des dialectes chinois méridionaux *Ch'ek-t'ou*, *Ch'ak-tu*, ni à trouver la transcription *sukhodaya* sous l'expression *Ch'ih-tou*. Si M. Gérini, qui propose cette explication, avait raison, la solution du problème que pose ce nom serait trouvée, mais il semble que le pays qui devait être un jour le Siam et qu'occupait une population mon-khmère était connu des Chinois sous le nom de Terre-rouge avant que Sukhodaya existât.

celles des habitants du Fou-nan, devenu le Cambodge, et du Champa. Les livres chinois ne cessent pas de comparer le Cambodge soit à l'un de ces pays soit à l'autre, indifféremment. Ils étaient évidemment tous les trois de civilisation hindoue et brahmanique, et c'était leur action qui allait donner à l'Indo-Chine entière, sauf au Tonkin, le caractère que nous lui connaissons.

L'action du Tché-t'ou ne s'exerçait pas encore au VII^e siècle, en dehors de ses limites qui paraissent avoir été celles du bassin du Ménam, mais que le pays s'annonçait déjà comme un adversaire des Kambujâs puisqu'il avait pu s'affranchir, recouvrer son indépendance et la garder, alors que toutes les principautés qui avaient été, comme lui, soumises au Fou-nan et qui, comme lui, s'étaient émancipées un instant, la reperdaient au profit des Kambujâs, successeurs des Fou-nanais.

6. — L'Inde.

L'Inde, — d'où provenaient les civilisateurs brahmaniques de Java vers 78 de notre ère, ceux de l'Indo-Chine sur plusieurs points de son territoire vers la même époque, — l'Inde était un vaste territoire, divisé en de nombreuses principautés, déjà civilisées par les Aryas, en possession d'une vraie littérature, de plusieurs systèmes de philosophie poussés jusqu'à la métaphysique la plus abstraite. Elle avait successivement été envahie par les Egyptiens peut-être, les Assyriens, les Scythes, et d'autres peuples encore, puis par les Grecs, tous peuples qui souvent, ne faisaient que la piller, mais qui, parfois aussi, y fondaient des empires plus ou moins éphémères.

Elle connaissait le brahmanisme depuis plusieurs milliers d'années, et le bouddhisme depuis mille ans. Elle avait eu un grand roi, Dharmâçoka qui, trois siècles avant notre ère, s'aidant des bouddhistes devenus une puissance morale, avait conquis une grande partie de l'Inde septentrionale, et avait envoyé partout des missionnaires bouddhistes, probablement jusqu'en Indo-Chine, non seulement en Birmanie, mais au Cambodge et même au Champa. Elle avait vu le macédonien Alexandre-le-Grand parcourir ses royaumes du nord, les conquérir et y laisser des

colonies grecques qui devinrent des royaumes. Elle avait vu ces royaumes gréco-hindous mourir de consommation et d'autres peuples s'ajouter aux peuples qu'elle nourrissait, les castes ou couleurs (*varna*) se catégoriser, se différencier par des pratiques religieuses et des enseignements spéciaux qui subsistent encore de nos jours.

Immense et beaucoup plus civilisée en beaucoup de ses parties que les nations qui l'entouraient, l'Inde exerça une aussi grande influence que le permettaient ses frontières du nord, du nord-est et du nord-ouest bien défendues par de hautes montagnes, et que le permettaient les vastes océans et les mers qui baignaient ses côtes. Elle avait déjà essaimé dans les royaumes d'Arakan, d'Ava, de Prom et dans celui des Nan-tchao ou Thay de Chine, jeté des colonies sur la côte de Ténassérim et de Merguy, sur tout le littoral de la presqu'île que nous nommons de Malacca, et sur les côtes des pays qui sont maintenant le Siam et le Cambodge. C'était sa civilisation que les Annamites, peut-être après en avoir à peu près rejeté ce qu'ils en avaient reçu, et les Chinois rencontraient au Champa où les armées annamites trouvaient des usages brahmaniques : les énormes statues d'or des divinités hindoues à plusieurs bras, les bûchers où les veuves se consumaient vivantes, probablement avec, comme aux Indes, le corps de leur mari défunt entre leurs bras et sur leurs genoux.

Cette civilisation hindoue paraissait aussi avancée que la civilisation chinoise, et toutes deux commençaient, avec notre ère, à se disputer l'Indo-Chine. Ni l'une ni l'autre ne l'ont emporté. Chacune de ces civilisations a pu s'étendre, conquérir des territoires, mais n'a pu parvenir à faire disparaître l'autre. Tous les territoires aujourd'hui occupés par les Annamites sont de civilisation chinoise, et tous les territoires actuellement occupés par les Cambodgiens, les Laotiens, les Siamois, les Shans, les Birmans, sont de civilisation hindoue. En outre, aucune de ces deux civilisations n'est parvenue à s'adapter les peuplades primitives au sein desquelles elles s'étaient transportées et, dans toute l'Indo-Chine, il est resté, comme aux Indes d'ailleurs, de nombreuses tribus dont les individus continuent d'aller presque nus, qui ignorent les caractères, et conséquemment n'ont pas de lois écrites, ne connaissent que les chefs de leurs villages, contrac-

lent parfois des alliances entre villages autonomes et se vengent par le meurtre et le rapt des injures qui leur ont été faites parfois il y a un siècle.

A l'époque à laquelle nous sommes parvenus, à la fin du VII^e siècle de notre ère, l'Inde exerçait sur l'Indo-Chine une immense influence, puisque les colonies qui civilisaient lentement celle-ci étaient hindoues, puisque les dynasties des princes et des rois qui la gouvernaient étaient ou se disaient d'origine kshatryenne ou brahmane, puisque les religions que ces colonies pratiquaient étaient brahmanique ou bouddhique, que le mot *varman*, « protecteur », que prenaient les princes le jour de leur élévation au trône, tant au Cambodge qu'au Champa, était le titre que portaient certains rois hindous de l'Inde du sud et que leurs lois, leurs coutumes, leurs mœurs venaient de l'Inde. C'étaient les dieux de l'Inde qu'on adorait, et c'étaient des livres écrits aux Indes qu'on y lisait. Les brahmanes s'établissaient volontiers en Indo-Chine parce que, dit un texte chinois, ils trouvaient dans le pays des gens qui pratiquaient leur doctrine et leur donnaient leurs filles.

7. — La Chine.

Les relations avec la Chine étaient pénibles, longues, difficiles parce que la mer était dangereuse à parcourir et le cap Pandarang difficile à franchir une bonne partie de l'année, au temps de la mousson du nord-est. Cependant, nous voyons qu'elles existaient, dès avant notre ère, avec le Champa et le Fou-nan, et que les Chinois connaissaient assez bien tout le littoral des côtes indo-chinoises et même de la presqu'île que nous nommons aujourd'hui de Malacca.

Leurs chroniques, leurs annales, leurs histoires, leurs notices géographiques sont généralement bien datées et leurs descriptions, quoique souvent copiées les unes sur les autres, sont exactes, mais que de choses ne peuvent être identifiées aujourd'hui parce que les noms donnés sont méconnaissables, ou point ceux que leur donnaient les indigènes, aussi parce qu'on ne prenait pas toujours soin de noter les changements qui se produisaient dans les noms des royaumes dont on parlait. Les Chi-

nois les désignaient parfois par une locution qui leur avait convenu à une certaine époque, mais qui ne leur convenait plus quelques siècles plus tard ; telle est celle de « royaume des hommes nus » qu'ils donnèrent d'abord au Fou-nan au temps de la reine Liou-Yé, et qu'ils lui conservèrent alors que le peuple des villes s'habillait, ou tout au moins cachait ce qui ne devait pas être montré. De là, parfois, les confusions au travers desquelles nous hésitons quand nous nous trouvons en face d'un passage où il est question du « royaume des hommes nus », alors qu'il s'agit, non plus des hommes du Fou-nan, mais des peuples qui habitent la chaîne annamique, entre le Champa et le Cambodge, nos *moï*s d'aujourd'hui probablement. Mais ne nous plaignons pas trop des Chinois, car sans eux nous ne saurions rien ou presque rien de l'Indo-Chine jusqu'au ^{xv}^e siècle.

Certes les Chinois n'étaient pas suzerains de tous les pays où leurs marchands et leurs envoyés abordaient, de tous les rois dont ils recevaient des présents et auxquels ils en envoyaient, mais il est bien certain, — et cela ressort de tous les documents où il est question de leurs relations avec les principautés et royaumes éloignés ou voisins, — que l'hégémonie de la Chine, sinon effective, du moins morale et civilisatrice, s'étendait vers le sud aussi loin qu'il y avait des terres continentales, des presqu'îles et des îles (1). L'empereur de Chine et les hauts mandarins savaient à quoi s'en tenir sur cette hégémonie et n'igno-

(1) Il faut pourtant noter, sinon pour l'époque que nous étudions, du moins pour les siècles suivants, que la Chine exerça une certaine autorité : nous la voyons en 1293, sous l'empereur Koubilaï-Khan, porter la guerre à Java pour punir une injure faite à son ambassadeur, défendre en 1295 aux Siamois (Sien) et aux Malayous (*Maliqneul*) de se faire la guerre. Nous la voyons en 1411 porter la guerre à Ceylan et en ramener le roi Alagakhonara prisonnier en Chine après lui avoir donné un successeur dans la personne d'un membre de la famille royale, et le roi de Siam lui demander en 1570 de remplacer un cachet donné en 1376 au roi thay et perdu au cours du siège d'Ayuthia par les Pégouans.

Ces faits, pas plus d'ailleurs que celui de l'investiture donnée en 720 à un roi de Kânci, dans l'Inde, ne prouvent pas que la Chine était suzeraine de tous les pays où son influence, ses menaces, sa gloire, s'exerçaient, et qu'ils étaient ses vassaux, mais ils prouvent que son action, au moins nominale, brutale quelquefois, était effective et qu'elle savait au besoin faire la guerre pour se faire respecter.

raient pas que les investitures qu'ils donnaient ne signifiaient rien le plus souvent, et que Kaundinya (Jayavarman), recevant le titre de « général du sud pacifié, roi du Fou-nan », n'était pas plus grand après qu'avant de l'avoir reçu. Ils savaient bien que les basses flatteries que l'empereur de Chine recevait de lui n'étaient que des flatteries intéressées et qu'enfin son royaume n'appartenait pas à la Chine. D'autre part, il est probable que si cette fiction ne flattait pas, au fond, l'empereur de Chine, il entraînait dans sa politique et dans l'étalage qu'il faisait de sa puissance, de laisser croire à ses peuples qu'il avait conquis l'univers et que l'univers lui rendait hommage.

En fait, la puissance morale de ce vaste empire chinois qui, au nord de l'Indo-Chine, constituait une civilisation bien originale, était énorme, et malgré tout ce qu'il y avait de superficiel, de ridicule aussi dans ses prétentions, la Chine était un puissant foyer qui attirait tous les regards des rois des pays où débarquaient les ambassadeurs de l'empire et les commerçants chinois. Leurs navires étaient immenses à côté de ceux des autres peuples, et leur hardiesse maritime était au moins égale à celle des Malais ; les marchandises qu'ils apportaient étonnaient les natifs ; leurs vêtements, leurs usages de gens policés, tout enfin leur donnait un prestige réel dont ils savaient certainement user au grand profit de leurs intérêts et, — disons-le aussi, — de leur curiosité, de leur avidité à connaître les nations plus ou moins éloignées de la Chine, où leurs navires abordaient.

Leur domination de l'Annam, les guerres qu'ils faisaient aux Champas chaque fois que ceux-ci débordaient de leur royaume sur les provinces annamites dont ils s'étaient attribué la garde, les secours en hommes qu'ils accordaient quelquefois à des princes comme Kaundinya dont ils avaient reçu la requête, contre des princes qui ne s'étaient pas adressés à eux, devaient faire un grand bruit autour des Chinois.

Il ne faut donc pas être surpris de voir la Chine partout à cette époque et de trouver, dans ses *Annales*, la mention de tant d'ambassades reçues par l'empereur, de tant de présents envoyés ou acceptés, de lettres, de harangues et de titres solennellement accordés à des princes inconnus, même de celui qui les prétendait lier à son trône en les honorant d'un titre chinois.

Un Etat voisin subissait l'influence morale et civilisatrice de la Chine dès le v^e siècle, adoptait sa foi, sa philosophie, son écriture, mais repoussait avec énergie son hégémonie politique de peur de la voir se changer bientôt en vassalité, c'était le Japon.

CHAPITRE V

LE CAMBODGE DU VII^e AU X^e SIÈCLE.

Vyadhapura et Çambhupura.

Jayavarman disparu (667), le royaume des Kambujās, que les Chinois continuaient de nommer le Tchen-la, se scinda en deux principautés, celles qu'ils avaient connues au vi^e siècle de l'ère européenne et que Çrī-Bhavavarman avait réunies pour en faire un seul royaume : la principauté de *Vyadhapura* que les Chinois nommaient Lou-Tchen-la, ou « Tchen-la d'eau », et la principauté de *Çambhupura* qu'ils appelaient Chouei-Tchen-la ou « Tchen-la de terre » (1). La première comprenait à peu près la Cochinchine d'aujourd'hui, la seconde le Cambodge actuel, probablement jusqu'aux Dâng-rêk.

Le Cambodge de terre était encore nommé Wen-tan (peut-être Wen-chan) par les Chinois, et aussi Po-léou. Ils prétendaient que le titre du roi était *f'sie-k'iu*, mot tellement déformé qu'il ne correspond à rien de connu. Le roi du Cambodge de terre, dont le nom n'est point donné par les *Annales*, aurait en 717 envoyé une ambassade en Chine ; un autre roi, dont le nom est aussi inconnu,

(1) Une notice adressée de Hué, en 1908, par le ministre de l'instruction publique à M. Lucc, résident supérieur, dit : « Autrefois, le Cambodge était nommé Royaume de Chan-lap ou des Caomên, ou encore du Cambodge. C'était une petite contrée qui avait dépendu d'un royaume antérieur nommé Phu-nam. — Le roi chinois Thai-Ton, de la dynastie des Duang, fit du Phu-nam une colonie chinoise et le divisa en deux pays : le Thuy-Chan-lap, qui était au sud, et dont la capitale était Bala Débat, et le Luc-Chan-lap, qui était au nord et dont la capitale était Thuy-Khuat. — sous la dynastie des Tông, ces deux pays se réunirent en un seul qu'on appela Chàn-lap. »

Sauf la réduction du Phu-nam en colonie chinoise et sa division par eux en deux royaumes, on voit que cette notice concorde assez bien avec ce qui précède.

peut-être celui du Cambodge d'Eau, en aurait envoyé une autre en 750.

Trois ans plus tard, un fils du roi du Cambodge de terre, ou Wen-tan, parut à la cour de Chine avec vingt-six personnes et accompagna au Yun-nan, en 754, l'armée que le général chinois Ho-li-Kouang, y commanda contre les nan-tchao ou thay de la province du Yun-nan.

En 771, l'uparâja Po-Mi (préah Mi ?) ou sous-roi du Cambodge de terre vint en personne saluer l'empereur de Chine. Un autre ambassadeur du même royaume, Li-t'eu-ki, vint en 799, probablement de la part du roi *Jayavarman II*, dont l'inscription de Lobœuk-sraut (province de Kratié) nous a révélé l'existence en 781 de l'ère européenne, 703 de la grande ère (1).

Il est certain que les dynasties de Vyâdhapura et de Çambhupura appartenaient à la même famille, qu'il y avait des alliances matrimoniales entre elles et qu'enfin les deux principautés kmêres avaient de très bons rapports dès après la scission de l'Empire. J'en conclus que les événements qui l'avaient amenée ne furent pas violents, qu'ils furent peut-être le résultat d'un partage à l'amiable entre parents, ou que, s'il y eut violence à l'origine, l'inimitié ne dura pas, puisqu'un mariage connu entre les deux maisons royales se contracta moins d'un quart de siècle après la scission.

Quoi qu'il en soit de cette opinion que j'avance sous toutes réserves, l'inscription de Préah-Bat, trouvée sur le sommet du mont Chœung-Prey, enseigne qu'un certain *Çrî-Pushkarāksha*, de la famille des seigneurs d'Aninditapura, était devenu roi de Çambhupura. Elle ajoute : « Ferme dans le combat, il fut l'oncle maternel de la mère du roi qui établit sa résidence au faite du mont Mahendra (2) ». Descendant par sa mère des « grands rois de Vyâdhapura », ce roi fut père de *Râjendra varman*, « trésor unique des mérites », qui lui succéda sur le trône de Çambhupura. Ce Râjendravarman, « d'un éclat pur comme une lune

(1) Voy. *Note sur une inscription nouvellement découverte au Cambodge*, par M. G. Cœdès, dans *Bull. de l'Ecole franç. d'Ex.-Orient*, juillet et décembre 1905, p. 419.

(2) Yaçovarman construisit un palais sur le mont Koulen ou Mahendra.

qui serait sans tache », épousa Nripatindradevi, l'héritière des *Adhirâjas* de Vyâdhapura, qui lui donna un fils, le roi *Mahipativarman*, « le premier des guerriers dans le combat ». Celui-ci épousa Râjendradevi et fut père d'Indradevi, la mère de *Yaçovarman*.

La princesse Indradevi descendait des maisons royales de Vyâdhapura et de Çambhupura et aussi de la maison princière des seigneurs d'Aninditapura. Par sa mère, elle descendait d'un « brahmane du nom d'Agastya, connaisseur des Védas et des Védangas, qui était originaire de l'Aryadeça » (l'Inde du nord) et « de la Yaçomati, royale épouse d'illustre famille » qui avait eu « un fils impétueux dans le combat, *Çrî Narendra varman*, « le meilleur d'entre les rois ». De ce maître de la terre, comme si Lakshmi, la fortunée, était devenue sa fille, naquit Farendralakshmi » qui, ayant épousé le roi *Râjapativarman*, « lion dans le combat », enfanta Râjendradevi, qui était « semblable à une fille des immortels, dont la gloire sans tache se répandit à toutes les extrémités des points cardinaux. C'est dans le sein de cette Râjendradevi, et pour donner naissance à plusieurs races de lions d'entre les rois, que le roi Mahipativarman (qui réunit les deux royaumes khmers sous son autorité) engendra la reine Indradevi, d'une beauté sans pareille, dont la gloire était unie comme la mer de lait » (1).

Ces deux généalogies dressées au ix^e siècle pour encenser le roi régnant, Yaçovarman, toutes incomplètes et obscures qu'elles sont, démontrent ce que j'ai avancé plus haut, à savoir que s'il y a eu scission dans la famille royale du Cambodge à la mort de Jayavarman I^{er}, ce désaccord n'a pas été grave, n'a pas duré longtemps, et que des mariages n'ont cessé de se contracter entre les deux branches de la famille qui s'étaient partagé un vaste héritage.

Mais il est bien possible que cet héritage n'eût pas dû être partagé entre ceux qui se l'approprièrent et que le partage eut lieu aux dépens d'un héritier direct écarté. Ce qui m'amène à cette nouvelle opinion, c'est le retour de Java d'un prince cam-

(1) Barth, *Le siècle de Prahbat*, dans *Corpus*, II, p. 356-357, et p. 369-370.

bodgien qui, presque inconnu, est acclamé roi, monte sur le trône de Vyādhapura, réunit les deux royaumes khmers en un seul Etat et se trouve le souverain du vaste royaume reconstitué des Kambujās.

Il paraît, certain que Rājendravarman, fils de Āri-Pushkarāksha, le premier roi de Āmbhupura, et de l'héritière des *grands* rois de Vyādhapura, ne réunit pas les deux royaumes, continua de régner à Āmbhupura et qu'il transmit le trône à son fils Mahīpativarman, qui régna sur le royaume du Cambodge de terre, mais non à Vyādhapura.

C'est donc à tort, à mon sens, que plusieurs auteurs ont inscrit Rājendravarman au nombre des rois du Cambodge unifié, et pensé que son fils, Mahīpativarman, n'avait pas régné. Aucun de ces princes ne paraît avoir régné sur le Cambodge unifié, mais tous deux ont régné au royaume du Cambodge de terre (1).

C'est, à mon sens, Jayavarman qui, venant de Java, fut le premier roi du Cambodge unifié.

(1) Le sloka 3 de la stèle de Préah-Bat dit formellement : « Rājendravarman... lequel fut aussi roi dans Āmbhupura », et le sloka 4 appelle Mahīpativarman son successeur (*Corpus*, II, p. 369). — On a donc eu tort de dire : « Son fils Mahīpativarman... ne régna probablement pas ».

CHAPITRE VI

LE KAMPUCHEA OU SROC KHMÉR.

1. — Jayavarman III (802-869).

On ne sait rien sur les origines de ce Jayavarman qui apparaît ici comme le fondateur d'une dynastie nouvelle ou le restaurateur de l'ancienne dynastie. L'inscription de Sdok-Kôk-Thom (1) nous apprend cependant que ce roi, qu'elle nomme de son nom posthume Parameçvara, « vint de Java pour régner et résider au Nagara Indrapura (ou ville royale d'Indra) que je n'hésite pas un seul instant à identifier soit à Vyadhâpura, soit à la ville qui avait successivement porté les noms de Bhavapura et d'Içânapura. Il était accompagné de son gourou ou précepteur, « le savant aïeul Stenh Anh Çivakaivalya ».

Et c'est tout, aucune allusion à ce qu'était ce roi Jayavarman, aux droits qu'il pouvait avoir sur le trône des Kambujâs. Il en avait certainement, mais ils ne pouvaient être qu'éventuels et non directs, puisqu'il était arrière-petit neveu de ce Pushkaraksha, seigneur d'Aninditapura qui fut le premier roi de Çambhupura après la scission. Ces droits ne pouvaient être directs que si tous les mâles de la famille royale, plus proches du roi régnant, avaient disparu, car, bien que le pouvoir fût plus ou moins électif, comme maintenant encore et comme autrefois chez les Champas, les votes ne pouvaient régulièrement se porter que sur un prince de la branche de la famille royale qui régnait (frère, oncle ou cousin germain). On ne pouvait pas légalement élire un anuvongsa (*anuvansa*) que s'il n'y avait plus de mâles vongsa. Or, Jayavarman III paraît avoir été un membre anuvongsa de la famille des princes qui, après la scission, régnaient à Çambhu-

(1) Aymonier, *Le Cambodge*, II, p. 263.

pura et à Vyadhâpura. N'y avait-il donc plus un autre prince dans la famille ? La stèle de Préah-Bat dit bien que Mahipativarman eut une fille, Indradevî, qui fut mère de Yaçovarman, mais elle ne dit pas qu'il eût un fils. C'est donc qu'il n'y avait plus de prince royal au Cambodge quand Jayavarman, venant de Java, y parut.

Mais si Jayavarman III n'avait pas de droits au trône du Cambodge, lui venant de la famille qui régnait à Çambhupura et même de celle qui avait un instant régné à Vyadhâpura après la scission, il pouvait en avoir de plus anciens, provenant de son père ou de son grand-père, écarté du trône à la mort de Jayavarman 1^{er} et qui, peut-être, s'était enfui à Java ou qui y avait été emmené.

Nous ne savons pourquoi et comment s'est produite cette scission et quels furent les événements qui la provoquèrent, mais nous savons qu'à l'époque même où elle se produisait, des Malais et des habitants de Poulo-Condor, qui étaient Malais assurément, pillèrent le Tonkin, et qu'il fallut une armée pour les chasser d'une province dont ils s'étaient emparée (765). Nous savons encore qu'en 774 de l'ère européenne, des hommes « extrêmement noirs et maigres », probablement des Malais de Java, « vinrent sur des navires d'un autre pays », saccager le Champa et qu'il y reparurent en 787. Il est probable que le pays des Kambujâs fut aussi ravagé par eux et qu'ils le gardèrent un certain temps après l'avoir conquis. Cela éclairerait l'expression de la stèle de Sdok-Kâk-Thom, portant qu'au VIII^e siècle le Cambodge était sous la dépendance de Java (1). Le royaume des Kambujâs s'est-il scindé à la suite de cette invasion, et les Malais de Java ont-ils emmené avec eux quelques membres de la famille de Jayavarman ? C'est possible. Dans ce cas, Jayavarman III pourrait être un membre de cette famille emmenée prisonnière à Java, alors qu'il était enfant ou avant qu'il naquit d'elle.

Le fait de la scission même et de la coexistence des deux

(1) M. Aymonier a cru devoir ajouter le mot « moral » entre parenthèse et entendre sous la « dépendance morale de Java ». Je crois que cette dépendance, cette suzeraineté était aussi effective que l'indique le texte, et que celui-ci n'avait pas besoin d'être éclairci sur ce point.

royaumes khmers prouve que les Javanais ne poussèrent pas leurs conquêtes très loin des côtes qu'ils occupaient, plus loin que la frontière du Cambodge-d'Eau.

D'autre part, il semble qu'il n'est guère question de Vyadhâpura, dans l'inscription de Préah-Bat, si ce n'est au passé. D'autre part, s'il est facile, d'après cette stèle, d'établir la liste des rois de Çambhupura, depuis la scission jusqu'à la réunion, il n'est pas possible d'établir celle des rois qui ont régné à Vyadhâpura à la même époque.

Les Javanais occupaient-ils Vyadhâpura, et le Cambodge-d'Eau était-il sous leur joug effectif à l'époque où le Cambodge de Terre était indépendant ? Cela n'était pas de nature à empêcher Râjendravarman, deuxième roi de Çambhupura, d'hériter de Vyadhâpura, mais cette occupation du royaume du Cambodge-d'Eau par les Javanais peut expliquer qu'il ne fut pas roi effectif de Vyadhâpura, qu'il continua de régner à Çambhupura, et que son fils qui lui succéda en cette capitale ne régna pas plus que lui à Vyadhâpura. Il y a là des inconnues nombreuses qui portent les esprits curieux à certaines hypothèses, mais il me semble que celles que j'é mets ici valent au moins celles de mes prédécesseurs. Je les donne d'ailleurs pour ce qu'elles valent.

J'ai dit plus haut, à propos d'Içânavarman, que je pense qu'il faut chercher Indrapura sur l'emplacement de la ville que nous nommons Angkor-thom (grand royaume, du skt *mâhanagara*), laquelle a porté le nom sanscrit d'Indraprastha. J'ajouterai que le second nom (Indraprastha), qui a le même sens que le premier (Indrapura), ne m'apparaît que comme sa glorification, son développement si on veut. Je me suis demandé aussi, s'il ne fallait pas considérer que les villes de Bhadrapura et d'Içânapura, sont une seule et même ville, et si cette ville n'est pas celle que les Chinois nommaient Tö-Mou qui aurait été reconstruite, agrandie, fortifiée peut-être par le roi brahmane Kaundinya. Cela est possible, mais les deux identifications s'excluent, à moins toutefois que la ville de Tö-Mou soit identifiable à celle de Bhadrapura et que celle d'Içânapura soit identifiable à la belle Indraprastha que nous nommons aujourd'hui Angkor-thom, le « grand royaume », du même nom qu'on lui donnait autrefois, *mâhanagara*. L'avenir nous dira peut-être ce qu'il faut admettre, quand

on aura découvert d'autres inscriptions, ou quand celles que nous avons et qui n'ont pas encore été lues et traduites par nos sanscrivants, auront révélé tout ce qu'elles savent et que nous ne sommes pas assez avides de savoir. Pour l'instant, il faut attendre la lumière qui ne manquera pas de se faire et dire de Jayavarman III ce que nous savons de lui, et du Cambodge, sous son règne.

La restauration de l'ancien royaume des Khmêrs ou Kambujâs, dans son antique splendeur, par Jayavarman III, ne semble pas s'être accomplie sans lutte. Il apparaît vaguement au travers des inscriptions, que le nouveau roi dût conquérir son royaume les armes à la main et successivement habiter plusieurs localités qu'il est encore difficile d'identifier : *Hariharalâya* qui devait être située dans le *dey* ou terre de Battâmbâng, peut-être à Harihara qu'on me signale dans cette province, puis à *Amarendrapura*, qui n'a point encore été indentifiée, à *Mâhendraparvata* qui est l'actuel mont ou phnôm Kouleu, situé au nord-est d'Angkor-thôm, dans la province de Prohm-Tép (*Brahmadeva*). Il semble que ces déplacements sont motivés, d'abord par le souci que le roi a d'échapper à la dépendance des Javanais, et qu'il ne s'écarte des côtes qu'afin d'être plus éloigné de la mer d'où leurs navires viennent, ensuite par la nécessité où il est de combattre toujours et de déplacer le centre de son action. Quand, devenu vieux, il abandonnera Mâhendra et reviendra à Hariharalâya, c'est peut-être parce qu'il trouvera que la capitale ne doit pas être éloignée du Grand-Lac, ou parce qu'il se verra menacé par les bandes chames qui montraient, « jusqu'au milieu du pays des Kambujâs, la force invincible du bras » de leur roi, Çri-Khrântavarman.

Quelles que soient les causes vraies de ces déplacements, nous voyons que Jayavarman III était non seulement un roi guerrier, un organisateur, mais qu'il était aussi un roi dévot aux divinités brahmaniques, peut-être à Hari-Hara, c'est-à-dire à Çiva réuni à Vishnu dans un même corps, dans une même statue de dieu à deux têtes, l'une de Çiva, l'autre de Viçnu. Il emporte, lors de ses déplacements, un dieu qu'il désigne d'un nom étrange, « dieu royal », et pour servir ce dieu, un collège de brahmanes chargé de diriger le culte qu'on lui rend. Il l'installe à Hariharalâya, puis l'emporte au mont Mâhendra et lui donne pour

chapelain son gourou, le stenh Anh Çivakaivalya, dont il a été déjà parlé ci-dessus, plus un collège d'officiants. C'est alors qu'il fit proclamer, « par bénédiction et imprécation », que la charge de chapelain ne pourrait sortir de la famille du stenh Anh Çivakaivalya jusqu'à la fin des temps.

Quand le temple de Mâhendra fut achevé, il entreprit la construction, à trois kilomètres environ du phnôm Koulen, de ce magnifique palais de Bêng-Méaléa, dont les ruines subsistent splendides encore sur la route de Préah-Khant à Angkor-thom et qui fut trouvé si beau par les générations qui suivirent, qu'elles en attribuèrent la construction à Viçvakarma, le *devaputra* ou « fils de Dieu », architecte du paradis d'Indra. Peut-être bien que cette affectation n'a pas été imaginée de toutes pièces et qu'elle vient de ce fait que ce nom de viçvakarma était, déjà comme aujourd'hui, le titre qu'on donnait au chef des architectes royaux.

On a cherché à identifier Jayavarman III à préah Thong, dont j'ai cité plus haut la légende, en basant cette identification sur ce fait que préah Thong est dit un prince venant de l'Inde et que Jayavarman III venait de Java, et aussi parce qu'on leur attribue à tous deux, l'histoire écrite sur les pierres et la légende de la construction du palais dit de Beng-Méaléa. Jayavarman l'aurait élevé pour lui et l'aurait habité, et préah Thong l'aurait fait édifier pour le fils de sa fille, nommé préah Kêt-Méaléa (1), conçu sans le concours d'un homme, au cours d'un rêve où la princesse avait vu et senti Indra lui caresser le ventre. Une pareille identification ne se soutient pas (2).

(1) Kêtu-mâlâ.

(2) Une autre leçon ne fait-elle pas Kêt-Méaléa petit-fils et successeur de préah Thong. Entre ce premier roi des Khmêrset Kêt-Méaléa, elle place : son fils *Viroréach* qui monta sur le trône en l'an 214 avant l'ère européenne (331 de l'ère du Bouddha) à l'âge de 16 ans et mourut après quarante ans de règne ; — le fils de celui-ci, *Ouleyréachéa*, avait 16 ans et mourut en 419 après un règne également de quarante-quatre ans ; — son fils *Savan bautumréachéa*, âgé de 16 ans, mourut en 463 après avoir régné quarante-quatre ans : — son beau-frère, *Batèsréachéathi-réach*, fils d'un pêcheur qui avait plu à la princesse Chhay-Sà, sœur du roi, qu'elle avait fait roi souverain d'un pays séparé par un district du royaume et qui fut choisi par les grands, régna 91 ans : — un homme du peuple, *néak Vong*, homme extraordinairement doué (*méan bon dschar*)

Je ne veux pas dire par là qu'il ne faut pas parfois ajouter créance aux légendes et qu'elles ne reposent sur rien de sérieux. J'ai dit plus haut qu'elles ont souvent pour origine des faits historiques dissimulés sous des exagérations, des superstitions, mais que ces faits, difficiles à dégager, doivent être recherchés au travers des enjolivements dont on les a chargés, et qu'il faut les découvrir. Je n'en veux donner ici que deux preuves : celle-ci d'abord que les Khmêrs, alors qu'il avaient complètement oublié le mot *varman*, qui est comme le nom patronymique ou le titre royal des rois à dater de Kaundinya jusqu'au xiv^e siècle, se retrouve comme finale du nom de quatre des six premiers rois cham légendaires, *Youyouvormontî*, *Sauryavormontî*, *Thornîntrea-vormontî*, *Adityvormontî*, et, enfin, cette autre raison, que le deuxième roi de la légende porte le nom de *Sauryavormontî* qui rappelle celui du roi Sûryavarman des inscriptions lapidaires, et que le nom du quatrième roi de la légende, *Tornîntrea*, rappelle celui de *Prithivîndravarman* des inscriptions. enfin que *Dharan* et *Prithivî* sont tous deux les noms de la Terre personnifiée. Mais ces rapprochements faits, entre les inscriptions qui nous donnent des faits certains mais si rares et la chronique légendaire qui s'écarte étrangement de ce que les pierres nous enseignent, il est impossible de pousser plus loin les hypothèses avec quelque sécurité.

Quelques détails curieux sont donnés par la stèle de Sdok-Kâk-thom. Ils sont assez importants pour qu'ils soient rappelés ici. Après avoir établi sa famille dans un lieu nommé (Kuti-habitation), situé à l'est du grand fleuve, Jayavarman forma un corps de pages des jeunes hommes de sa famille, fonda la ville royale d'Amarendrapura et la donna à son gourou, puis, dans un autre lieu qu'il nomma Bhavâlaya qu'il lui donna aussi, il édifia un linga.

et qui avait la puissance de transformer en or tout ce qu'il touchait, que les grands dignitaires et le peuple élirent en l'an 554 du Bouddha, (14 de l'ère européenne) et qui était alors âgé de 33 ans.

C'est la femme de ce roi, néang Tiou, sacrée reine sous le nom de préah Tiou-vatthey, qui rêva qu'Indra lui caressait le ventre et lui faisait cadeau d'un Kêv-monirâth (la pierre précieuse et lumineuse des rois chakravartins) qui, fut la mère de Kêt-Méaléa qui succéda à Batès-vong-âschar, son père, en l'an 600 du Bouddha, 57 de l'ère européenne.

Pendant qu'il habitait Mâhendraparvata, il chargea un brahmane, nommé Hiraynadâma, qui venait de Janapada (?), « homme érudit et de science accomplie », de reviser les règles qui attestaient « sa dépendance de Java », de manière à ce que le *kamraten phtey krom*, ou « seigneur de la voute inférieure » (de la terre), eût des règles applicables à un roi *chakravartin*, c'est-à-dire suzerain. On voit par ces détails que Jayavarman III entendait être un « grand roi » (*mâharâja*) et rendre aux rois du srok Khmêr la place des grands rois de Vyâdhapura, ainsi que les nomme la stèle de Préah-Bat.

Ce roi mourut en 869, après un règne de soixante-sept années et reçut le nom posthume de Parameçvara, « hôte du paradis d'Içvara », Çiva.

Une coutume, qui se retrouve en Annam et chez les Chams, existait alors au Cambodge, c'était celle de donner aux rois défunts un nom autre que celui qu'ils avaient porté de leur vivant, et qu'on tira plus tard du paradis où l'on supposait que le feu roi était monté. Jayavarman reçut après sa mort le nom de *Parameçvara*, et ses successeurs eurent ces noms dont la finale était *loca* ou *pada*, qui toutes deux signifient « lieu » alors que le nom lui-même était celui d'un Dieu. Plus tard encore, et peut-être dès cette époque, on érigeait, après la mort du roi, une statue du dieu dont, postumément, il était dit l'hôte, et l'on donnait à cette statue les traits du roi défunt, qui l'avait reçu dans son paradis.

3. — Jayavarman IV (869-877).

Le successeur de Jayavarman III fut son fils, prince « brillant comme le soleil et doué de toutes les vertus héroïques, accroisseur de la fortune et de la gloire (de son père) », qui avait, à cause de cela, reçu (avant de monter au trône) (1) le nom de Çri-Jayavardhama et qui fut sacré sous celui de Çri-Jayavarman.

(1) Alors dans l'espérance qu'il accroîtrait le domaine royal, qu'il surpasserait la gloire de son père, car *verdhana* a le sens de « qui augmente, qui accroît ». Peut-être faut-il admettre que ce nom lui fut donné après son élévation au trône et ensuite des victoires remportées par lui.

« Il fut, comme son père, un roi suzerain et « ses pieds reposèrent sur la tête des grands rois ».

Jayavarman IV régna à Hariharalaya, la capitale de son père qui l'avait fondée et qui, après l'avoir abandonnée pour Mâhendra, y revint à la fin de son règne. Il y demeura près du « dieu royal », avec son chapelain Stenh anh Suksmavindu, lequel était le neveu de Çivakayvalya, le chapelain de Jayavarman III, et son collègue d'officiants.

Il mourut en 877 de l'ère européenne, 799 de la grande ère, et reçut le titre posthume de Vishnuloka, « séjour de Vishnu » qu'il faut entendre « hôte de Vishnu ».

4. — Indravarman I^{er} (877-889).

Le successeur de Jayavarman IV, fut Indravarman (protecteur Indra). Il était cousin éloigné du feu roi et ne paraît pas avoir eu des droits très sérieux au trône. Si Jayavarman IV avait un fils, un frère ou un cousin germain, Indravarman I^{er} fut un usurpateur, ou tout au moins un roi élu, choisi loin du trône bien que dans la famille royale.

Il était petit neveu d'un certain Çrt-Rudravarman, grand oncle maternel du feu roi, prince réputé « de pratiques très pures et d'un héroïsme invincible, ne pensant qu'à Rudra et, dans le combat, accomplissant des exploits terribles ». Son père était Prithivindravarman que les inscriptions « qualifient de mer unique ayant pour perles les vertus », et d' « habile à traire la terre », ce qui n'est peut-être pas un éloge. Ce Pritivindravarman était le fils d'une sœur de Rudravarman (le nom de sa mère n'est pas connu, mais elle était fille de Rudravarman) et de la fille d'un certain Nripatindravarman. Cette courte généalogie, — qui paraît être celle d'un de ces « petits rois » qui régnaient sur les principautés non plus vassales mais gouvernées par des princes et qui, de fait, n'étaient plus que des gouvernements peut-être héréditaires, — est celle d'un prince très loin du trône, d'un *anuvongsâ*, comme on dit au Cambodge, et non d'un *vongsâ* (1),

(1) Les vongsâs sont les frères et sœurs, les oncles et tantes, les cousins germains et cousines germaines, les père et mère, les grand-père et grand-mère, les grand-oncles et grandes tantes du roi.

c'est-à-dire d'un membre immédiat de la famille royale. Il succéda peut-être à Jayavarman IV parce que celui-ci était mort sans enfants mâles et parce qu'il n'y avait pas de prince entre lui et le défunt roi. Cela n'aurait rien de très surprenant, car il est facile de voir, par la généalogie de Çambhupura, que les reines étaient peu prolifiques et qu'elles n'avaient guère qu'un fils ou une fille. La race s'épuisait-elle donc déjà, ou bien les princes livrés trop tôt au plaisir ne prenaient-ils femme, comme aux Indes depuis des siècles nombreux, que lorsqu'ils étaient épuisés ? Il est probable aussi que ces rois avaient, comme aujourd'hui encore au Cambodge, un grand nombre de reines et de concubines, que la grande-reine, l'ar-akka-mohêsey (skt *aggamâhesî*) seule était reconnue vraie reine, et que, comme cela existait encore au Laos il n'y a pas bien longtemps, les enfants de la grande reine, de la vraie reine avaient seuls des droits au trône. En tout cas, l'élection du roi Indravarman I^{er} nous apparaît, au travers des textes, comme une élévation au trône très irrégulière. On ne peut cependant dire, d'après ces textes, qu'elle eut lieu aux dépens d'un prince en faculté légitime d'être élu roi.

Deux personnages paraissent avoir joué sous ce règne, et peut-être au moment de l'élection d'Indravarman au trône, — si cette élection fut irrégulière, — un rôle considérable. Ce sont le stenh Anh Çri-Soma, son gourou ou professeur, et Vimaçiva, qui, étant de la famille de Çivakailya et condisciple du gourou, devint chapelain du roi. Ils élevèrent d'accord un temple à Çiva et placèrent dans ce temple deux lingas. De ce fait on les nomma l'un le vieux, l'autre le jeune seigneur (*kamraten*) de Çivâsrama ou du monastère voué à Çiva. Nos indianistes ont cru reconnaître le Banhnhon ou Bayon dans ce temple.

Personnellement, le roi « érigea dans une maison de pierre », le *Bakou* (Préah Kou, l'éminent taureau), un linga d'Iça sous le vocable de Çri-Indrêçvara » et « à la fois six images d'Iça et de Devi » ; trois d'entre elles étaient faites à la ressemblance de Prithivindravarman son père, de Rudravarman son grand-père maternel et de Jayavarman III, restaurateur de la dynastie régnante. Les trois autres statues étaient à la ressemblance des trois épouses de ces trois princes, par conséquent de sa mère, de sa grand'mère et de l'épouse de Jayavarman III.

Il construisit aussi Bakong qui est près de Bakou (1) et, dans on ne sait quelle Çivapura (ville de Çiva), « une tour toute brillante de joyaux, avec une ceinture de lianes aux feuilles charmantes pour garantir le souverain seigneur (Çiva) du froid et des autres intempéries ». Près de deux monastères construits par lui, munis par lui de tous les moyens d'alimentation, de jouissances et d'agrément, il fit creuser des étangs magnifiques afin que les hôtes et beaucoup d'autres gens fussent satisfaits par l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie ».

Indravarman paraît, comme presque tous ses prédécesseurs, avoir été un roi guerrier. L'inscription de Préah-Bat le qualifie « digne des hommages de ceux qui sont des lions parmi les hommes », et l'inscription de Bayong, qui le dit « lion entre les rois », ajoute qu'il ne fuyait jamais dans le combat, qu'il était « doué de toutes les vertus » convenant à un roi, « des dix vertus cardinales (2), des six qualités et qu'il possédait les trois puissances, puisqu'il s'était vaincu lui-même et que, sans manquer aux devoirs du sacrifice, il avait protégé la terre comme Manou, en sachant ce qui convient et ce qui ne convient pas ».

« Il semble que le créateur, ajoute l'auteur de l'inscription ennuyé de créer tant de rois, ait fait, avec tant de qualité afin qu'il suffise aux trois mondes, ce roi dont les autres rois portent les ordres sur leurs têtes. »

Indravarman mourut en 889 de l'ère européenne, 811 de la grande ère, et reçut le nom posthume d'Içvaraloka, « séjour de Çiva » ou plutôt « hôte de Çiva ».

(1) Les chroniques légendaires attribuent l'édification de ces deux temples et d'un troisième, Loley, qui forment comme un groupe, au troisième roi du Cambodge, le Cham Sauriyavormonti, qui disent-elles, était un adorateur de la Thma-Sayamphour. Svayambhu est l'Etre qui existe par lui-même, c'est-à-dire Brahma, mais ce nom est aussi donné parfois à Çiva et même à Viçnou. Or, si cette expression ne désigne pas Çiva, je ne m'explique pas le mot *thma* « pierre » qui ne peut désigner qu'un linga.

(2) Ce sont les *rājadammas* : la libéralité, la patience, la science, le courage, la moralité, l'héroïsme, la hardiesse, l'énergie, la force et l'intelligence.

Les *rājadammas* dont parlent les livres sacrés du Cambodge diffèrent beaucoup de ceux-ci : la charité, la piété, la libéralité, la modération, l'humanité, la patience, la rectitude, la tolérance, l'austérité et la persévérance.

5. — Yaçovarman (889-908).

Yaçovarman, fils d'Indravarman I^{er}, lui succéda en l'an 889 de l'ère européenne, 811 de la grande ère. Ce roi que les inscriptions appellent le « faisceau unique des splendeurs », nous apparaît comme le plus grand roi de la domination des Kamvujās. Les mêmes inscriptions disent qu'il méritait trois noms : pour les sages il était leur gourou, leur maître ou professeur ; pour les femmes, il était l'amour même ; et pour les rois, Māhendra, le grand Indra. Il avait été créé, disent-elles encore, « le plus beau des êtres », et s'il avait existé un seul visage pareil au sien, jamais l'idée ne serait venue à un homme sensé de comparer ce beau visage à la Lune »... « Sa gloire, pure comme les rayons de la lune, embrassait, ainsi qu'une mer de lait, les extrémités du monde où elle s'était enfuie, comme si elle craignait d'être desséchée par le feu de sa majesté. Ce roi des rois « dont les quatre points cardinaux étaient sa splendeur, sa politique, sa beauté et sa libéralité, déesses dont les grâces avaient pour ornement son indulgence, son énergie, ses vertus, sa modestie, sa gloire, ses mérites et sa sagesse ... était valeureux. Il avait la main prompte pour tuer, dans le combat, ses orgueilleux ennemis, comme s'il eût appris de Gadabhrit (Kṛiṇa-Viṇu) l'art de déchirer la poitrine de Hiranyakacipu (l'homme-lion roi des daityas ou démons). Son glaive ne manquait pas un coup »... Il brisait en trois morceaux d'un seul coup d'épée un fer long, rond, large, dur, comme pour le punir de rivaliser avec son bras. Il lançait ses flèches de la main gauche comme de la main droite et remportait la victoire. Enfin, en le voyant, le Créateur s'étonnait et se disait : « Pourquoi donc me suis-je créé moi-même un rival en ce roi qui est un autre Prajāpati (seigneur des créatures) et pourquoi en ai-je fait en outre un autre Paramēvara (roi suprême ou Īva). »

Ce Louis XIV du Cambodge avait eu pour précepteur le stenh Anh Vāmaçiva, *upādhyāya* (prédicateur du roi pour le *Vēda*), qui était petit-fils de Īvakaivalya, le premier chapelain du « dieu royal ». Il avait le goût des constructions et paraît avoir été incité à le satisfaire par son gourou et par toute la famille de son gourou. Pour les édifier, il ordonna la levée de gran-

des corvées royales parmi les *bhātācas* ou mangeurs d'êtres, c'est-à-dire de chair, gens de la caste vile, c'est-à-dire des aborigènes, des pariahs ; il éleva des temples, des tours, des enceintes, des statues, et, sur des pierres qu'il envoyait planter jusqu'aux limites de son empire, comme un autre Açoka, il faisait graver ses commandements. Aux monastères qu'il créait, il donnait des esclaves nombreux, des champs d'une contenance de cent volées (*vroh*) de semences (1), des revenus et des ustensiles d'or pour le culte. Il envoyait le stenh Anh Çikhâ, — élève du grand Çivâgrama, qu'il avait fondé, et qui était employé à la direction des corvées royales, — ériger des saints lingas, des statues partout ; il érigeait lui-même, « pour le salut de ses pères, sur la rive du Crî-Indratataka ou de l'étang d'Indra, quatre statues de Çiva et de son épouse, sanctifiantes comme les quatre Védas ». Enfin, « les deux mondes, la terre et le ciel avaient pour protecteurs deux êtres dont l'héroïsme était irrésistible : le monde terrestre, ce roi vainqueur (Yaçovarman), et le triple ciel, Mahendra ». — Dans le combat, voyant ce roi dont l'éclat était difficile à supporter, ses orgueilleux ennemis inclinaient la tête devant lui comme autant de lotus, et se disaient : *C'est le soleil* » (2).

Son règne débuta par une rébellion qu'il dut réprimer et qu'on a supposée, — mais sans raison suffisante pour l'affirmer, — avoir été fomentée par quelques membres de la famille du feu roi Jayavarman IV, écartée du trône par Indravarman I^{er}, en l'an 889. Ce qui paraît certain, c'est que la lutte fut terrible et que les troupes royales lâchèrent pied, que le roi fut entouré d'ennemis et qu'il eût été mis à mal si deux de ses serviteurs, l'abritant de leurs corps, ne s'étaient fait tuer pour lui. Enfin, vainqueur de ses

(1) On ne sait au juste ce que signifie ce mot *vroh* que je trouve avec le sens de *poignée* de semence, car il ne peut désigner une mesure aussi petite que celle qu'exprime ce mot. Il doit nommer la *charge* de semence qu'un homme porte suspendue à son épaule droite, placée en travers de sa poitrine et ramenée sur le côté gauche, en somme tout ce qui peut être placé dans une écharpe suspendue à l'épaule droite, soutenue par la main gauche, et où le semeur à la volée puise avec la main demeurée libre.

(2) Voy. Stèle de Préah-Bat dans le *Corpus*, II, p. 372-376 ; — et Aymonier, *Le Cambodge*, II, p. 265-267.

ennemis et, pour « éviter le retour de ces criminelles espérances qui épient les points faibles d'un royaume et tuent les rois », il organisa un service d'espionnage et décida la construction d'une « citadelle imprenable et terrifiante ».

Cette citadelle, d'abord nommée de son nom serait Yaçodhapura, Angkor-thom, dont le nom réel était *Indraprastha*, que les livres modernes cambodgiens nomment Entapath ou plus simplement *moha-nokor*, le « grand royaume », capitale qui pourrait bien avoir été construite sur l'emplacement ou tout près de la ville qu'Içanavarman avait élevée au commencement du VII^e siècle de l'ère européenne. On a dit que Yaçovarman la nomma Kam-bupuri, la « ville de Kambu », du nom de l'ancêtre mythique des Khmêrs, Kambu-Svayambhuva, à qui Çiva avait donné Péra son épouse.

En cette ville, il fit ériger le Yaçodhagiri au mont Yaço qu'on a identifié au Ba-puon ou « monticule écroulé, cassé » (1), et le Phiméanakas, ou Vimanâkas, « palais aérien » qui ne fut achevé que sous le règne de son successeur. A l'extérieur et à l'est de sa ville royale, il fit construire le Yaçodharâgrama, le « couvent de Yaço ».

Enfin, on lui attribue le temple de Loley qui est situé tout près des édicules de Préah-Kou et de Bakeng. Loley aurait été élevé par lui à la mémoire de son père Indravarman, de sa mère Cri-Indradevi et des père et mère de sa mère, Mahipativarman et Râjendradevi, car c'est surtout de la lignée de ses ancêtres maternels que Yaçovarman semblait tirer honneur.

Il aimait la gloire des armes. Ayant vaincu les ennemis de l'intérieur et les contenant par un service d'espions, il semble avoir eu à repousser les ennemis de l'extérieur qui l'avaient attaqué et les avoir vaincus. Il se vante d'avoir réduit en esclavage plusieurs rois vaincus par lui et d'avoir battu « sur la grande mer des armées navales composées de milliers de barques fraîches et blanches » qu'il aurait brisées.

Il semble aussi avoir vaincu les Champas et les avoir poursuivis jusque dans leur capitale, située sur le mont Vêk, leur

(1) Si toutefois *ba* est ici pour *bak*, et non pour *préah*, éminent. Dans ce dernier cas, *préah puon* signifierait l'éminent monticule ou l'éminent kairn.

avoir pris leur roi Cri Jayindravarman (1) et avoir mis sur le trône du Champa, pour gouverner leur pays, un général de son choix, cham de nation. Mais, les Champas, s'étant rassemblés entre la capitale et la frontière, l'auraient attendu au retour, attaqué avec douze bandes armées, et l'auraient obligé à reculer, toujours combattant, jusqu'au mont Trayacar. Parvenu à cet endroit, ayant eu le temps de se retrancher dans un camp fortifié, il aurait mis en déroute une ou plusieurs des douze bandes qui le harcelaient et aurait pu effectuer sa retraite. Dans l'un des combats qu'il livra, il eût été tué si, une fois encore, ses gardes ne se fussent sacrifiés pour lui.

Ce roi guerrier était aussi un administrateur habile ; roi d'un peuple remuant, il réglementa les quatre castes entre lesquelles les descendants des Hindous immigrés étaient distribués et détermina les préséances entre les dignitaires. Entouré d'ennemis, il contracta des alliances avec les rois voisins et s'attacha par des privilèges les étrangers qui habitaient ou fréquentaient le royaume.

Il était civaïste de religion, mais non sectaire et intolérant, puisqu'il avait un ministre, certainement de famille royale, qui affichait des sentiments bouddhistes. Il aimait les arts et s'entourait de savants, de sages et, quand il battait les ennemis, il leur prenait leurs savants, leurs sages et se les attachait.

Il mourut en l'an 908, de l'ère européenne 830, de la grande ère, et reçut le nom posthume de Paramêçivaloka, laissant derrière lui la réputation d'avoir été le plus grand des rois, le roi parfait, le roi Soleil.

Remarque. — Une légende cambodgienne dont il a déjà été parlé plus haut, conte que les Cambodgiens ou Kampuchéas sont venus d'un pays de l'Inde situé aux environs de Delhi. D'autre part, le *Manava-dharmasastra* enseigne que les Kambujâs furent un des quatre peuples chassés de l'Inde pour avoir transgressé les lois du pays. Or le pays des Kambujâs était situé au

(1) Ce roi que ne donne pas la liste donnée par M. Finot, dans *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, n° d'octobre-décembre 1904, p. 908-910, a dû régner entre 898 et 908, puisque, à cette première date, le roi qui régnait au Champa portait le nom de Jaya-Simhavarman et que Yaçovarman est mort en 908.

nord-ouest de Delhi, et pouvait à certaine époque, s'étendre à l'est jusqu'à et même au delà de Delhi. Ce fait curieux n'aurait pas une grande importance, s'il n'était doublé de celui-ci : la ville murée, sinon fondée par Yaçovarman, a porté le nom d'Indraprastha, et les satras khmers, déformant ce nom d'origine sanscrite, donnent la leçon *Entapath*. Or l'une des villes qui a précédé Delhi et qui aurait été détruite il y a environ 2.000 années, dont les ruines existent encore à cinq kilomètres de Delhi, a porté le nom d'Indraprastha. Elle est communément nommée aujourd'hui Indrapat et même Entapat par les habitants du pays. On conviendra que le fait de rencontrer en Indo-Chine le nom d'un peuple chassé de l'Inde, une légende disant que les Kambujâs de l'Indo-Chine sont venus du pays des Kambujâs de l'Inde, et de rencontrer le même nom pour désigner la capitale des Kambujâs de l'Inde et celle des Kambujas du Cambodge est assez curieux pour attirer sur cette question plus d'attention qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

CHAPITRE VII

NOTICES SUR LES PEUPLES QUI ONT EU DES RELATIONS AVEC LE CAMBODGE DU VIII^e AU X^e SIÈCLE : LE CHAMPA, L'ANNAM-TONKIN, LA CHINE ET L'INDE.

Voici le « grand-royaume » reconstitué avec une grande capitale qui est une « forteresse imprenable et terrifiante », un roi suzerain qui a tout soumis autour de lui et qui a reculé les bornes de son empire jusqu'au-delà de Vieng-Chant..., au Laos, et dont la renommée atteint « les confins de la terre », disent les inscriptions. Que sont devenus les royaumes voisins du Cambodge et ceux que nous connaissons déjà et qui peuvent exercer sur lui une plus ou moins grande influence.

1. — Le Champa.

Nous avons, au commencement du VII^e siècle, laissé les Champas encore en possession de tout le pays que nous nommons aujourd'hui l'Annam. Ils avaient pillé les provinces méridionales du Tonkin, voisines de leur frontière, pris et gardé la commanderie sino-annamite de Yi-nan, puis ils avaient été battus, et des généraux chinois, commandant les armées annamites, avaient pénétré dans leur royaume et les avaient obligés à payer rançon, puis tribut. Leur capitale avait été deux fois prise et pillée, et cependant ils avaient su conserver tout le territoire national, sauf la commanderie du Yi-nan qu'ils avaient autrefois conquise les armes à la main.

Ils avaient, au V^e siècle, vu s'asseoir sur leur trône un prince cambodgien, et au VI^e, vu le pouvoir passer, des mains d'un roi en celles d'un brahmane régicide, puis aux mains d'une reine épouse de cet assassin, et, des mains de cette reine, en celles d'un ancien prince rebelle devenu son époux. Les Champas

avaient subi des révolutions intérieures qui, peu à peu les avaient affaiblis et qui les conduisaient à leur ruine. Cependant, je le répète, à cette époque, ils n'avaient pas encore perdu un pouce de territoire.

De même que le Tonkin et le Cambodge, le Champa avait à souffrir, dans la seconde moitié du vi^e siècle, de l'invasion de ces hommes « extrêmement maigres et noirs », venus de Sumatra et de Poulo-Condor sur des « navires étrangers » (765, 774 et 787 de l'ère européenne).

Ces actes de piraterie semblent avoir eu lieu sous le roi cham Prithivindravarman, le troisième ou le quatrième successeur de Vikrantavarman, qui régnait dans la seconde moitié du vi^e siècle et sous le règne de son neveu, Satyavarman, qui régnait en 774 et encore vingt ans plus tard, en 794. Les Champas repoussèrent cette invasion, alors que le Cambodge succombait et probablement en suite de ses défaites se divisait, on l'a vu plus haut, en deux Etats, le Cambodge de Terre et le Cambodge d'Eau, au dire des Chinois et des Annamites.

A peine échappés au danger commun, les Champas envahissaient, en 808, sous leur roi Indravarman, frère de Satyavarman, les provinces annamites de Hoan et de Ay. Les Annamites leur ayant opposé une armée considérable, les Champas furent encore battus et durent prendre l'engagement de payer rançon et tribut au gouverneur chinois de l'Annam.

C'est alors que l'ancienne capitale du royaume, Lin-Yi, fut abandonnée et que le siège du gouvernement et la résidence royale furent transportés à Tchen, un port de mer situé à l'orient de la ville de Lin-Yi. Parce que, disent les *Annales*, il y avait à côté de ce port une ville nommée Tchen-tchin, le royaume des Champas fut appelé royaume de Tchen-tchin. C'est de ces deux mots que les Européens auraient fait Cochinchine (1).

(1) Voir la note de la p. 50. On donne une autre étymologie à ce nom. On prétend qu'il serait la prononciation européenne de l'expression annamite *Cô-Chim-Thành*, « ancienne terre de Chim-Thành » ou Champa. — Noublions pas que le P. Marini, qui écrivait au xvi^e siècle, tirait le mot Cochinchine de *Kiao-tchi* « orteils tordus » ou croisés, et que d'autres auteurs voyaient en lui une altération du mot *Tchen-Tching*, dont les Chinois nommèrent la partie orientale de la péninsule indo-

On ne voit pas que le roi Harivarman, — qui succéda à Indravarman et qui régnait en 813 et 817, peut-être plus tard, — ait repris les armes, mais sous Vikrantavarman son successeur, qui était roi en 828 et encore en 854, nous avons vu les Chams, leur roi en tête, ravageant les villes du Cambodge et pénétrant jusqu'au centre du royaume, peut-être obliger le roi Indravarman I^{er} à fuir sa résidence de Mâhendraparvata pour se mettre à l'abri, à Hariharalaya, sa première capitale.

Repoussés du Cambodge, les Champas y revinrent vers 898, sous Yaçovarman, fils d'Indravarman, et furent battus, poursuivis et mis sous le joug d'un roi qui régnait au nagara Vijaya (actuellement Quang-binh). Mais comme Yaçovarman rentrait chargé de gloire au Cambodge, il fut attaqué sur la route et obligé de tenir tête à douze corps d'armée qu'il dut, nous l'avons vu plus haut, battre en effectuant sa retraite.

2. — L'Annam-Tonkin.

Au commencement du x^e siècle, le Tonkin était encore sous la domination chinoise et paraissait devoir y rester longtemps, malgré ses révoltes fréquentes. Il s'était bien, au commencement du viii^e siècle, soulevé tout entier contre ses dominateurs et avait proclamé un roi probablement d'origine hindoue sous le nom de Hac-dé (l'empereur noir), qui, aidé, disent les *Annales annamites*, de 300.000 Cambodgiens et Chams, avait vaincu, détruit, une forte armée chinoise... mais, l'effort fait, l'enthousiasme des premiers temps passé, le Tonkin était, en 722 de l'ère européenne, retombé sous le joug, et se trouvait durement gouverné depuis par ses vainqueurs.

A la fin du viii^e siècle, vers 768, il s'était encore soulevé, avait proclamé roi Phung-Hung, un chef annamite, et tenu tête à toutes les armées chinoises qui avaient franchi sa frontière, mais à la mort de ce roi des insurgés, son fils, Phung-An, qui lui avait succédé, ne s'était pas senti le courage de défendre le

chinoise. On a dit aussi que les Portugais ayant observé que les Champas ressemblaient aux Hindous de Cochin et que les Annamites rappelaient les Chinois, avaient nommé Cochinchine l'Annam du sud. Dans ce cas Cochinchine serait un synonyme d'Indo-Chine.

pays, et s'était rendu au vice-roi que l'empereur de Chine avait envoyé bénévolement recueillir la succession de Phung-Hung.

La capitale du Tonkin était Hanoï à cette époque comme aujourd'hui. C'était une citadelle autour de laquelle existait une ville, la plus importante du Tonkin et le siège de la commanderie centrale chinoise.

A la fin du ix^e siècle, les *Nam-chieu*, ainsi que les nomment les Annamites, les *Nan-tchao* des Chinois, mots qui dans les deux langues signifient le prince du midi, en fait les *Thay* du Yun-nan (nos *Siamois* d'aujourd'hui), envahirent le Tonkin.

En guerre avec les Chinois qui avaient voulu détruire leur royaume situé entre Yun-nan et le Tibet, autour de Tali, leur capitale, ils avaient combattu une armée chinoise en grande partie composée de Tonkinois et s'étaient emparés de Yun-nan. Plus tard ils avaient pris parti pour les peuples semi-sauvages du haut Tonkin que le gouverneur chinois d'Hanoï opprimait et qu'il était venu combattre presque dans le Yun-nan où ils s'étaient réfugiés. Ils avaient franchi la frontière, et, guidés par ces sauvages, — peut-être les Muong d'aujourd'hui, — ils avaient descendu la vallée du fleuve Rouge et, après avoir pillé le pays, s'étaient emparés d'Hanoï, la capitale.

Cette ville avait été pillée, incendiée, et les *Nan-tchao*, après être demeurés dix ans, de 860 à 870, les maîtres de l'Annam, avaient repris la route de leur pays, harcelés par un chef sauvage qui s'était donné aux Sino-Annamites.

Nous retrouverons plus tard ces *Nan-tchao* ou *Thay* quand ils feront leur apparition en Birmanie d'abord, puis au nord de la vallée du Ménam où ils fonderont l'empire siamois.

Il semble bien que le Tonkin n'avait alors guère de relations avec le Cambodge, d'ailleurs très éloigné. Les *Annales Annamites* parlent des Khmêrs pour la première fois à l'occasion de « l'empereur noir », d'origine hindoue, peut-être cambodgienne, qu'une armée khmère et chame de 300.000 (1) hommes soutint longtemps. Depuis lors, jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, les deux peuples paraissaient absolument s'ignorer (1).

(1) Voici les anciens noms que les Cambodgiens donnaient et donnent encore parfois aux diverses parties de l'empire d'Annam : — Tonkin

3. — La Chine.

La Chine, au vi^e siècle, grandissait lentement, s'étendait à l'ouest, civilisait le Japon et tentait de réduire les Nan-tchaos ou Thays, qui venaient de se réunir en un seul Etat qu'elle trouvait gênant entre elle et le Tibet qu'elle prétendait s'annexer. Maîtresse du Tonkin qu'elle gouvernait, elle s'en faisait le défenseur contre les Chams et l'organisait, le divisait en commanderies, en provinces, en cantons qui sont encore les provinces d'aujourd'hui. Elle y faisait régner l'ordre, la sécurité, et l'obligeait à se civiliser selon la manière chinoise. En fait, elle mettait au moule chinois un peuple qui avait reçu d'autres enseignements et qui eût pu s'assimiler la civilisation hindoue comme les Laotiens, les Champas et les Cambodgiens.

Son action sur tous les peuples de son voisinage était immense. Avec les Moghols et Koubelaï-Khan elle allait, — après sa défaite et l'intronisation d'une monarchie étrangère, appuyée sur une armée étrangère, quoique dominée, soumise, — devenir énorme, et je dirai décisive en Extrême-Orient.

4. — L'Inde.

L'Inde que les Kambujās de cette époque connaissaient sous le nom d'Arya-deça et de Kalinga et d'où provenaient la plupart des gens qui avaient fondé les colonies dont le royaume se composait, et qui leur envoyait encore des brahmanes et probablement des marchands et des artistes, l'Inde au vi^e siècle voyait s'achever une révolution religieuse qui avait commencé avec le premier siècle de l'ère européenne. De brahmanique qu'elle était en bonne partie depuis des siècles, elle s'était presque tout entière convertie au bouddhisme vers le iv^e siècle avant notre ère sous le roi Dhammāgoka, souverain de Pataliputra, qui a précédé le Pathna d'aujourd'hui qui est tout à côté, et la nouvelle secte

(Tong-King ou Dong-Kinh), *Tāngkya*. — Giao-chi, *Yuen-Kéao*. — Annam, *Yuen* ou *Yinan* ou *Yunan* ; ce dernier nom rappelle étrangement celui de la commanderie chinoise de Yi-nan qui était la province plus méridionale du Tonkin que les Champas ont longtemps occupée et la province chinoise du Yun-nan.

n'avait pas cessé de se développer, de grandir jusque vers le ^{iv}^e siècle de notre ère. Açoka, jouant tout à la fois le rôle de Constantin et celui de Clovis, plus encore celui d'un chef de secte, d'un pape laïque, s'était converti à la nouvelle religion et l'avait protégée, répandue par des missionnaires envoyés et entretenus par lui. Il avait ainsi, par son action royale, conquis l'Inde à la loi du Bouddha moins de trois siècles après la mort de celui-ci. Après lui, il est probable que le mouvement continua quelques siècles, puis qu'il se ralentit, et que les brahmanes qui n'avaient pas disparu, voyant les bouddhistes fléchir ou s'endormir, s'accoutumer à la vie courante, entreprirent de ramener les masses du peuple à l'antique religion. Sous leur influence, la foi bouddhique devint plus paisible et les couvents, moins nombreux, furent moins peuplés. Le pèlerin chinois, Fa-Hiang, qui parcourait l'Inde au ^{iv}^e siècle, à la recherche des endroits que le Bouddha avait habités, des monastères célèbres et des livres qui contenaient sa doctrine, signalait déjà des ruines sacrées. Plus tard, dans la première moitié du ^{vii}^e siècle, un autre pèlerin, Hiouen-Thsang, plus pieux encore et plus curieux, plus crédule aussi, rencontrait, non seulement des ruines sacrées plus nombreuses, mais des monastères que son prédécesseur avait connus debout et qui, depuis, s'étaient écroulés, ou bien des monastères dépeuplés contenant à peine une centaine de religieux là où Fa-Hiang en avait connu des milliers. C'était la décadence du bouddhisme qui, commencée vers le ⁱ^{er} siècle de notre ère, s'accroissait au ⁱⁱⁱ^e, aux siècles suivants et devenait irréparable au ^{vii}^e. Déjà l'on oubliait les lieux sacrés, vénérés, que les foules avaient visités aux siècles précédents, et déjà les traditions sortaient du souvenir des nations. Les temples brahmaniques prenaient la place des temples bouddhiques et le monde hindou retournait à son ancienne foi en Brahmâ, en Çiva, en Viçnu et les autres dieux et déesses émanés de ceux-ci.

Lorsque les mahométans survinrent et portèrent le dernier coup au bouddhisme expirant, menacèrent les brahmanistes renaissants, le Cambodge avait subi le contre-coup de la décadence de la foi bouddhique en Inde et du retour aux anciennes doctrines religieuses. Ses colonies hindoues étaient surtout peuplées, dès l'origine, de brahmanistes, et tous ses princes étaient les fidèles

de Svayambhû, de Çiva ou de Viçnou. Le « dieu royal » d'Indra-varman est soit Brahmâ, soit Çiva, peut-être Viçnou, car chacun d'eux peut être adoré comme étant le premier, l'incrée, « celui qui existe par lui-même », parce que chacun d'eux est aussi les deux autres. Mais parmi cette foule brahmanique en général, il y avait des bouddhistes respectés et qu'on n'inquiétait pas pour leur foi. On peut tirer de ce fait qu'ils étaient en beaucoup moins grand nombre que les brahmanistes, par conséquent la preuve que les immigrations commencèrent au Cambodge alors que la décadence bouddhique était déjà très accentuée en Inde, ou que les immigrants provenaient de l'Inde du sud, moins adonnée au bouddhisme, et qui était restée, ou qui, alors que le nord de l'Inde se convertissait à la foi bouddhique, était devenue brahmanique. Ce qui paraît certain, c'est qu'on s'écarta aux Indes des disciples du Bouddha et qu'à la même époque ils eurent au Cambodge quelques ennuis à éprouver.

Yaçovarman, si dévoué à son « dieu royal », à Çiva, édificateur de nombreux agramas ou monastères, de nombreuses statues de Çiva et de Rudra, son épouse, paraît cependant les avoir traités sur le pied d'égalité avec les brahmanistes, et les avoir laissé ériger des temples et des statues du Bouddha.

Mais le Cambodge avait reçu sa civilisation de l'Inde, et c'était l'Inde du sud surtout qui l'inspirait. Conséquemment, la foi religieuse qu'il avait acceptée, devait être, à cette époque, celle qui triomphait dans la grande péninsule. Et cette foi, qui triomphait dans l'Inde, était le brahmanisme, le culte des divinités. Le Cambodge resta brahmanique jusqu'à la chute des rois varmans.

Donc, en Inde, la foi bouddhique cessait, se réfugiait en Chine prêchée depuis le premier siècle avant notre ère, dans l'île de Langka, aujourd'hui Ceylan (1), qui, au III^e siècle de notre ère, se convertissait, à Java et à Bâlt qui se donnaient au V^e siècle ; elle demeurait au Népal. Elle triomphait au Tibet, gagnait du

(1) *Sinhala-dvîpa*, île qui a des lions, que les Arabes écrivaient *Seren-dîb*. De *Sinhala* est venu *Séhilan* puis Ceylan. On donnait aussi à cette île les noms d'île des Rubis, d'île des Joyaux, d'île des Pierreries, parce qu'elle était renommée pour ses pierres précieuses.

terrain au Japon, alors qu'elle périssait et se mourait dans le pays où le Bouddha avait porté la bonne parole.

Cette disparition du bouddhisme en Inde était certes un gros événement, mais, je le crois, un événement heureux parce que la substitution d'une religion toute faite d'énergie vaut mieux, pour une nation, qu'une religion de métaphysiciens, de philosophes ennuqués par la méditation et par un dogme assoupissant.

A l'heure où cette révolution religieuse s'accomplissait dans les esprits, une autre révolution bien plus terrible, à conséquences multiples, bouleversait une autre partie du monde et menaçait l'Inde.

A la fin du ^{vi} siècle de l'ère européenne, 600 ans après le Christ, 1.100 ans après le Bouddha, un nouveau prophète, Mahomet, s'était levé en Arabie et s'était mis à prêcher un autre évangile. Mais, alors que ses deux prédécesseurs s'étaient montrés doux et bons, lui s'était montré terrible, le sabre à la main. Il prêchait et combattait. Ses parents, ses alliés par mariage, quand il fut mort, avaient continué sa politique, déclaré la guerre au vieux monde, aux vieilles croyances et continuaient de menacer toutes les sociétés. Barbares, ils n'étaient civilisés que juste autant qu'il le fallait pour entraîner les masses qui, brutalement attirées, venaient à eux, et pour exterminer celles qui tentaient de résister. Les mécontents, les opprimés du monde égypto-gréco-romain, — les inquiets, chrétiens, juifs, ignorants ou savants, — vinrent aux nouveaux croyants ; les nations vaincues de l'Arabie, après les avoir combattus, avaient accepté leur domination, leur prophète et son Dieu unique. Les tribus vaincues, maintenant réunies dans une même pensée religieuse, fanatisées, étaient organisées en armées immenses pour la guerre, le pillage et l'extermination, et les chefs de cette nouvelle croyance, devenus guerriers, s'élançaient les uns sur le nord de l'Afrique, les autres sur l'Inde, la terre promise, venaient ce qui s'y passait et venaient parfois s'y promener comme des pillards et des exterminateurs.

L'Inde frémissait à chaque coup qu'on lui portait, se sentait menacée, guettée comme une proie, mais elle était divisée contre elle-même, conséquemment impuissante. Ses princes, qui ne cessaient de se combattre, étaient incapables de s'unir contre le

danger commun et continuaient de vider leurs querelles particulières en présence de l'ennemi de tous qui les regardait s'affaiblir en rêvant vaguement peut-être déjà de les soumettre à l'étendard du Prophète.

En fait cette conquête d'une si grande partie du monde par les Arabes mahométans fut un terrible fléau pour l'ancien monde, car elle sépara l'Europe de l'Asie, et créa une sorte de forêt humaine qu'on ne pouvait traverser que très difficilement et au péril de sa vie. Les Arabes coupèrent toutes les routes qui conduisaient de l'Europe en Inde, et d'Inde en Europe, et firent tant que la Chine, le Japon, l'Indo-Chine, les îles malaises demeurèrent inconnues aux Européens jusqu'au xiv^e siècle et même au xv^e. En Inde, ils renversaient les temples brahmaniques, construisaient leurs mosquées avec les matériaux qu'ils tiraient de ces temples et finalement fondaient un empire puissant, qui domina la Péninsule sans parvenir à la tirer de l'anarchie et sans songer à lui donner la paix.

CHAPITRE VIII

LE CAMBODGE DU X^e AU XIV^e SIÈCLE.

1. — Harshavarman I^{er} (908-?).

Yaçovarman étant décédé en 908, son fils lui succéda sous le nom de sacre (*abhisēkanama*) de Çri-Harshavarman. Il habita Yaçodharapura, la ville de Yaço (Angkor-thom) qui, probablement de son nom, prit le nom de Harshadhapura, selon la coutume. Il inaugura le Phiméanakas (*vimanākas*) ou palais aérien, à belvédère élevé, dont son père avait commencé l'édification.

On ne sait en quelle année il mourut. Il reçut le nom posthume de Rudraloka, hôte de Rudra.

2. — Içanavarman II (? — 928).

Le successeur de Harshavarman I^{er} fut son frère, fils de Yaçovarman-le-Grand, dont le nom de sacre fut Çri-Içanavarman. Son chapelain ou *purohita* (*borohet*), qu'un texte qualifie de *hotar*, sacrificateur, fut le stenh-Anh Kumarasvami, neveu de Vamaçiva, le chapelain d'Indravarman I^{er}.

Içanavarman mourut en 928 de l'ère européenne, 850 de la grande ère et reçut le nom posthume de Parama-Rudraloka, hôte du suprême Rudra.

3. — Jayavarman V (928-942).

Son oncle, frère de Yaçovarman-le-Grand, peut-être usurpateur, lui succéda sous le nom de Çri-Jayavarman en 928.

Soit que la capitale fût contre lui, soit qu'il ambitionnât de construire une ville que, peut-être, il voulait plus belle que celle édifiée par son frère, il abandonna Angkor-thom, emmena

le dieu royal et le chapitre des officiants et fut s'installer à Chok-Gargyar (1) qu'il faut peut-être identifier avec Aninditapura (la ville des chasseurs), aujourd'hui Kohkér, dans la province de Prohm-tép (*Brahmadeva*), au nord de la circonscription résidentielle de Kômpong-Thôm (2).

Son *hotar* était les stenh-Anh Içānamurti, petit-fils de Vamaçiva et chef de la famille de Çivakailya, le premier chapelain du « dieu royal ».

Une inscription (3) dit qu'il vainquit les Champas et qu'il fit la guerre « aux quatre points de l'horizon ».

Jayavarman V mourut en 942 de l'ère européenne et reçut le nom posthume de Paramaçivapada, hôte du suprême Çiva.

4. — Harshavarman II (942-944).

Son fils cadet lui succéda sous le nom de Çri-Harshavarman et résida à Chok-Gargyar. Son *hotar*, le stenh Anh Atmaçiva, neveu d'Içānamurti, chapelain de son père, présidait sous son règne aux sacrifices offerts au « dieu royal ».

L'inscription de Préah-Eyntkosey le présente comme un roi suzerain dont « les ongles des pieds étaient devenus brillants à force d'avoir été frottés par les diadèmes des princes de la terre » et tout à la fois comme un « soleil levant et une lune incomparable ». On l'y nomme « la lune de la race de Kaundinya, le réceptacle de toutes les vertus » (4).

Son règne fut de deux ans à peine. On peut se demander si Harshavarman II n'avait pas usurpé la couronne sur son frère *ainé* qui lui succéda et s'il ne fut pas tué par lui, enfin, si son père et lui n'étaient pas les rois d'un parti ennemi de la grande capitale, et si Rājendra, son frère aîné, n'était pas du parti d'Yaçodharapura.

(1) *Gargyar*, ancien nom de l'arbre koki, dont la déformation a donné *Kohker* (?) selon M. Aymonier.

(2) Le groupe des ruines de Kohker est très important et se compose d'une quinzaine de monuments aujourd'hui envahis par la brousse. M. Aymonier y a trouvé plus de 40 inscriptions comprenant environ 1.500 lignes et au moins 4.000 noms de serviteurs non compris ceux des esclaves. — Voy. Aymonier, *Le Cambodge*, I, p. 397-411 ; II, p. 368.

(3) Celle de Prasath-kok. — Voy. Aymonier, *Le Cambodge*, II, p. 419.

(4) *Corpus*, I, p. 90.

Harshavarman II reçut le nom posthume de Brāhmaloka, hôte de Brāhma.

5. — Rājendravarman II (944-968).

Rājendravarman, fils de Jayavarman V et frère aîné du roi précédent, qui était d'une extrême beauté, monta sur le trône en 944 et ramena avec sa famille, sa cour, son « dieu royal » et ses brahmes officiants au nagara Çri-Yagodharapura (Angkor-Thom) abandonné depuis seize ans. Il « la rendit superbe et charmante en y élevant des maisons d'or brillant, des palais enrichis de pierreries, tel un palais de Mahendra sur la terre » (1).

Sous son règne, qui dura 24 ans, un seigneur (kamraten) nommé Nagakula, grand conseiller, élevait de nombreux temples sous le vocable de Çiva, et un ministre du roi, nommé Kavindrārimathana, comblé de richesses, telles que ceintures, aiguères, litières, boucles d'oreilles, etc., érigeait un certain nombre de statues du Bouddha. Lui-même construisait le temple de Méboum au centre du bassin de ce nom et y dressait les statues d'un Virinhca (brahma), d'une devi, d'un Isa (Çiva), d'un Çāringin (Viçnou) et d'un linga de Çiva.

Rājendravarman, « le bien aimé du roi des rois », dit la stèle d'Eyntkosey, « invaincu et victorieux de ses ennemis, le joyau du sommet du diadème de tous les princes de la terre et dont la victoire a parcouru tout l'univers », paraît avoir fait plusieurs guerres et avoir porté ses armes jusque chez les autres rois, ses ennemis.

L'inscription de Bat-Choum (province de Siemréap) dit que « Lakshmi (la fortune) favorite des trois mondes, la plus belle des femmes, fatiguée d'avoir sans cesse les membres pressés par les suras et les assurās, s'attacha au teint de son noble visage, comme pour boire le nectar de sa beauté » (2), et elle s'appuyait constamment sur ce Viçnou visible.... dont le courage était à son comble lorsque la poussière s'élevant produisait une épaisse obscurité à l'inverse de la Prakriti (3).

(1) Inscription de Bat-Choum A, sl. XIII.

(2) *Id.*, A, sl. VI.

(3) *Id.*, B, VIII et XI.

Ce « lion parmi les rois, ce lion d'entre les hommes » aurait entre autres pays conquis le Champa, en 960, sous son roi Paramégavaravarman ou bien sous son successeur dont le nom est encore inconnu. « Ce roi, dit l'inscription de Baksey-chang-krang, était un feu qui brûlait les royaumes ennemis et particulièrement le Champa. » Les *Annales chinoises* ajoutent que le Cambodge était alors un royaume puissant, dont plus de soixante rois étaient tributaires.

Une inscription chame, celle de Po-nagar, raconte que les Cambodgiens, ayant fait la guerre au Champa, « dominés par la cupidité et les autres vices », dérobèrent une statue d'or de Bhagavati que le roi Çri-Indravarman, « qui se donnait tout entier au gouvernement du Champa et qui était pareil à la pleine lune dans le ciel », avait, en 918, offerte au temple. « Ils en moururent », ajoute l'inscription, sans dire de quelle manière (1).

A cette époque, les annalistes chinois donnent aux deux royaumes réunis le nom de Chiem-lap, qui serait fait de la première syllabe du nom de la capitale du Champa (Chiem-Chén) et de la dernière du nom du Cambodge (Chen-lap). Il ne semble pas que le Champa demeura longtemps sous la dépendance du Cambodge, puisque nous voyons un roi cham réédifier la statue de Bhagavati cinq ans seulement après son enlèvement par les Khmêrs.

Le roi Rājendravarman (2) mourut en l'an 968 de l'ère européenne, 890 de la grande ère et reçut le nom posthume de Çivaloka, hôte de Çiva.

6. — Jayavarman VI (968-1002).

Le successeur de Rājendravarman fut son fils Çri-Jayavarman VI, roi réformateur ou restaurateur, guerrier et tolérant. L'inscription de Préah-Eyntkosey dit qu'il établit, comme Brahma

(1) Cette statue fut réédifiée en 965, cinq ans plus tard, par Jaya-Indravarman, roi des Champas.

(2) M. Aymonier a proposé de voir dans ce roi le légendaire Baksey-Chang-Krang. Cette identification est inadmissible, et d'autant plus inadmissible que la même légende se retrouve au Siam, sous le même nom et avec des noms de lieux différents.

lui-même, un ordre excellent parmi les castes », qu'il était riche en talent, que ses belles mains étaient armées du disque (le *chakra* de Vishnu », et que « lorsqu'il se mettait en marche, sous le choc de ses armées, la terre avec ses montagnes s'agitait comme l'océan soulevé par la tempête ».

Alors, « avec les bruyants tambours auxquels se mêlent agréablement les sonores cymbales de cuivre, avec les karadis, les timulas, les luths, les flûtes, les cloches, les tambourins, avec les puravas, les bheris, les hâkalas et la multitude des conques, il inspirait la terreur aux ennemis ». Elle le représente aussi comme incendiaire des pays où il portait la guerre : « les flammes de ces sacrifices, qui étaient ses expéditions, faisaient un immense étendard de fumée, et les ennemis les plus braves étaient terrifiés et s'enfuyaient jusqu'au dernier... » Il était terrible dans ses colères : « quand, dans sa fureur,.... il faisait entendre son rugissement de lion... les rois ennemis, ces gazelles, fuyaient au fond des bois..... Quand il tenait son glaive au tranchant souillé par les flots du sang qui avaient jailli des têtes tranchées de ses ennemis, on eût dit la déesse de la Victoire elle-même, placée en sa main, comme une fiancée, les pieds et les mains rougis par le pollen des fleurs. »

La même stèle dit que « son bras fut la digue de la justice à travers le vaste océan des souillures du siècle... que sa taille était svelte, gracieuse, brillante » et qu'elle l'emportait « par son éclat sur la beauté du dieu aux flèches (*Kâmadeva*, Cupidon) et réjouissait la terre comme le croissant de la Lune ».

Jayavarman VI avait, comme tous ses prédécesseurs depuis Jayavarman III, un chapelain (*purohita*) chargé d'offrir des sacrifices au « dieu royal » ; le sien était le *sten anh Atmaciva* qui avait été celui de son père Rājendravarman. Il avait aussi un ministre (*Upantacara*) qui avait été chargé d'on ne sait quelles fonctions sous le même roi, bouddhiste de religion et qu'il estimait particulièrement. Ce ministre nommé Kritipandita releva d'anciennes statues du Bouddha qui avaient été renversées, probablement pendant des troubles religieux, et en érigea de nouvelles. Le roi lui confia le soin d'embellir la capitale.

Jayavarman poussa très loin l'esprit de tolérance. Il parait avoir voulu donner le droit de cité au bouddhisme et la paix re-

ligieuse à son peuple, en rapprochant les deux cultes, brahmanique et bouddhique, l'un de l'autre. Il aurait voulu que les prêtres du « dieu royal » pussent rendre un culte au Bouddha et que les religieux du Bouddha pussent rendre un culte au dieu-royal. C'était vouloir réunir les deux religions en une, mettre le Bouddha au rang des divinités brahmaniques et, malgré les différences de doctrine si profondes, vouloir que les prêtres et les masses, après avoir sacrifié devant Çiva, devant Kâli, la « dame noire », s'en allassent prier devant la statue de celui qui n'avait enseigné que la métaphysique et la paix de l'âme, l'indifférence pour les choses du monde et le renoncement à toutes les joies grossières de la terre. C'était là une tentative de fusion religieuse très curieuse, peut-être exigée par la situation politique intérieure d'alors et surtout par l'influence que le bouddhisme avait lentement acquise dans les villes, dans les campagnes et même à la Cour.

Dirai-je, afin de caractériser ce règne, que les femmes, les princesses tout au moins et probablement les filles des brahmes et des ministres, étaient instruites et capable de tenir les livres. La stèle d'Eyntkosey note que le chef des secrétaires particuliers du roi Jayavarman VI était une femme, Prana, qui avait été l'une des épouses du roi, son père.

Ce roi mourut vers l'an 1002 de l'ère européenne, 924 de la grande ère. Il reçut le nom posthume de Puramavirâlôka, hôte du suprême Agni.

7. — Suryavarman I^{er} (1002-1049).

Virajayavarman, descendant éloigné d'Indravarman, qui régnait de 877 à 899, et dont l'épouse, Çri-Viralaksmi, descendait de Yaçovarman, succéda à Jayavarman VI en 1002, mais il ne fut sacré que trois ans plus tard, sous le nom de *Çri-Suryavarman*. Il est probable qu'il n'était pas l'héritier présomptif du trône, et qu'il détrôna son prédécesseur puisque la stèle de Préah-Khant dit qu'« il prit le royaume à un roi au milieu de ses guerriers ». Il reçut le nom de Suryavarman (le protecteur Soleil) et l'inscription de Préah-Kév le dit « brillant comme le soleil dans le ciel, de la lignée d'Indravarman ». Il régna 47 ans.

De religion certainement brahmanique, — le peuple et les grands n'eussent peut-être pas permis que leur roi en pratiquât une autre, — Suryavarman paraît avoir été attiré par la loi du Bouddha. Il n'osa assurément pas se montrer exclusivement bouddhiste, puisque nous le voyons élever des statues de Çiva et de Viçnu, mais le nom posthume, Paramanirvanapada (hôte du Nirvana complet), qui lui fut donné plus tard, — le soin qu'il prit d'édicter « les règles sacrées de conduite que tous doivent connaître et observer » (1), afin qu'en tous lieux saints, temples, monastères et ermitages, les ascètes, les anciens (*sthavira*), les moines du grand véhicule, pussent « offrir au roi le mérite de leurs austérités », — l'édification d'un temple voué au Bouddha, sont des preuves de l'intérêt au moins curieux qu'il portait à la religion des bhikshus.

Il est probable que cette religion avait été persécutée dans un passé peu éloigné, peut-être sous le règne précédent, qu'elle était encore contrariée, et que les religieux étaient parfois l'objet de violences, car la même inscription menace des tribunaux et de « châtiments rigoureux » les « gens qui pénétreraient dans les lieux de retraite et troubleraient les prières des ascètes et des religieux, les empêcheraient de remplir leur saint devoir ». Il y a lieu de se demander si ce roi, alors qu'il était prétendant et combattait pour usurper le trône, n'eut pas avec lui les bouddhistes et s'il ne les payait pas de leurs services passés en les protégeant alors qu'il était roi.

Il semble bien que, sous ce règne, les tentatives de fusion entre les deux religions s'accroissent.

Quoi qu'il en soit, l'inscription de Préah-Kêv, nous apprend incidemment que le roi établit, ou plutôt qu'il rétablit, restaura la division des castes, plaça à la tête de celle des brahmanes le « sage muni Çivâcarya, éloquent, adonné à la pénitence, fidèle à ses vœux et à la vertu, déjà chargé par son prédécesseur de veiller sur l'Hemaçringagiri, à l'inspection des qualités et des défauts ».

Elle donne aussi le titre d'une fonction jusqu'alors inconnue de nous auprès des rois Kambujâs, celle d'une sorte d'adjoint au

(1) Inscription de Lophaburi.

roi *Çrī-Kshitndrakalpa*. Elle existait cependant avant Suryavarman I^{er}, puisque, bien que « sage, digne du respect des puissants,... prêtre de Çrī-Kapālêçvara, directeur aux vœux austères, pour lequel, grâce à sa sagesse l'erreur n'est qu'un amas de combustible qu'il consume au feu de la vraie doctrine » — le brahmane Çivavindu, — n'obtint ce titre et cette fonction qu'à « la mort de l'oncle maternel de sa mère qui les avait reçus » et aussi puisque l'inscription de Préah-Eyntkosey porte qu'à la date de 890 de notre ère, Çrī-Dharanidrapakalpa en était investi, cela plus de cent ans avant Suryavarman.

Les *Annales chinoises* disent que ce roi fit, en 1030, alliance avec le Champa, — alors gouverné par un roi dont nous ignorons le nom, et qui régna entre Jayavarman et Jayaparamêçvaravarman, — et la Chine, et que cette alliance dura soixante ans. Elle avait pour but, au sens cambodgien, de s'assurer la paix avec le Champa et de la faire garantir par une tierce puissance, la Chine, afin de permettre au roi du Cambodge de réprimer les révoltes des rois vassalisés, surtout celles des principautés situées au nord des monts Dângrek et dans le bassin supérieur du Ménam dont la capitale était peut-être Lophapuri qu'il faut probablement identifier avec Dwaravati (1). N'étaient-ce point déjà les Thays du Ménam supérieur qui, venus de la Chine méridionale, de la Birmanie où peut-être ils avaient séjourné longtemps, faisaient leur apparition sur les confins nord de l'empire des Kambujās ?

La stèle de Lovèk nomme Suryavarman le « monarque suprême et le soutien de la Terre », et le dit « formé par le créateur à son image ». Elle ajoute que « lorsqu'il se mettait en marche pour vaincre de vaillants rois, le soleil, sûrement par crainte, se cachait », que la fumée des sacrifices (2), où il portait sans faillir le fardeau religieux du monde, n'obscurcissait pas seulement le ciel, mais aussi la gloire des plus illustres rois », qu'il « méritait la gloire d'Arjuna,... qu'il était instruit dans la doctrine de Panini, en même temps que parfaitement bon...., qu'il était en pos-

(1) Aujourd'hui Louvo, autrefois Lovo, Lovék, Lophouri, Lovapuri, Navapuri.

(2) Je crois bien qu'il faut entendre ici « des incendies ».

session de la sagesse des sages,.... monarque universel semblable au souverain des dieux. »

On attribue à Suryavarman I^{er} l'édification du sanctuaire placé dans la province de Bâti au sommet du phnôm Chisaur et deux ou trois autres temples qui pourraient bien n'avoir été que restaurés par lui.

Suryavarman mourut en 1049 et reçut le nom posthume de Paramanirvanapâda, hôte du Nirvana complet.

8. — Udayâdityavarman I^{er} (1049-1079).

Le successeur de Suryavarman I^{er} fut Udayâdityavarman ou Udayarkavarman, son petit-fils ou petit-neveu.

Son élévation au trône du Cambodge paraît avoir été irrégulière et la victoire d'un parti de Cour, parti peut-être de réaction contre le bouddhisme ou les tendances bouddhistes. Quoi qu'il en soit, ce prince était si jeune quand il parvint au trône qu'il continua, sous la direction de son gourou, Çri-Karapandita, d'étudier les mathématiques, l'astronomie, la grammaire, les lois et les traités écrits pour les princes. « Né dans la race des maîtres du monde, il excellait à soumettre à sa volonté les femmes par sa beauté, les guerriers par son héroïsme, les sages par ses belles qualités, les peuples par sa puissance, les brahmanes par ses largesses ». Il semble avoir été un çivaïte dévot, car il fit élever « une montagne d'or au milieu de sa capitale pour y édifier, dans un temple d'or brillant d'un éclat céleste, un lingam à Çiva, afin qu'il fut honoré d'ablutions aux temps prescrits », et lui donna pour grand prêtre le sage Cankarapandita qu'on appelait aussi le *yati* Cankara, parce qu'il était ascète, et qui, déjà *purohita* sous le roi Suryavarman, devait l'être encore sous le roi Harshavarman III, successeur de Udayâdityavarman I^{er}.

Sous le règne de ce prince, les provinces du sud se soulevèrent ou furent envahies par une armée étrangère que commandait un certain Aravindhadrada. Les premières armées envoyées contre ce « chef des ennemis, difficile à dompter dans le combat », furent vaincues, mais une autre armée cambodgienne commandée par un sénapati « depuis longtemps illustre sous le titre militaire de sangrâma », marcha contre Aravindhadrada et le vain-

quit. Le général cambodgien « prompt à lancer et à parer les coups, maniant les traits de la main droite et de la main gauche, sans rival dans le combat, le premier des guerriers reconnu par ses ennemis mêmes, proclamé un nouveau Krishna, un autre Arjuna, héros sans égal sur terre » se couvrit de gloire. Aravindhadrada, vaincu, s'enfuit à Champapura, la ville capitale des Champas.

Quelques années plus tard, un général de l'armée royale, Kamvau, mécontent, sortit de la capitale avec son armée et leva l'étendard de la révolte. « C'était un homme habile, vaillant héros, qui devait son élévation au roi ; il était fort de son corps, de ses armes, prudent, avisé et jugé très capable de dompter à lui seul la terre entière, ses troupes étaient très vaillantes, armées de grandes armes, héroïques, innombrables, distribuées à tous les points de l'horizon, et si nombreuses qu'on n'en voyait point la fin. »

Le sénapati Sangrâma, avec les autres généraux placés sous ses ordres, — Devasrau, Vlong, Vnur, Gam, Cengisrau, Camnatt, Rannhn, Khmonnh (noms qui ne sont pas sanscrits), sont envoyés contre Kamvau. Le rebelle se retire avec son armée. Le Sangrâma le poursuit et s'arrête pour faire une importante offrande à Çiva sur un plateau de montagne, afin d'obtenir du dieu qu'il lui donne la victoire. Kamvau revient sur ses pas et la bataille s'engage. Les deux généraux s'apercevant « courent l'un contre l'autre, semblables à Râma et à Râvana », alors que leurs capitaines, se cherchent chacun un adversaire et combattent comme eux. Les héros ennemis s'interpellent, se provoquent, se menacent. Le Sangrâma est d'abord percé à la mâchoire par une flèche lancée par Kamvau, mais il ne s'en inquiète pas et décoche à son adversaire trois flèches qui le percent à la tête, à la nuque, à la poitrine. Celui-ci tombe et meurt en poussant un grand cri, auquel répondent par un cri de joie tous les dieux du ciel. Sangrâma revient au temple de Çiva pour le remercier de lui avoir accordé la victoire et lui fait offrande de toute sa fortune.

Kamvau tué, une autre rébellion éclate, ou bien l'armée vaincue de Kamvau se retrouve, l'automne suivant, sous les ordres de deux frères : Svat « qui est de grande force, irrésistible, de

grande audace, de grande ruse, incomparablement habile dans le combat à la massue », et Siddhikâra qui est son cadet né de la même mère, et enfin d'un autre chef, Saçantibhuvana, « dont la force est redoutable dans le combat ». Le Sangrâma marche au devant de cette nouvelle armée de rebelles, aperçoit Sivat, le provoque, le menace. Sivat le provoque à son tour et le menace, puis le crible de ses flèches ; Sangrâma l'ajuste, coupe d'un trait tout à la fois la corde de son arc et ses deux bras robustes. Son principal chef tué, l'armée rebelle battit en retraite (1).

Il semble qu'il fallut encore plusieurs années pour réduire ces rebelles et que Sangrâma ne cessa point de les poursuivre tant qu'ils existèrent.

Alors, comme il avait fait à Çiva offrande de son butin, le roi le lui rendit et lui fit présent de nombreux biens dont il se dépouilla pour le héros qui, dorénavant, brilla « du plus vif éclat, semblable à Raghu lui-même ».

C'est sous le règne d'Udayâdityavarman qu'une armée cambodgienne, commandée par un Çri-Nandanavarmadeva, aurait été battue à Someçvara, dans une rencontre avec les Champas, dont le roi était alors Çri-Harivarman II (1078).

9. — Harshavarman III (1079-1090 ?)

A ce règne troublé et qui semble démontrer, ce que nous savions déjà, que le grand royaume n'était presque jamais en paix et que la guerre civile ou les soulèvements des princes feudataires ou tributaires étaient très fréquents, succéda, en 1079, le règne d'Harshavarman III, frère cadet du roi défunt et fils de la même mère.

Des troubles éclatèrent de nouveau dans le royaume à l'occasion de son élévation au trône. Il réussit à rétablir l'ordre, dit une inscription, « en faisant strictement observer les devoirs des quatre castes ».

Les Annales chinoises enseignent que le roi des Annamites, Ly-nonh-Tông, ayant attaqué la Chine et fait un grand carnage de Chinois, l'empereur fit appel aux rois du Cambodge et du

(1) Stèle de Préah-Ngouk, dans *Corpus*, pp. 161 et suiv.

Champa, avec lesquels l'un de ses prédécesseurs avait passé un traité d'alliance en l'an 1000 de l'ère européenne. Le roi du Cambodge et celui du Champa auraient répondu à cet appel et auraient levé chacun un corps d'armée. Les alliés auraient été vaincus par le roi des Annamites, et le roi de Chine aurait été obligé de demander la paix. Ni les inscriptions du Cambodge et du Champa, ni les Annales annamites ne parlent de cette alliance des Chinois, des Chams et des Cambodgiens contre l'Annam. On ne peut cependant la mettre en doute, parce que les Annales chinoises sont les documents historiques les plus sérieux de l'extrême-orient.

Le roi Harshavarman III mourut en 1090. Il reçut le nom posthume de Sadācivapada.

10. — Jayavarman VII (1090-1109 ?)

Le successeur de Harshavarman III fut Çrī-Jayavarman VII qui monta sur le trône en 1090 et régna dix-neuf ans.

Il paraît avoir été un vignouïte fervent et un pèlerin pieux.

L'inscription de Véath-Phou raconte qu'il y avait, sous un des règnes précédents, une demoiselle Tilaka et un savant védiste nommé Subhadra, dont le surnom était Namaçivāya, hommage à Çiva.

Tilaka, — fille d'un érudit de la Cour, petite-fille d'un philosophe fameux par sa mère elle-même, fille d'un célèbre poète, — était distinguée, belle, modeste et possédait des talents dignes de son illustre race. Les érudits les plus éminents, émerveillés de ses subtiles discussions scolastiques... l'avaient surnommée « déesse de l'éloquence » (*Bhagavati-Vagiçvari*).

Cette demoiselle Tilaka épousa le savant Subhadra et, de leur union, naquit un fils qui reçut le nom de Pūja-Çiva (honoré Çiva) et qu'on appelait aussi Subhadra.

Ce Subhadra s'adonnait surtout à l'étude de la doctrine çivaïte. Doué d'un esprit pénétrant, il excellait dans la restauration des textes littéraires qui avaient été altérés et qui défiaient les efforts des érudits ; de sorte qu'il était loué par la multitude des grands poètes qui brillaient par leur savoir. Un jour, au cours d'une discussion qui avait lieu devant le roi Jayavarman VI,

Subhadra « détruisit par la foudre de son intelligence » la thèse de ses antagonistes qui s'efforçaient, les livres devant eux, de lui poser des questions embarrassantes.

Alors, ce Subhadra, fils de Tilaka, ayant ainsi vaincu les sages, obtint le respect du peuple entier, et le roi le nomma inspecteur des ermitages et des lieux saints, arbitre dans les discussions des hommes de bien en matières religieuses et mondaines, puis il lui accorda les pendants d'oreille en or, les cordons et des étoffes bizarres, etc. (1).

Une inscription, celle de Sâmrong, parle du renversement sous le règne de Jayavarman VII des statues de Narayana, de Bhagavati, d'un Çivalinga et d'ordres donnés de les relever. Nous avons vu plus haut, sous le règne de Suryavarman I^{er}, que des statues bouddhiques avaient été renversées et ce roi défendre sous peines rigoureuses aux « méchantes gens » de venir troubler la prière des moines. Cela n'annonce pas un pays bien tranquille au point de vue religieux, mais suppose que les deux religions, la bouddhique et la brahmanique, étaient aux prises. J'ai donc eu raison de penser que les usurpations ou les élections irrégulières, les détrônements et surtout les guerres intestines ont pu avoir été, en partie, causés par ces luttes religieuses.

Jayavarman VII mourut en 1109 et reçut le nom posthume de Paramakarvalya, hôte du monde du suprême bonheur.

41. — Dharanindravarman I^{er} (1109-1112).

Dharanindravarman, son frère aîné, lui succéda en l'an 1109 de l'ère européenne, 1031 de la grande ère. Ce prince ne désirait pas la royauté et l'avait, disent les inscriptions, déjà refusée à la mort de son frère Harshavarman III, mais le peuple ayant insisté pour qu'il l'acceptât il en prit le « fardeau ». Alors il gouverna avec prudence et justice, favorisant d'autant plus le bien-être des sept classes dont était alors composée la population et qui vivaient dans la paix, que son âge était plus mûr.

Ami des lois, il aimait, avant de les appliquer, à en demander

(1) Aymonier, *Le Cambodge*, II, pp. 167-168, d'après la traduction du docteur Kern.

l'interprétation au sage Subhadra qui était versé dans toutes les branches de la littérature (1).

Le brahmane qui présida à l'ondoiement (*abhiséka*), de Dharanindravarman fut le pandit Divakara qui, personnage considérable déjà sous le roi Suryavarman I^{er}, avait sacré les deux rois précédents et qui devait, plus tard, sacrer Suryavarman II.

Dharanindravarman cessa de régner en 1112 après trois ans de gouvernement et reçut le nom posthume de Paraniskalapada.

12. — Suryavarman II (1112-1162).

A Dharanindravarman succéda Çri-Suryavarman (le protecteur Soleil), qui était son petit-fils et en même temps petit-fils du roi Jayavarman VII, probablement parce que Dharanindravarman avait épousé sa nièce, fille de son frère.

Ce prince, à peine adulte, n'avait point achevé ses études, quand « héros comparable au dieu de la guerre, rival redoutable de la splendeur des deux règnes précédents, » il parvint au trône. L'obtint-il après la mort de Dharanindravarman ou le lui arracha-t-il après l'avoir vaincu? Il semble bien qu'il l'a disputé et conquis non sur le roi régnant, mais plutôt sur un autre compétiteur ayant peut-être plus de droits que lui au trône du Cambodge.

Les Annales chinoises disent qu'à partir de l'an 1128 de l'ère européenne, la Chine entretenait un *résident chinois* à la Cour du roi du Cambodge qui se tenait à Intapath (Angkor-thom). Il est évident que, par *résident chinois*, il faut entendre un ambassadeur assurément pour un certain temps et non un surveillant, un inspecteur, un inspecteur conseiller officiel, *encore moins un protecteur*. Elles ajoutent qu'à cette époque, le royaume du Cambodge était bien déchu de son ancienne splendeur. Je ne crois pas que les guerres qui survinrent vingt ans plus tard relevèrent le « grand royaume ». Je pense au contraire que c'est du commencement du XI^e siècle, au moins, qu'il faut dater sa décadence.

Quoi qu'il en soit, Suryavarman eut à réprimer des soulèvements intérieurs et à combattre les Champas. Les Annales chinoises

(1) Aymonier, *Le Cambodge*, stèle de Préah-Kou, d'après la traduction de M. Kern, II, p. 168.

disent que, vers l'année 1154 de l'ère européenne, 1076 de la grande ère, le roi du Cambodge réunit en un seul les deux royaumes du Cambodge et du Champa, comme ils l'avaient été auparavant sous le règne d'Yaçovarman, à la fin du ix^e siècle.

L'inscription chamme de Po-Nagar nous apprend que sous le roi Çri-Jayaharivarman, — le premier roi de ce nom qui monta sur le trône du Champa en 1145 et qui y était encore en 1170 et même plus tard, — le royaume fut attaqué par « les troupes du Cambodge et par celles du Vijaya (Binh-ninh) en grand nombre ». Elle ajoute que les Chams furent vaincus dans la plaine de Çaklang, que la ville de Vijaya fut prise et qu'après avoir mis son beau-frère, le prince Harideva, sur le trône du Champa avec le titre de *yuvarāja* (*obaréach*, vice-roi), Suryavarman aurait repris la route du Cambodge (1145).

Treize ans plus tard, en 1158, les Champas des provinces, soulevés par leurs chefs, attaquèrent le *yuvarāja* khmêr dans sa capitale où il avait dû rester avec une petite armée de Cambodgiens et de Champas. A la nouvelle de cette révolte, l'armée du roi Suryavarman franchit de nouveau la frontière et vint au secours du *yuvarāja*. Les deux armées, ayant fait leur jonction, attaquèrent celle des insurgés dans la plaine de Virapura et les armées du Cambodge et de Vijaya furent vaincues.

L'année suivante, le roi cham, Çri-Jayaharivarman, détrôné en 1145, battit le *yuvarāja* cambodgien dans la plaine de Mâhi et le fit prisonnier. Vaincue, l'armée Khmêro-vijayenne fut obligée de rentrer au Cambodge et Çri-Jayaharivarman remonta sur le trône du Champa en 1159.

Le roi cambodgien Suryavarman paraît avoir fait une expédition dans « l'île des éléphants et du cuivre » que le Dr Kern assimile à Ceylan. Il n'y a pas lieu de douter de cette expédition, mais il est certain que l'identification est fautive et que « l'île des éléphants et du cuivre » n'est point Ceylan (1).

Le roi Suryavarman ne fut pas seulement un roi guerrier. Il

(1) Quant à prétendre que cette *île* n'est pas une *île*, c'est un peu fort. Je sais tout ce qui peut être dit à ce sujet, mais je persiste à croire qu'il faut chercher cette « île des éléphants et du cuivre » en mer et non comme on l'a fait, sur le sommet d'une montagne ou parmi les plateaux indochinois.

semble aussi avoir été bon administrateur, bon législateur et tout à la fois bon givaïte, bon vignuite et bon bouddhiste. C'est avoir beaucoup de qualités. Peut-être ne fut-il qu'éclectique, surtout politique et ne s'efforça-t-il, comme ses prédécesseurs d'ailleurs que de fondre les trois religions dans un même esprit de tolérance, dans un même culte et ne les protégea-t-il toutes que pour ne pas fournir des occasions de troubles aux fanatiques et n'être point accusé de partialité.

On a attribué à ce Suryavarman la construction du temple aujourd'hui connu sous le nom d'Angkor-véath, ou tout au moins d'avoir donné l'ordre d'en commencer la construction. Nous verrons plus tard que rien ne justifie cette opinion et que ce n'est pas, parce qu'on a trouvé son image et son nom posthume, Paramavignuloka, sur un des bas-reliefs qu'il faut lui attribuer l'édification de ce superbe monument. Il faudrait pour que cette attribution fût admise qu'elle fût corroborée par une autre preuve.

Remarque. — Je ne veux pas affirmer ici que ces deux derniers rois du Cambodge doivent être assimilés aux quatrième et cinquième rois de la chronique légendaire du Cambodge ancien dont j'ai sous les yeux trois leçons ; ces documents ne sont pas assez sûrs et je les soupçonne d'être un ramassis de traditions ayant quelque fondement de vérité, mais classées et chroniquées au petit bonheur d'esprits dénués de sens critique. Je veux seulement signaler que les deux rois, *Dharanindravarman II* et *Suryavarman II* qui régnaient au xiii^e siècle et se sont succédé sur le trône du Cambodge, rappellent singulièrement le nom du roi Préah bat Thornintréa (*Dharanindra*) auquel une leçon de la chronique légendaire que je possède donne la finale *vormonti*, et celui du roi Préah bat Atityvormonti. Ou sait que *surya* et *aditya* sont deux mots désignant le soleil au Cambodge.

13. — Dharanindravarman II (1162-1163).

Le successeur de Suryavarman II paraît avoir été son cousin germain qui avait épousé une fille de Harshavarman III. Il monta sur le trône en 1162 sous le nom de sacre de Çri-Dharanindravarman. Il semble n'avoir régné que quelques mois.

14. — Jayavarman VIII (1162-1201).

Çri-Jayavarman succéda à son père en l'an 1162. Une stèle d'Angkor-véath dit que ce Jayavarman prit pour *hotar* Vidyêgavid et lui fit sacrer l'*yuvarâja* son frère qui devait être son successeur, probablement afin de le désigner au choix des grands du royaume.

C'est sous le règne de ce roi Jayavarman VIII que se ralluma, la guerre avec les Champas par la faute de leur roi Çri-Harivarman I^{er}, qui avait envahi les provinces méridionales du Tonkin, le district Cham de Vijaya (Binh-dinh) (1) où se trouvait la capitale ; celui de Pangrang ou régnait peut-être encore, soit l'usurpateur cham, soit sa descendance, et aussi le Cambodge jusqu'aux approches de sa capitale Intapath. Quand les Champas eurent bien pillé le pays, peu rassurés peut-être de s'être avancés si loin de leur frontière, ils se retirèrent en emportant un butin considérable, sans tenter autre chose.

Le roi du Cambodge, dit le P. Gaubil dans sa *Notice sur la Cochinchine* (ou Champa), dissimula longtemps son ressentiment sans qu'il en fit rien paraître, mais en 1197, dix-huit ans après, « il vint fondre sur le roi de la Cochinchine (entendez Champa), le détrôna, le fit prisonnier, s'accagea ses Etats et, en se retirant, mit sur le trône de la Cochinchine (Champa) un seigneur cambodgien ». La stèle de Ta-Prohm enseigne qu'il remit ce roi en liberté et que les autres rois « ayant entendu parler de l'ambroisie de sa conduite » furent confus.

Une des inscriptions chames de Mi-son place cet événement en 1112 de la grande ère, 1190 de l'ère européenne, c'est-à-dire sept ans plus tôt. Voici un résumé de ce que M. Finot y a lu :

La guerre avait été provoquée par un roi cham Jaya-Indravarmman ong Vatuv (2). L'armée cambodgienne était commandée par un réfugié cham que le roi du Cambodge avait élevé à la di-

(1) Je considère l'Etat de Pangrang beaucoup plus comme un Etat allié que comme un district dépendant du Champa.

(2) M. Finot le dit « certainement usurpateur ». Cela n'est pas démontré et son texte laisse place à plusieurs objections. — *Ong Vatuv*, devait être le nom vulgaire et *Jaya-Indra* le nom de race ; *varman*, protecteur.

gnité de yuvarāja (du Champa certainement) et qui se nommait Āri-Vidyanandana, venu de Tumprauk-Vijaya. La rencontre aurait eu lieu dans la plaine de Chaklang, le roi du Champa, peut-être accouru au devant de l'envahisseur, aurait été vaincu ; sa ville de Vijaya (Binh-dinh), aurait été prise et lui, fait prisonnier, aurait été envoyé au Cambodge.

Alors, le yuvarāja général de l'armée cambodgienne aurait proclamé roi du Champa le prince In, beau-frère du roi du Cambodge sous le nom de Surya-Jayavarman, puis lui-même se serait fait roi de Rājapura (Pangrāng), sous le nom de Surya-varman (1).

Le roi de Vijaya (Bing-Dinh), beau-frère du roi du Cambodge, ne jouit pas longtemps de son pouvoir : le prince cham Rasupati, le chassa de sa capitale et se fit roi sous le nom de Jaya-Indra-varman.

L'armée cambodgienne, à la suite de cet événement, avait été obligée de sortir du Champa en y laissant peut-être le détachement de Rājapura (Pangrāng) où le roi Suryavarman-Vidyavandana se maintenait. Elle y rentra, mais cette fois sous la conduite de l'ancien roi de Vijaya. Indravarman-Vatuv emmené prisonnier au Cambodge, avait inspiré confiance au roi khm̃r et maintenant prétendait conquérir le Champa. Il fit appel au roi de Pangrāng dès son arrivée et celui-ci, le devançant afin de le trahir, marcha sur la ville de Vijaya, la prit, mit à mort le cham Jaya-Indravarman-Rasupati, et s'installa dans la capitale avec le titre de roi.

Indravarman-Vatuv, frustré de ses espérances, probablement abandonné par son armée cambodgienne, se rendit dans le pays d'Amaravati le Quang-nam d'aujourd'hui, y leva une armée et vint reprendre Vijaya sur le roi de Pangrāng qui l'occupait. Il fut plus tard tué dans une rencontre par Suryavarman. C'est alors que le roi du Cambodge, se trouvant joué par son ancien yuvarāja, envoya une armée pour le combattre et, que cette armée fut vaincue par l'usurpateur. Il semble cependant que celui-ci abandonna la capitale et s'en fut régner à Pangrāng, pendant

(1) Ce fait vient à l'appui de la note ci dessus. Le Juvarāja ne crée pas un état nouveau, il se fait rāja d'une ville royale (*rājapura*) existant déjà.

que quatre prétendants se succédaient sur le trône de Vijaya.

Les Annales annamites disent de ce roi qu'il envoya, en 1190 une ambassade présenter ses hommages au roi annamite Lyanh-Tông qui, sur le champ de bataille, avait vaincu un imposteur qui voulait se faire passer pour le fils d'un roi, et un général rebelle.

Les Annales chinoises parlent d'une ambassade cambodgienne qui, en l'an 1200 serait allée porter quelques présents à l'empereur de Chine.

Profitant de cette invasion des Chams au Cambodge, de la guerre qui ne finissait pas, les principautés vassales, mais toujours remuantes au nord du srok Khmêr, avaient tenté de recouvrer leur indépendance ; peut-être étaient-elles parvenues à rompre le lien qui les attachait au Moha-nokor ou « grand royaume ». Quoi qu'il en soit, Jayavarman VIII les soumit de nouveau et, portant ses armes jusque par delà Chandanapura (*Vieng-Chant*), jusqu'à Çri-Dharmagiri (*Luang-Préahbang*), il obligea les rois de ces deux villes à lui payer tribut. Pendant que le roi du Cambodge s'éloignait ainsi d'environ 900 kilomètres (en ligne directe) de sa capitale, une armée dite du centre, placée sous les ordres du vrah (aujourd'hui *Préah*) kamrateng ou seigneur, gouverneur, de Nagara-râja-Séma (*nokor réach Séma, Korat*), nommé Anh Râjendravarman, surveillait les provinces de l'ouest, c'est-à-dire du Siam (1) actuel, probablement encore soumises au roi du Cambodge, mais déjà menaçantes et que travaillait le désir de reconquérir leur liberté.

Il semble qu'à cette époque, l'empire des Khmêrs s'étendait jusque par delà Sukhôtey et que cette principauté puissante, où des inscriptions cambodgiennes et vieux they ont été trouvées, d'où nous vient le *Tray-Phoum* qui paraît avoir été écrit dans la première moitié du xiii^e siècle de l'ère européenne, xiii^e de la grande ère, — était encore nominativement vassale des rois du Cambodge, quoique peut-être déjà sous le gouvernement des rois thays. Il semble aussi que ce roi a porté ses armes jusqu'en Birmanie.

(1) Il semble que la basse vallée de la Ménam était nommée *Lo-hou* par les Chinois et que la vallée du Haut Ménam, déjà occupée par les Siamois ou Thays, était dite par eux le *Sten*.

Jayavarman VIII était, comme ses prédécesseurs, un roi guerrier, mais aussi un organisateur et un législateur. Les stèles disent de lui qu'il « rendit l'intégrité de ses membres au Taureau », c'est-à-dire qu'il fit régner la Justice, qu'il compatissait aux maux de ses sujets, qu'il établit en plusieurs villes et près des temples des hôpitaux où deux médecins se tenaient pour soigner les malades des quatre castes, avec un infirmier, deux infirmières, deux magasiniers, deux cuisiniers, etc.

15. — Indravarman II (1201).

Indravarman II, sacré yuvarāja du vivant de son prédécesseur succéda à Jayavarman VIII en 1201, peu de temps après l'envoi d'une ambassade cambodgienne en Chine.

Les Annales chinoises disent qu'il envahit le territoire de plusieurs provinces tributaires de la Chine, probablement au nord de Luang-Prahbang et que l'Empereur lui envoya une ambassade en 1206, probablement pour lui demander des explications, et que le roi du Cambodge se soumit.

Quelque douze ans plus tard, le yuvarāja, ou vice-roi cambodgien qui gouvernait le Champa pour le compte du roi du Cambodge, profitant des troubles intestins qui affaiblissaient l'Annam, forma une armée de Chams et de Cambodgiens, envahit la province de Nghê-an et battit les armées annamites qui lui furent opposées, mais, à la suite d'on ne sait quels événements, deux ans après avoir remporté ces victoires, en 1220, nous voyons l'yuvarāja abandonner le Champa et rentrer au Cambodge avec toutes ses troupes. Il y avait 32 ans que le Champa était sous la dépendance des Cambodgiens et gouverné par un prince de leur famille royale.

Peut-être est-ce à cette époque, au commencement du xiii^e siècle qu'il faut faire remonter le soulèvement des populations du pays aujourd'hui nommé le Siam et le commencement des guerres qu'elles entreprirent sous le commandement des rois thays ou siamois pour recouvrer leur indépendance (1).

(1) Peut-être vaudrait-il mieux dire que c'est à cette époque qu'il faut faire remonter le soulèvement des Thays qui s'étaient répandus dans les provinces du Siam actuel habitée par les Mon-Khmêrs entraînant une

Quoi qu'il en soit, à la fin du ^{xiii}^e siècle, l'ambassade chinoise trouva que le pays khmêr était dépeuplé à la suite des guerres incessantes qu'il avait soutenues contre les Siamois. S'il en est ainsi, il est probable que la cause de l'abandon du Champa fut la nécessité où le roi du Cambodge se trouva, en 1220, de concentrer toutes ses forces pour résister aux Siamois.

16. — Crindravarman.

Le successeur d'Indravarman II fut Çri-Indravarman qui paraît avoir régné à Yaçodharapura (Angkor-thom) comme ses prédécesseurs. On ne sait exactement à quelle époque il monta au trône, ni quand il mourut.

17. — Jayavarmadiparameçvara.

Jayavarmadiparameçvara, que certaines stèles nomment *Jayavarmaparamaçvara* lui succéda on ne sait non plus en quelle année. Il combattit les rebelles et soutint une guerre contre une puissance ennemie « dont il arracha la ville comme on arrache une broussaille », et « se fit de sa gloire comme un dais dressé au-dessus de deux lions ».

Il est dit un roi bienfaisant, « supérieur à Indra en ce qu'il versa sans cesse la pluie de ses dons et n'accordait ses faveurs que d'après les règles des satras et après examen ».

Il est aussi représenté comme un roi glorieux ayant « son pied sur la tête des rois » et jouissant d'une autorité qui s'étendait jusqu'à la mer.

Ce roi, le dernier des inscriptions connues, est certainement un roi de la décadence, un roi de la fin du plus grand royaume brahmanique des Cambodgiens. Et pourtant, il semble que, sous son règne, le royaume des Khmêrs s'étendait encore du Champa et de par delà Attopeu, à l'est, au golfe de Siam et aux monts

certaine quantité de Mons, et les guerres qui devaient aboutir à l'indépendance du pays alors gouverné par les rois thays ou siamois de Sukhotey et des principautés voisines. S'il en est ainsi, le pays échappait aux Khmêrs considérés comme ennemis, mais ses habitants tombaient pour toujours sous le joug des Thays.

Poung-Luong qui sont à l'ouest de la Salouën, et des frontières de la Chine qui devaient se trouver au delà de Luang-Prabang, au nord, jusqu'à la mer de Chine, jusqu'à la pointe de Karman, au sud. C'était un vaste territoire d'environ un million de kilomètres carrés divisé en une vingtaine de principautés autonomes subissant la suzeraineté, parfois seulement l'hégémonie du roi cambodgien, très remuantes, toujours prêtes à prendre les armes et qu'il fallait souvent combattre pour les maintenir dans la dépendance du Cambodge. A l'époque où nous sommes parvenus, il semble qu'elles attendaient impatiemment la dislocation de l'empire khmêr pour recouvrer leur liberté, sous leurs princes indigènes, et que les Siamois ou Thays furent les premiers ouvriers de cette dislocation.

18. — Les rois inconnus (1250 ? 1300 ?)

Sous un roi dont nous n'avons pas le nom, peut-être sous *Jayavarman-paramesvara*, le dernier roi dont parlent les inscriptions lapidaires (1), plutôt sous son successeur, une ambassade chinoise vint au Cambodge (1296). Un homme nommé Tchéouta-Kouan, qui l'avait accompagnée, sans cependant en faire partie, écrivit sur le Cambodge de cette époque une notice curieuse à plus d'un titre et qui, par deux fois, a été traduite en français (2).

Cet auteur donne au Cambodge le nom chinois de Tchan-la ou Tchen-la, mais dit qu'on l'appelait aussi *Kan-pou-tché*, nom qui nous rappelle le sanscrit Kambojâ, actuellement prononcé Kâmpouchéa par les Cambodgiens.

Il fait une description succincte de la capitale, l'Angkor-thom d'aujourd'hui, parle du palais qui contenait une tour d'or au sommet de laquelle le roi couchait, du chignon que les hommes et les femmes portaient alors, du sâmpot à ramages serrés et du mokot (*mukuta*) garni de pierreries que coiffait le roi, de ses

(1) C'est douteux, parce qu'alors il faudrait admettre que les trois derniers règnes ont pris tout le xiii^e siècle et duré une moyenne de 31 ans chacun.

(2) Une première fois par Rémusat, voy. *Nouveaux mélanges*, 1829, p. 100 et par Pelliot, *Mémoire sur les coutumes du Cambodge*, dans *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1902, II, p. 123 et suivants.

maines et de ses pieds teints en rouge et du glaive d'or, le *préah-khant* peut être, qu'il tenait à la main quand il sortait.

Il dit aussi que les insignes différaient avec le grade des dignitaires, que les princes étaient à l'ordinaire répartis dans les emplois, que les hauts fonctionnaires se faisaient porter en palanquin à brancards d'or ou d'argent, sous des parasols rouges à franges et à quatre, trois, deux ou un étages, à manche d'or ou d'argent, selon le grade.

Il précise qu'il y avait trois religions, les *pan-k'i* qui étaient les pandits ou brahmanes, les taoïstes qu'il appelle *pa-sseu-wei* qui devaient être les adorateurs des pierres brutes ou sectateurs du culte qui trouvèrent les Hindous à leur arrivée au Cambodge et les *tchou-kou* qui se rasent la tête, portent des vêtements jaunes, qui sont certainement les *chau-krou* (*gourou*) ou religieux bouddhistes, et dont les chefs avaient droit au palanquin à brancards dorés et au parasol à manche soit doré, soit argenté.

Tcheou-ta-Kouan donne encore des détails curieux sur les mœurs des habitants, les accouchements, les cérémonies du mariage et sur celles qui le précèdent. Il appelle *Tchouang* les sauvages réduits en esclavage ; il s'agit certainement des *Chong* qui peuplaient alors les provinces de Kompong-Sôm, de Chantaboun, de Royong et les pays situés à l'est et au sud de ces provinces. Ils donnent leurs prix de vente et dit qu'ils étaient si méprisés qu'ils n'avaient le droit de monter dans les maisons qu'en se traînant sur les genoux et après avoir salué en portant les mains jointes au-dessus du front. Un homme qui avait aimé une femme chong était à tout jamais déshonoré.

Puis il parle des lois, de la lèpre qui était fréquente et qu'il attribue à l'usage qu'avaient alors les habitants de se baigner après avoir satisfait aux besoins sexuels, de l'abandon des morts dans la brousse ou de leur incinération, de l'usage d'ensevelir le roi ou seulement ses os dans une tour, les *chedey* (céliyas ou pyramides funéraires d'aujourd'hui, de l'agriculture, du commerce des produits agricoles ou forestiers, etc.

Il dit aussi que le Cambodge possédait plus de quatre-vingt-dix principautés vassales, des villages qui avaient tous un temple ou un *stupa* et qui obéissaient à un *may-lsie* ou chef. Le mot

est déformé mais il est facile de retrouver le mot *mey* ou *mé*, chef, sous cette déformation.

Enfin il parle de l'infanterie qui était pieds et corps nus, armée de lances et de boucliers, mais qui était dépourvue d'arcs, de flèches, de cuirasses et de casques. On a vu plus haut que les flèches et les arcs, étaient employés dans les combats. Il est d'ailleurs facile de voir, sur les bas-reliefs d'Angkor-véath des hommes à la poitrine garantie par une cuirasse et dont le bras gauche porte un bouclier.

Tchéou-ta-Kouan termine en disant que le roi ne sort presque jamais de son palais, qu'il ne l'a vu que quatre ou cinq fois dehors et qu'il paraît craindre d'être assassiné : Qu'alors son corps était bardé de fer, qu'il était véhiculé sur un palanquin d'or porté par quatre filles, et que tous ceux qui l'apercevaient devaient se prosterner et toucher la terre de leur front ; c'est, dit-il, ce qu'on appelle *san-pas*, le *sâmpéah*, d'aujourd'hui.

Le roi tenait audience deux fois par jour pour traiter les affaires de l'Etat. Les fonctionnaires et les gens du peuple, qui venaient assister à l'audience ou voir le prince, s'asseyaient à terre : une musique lointaine se faisait entendre au dehors, on soufflait dans les conques (les *sângk*), des filles du palais relevaient le rideau et le roi paraissait à une fenêtre avec son épée d'or à la main (le *préah khant* probablement). Les assistants joignaient alors les mains et *frappaient* le sol du front jusqu'à ce que les conques eussent cessé de hâuler. Les affaires terminées, le roi se retournait, les deux filles du palais laissaient tomber le rideau et chacun se levait pour s'en aller.

Voici ce que cet auteur chinois dit du cortège royal quand le roi sortait à éléphant. On observera qu'il rappelle assez bien les cortèges princiers ou royaux que l'on peut voir à Phnôm-Pénh et au Siam les jours de certaines fêtes : et surtout les audiences royales que la Loubère, l'abbé de Choisy, de Chaumont, et de Forbin nous ont racontées à l'occasion de leurs ambassades ou de leurs séjours au Siam à la fin du xvii^e siècle.

« Quand le prince sort, de la cavalerie est en tête d'escorte ; puis viennent les étendards, les fanions, la musique. Des filles du palais, au nombre de trois à cinq cents, en étoffes à ramages, des fleurs dans les cheveux, tiennent à la main de grands cierges

et forment une troupe ; même en plein jour, leurs cierges sont allumés. Puis viennent des filles du palais portant les ustensiles royaux d'or et d'argent, et toute la série des ornements, le tout de modèles très différents et dont l'usage m'est inconnu. Ensuite il y a des filles du palais tenant la lance et le bouclier, et qui sont la garde privée du prince : elles aussi forment une troupe. Suivent enfin les voitures à chèvres, les voitures à chevaux, toutes ornées d'or. Les ministres, les princes sont montés à éléphant, et allant en avant regardent au loin ; leurs parasols rouges sont innombrables. Après eux arrivent les épouses et concubines du roi, en palanquin, en voiture, à éléphant.

Elles ont certainement plus de cent parasols garnis d'or. Derrière elles, c'est le prince, debout (?) sur un éléphant, et tenant à la main la précieuse épée. Les défenses de l'éléphant sont enveloppées d'or. Il y a plus de vingt parasols blancs garnis d'or et dont les manches sont en or (dorés). Des éléphants nombreux se pressent autour de lui.

CHAPITRE IX

LA RÉVOLUTION DU XIV^e SIÈCLE.

J'ai omis volontairement un passage qui est assez important cependant. J'y reviens. Notre auteur chinois ne donne malheureusement pas le nom du roi du Cambodge à l'époque où il y était, à la fin du XIII^e siècle, et nous ne savons qui régnait. En retour, il note que le roi régnant était le gendre de l'ancien roi, qu'il avait, tout jeune, adopté la carrière des armes puis épousé la fille de son roi et que celle-ci, ayant dérobé le *préah khant* d'or, l'avait porté à son mari et l'avait fait roi (1). Or, le roi détrôné avait un fils que cette prise de l'épée sacrée avait écarté du trône. Il complota contre son beau-frère devenu roi ; celui-ci le fit saisir et lui coupa les doigts des pieds, conformément à l'usage, — ce qui l'éloignait du trône autant que la tonte des cheveux au temps des Mérovingiens, puis il le fit enfermer dans une chambre obscure.

Quel était ce prince dépouillé de l'épée sacrée, détrôné ; quel nom portait celui qui lui avait ravi le pouvoir et qui régnait en 1296 ? C'est ce que nous ne savons pas, ce que les inscriptions, non encore découvertes ou pas encore déchiffrées, nous apprendront peut-être un jour.

En attendant, il est une légende qu'on se raconte au Cambodge, que MM. Doudart de Lagrée, Moura et Aymonier ont recueillie, qu'on m'a racontée plusieurs fois et qu'il faut citer ici. Si elle ne comble pas la lacune entre le roi Jayavarmadiparamesvara qui pouvait régner en 1240, et le roi que le voyageur chinois a connu en 1296, — elle paraît pouvoir à peu près remplir la lacune

(1) Prendre le « sabre sacré », l'« unique parasol » c'était s'emparer du pouvoir, c'était se faire roi. On a quelque chose à peu près pareil aux Indes : quand un prince parvenait à s'asseoir sur le trône, il était roi.

qui s'étend entre l'an 1296 et l'an 1340, auquel commence la chronique historique du Cambodge moderne.

Voici la partie de cette légende qui peut nous intéresser (1) :

Une inondation, si extraordinaire qu'on la considéra comme étant la conséquence du meurtre du fils d'un brahmane-purohita ordonné par le roi, étant survenue au Cambodge, le roi d'Ayuthya envoya des barques pour opérer le sauvetage du roi du Cambodge, d'une statue dite *préah Kév* et des livres sacrés dits *treybeydak* (*Tripitaka*). Le roi et ces objets furent sauvés.

A la même époque, les Chams qui tenaient la campagne, voyant l'inondation les gagner, abandonnèrent le pays qu'ils dévastaient et rentrèrent dans leur royaume de Phangry-phangrang.

Le roi du Cambodge, nommé Sénaka par la légende, étant mort, son fils nommé *préah Sihanu-réach* monta sur le trône et, les eaux s'étant retirées, entra dans sa capitale d'Intapath (2). Il eut une fille nommée Bautum (skt. *Padma*, Lotus) et une autre qui, on le verra plus loin, devint l'épouse de son successeur.

Or, il y avait à cette époque, un jardinier nommé T-Chay (Le vieux Jaya) qu'une tradition qui ne s'est pas perdue dans la famille royale dit d'origine samrè, renommé pour son habileté à faire produire des concombres savoureux. On le désignait à cause de cela sous le nom du « chef des concombres savoureux »

(1) Je dois signaler ici la découverte que M. Huber a faite en Birmanie d'une légende dont il a donné la transcription en caractères latins et la traduction, ainsi que le rapprochement qu'il a fait des récits khmèrs et birmans et d'un extrait d'un ouvrage également birman intitulé *Sudhamanazari mang sami dhammasat phrat thum*.

La légende est à peu près semblable à celle du chef des concombres succulents dont nous allons parler, et date les faits du x^e siècle ; l'extrait les date d'une époque bien antérieure au Bouddha. — Dans les trois leçons le roi porte le nom de *léger*, peu respectueux des usages, fol, étourdi (*pal* en Cambodgien, *manda* en sanscrit avec le sens de *niais* ou *d'étourdi*).

Je ne me dissimule pas ce que ces découvertes ont de troublant.

Voyez dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, les *Etudes Indo-chinoises* de M. Huber, t. V, 1905, p. 176-184. § V : *Le Jardinier régicide qui devient roi*.

(2) Le souvenir de cette inondation d'Entapath est demeuré dans la mémoire des habitants, indépendamment de la légende ou des faits accessoires ci-dessus racontés. Une lettre me parlant d'une autre tradition me disait qu'elle était antérieure à la grande inondation d'Angkor-thom, avant le vieillard aux concombres sucrés.

(*néay trāsāk-paēm*). Il offrait souvent au roi quelques-uns de ses produits et le roi se prit tant à les aimer qu'il lui donna l'ordre de les lui réserver tous. Le jardinier lui ayant dit que les voleurs lui en dérobaient souvent pendant la nuit, le roi préah Sihanu lui remit une lance, celle qui est encore aujourd'hui conservée au palais royal de Phnôm-Pénh et lui donna le droit de s'en servir pour tuer les voleurs de concombres.

Peu de temps après, au cours d'une nuit sombre, le roi voulant s'assurer que le jardinier faisait bonne garde, descendit au jardin du néay avec seulement une escorte de deux moha-lék (1). Il fut aperçu par le jardinier qui, le prenant pour un voleur de concombres, le tua, avec la lance qu'il lui avait donnée (2).

Les dignitaires, les ministres s'assemblèrent afin de pourvoir à la vacance du trône et, ne sachant qui élever au pouvoir, choisirent le meurtrier du prince et le firent roi. Il fut couronné sous le nom de *préah bat sâmdach préah barom moha baupit thormik moha réachéathiréach* (3), et la fille du roi défunt, nommée Chant vara Vatley, qui lui fut donnée pour épouse, fut sacrée reine sous le nom de Srey-Chantoréach (4).

Le roi eut de cette reine deux fils : Préah barommo Nipéan-bat (5) et Préah Sithéant-réachéa (6). Il régna dix-sept années et mourut âgé de soixante-dix ans, en 1340. Son fils aîné lui succéda, régna six ans et mourut. Bien que Nipéan-bat laissât deux

(1) Une tradition orale que j'ai recueillie par deux fois enseigne que ces deux gardes ou *moha-lék* étaient des femmes.

(2) La même tradition prétend que les cendres de ce roi furent déposées par sa fille néary Bautum dans le prasath *Pré-roup* ou *Bé-roup*, un petit temple élevé à l'est et très près d'Angkor-thom, à la hauteur de la porte des morts. Le *pré-roup* ou « figuration de la forme » est la partie de la cérémonie que j'ai décrite dans mon livre *La Crémation et les rites funéraires au Cambodge*, qui consiste à donner aux cendres provenant du bûcher et du corps la forme grossière d'une statue couchée, avant de rechercher les ossements calcinés qu'on dépose ensuite dans un édifice.

(3) *Brhat parama mtha blupati dharmika mtha rājādhirāja* éminent et haut maître de la terre, pieux et grand roi des rois.

(4) *Çri Candarajini*, vara Vatley, fortunée Canda, reine et éminente Vatti.

(5) *Brhat parama Nirvanapada*, éminent et très haut séjour ou hôte du Nirvana. — Ce nom ressemble à un nom posthume.

(6) *Brhat siddhanta rāja*, éminent et religieux rāja.

filz, ce fut *Silhéant-réachéa*, son frère, qui monta sur le trône en 1347.

Cette légende, — si elle n'est pas l'adaptation au Cambodge d'une légende birmane et même d'une légende hindoue beaucoup plus ancienne, — dissimule un événement très considérable et qui paraît pouvoir être fixé au commencement du xiv^e siècle, c'est-à-dire, vers 1320 ou 1325 de notre ère, celui du meurtre d'un roi du Cambodge, non par un jardinier qui l'aurait pris pour un voleur de concombres, mais par un dignitaire, d'origine samrè, chef des jardiniers du palais (1). Elle comble une partie de la lacune signalée pour le xiv^e siècle, car elle dit les origines de la monarchie actuelle et comment fut remplacé, par un roi bouddhiste de religion, le roi brahmanique des Cambodgiens.

On peut admettre qu'un roi aussi fastueux, aussi timoré que le roi du Cambodge au xiii^e siècle, toujours gardé par une nuée de soldats quand il sortait et, au palais, par des srey-moha-lék ou filles gardes du corps, qui toujours menacé était bardé de fer, sortit la nuit de son palais pour aller se promener dans les jardins d'un pauvre jardinier et s'assurer qu'il veillait bien sur les concombres qu'il aimait. Il faut, si on admet le meurtre du roi, croire à un assassinat commis ou par des dignitaires dans les jardins du roi, en présence du chef des jardiniers, ou par le chef des jardiniers à la tête de quelques hommes.

D'autre part, nous voici en présence du cadavre d'un roi du Cambodge. Les dignitaires, au lieu de prendre son successeur dans la famille royale, — probablement restée brahmanique, adepte de l'ancienne religion, — le prennent dans le peuple et choisissent d'eux-mêmes celui qui a tué le roi. C'est donc

(1) Une tradition recueillie à Siém-réap, qui paraît confondre le roi Sihanu-réach et le roi surnommé *sdach-péal* (léger, étourdi) qu'une autre tradition bien connue fait régner au x^e siècle, attribue l'érection du monument dit *préah téay-Samrè*, « éminent devin des Samrès » ou Banteay-samrè, « forteresse des Samrès », lequel est situé à l'est et très près d'Angkor-thom, au Ta-Chay qui était, on l'a vu plus haut, d'origine samrè. M. Aymonier trouve à l'examen de ce monument qu'il remonte à une époque antérieure à celle de l'édification d'Angkor-Véath. Quoi qu'il en soit, ce n'est peut-être pas trop s'avancer que de dire que si le *préah téay-Samrè* n'a pas été construit par Ta-Chay il a pu être le sanctuaire du dieu honoré par la tribu des Samrès qui habitait la capitale et de laquelle tribu faisait partie Ta-Chay.

qu'ils étaient complices ou que l'événement servait leurs opinions religieuses, ou leurs intérêts, ou bien que, se trouvant impuissants en face du chef des conjurés devenu le maître de la situation, en armes, ils furent obligés de l'élever au trône malgré son crime et même à cause de son crime et bien qu'il fût d'origine samrè, c'est-à-dire d'origine sauvage (1), de race méprisée.

De même que le roi Noroudâm, les princes, car c'est une tradition dans la famille, ne dissimulent pas cette origine inférieure et ne craignent pas de dire que la famille royale actuelle est sortie du *néay* des concombres succulents, d'origine samrè, meurtrier de son roi, et l'époux de sa fille.

Une pareille tradition (jointe à la lance qui est conservée au palais royal), alors surtout qu'elle n'est pas flatteuse pour la famille royale actuelle, est une quasi preuve du caractère historique de la légende. Elle la caractérise et en certifie la véracité.

Ce qui est certain, c'est que le nouveau roi qui succède à Sihanu est un roi bouddhiste. La présence dans son titre du mot *thormik* (sanskrit *dharmika*) qui a le sens « d'orthodoxe » ou de « pieux », fait partie de la terminologie bouddhique. Le nom de son fils *Nipéan-bat* (pâli *Nibbâna-pada*), « séjour (ou hôte) du Nirvana », et celui de son second fils, *Sithéant* (pâli-*Siddhanta*), « croyance religieuse, dogme », prouvent que ces rois étaient bouddhistes, que la nouvelle monarchie n'appartenait pas à l'ancienne religion et n'offrait plus des sacrifices humains à Kâli, dans une tour située à l'est de la capitale ainsi qu'on le racontait au vii^e siècle (2).

(1) Tout cela n'a pas lieu de nous surprendre. N'avons-nous pas vu plus haut un roi s'emparer du glaive sacré, se présenter au peuple et se faire reconnaître roi parce qu'il paraissait avec le glaive sacré. N'avons-nous pas vu des chapelains du « dieu royal » assister impassibles au meurtre d'un roi sacré par eux puis sacrer son successeur.

Nous verrons plus tard, au xvii^e siècle, reparaitre le préah khant qui avait été caché dans un tronc d'arbre afin que nul autre que le roi ne pût le prendre, et brandir cette arme sacrée après la reconnaissance par le peuple, du roi légitime. Le glaive sacré au Camdodge, c'est l'emblème suprême de la royauté ; quand le roi paraissait autrefois à la fenêtre de sa logia royale, il tenait le préah khant.

(2) Une autre chronique que j'ai sous les yeux donne pour successeur à néay Trásak-Pâëm, dont le nom était Ta-Chay, non son fils Nipéan-

Dans ce cas, la révolution qui venait de s'accomplir était plus religieuse que politique, sans pourtant cesser peut-être de servir certains intérêts matériels qui, souvent dissimulés et inconsciemment pressentis, n'en sont pas moins toujours à la base des luttes et des révolutions même religieuses.

Mais pour qu'un changement pareil à celui que nous signalons ici pût s'accomplir et pût être accepté, il fallait que le royaume fût, depuis quelque temps déjà et en notable partie, dans les villes surtout, à Intapath principalement, acquis au bouddhisme. Il est probable, — et la relation de Tchéou-ta-Kouan le dit expressément — que le bouddhisme l'emportait à la fin du ^{xiii}^e siècle, sur les autres religions, que les moines du Bouddha étaient lettrés, répandaient l'instruction autour d'eux, avaient des élèves qui s'attachaient à eux, alors que les brahmes n'avaient pas d'école ou de lieu quelconque d'enseignement, et dissimulaient leurs livres aux autres castes comme ils le faisaient encore naguère dans l'Inde.

Il est probable, que les dignitaires étaient en grande partie devenus bouddhistes et que la famille royale, — pour ne pas rompre avec la tradition, par crainte peut-être des anciens dieux

bat mais son frère, Ta Suos le vieux Suos qui aurait régné 50 ans sous le nom de *sâmdach préah barom Méak-réachéa*. Puis vient la liste des rois suivants :

Préah Srey Seribot, fils du néay Trâsak-Pâêm qui régna 39 ans.

Préah bârom Lompongs-réachéa, son fils qui monta sur le trône à l'âge de 16 ans et régna 55 ans.

Préah barom réach onkha, son fils, qui monta sur le trône également à l'âge de 16 ans et qui régna 60 ans.

Préah srey Sauriyopéar, son fils qui fut roi à 16 ans qui régna 76 ans.

Puis *préah Nipéan-bat*.

Enfin *préah Sithéan-réachéa* son fils.

Soit, entre le fondateur de la monarchie et les deux rois qu'on donne communément pour ses fils et successeurs, six rois de sa descendance, avec des règnes très longs et qui embrassent une période de 279 ans, assurément trop longue, même pour remplir la lacune qui sépare le dernier roi des inscriptions du premier roi de la chronique royale moderne.

Cette chronique est évidemment celle qui fut montrée à M. Aymonier, qu'il crut avoir été faite pour lui et inventée de toutes pièces par un religieux qu'il interrogeait. Elle existait avant lui, car la copie que j'ai sous les yeux date de 1848, bien longtemps avant l'arrivée de M. Aymonier au Cambodge, ce qui n'en augmente pas l'autorité.

qui avaient présidé au développement du royaume, surtout parce qu'elle était entourée de brahmes et de pandits, — était demeurée brahmanique, que le roi continuait de sacrifier chaque année un homme à la déesse Kâli, et qu'il n'osait renoncer au culte du « Dieu royal » établi par Jayavarman du III^e au IX^e siècle.

L'opinion religieuse de la nation se serait ainsi lentement modifiée au cours des temps, et la famille royale, conservatrice par instinct, traditioniste par intérêt, serait demeurée ce qu'elle était dans le passé, libérale avec le bouddhisme, mais vouée aux dieux brahmaniques, à Vignou, à Çiva surtout, même à Kâli.

L'extension du bouddhisme à la population du royaume, la persistance du roi dans l'ancienne religion, avaient pu créer une situation morale dangereuse pour la monarchie, dissolvante de l'empire khmêr avant que les rois la sentissent si grave. Une révolution se préparait, ils ne la voyaient pas plus que les empereurs romains avant Constantin n'avaient distingué celle qui menaçait leur empire. Cependant, ils avaient vu des bandes renverser les statues des dieux et déesses brahmaniques, et d'autres bandes renverser par réaction celles du Bouddha, peut-être vu des bouddhistes prendre parti pour certains prétendants parce que bouddhistes et pour servir des intérêts religieux. Ils avaient surtout vu les flots du bouddhisme, déjà triomphant dans les provinces de nord-ouest, devenir chaque jour plus grands et plus menaçants. La révolution ne fut donc pas spontanée ; elle était la suite d'un long malaise, de nombreuses querelles entre deux sectes, de tumultes et peut-être d'insurrections pour ou contre la nouvelle doctrine religieuse. Dans ces conditions, la révolution était depuis longtemps dans les esprits et il devenait possible de porter au trône un roi bouddhiste sans trop mécontenter la population déjà en partie convertie, j'entends la population des villes, car je soupçonne celle des campagnes d'être restée attachée à ses pierres informes, à ses néak-tas du passé lointain, à ses lingas qu'on trouve encore aujourd'hui si nombreux dans les campagnes cambodgiennes. Etant possible, elle se fit, et fut définitive.

Alors, la langue sanscrite qui était celle des brahmes, des pandits, des purohitas, des achars brahmaniques, des souverains voués au culte de Çiva, de Vignou et de tous deux à la fois, réunis

en un même personnage, Harihara, fut abandonnée. La langue pâlie qui était la langue sacrée des bouddhistes de cette époque devint la langue savante sous la nouvelle monarchie.

La révolution dut être populaire au moins dans les villes, conséquemment démocratique et, pour se faire accepter, le roi dut renoncer à certaines habitudes royales, à certaines coutumes que le peuple détestait, par exemple aux grandes et lourdes corvées que le prince et ses vissakams, ou visvakarmas, commandaient et employaient à la construction des immenses chaussées qui traversaient le Cambodge central, des monuments énormes, palais, tours, temples, forteresses qui, comme le Bayon, le Piméanakas, Angkor-véal, Beng-Méaléa, Préah-Khant, etc., embellissaient la capitale et les autres résidences royales, mais qui coûtaient tant d'or, tant de souffrances, tant de larmes et causaient tant de misère. Alors fut abandonné le dernier des grands temples en construction, Angkor-véath, dont les sculptures ne furent pas achevées, et dont la construction avait été entreprise à la fin probablement du dernier siècle. Il resta ce qu'il était et tel qu'il était, car, la révolution faite, le culte bouddhique étant devenu le culte officiel, le roi n'avait plus les moyens matériels et moraux de continuer une pareille entreprise. La foi nouvelle devait d'ailleurs dédaigner d'achever ce que l'ancienne foi avait commencé et le peuple, opprimé par l'ancienne monarchie brahmanique, se trouvant plus libre, plus hardi sous la nouvelle, alors surtout que l'empire entier se désagrégeait, ne voulait plus concourir à de tels travaux. C'est ainsi que la décadence de l'architecture résulta de la décadence de l'empire cambodgien et qu'après la révolution bouddhiste tout déclina au Cambodge.

J'ai parlé de la désagrégation de l'empire des Cambodgiens à la suite de la révolution religieuse qui avait mis sur le trône des rois brahmaniques et *varmans*, un roi bouddhiste dont les titres appartiennent à la terminologie bouddhique et, remarquons-le en passant, qui ne se dit plus *varman*, « protecteur ». Je crois en effet que c'est de cette époque que date le démembrement qui a rendu la liberté à tous les princes soumis à l'hégémonie des rois khmêrs. Toutes les chroniques royales de l'Indochine de civilisation hindoue, je parle des chroniques historiques, sont da-

tées de la même époque, de la moitié environ du xiv^e siècle : les birmanes, les siamoises, les laotiennes, celle de Martaban, de même que les cambodgiennes. C'est donc qu'à cette époque il se produisit un événement considérable qui intéressait tous les Etats alors soumis au Cambodge. Cet événement considérable, à mon sens, ce fut la chute de la dynastie des varmans au Cambodge, le changement de religion, l'affaiblissement de l'autorité royale qui fut la conséquence de cette révolution. Des troubles durent se produire partout, les Etats tant de fois vaincus, soumis ou seulement tributaires, et qui avaient reconnu l'hégémonie du Grand-Royaume, durent prendre les armes, recouvrer leur autonomie et proclamer leur indépendance tous à la fois. Et le roi du Cambodge, qui n'avait plus la puissance et l'organisme social qui avait permis aux rois varmans de rassembler des milliers de corvéables pour exécuter les travaux immenses qu'il concevait, n'avait pas davantage la puissance de lever les armées qu'il aurait fallu pour faire la guerre « aux quatre points de l'horizon », comme on disait alors, et remettre sous le joug tant de peuples soulevés qui venaient de recouvrer leur indépendance. D'autre part, ces peuples étaient déjà bouddhistes, il semble (1), avaient des familles royales bouddhistes bien avant que le Cambodge jetât bas ses rois brahmaniques, et, de ce fait, se trouvaient moralement forts alors que le suzerain de tant de royaumes était faible contre eux parce qu'il était faible dans son propre pays.

On ne saurait autrement expliquer cette vérité, que tout paraît pour les peuples de l'Indochine, sinon pour nous, dater de la moitié du xiv^e siècle et qu'à cette époque tout nous y semble comme un recommencement, comme si tout était nuit avant 1340 et comme si tout était lumière après. Les faits du passé tombent dans l'oubli le plus profond. On oublie jusqu'aux noms des rois, jusqu'aux noms des cités royales, jusqu'aux faits les plus importants. La langue des inscriptions sanscrites si nombreuses dans le pays et qui, bien certainement, n'a jamais été connue du peuple, se perd ; on finit par ne plus pouvoir lire les inscriptions, par les aban-

(1) Le bouddhisme était solennellement enseigné à la Cour des rois de Sukhotaya dès le commencement du xiii^e siècle. Le *Tray-Phoum* est de la première moitié de ce siècle.

donner quand on ne les jetait pas au fond des fleuves, des mares, quand on ne les enterrait pas ; et, même pour les lettrés, pour les plus savants, ces pierres qui nous parlent tant aujourd'hui se font muettes. Des légendes, le plus souvent ridicules, pleines de faits merveilleux, remplacent l'histoire et se mêlent, s'augmentent, s'enchevêtrent chaque jour de plus en plus et passent les frontières comme des contes de fée ; celles du Siam deviennent cambodgiennes et sont adaptées à des lieux cambodgiens, celles du Cambodge deviennent siamoises et subissent la même naturalisation par les mêmes procédés.

Des cultes anciens subsistent au sein du peuple, dans les campagnes surtout, mais ils s'altèrent ; les statues des anciens dieux sont encore vénérées, le plus souvent redoutées ; elles sont l'objet d'un culte de plus en plus étroit, mais ce culte est d'autant plus secret qu'on s'éloigne du ^{xiv}^e siècle. On connaît de nom les personnages qu'elles représentent, les divinités qu'elles furent, mais c'est tout. L'ancien Cambodge s'enfonce dans l'ombre, les choses du passé s'estompent dans la nuit et voilà le peuple khmêr, les peuples de l'Indochine qui sont de civilisation hindoue, qui, à la même date, se mettent à marcher sur une voie nouvelle, d'un autre pas qu'autrefois, et qui entreprennent d'écrire les événements de leur vie, année par année, contrairement aux habitudes de jadis.

D'autre part, si les événements du ^{xiv}^e siècle ne les avaient pas mis d'accord pour dater leurs chroniques de la même époque à quelques années près, qui les aurait mis d'accord ? Assurément, ce qui les a portés à faire en même temps ce qu'ils n'avaient pas l'habitude de faire, c'est leur émancipation à la même heure, à l'heure où le Cambodge en révolution, dépeuplé par les guerres qu'il avait subies, se démembrait de tous les petits Etats éloignés où il ne pouvait plus porter ses armes et maintenir son autorité, c'est le fait d'avoir à écrire quelque chose, de parler d'eux redevenus libres.

Ce démembrement accompli, il semble que le royaume comprenait encore tout le territoire au sud de la grande capitale, y compris l'entier littoral du golfe de Siam, les terres de Chantaboun, de Battambang, tout le territoire situé au nord d'Angkor-thom jusqu'à Korat, dite la ville de la frontière (*Nokor réach*

Séma), et jusque très au-dessus des Dâng-rêk, sauf peut-être le territoire du royaume de Bassac, et jusqu'à Attopeu. Il avait perdu le Siam, le principal et le plus décidé de ses ennemis, les divers petits royaumes de la vallée supérieure du Ménam, le royaume de Vieng-chant et celui de Luâng-Prabâng et quarante autres principautés répandues au travers de ces vastes territoires du Laos. Il ne faut pas oublier que les Annales chinoises parlent de soixante peuples soumis à l'hégémonie du roi du Cambodge et que Tchéou-la-Kouen porte ce nombre à quatre-vingt-dix. Le royaume des Khmêrs était encore un grand empire, sa capitale était toujours la forteresse la plus considérable de l'Indochine, la plus belle des trente grandes villes que contenait le pays, mais il était certainement moins puissant au point de vue militaire, moins discipliné que sous les *varmans*, moins bien servi par ses dignitaires et ses généraux, moins capable de se défendre que deux siècles plus tôt, alors qu'il avait à combattre les Chams, les Siamois déjà et les principautés soumises, alors que ces peuples se soulevaient chaque fois que le roi du Cambodge, occupé ailleurs, faiblissait.

C'est, à partir de la révolution, une décadence rapide que rien ne pourra plus arrêter, non seulement dans l'art de l'architecture, je l'ai déjà dit, mais aussi dans l'art de gouverner les peuples. La race est épuisée, soit que les familles hindoues et dirigeantes aient disparu avec la monarchie brahmanique, soit qu'elles aient achevé de se fondre dans la masse des aborigènes. On a constaté que plusieurs siècles avant la révolution, les noms des dignitaires, des généraux à terminologie sanscrite sont de moins en moins nombreux et que les noms aborigènes sont de plus en plus fréquents. C'est donc que l'élément hindou se raréfie et que l'élément aborigène l'emporte sur lui. Le peuple khmêr cesse lentement d'être ce qu'il était, une grande nation, et, doué d'une civilisation d'origine hindoue mais importée, il cesse de développer sa civilisation, de progresser dans la voie que lui avaient ouverte ses maîtres hindous. Il retourne lentement au caractère originel, à l'état primitif auquel ses masses venaient à peine d'échapper ; il ne sait pas résister aux appels ataviques qui le paralysent et, de suite, il entre en décadence. La nouvelle religion est énervante, elle est inénergique

et l'énergie diminue de siècle en siècle dans la nation. Déjà très faible, sous les derniers rois varmans, mais capable encore de résister aux Siamois, « d'arracher du sol leurs villes comme on arrache la broussaille », elle devient de plus en plus incapable de se défendre d'eux et chaque guerre qu'elle soutient l'affaiblit, la diminue et, finalement, la frappe d'impuissance. Après la prise de Lovék, en 1587, il n'y aura plus de civilisation khmère ; les Siamois auront emporté les livres du peuple Cambodgien, ses lois, les dernières richesses concentrées dans la capitale, et dorénavant, c'est le Siam qui sera la nation la plus civilisée de l'Indochine de civilisation aryenne. Et ce sera du Siam que s'inspireront les Cambodgiens, chaque fois qu'ils auront la velléité de se relever.

Où nous sommes parvenus, à la moitié du xiv^e siècle, je crois qu'il faut, avant d'aller plus loin, fixer la chronologie des derniers rois Varmans.

Jayavarmaparamesvara qui pouvait régner vers la moitié du xiii^e siècle ;

Un successeur immédiat, *inconnu* de nous, qui pouvait être le prince régnant à l'époque où l'ambassade chinoise de 1296 visitait le Cambodge ;

Le fils de celui-ci, nommé par la légende dite plus haut *préah Allasa-réach* ;

Le frère d'Allasa nommé *préah Voték réach*.

Le frère jeune de ces deux derniers rois qui leur succéda, *préah Sénaka-réach*, sous lequel aurait eu lieu le meurtre du fils du brahme et la fameuse inondation dont il a été question plus haut.

Le fils de Sénaka nommé *préah Sihanu-réach* qui fut assassiné par Ta-Chay, chef des concombres savoureux, vers le premier quart du xiv^e siècle.

Enfin *Ta-Chay* qui aurait régné dix sept-ans jusqu'à 1340, et qui fut le fondateur de la monarchie actuelle des rois au Cambodge.

NOTE.— Si, cependant, on admettait avec une légende que j'ai sous les yeux que le meurtre du roi Sihanu eut lieu vers 1290 de notre ère, une autre hypothèse se présenterait. Je l'expose ici et je la discute comme elle se présente à mon esprit, avec quel-

que hésitation je l'avoue, afin d'attirer l'attention sur ce point d'histoire troublant et pivotal d'une époque sur laquelle nous ne savons presque rien. Voici le cas :

Jayavarman VII, meurt ou disparaît en 1201.

Indravarman II lui succède cette même année et régnait encore en 1220.

Grîndravarman, son fils, lui succède on ne sait au juste quelle année, sûrement après 1220. Ce roi pourrait bien être identifié à préah Sénaka, le roi sous lequel eut lieu l'inondation dont parle la légende.

Sihanu, fils de Sénaka, fut assassiné par le chef des jardiniers, le néay Ta-Chay au dire de la tradition, vers 1290 ? et ce chef des jardiniers fut élevé au trône et épousa la fille du roi qu'il avait tué.

Or, le Chinois Tchéou-ta-Kouan, raconte dans sa notice sur le Cambodge, que le roi qui régnait en 1296 était le gendre du précédent roi et qu'il était parvenu au trône en en écartant le prince héritier.

On pourrait donc identifier le roi qui régnait en 1296 au chef des jardiniers, Ta-Chay, que les conteurs cambodgiens nomment plus populairement néay Tràsàk-paêm ou chef des concombres savoureux.

Dans ce cas, la révolution religieuse et politique qui mit un bouddhiste sur le trône des rois varmans brahmaniques, aurait eu lieu non vers 1320 mais trente ans plus tôt en 1290. Un texte que j'ai eu sous les yeux fixe la date du meurtre du roi Sihanu à l'an 1212 de la grande ère, année Khal, ou du Tigre, la 2^e du petit cycle.

Il ajoute que Ta-Chay régna dix-sept ans et mourut à l'âge de 70 ans, c'est-à-dire en 1307.

Une autre tradition dit que le successeur de Ta-Chay ou préah Jaya, fut son frère Ta-Suos qui aurait régné sous le nom de préah Méak-réachéa qui régna 20 ans et mourut vers 1327.

Le successeur de préah barom Méak aurait été son neveu, fils aîné de Ta-Chay, Nipéan-bat, puisque la chronique royale historique enseigne qu'il régnait en 1340 de notre ère.

Le fait même que le roi qui régnait en 1296 redoutait l'assassinat, était bardé de fer et gardé par une nombreuse escorte de gardes semble venir à l'appui de l'hypothèse que le roi de 1296

était le jardinier de la légende, car il appartient bien à un usurpateur de redouter l'assassinat et de se garder comme ne se garde point à l'ordinaire un roi légitime.

Il y a bien, contre cette hypothèse, ce fait : que le noticier chinois, qui nous apprend que le roi qui régnait en 1296 depuis cinq ans était usurpateur, ne nous dit pas qu'il avait tué son prédécesseur. Il dit seulement qu'il le détrôna.

Faut-il entendre qu'il le tua ? C'est possible parce que s'il n'avait pas été tué, ce n'était pas son fils qui eût été écarté, mais lui, et l'auteur chinois l'eût dit. Or, si l'auteur chinois ne parle que du fils royal, c'est que le père n'existait plus.

Il y a bien encore ceci ; l'auteur chinois dit que c'est la fille du roi qui régnait avant 1290 qui déroba l'épée sacrée pour la porter à son mari, lequel, — détenteur de l'arme qui faisait roi celui qui la possédait, — se proclama roi du Cambodge, mais il ne dit pas que cette princesse déroba l'arme à son père.

On peut donc supposer à la rigueur qu'elle déroba l'arme dès la mort de son père et la porta à son mari, afin de le faire roi à la place de son frère qui, s'il l'eût possédée, eût été proclamé.

Il y a enfin cet autre fait : le noticier chinois dit que le roi qui régnait en 1286 avait tout jeune adopté la carrière des armes, puis épousé la fille de son roi, et que la légende enseigne qu'avant d'être roi il était chef des jardiniers chargés des concombres savoureux. Il pourrait bien se faire que cette différence entre les deux textes soit de nature à nuire à l'hypothèse que je fais sous toutes réserves d'ailleurs, car le mot *néay* employé par la légende désigne un chef et Ta-Chay peut avoir été un chef militaire avant d'être le chef d'un groupe de jardiniers royaux gendre du roi.

Ce qui peut surprendre, c'est qu'un samrê d'origine pût avoir épousé une princesse. Ces alliances sont aujourd'hui considérées comme des mésalliances, mais elles ne sont pas prohibées. La princesse qui épouse un roturier, un *réasth*, fut-il ministre, perd son titre et les privilèges attachés à sa condition de princesse royale. C'est tout. Il en est encore ainsi aujourd'hui au Cambodge. Dans ce cas, cette dame aurait remis à son mari l'arme dérobée pour le faire roi, pour recouvrer ses prérogatives et son titre de princesse, pour être reine.

D'autre part, il a pu se faire que l'arme dérobée ait été portée par la princesse à son amant, que cet amant reconnu roi en 1290 soit devenu son mari plus tard et que le noticier chinois n'ait pas pris soin d'établir ce fait dans tous ses détails. Dans ce cas, les mandarins, ayant accepté le meurtre, proclamé roi le meurtrier, auraient accepté que la princesse devînt reine afin de relier la nouvelle dynastie à l'ancienne et pour que le sang des rois brahmaniques se retrouvât chez les rois bouddhiques.

Tout cela est hypothétique, je ne le dissimule pas, mais nous a-t-on donné mieux et peut-on affirmer qu'à quelque chose près les choses ne se sont pas passées ainsi, et que le vide qu'on observe entre Indravarman VII qui régnait en 1220 et Nippéanbat qui régnait en 1340, ait été mieux comblé que par cette succession de rois pris à la légende écrite, à la traduction orale peut-être venues d'une même origine historique.

Quoi qu'il en soit, je pense qu'on ne peut nier la révolution dont j'ai parlé et qu'il faut la placer soit en 1290 soit en 1325, soit entre ces deux dates. C'est là le point important.

Alors même que la légende du jardinier qui devient roi serait d'origine hindoue et plus ancienne que l'arrivée de Ta-Chay, on pourrait admettre que Ta-Chay, meurtrier de son roi, aurait été habillé d'une ancienne légende et qu'on a depuis confondu les deux personnages qui en seraient l'objet.

CHAPITRE X

NOTICES SUR LES PEUPLES QUI ONT EU QUELQUES RELATIONS AVEC LE CAMBODGE DU X^e AU XIV^e SIÈCLE.

1. — Le Champa.

A l'époque de la chute des rois *varmans* au Cambodge, et de l'élévation au trône du néay Ta-Chay, le chef des concombres savoureux, le Champa était bien déchu de son ancienne splendeur.

Ses armées, peut-être ses bandes, avaient, au cours des siècles passés, plusieurs fois envahi le Cambodge et l'Annam mais toujours les Chams avaient été vaincus, pillés et successivement démembrés de plusieurs de leurs provinces.

Les Cambodgiens les battaient et les pillaient en 969, en 1145, en 1153 et les annexaient huit ans à leur empire. Ils les battaient encore en 1190 et, pendant trente ans à partir de cette année, le Champa fut gouverné par un yuvarâja cambodgien, jusqu'en 1220. Quand les Cambodgiens se retirèrent, c'est qu'ils avaient besoin de toutes leurs forces pour résister aux Siamois qu'ils combattaient à l'ouest. Alors le roi des Champas, Jayaparamesvaravarman II, ong Ançaraja, remplaça l'yuvarâja à Vijaya (Binh-dinh) la capitale des Champas du nord.

Les Annamites dont ils pirataient le littoral, dont parfois ils envahissaient les provinces méridionales, les avaient écrasés en 1045 et s'étaient emparé de leur capitale, de la reine, des femmes du palais et des danseuses de la cour. Battus de nouveau en 1061, le roi d'Annam n'avait consenti à leur rendre leur roi que contre la cession des trois provinces septentrionales de leur royaume. Vaincus de nouveau en 1241, ayant appris que Kou-bilaï avait renversé la dynastie des Song et conquis toute la Chine, ils n'osèrent, en 1280, résister à cet empereur. Afin de le

détourner des idées de conquête qu'il nourrissait contre le Champa, ils avaient, sous leur roi Jaya-Sinhavarman II (1), fait acte de soumission, mais Koubilaï n'avait reçu leurs avances que sous la condition qu'ils accepteraient son protectorat sous la forme d'un conseil de gouvernement nommé par lui et composé de Tartares ; après avoir accepté cette dure condition ils s'étaient soulevés en 1282 et avaient emprisonné les agents de l'empereur.

Une armée sino-tartare envoyée contre eux débarqua au port de Tchen-tchin et s'empara de Lin-Yi, la capitale. A cette nouvelle, le roi et son fils Po-Ti (2), qui avait conseillé son père, s'enfuirent dans la montagne. Ils envoyèrent de leur retraite des délégués partout pour rassembler des troupes, puis, ayant endormi le général chinois par un semblant de négociations, ils l'attaquèrent à l'improviste et le vainquirent. Croyant alors obtenir de meilleures conditions, ils demandèrent sérieusement à traiter. Leurs propositions furent repoussées ; la guerre reprit et se prolongea sans donner aucun avantage aux Chinois. Koubilaï mourut avant d'avoir pu venger l'offense qu'on lui avait faite (3).

En 1300, ayant envahi les provinces cédées par eux en 1061, les Champas avaient été battus de nouveau et obligés de céder deux autres provinces au roi d'Annam ; leur roi épousa l'une des filles du vaincu. Enfin, en 1311, ils avaient dû accepter des mains du roi d'Annam un roi Cham d'origine, en remplacement de celui détrôné par leurs armées.

Entre temps, leurs bandes pillaient le Cambodge devenu faible et dépeuplé, déjà en décadence. Mais leur royaume, plus malade que celui des Khmêrs, était à la veille de disparaître.

La guerre était latente entre les Chinois et les Champas, quoiqu'il n'y eût plus d'armées en présence, mais une hostilité sourde durait et nuisait au commerce maritime. Un roi champa que les Chinois nommaient I-ta-ta-ha, probablement Çri-Indra, le Ché-bong-nha des annamites qui régnait en 1373 et sur lequel nous ne savons rien (roi de la décadence, qui n'a pas laissé de

(1) Le Po-yeou-pou-le-tcheou des Chinois.

(2) Nom que les Chinois donnaient à ce fils.

(3) P. Gaubil, *Notice historique sur la Cochinchine*, p. 57 du 31^e vol. des *Lettres édifiantes*.

traces dans les inscriptions), mettant à profit le renversement de la dynastie étrangère des Moghols et l'instauration de la dynastie des Ming, envoya une ambassade et des présents au nouvel empereur. Plus tard, le roi cham envoya à l'empereur de Chine 70.000 livres pesant d'un bois précieux trouvé sur vingt vaisseaux de pirates ou de partisans chinois dont ses marins s'étaient emparés. Cela fut agréable à l'empereur de Chine.

Cependant, les Champas, diminués de cinq provinces et se sentant menacés, rêvaient de reprendre aux Annamites les terres conquises sur eux. Ils ne voulaient pas périr et toute leur politique tendait à la guerre de revanche. L'empereur de Chine leur défendait d'attaquer le Tonkin, leur recommandait la paix, mais la paix, pour eux qui étaient demembrés, c'était la mort, alors que la guerre c'était au moins l'espérance de reprendre les provinces perdues, de reconstituer leur royaume. Ils faisaient la guerre malgré leurs intérêts immédiats, malgré les défenses de l'empereur de Chine, et celui-ci, — jugeant les choses à son point de vue chinois, — ne comprenait pas qu'ils devaient la faire.

En 1377, dans une sanglante bataille qui se livra sous les murs de la citadelle de Cha-ban, leur nouvelle capitale, les Champas conduits par leur roi Ché-bong-nha (Itataha, Crîndra) écrasèrent l'armée annamite. Le roi Tràn-duê-tong et presque tous ses officiers périrent ce jour-là. Pour profiter de leur si complète victoire, les Champas marchèrent sur le Tonkin, mais ils échouèrent devant les ports de Dai-an, de Thiên-phu (Than-phu) et, pour comble de malheur, une tempête détruisit leur flotte quelques mois après, alors qu'elle cinglait vers la côte tonkinoise.

En 1378, voulant faire une créature, ils proclamèrent roi du sud du Tonkin le frère du roi tué par eux sur le champ de bataille et qu'ils avaient fait prisonnier. Ils lui constituèrent un parti puissant avec ses propres partisans et tous les Chams qui n'avaient pas quitté le pays. Mais l'armée annamite, ayant attaqué les Champas, les poussa les lances dans les reins et les poursuivit jusque dans leur capitale. Cha-ban tomba de nouveau au pouvoir de l'armée annamite qui, quand elle partit, se retira chargée de butin.

En 1382, les Champas s'étant refaits, envahissent de nouveau le Nghé-an et le Thanh-hoa où toute la population, qui était de race chame, se soulève contre les Annamites. La flotte champa paraît sur les côtes, elle est commandée par le roi lui-même, mais cette flotte est vaincue, et l'armée de terre, trop faible alors qu'elle n'a plus l'armée de mer pour la soutenir, se débande. Les Champas reparaissent cependant aux frontières et reprennent la province de Thanh-hoa. Ils sont encore vaincus par la suite et leur flotte est détruite par le feu.

Rentrés chez eux, les Champas se réorganisent, se préparent pour une nouvelle guerre. Les Annamites les préviennent, dirigent une armée de terre et une armée navale contre eux. La flotte ayant été victime d'un gros orage, Çri Indra (1) attaque l'armée de terre, la bat en six rencontres, marche sur la capitale du Tonkin et force le roi à prendre la fuite. Le pays est ravagé et demeure six mois aux mains des Champas qui, très imprévoyants, ne sachant pas organiser le ravitaillement, n'y trouvant plus de vivres, rentrent dans leur royaume.

Ils arment de nouveau en 1390, ils sont vainqueurs, puis vaincus deux ans plus tard et leur roi, Çri-Indra, le valeureux, l'infatigable, est tué à coups de fusils à bord de son vaisseau. Les Champas perdent en lui leur défenseur le plus énergique.

Un général, cham Li-Khay, s'empare du pouvoir alors qu'en Annam un général annamite usurpe le trône, et les difficultés que suscitent ces deux usurpations chez les peuples ennemis suspendent la guerre acharnée qu'ils se font.

Elle reprend, en 1403, après la mort de Li-Khay, sous le roi que les Annamites nomment Ba-dich-lay et les Chinois Tchen-pa-ti-lay. Cette fois-ci, ce sont les Annamites qui ont attaqué les Champas. Ceux-ci n'étant pas en état de leur résister demandent la paix, l'achètent et la paient du territoire de Co-luy dont les Annamites firent les provinces de Thanh-hoa (Quang-nam) et de Tu-nghia (Quang-ngai) qu'ils placèrent sous le commandement d'un chef cham, traître à son pays, transfuge de sa race.

Cependant, les Annamites étaient décidés d'en finir avec la nation des Champas qu'ils combattaient depuis six siècles et qui, vaincue, se trouvait toujours en armes et les menaçant.

(1) Le Ché-bong-nha des annamites.

Le roi du Champa prévenu que le roi d'Hanoï arme contre lui, s'adresse à l'empereur de Chine, lui demande d'intervenir ; l'empereur intervient ; les Annamites n'écoutent pas ses exhortations et envahissent la province de Chaliya que les Champas ont reprise aux Annamites quelques années avant. Tchen-pa-ti-lay, furieux contre l'empereur de Chine qu'il soupçonne de l'avoir abandonné, s'allie avec un rebelle tonkinois, et l'empereur, mécontent et qui d'ailleurs ne peut rien sans intervenir les armes à la main, l'abandonne à sa destinée. Les Annamites envahissent alors le Champa et bientôt rien ne leur résiste plus que Cha-ban la capitale, mais elle tient si ferme et le pays est si pauvre que, ne parvenant plus à se ravitailler, l'ennemi est obligé de lever le siège et de repasser la frontière.

Quelques années plus tard, les Champas sont encore si faibles qu'ils n'osent pas agir alors que les Annamites sont en guerre avec la Chine qui leur réclame la province de Lang-son, et qu'ils laissent passer cette occasion unique qui s'offrait à eux de profiter des embarras de leurs ennemis pour reconstituer leur pays. C'est qu'au Champa tout est désespéré et qu'on n'obéit plus au roi. Des intérêts divers dictent la conduite des chefs, et le royaume est divisé contre lui-même. Les Annamites sont sous le joug de la Chine, mais comme les Champas n'ont pas aidé les Chinois, ceux-ci sont contre eux. Ils pourraient encore s'allier aux Annamites contre les Chinois, se faire payer leur alliance ou seulement leur non-intervention de tout le territoire qui leur a été pris. Ils pourraient aussi envahir le territoire désiré et l'organiser rapidement pendant cette guerre sino-tonkinoise de dix ans. Ils ne font rien, et demeurent inactifs tout le temps que dure la guerre et bien des années encore après.

Quand ils reparurent aux frontières de l'Annam, en 1444, sous un roi que les Annamites nomment *Bi-Cai* et que les Chinois appellent *Ma-ho-pen-kai*, il était trop tard. Le Tonkin était réorganisé et les Annamites en état de résister. Ils résistèrent si bien aux Champas que ceux-ci furent battus et que leur capitale, Cha-ban, fut encore une fois prise d'assaut. Le roi *Ma-ho-pen-kai* fut fait prisonnier avec toute sa famille et son sérail.

Les grands du royaume n'hésitèrent pas un seul instant : le

roi prisonnier ne pouvait que nuire à la nation, ils le déposèrent et élirent un prince de la famille royale chame que les Annales nomment *Ma-ho-qui-lai*, que les Chinois nommaient *Ma-ho-kouey-lay*, et qui était neveu de l'ancien roi *Tchen-pa-ti-lay* (1). Cette élection faite, ils obtiennent sa ratification de l'empereur de Chine et ne s'occupent plus du prisonnier des Annamites.

C'est alors que ceux-ci, afin de diviser leurs ennemis remirent *Ma-ho-pen-kai* en liberté et le firent reconduire à la frontière du Champa. Quand il arriva à la capitale, ce roi détrôné apprit que le roi élu avait été assassiné et qu'un prince que les Annamites nomment *Qui-dol* l'avait remplacé sur le trône. Ce roi *Qui-do* offrait alors de traiter avec la cour d'Annam. Il fut éconduit comme régicide, et tout en resta là, semble-t-il.

Les Annales chinoises signalent ensuite un roi qu'elles nomment *Mo-lo-pan-lay-ve* et enregistrent sa mort en 1460. C'est le *Ban-la-tra-Duyet* des Annamites qui, disent-ils, aurait assassiné *Qui-do* et se serait emparé du trône. Cet usurpateur abdiqua vers cette époque en faveur de son frère *Ban-la-tra-toan* (le *Ban-la-tha-tsuen* des Chinois).

Ce nouveau roi des Champas ayant pillé la province de *Hoachâu* et, ce faisant, fourni aux Annamites l'occasion qu'ils attendaient, le roi de ceux-ci résolut d'en finir avec le Champa et de l'annexer tout entier à son royaume. Il lança sur le pays une armée de terre forte de 160.000 hommes et par mer il envoya sur 10.000 jonques de guerre une autre armée qui ne comptait pas moins de 100.000 guerriers. Effrayé, le roi des Champas demanda la paix, celui des Annamites accepta la conférence mais refusa les transactions proposées.

Le lendemain de la rupture, la bataille s'engagea et la citadelle de *Thi-nai* fut investie ; le jour suivant *Cha-ban* mal défendue était prise d'assaut, livrée au pillage et au massacre : 40.000 personnes y périrent et 30.000 prisonniers furent dirigés sur le Tonkin. Le roi était au nombre de ceux-ci, bien traité, mais insoumis et furieux. Il mourut en route, dans le *Nghé-an*, et sa tête, ayant été tranchée sur l'ordre du roi des Annamites, fut placée à l'avant de la jonque royale, au pied d'un étendard blanc

(1) Les Annales annamites prétendent que ce roi fut imposé aux Champas par les vainqueurs.

sur lequel était écrit : « *Tête de Tra-toan source de malheur pour le Champa son pays* ».

Ainsi finit ce royaume de guerriers. Les provinces furent toutes, sauf le petit Champa ou royaume de Pang-râng, qui, peut-être, n'était pas mahométan, annexées au royaume annamite et confiées à des gouverneurs annamites. Un vieux lettré cham du Cambodge me dit : « les hommes s'en allèrent pour ne pas subir le joug des Annams, s'enfuirent dans les montagnes des Moïs, passèrent au Cambodge, quittèrent le pays et s'en allèrent à Sumatra. Il ne resta plus que des femmes et des lâches, des vieillards et des enfants. »

En fait, les Annamites laissèrent beaucoup de chefs champas s'établir avec leurs serviteurs au sud du royaume, au milieu des Champas du pays qui n'avaient guère combattu les Annamites, ne les ayant jamais vus chez eux. Quant au peuple des campagnes, il demeura sur le sol et s'annamitisa lentement. Les Chams qui conservèrent leurs mœurs et leurs costumes furent désignés dans le sud sous le nom de Hoïs (prononcez *hoyes*) par les Annamites.

Nous verrons plus tard quel rôle joua cet élément étranger dans l'histoire du royaume annamite et qu'il donna le moyen aux princes de la Cochinchine (Annam) d'échapper à la suzeraineté des princes tonkinois et de constituer un second royaume annamite.

Quant aux irréconciliables, à ceux des Champas qui ne voulaient à aucun titre s'entendre avec les vainqueurs, vivre sous leur domination, ils s'embarquèrent sur leurs jonques, cinglèrent vers les mers du Sud, passèrent le détroit de Singapour et s'en allèrent, dit-on, fonder à la pointe nord de la grande île de Sumatra, leur patrie d'origine, le royaume des Atchéhs, Atchens ou Atchinois qui a duré jusqu'à nos jours, tantôt sous un roi tantôt sous une reine. Dans ce nouvel empire, les Champas, devenus les Atchinois, demeurèrent ce qu'ils avaient été toujours, un peuple remuant, entreprenant, guerrier, valeureux, toujours en révolution, toujours en expédition. Il fallut trente ans aux Hollandais à la fin du xix^e siècle, pour les réduire et les vaincre définitivement. Leur royaume ne fut détruit que de nos jours, en 1900 (1).

(1) Une carte de l'Indo-Chine qui date de la fin du xvii^e siècle, dres-

2. — L'Annam-Tonkin.

L'Annam, — après la guerre de l'Indépendance, — délivré des Chinois, se trouva, en 968, partagé entre les chefs de ses treize districts et dans une sorte d'anarchie qui ne devait pas tarder à le replacer sous le joug de l'étranger.

C'est alors qu'un ancien bœuvier, — que ses qualités avaient signalé au gouverneur de Hoang-châu, et qui, plus tard, entra au service du gouverneur du châu de Bo-chanh, — réunit une bande et, de victoire en victoire, s'empara des treize districts, se déclara roi, établit sa capitale à Phu-nho-quan et donna à son royaume le nom de Dai-cu-viêt. Il mourut assassiné, ainsi que son fils aîné, un jour qu'ils étaient ivres-morts et couchés dans la cour d'entrée du palais royal. Leur assassin, ayant été pris, fut haché menu et dévoré par la population. Ce fait nous apprend que le peuple annamite n'avait pas horreur de la chair humaine au x^e siècle de l'ère européenne et qu'il était anthropophage au moins à l'occasion et par vengeance.

Cette première monarchie s'éteignit avec le fils cadet de Binh-tiên-hoang qui régna huit mois et fut détrôné par le général Lê-hoan qui fonda la seconde dynastie, dite des *Lê-antérieurs*.

sée par les Pères jésuites envoyés au Siam en 1685, prétend nous montrer ce qui restait alors du puissant empire du Champa : un petit triangle de territoire dont la base maritime s'étendait de la frontière est de la Cochinchine actuelle, l'embouchure de la rivière de Saïgon à l'Ouest, et dont la pointe nord-nord-ouest se trouvait à la hauteur de Banam, mais reportée beaucoup plus à l'est. Il est évident que cette carte est fautive et que le triangle soi-disant cham qui y est dessiné doit être reporté au Binh-thuân et le comprenait tout entier. Sur cette même carte, je vois que l'ancien territoire du Champa est divisé en provinces annamites qui sont, en allant du sud au nord : Pan-Ran (Pang-darang) qui est le Binh-thuân actuel, — Qui-nhin ou Pulo-Cambi, qui est l'actuel arrondissement de Thanh-hoà, — Nhia qui est celui de Qui-nhon, — le Ciam (pour Chiem-Chem), le Cham proprement dit qui est la province actuelle de Quan-nam où se trouve Tourane où, dans l'extrême passé, avant notre ère, fut probablement fondé le premier établissement des Chams ; — le Thanh-hoà, au nord-est duquel se trouvait le Quan-binh, et au nord duquel se trouvait alors la province la plus méridionale du Tonkin, Quan-Vinh. Le Champa était alors désigné sous le nom de Cochinchine, alors que l'Annam portait celui de Tonkin et que les deux étaient nommés Annam, par les Annamites et srok Yuon par les Cambodgiens.

Ce roi paraît avoir été bon guerrier. Il battit, en 981, les Chinois qui avaient envahi l'Annam et attaqua les Champas qui avaient retenu les ambassadeurs qu'il leur avait envoyés, prit leur capitale et la brûla. Sa dynastie s'éteignit, en 1010, à la mort de l'un de ses fils, Lê-Ngoa-triêu, qui, pour écarter ses compétiteurs, avait fait périr ses trois frères, dont l'un avait régné trois jours, après avoir lutté huit mois avant de parvenir au trône. Son fils fut écarté du trône par un Ly-Thất-tô qui avait été chargé de sa tutelle, de la régence du royaume et qui fonda sa propre dynastie.

Cette troisième maison, dite des *Lê-postérieurs*, fournit neuf rois à l'Annam et régna 216 ans, de l'an 1010 à l'an 1225.

La résidence de ces neuf rois paraît avoir constamment été Daï-la, qu'on appela plus tard Thang-long, puis Hanoï.

Leur histoire n'est qu'une longue suite de récits de lutte contre des prétendants au trône, de soulèvements soit à l'intérieur, soit à la frontière parmi les tribus à demi-sauvages qu'on disait soumises mais qui se prétendaient indépendantes chez elles, et de guerres faites aux Chinois qui rêvaient toujours de remettre l'Annam sous le joug ou d'obtenir que ses rois se reconnussent vassaux ou tributaires de leurs empereurs, enfin de guerres faites aux Champas qui ne cessaient de piller les côtes et les provinces voisines de leur frontière.

Les Chinois sont vaincus, toujours repoussés, et les Champas, — battus, massacrés, braves mais indisciplinés, parfois vainqueurs dans une poussée hardie qui met l'empire à deux doigts de sa perte, — perdent peu à peu du terrain, sont chassés de leurs provinces du nord et reculent jusqu'à Quang-nam, au sud de Tourane.

Quant aux peuplades mi-sauvages du nord et du nord-ouest, qu'on dit descendues du Yun-nan et qui sont d'origine *tho* et *thaye* c'est-à-dire bâtarde des thays du Yun-nan et des sauvages aborigènes soumis à leur hégémonie..., quant à ces tribus qui vivent dans les régions du haut fleuve, sur les hauts plateaux que ne parcourent point les Annamites, elles s'agitent, se font la guerre entre elles, franchissent la frontière de Chine et celle de l'Annam, dévastent les villages des plaines et ruinent tout sur leur passage. Les Chinois les combattent au nord, les Annamites les

combattent au sud, mais vaincues, mises en déroute, elles reculent, puis reviennent et c'est toujours à recommencer. Ces peuples qui ne possèdent rien, qui, en se retirant, ne laissent rien derrière eux et de retour au pays d'origine y retrouvent leurs terres un instant quittées où ils reconstruisent en trois jours les abris détruits, ces peuples sont invincibles. Les Annamites et les Chinois ne pouvaient leur nuire beaucoup ; eux pouvaient faire beaucoup de mal à leur adversaire, bien que leurs invasions fussent toujours de courte durée et sans d'autre but que la vengeance et le pillage.

L'une de ces tribus, celle des Nung, parvient une fois à réunir sous un chef unique toutes les tribus voisines qui habitaient le Quang-uyen, et cette coalition, que les Annamites et les Chinois ont appelée royaume des Nung, dura moins de trente ans. Ses chefs prenaient le titre d'empereur, l'un de Truong-sanh sa capitale, l'autre de Dai-lich où se trouvait sa paillotte ; un troisième, qui avait envahi les provinces chinoises de Quang-si et de Quang-tong, se disait empereur de Dai-nam, grand empire du sud. Prise entre les Annamites et les Chinois, cette coalition de demi-sauvages, conduits par des chefs glorieux mais inhabiles à conserver leurs conquêtes, à les organiser, à les défendre par la politique, cette coalition fut vaincue, malgré l'aide que lui donna le roi d'Annam par haine des Chinois, quand il apprit que les provinces de Quang-si et de Quang-tong étaient envahies.

Le dernier souverain de la dynastie des Lê fut une femme. Elle succéda à son père qui, malade, lui remit le pouvoir. Sous le nom de Ly-chiêu-hoang, elle régna quelques mois et abdiqua en faveur d'un jeune mandarin, l'un de ses pages, Tràn-Canh, qu'elle avait choisi pour époux.

Tràn-Canh fut le fondateur de la quatrième dynastie, celle des Tràn qui compta quatorze rois et gouverna l'Annam pendant 190 ans, de l'an 1225 à l'an 1414.

Il ne semble pas que la dynastie précédente ait fait beaucoup avancer le pays dans la voie de la civilisation et que le royaume fut plus riche en 1225 qu'en 968, mais l'armée était mieux organisée, les rois mieux logés, les impôts mieux répartis et mieux payés, ce qui est considérable.

Sous la quatrième dynastie, le progrès fut plus rapide, mais

les intrigues, les révoltes, les guerres contre la Chine et le Champa furent encore plus nombreuses que par le passé. Les premières années du règne de Trần-Canh, devenu Trần-thai-Tông, furent très troublées. Le vieux roi démissionnaire, tracassé par l'oncle du roi, s'empoisonna et sa femme, l'ancienne reine, épousa celui qui l'avait amené à se donner la mort. La jeune reine, qui avait abdicqué en faveur de son mari, se vit supplanter par sa sœur qui se trouvait enceinte non du roi mais du frère du roi ; elle fut dépouillée de son titre de reine principale et ensuite donnée comme épouse à un général nommé Lê-phu-Trần.

Ce premier roi, si ingrat envers sa femme, paraît avoir été un roi valeureux sur le champ de bataille puisqu'il vainquit les Chinois au temps des empereurs moghols et les Champas toujours hardis. Il fut aussi un prince aimant à gouverner lui-même, réformateur et soucieux d'enrichir son peuple. C'est à lui que l'Annam doit les digues qui encaissent les eaux du fleuve et le conduisent jusqu'à la mer (1), le rétablissement des examens des lettrés qui portèrent les enfants du peuple, les plus distingués dans leurs études, à pousser celles-ci aussi loin que les lettrés de Chine.

Son fils, élevé par lui, repoussa deux invasions chinoises commandées par les Tartares mandchous de Koubilat-khan avec une énergie qui fut tout à fait couronnée de succès, mais qui jeta le peuple dans une misère si grande que beaucoup de gens mouraient de faim sur les routes et dans les villes.

Plus tard, les Champas envahissent le pays et parviennent

(1) C'est une grosse question, aujourd'hui très controversée, de savoir si la construction de ces digues a été une bonne chose pour le Tonkin ou bien un mal. Ce qui est certain, c'est que maintenant le fond du fleuve est plus élevé que les campagnes qu'il traverse, et que les digues, augmentées, renforcées d'âge en âge sont des ouvrages énormes, toujours sur le point de céder en quelques endroits et qui sont d'un entretien très coûteux. Il est probable que Trần-Canh et ses successeurs ont plus pensé aux intérêts immédiats du pays qu'aux conséquences futures de la construction de ces digues. Peut-être était-il impossible à cette époque du prévoir ce qui est arrivé, que le fond du fleuve se colmaterait rapidement aux dépens de la plaine qui resterait basse et que le fleuve finirait par rouler au-dessus d'elle entre des ouvrages artificiels et, par conséquent, voués à la ruine dès que l'attention du gouvernement s'en détournerait.

jusqu'à Hanoi dont ils font le siège et d'où le roi a fui. S'ils ne parviennent pas à s'emparer de la capitale et du pays, c'est qu'ils ne savent pas s'approvisionner, c'est qu'ils vivent en barbares sur le pays et qu'ils ne songent ni à l'organiser, ni à le diriger et ne s'occupent que de le piller. Le général Lê-qui-Ly les bat, les repousse et sauve son pays.

La dynastie finit mal. Lê-qui-Ly devenu tout puissant depuis ses victoires sur les Champas, pesant sur le roi, sur la Cour et sur les Conseils, défaisait et faisait les rois, gouvernait le pays et la Cour au nom des rois fainéants qu'il dominait de toute son énergie et de sa haute valeur. Trân-Nghê-Tong qui avait abdiqué le pouvoir mais qui continuait d'être roi, suivait ses conseils ; Trân-phê-Dê fut étranglé sur son ordre (1390) ; Trân-Thuân-Tong fut élevé au trône par lui, mais comme il avait de nombreux ennemis il fit tuer plusieurs généraux, un prince, les conseillers qui lui étaient hostiles et, en 1399, quand il mit Trân-thieu-Dê sur le trône, le roi n'était plus rien dans l'Etat. Lê-qui-Ly était tout, régnait en maire du palais et ne redoutait personne. Alors il se proclama « grand-père du royaume », s'habilla d'effets de couleur jaune, bien que cette couleur fût exclusivement réservée au roi, et ne sortit plus que suivi de douze parasols jaunes et or, insignes de la royauté. Enfin, écartant le roi Trân-thieu-Dê après un règne de deux ans, comme notre Pépin, il s'empara du trône, se fit appeler Hô-qui-Ly (Hô était le nom de ses ancêtres), et donna au royaume d'Annam le nom de Dai-ngu.

Il ne régnait que depuis quelques mois lorsque, — las du trône, probablement moins intéressant à occuper que le ministère —, peut-être sous la pression d'une opinion publique que nous ne connaissons pas ou d'un parti de gens dont ne parlent pas les annales, — il proclama son fils héritier présomptif, puis abdiqua en sa faveur, prit le titre de roi-père, et conserva le pouvoir.

Mais alors, les Chinois intervinrent et bientôt le royaume d'Annam ou de Dai-ngu (le Tonkin) fut envahi, occupé, durement mené. Les défaites suivaient les défaites et précédaient les massacres : Hô-qui-Ly, son fils le roi, et son autre fils furent faits prisonniers par les Chinois et leurs généraux ; leurs partisans furent arrêtés, envoyés en Chine, puis, sur la route qu'ils

suivaient, traitreusement assassinés (1404 de l'ère européenne).

L'Annam retomba sous le joug des Chinois pour une vingtaine d'années.

3. — La Chine.

La Chine, — envahie au commencement du ^{xiii}e siècle par les armées du moghol Tchenguiz-Khan (Gengis-khan), qui venaient de ravager l'Asie, la Moscovie méridionale et même la Bulgarie, — la Chine vivait alors sous le gouvernement des Moghols, qui, depuis 1214, régnaient à Pékin. Elle était puissante, habilement gouvernée mais durement menée par une dynastie barbare qui vivait comme campée dans la capitale chinoise et sous la garde d'une armée formée de Tartares et de Moghols.

C'est sous le règne de l'un de ces princes moghols, Kubilaï-khan, petit-fils de Gengis-khan qu'un Vénitien, qui était à sa Cour l'un de ses hauts officiers les plus dévoués, visita l'extrême-orient, le Champa entre autres, une partie de l'Inde et d'autres pays encore. Marco-Polo a laissé une relation de son séjour très curieuse à consulter.

Ces Moghols qui avaient si rapidement conquis l'Asie septentrionale et la Chine, avaient sans hésiter adopté la politique des empereurs qu'ils avaient renversés. Ils soutenaient tous les droits que les Chinois prétendaient avoir depuis des siècles à la suzeraineté des peuples voisins et procédaient avec eux comme s'ils eussent eu le pouvoir de les obliger à accepter leur hégémonie non seulement morale mais effective. Ces peuples, frappés du grand éclat de l'empire chinois, ne résistaient d'ailleurs pas à un prince éloigné qui n'intervenait jamais dans leurs affaires, qui ratifiait toujours les faits accomplis, apprenait avec une indifférence tranquille les assassinats des rois qu'il disait ses vassaux, les usurpations parfois scandaleuses qui troublaient les peuples dont il se disait le protecteur et qui ne faisait guère parler de lui que lorsqu'il donnait l'investiture aux voleurs de « l'unique parasol ». Tous les rois envoyaient à Pékin des ambassadeurs porteurs de présents parfois sans valeur, qui rapportaient d'autres présents, des titres souvent curieux comme celui donné par un empereur chinois à Kaundinya, « général du sud pacifié, roi du Fou-nan ». Et cette hégémonie, cette suze-

raineté morale, la Chine l'exerçait depuis mille ans, peut-être plus et l'exerçait encore à l'époque à laquelle nous sommes parvenus. Kaundinya régnait au v^e siècle, et nous voyons un roi de Siam recevoir un sceau de l'empereur de Chine Hong-wou, en 1376. Nous verrons vers 1570 un autre roi de Siam, Phra-Naret, demander à l'empereur de Chine un cachet pour remplacer celui reçu en 1376 et qui avait été perdu en 1555 au cours de l'incendie d'Ayuthya, allumé par les Pégouans, et nous retrouverons cette sorte de vassalité morale au Tonkin, quand les Français en feront la conquête à la fin du xix^e siècle.

Au xiii^e siècle, les empereurs moghols, Koubilaï-khan entre autres, se montrent plus curieux des pays voisins que les empereurs indigènes. Les vaisseaux chinois qui n'avaient pas encore jusqu'à cette époque dépassé le détroit de Malacca, qui fréquentaient peu Java et Sumatra, s'y montrent plus souvent, passent le détroit, et paraissent dans le golfe du Bengale, sur la côte du Coromandel, où ils commencent à faire du commerce, à pirater. On les trouve jusque dans la mer d'Oman, dans le golfe Persique où Marco-Polo est allé certainement en mission chinoise. Il semble aussi qu'ils voient les royaumes de l'Indochine de plus près ; c'est que les rapports avec le monde sont devenus plus fréquents et que l'impulsion impériale est plus puissante. C'est, en effet, sous Koubilaï-khan que l'ambassadeur chinois, que Tchéou-ta-Kouan (1) accompagne, vient au Cambodge pour y rechercher des réfugiés coupables d'avoir résisté à la nouvelle monarchie et de s'y tenir cachés. Mais Koubilaï veut étendre cette hégémonie chinoise qu'il a trouvée en s'emparant du pouvoir comme un des devoirs de la royauté chinoise et veut la porter plus loin encore.

4. — Le Siam ou srok Thay.

Quant aux *Thays*, qui sont les *Siamois* d'aujourd'hui, les Sayams d'autrefois, — que nous voyons paraître dans la vallée du Ménam vers le ix^e siècle de l'ère européenne, — ils étaient

(1) L'auteur de la *Description du Cambodge* au xiii^e siècle traduite une première fois en 1828 par Rémusat et, une seconde fois, par Pelliot, en 1903.

connus des Chinois sous le nom de Ay-lao ou Thay-lao (1) depuis une époque indéterminée, assurément depuis avant l'an 90 antérieur à notre ère, bien que les chroniques chinoises ne parlent d'eux pour la première fois à notre connaissance, qu'en 629. Ils habitaient, nous l'avons déjà dit, sous le nom de Nan-tchao (*chao* ou princes du midi) que les Chinois leur donnaient, un pays qui, depuis, a formé l'ouest de la province du Yun-nan, très voisine du Tibet.

Ils s'étaient probablement formés d'une colonie d'Hindous venus du Magadha, qui, après avoir civilisé la région, aurait été absorbée par les indigènes de race semi-tibétaine ; leur type est de ce fait hindo-tibétain. Dans les campagnes du Yun-nan, et surtout vers l'ouest, aux environs de Ta-li et des autres villes de cette région, la langue qu'on parle aujourd'hui est le vieux *thay*, altéré il est vrai, mêlé de mots chinois, mais le *thay* assurément dépourvu de mots pâlis.

Il semble que les caractères qu'ils employaient tout au commencement pour écrire leurs livres étaient dérivés des caractères sanscrits.

Leur isolement, en six, sept, huit, neuf principautés indépendantes de l'empire chinois mais certainement fédérées entre elles, puisqu'on les appelait aussi les *six*... les *neuf tchous*, prouve qu'ils formaient au sud-ouest de l'empire un groupe ethnique autonome et défini. Leur nom réel était *Sáyam* prononcé *Thays* ou *Shans* par les Pégouans, les Birmans et probablement par eux-mêmes à cette époque (2), mais les peuples qui habitaient au vi^e siècle le pays que nous nommons aujourd'hui la Birmanie donnaient à leur territoire le nom de Ko-Shan-Pyi, les « neuf pays Shans », de « royaume de Maa » ou « royaume de Pong ».

Dans la première moitié du vi^e siècle, le plus méridional des six *tchous* (3) *thay* d'alors, le *chao* Po-lo-ko ou Psi-lo-ko, prince

(1) Ay-lao est encore le nom donné par les Annamites aux Laotiens et aux Siamois du Nord, qui sont les descendants des Thays.

(2) En langue birmane, tous les mots d'origine sanscrite qui commencent par l's ou le ç' changent l's ou le ç en *th* : Çakia-muni devient Thakia-muni ; Sudaudara fait Thoudaudara ; — Yaçodhara devient Yathaudara ; — Çravasti devient Thawatti ; — Veçalie donne Vethalie, — et cent autres exemples que je pourrais encore donner.

(3) Les noms chinois de ces six *chao* étaient en commençant par le

du muong-Hi-tchao, profitant de la guerre que se faisaient les Chinois et les Tibétains, attaqua les autres *tchaos*, les vainquit et s'annexa leurs principautés. C'est probablement à cette époque, que ce prince, devenu souverain d'un vaste territoire, prit le titre transcrit de *māharāja* que Koubilai reconnut cinq siècles plus tard à ses successeurs, après les avoir soumis à son empire. Ce titre était peut-être déjà, au ^{viii}^e siècle, celui du *chao* suzerain. Sa capitale était la ville de Ta-li et, de ce fait, le royaume était couramment nommé « royaume de Ta-li », mais les Chinois, et probablement les autres peuples voisins, continuaient de lui donner le nom de « royaume du *Nan-tchao* » ou du prince méridional. Les Annamites leur donnaient celui de *Luc-chieu* « six princes ou six principautés ». Au commencement de notre ère, certainement avant le ^{vi}^e siècle, les voisins de ce royaume thay étaient la Birmanie et le Tibet à l'ouest, la Chine au nord et à l'est, le Tonkin ou Ngan-nan au sud-est et au sud les P'iu, P'iur, ou Birmans.

Au commencement de la seconde moitié du ^{viii}^e siècle, en 751, sous le règne de Kalo-fong, le fils de Po-lo-ko qui avait fait l'unité thay et créé le royaume de Ta-ly, du nom de sa capitale, les Chinois, — mécontents de voir succéder un royaume puissant à six principautés naturellement faibles, entre le Tibet et la province du Yun-nan, — attaquèrent le *Nan-tchao*, c'est-à-dire, le roi du royaume de Ta-li dans le but de le détruire ou de rétablir l'ancien état de choses, mais ces Thays étaient un peuple relativement civilisé et solidement organisé pour la guerre : tout homme valide devait le service militaire, était vêtu d'un uniforme fourni par le prince ; celui-ci commandait à une cavalerie supérieure à celle des Chinois, il avait des greniers à riz toujours pleins, un système d'impôts très bien entendu qui donnait les moyens de faire la guerre et de la soutenir très longtemps. Les Chinois furent vaincus plusieurs fois en 754, et leur expédition n'eut d'autre résultat que de pousser le roi de Ta-li à l'alliance avec le Tibet. Cette alliance ne dura pas, car nous voyons plus

sud : le *Nan-chao*, ou *chao* méridional, les trois Lang du nom de ses habitants qu'on distinguait en *Che-lang-tchao*, *Teny-chan-tchao* et *Lang-Kiong-tchao*, le *Yue-si-tchao* ou *Yue-si-Mo-so-tchao* et enfin le *Mong-hi-tchao*.

tard, en 794, le *Nan-tchao* faire la guerre aux Tibétains et les battre.

Les Chinois attaquèrent encore par la suite plusieurs fois le *Nan-tchao*, mais ils furent toujours vaincus par eux, et repoussés.

Il est, d'autre part, hors de doute que le *Nan-tchao* d'alors avait des relations fréquentes avec le pays que nous nommons aujourd'hui la Birmanie et qu'on appelait alors *P'iao* ou *P'iu* ou *P'iuur*, pays qu'ils avaient probablement côtoyé au temps de leur migration de l'Inde en Chine il y avait des centaines et des centaines d'années, et que depuis lors, ces relations n'avaient pas toujours été de bon voisinage. Peut-être aussi n'avaient-ils pas traversé le *P'iao* ou *P'iu* (1), mais s'y étaient-ils établis d'abord et en étaient-ils partis à la suite d'événements que nous ne connaissons pas, à une date très ancienne et indéterminée. Ce qui est certain, c'est qu'ayant échappé, en 754, aux projets de conquête que les Chinois avaient formés contre les Thays, l'un de leurs rois, Yi-meou-siun, franchit, vers 800, la frontière sud du royaume, envahit la vallée du haut Iraouaddy et porta la guerre au pays des *P'iao*, aujourd'hui la Birmanie-supérieure, et le plaça sous sa suzeraineté, puis au Tibet qu'il battit plusieurs fois.

Les *P'iao*, au commencement du ix^e siècle, c'est-à-dire peu de temps après leur défaite par le *Nan-tchao*, — ayant reconnu la suzeraineté de l'empereur de Chine, afin d'avoir un protecteur contre leur vainqueur, le roi de Ta-li accourut, envahit la Birmanie, battit en 833 les troupes qu'on lui opposa et emmena 3.000 prisonniers à Tche-tong, aujourd'hui Yun-nan-sên, sa seconde capitale. Probablement menacé par un peuple voisin de la Birmanie, dont les ingénieux chinois déforment le nom en Mi-tchén (peut-être les Arakans ou les Assams d'aujourd'hui), le roi de Ta-li ou des Thays, porta la guerre sur le littoral du golfe de Bengale (835), et en défit le souverain.

À la fin du ix^e siècle, les *Annales chinoises* et les *Annales annamites* nous disent que les *Nan-tchaos* battirent dans la province de Yun-nan, une armée chinoise venue du Tonkin alors soumis à

(1) Ce mot est écrit *prû*, par les Birmans. On prétend qu'il provient du mot *Prom* qui est le nom de leur ancienne capitale.

Prom, capitale, aurait donné son nom aux Birmans que les Européens ont autrefois nommés Braghmans, Bramans et Brakmans.

la Chine, qu'ils passèrent la frontière méridionale de cette province, pénétrèrent en Annam (le Tonkin actuel) et s'emparèrent d'Hanoi, sa capitale (863 de l'ère européenne, 785 de la grande ère Çaka). Cette expédition hardie exécutée avec une audace incroyable ayant réussi, le roi de Ta-li ou des Thays rentra au Yun-nan deux ans plus tard, et s'annexa les trente-sept districts ou tribus de cette contrée chinoise. C'est alors qu'il est dit que le royaume du Nan-tchao fut placé au nombre des quatre fléaux de l'Empire. Les trois autres étaient le Tibet, les Etats d'Igour et les Turcs, que les Chinois nommaient alors Toukve (1).

Le royaume des Thays ou de Ta-li avait atteint son plus haut développement lorsqu'à la suite d'on ne sait quels événements graves, il se divisa au ^x^e siècle en deux Etats : l'un comprenant la région occidentale où se trouvait la ville de Ta-li, l'autre comprenant la région orientale, c'est-à-dire la province du Yun-nan alors formée en confédération des trente-sept tribus qui la peuplaient (2). La séparation ne fut pas radicale, mais le roi de Ta-li qui avait été souverain des trente-sept districts du Yun-nan au même degré que des six principautés thayes, ne se trouva plus que le suzerain de l'ancienne province chinoise redevenue autonome. C'était un amoindrissement.

Il est probable que la décadence que ce partage décèle à nos yeux continua pendant les siècles suivants, puisque nous voyons, en 1253, cet Etat de Ta-li bousculé par les Moghols de Kubilaï et son mâharâja obligé, pour sauver son royaume, de se soumettre au vainqueur. De ce fait le Yun-nan retourne à l'empire chinois et le royaume des Thays devient vassal de la Chine (3).

Plusieurs fois depuis lors, les Thays de Chine tentent de recouvrer leur indépendance, mais les Chinois les réduisent de plus

(1) P. Gaubil.

(2) En fait, c'est le pays conquis et annexé au Nan-tchao qui recouvre son autonomie sous la suzeraineté de son vainqueur.

(3) Le jésuite Mathias Tchang a publié dans le *Bulletin de l'école française d'Extrême-Orient*, en 1901 (t. 1^{er}, p. 312-321), la liste en caractères chinois et transcriptions en caractères latins des 46 rois du Nan-tchao de l'an 629 à l'an 1251 de notre ère, et une liste des 11 *mâharâjas* Toan qui ont gouverné le pays, après sa conquête par les Moghols de Koubilai, de l'an 1261 à l'an 1381 environ, date où le dernier d'entre eux, Ming, fut fait prisonnier et envoyé à Nan-king.

en plus et finalement leurs derniers princes sont pris, conduits à Nan-king, la capitale chinoise, et exécutés en 1380, comme rebelles.

Mais avant l'arrivée des Moghols il semble que des événements d'une certaine gravité s'étaient passés, car c'est bien avant cette époque que nous trouvons les Thays établis au nord du Laos, à Luang-Práh-bang, à Man, à Chéang-May, fonder les Etats Shans, et un Etat puissant dans la partie nord du bassin du Mé-nam. Ils règnent à Sangkhalok (seconde moitié du ^x^e siècle) quoique encore vassaux du roi des Khmèrs, puis à Sukhodaya (1) un peu plus tard (dernier quart du siècle) et sur tout le pays des environs, à cette époque peuplée de Môn-khmèrs ou Talaings. C'est de cette ville d'abord, puis d'Ayuthyéa beaucoup plus tard encore qu'ils partiront pour fonder un certain nombre de petites principautés voisines de la rive droite du Mé-kong supérieur, puis le royaume Thay ou des Sayams dont la capitale, au ^{xviii}^e siècle, sera transportée d'Ayuthyéa à Bangkok.

Quand ils eurent fondé la ville de Sukhodaya, leur chef fut suzerain de tout le pays qui l'entoure. On ne sait pas quelles étaient les limites de ce nouveau royaume, mais il est probable qu'il n'atteignait pas Chéang-May à l'est, qu'à l'ouest il n'allait pas jusqu'à la mer, qu'au nord il avait pour frontières à peu près celles qui, aujourd'hui, séparent le Siam de la Birmanie, et qu'au sud, cette limite devait se trouver un peu au-dessus d'Ayuthyéa (2).

Il semble en effet que le pays que nous nommons aujourd'hui le Siam était depuis des siècles divisé en deux petits Etats môn-khmèrs, que le Cambodge les avait eus en vassalité pendant environ 600 ans, et que chacun d'eux avait son roi. Les livres chinois appellent Sien-lo l'Etat du nord dont la capitale était peut-être déjà La-hong (Haripunya, actuellement Lampoun), et Lo-hou, l'Etat du sud. Mais alors, il semble que le pays des

(1) Cette domination n'était pas au ^{xiv}^e siècle ainsi qu'elle peut nous le paraître aujourd'hui, puisque nous voyons, par l'inscription thaye, que le roi de Sukhodaya, Sua-Thay, eut à lutter, vers 1331, contre six rois thays du nord qui seraient venus assiéger la capitale.

(2) *Sukhodaya* ou plus exactement *Sukhudhaya* paraît venir des skt *Sukha* *étadaya*, et signifie « aurore de la félicité (ou du bonheur) ».

Thays, Sien ou Siamois s'était rendu indépendant du Cambodge et que le Lo-hou, pays du sud, était demeuré sous sa domination. C'est à cette époque que parut préah Ruông ou Râma-komhâng, chef ou chao de Sukhodaya (1), peut-être usurpateur et fondateur de la dynastie des rois de grî-Sajjanâlaya-Sukhodaya, dont quelques noms nous sont parvenus (2). Ce personnage, — que les légendes cambodgiennes nous présentent comme un chef de porteurs d'eau, chargé de prendre une fois par an de l'eau pure je ne sais en quelle grotte sacrée pour la porter au palais royal d'Entapath, et qui aurait inventé les corbeilles enduites de résine, — était, semble-t-il, originaire du Lo-hou, et se serait, à la suite de quelques difficultés, réfugié au Sien. C'est là qu'il serait devenu rebelle tout d'abord, puis chao — et qu'il aurait, peut-être après avoir vaincu le Sien, attaqué et vaincu les armées cambodgiennes envoyées contre lui. De là sa renommée, sa gloire, son arrivée au trône. Les légendes siamoises le font fils de roi, fils adoptif si l'on veut, et disent qu'il épousa la fille héritière d'un roi de Sukhodaya et qu'il fut roi parce qu'il était le mari de cette

(1) Je crains que cette assimilation acceptée aujourd'hui par presque tous les orientalistes soit risquée. Préah Ruông pourrait bien n'être qu'un personnage légendaire ou un héros préhistorique habillé d'une légende moins ancienne.

(2) Une légende siamoise raconte que prah Ruông naquit d'une princesse naga, lisez aborigène, et d'un roi de Hari-punga-gaya-nagara (Haripunyanagara) aujourd'hui Lampoun, qui l'avait connue en se jouant, qu'il fut abandonné par sa mère, reconnu par son père, adopté par lui, et nommé Aruna-koman (prince Aurore ou prince rouge), marié à une princesse héritière du trône de Sukhodaya et que c'est ainsi qu'il devint roi de ce royaume, sous le nom de préah Ruông. — Ce nom Ruông en siamois, Ruong en cambodge serait l'altération des mots Aruna-Arjuna en sanscrit, Archun en cambodgien.

La même légende dit qu'ayant manqué de respect au roi de Longu, son vassal, il fut poursuivi, battu par les gens de celui-ci et qu'il en éprouva tant de chagrin qu'il se suicida en se jetant à l'eau.

D'autres légendes disent qu'il fut assassiné dans son palais.

Les traditions écrites et orales lui donnent les noms de *phaya Dam* « prince noir » et de *phaya Fai*, « prince de feu », et disent qu'il prit la province de Chantaboun au roi du Cambodge et qu'il promena son armée victorieuse dans toute la Malaisie.

Les Malais le nomment *phaya Api* dans leur chronique. — Voy. Har-douin, *Légendes historiques siamoises*, dans *Revue Indochinoise*, 30 janvier 1904, p. 45 et suiv.

princesse. Le texte de l'inscription de Sukhodaya dit, si l'assimilation de Râma-komhêng et de Ruông est fondée, qu'il était fils d'un chau, qu'il fut chef de bande, pirate heureux et roi. Quoi qu'il en soit, il est probable que c'est à lui qu'il faut attribuer, non l'indépendance du Sien ou pays du haut Mé-nam qui peut-être était déjà indépendant quand il en devint *chao*, mais la libération du Lo-hou, ou pays du bas Mé-nam. Il est à peu près démontré que Râma-komhêng régnait en 1296 de notre ère, 1218 de la grande ère.

C'est vers cette époque que le noticier chinois déclarait que le Cambodge de 1296 était affaibli et dépeuplé par ses dernières guerres avec les Siamois, et que tout le bassin du Mé-nam se trouvait réuni en un même royaume thay que les Chinois appelaient alors le Sien-Lo-Lo-hou, d'un mot fait à la chinoise des noms que les deux royaumes avaient portés avant leur réunion : Sien-lo.

Libéré de leur suzerain, le Cambodge devenu, — à la suite de la révolution politique, dynastique et religieuse dont j'ai parlé plus haut, — incapable de remettre sous sa dépendance les principautés qui lui avaient échappé, le roi de Sukhodaya, phya Utong (1), qui certainement résidait au centre de ses Etats, — le Sien-lo et le Lo-hou conquis, — résolut d'abandonner la vieille capitale des Thays et de s'installer dans une île du Mé-nam située à plus de 500 kilomètres au sud de Sukhodaya.

Cette île ou tout au moins l'emplacement de la nouvelle résidence royale portait alors le nom populaire vulgaire de *Nang-sonor* (*marais du sonor*, une plante) et, de ce nom, les Cambodgiens le nommèrent royaume de *Nang-Snor* et, plus tard les Européens royaume du *marais des sarnau*. Le nom sacré littéraire sanscrit de Dvaravati lui fut conservé par les Pégouans et les Birmanes. Cette résidence, quand elle fut édifiée, reçut le nom sacré de Krung-Tep-Mâha-nakon-si-Ayuthya (*Devamâhanagara çrî-Ayoudhya*, « fortuné, divin et grand royaume d'Ayoudhya ») (2).

(1) Son nom de sacre est *Çrî-Surya-mâha-Dharma rājādhirāja*, les chinois le nomment *Pa-lo-lan mi-sun-loh* (pa-lo, prah-lan-mi = Rama, — sun-lah = Sourya), et d'autres textes lui donnent le nom de phrah *Ramādhīpati* ; il semble que le mot Utong était son nom vulgaire, populaire et qu'il le tenait de ce que son berceau était de nature d'or (*thong*), dit la légende.

(2) *Ayudhya* est aussi l'ancien nom du royaume d'Oudh, en Inde. — On donnait aussi à l'Ayutyéa du Siam le mot skt altéré de *Thavaravadi*.

Quant au pays il prit le nom de royaume d'Ayoutyéa ou de Siam, ou des Thays, qu'il conserva jusqu'en 1763, époque à laquelle le roi phaya Tak abandonna Ayuthya pour s'installer à Bàngkok (Thanaburi).

Leur capitale était à Ayoutyéa à 100 kilomètres environ de la frontière cambodgienne qui était alors au nord de Korat. Les Siamois en s'écartant des Pégouans qu'ils redoutaient, devenaient menaçants pour le Cambodge en décadence. C'est en effet de cette ville d'Ayoutyéa qu'ils fortifièrent, murèrent comme disent les Cambodgiens, que partirent toutes les armées qui, dans le cours des temps suivants, pendant cinq siècles, furent lancées contre l'ancien suzerain. Cette capitale des Thays, trop près de la vieille capitale des Khmers, Intapath-le-grand-royaume, obligera les rois du Cambodge à descendre vers le sud, jusqu'à Srey-Santhor, puis à Phnôm-Pénh, puis à Lovék, puis plus tard, les événements intérieurs les ayant obligés de revenir à Lovék, de redescendre sous la poussée siamoise de Lovék à Oudong.

5. — Le Laos (Ngay-Lao).

Le Laos constituait la partie septentrionale du Fou-nan au temps de Kaundinya. Il avait accepté plus ou moins la suzeraineté du grand royaume des Khmers qui se fondait au sud de l'Indochine, mais il est difficilement croyable que l'autorité du roi du Fou-nan, alors qu'il avait sa capitale à Tō-Mou, dans la province actuelle de Prey-Krâbas, put s'exercer effectivement sur des peuples placés au nord des Dânggrêk et des rapides de Kemmarat.

Le royaume des Kambujâs, soit lors de sa première formation, soit lors de la seconde, ne pouvait guère avoir sa frontière septentrionale beaucoup au delà de Khong et sa frontière nord-est loin au delà d'Attopeu.

Les rois des Kambujâs ne durent point étendre leur *influence* jusqu'à la frontière nord du royaume actuel de Luông-Prâbàng que lorsqu'ils eurent transporté leur résidence à Entapath, sur la rive du Grand-Lac. Cette influence de suzerain, plutôt cette hégémonie s'accrut par la suite, fut de moins en moins nominale au cours des événements qui surgissaient à chaque instant, mais elle ne devint jamais régulièrement effective. Le roi du Cam-

bodge put porter ses armes très haut pour châtier quelque prince soi-disant vassal qui tentait de se rendre indépendant, qui ne rendait plus l'hommage ; il put inquiéter les tribus shanes de la frontière du Yun-nan que la Chine avait placées sous son protectorat comme cela arriva au ^{xiii}^e siècle, ce qui motiva l'envoi d'une ambassade chinoise au Cambodge porter les réclamations de l'empereur de Pékin ; il put recevoir à sa Cour des princes mécontents ou en faute comme cela arriva au ^{xiv}^e siècle quand phya Vat, fils du roi de Luàng-Pràhbàng, phya Kompông, s'y réfugia, et intervenir du haut de son trône et de sa considérable puissance pour engager les rois à garder la paix, à régler leurs différends à l'amiable et surtout pour les reconnaître rois quand ils étaient sur le trône, mais non les imposer toujours ; il put recevoir les rois vassaux, surtout ceux dont le royaume n'était pas trop éloigné, et les laisser « polir de la crête de leurs diadèmes les ongles de ses pieds » ; il put aussi obtenir d'eux qu'ils laissassent placer jusqu'auprès de leurs palais les stèles qu'il leur envoyait, telle la pierre de Say-Fong, qui se trouve à quelques kilomètres au sud de Vieng-Chant..... et n'avoir été, sauf quelquefois, qu'un suzerain nominal, guère plus puissant sur les princes laotiens que ne l'était l'empereur de Chine sur les rois du Cambodge, du Siam et de Java dont il se prétendait le seigneur.

Ce peuple laotien avant l'arrivée des Thays Ay-laos était-il autochtone ? Je ne le crois pas. Mais alors d'où venait-il ? Il avait beaucoup des mœurs, des usages khmèrs et c'est probablement pour cela que les Chinois, dès avant notre ère, le qualifiaient de Fou-nanais, sans distinguer entre ses souverainetés. Il était assurément apparenté aux Khmèrs comme ceux-ci étaient apparentés aux peuples de la vallée du Mé-nam. Il semble cependant qu'il n'était pas brahmanique au temps du Fou-nan, qu'il ne le devint que très tard et qu'il ne se convertit pas au bouddhisme avant le ^{xiv}^e siècle, c'est-à-dire avant la conquête du pays par Hva-Ngom (Fa-Ngom).

Le peuple était-il absolument homogène ? Peut-être, mais seulement avant l'arrivée des peuples qui, descendant du Tibet, venaient des provinces de la Chine méridionale par petits paquets et finissaient par envahir le pays, par s'y établir et par dénatio-

naliser les indigènes ou se fondre dans leur masse, toujours, je pense, sans trop modifier les mœurs locales, en les adoptant en grande partie. Et c'est parce que ces peuples étaient homogènes ou à peu près que les Laotiens se disaient descendants d'un auteur commun et que les intérêts matériels qui les avaient divisés en cinq grandes nations n'avaient pu leur faire oublier qu'ils étaient de même origine.

On ne sait à quelle époque on peut faire remonter la migration au Laos, des Shans, Thays ou Siamois qui, on l'a vu plus haut, quoique d'ancienne origine hindoue, venaient de l'ouest de la province du Yun-nan (1). Mais il paraît certain que l'invasion des Thays aux pays shans a précédé quelque peu celle des Thays au Laos.

De même qu'il y a deux peuples Thays, — ceux qui s'établirent dans le bassin du haut Ménam et finirent par s'annexer le bas Ménam, les grands Thays, et ceux qui se sont établis au Laos, les petits Thays, — il y a deux peuples shans, celui qui s'est établi dans le haut Assam et celui qui, allant vers l'est, a traversé la Birmanie et a peuplé ce que nous appelons aujourd'hui les Etats-Shans.

Les livres chinois disent qu'il y avait deux sortes de Thays et ils ne les distinguèrent pas en grands et petits Thays, mais en Thays noirs et en Thays blancs. Cette distinction eût été plus exacte s'ils avaient dit « vieux Thays », c'est-à-dire Thays hindous qui étaient noirs, et « nouveaux Thays », c'est-à-dire les aborigènes du Yun-nan qui étaient devenus Thays par suite de l'occupation de leur pays par les Thays originaires de l'Inde, bien qu'ils fussent, eux, de race chinoise (?), jaune, ou blanche ou à peu près (2).

(1) C'est alors que les Chinois pour distinguer les Thays du Yunnan des Thays du Laos, donnèrent à ceux-ci le nom de *Thay-lao* et *Tho-lao*.

(2) Ces *Thays* qui ont immigré au Siam étaient les Thays noirs, c'est-à-dire ceux qui, d'origine hindoue, s'étaient annexés les provinces peuplées de Chinois jaunes qu'on appelait Thays blancs et qui ne les auraient pas suivis au Siam, parce qu'ils étaient la population vaincue, soumise. De là le nom de *Thays* ou *Syamas* qui veut dire « noir ». — Ces distinctions de peuples entre noirs et blancs sont fréquentes en Extrême-Orient : ainsi les Tibétains appellent les Hindous *Djagar* et les Chinois *Djanag*, c'est-à-dire *Dja* noirs et *Dja* blancs.

Il y a bien encore au Laos et vers le Tonkin des peuplades qui se disent Thays noires et Thays blanches, mais cela tient, dit-on, à la couleur qui prédomine dans les vêtements qu'elles ont adoptés. Il ne faut donc pas tenir compte de ces appellations actuelles pour résoudre le problème qui nous occupe ici.

Or, ce sont ces Thays et je crois les Thays noirs, alors les maîtres des Thays blancs qui, battus par les Chinois, revinrent en Birmanie qu'ils avaient côtoyée, peut-être habitée, il y avait des centaines d'années pour gagner la Chine, et qui de la Chine avaient gagné le haut Ménam et s'y étaient établis dès le ix^e siècle, au plus tôt et le xi^e au plus tard. C'est de là qu'ils partirent pour se répandre dans le Laos.

Les tribus laotiennes étaient alors gouvernées par des chaos de leur race, des chaos ou *khuns* qui n'étaient pas d'origine thaye, et je crois qu'il en fut toujours ainsi au Laos, sauf peut-être chez les principautés de Xieng-May (1) et de Xieng-Sen qui, voisines du royaume de Sukhodaya, paraissent avoir eu des princes d'origine thaye toujours ennemis des Laotiens. Ce qui est bien certain, c'est que le Laos demeura jusqu'à nos jours indépendant du royaume des Thays et que, tandis que les peuplades du nord du Ménam regardaient, déjà au xiii^e siècle, vers Sukhodaya, celles du Laos regardaient depuis des siècles vers Suvanna-Bhuen-Xieng-Dong et Xieng-tong-Muong-Swa, aujourd'hui Luang-Préah-Bâng.

Les Thays étaient plus avancés en civilisation que les Laotiens. Ils arrivaient nombreux, ayant derrière eux les grands Thays (ceux qui allaient prendre le nom de Siamois, qu'ils avaient peut-être autrefois porté) qui les poussaient, leur donnaient l'impulsion, les armaient et peut-être les aidaient de troupes levées chez eux. Ils devaient l'emporter sur les Laotiens plus barbares. Il semble bien qu'ils l'avaient déjà emporté sur eux à la fin du xiii^e siècle, quand, s'étant emparés de tout le pays qui existe entre le haut Ménam et le haut Mékong, ils prirent la seconde capitale du Laos et s'y établirent en rivaux de Luang-Préah-Bâng. On connaît aujourd'hui cette ville sous

(1) Le nom sanscrit de cette ville était Phthalibot. — Le mot que j'écris *Xieng* ici (forme adoptée par les Européens du Siam) se dit *Chéang* en cambodgien.

le nom de Vieng-Chant ; les Thays lui donnèrent celui de Candanapuri, la ville du santal (1).

Il est probable que les Thays étaient encore maîtres d'un vaste territoire au nord, à l'ouest et au sud de cette ville quand, — conquis probablement sous le grand phya Râma-Komhêng, — parut, vers 1336, le héros des Laotiens, le grand Hva-Ngom.

Il existait alors, au lendemain de la brisure du royaume des Khmêrs ou Kambujâs, deux grands royaumes au Laos : le royaume du Lan-Chhang-Hom-Khao, ou Si-Lansong Hom-Khau, « million d'éléphants et parasol blanc » (2) et le royaume de Candanapuri, c'est-à-dire de la « ville murée du santal », l'un peut-être encore laotien, l'autre certainement thay.

6. — La Birmanie, autrefois pays des Mons.

Le pays que nous nommons aujourd'hui la Birmanie est connu des Cambodgiens depuis de nombreux siècles sous le nom de *srok Môn*, « pays des mons », *srok Bakou*, « pays des Bakous, Békou (ou Pégouans) ». Bien que les inscriptions ne parlent pas de lui. Il n'est pas possible qu'ayant une frontière commune, — peut-être l'actuelle frontière siamo-birmane, — ces deux peuples ne se soient pas plusieurs fois rencontrés et combattus avant le xiv^e siècle.

Cependant, sans les noms de quelques esclaves *môn*s, relevés sur les pierres (inscription de Ta-Prohm), on pourrait croire que les Kambujâs ont toujours ignoré les habitants du pays situé au nord et au nord-ouest des pays siamois ou shans (3) qui leur étaient alors soumis, sous d'autres noms que ceux que nous leur donnons. J'estime qu'il n'en pouvait être ainsi et que les Cambodgiens n'ont pu ignorer, avant la formation du royaume des Thays et la perte du Laos, les événements qui s'accomplissaient

(1) *Canda*, *Chanda*, santal ou sandal, un bois précieux qui, dans le passé, était réservé pour les palais, les temples, et les statues du Bouddha.

(2) Le nom complet de cette ville de Vieng-Chant alors qu'elle était la capitale d'un royaume comprenant celui de Vieng-Chant et celui de Luâng-Prabhâng, serait *Si-Satana-Khanohhutta-attallah-mah Si-Lansong Hom-Khau*.

(3) Le mot *Shan* est la prononciation locale du mot *Siam*.

soit en Birmanie (Mienmâ), soit au Bakou (Pégou). Ils ont connu les diverses capitales de ces pays et c'est parce qu'ils connaissaient ces diverses capitales qu'ils ont plusieurs mots pour nommer les habitants du pays. Voyons donc quels étaient ces événements et ces déplacements de capitales qui, toujours, sont l'effet ou la cause de grands changements politiques.

A une époque très ancienne et certainement voisine de celle où Alexandre le Grand (iv^e siècle av. notre ère) entreprenait la conquête de l'Inde du nord et où ses généraux fondaient un royaume indo-grec sur les bords du Gange, peut-être même à cette occasion, des Hindous venus d'un pays nommé Kalinga ou Talingana, vinrent s'établir sur la côte orientale de la mer du Bengale, c'est-à-dire en Indo-Chine. Cette côte était alors occupée par des peuplades certainement à demi-sauvages nommées *Bilus* ou *Balas* dont il reste encore, dit-on, quelques tribus dans ce pays et au Siam. Les Hindous furent par ces peuplades accueillis on ne sait comment, mais comme elles n'étaient pas en état de résister aux nouveaux venus, qui venaient d'un pays déjà plié à la civilisation brahmanique et sachant combattre, elles les laissèrent s'établir sur leur territoire, au milieu d'elles, ou bien elles se retirèrent pour leur faire de la place. Ces colonies hindoues devaient être presque en tous points semblables à celles qui, dans le sud et le sud-est de l'Indo-Chine, fondaient des comptoirs ou petits centres de commerce qui, plus tard, devaient être le Kambodje et le Champa. Les colonies ouvertes sur la mer du Bengale furent probablement fondées aux endroits où se trouvent les villes actuelles de Tavay, Merguy, Ténasserim et Martaban que les indigènes nommaient avant notre arrivée, Thavoy, Mant, Tanao-grî et Matahma. Nous ne savons pas quels noms ces villes portaient lors de leur fondation, mais nous savons que les Hindous avant l'invasion, ou que les nouveaux venus avaient appelé le pays où ils s'établissaient d'un nom sanscrit, et que ce nom était *Ramanhanhadéça*, le pays Ramanhnha, le « pays charmant », de l'aspect qu'ils lui avaient trouvé.

C'est de ce nom de *Râmanhnha* que leur serait venu, nous l'avons déjà dit, le nom qu'ils prirent ou qu'on leur donna : *Râmanhnhy* d'abord, puis *Mány*, *Môny* qui finit par se prononcer *môn* écrit *mân* et quelquefois *mânî*. Quoi qu'il en soit de cette éty-

mologie peut-être singulière c'est sous ce nom que les Cambodgiens connaissaient, il y a plus de mille ans, les habitants du pays que nous nommons la Birmanie et c'est encore ce nom qu'ils donnent aux Birmans d'aujourd'hui.

Le pays situé au nord du Ramanhnhadéça, que les Mòns et les Balas ou Bilus habitaient, était nommé d'un nom sanscrit *Suvarma-bhumi*, « terre de l'or », par les lettrés hindous, mais il est plus que probable que ses habitants, peut-être autochtones, lui donnaient un nom qui n'était pas ce nom savant et étranger, un nom qui ne nous est pas parvenu.

Ces habitants primitifs à l'époque où les Kalingas ou Kalinganas fondaient leur empire du Ramanhnhya, étaient les *Karein* ou *Kareiners* qui, peut-être, avaient des chefs, mais qui ne devaient pas, à cette époque, avoir atteint un stade de civilisation bien supérieur à celui des Bilus ou Balas de la côte du Ténasserim. Ce peuple existe encore aujourd'hui, dispersé au travers des pays que nous nommons Basse-Birmanie qui fut le Pégou, et Haute-Birmanie qui fut l'Ava (1). Il habite dans des villages peu nombreux, toujours dans la campagne, loin des villes avec des mœurs sensiblement différentes de celles des peuples qui l'ont asservi. Son langage n'est pas au nord, en Ava, ce qu'il est au sud, en Pégou, et de même qu'il y a une grande différence entre la langue des Péguans, et celle des Birmans, il y a une grande différence entre l'idiome des Kareins du nord et celui des Kareins du sud.

Quand les premières colonies des Kalingas se trouvèrent à l'étroit, il semble qu'elles essaimèrent vers le nord et qu'un jour, elles fondèrent à l'embouchure de la Salouën une ville qui devint leur capitale, et qu'ils nommèrent *Thahtun* et qu'on appela de leur nom Taling. Si leur grande et première capitale fut placée aussi haut dans le nord, c'est assurément que leur autorité, je dirai même leurs conquêtes s'étaient étendues beaucoup plus haut et qu'ils étaient déjà les maîtres de ce qu'on a appelé depuis la Basse-Birmanie. Cette fondation pourrait bien remonter au tout premier siècle de notre ère et se trouver contemporaine de celle de Ta-Mou, dans le Fou-nan.

(1) La capitale du pays soumis au roi d'Ava paraît avoir porté, avant de s'appeler Ava, le nom de Muang Kam.

Plus tard au ^{vi} siècle, on raconte qu'un prince môn de Thahlun ou Taling et ses gens s'en allèrent un peu plus au nord et fondèrent la ville de Pégu, dans le pays de Vukam, probablement sur le territoire d'une tribu Karein qui portait le nom de Pègu, puis ils lui donnèrent un nom sacré d'origine sanscrite, hindoue par conséquent, *Hangsavatti*, nom que les Cambodgiens connaissent et prononcent Hângsavodey, la « ville des cygnes ». C'est alors qu'ils prirent ou reçurent le nom de Pégu, Bakou, Pagou, que toute l'Indochine leur donna et que les Européens prononcèrent « Pégouans ».

A peu près à l'époque où les Kalingas fondaient la ville de Thahlun, un autre peuple qui venait de la frontière du Tibet, ou du Tibet lui-même, envahissait le pays que nous nommons la Birmanie supérieure, en faisait la conquête et peu à peu descendait au sud par les vallées de l'Iraouaddi, la grande rivière du Suvanna-Bhumi. Ces nouveaux venus se disaient de race supérieure, noble (*kula*) et prenaient le nom de Marammâ, Mrahmâ ou Miemmâ qui était peut-être le leur, mais qu'ils affectaient de confondre avec le mot *brahman*; les indigènes et les Pegouans, les nommaient *kolas*, étrangers. En fait, quoique plus blancs que les Môn, ils provenaient du Tibet méridional, arrivaient deux siècles environ après ceux-ci dans le Suvanna-Bhumi et n'avaient pas de raison de se dire d'une origine plus noble que les Môn puisqu'ils étaient originaires d'un pays qui devait en partie sa civilisation à l'Inde et d'autre partie à la Chine.

Entraînés par leurs premières et probablement faciles victoires, les Birmans paraissent être descendus jusqu'à Prome (skt *Çrikkhétara* ou *Crî Kshêtra*) et y avoir fondé leur seconde grande capitale dès le premier siècle de notre ère, sur un territoire qui portait le nom de *Prû*. C'est de ce nom *Prû*, transformé en Prom, Prome, Proma que les Birmans firent Brahman et que les Européens firent Brakmans, Brakmars et Birmans. Les Chinois qui ne peuvent prononcer les *r*, de ce mot, prononcé *Piu*, firent *P'iao* que leurs chroniqueurs ont employé au moins du ^{vii} siècle jusqu'à la fin du ^{xiii} siècle.

Cette seconde capitale fondée, rencontrèrent-ils les Môn et furent-ils par eux obligés de remonter vers le nord ? On ne sait, mais il est certain qu'au ^v siècle, alors que les Môn envahis-

saient la Basse-Birmanie et se préparaient à fonder la ville de Pégou, les Birmans fondaient leur capitale de Pagan ou Pagan, qui plus tard, probablement quand ils l'abandonnèrent pour s'établir à Mien, prit le nom de Tagoung (1) ; du nom de la quatrième capitale, Mien, les Chinois les nommaient parfois les Miens.

Aujourd'hui et l'on ne sait depuis combien de siècles, — les Cambodgiens les nomment *Kolas* et *Phouméas* sans savoir ce que ces noms signifient. *Kolas* peut venir de *kula*, noble, mais il peut venir de *kola*, étrangers. Or les Birmans prétendent que *Kola* n'est pas leur nom et ceux d'entre eux qui font du commerce sur les rives du Mékong affirment ne l'avoir entendu employer pour les désigner que par les Cambodgiens et les Laotiens. Voici, je crois, le sens du second : du nom *Suvanna-Bhumi*, « Terre de l'or », je crois que les Cambodgiens n'ont retenu que le dernier mot *Bhumi*, et que c'est de cette survivance qui n'a plus aucun sens dès qu'elle n'est plus précédée du mot *Suvanna* (or) que provient le nom qu'ils donnent parfois à la Birmanie (2). A moins cependant qu'on ne lise *Phoumméas* que j'ai trouvé une fois écrit *phoum*, pays ; *méas*, or, ou *bhû* qui, en sanscrit et en pâli, a le sens de « terre » et qui, joint au mot *méas*, or, a le sens de Terre de l'or.

Les Mòns ou Pégus ne furent pas, en outre des tribus aborigènes que les Birmans avaient à combattre, leurs seuls adversaires sérieux. Plus au nord, il y avait les Nan-tchaos ou *Thays*, qui étaient d'origine anciennement hindoué établis depuis des siècles entre le Tibet et la Chine et qui venaient de se réunir ou qui devaient bientôt se réunir en un seul royaume, battre les Chinois, s'annexer le Yun-nan, et qui, devenus très forts, pouvant lever une armée puissante, se sentaient attirés vers le sud. Il est probable qu'ils envahirent plusieurs fois le pays des Bir-

(1) Cette capitale ancienne n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville sans importance.

(2) Et pourtant je ne suis pas sans inquiétude. Un satra cambodgien donne à un prince le nom de *Bhumèa*, et dans certaines leçons, celui de *Bhumi*, maître de la Terre. Je me demande si ce mot n'a pas un sens qui m'échappe ou s'il n'est pas la déformation d'un mot que je ne puis rétablir sous sa forme vraie.

mans au VIII^e et au XI^e siècles, et qu'ils le mirent et le gardèrent longtemps sous leur joug. Alors que les Chinois nommaient Nan-tchaos les principautés thays du Yun-nan, les Birmans leur donnaient le nom de Tarop, Tarok ou Tarek par lequel ils désignaient aussi les Chinois ; de leur côté, les Thays du Yun-nan et les Chinois nommaient les Birmans du nom de leur quatrième capitale, Mien.

Il est probable que c'est au cours de leur domination sur la Birmanie dite aujourd'hui supérieure que les Thays, toujours attirés vers le sud, s'immiscèrent dans les affaires des habitants du haut bassin du Ménam, peut-être pour les aider contre les Kambujâs et qu'ils commencèrent par s'établir dans cette vallée aux environs du X^e siècle et par y fonder les villes de Hari-Punya-Gaya (Hari-Puñyanagara), aujourd'hui Lampoun et de Sukhodaya, alors que d'autres Thays pénétraient au Laos et parvenaient à s'emparer de Vieng-Chant, tous pays subissant alors la suzeraineté des Kambujâs et dépendant plus ou moins directement de leur vaste empire.

La fondation, au VI^e siècle, de la ville de Pégou par les Mòns semble démontrer que ceux-ci avaient déjà conquis les bouches de l'Iraouaddi, battu les Birmans et qu'ils les avaient obligés à remonter vers le nord où probablement ils trouvèrent les Nantchao ou Thays.

Ce qui est certain c'est qu'ils se trouvèrent aux prises avec eux dès le siècle suivant, alors qu'au sud ils avaient les Pégouans à combattre. Quand, plus tard, les Thays passèrent la frontière et envahirent la vallée du haut Ménam, soit qu'ils fussent attirés par elle, soit qu'ils fussent refoulés par eux, les Birmanes n'eurent plus que les Pégouans devant eux. Alors ils engagèrent cette lutte qui devait durer autant que les Européens n'interviendraient pas dans leurs différends pour les trancher à la façon du Juge dans *L'huître et les plaideurs*.

Tout ce qu'on sait de la période antérieure au XI^e siècle, c'est que Prom (Sirikhelara) était la capitale du royaume au VII^e siècle, mais on ne saurait dire quel peuple, les Talaings (futurs Pégouans) ou les Mrammas (futurs Birmans) y commandaient. C'est peu de chose, mais cela suffit pour fixer un point, l'existence de Prôme à l'époque où les Varmans régnaient à Vaydhapura

dont les ruines ont été retrouvées dans le Prey-Krabas, au sud de Bâti.....

Au ^x^e siècle, le royaume des Pégouans avait été soumis aux Birmans, et Dala (Rangoun) à l'embouchure de l'Iraouaddi était leur capitale. Martaban et Bassein sur un des bras du delta de l'Iraouaddi étaient les principales villes et les capitales de ces deux provinces.

Pagan (Pakan ou Arimaddana), leur ancienne capitale, possédait les statues de 51 de leurs rois et, depuis qu'ils étaient établis au sud du royaume, on racontait au ^{xiii}^e siècle qu'ils avaient eu plusieurs rois fameux : Uzam qui fut élevé au trône en 1250 de notre ère et qui fut écrasé par un éléphant en 1283 ; Narasiha-pati, son fils, né de la fille d'un tourneur, lui succéda au détriement du fils légitime Sihasura qui fut tué par les hauts fonctionnaires.

Ce roi, ayant été ogre dans une de ses existences antérieures, était méchant, enclin à la colère, orgueilleux, grand mangeur, grand buveur, et ne craignait pas de manger de la viande. Il était aussi, disent les annales, de tempérament voluptueux et avait 3.000 femmes en son palais, une première reine et cinq reines de second rang. L'un de ses fils, qu'il avait fait arrêter par un de ses autres fils, parvint à s'enfuir du palais où il était à la chaîne, se révolta contre lui et, l'ayant fait prisonnier à son tour, en 1286, finit, après deux ans, par lui faire remettre un poison dont il mourut vers 1288.

Son successeur fut son fils rebelle, Sihasura, prince de Prôm, qui se tua lui-même en bandant son arc alors qu'il faisait la guerre au prince de Dala (Rangoun), son frère (1288).

Kyoswa, son frère, lui succéda. C'était un prince d'un extérieur distingué, d'esprit délicat et raffiné, pieux, dévot et d'une sagesse exemplaire. Il considérait ses sujets et les révérends religieux comme « la chair de sa propre chair », mais il est probable qu'il n'était ni génial, ni politique habile, car il ne parvint pas à reprendre une seule des provinces qui s'étaient détachées peu à peu du royaume de son père. Il fut renversé du trône en 1298 par trois frères d'origine shane qu'il avait à sa cour et par la deuxième reine, une personne de grand sens dont il s'était aliéné l'esprit en ne la consultant plus sur les affaires du

royaume bien qu'elle l'eût fait roi. Il fut mis en un monastère, tondu et remplacé sur le trône par son fils Zonit qui prit un titre aussi magnifique que ceux des rois du Cambodge au xvi^e siècle : Siri-tri-Bhavanāditya-parava-dhamma-rāja. Ce roi régna 27 ans et mourut en 1326.

Son fils Zomounnit lui succéda jusqu'en 1368, année de sa mort.

Entre temps la Chine avait, en 1277, envahi la Birmanie et infligé une sanglante défaite aux Birmans à Mong-ti (Nan-tien) ; ils avaient ensuite forcé le défilé de Bhamo, mais l'année suivante n'ayant pu descendre au delà de Pagan, ils se retirèrent. Ce fut la première invasion.

La seconde vint, en 1281, de ce que le roi de Chine n'avait pu se faire livrer un éléphant blanc qu'il avait réclamé à titre de suzerain, ni les présents auxquels il prétendait avoir droit pour la même raison, après avoir vaincu les Birmans à Bhamo, ses troupes s'étaient emparé de Nga-gaung-Khyam ou « ville de la tête du fleuve » qui est à quelques kilomètres au sud-est. Le roi Narasihapati, après avoir fortifié Pagan, manquant de confiance en ses troupes, s'était enfui à Bassein suivi par l'armée chinoise qui s'approcha de Prom, mais elle n'osa pas aller plus loin et regagna la frontière. C'est la seconde invasion chinoise dont on a gardé le souvenir.

La troisième eut lieu sous le roi Zonit, soi-disant afin de remettre Kyoswa sur le trône. Mais comme il était l'objet de la guerre, les trois frères shans le tuèrent et envoyèrent sa tête au général chinois avec de nombreux cadeaux, et ce général, étant satisfait, s'en alla comme s'il avait rempli sa mission. — Ce fut la troisième invasion chinoise elle ne dépassa pas Myindaing qui était alors la capitale de la Birmanie supérieure. Il est probable que les Pégouans avaient alors reconstitué leur empire au sud.

A l'époque où nous sommes parvenus, au milieu du xvi^e siècle, les deux peuples ennemis sont en présence, l'un au nord de la Birmanie, l'autre au sud, instinctivement poussés l'un sur l'autre, se disputant le Savanna-bhumi, et quand l'un l'emportait sur l'autre, le vainqueur continuait contre les Thays la même politique, la guerre que l'autre avait menée contre l'ennemi com-

mun. Les Pégouans et les Birmans, ennemis entre eux, avaient donc un ennemi héréditaire, le peuple Thay, et cette haine était le sentiment national qui, la paix faite entre eux, les réunissait au moins pour un temps dans un objectif commun qui, malgré les ruines qu'ils entassaient autour d'eux, les soutenait et leur permettait de se relever, de les réparer. Le roi du Suvanna-bhumi, quelle que soit sa race, sera toujours l'ennemi des Thays ou Siamois et leur fera la guerre, mais jamais il ne les appellera à son secours (1).

7. — La Malaisie.

J'appelle Malaisie tous les pays habités par les Malais et par les peuples qui ont subi leur autorité, et je ne veux ici m'occuper de ces peuples qu'en tant qu'ils ont joué un rôle en Indochine ou intéressant l'Indochine. Ces pays sont : Sumatra qui paraît être le pays de leur origine, Java qui fut peut-être leur première conquête, toutes les îles qui sont voisines de ce petit continent qu'est Bornéo, et la presqu'île que nous nommons Malacca qui fut connue des Grecs et des Latins sous le nom de Chersonnèse-d'or. J'écarte de ces peuples, les Chams qui descendaient d'eux et dont il a été parlé plus haut en un chapitre spécial.

Nous n'avons guère de renseignements anciens sur tous ces pays. Sans les Chinois qui, les premiers peut-être, ont écrit sur eux, nous ne saurions rien ou à peu près, avant le ^{xiii}^e siècle. Or, les renseignements qu'ils ont recueillis sont si étrangement donnés, les noms qu'ils ont cherché à rendre par des caractères idéographiques sont si parfaitement défigurés qu'il est encore maintenant souvent impossible d'identifier avec une certitude absolue les nations dont ils parlent. Les études spéciales, faites par les savants, sont si peu concluantes que des polémiques parfois peu bienveillantes se sont ouvertes entre eux et que des identifications, d'abord admises comme certaines, sont aujourd'hui devenues douteuses. Je vais essayer ici de dire ce qui

(1) Aujourd'hui, les Pégouans, systématiquement détruits, écrasés, absorbés par les Birmans, n'existent plus que comme des étrangers dans leur pays, comme des groupements sans importance, sauf au Siam, où, étant réfugiés, l'on en compte environ 100.000.

paraît probable et de donner une idée de ce qu'était le monde malais qui n'a rien fondé de durable, qui nous apparaît partout comme un peuple de pirates, et qui cependant a joué un rôle si considérable en Indochine qu'on ne peut pas parler d'elle sans parler de lui.

L'île de Sumatra, ainsi nommée de sa capitale Samudra, portait autrefois le nom de Java-la-grande et la Java d'aujourd'hui celui de Java-la-petite. Les Hindous la nommaient Javadvipa, l'île de Java, et je crois que ce nom est le plus ancien de ceux qui la désignaient tout entière. Les malais et les peuples voisins la dénommaient *Tanah malayou*, la « terre des malais ». Il est probable qu'aux temps préhistoriques, ni l'une ni l'autre de ces îles n'avait un nom propre, je l'ai déjà dit, et qu'on n'avait des noms que pour désigner les royaumes qui s'y étaient constitués. Parfois peut-être, très légèrement alors, désignait-on l'ensemble de Java-la-grande ou de Java-la-petite, par le nom du royaume qui l'avait emporté sur plusieurs autres et qui était parvenu à faire reconnaître sa suzeraineté, mais cette dénomination manquait d'exactitude.

La Grande-Java ou Sumatra passe pour être le pays d'origine des Malais ou Malayous. On prétend que c'est de là qu'ils partirent pour conquérir Java, pour essaimer dans les Célèbes et dans la presqu'île de Malacca où ils trouvèrent des peuplades de même race ou à peu près, les Mòns, que connaissaient les peuples indigènes du pays qui, après avoir été le Fou-nan, devait être le Cambodge et le Siam.

Ils fondèrent un grand nombre d'établissements partout et, si je ne me trompe, c'est après avoir fondé ces établissements, qu'ayant reçu, vers l'an 70 de notre ère, 20.000 familles indiennes, ils abandonnèrent le culte vague des pierres informes et celui des ancêtres, pour adopter le Brahmanisme, c'est-à-dire une religion avec culte rituellement rendu à des divinités représentées par des statues. En relation avec leurs colonies, les Malais de Sumatra et ceux de Java, les *chvéa-préahms* ainsi que les nommaient les Cambodgiens, c'est-à-dire les « Javanais brahmaniques », leur portèrent la nouvelle Loi et la prêchèrent, comme, douze siècles plus tard, devaient le faire leurs descendants pour la Loi mahométane. Il semble que tous les peuples

d'origine malaise se trouvèrent brahmanisés à peu près à la même époque.

En relation constante avec l'Inde du sud, où le brahmanisme était devenu plus ardent qu'au nord, leur foi s'accrut si bien que nous voyons au Champa, l'une de leurs colonies, les veuves se brûler avec le corps de leurs maris et se mêler à cette coutume hindoue un usage qui me paraît d'origine malaise, celui des compagnons d'un chef se brûlant sur le bûcher qui consumait le corps de celui auquel ils s'étaient dévoués.

Le Fou-nan, le Champa, le pays qui est devenu le Siam et celui que nous nommons presqu'île de Malacca devaient peu différer de mœurs entre eux. C'est une observation que ne manquent pas de faire les annalistes chinois. J'estime que les usages des Cours, que le protocole, que l'organisation intérieure du palais, les lois qui régissaient les peuples, et le décorum ne devaient différer, dans tout le monde malais et dans tout le monde khmêr, que par des détails insignifiants, surtout de magnificence, parce que tous ces usages avaient été empruntés à l'Inde et que tous ces peuples, étant de civilisation brahmanique, devaient s'efforcer de ressembler aux Hindous brahmaniques. On a vu plus haut que le terme *varman*, « protecteur », qui s'ajoutait aux noms des rois du Fou-nan et plus tard à ceux du pays des Kambujâs, venait de l'Inde où les Pallavas, tout au moins et quelques autres dynasties l'avaient pris et que les rois du Champa, de Java et de la future Sumatra en ornaient les noms sanscrits qu'ils prenaient le jour de leur *abhîsêka*.

Je n'ai pas vu que ceux de la presqu'île de Malacca aient suivi cet exemple et se soient dits *varmans*, mais il n'y a pas de raison de douter que ce titre, commun aux rois d'une aussi vaste région dont ces nations étaient partie intégrante, fût aussi celui de leurs princes. Ce qui paraît certain toutefois c'est que la presqu'île que nous nommons Malacca était entraînée vers la civilisation brahmanique et plus ou moins vassale du roi des Fou-nanais ou Kambujâs, et que cette suzeraineté au moins nominale dura plusieurs siècles, sûrement jusqu'au xiii^e, et tant que le pays ne fut pas dominé par le royaume de Malacca fondé en 1252, puis ensuite par le Siam. Nous ne connaissons les noms de ces pays que par les Chinois qui les ont déformés mais, — de ce fait et de

celui qu'ils n'ont pas pris soin de bien définir leur situation, — il est très difficile de les placer géographiquement. Cependant, il semble que ces royaumes étaient : — le *Touen-Siun* gouverné, à la fin du v^e siècle, par un *K'ouen-louen* (ou *kou-long*) c'est-à-dire un *korung* (actuellement *krung*, roi), dont les habitants avaient les cheveux frisés et le corps noir ; — le *P'an-p'an* (1) où ce titre était celui du roi et peut-être celui des princes, mais sûrement celui des ministres ; — le *Lang-ya-sieou* (peut-être le Ténasserim) où la langue était, de même qu'au P'an-p'an, celle des Mōns, c'est-à-dire un idiome très apparenté à celui des Khmērs (2) ; — le *Lo-yue* auquel on arrivait du Cambodge après avoir traversé une petite mer (le golfe ou mer de Siam), dit un auteur chinois, et qui pouvait être le Kedah ; — le *Fo-che* qui était au sud de la presqu'île, mais au nord de l'île de Singapour.

SUMATRA. — Au v^e siècle de l'ère européenne, Sumatra (*Sa-mudra*) était connue sous le nom malais de Tanah-Malayou, la « Terre des Malais », mais son nom sanscrit, son ancien nom était *Javadvipa*. Plus tard, elle semble avoir été connue sous le nom de *Çrī-Bhoja* qui n'était peut-être que le nom d'un Etat l'ayant emporté sur les autres ou plus important que les Etats voisins, et que les Chinois déformaient en Che-li-fo-tche ou Che-li-fo-t'che. Cette grande île était alors divisée en vingt-neuf petits Etats.

Le plus important d'entre eux, celui de *Palembang* qui, peut-être, avait plus particulièrement porté le nom de *Çrī-Bhoja*, qui, pour les étrangers, s'était étendu à l'île entière, avait dans le passé joué un rôle considérable (3).

Ses rois prétendaient descendre d'Alexandre le Grand, lequel,

(1) Le colonel Gerini estime que le Touen-siun était situé entre Martaban et Sukhôtaya et que le P'an-p'an s'étendait au-dessus du Touen-siun entre les monts de Tavoy et le territoire d'Ayuthya. C'est possible, mais alors, ces deux royaumes et le Lang-ya-sieou n'appartenaient pas à la presqu'île de Malacca.

(2) Il semble que c'est la coulée thaye qui a séparé les deux peuples et rompu leurs communications, dit M. Pelliot, *Deux itinéraires de Chine en Inde*, dans *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*.

(3) Cet Etat après avoir porté au vi^e siècle de notre ère le nom de (*Kenderi*) *Kandari* était au x^e nommé *San-fo-ts'i* (*Sambhoja*) par les Chinois. — Lors de la conquête des Javanais, en 1397, ceux-ci lui donnent le nom de Kieoukiang (*Kukang*). Les Arabes l'appelaient à la même époque *Serboja*.

ayant eu commerce avec la fille d'un des princes qu'il avait vaincus, Kida-hindi, — aurait eu d'elle un fils nommé Astoun, lequel aurait été le premier d'une suite de rois hindous dont le plus célèbre fut le rāja Sourêm. Un descendant de ce rāja, Sang-Sapourba (ou Sèperba), étant venu s'établir à Sumatra sur le mont Saguntang-maha-Mirou, qui était le mont sacré des Malais, en descendit plus tard et s'installa à Palembang. C'est lui qui aurait été la souche de tous les rois malais de Palembang, de Menang-Kabau, de Pagarrouyong, de Majapahit en Java, de Bintang, de Singapour, de Malacca et même, si on en croit la légende, d'une dynastie chinoise dont un prince avait épousé Çri-devi, la fille de Sang-Sapourba.

Les rois du Palembang étaient apparentés à tous les rois malais et avaient mis des princes sur tous les trônes ou bien avaient donné des princesses à tous les rois. Celui de Majapahit entre autres, avait épousé Tchondra-devi, la sœur de la reine de Chine, et plusieurs mariages avaient, par la suite, resserré les liens de famille créés par cette première et honorable alliance.

Beaucoup de villes devaient leur fondation à un descendant de Sang-Sapourba. Son fils, Sang-nila-outama, après avoir régné à Bentam, avait créé la ville de Singapura, au pays de Tamasak, ou Thamasaka, et en avait été le premier roi, sous le nom de sacre de Çri Tri-Bouvana.

Les Chinois qui fréquentaient le royaume de Palembang depuis 670 de notre ère, le considéraient comme l'Etat le plus puissant de ces parages. On voit son roi venir en 720 au devant du pèlerin chinois Yi-tsing avec des parasols, des dais d'or et un lit d'or. Sa capitale était pour ainsi dire la capitale de la Grande-Java et le centre le plus important du commerce avec l'étranger. L'île était alors, probablement sous son influence, la grande ruche humaine d'où étaient sorties ces masses qui avaient conquis le Champa et fondé des établissements au Cambodge et dans les îles de la Malaisie, et d'où venaient celles qui essaïmaient dans tout l'archipel et dans la péninsule de Malacca.

JAVA. — A la même époque, dans l'île de Java que les Indiens nommaient d'un mot sanscrit Java-dvipa et que les Chinois appe-

laient Java déformé en Chō-po, Tchou-po, Tou-po (1), un autre Etat était parvenu à dominer les dix-huit principautés, — celles des îles comprises, — qui s'étaient partagé le pays. C'était l'Etat de Majapahit, qui tirait son nom d'un arbre nommé *maja* et des fruits amers (*pahit*) que cet arbre portait. Sa fondation se perdait dans la nuit des temps.

Sa capitale était, au xiii^e siècle, de fondation nouvelle et il semble que son nom était alors Majapahit, nom qui n'avait pas été connu des anciens. Elle était située sur les rives du Kédiri, au milieu d'une vaste forêt de tecks ; ses ruines, qui couvrent un espace de plusieurs milles carrés, affirment aujourd'hui encore qu'elle fut une cité puissante.

Il est probable que, dans le passé, avant sa reconstruction en pierres par le raden ou prince royal Vijaya, cette ville portait le nom de Java, qu'elle était déjà la plus importante de l'île et qu'elle lui donna son nom, peut-être avant même d'avoir imposé sa suzeraineté aux principautés voisines. On a prétendu que l'île, — avant de porter le nom de Java, — s'était nommée Holing et même Kaling, mot qui rappelle celui des Kalingas de l'Inde, ce qui attesterait peut-être qu'elle était une colonie d'Hindous venus du Kalinga. C'est possible, mais je pense que les navigateurs qui abordaient à Java ont souvent dû la désigner par le nom du royaume où ils abordaient, de l'endroit où se trouvait le marché le plus fréquenté. Kaling, Java, Majapahit ont dû être successivement ces points d'abordage. De ce fait, l'île reçut le nom de Java prononcé comme chaque peuple étranger pouvait le prononcer et écrit selon que les caractères, ou l'audition de chacun d'eux permettait de l'écrire, de Holing ou Kaling pour les Hindous et de Cho-po etc. par les Chinois.

Quoi qu'il en soit, il semble qu'il faille faire remonter la fondation de la ville de Majapahit à la fin du xii^e siècle et pas avant.

Cette date me laisse sceptique et je suis tenté de la reporter à deux siècles plus tôt, mais sans raisons suffisantes à faire valoir, et de l'assimiler au Zabadj des auteurs arabes et persans.

Cent ans plus tard, l'empereur de Chine Koubilaï-Khan, vou-

(1) Les Cambodgiens donnent à Java le nom de *kôh Chvéa* ou de *srok Chvéa*, île de Java, pays de Java.

lant venger une injure faite à ses ambassadeurs par le roi de Majapahit, y envoya une armée. Cette armée battit les troupes javanaises d'abord dans le delta de Sourabaya, près de l'embouchure du Kédiri, puis sous les murs de Majapahit ; elle pilla le pays et s'en retourna après quatre mois, sans avoir pu s'emparer de la capitale. Cet événement eut lieu en 1293. Cette défaite n'affaiblit guère le royaume javanais puisque nous le voyons porter la guerre au sud-est de Sumatra et s'emparer du royaume de Pasey au commencement du xiv^e siècle.

Ce qui est certain, c'est qu'avant la fin du xiv^e siècle, cet Etat avait imposé sa suzeraineté à dix-huit *néari* ou royaumes dont plusieurs étaient situés dans les îles voisines de Java, puis à huit royaumes de Bornéo, enfin à trois autres encore situés plus à l'est, dépendant peut-être des groupes des Philippines.

Les *râjas*, *bataras*, ou seigneurs de Java ne purent pas maintenir longtemps ces nombreux Etats sous leur dépendance, mais, au xiv^e siècle, nous voyons l'un d'eux faire la guerre au royaume de Pasey, s'emparer en revenant de ceux de Jambi, de Palembang, les détruire, puis disperser au travers de Java les prisonniers qu'on en avait ramenés.

C'est alors que ce prince, grisé par ses victoires en Sumatra, entreprit la conquête des vingt-neuf principautés dont il a été parlé ci-dessus et de cinq autres qui jusqu'ici étaient restées indépendantes. Il arma 600 bâtiments et les plaça, avec l'armée qu'ils portaient, sous les ordres de trois généraux. Le butin provenant du pillage fut si considérable que l'historien du royaume de Pasey (*Hikayat-râja-râja-Pasey*) dit qu'il est impossible de l'énumérer.

Ces conquêtes portèrent le roi de Majapahit si haut dans l'estime des autres rois que ceux-ci lui envoyaient des tributs et que « c'était une allée et une venue continuelles des gens des contrées tributaires ». La ville de Majapahit était devenue si grande, si peuplée et si riche capitale qu'on y « entendait continuellement le bruit des tambours et des gongs, qu'il y avait une foule de bateleurs jouant, sur toutes sortes d'instruments de musique, les airs les plus joyeux. On y voyait, continue l'historien, une infinie variété de jeux et de spectacles : théâtres de fantasmagorie, théâtres de marionnettes, représentations drama-

tiques avec acteurs masqués, chœurs de danseuses et magiciens habiles. Nuit et jour, la ville était en fêtes et réjouissances, les vivres y abondaient, et des visiteurs, en nombre incalculable, y affluaient de toutes parts ».

PASEY. — Il y avait, au commencement du xii^e siècle, à l'extrémité nord de Sumatra, une ville nommée Samarland. Cette ville était la capitale d'un petit royaume qui avait dépendu et qui dépendait encore peut-être de celui de Palembang. Elle avait été fondée par deux princes qui étaient frères et qui avaient adopté la religion des Arabes, probablement parce qu'elle paraissait une religion de guerre aux infidèles et parce que les Arabes qui fréquentaient les ports de la Malaisie ne parlaient que des conquêtes faites par les croyants de l'extrémité de la terre à l'ouest jusqu'à la mer du Bengale. Les habitants avaient suivi l'exemple de ces deux princes et s'étaient convertis. On dit que ce royaume fut le premier conquis à la foi musulmane.

Un dignitaire de ce royaume, Marah-Silou, ayant été obligé de quitter Samarland, alla s'établir en un petit village nommé Bouloh-Telong. C'était, dit-on, un ancien pirate de mer qui avait été très redouté. Il était riche, généreux et il savait diriger une expédition ; il était rusé. Les habitants le choisirent pour roi et lui construisirent une capitale qui, de suite, le fit aussi puissant que les sultans de Samarland. Il avait pris le titre de sultan de Sumuthra (1250). La guerre, qu'il dut soutenir contre le rāja sultan de Samarland, qu'il vainquit plusieurs fois, le rendit le prince le plus redouté de toute la région.

C'est alors qu'il construisit la ville de Pasey. Il se convertit à cette époque à l'islamisme, abandonna son nom de Marah-Silou pour prendre celui de Mélek-el-Saleh et donna à la ville de Sumuthra le nom de *Sumuthra dar-el-Salam* « Sumuthra-séjour-de-la-paix », parce que tous les habitants s'étaient convertis sans y être contraints (1). Il épousa une fille du rāja de Perlak et eut d'elle un fils, Mélek-el-Saher, qui lui succéda, régna quelques années et mourut, laissant deux fils sous la tutelle

(1) Ce nom donné à Sumuthra semble insinuer que les conversions à l'islam n'étaient plus volontaires en Extrême-Orient, en Orient et en Occident.

de leur grand-père Mélek-el-Saleh, l'un Mélek-el-Mahmoud et l'autre Mélek-el-Mansour. Le premier devint à sa majorité sultan de Pasey et le second fut sultan de Sumuthra, quand il eut atteint l'âge de régner.

La réputation du nouveau royaume commençait à s'étendre au loin et déjà on parlait des sultans Mélek-el-Mansour et Mélek-el-Mahmoud, de leur puissance, de leur prospérité, lorsque le roi de Siam, arguant d'anciens droits qu'on avait oubliés sur ce pays de Sumuthra qui avaient probablement été exercés par le Kambujâs avant l'arrivée des Siamois dans le bassin du bas Ménam, envoya une flotte nombreuse réclamer le tribut. Mélek el-Mahmoud, à cette demande, entra dans une grande colère et ordonna d'attaquer l'armée siamoise qui venait de descendre à terre et de construire un fort. La lutte fut longue. Mais Mahmoud l'emporta sur ses ennemis et les vainquit si bien que quelques-uns seulement réussirent à regagner leurs vaisseaux et que les autres furent massacrés pas les habitants qui les traquaient dans les campagnes.

La bonne entente régna entre les deux frères jusqu'à ce que Mélek-el-Mansour, s'étant approché du palais de son frère, alors que Mélek-el-Mahmoud était absent, en vit sortir une si jolie femme qu'il désira l'avoir et la fit enlever. Mahmoud résolut de se venger de cette insulte. Il invita son frère à la fête de la circoncision de son fils et le fit arrêter, puis déporter dans une île perdue. Il annexa ensuite le royaume de Sumuthra au sien. Plus tard, se repentant de cette action, il envoya chercher Mansour mais le prince mourut en revenant. Alors Mahmoud, pris de chagrin, de remords, abdiqua entre les mains de son fils Ahmed.

C'est sous le règne de cet Ahmed que le roi de Majapahit envoya ses généraux s'emparer de Pasey et la piller. Et c'est ainsi que finit le royaume de Pasey fondé vers l'an 1250 de l'ère européenne. Il n'avait pas duré un siècle.

C'est en ce même pays que devaient, quelques années plus tard, aborder un parti de Champas de l'Indochine, après leur défaite définitive par les Annamites, et y fonder avec les malais du pays le royaume d'Acheh qui a duré jusque vers l'an 1900.

MALACCA. — Un peu plus tard, le batara de Majapahit entre-

prit de conquérir Singapuri que Sang-Nila-Outâma avait fondé il y avait déjà plusieurs siècles et dont Iskander-shâh (1) était alors le roi. La ville lui fut traîtreusement livrée par le premier ministre du rāja, le bendahāra Sang-Randjoun-Tapa, qui se vengea ainsi de la mort ignominieuse de sa fille que le roi, son époux, avait fait empaler sous prétexte qu'elle l'avait offensé.

Iskander-shâh, étant parvenu à s'enfuir, se réfugia d'abord avec sa famille et quelques-uns de ses partisans à Moar, à Kota-bourou, à Sangang-Oujong et enfin sur les bords de la rivière Bantam, où, se croyant à l'abri des excursions des Javanais, ses ennemis, il jeta vers l'an 1375 de l'ère européenne, 1297 de la grande ère, les fondations de la ville de Jakola qu'on nomma plus tard Malacca (2).

A la nouvelle de cette fondation, une foule de gens, qui étaient parvenus à s'enfuir de Singapuri où plus de 40.000 personnes avaient été passées au fil de l'épée, accoururent de partout et bientôt le rāja Iskander se trouva roi d'un petit peuple d'autant plus hardi et valeureux qu'il était composé d'aventuriers, de mécontents qui avaient fui leur pays et des gens qui avaient échappé aux massacres des Javanais. La ville était bien située, à la partie la plus étroite de la mer de Malacca, en face de l'île de Rœpat ; elle fut de suite un point de relâche et de ravitaillement très fréquenté des navigateurs.

Le troisième descendant d'Iskander-shah, le rāja Ketchil-Besar, qui monta sur le trône en 1276, se convertit à l'Islam et prit le titre et le nom de sultan Mohamed-shâh. Les gens du peuple, voyant que, pour appartenir à la religion du prince, il suffisait de savoir prononcer la célèbre formule en deux articles : « Il n'y a de Dieu que Dieu, l'unique et sans associé ; Mohamed est son serviteur et son envoyé », apprirent cette formule, la répétèrent, et le sultanat de Malacca se trouva mahométan tout entier au bout de quelques années, au milieu de petites nations demeurées brahmaniques.

(1) Ce titre *shah* d'origine persane, qui est la déformation de mot sanscrit *kshatrya*, prouve que la conversion de cette région à l'Islam fut l'œuvre des Persans ou des Moghols de l'Inde.

(2) *Malâka*, si le nom de cette ville vient de celui d'un arbre, l'*ém-blica officinalis*.

C'est alors que la guerre fut déclarée aux infidèles et que fut conquis le territoire à l'est de Malacca jusqu'à la mer de Siam, le Pahang et le pays de Trengganou, puis les archipels de Linga et de Bentang, qui passaient pour avoir été autrefois gouvernés par les princes de Singapuri avant la fondation de cette ville, par conséquent par les ancêtres des sultans de Malacca.

Les rois de Siam qui avaient, on l'a vu plus haut, des prétentions sur le royaume de Pasey au nord de Sumatra, en avaient de bien plus fortes sur la presqu'île de Malacca qui, peut-être, avait autrefois subi l'hégémonie sinon la suzeraineté des Kam-bujâs. L'un d'eux, que l'histoire du royaume de Malacca nomme Boubania (1), voulut placer le nouveau royaume sous sa suzeraineté et y envoya une armée commandée par le ministre de la guerre. Le roi de Malacca battit cette armée; il en battit une seconde qui était commandée par le déchou de Siam et la poursuivit jusqu'à la pointe de la presqu'île. Alors le roi de Siam renonça probablement à conquérir un royaume qui se défendait si bien, car on ne revit pas ses armées.

Le successeur de ce sultan, nommé Mansour-shâh, fit au commencement du xiv^e siècle la conquête de Pahang qui, probablement, s'était affranchi, et qui était alors gouverné par un mârharâja nommé Deva-sourya, parent et vassal du roi de Siam. Il l'amena prisonnier à Malacca avec toute sa famille, et épousa sa fille, la « belle » Vanang-sri.

Le mariage qui alliait les rois de Siam et de Malacca servit-il à leur rapprochement? Peut-être. En tout cas, c'est peu de temps après l'époque à laquelle il eut lieu, que le sultan de Malacca envoya une ambassade à Ayulhya, et que des rapports d'amitié et d'entente cordiale, pour parler comme M. Marre et pour être dans la note actuelle, furent établis entre le puissant royaume siamois et le petit sultanat de Malacca, l'un bouddhiste, l'autre musulman.

Quelques années plus tard, le sultan épousa la fille du batara de Majapahit, la « belle » Radin-Galah-Chandra-Kerana, et reçut en dot les royaumes d'Indragiri, de Siantan, de Palembang, tous les trois situés dans l'île de Sumatra, la grande Java.

(1) ... *ponhêa* (?) un titre royal à cette époque.

Le nom du royaume d'Indragiri, celui de la princesse, ne sont ni des noms arabes, ni des noms persans ; il y a lieu de croire que les quatre principautés dont il est question ici n'étaient pas encore mahométanes.

Quoi qu'il en soit, le sultan de Malacca de retour dans sa capitale donna sa fille au rāja d'Indragiri qu'il retint près de lui. On raconte encore que le roi de Chine, prétendant aussi descendre d'Alexandre le Grand, rechercha l'amitié du sultan et lui envoya sa fille, la princesse Hong-li-Po avec une ambassade et cinq cents jeunes enfants de ses mandarins qui fondèrent la colonie chinoise de Boukit-China (colline des Chinois) qui est, dit-on, la butte Montmartre de Malacca. Cette princesse chinoise s'étant convertie à l'Islam, le sultan Mansour l'épousa.

A la même époque, le *Sand-aji* ou roi de Borneo passa un traité d'amitié avec le roi de Malacca qui, devenu très puissant, résolut de débarrasser les mers du sud d'un hardi pirate, le prince des Mangkhassas (Makasar), qui ravageait impunément, depuis plusieurs années déjà, les côtes de Java, du Siam, de Singapuri et de Sumatra. Il arma contre lui et l'obligea à quitter les détroits pour se réfugier en son royaume.

Peu de temps après, il fit la guerre à un sultan de Pasey qui avait détrôné son frère et qui s'était emparé de ses États.

Son fils et successeur le sultan Ala-el-Dyn-rayat-shāh débarrassa d'abord la ville de Malacca des voleurs qui la désolaient, puis il battit le roi de Harou qui s'était mis à ravager les côtes de Malacca, et l'obligea à signer un traité de paix.

Son fils, le sultan Mahmoud-shāh, un débauché, conquit cependant les pays de Manjong, Pérak (1), Kalantan et les annexa à son sultanat. Cette conquête surprit beaucoup alors, mais l'historien de Malacca dit qu'elle fut due aux armes à feu dont quelques hommes étaient armés et qui faisaient partie d'un cadeau fait au sultan par les Portugais qui venaient d'apparaître dans ces parages.

A cette époque, les mœurs à Malacca étaient dépravées, les adultères étaient journaliers, le scandale salissait tout, et le roi, son frère, les grands donnaient l'exemple de toutes les débau-

(1) Pérak, *Prak* en cambodgien, désigne le pays de l'argent (*prak*).

ches. On enlevait des femmes et des filles chaque nuit. Tout s'en serait allé à l'abandon si le bendahara cri-mâha-râja, premier ministre, n'avait tenu d'une main aussi ferme que possible les rênes de l'Etat, car le roi ne gouvernait plus, ne s'occupait plus que de ses plaisirs. C'est ce ministre qui repoussa l'armée du râja de Ligor que le roi de Siam avait envoyée attaquer la ville de Pahang, et qui obligea le prince siamois qui, fugitif, avait fondé la principauté de Patani, à se faire musulman, à se reconnaître vassal du sultan de Malacca et à prendre le titre de sultan Ahmed-shâh de Patani. C'est encore lui qui amena le roi de Kedah à se reconnaître vassal du sultan de Malacca.

Cependant Malacca, situé à l'endroit le plus étroit de la mer dite de Malacca, était devenu un lieu de passage et de commerce trop important, un marché trop fréquenté pour ne pas attirer l'attention des Portugais qui, sur des vaisseaux énormes pour l'époque et surtout pour ces pays, parcouraient les mers de la Perse, de l'Inde, du Bengale, du sud de la Chine et du Japon. On y comptait alors 190.000 habitants et dans son port il y avait toujours une vingtaine de vaisseaux qui venaient charger des marchandises (de l'étain ou *kala*) ou les décharger, se ravitailler avant d'aller plus loin. C'était une ville de plaisir où des sommes d'argent ramassées ailleurs venaient se perdre au jeu ou se dépenser chez les filles. Ces vaisseaux étaient hindous, persans, malais, javanais, siamois, pégouans, cambodgiens, chams, chinois ; ils venaient de partout et allaient partout porter la renommée de cette ville joyeuse. C'est alors que parut un matin, au lever du soleil, un navire *faranggi*, c'est-à-dire européen, car depuis les croisades, la conquête de Jérusalem sur les musulmans et, en 1099, la création d'un royaume franc en Palestine, c'était du nom des Francs que, dans tout l'orient, les Européens étaient nommés. Ce navire était portugais. Il provoqua tout d'abord une certaine surprise mais son capitaine fut bien accueilli par le premier ministre. La ville parut à ce capitaine grande, belle et riche. Il en fit rapport à Goa, à l'amiral Albuquerque, et celui-ci comprenant que cette ville ouvrait et fermait la porte de l'Extrême-Orient, mit sept vaisseaux sous les ordres de Gonzalve Pereira et lui commanda d'aller s'en emparer. Le bendahara cri-mâha-râja repoussa cette agression injuste

parce qu'aucune offense ne l'avait provoquée, et les Portugais s'en allèrent convaincus que la ville ne pourrait être prise tant que le premier ministre serait là pour la défendre. Ils revinrent quelques années plus tard, mais alors le bandahara avait été massacré sur l'ordre du roi avec son fils, son frère et son gendre Toun-Ali. D'autre part, le roi, qui avait épousé malgré elle la fille du vieux ministre, femme de Toun-Ali, haï par sa reine qui pour n'avoir pas d'enfants de lui se faisait avorter chaque fois qu'elle était enceinte — le roi sentant que le peuple s'était détourné de lui, avait abdiqué en faveur de son fils.

Ce prince quoique adonné aux plaisirs était hardi, courageux. Il n'hésita pas un instant, leva une armée et combattit comme un lion. La bataille dura deux jours, et, finalement, les Portugais l'ayant emporté (1), le sultan Ahmed blessé dut prendre la fuite. Il se réfugia d'abord à Pakoh, puis, remontant la rivière, il se retira à Panarigan, puis, après que son père l'eut rejoint, à Pahang, chez son vassal. Là, les deux princes se séparèrent et, pendant que Mahmoud se rendait dans l'île de Bintang, le sultan Ahmed, suivi de ses partisans, allait fonder la ville de Kopeh. Détesté des grands qui l'avaient suivi, parce qu'il prenait avec eux des airs méprisants, son père le fit assassiner et s'en alla avec quelques fidèles guerriers fonder le sultanat de Johor. Il ne cessa pas un seul instant de lutter contre les Portugais.

Cent ans après, c'est de Johor et d'Acheh ou Achin, fondé par les Champas venus de la Cochinchine, que partirent les bandes de guerriers qui renversèrent la puissance portugaise à Malacca..... au profit des Hollandais, leurs ennemis.

La prise de Malacca par les Portugais est de 1511. Ce royaume avait duré 136 ans.

8. — L'Inde et les Mahométans.

Nous avons vu plus haut (I) que les Arabes, après avoir conquis la Perse, l'avaient divisée entre plusieurs princes mahométans et que ces princes s'étaient peu à peu rendus indépendants de

(1) Les Portugais furent aidés dans cette action par cinq capitaines de jonques chinoises qui se trouvaient à l'ancre dans le port quand ils y arrivèrent.

leur suzerain de Bagdah. Nous avons vu aussi qu'ils avaient, dès le vi^e siècle, pénétré dans l'Inde du nord et s'y étaient établis après avoir renversé l'empire des Scythes.

Cette invasion arabe avait été suivie, au cours des viii^e, ix^e et x^e siècles, de plusieurs autres qui, sans rien fonder, avaient ravagé le Sind. Il n'en est guère plus parlé que des fléaux qui de temps en temps décimaient l'Inde, parce qu'elles n'amenèrent aucun changement soit en Perse soit en Inde, si ce n'est l'enrichissement du premier État et l'appauvrissement du second. L'invasion de Mahmoud-khan, prince de Ghazna qui dura huit années (992-1000) a seulement laissé un souvenir terrible qui ne s'est pas effacé de l'esprit des populations.

Ayant vaincu le roi des Mâharâjas, dont dépendaient les principautés vassales de Delhi, d'Ajmer, de Kanoje et de Kalingon, Mahmoud s'établit solidement dans le pays, le divisa en soubabies, nababies et fit peser un joug si dur sur les hindous que sa mémoire est encore abhorrée.

La dynastie fondée par lui dura 150 ans. Elle fut renversée en 1152 par un prince de Gaur dont la famille prétendait descendre des anciens rois de la Perse zoroastrienne. Ce prince gauri, nommé Kassin, établit la capitale de son empire à Lahor. Ses successeurs envahirent le Panjab, puis Delhi à la suite d'une grande bataille gagnée à Thanesar, puis le Kanoje, et portèrent les armes plus loin que ne les avait portées l'ancienne dynastie. Dans le midi de l'Inde, furent aussi soumis le Kanara, le Bisnagar, les royaumes de Moultan, et, dans le centre, le royaume de Bénarès. Mais, en 1215, le roi gauri ayant été assassiné, son empire se divisa et finit par tomber sous la domination d'un des généraux du dernier empereur, l'Afghan ou Patan Koutoub. Celui-ci établit sa résidence à Delhi et se proclama lui-même empereur de l'Inde.

C'est alors qu'apparaissent les hordes tartares-moghols de Gengis-Khan. Elles venaient de ravager la Perse, l'Iran, le Ghazna alors nommé Darol-Mask (1222), le Kandahar et mettaient déjà le siège devant Delhi quand, se détournant subitement de l'Inde, elles s'en allèrent en bandes énormes, chargées de butin, ravager la Moscovie et la Chine.

L'empire des Patans ou Afghans avait ainsi, par un caprice

du chef des Moghols, échappé à la ruine, et Delhi avait été épargnée.

Quant à l'Inde brahmanique opprimée, vaincue dans ses rois indigènes, froissée dans ses croyances, elle s'abandonnait de plus en plus à ses conquérants, laissait tomber ses vieilles dynasties et ne songeait pas même à s'organiser pour résister aux envahisseurs. Il était visible, déjà, que cet immense pays resterait toujours ouvert aux conquérants étrangers et qu'il serait toujours vaincu.

Les Musulmans, qui possédaient l'Inde du nord et la Perse, gouvernaient aussi l'Égypte et tous les beycats et deycats du nord de l'Afrique. L'Espagne, sauf l'Aragon, la Castille du Nord et la Catalogne, leur appartenait. Ils avaient enlevé l'Asie-mineure à l'Empire d'Orient et Constantinople tremblait de les voir paraître sous ses murs. Les croisades françaises de 1095 à 1099, et la création d'un Etat franc à Jérusalem, la croisade franco-allemande de 1145 à 1149, la croisade franco-anglo-allemande de 1189 à 1192, celle des Francs de Jérusalem unis aux Hongrois de 1219 à 1221, les deux croisades françaises de 1248 à 1270 retardèrent certainement la chute de Constantinople, mais la conquête de l'Empire d'Orient par les Francs qui mirent l'un de leurs chefs sur le trône des empereurs bysantins, en 1209, et fondèrent l'Empire latin d'Orient, ne fut pas un acte de nature à renforcer contre les mahométans un pays qui, par sa situation et son autorité morale, se trouvait le premier défenseur de l'Europe et de la chrétienté.

Ce pendant que s'accomplissaient ces grands événements qui livraient une si grande partie du monde aux Arabes, c'est-à-dire aux mahométans, et qui, par l'Inde, mettaient les Arabes et les Persans en relation avec l'Extrême-Orient, les puissances brahmaniques de l'Inde s'affaiblissaient et, dans les villes, un grand nombre d'Hindous apeurés se convertissaient à la foi nouvelle. Des temples voués à Çiva, à Viçnu, à Kriçna, etc. étaient détruits, et les conquérants en employaient les matériaux à l'édification des mosquées. Les brahmanes, malmenés par eux, traités d'idolâtres par les croyants au « Dieu unique, sans associé », fuyaient du nord aux pays que leurs armes n'atteignaient pas encore et s'établissaient dans l'extrême sud de l'Inde.

La renommée portait la nouvelle de leurs triomphes dans tout l'extrême-orient, avec le nom d'un peuple qui, en Palestine, tout à côté de la patrie d'origine de Mahomet, tenait tête aux Arabes, presque tout seul, le peuple français, les Francs qu'ils nommaient Farangui. Et ces deux noms, — celui des Arabes et celui des Français, — étaient connus du monde entier. L'Asie distinguait mal les divers peuples de l'Europe ; pour elle, ils étaient tous Farangui, Paréang en cambodgien, du nom du plus hardi de ces peuples, du plus vaillant, du plus valeureux, de celui dont elle avait vu les exploits et que les Arabes redoutaient davantage.

Cependant, en extrême-orient, alors que les armes persanes donnaient l'Inde du nord aux mahométans, et allaient bientôt créer l'immense empire des Moghols, leur esprit de propagande gagnait les pays malais. Au commencement du xiii^e siècle, deux rājas qui venaient de fonder Samarland se convertissaient à la Loi nouvelle.

A la fin du siècle, presque toutes les principautés malaises étaient acquises à la religion mahométane et, au nord, la Chine leur donnait des millions d'adhérents. Au sud-ouest du Cambodge, le Champa lui-même renonçait à ses anciens dieux. La religion des brahmanes s'éteignait alors rapidement dans les villes de tout l'Insulinde et bientôt il ne resta plus à l'ancienne Foi que les habitants des campagnes.

Comme partout où la nouvelle religion s'imposait aux populations, elle allumait des guerres et ces guerres étaient suivies de conversions en masse. Elle plaisait aux nations valeureuses, parce qu'elle trempait les sabres au nom de Dieu, parce que le bruit que faisaient les conquêtes des mahométans dans l'Inde ébranlait le vieux monde asiatique, parce que la nouvelle religion était simple et ne reposait, — pour les nouveaux venus, — que sur une formule facile à retenir, facile à prononcer : « Dieu est Dieu unique, sans associé ; Mahomet est son envoyé », et parce que, pour rendre hommage à ce Dieu, il suffisait de le saluer en regardant l'ouest dans la direction de La Mecque, où se trouvait le tombeau du Prophète. Les princes abandonnaient leur titre hindou de *rāja* et prenaient celui de *sultan* ou bien joignaient le nouveau à l'ancien. Ils renonçaient aux caractères

sanscrits qui s'écrivent de gauche à droite et adoptaient les caractères arabes qui s'écrivent de droite à gauche ; ils recevaient le *Qoran*, le livre de la Loi de ces guerriers qui conquéraient le monde là-bas, valeureux comme eux, destructeurs comme eux, ennemis des infidèles, c'est-à-dire de tous les peuples qui n'étaient pas mahométans.

Cependant, alors que le mahométisme parvient à conquérir tous les hommes de race malaise, il ne parvient pas à entamer les peuples de race hindoue ou indochinoise : le Cambodge, le Siam, le Laos, la Birmanie renoncent au brahmanisme mais se donnent au bouddhisme. L'Annam-Tonkin ne se laisse pas entamer et conserve sa philosophie confutziéenne, son culte des ancêtres et ses cérémonies bouddhiques mêlées de taoïsme.

Nous verrons au ^{xvii}e siècle un roi cambodgien prendre le nom d'Ibrahim et se convertir au mahométisme, s'entourer de Chams et de Malais, rechercher l'alliance d'un roi champa qui le méprise, et mourir sans avoir pu amener son peuple, ses mandarins, sa famille même à le suivre dans son apostasie : c'est ce prince que l'histoire des Khmêrs a flétri du nom de « roi sorti de la religion », *sdach chénh sasna* ou de *sdach chaul sasna chvéa*, « roi entré dans la religion des Javanais », c'est-à-dire des Malais, qui étaient mahométans.

LIVRE DEUXIÈME

LE CAMBODGE DES CHRONIQUES ET AUTRES DOCUMENTS HISTORIQUES

CHAPITRE PREMIER

DE 1340 A LA PRISE DE LOVÈK.

1. — Préah Nipéan-bat (1340-1346).

Ta-Chay (1), le vieillard aux concombres savoureux, élu roi du Cambodge par les hauts dignitaires du royaume, fondateur de la dynastie actuelle des rois khmêrs, mourut vers 1340. Il fut, disent la légende, la chronique et la tradition, remplacé par l'aîné de ses fils *préah bat sâmdach préah barom Nipéan-bat* (2), né de la fille du roi Sihanu-réach qu'il avait épousée afin, probablement, de lier sa dynastie à l'ancienne.

(1) Le *vieux Chay*, dit aussi *néay Chay*, le *chef Chay* du skt Jaya.

(2) *Brhat pada sâmdach brhat parama nirvana-pada*, « éminent base, seigneur, excellent hôte du Nirvana » ou « excellent nirvanien, digne du Nirvana ». — Ce nom a bien plutôt l'air d'un nom donné à ce roi, après sa mort, d'un nom posthume que d'un nom de règne.

Sâmdach est un mot cambodgien fait du mot *sdach* roi, et de l'infixe *âm*.

Le mot *préah*, que j'ai longtemps tiré du pâli *vara*, qui a le même sens « éminent, élevé », me paraît aujourd'hui venu du sanscrit *brhat*, dont la racine est *brh*, qui est *beres* dans les langues iraniennes, et dont on retrouve, dans le nom de l'*Alborz*, un dirivé adjectival, *beresant*, identique comme formation au sanscrit *brhat*, *brhant*. — La forme siamoise est *phra* et *phya*; la forme birmane est *prau*. — On trouve parfois en vieux cambodgien la forme *vrah* et même la forme *vara*.

Préah Nipéan-bat (1), dit la chronique royale, habitait Eynta-path-moha-nokor (2), l'Angkor-thom d'aujourd'hui, et régnait en paix avec le Laos, le Siam et l'Annam (Tonkin); nous pouvons ajouter avec le Champa.

Nipéan-bat régna cinq ans et mourut en 1346.

2. — Préah Sithéant-réachéa (1346).

Son frère lui succéda sous le nom de *sâmdach-préah Sithéant-réachéa* (3) à l'exclusion de ses deux neveux et mourut après six mois (4) de règne avant d'avoir été proclamé. Cette élection se fit probablement en affirmation d'une ancienne coutume qui a survécu jusqu'à nos jours; d'une loi de succession au trône déjà ancienne, il semble, en vertu de laquelle le frère cadet devait succéder au frère aîné, et qu'on retrouve très souvent contrariée au Siam et même en Birmanie.

On verra ci-dessous le neveu, fils du frère aîné, succéder à son oncle. D'où je conclus que ce que l'on voulait surtout, c'était que le roi, pris dans la branche la plus proche du trône d'une famille royale, fût en âge de commander et en moyen de se faire obéir.

3. — Préah-srey Lompongsa-réach (1347-1351).

Son fils aîné fut élu et ondoïé sous le nom de *préah-bat-sâmdach sdach préah réach ongka préah barom Lompongsa-réachéathiréach* (5). Le frère du roi, *préah Sauriyotey*, fut fait *oba-réach (uvarajâ)* (6). Tous deux firent incinérer les corps de leur

(1) Du pâli *Nibbana-pada*, le lieu Nirvana.

(2) Du sanscrit *Indraprastha mâha nagara*, la « ville d'Indra le grand royaume », ou la « grande ville royale d'Indra ».

(3) *Brhat sâmdach brhat siddhanta râja*, « éminent seigneur de l'éminente Foi, roi ».

(4) Un autre texte dit « trois mois ».

(5) *Brhat pada sâmdach sdach brhat râjâgga braht parama Râmakangsa (?) râjâdhirâjâ*, « éminente base, seigneur roi, éminent roi, personnage d'éminente et suprême descendance de Râma, roi des rois ». Je crois bien que les deux mots khmers, *sâmdach*, *sdach*, le premier superlatif du second, fait doublet avec le sanscrit pâli *râjâdhirâja*, roi des rois.

(6) Ou *uparâja (yuvarâja)* sous-roi, vice-roi, près du roi.

père et de leur oncle et mirent les ossements calcinés dans des urnes d'or qui furent murées chacune dans un chédey en maçonnerie (1).

A cette époque, le pays que nous nommons aujourd'hui le Siam et qui, — dans le passé, depuis l'origine du Cambodge, — avait été tributaire des Khmers, était indépendant. Il avait recouvré sa liberté, disent les chroniques, au temps du roi préah bat bautum Sauriyovongs ; j'entends au temps de Suriya-varman II qui régnait en 1162 de notre ère et qui eut tant à s'occuper des principautés du nord.

A la mort de ce roi Sauriyovongs ou Suriya-varman, un homme puissant et heureusement doué, nommé ponhéa Rung, se fit roi au pays de Sokhôtey dont il fit un grand royaume et réunit tous les Siamois de la vallée du Ménam sous son autorité.

D'autre part, le roi des Laotiens de Chéang-Réay (2), ayant été vaincu par un roi voisin, descendit avec ses Laotiens au royaume de Sokhôtey (3), réunit, sous son autorité, les descendants de ponhéa Rung et s'établit à Kômphêng-Péch (4) dont il fit une grande et vaste capitale. Ses descendants régnèrent quatre générations sans être sérieusement troublés.

Après cela, un homme du peuple nommé Sêna-Bom, qui avait épousé une princesse laotienne, grâce à celle-ci parvint au trône d'un royaume voisin de Sokhôtey. Il fonda le krung Tép (5), prit le titre de préah chau serey vichey (6) Chéang-Sên et régna 20 ans.

(1) *Skt celiya*, pyramide mortuaire qui contient des cendres funéraires, des reliques.

(2) Xieng-Ray, le Xieng-Hai d'aujourd'hui par environ 19°50' de latitude nord et 97°40' de longitude est, sur un petit affluent du Mékong, tout à fait au nord des Etats Shans.

(3) Sur la rive droite ou Ménam par environ 17° de latitude nord et 97° 30' de longitude est. En sanskrit *Sukhodaya*.

(4) *Kômphênh-Péch*, forteresse de diamants (*Vajra*, skt pâli *Vaja*), sur la rive gauche de la Mé-Ping, à 40 kilomètres au nord-ouest de Sokhôtey.

(5) Le royaume (ville royale) des Tévodas ou dieux, peut-être muong Tép, sur la rive droite de la Mé-Ngoun.

(6) Çri-Vijaya, fortuné et victorieux roi (*chau*) éminent de Xieng-Sên.

Le mot *chau* en cambodgien, *chao* en siamois et en laotien, *chobo* en chinois, *sobo* en shan, *chieu* en annamite, *cho* en birman et *sabo* en shan a le sens de roi, de prince et fut donné par la suite à des mandarins

Son fils, nommé chau Utong, lui succéda et établit sa capitale à Néang-Snor (le marais des snors). Il lui donna le nom de krung Têp moha-nokor bâvar Tharéavaddey (1) srey Ayuthyéa (2) qui, par la suite, devait commander à seize gouvernements petits ou grands. Ayant fondé cette capitale, le roi Utong prit les titres de préah chau Ramathipdey préah chau krung srey Ayuthyéa (3).

La création d'Ayuthyéa dans une île du Ménam, nommée Néang-Snor mettait la capitale des Siamois ou Thays bien près de la frontière du Cambodge, et les capitales, c'est-à-dire les deux centres d'impulsion et d'action de deux peuples, ayant des intérêts différents devaient mettre très rapidement le feu aux poudres. La fondation d'Ayuthyéa si près d'Eintapath prouve amplement que le royaume était en décadence au xiv^e siècle, qu'il n'était plus redouté de ses ennemis, puisqu'ils ne craignaient plus de s'approcher de sa capitale, et que les Siamois étaient pleins d'audace et très menaçants.

qui n'étaient pas princes. C'est de ce mot que sont venus avec le mot vieux birman vieux pegouan *oua*, « tête, chef, principal », siamois *hud*, écrit *hwéa* en cambodgien, les composés cambodgiens *chauhwéa* dans le titre du premier ministre, et *chauhvay srok* (pr. *chauféay*), seigneur chef du pays (gouverneur) et le composé birmano-pegouan *châbua* qui désignait les princes étrangers soumis au tribut. La forme shane *chobo*, *sobo*, qui a le sens de seigneur, a la même origine.

Le mot siamois *hud*, birmano-pegouan *bua*, cambodgien *hwéa*, laotien *hwa*, *fa* joint au mot *kév*, précieux, forme le mot *kéhvéa* (pr. *keuféa*) qui est le titre « précieux chef » d'un prince venant après l'obaréach (*uparâja*).

(1) Thavaravatti (Dvaravatti) qui paraît avoir été le nom de la ville qu'Ayuthyéa a remplacé, et qu'elle garda joint au mot Ayudya.

(2) Royaume du Deva, *mâhanagara préah pavara râltha vaddi cri Ayudya*.

Royaume (*krung*) du divin grand royaume prospère et fortuné Ayudhya.

Krung, du malais *korung* avec le même sens.

(3) *Brhat chau Ramâdhipati brhat chau krung cri Ayudhya*, « éminent roi Rama, suzerain, roi du fortuné royaume d'Ayudhya ».

Il résulte de ce récit qu'Ayuthyéa, capitale du Siam de 1350 à 1768, n'aurait pas été créée par un roi de Sokhodaya, descendant de préah Rung, mais par un roi de Xieng-Sên, fils d'un homme du peuple qui se serait emparé d'une principauté du bassin supérieur du Ménam. La capitale de cette principauté était Kômpêng-Péch qui avait été fondée par un prince laotien qu'un roi voisin avait vaincu et obligé de fuir au sud. Je ne serais pas surpris si l'on apprenait un jour que le vainqueur fut un Thai, venu de Birmanie avec des bandes thays.

La lutte commencée, il y avait plusieurs siècles déjà, avec les Mons qui habitaient le Siam avant les Siamois, recommença peu de temps après la fondation d'Ayuthyéa sous préah Utong, roi des Thays et sous préah Lompongs, roi des Cambodgiens.

En 1352, le roi de Siam, dit la chronique cambodgienne que j'ai sous les yeux, résolut de s'agrandir et de conquérir le Cambodge qui ne voulait pas reconnaître sa suzeraineté (1). Il forma deux armées, l'une forte de 5.000 hommes qu'il plaça sous le commandement de son petit-fils Sisavath, l'autre qui comptait 10.000 hommes qu'il confia à son fils Ramé-Suon, puis il les lança sur le Cambodge avec l'ordre de marcher nuit et jour afin de surprendre le royaume.

Les autorités cambodgiennes de la frontière ne s'attendaient pas à cette invasion et conséquemment n'étaient pas préparées à la résistance. Elles se retirèrent devant les Siamois avec leurs familles et envoyèrent un courrier à cheval prévenir le roi qui était alors en sa capitale d'Eintapath (Anghor-thom).

Ce courrier ayant été présenté vers midi au roi Srey-Lompongs, celui-ci donna l'ordre à son frère, l'obaréach Sauryotey, de lever une armée de 20.000 hommes dans les environs de la capitale et dans la capitale même, puis de prendre toutes les mesures nécessaires. Ces ordres donnés, il se rendit au sala des audiences publiques et y tint une sorte de conseil de guerre. « Notre royaume étant en paix depuis longtemps, dit-il, nous n'avons pas de troupes exercées et voici que nous sommes attaqués par les Siamois. Que pensez-vous de la situation ? »

L'obaréach répondit : « Les troupes siamoises doivent être fatiguées par la marche qu'elles ont fournie nuit et jour depuis la frontière jusqu'ici, car elles ont fait ce qu'elles pouvaient pour arriver vite et pour nous surprendre. Elles méprisent les Cambodgiens, se figurent que nous ne savons pas combattre et croient que nous ne nous défendrons pas. Cependant, bien que nos troupes ne soient pas exercées, elles sont fraîches, elles ne sont pas fatiguées et sont désireuses de combattre. » Ayant ainsi

(1) La chronique siamoise dit que la guerre fut déclarée par le roi de Siam parce que les Khom ou Khmers tournaient le dos aux Siamois, c'est-à-dire les méprisaient.

parlé, il demanda au roi l'ordre de partir à la tête de l'armée pour aller au devant des Siamois qui se trouvaient alors à une certaine distance de la ville, en un endroit où ils s'étaient arrêtés pour élever à la hâte des retranchements.

Le roi donna l'ordre qui lui était demandé, et l'obaréach, étant monté sur son éléphant de guerre, se mit en route cette même nuit. L'armée cambodgienne comprenait un corps de cavalerie, un corps d'éléphants et un corps de fantassins. L'armée siamoise, qui ne s'attendait pas à être attaquée si tôt, fut défaite, en partie détruite, et le prince siamois Sisavath fut tué sur le cou de son éléphant. Les Cambodgiens, heureux et peut-être surpris d'avoir vaincu, ne poursuivirent pas leurs succès et laissèrent l'armée du prince Rama-Suon (1) gagner la frontière. Ils rentrèrent à Eyntapath avec un riche butin composé de chevaux, d'éléphants et de prisonniers.

Le roi de Siam, informé de la défaite que ses troupes avaient éprouvée et de la mort de son petit-fils Sisavath, leva une nombreuse armée et la mit sous le commandement en chef de son beau-frère, le préah barom réachéa. Les trois corps de troupes de cette armée furent confiés aux trois fils (frères peut-être) de Rama-Suon, — chau Basath, chau Baat et chau Kâmbâng-Pisey. Elle partit d'Ayuthyéa et rejoignit celle que Rama-Suon commandait et qui campait à quelques journées de marche de la frontière siamo-cambodgienne.

Or, l'imprévoyant roi du Cambodge, croyant que la défaite éprouvée par les troupes du roi de Siam l'empêcherait de revenir à la charge, avait maladroitement licencié son armée victorieuse et suspendu les levées précédemment ordonnées dans tout le royaume. Aussi, quand les Siamois reparurent, il n'avait plus autour de lui que sa garde habituelle. Les ordres déjà donnés d'arrêter les levées d'hommes contrarièrent ceux qu'il donna de les presser, et il se trouva aussi dépourvu de troupes que la première fois, en présence d'une armée ennemie beaucoup plus considérable que celle que son frère avait vaincue. On décida cependant de résister dans la capitale tout le temps qu'il faudrait

(1) Ce nom, *Rama-Suon* ou *Râma-svarga* à le sens de « Paradis de Rama ». On trouve aussi la forme siamoise *Rama-suén*, « jardin de Rama, plantation de Rama », avec le sens de paradis.

aux agents envoyés dans le royaume pour lever les armées qu'on comptait opposer rapidement à l'ennemi. Les habitants des faubourgs d'Eyntapath se réfugièrent dans la ville et les remparts furent garnis de soldats.

Dans un conseil de guerre tenu au sala des audiences publiques, le roi fit savoir que l'armée siamoise qui marchait sur la ville était dix fois plus forte que celle qu'on avait eue à combattre l'année précédente, et que le royaume était aussi dépourvu de troupes. Puis, ayant pris l'avis de l'obaréach Saurytéy et de chacun des généraux, des ministres, il chargea son neveu Srey-Sauryovongs, fils de Sokonthor-bat, petit-fils de Nipéan-bat, de parcourir les provinces du royaume pour y lever des troupes et les amener au secours de la capitale.

Trois jours plus tard, l'armée siamoise paraissait devant Eyntapath et en commençait l'investissement ; Rama-Suon rangea ses troupes au nord, le chau Bassath campa à l'est, le chau Baat au sud et le chau Kâmbâng-Pisey s'installa à l'ouest. Plusieurs attaques d'ensemble furent tentées par la suite, mais en vain ; les remparts étaient solides, les fossés larges et profonds, les ponts et les portes bien défendus et, sur les murs, des guerriers bien commandés veillaient nuit et jour.

Alors, le roi du Cambodge, plein de hardiesse, décida d'attaquer lui-même les Siamois qui se croyaient en sécurité et sortit à la tête d'un petit corps de troupes. La bataille fut sanglante mais, le soir venu, la victoire étant demeurée indécise, le préah srey Lompongs-réachéa rentra dans sa capitale.

Quelques jours plus tard, Rama-Suon commença la construction de plusieurs tours aussi élevées que les remparts de la ville afin de pouvoir lui causer plus de dommages avec ses canons et d'éteindre plus facilement les siens (1).

(1) Le mot *kâmphlœung* est composé de deux mots cambodgiens *kâm*, balle, boulet et *phlœung*, feu. C'est bien de canons que le texte nous entretient. Mais alors il faut admettre que les extrême-orientaux qui employaient la poudre bien des siècles avant que l'Europe en eût la moindre idée, connaissaient aussi les canons au xiv^e siècle et que l'emploi de ceux-ci n'était pas une nouveauté pour les Cambodgiens. Il y a de quoi nous étonner, mais la surprise sera moins grande quand on saura que Tamerlan employa, en 1398, des canons contre les Hindous lorsqu'il fit la conquête de leur pays et qu'il y a, à Angkor-thom, un

On se battait ainsi depuis quatre mois, de décembre 1352 à la fin de mars 1353, sans que, d'une part ou de l'autre, on fût arrivé à quelque résultat, lorsque le roi Lompongs-réach fit porter au général siamois une lettre ainsi conçue : « Le Cambodge était un grand royaume alors que le Siam n'était qu'un petit Etat tributaire du Cambodge. Il est devenu indépendant et nous ne l'avons pas inquiété parce que nous ne voulions pas nous créer des ennemis. Alors, pourquoi le Siam envoie-t-il au Cambodge des troupes qui viennent y opprimer les habitants ? Dites-nous le motif de la guerre que vous nous faites. »

Le général siamois répondit que si le Cambodge voulait reconnaître la suzeraineté du roi de Siam, il consentirait à se retirer avec toute son armée.

Le roi du Cambodge répondit à cette proposition insolente : « Nous aimons mieux mourir que de faire une telle soumission qui nous ferait perdre notre réputation et nous couvrirait de honte devant tous les peuples. » Ayant passé lui-même la revue de ses troupes, le roi déclara qu'on résisterait jusqu'au bout. L'armée siamoise, de son côté, continuait ses travaux d'investissement et se fortifiait.

Quand vint la saison des pluies, le général en chef de l'armée siamoise écrivit à son roi qu'on ne pourrait s'emparer du Cambodge que si on poursuivait la guerre avec vigueur et de suite, avant l'arrivée des renforts attendus des provinces par les assiégés. Le roi de Siam approuva cet avis, leva une autre armée et la conduisit lui-même sous les murs d'Eyntapath, vers la fin de la saison des pluies.

endroit dit « le magasin des boulets à feu ».

Vossius prétend que les Chinois avaient des canons en bronze et en fer dès 1055. On sait d'autre part qu'ils connaissaient en 1232 les bombes, peut-être les grenades dont l'explosion tuait tout dans une aire de dix mètres de rayon.

Rappelons aussi que le noticier chinois Tchéou-ta-Kouan signale en 1295 des fusées et des pétards à Angkor-thom, les unes qui montaient assez haut dans l'air pour être visibles à 40 kilomètres, les autres gros comme des pierriers et qui tonnaient de façon à ébranler toute la ville.

D'autres auteurs parlent de canons employés au siège de Belgrade par Soliman en 1073, à la défense de Séville en 1247.

En outre, il paraît certain que la ville de Béja, en Espagne, fut prise à l'aide de canons par Ismaïl, chef des Maures en 1325.

C'est alors que le prince Srey-Sauryovongs (1), qui avait mis plus de huit mois à lever des hommes et à former une armée, parut sous les murs de la ville avec son avant-garde. Sans attendre les autres corps, qui suivaient à courte distance celui qu'il commandait, il s'approcha trop des Siamois et fut surpris et attaqué par eux comme il se retranchait lui-même dans son camp. Vaincu, son armée se débanda. Lui-même s'enfuit et se rendit au Laos, au krung Si-Sutana-kanahut (2), aujourd'hui Luâng-Prah-Bâng peut-être Vieng-Chant, afin probablement de susciter une intervention au nord-est.

Comme il gagnait le Laos, les autres corps d'armée levés dans les provinces du Cambodge arrivaient en vue de la capitale et y apprenaient non seulement la défaite du prince Srey-Sauryovongs mais sa disparition. Cette nouvelle jeta le découragement parmi eux et les Siamois profitèrent de leur hésitation pour les battre. Les Cambodgiens se débandèrent alors et chacun regagna sa province.

Voyant que les armées cambodgiennes étaient dispersées, le roi de Siam commanda une attaque de la ville, mais il perdit beaucoup de monde et ses troupes furent repoussées. Le siège se prolongea encore presque une année sans que l'armée siamoise en tirât avantage, si ce n'est celui du butin qu'elle faisait dans les provinces voisines de la capitale.

Sur ces entrefaites, le roi préah Srey-Lompongs-réachéathi-réach tomba malade et mourut (1353). Il avait régné quatre ans, dont une année avait été occupée à faire la guerre

4. — L'obaréach Srey-Sauryotey (1353).

L'obaréach Srey-Sauryotey (3), frère du roi défunt, fit déposer le corps du roi dans le moha-prâsath (4) en attendant son inci-

(1) La plupart des autres textes donnent ce rôle à Saryotey et c'est ce prince qu'ils mettent plus tard sur le trône du Cambodge et non Sauryovongs.

(2) On trouve aussi *Si-satana-kahut*, *Sisatanagahut* et *Sisatana Autotamach ratsatani* (Voy. Pavie, *Mission Pavie. Etudes diverses*, t. II, p. 16). — Le nom sacré de cette ville était, en sanscrit, *Çri Çudhamâ-nagari*, fortuné royaume de Çudhamâ. — *Çudhamâ* est le nom de la salle de Justice d'Indra.

(3) *Çri-Suriyâdaya*, levé du soleil.

(4) *Skt maha prâsada*, grand palais.

nération, et prit en main les affaires du royaume avec le consentement des grands, puis il résolut de continuer la guerre, ce qui fut, dit le chroniqueur cambodgien, un grand malheur pour le royaume. « On n'entendait plus, ajoute-t-il, que les pleurs de tous les habitants ; les généraux, les chefs mouraient les uns après les autres, les oiseaux eux-mêmes ne chantaient plus que lamentablement dans la ville assiégée. »

Le roi de Siam profita de ce découragement pour ordonner une nouvelle attaque : « Tout homme qui reculera, disaient ses ordres sévères, sera puni de mort ; les premiers qui réussiront à pénétrer dans la ville seront récompensés. »

Aussi, lors de l'attaque, la lutte fut terrible entre les assaillants et les défenseurs d'Eyntapath. Les Siamois montaient courageusement à l'assaut, mais les Cambodgiens les repoussaient des murailles et les précipitaient dans les fossés. Malheureusement, l'une des portes de l'est fut forcée (1) et l'ennemi pénétra dans la place. La bataille continua dans les rues et l'obaréach, qui résistait en héros à la tête d'une petite troupe, fut tué dans un combat corps à corps.

L'obaréach mort, le découragement s'empara des Cambodgiens et les plus braves d'entre eux, leur nombre décroissant à chaque instant, commençaient à reculer lorsque parurent au milieu d'eux les brahmes ou *bakou*, gardiens des attributs de la vieille royauté cambodgienne qu'il ne fallait pas laisser tomber aux mains de l'ennemi.

Ces braves se rassemblèrent au nombre de plusieurs milliers, se groupèrent autour du préah barom-réachéa, du préah-thom-mâsoka-réach, des prohm-borohets (2) porteurs du préah khant-réachéa (éminent glaive royal), du lompêng ou lance sacrée du

(1) La ville était entourée d'un large et profond fossé rempli d'eau qui se trouvait au pied du mur, lequel était alors élevé d'une dizaine de mètres. On accédait aux portes par des voies pleines ou chaussées bordées de géants supportant un très large serpent. On défendait cette chaussée de sur la tour qui la dominait, de sur les murs de droite et de gauche, mais comme on ne connaissait pas les ponts-levis, il était possible à l'ennemi d'atteindre la porte, de l'enfoncer à l'aide de béliers, de bousculer les défenseurs et de pénétrer dans la ville.

(2) Eminents *paramardja*, *dhammâsokardja*, *brahmapurohita*. Les *purohitas* sont les chapelains.

fondateur de la dynastie, de l'arc royal, de plusieurs autres objets vénérés et sortirent de la capitale, avec les hauts dignitaires, un certain nombre d'habitants et leurs familles. Ils se jetèrent au travers des troupes siamoises qui leur barraient le passage, combattirent comme des héros, perdirent beaucoup de monde, mais réussirent à passer et à sauver les attributs sacrés qui sont comme le signe national de ralliement des Cambodgiens. Cet acte de guerre fut le dernier combat et la dernière victoire que les Cambodgiens remportèrent sur les Siamois à cette époque.

5. — Interrègne. — Les trois rois siamois (1353-1357).

La capitale était aux mains de l'ennemi. Le roi de Siam s'y promenait en maître, admirant les palais royaux qui tous étaient construits en pierres couvertes de sculptures, les appartements du roi qui étaient d'une grande beauté. Il vit que le moha-nokor ou grand royaume était aussi beau que le paradis des Trente-trois [dieux indras]. Quand il fut, dans le grand palais, en face du corps du roi Lompongs, il eut pitié, dit le chroniqueur, et donna l'ordre de lui rendre les honneurs dus au corps d'un roi et de l'incinérer conformément aux usages anciens.

Cette cérémonie achevée, le roi de Siam mit son dernier fils CHAU BASATH (pr. Bassath) sur le trône du Cambodge et lui laissa ses frères, les chau Baat et Kâmbâng-Pisey, pour l'aider dans son gouvernement, plus 10.000 hommes pour garder la capitale (1).

Puis, ayant donné des gouverneurs siamois aux provinces du nord-ouest, de Baschêm (Peschim) et de Nokor-réach-séma (Korat), récompensé les hommes qui s'étaient distingués pendant la guerre, il ordonna d'emmener au Siam les habitants de la ville, sauf 10.000 environ (2), d'emporter toutes les richesses enlevées des palais royaux, l'or, l'argent, tous les objets précieux, les

(1) On a vu plus haut que le chroniqueur dit que ces princes étaient non les fils mais les petits-fils du roi et qu'ils étaient les fils de Rama-Suon. J'estime que l'erreur porte sur le passage précédent, et qu'il faut lire, page 200, que « les trois corps de troupes furent confiés aux trois frères de Rama-Suon » et non à ses trois fils.

(2) La ville comptait alors environ 100.000 habitants au dire des chroniques, des légendes et des traditions orales.

nattes lamées d'or et d'argent, les chevaux, les éléphants, les voitures royales, etc. Cet immense butin parti, il regagna avec l'armée Ayuthyá, sa capitale.

Chau Basath nomma des gouverneurs siamois et même cambodgiens et les envoya prendre le gouvernement des provinces qui n'avaient pas encore fait leur soumission. Ces gouverneurs réussirent à s'installer dans les provinces voisines de la capitale, mais ne purent se faire accepter dans celles qui en étaient éloignées, à l'est, au nord et au sud. Les anciens gouverneurs prétendaient demeurer indépendants, se livraient à la piraterie et se faisaient la guerre entre eux. La population allait à la plus profonde misère lorsque le préah Sauriyovongs, ayant quitté le Laos, reparut dans le royaume avec une armée ramenant les 90.000 prisonniers que les Siamois avaient entraînés d'Eyntapath à Korat et qu'elle avait délivrés sur la route. Il réoccupa assez rapidement les provinces demeurées indépendantes des Siamois.

Le Préah chau Basath mourut après un règne de trois ans, en 1355 de l'ère européenne, 1277 de la grande ère et 717 de la petite ère.

Son frère, plus âgé, le CHAU BAAT lui succéda, régna trois mois et mourut du choléra. C'est sous son règne que Srey-Sauriyovongs, qui avait occupé les provinces non vaincues, réussit à s'emparer de celles que les Siamois avaient soumises à leur autorité.

Le chau KAMBANG-PISEY, qui était le fils cadet du roi de Siam, succéda à son frère en l'an 1357 (1).

Un mois plus tard, le prince Srey-Sauriyovongs attaqua la capitale qui fut mal défendue et s'en empara. Les Siamois qu'on y trouva furent massacrés en grand nombre, neuf sur dix, dit le chroniqueur cambodgien. Quant au roi siamois Kambâng-Pisey, il disparut dans le combat et nul n'entendit plus jamais parler de lui.

C'est alors que le royaume, ayant été reconquis, se reconstitua

(1) Le fils aîné du roi de Siam, Utong préah Rama, était le préah Rama-Suon que nous avons vu commander en chef l'armée siamoise et qui succéda à son père en 1369. Il semble que le prince siamois qui fut placé par Utong sur le trône du Cambodge, chau Basath, était le quatrième fils du roi, que le chau Baat était le troisième et que le chau Kambâng-Pisey était le deuxième, c'est-à-dire le fils cadet.

sans cependant les provinces de Baschêm et de Nokor-réach-Sêma, qui demeurèrent annexées au Siam (1).

6. — Srey-Sauryovongs (1337-1366).

Srey-Sauryovongs, qui avait reconquis le royaume sur les gouverneurs qui, profitant des défaites, s'étaient rendus indépendants, et sur les Siamois, fut élevé au trône sous les noms de sacre de *préah bat sâmdach préah réach ongka préah Srey-Sauryovongs-réachéalthiréach* (2). Il donna des récompenses à ses officiers, selon les services qu'ils avaient rendus, et nomma des grands et des petits dignitaires aux fonctions de l'Etat.

Une chronique royale dit que, sous le règne de ce roi : la frontière est du Daugn-nay (*Don-naï* actuellement province de Baria) était la frontière ouest du Champa, que la limite occidentale de la province de Néang-Rong-Angk-réach (au sud-est de celle de Korat) était la frontière de l'ouest jusqu'à la mer ou golfe de Siam qui est au sud, enfin qu'au nord la frontière du royaume touchait le Snam-khsach-Koukhan, c'est-à-dire la « plaine de sable de Koukan ».

La famille royale s'étant rassemblée autour du roi et les prohm-borohet ayant rapporté au palais les insignes sacrés de la royauté cambodgienne, Srey-Sauryovongs nomma obaréach son neveu,

(1) *Baschêm*, aujourd'hui Paschim ou Péchim, est situé sur la route d'Augkor-thom à Ayuthyéa, par environ 14° de latitude nord et 99° de longitude est.

Nokor-réach-Sêma ou Korat, est situé par environ 15° de latitude nord et 100° de longitude est.

(2) *Skt Brhat pada sâmdach brhat rāja angga brhat cry Suryavamsa rājadhīrāja*, « éminente base suprême seigneur, éminente personne royale, éminent et fortuné descendant de la dynastie solaire, roi des rois. »

Il était fils de Srey-Sauryotey et de l'akkamahésey ou première épouse de ce prince. Il était alors âgé de 43 ans. Le texte dit plus haut qu'il était fils de Sokonthor-bat et petit-fils de Nipéan-bat, conséquemment petit cousin du Srey-Sauryotey, puisque Sokonthor-bat était fils de Nipéan-bat et que Sauryotey était fils de Sithéant. Si Sauryovongs avait 43 ans quand il parvint au trône, il est cependant difficile d'admettre qu'il était le fils de l'obaréach Srey-Sauryotey, frère cadet de Sithéant décédé en 1346 et qui mourut lui-même en 1352. La chose n'est pourtant pas impossible si on admet que Sithéant et Lompongs étaient déjà âgés quand ils parvinrent au trône.

fils de son frère, l'ancien obaréach, Srey-Sauryotey, mort en combattant les Siamois.

Cela fait, il envoya un corps d'armée occuper la province de Néang-Rông, située au nord-est et au sud-est de celle de Nokor-réach-Séma (Korat) et fit, de sa limite au nord, la frontière du Cambodge. C'était abandonner aux Siamois les deux provinces que le roi Uthong (1) ou préah chau Ramathipdey, avait prises au Cambodge.

À cette époque, les Siamois se croyaient tout permis et bravaient les Cambodgiens qu'ils avaient vaincus. Ceux-ci supportaient difficilement leurs insolences. Aussi quand ils enlevèrent en pleine paix dans une province maritime et frontière du Cambodge une centaine de Cambodgiens, et qu'ils les eurent entraînés au Siam, le gouverneur de cette province, par représaille, fit enlever à son tour des habitants de la province siamoise voisine et les fit conduire à l'extrémité méridionale du territoire qu'il administrait. Furieux le gouverneur siamois leva 2.000 hommes et passa la frontière. Le roi du Cambodge, prévenu de cet incident, donna l'ordre de lever une armée de 50.000 hommes dans les provinces du Tréang, Basak (pr. Bassac), Préah-Trapéang, Au-Maul, Krâmuon-Sâ, Tuk-khmau (2) Péam, Kâmpot et Kômpong-Sôm, et de se porter au devant des Siamois. Son général en chef était le gouverneur ou sdach-tranh (petit roi) de Tréang, et le général de l'avant-garde était le gouverneur de Basak (aujourd'hui Soc-trang).

Les Siamois furent vaincus à la première rencontre et les Cambodgiens, les ayant poursuivis, s'emparèrent de la grande plaine et des provinces de Royâng, Châtabaur, Mongkol-Borey (3) et entraînèrent 8.000 familles au Cambodge.

(1) La chronique siamoise dit ce roi non beau-frère de préah Uthong (Utong), mais son second fils.

(2) *Basak*, actuellement Long-Xuyên ; Au-Maul, partie de l'arrondissement cochinchinois de Soc-trang ; Krâmuon-Sâ, partie de l'arrondissement de Long-Xuyên ; Tuk-Khmau, partie de l'arrondissement de Rach-gia ; Péam, Kâmpot et Kômpong-Sôm, sur le golfe de Siam.

(3) Chanda-puri (Ville de la Lune) et Mangala-puri ville prospère, c'est-à-dire tout le territoire qui s'étend du golfe de Bangkok à la frontière occidentale de la province de Battambang, et du phnôm Dâng-rêk à la mer ou golfe de Siam. — Chantabaun prononciation siamoise,

Le roi distribua des récompenses aux hommes et aux officiers qui s'étaient distingués dans cette guerre et, craignant un retour des Siamois, envoya l'ordre aux gouverneurs petits et grands des provinces de lever des troupes, de les organiser rapidement, de les exercer et de se tenir prêt à tout événement.

Comme le roi de Siam revenait de Chéang-May (Xieng-May) et traînait derrière lui de nombreuses familles laotiennes qu'il avait enlevées à leurs foyers, il apprit les conquêtes que les Cambodgiens avaient faites sur lui. Alors, il nomma le ponhéa Pichey-Dàrong général de l'avant-garde d'une armée d'invasion du Cambodge et prit lui-même le commandement du corps principal. Il occupa rapidement les quatre provinces du sud-ouest que les Cambodgiens avaient reconquises sur le Siam, mais, comme il venait de pénétrer au Cambodge et s'était arrêté au spéan (pont) Nhêk, l'armée cambodgienne, placée sous les ordres de l'obaréach, vint l'attaquer. Le combat s'engagea d'abord avec l'avant-garde que commandait le général siamois, ponhéa Pichey-Dàrong. Il durait depuis assez longtemps déjà sans qu'un des adversaires reculât lorsque le roi de Siam, étant arrivé sur le champ de bataille, donna l'ordre à ses troupes d'envelopper l'armée des Khmêrs. Le général cambodgien, voyant les forces siamoises dessiner un mouvement tournant sur ses flancs, craignit d'être cerné ; il commanda la retraite, traversa rapidement le pont et s'embarqua précipitamment sur sa jonque de guerre. Quant à l'armée de mer que portaient de nombreux navires alors en la rivière, elle ne servit à rien dans cette affaire, si ce n'est à protéger la jonque princière et la retraite de l'obaréach. C'est alors qu'un tonneau de poudre éclata et que furent blessés l'obaréach et plusieurs de ses gardes (1). Les jonques siamoises profitèrent de cet accident, du trouble qu'il causait pour s'approcher et s'emparer du navire qu'on ne pouvait plus gouverner et

s'écrivit cependant Chantabaur comme en cambodgien.

Il semble que ces trois provinces n'appartenaient déjà plus au Cambodge à cette époque. Il est probable qu'elles en avaient été détachées au cours de la précédente guerre et alors que les princes siamois régnaient à Eyntapath.

(1) Voilà encore une fois que la poudre est signalée au Cambodge, cette fois vers 1360.

de l'obaréach cambodgien qui s'y trouvait. Ce prince mourut de ses blessures trois jours plus tard.

A la nouvelle de cette défaite, le roi Srey-Sauryovongs se mit en route avec une armée nouvelle et marcha au devant des Siamois. Ceux-ci, se trouvant moins forts que l'armée du roi du Cambodge, n'osèrent pas engager la bataille et reculèrent pour chercher à camper en un endroit favorable. Les Cambodgiens les suivirent de si près que, ne trouvant pas le temps de se retrancher, l'ennemi repassa la frontière dans le plus grand désordre, laissant derrière lui de nombreux prisonniers et beaucoup d'armes abandonnées ou jetées.

Le Cambodge connut alors quelques années de paix et de prospérité, dit le chroniqueur. Les populations vivaient heureuses et tranquilles, le royaume prospérait dans la sécurité.

Le royaume khmér était borné : à l'ouest par l'ancienne province cambodgienne de Prâchim (1), au nord-ouest par le Chéang-Rong et le Nokor-réach-Séma (Korat), au nord par la Snam-khsach (la plaine de sable), au nord-est par le pays de Khànth (2), au sud-est par le Baréa-Daung-nay (Baria-Don-naï), et au sud par la mer.

Le roi Srey-Sauryovongs mourut de maladie, en 1366, après un règne de dix années.

7. — Préah Barom-Rama (1366-1373).

Les membres de la famille royale et les hauts dignitaires élurent roi le fils du roi préah Lompongs nommé préah Barom-Rama (3). Il était le neveu du feu roi (4).

On ne sait de lui que deux choses : qu'il fit incinérer le corps de son prédécesseur et qu'il mourut de maladie après un règne de sept ans. Quant au roi de Siam, il mourut en 1369, et la cou-

(1) Bâschim, Bâschin, aujourd'hui Péchim qu'on trouve parfois écrit Pékim par les Européens.

(2) *Koukan*, dont la véritable orthographe est *Koukh-khanth* et la traduction littérale : Terres des Khanths (ou ogres *Kanthons* ou *Khanthops*, skt *Gandharvas*, *Ganddharbas*).

(3) Skt *Brhat parama Rama*, « éminent et très haut Rama ».

(4) Son neveu à la mode de Bretagne, c'est-à-dire son cousin hermetgermain né de la seconde branche de la famille dont Ta-Chay, le vieillard aux concombres savoureux, était le fondateur.

ronne passa d'abord à son fils aîné, préah Rama-Suon, qui régna moins d'une année et fut détrôné, puis à préah Barom-Réachéa, oncle de préah Rama-Suon et mari de la sœur du roi défunt que nous avons vu général de l'armée siamoise au Cambodge.

Ce nouveau roi Siamois qui régna huit ans, porta la guerre au nord de son royaume et s'annexa les petits royaumes ou muongs situés au nord d'Ayuthyèa et qui avaient gardé soit leur indépendance, soit une partie de leur indépendance, les muongs Nakon Phangkha et le muong Sengsao en 1372, le muong Phitsanulok en 1373, le muong Chéa-Kang-rao définitivement en 1378 après plusieurs tentatives faites en 1373 et 1377, tous muongs faisant partie du pays des Laotiens au ventre noir (*Lao pos-khmau*), ainsi nommés de ce qu'ils se faisaient tatouer le ventre. Il avait échoué deux fois devant Chhéang-may, mais cet échec n'avait pas dû porter préjudice à sa réputation de guerrier brave et habile, car cette ville était alors réputée imprenable et défendue par les dieux (1).

8. — Préah Thommasoka (1373-1394).

Le jeune frère de Barom Rama, le prince Thommasoka, lui succéda sous les titres de *préah bat sâmdach sdach préah réach ongka préah Thommasoka-réachéathiréach* (2).

Il régnait depuis neuf ans quand le roi de Siam Baromma réachéa mourut et fut remplacé par son fils Thong-lam, qui régna sept jours, puis fut tué par Rama-Suon, fils du feu roi Uthong qui avait été détrôné en 1369 par Baromma réachéa et renvoyé dans sa province de Lophaburi dont il était gouverneur. Six ans plus tard, Rama-Suon étant mort, son fils, le préah chau Rama, que la chronique cambodgienne nomme chau Samphya (3) Chant, fut élu roi sous le nom de préah chau Barom réachéa (1388).

Ce nouveau roi, désireux d'agrandir ses Etats, dit le chroniqueur, leva une forte armée, la plaça sous le commandement en

(1) Cette ville ne tomba au pouvoir des Siamois qu'en 1384 et ne fut définitivement soumise qu'en 1430, après qu'on eut dépeuplé de 20.000 familles le pays demeuré turbulent.

(2) *Skt brhat pada sâmdach sdach brhat rāja āgga brah Dhammācoka rājādhirāja*, « éminente base, seigneur roi, éminente couronne royale, éminent Dhammācoka (serviteur de la Loi), roi des rois ».

(3) Je n'avais pas encore rencontré le préfixe *sam* devant le mot *phéa*.

chef de son fils, le préah Eyntréa-réachéa, et l'envoya soit à la fin de novembre soit au commencement de décembre 1384 conquérir le royaume de Khémara (1) ou des Khmers.

Le roi du Cambodge forma quatre corps d'armée et, les ayant placés sous les ordres des ponhéas Kév et Tey, du chauponhéa Yéat, qui était de la famille royale, et du chauhvéa (2) tôlaha, premier ministre, il les envoya au devant de l'armée siamoise. La chronique cambodgienne accorde des louanges aux personnages ci-dessus nommés, mais ne dit pas ce que firent ces quatre corps de troupes. Ce qui paraît certain c'est que l'armée siamoise parvint sous les murs d'Eyntapath, investit la capitale, commença de combler les fossés et que les premiers assauts furent sanglants. Il y eut trois assauts d'ensemble et, si l'attaque fut hardie, la défense fut courageuse. Les assaillants furent écrasés sous une pluie de pierres que les habitants leur lançaient du haut des murs. Le siège dura sept mois sans que les Siamois parvinssent à s'emparer de la capitale par la force. C'est alors, dit-on, que six soldats siamois, qui s'étaient entendus avec le roi de Siam et auxquels on avait donné cinquante coups de rotin en présence des assiégés qui les voyaient donner du haut des remparts, se présentèrent de nuit à l'une des portes de la ville comme s'ils étaient des déserteurs, le front fraîchement tatoué du signe d'infamie (pied du corbeau). Ils dirent aux gardes qu'ils avaient été injustement punis, qu'ils étaient parvenus à briser leurs fers et qu'ils venaient, afin de se venger, se mettre au service des Cambodgiens. On les conduisit au roi et, comme le roi les écoutait, un dignitaire accourut et dit que les Siamois venaient de placer au sommet d'un bambou, en face de la porte de l'ouest, la tête du gardien qui avait laissé évader les six hommes avec lesquels il s'entretenait.

Ce récit donna d'autant plus confiance au roi que deux de ces

(1) C'est la première fois que je rencontre cette leçon.

Cet événement qui est daté de 1384 est bien daté si on en croit la chronique siamoise puisque c'est, dit-elle, en 1383 que la capitale des Cambodgiens fut prise. Mais alors qu'il est ici placé sous le règne du chau siamois Chant, fils de Réam-Mé-Suon, la chronique siamoise le place sous le règne de Rama-Suon.

(2) Ce titre, que je rencontre ici pour la première fois et que nous retrouverons souvent par la suite paraît être d'origine péguane.

six hommes moururent quelques jours plus tard des blessures qui leur avaient été faites (1). Il récompensa les quatre autres et les recommanda à ses ministres. Ces hommes combattirent plusieurs fois avec les Cambodgiens contre les Siamois et méritèrent des éloges ; leurs chefs avaient pleine confiance en eux. Cependant, chaque fois que les assiégés préparaient une sortie, ils envoyaient à l'aide d'une flèche dans le camp des Siamois, un billet les renseignant sur le jour, le lieu et l'heure de la sortie. Un jour la bataille fut terrible et les fossés des routes se trouvèrent, aux quatre points cardinaux, remplis de cadavres. Elle avait duré du matin jusqu'au soir et la victoire demeura indécise, lorsque les quatre Siamois aidés de deux des quatre généraux cambodgiens, — le *ponhéa Kév* et le *ponhéa Tey* dont il a été parlé plus haut qu'ils avaient amenés à trahir, parvinrent à ouvrir la porte de l'ouest aux assaillants. Les quatre Siamois furent tués sur place par les Cambodgiens, mais le mal était fait ; les Siamois qui attendaient l'ouverture de cette porte, se précipitèrent dans la ville en grande masse et s'en emparèrent. Le roi ayant été tué au cours du combat dans les rues, les Cambodgiens se soumirent au vainqueur (1394 de l'ère européenne, 1316 de la grande ère et 659 de la petite).

Plusieurs hauts dignitaires et de nombreux soldats furent emmenés au Siam par les Siamois, mais une grande partie des habitants d'Eyntapath réussit à leur échapper avec le chauponhéa Yéat et les *borohœts* qui emportaient le glaive sacré ou *préah khant*, le *lompêng-Chay* ou lance de Ta-Chay et les autres attributs de la royauté cambodgienne.

9. — Interrègne (1394).

Le roi de Siam fit débarrasser la ville des cadavres qui l'encombraient, l'empestaient et proclama roi du Cambodge son fils, le *PONHÉA PRÉK* (2), sous le titre de *préah-Eyntréa-réachéa*.

(1) Ce détail laisse soupçonner que l'anecdote n'est pas racontée dans tous ses détails. Il est en effet difficile d'admettre que ces hommes, destinés à tromper l'ennemi, aient été si cruellement traités par ordre du roi pour lequel ils risquaient leur vie.

(2) Le mot *ponhéa* qu'on a parfois écrit *pinhéa*, me paraît la transcription cambodgienne du mot péguan *binya* qui fut le titre des anciens

Le chroniqueur cambodgien raconte que peu de temps après la cérémonie du sacre, le roi de Siam se promenant au travers du grand palais (*moha-prásath*), demanda pourquoi cette magnifique résidence était divisée en demeures séparées. « C'est, répondit un mandarin cambodgien, parce que ce palais était destiné aux princes et aux fils des rois vassaux que ceux-ci envoyaient à la cour du roi du Cambodge. »

Apercevant le préah Kò (le *nandi*) le roi demanda quelle était cette énorme statue de taureau. Un vieux cambodgien, dont les souvenirs plongeaient dans un passé déjà très éloigné, répondit : « Cette statue remonte au temps où les rois du Cambodge étaient très puissants. Son ventre renferme le préah Trey-beydak (l'éminent *tripitaka*). On vénère cette statue comme le préah phnaul (l'éminent propitiateur) du royaume. »

Le roi de Siam parut très satisfait de cette réponse ; aussi, quand il partit pour regagner son royaume, il emporta le préah Kò et toutes les statues du Bouddha, qui étaient en or et en argent. Il emmena également avec lui les religieux cambodgiens, le ponhéa Kêv, le ponhéa Tey, traîtres qui, avec les quatre Siamois, avaient ouvert la porte de la ville aux ennemis, et environ 70.000 chlœuy, c'est-à-dire habitants entraînés, captifs de guerre.

Quant au préah Eyntrea-réachéa, roi siamois de la capitale du Cambodge, il réussit à se procurer le préah-khant et les autres attributs de la royauté cambodgienne sans lesquels un roi ne peut se dire un véritable roi. Craignant probablement qu'ils fus-

rois. Précédé du mot *chau*, qui veut aussi dire « roi », il donne *chauponhéa*, titre qui désigna d'abord les princes, les rois du Cambodge aux ^{xiv} et ^{xv} siècles ; il fut ensuite réservé aux princes et presque immédiatement après à de hauts mandarins.

La forme laotienne est aujourd'hui *panha* et parfois mais incorrectement *phanha* après avoir été *vinha*, prononcé et écrit *vinia* par les Hollandais. Le *tévinia* de Géraerd van Wusthof paraît en effet être la déformation de *tép-vinha*. La forme, vieux cambodgien, était *ponh* ; c'est celle des inscriptions.

Je crois bien qu'il ne faut pas confondre ce ponhéa Prêk, fils du roi de Siam, qui reçut le titre de préah-entra-réachéa, roi du Cambodge, avec l'autre fils du roi de Siam qui portait les mêmes titres et qui commandait en chef l'armée siamoise.

Il ne faut pas non plus les confondre avec le préah Entréa-réachéa, parent du roi de Siam phya Réam, qui s'empara du trône en 1401.

sent dérobés, il imagina de les envoyer à Ayuthyéa, mais le tonnerre gronda si fort et les pluies survinrent en si grande abondance, dit le chroniqueur cambodgien, pendant toute la nuit qui précéda le jour où ces objets sacrés devaient quitter Eyntapath, que le roi fut troublé. Il rêva qu'un des anciens rois du Cambodge était venu se placer au-dessus de lui et lui avait adressé des menaces terribles pour le cas où il enverrait au Siam les attributs sacrés des rois du Cambodge. Il eut peur et le glaive sacré, les autres attributs, demeurèrent à Eyntapath.

On ne sait combien d'années le roi siamois Eyntréa-réachéa gouverna le Cambodge et pour quelle raison il en sortit. Ce qui paraît certain, c'est que son frère phyéa Rama, qui avait succédé à Rama-Suon, en 1375, ayant été détrôné vers 1380, par son premier ministre, celui-ci le fit monter sur le trône du Siam, et qu'il y était à l'époque où le royaume du Cambodge, ayant recouvré son indépendance, se trouva en état de se réorganiser sous un prince de la famille royale.

10. — Préah srey Sauryovongs (1401-1417).

Le prince choisi par les hauts dignitaires et élevé au trône du Cambodge fut le préah srey Sauryovongs, fils de Sauryotey qui avait été roi de 1353 à 1359. Il avait alors 43 ans.

Il régna 16 ans, dit la chronique, et mourut en 1417 à l'âge de 59 ans, laissant un fils, le chau ponhéa Yéat, alors âgé de dix-sept ans.

11. — Préah Barommasoka (1417-1421).

Il eut pour successeur son neveu qui fut élu sous le titre de préah Barommasoka-reachéa et qui était alors âgé de vingt-neuf ans.

La chronique enseigne que, sous son règne, la ville d'Eyntapath fut encore une fois prise par les Siamois en 1420 et qu'il mourut pendant le siège à l'âge de trente-deux ans après un règne d'environ trois ans. La mort du roi aurait entraîné la chute de la ville. Mais cette histoire est très embrouillée ; il semble que les arrangeurs de la chronique royale ont confondu les dates et deux règnes, ceux des rois Thommasoka et Barommasoka ;

quelques-uns même ne parlent ni de Barommasoka ni de Sauryovongs et l'on sent chez les autres le mal qu'on s'est donné pour faire concorder les dates, les événements et pour parvenir tant bien que mal au règne du ponhéa Yéat, qui paraît avoir commencé vers 1421 (1).

12. — **Préah Srey-Sauryopéar** (2) (ou **Chauponhéa Yéat**)
(1384-1431).

Cependant, le chauponhéa Yéat, qui n'était point tombé entre les mains des Siamois, tenait la campagne et se faisait des partisans parmi les dignitaires et dans le peuple ; il levait une armée et s'établissait en un camp fortifié au srok Srey-Sà-chor (Srey-Santhor) (3), à l'endroit même où la légende dit que le préah bat Baksey-Châng-Kràng avait résidé avant d'être roi (4). On y bâtit une citadelle très forte, et un grand nombre d'habitants vinrent des autres provinces se grouper autour du chauponhéa Yéat qui augmenta rapidement son armée de tous ceux qui voulaient chasser les étrangers du royaume.

Au lieu de combattre les Siamois et le roi qu'ils maintenaient sur le vieux trône des Khmêrs, le chauponhéa Yéat imagina de faire assassiner son ennemi. Deux mohat, ou gardes du corps, auxquels il promit des récompenses s'adjoignirent quinze autres hommes, allèrent à Eyntapath et, s'étant abouchés avec un mandarin siamois, lui demandèrent de les présenter au roi parce

(1) Une leçon le fait commencer seulement en 1432. Peut-être faut-il entendre qu'elle date son avènement au trône du jour seulement où il fut sacré, soit en 1423, soit en 1433.

(2) Ce nom est prononcé Sauryopor par les Cambodgiens et presque toujours écrit ainsi. Il semble cependant d'après les plus vieilles légendes qu'il faut l'écrire *péar*. — Voy. p. 29, la note 1.

(3) Province située à 40 kilomètres au nord-est de Phnôm-Pénh sur la rive gauche du Mékong.

(4) Tout ce qui est raconté de ce roi paraît être purement légendaire, et pourtant il y a des localités qui portent les noms cités par la légende, mais qui connaît les Cambodgiens et le don qu'ils possèdent au suprême degré de forger des légendes soi-disant historiques et de les situer avec plus ou moins de bonheur, se gardera toujours d'ajouter foi à leurs récits. Il est d'ailleurs démontré que toute cette histoire, également siamoise, concerne un roi siamois tout aussi légendaire et que les localités siamoises de la leçon cambodgienne sont remplacées par d'autres situées au Siam dans la leçon thaye.

qu'ils étaient très désireux de le servir avec fidélité. A ce même moment, le roi se trouvait devant son palais au milieu d'un terrain spacieux et libre ; le mandarin siamois mit les dix-sept hommes sur son passage et les lui présenta. Le sâmdach préah Eyntapath siamois les reçut avec plaisir et leur dit que, depuis qu'il était roi du Cambodge, ils étaient les premiers Cambodgiens qui venaient spontanément se mettre à son service et qu'à cause de cela, il allait les récompenser. Puis, très gai, il commanda qu'on leur apportât des vêtements (1). Mais alors les mohat s'élancèrent sur lui, ayant à la main leurs couteaux qu'ils avaient détachés de leurs cuisses et le tuèrent sur place en le frappant au ventre et à la poitrine. Les hommes de garde vinrent au secours du roi, mais ils ne purent que massacrer ses assassins, car le prince était déjà mort (2).

Quelques jours plus tard, le chauponhéa Yéat, qui avait quitté son camp et qui s'était avancé dans l'attente de cet événement, parut devant Eyntapath et commença de l'attaquer. Les Cambodgiens qui habitaient la ville prirent les armes au même instant, massacrèrent les Siamois et ouvrirent les portes. Pendant qu'on tuait dans les rues les ennemis qu'on rencontrait, le prince vainqueur pénétrait au palais et y trouvait une très jolie femme siamoise qui pleurait. Interrogée par lui, elle le salua, baissa la tête et, le regardant « du bout de ses yeux » lui répondit qu'elle s'appelait néang Sngiêm et qu'elle était fille de l'ak-khôn, et

(1) C'est-à-dire qu'il leur fit présent d'habits de cérémonie conformément à la coutume siamoise (Voy. les réceptions de MM. de La Loubère en 1687, de Chaumont, en 1685 à Ayuthyá). Cette coutume se retrouvait à la cour du Grand-Moghol (Voy. la réception de Jacquemont à Delhi en 1832), et à la cour du roi de Perse (Voy. la réception de Tavernier en 1667). Je n'ai pas vu ailleurs qu'ici cette coutume fit partie du protocole cambodgien, mais j'ai trouvé qu'elle existait aussi à la cour des Birmans.

(2) Il est évident que ce roi ne pouvait être le prince siamois ponhéa Prék proclamé roi du Cambodge sous le nom de préah Eyntréa-réachéa, puisque ce prince était roi de Siam depuis 1401. Quel était donc alors ce roi que le chauponhéa Yéat fit assassiner au milieu de son armée. Le chef des religieux du Cambodge me dit qu'il est probable qu'un successeur avait été donné à préah Eyntréathiréach et que c'est ce successeur qui tomba sous le coup des gens du chauponhéa Yéat. Mais alors quels sont les deux derniers rois, ce Srey-Sauryovongs et ce Barommasoka ? Ont-ils régné et où régnaient-ils ?

veuve du roi siamois assassiné par les dix-sept mohat. Le chauponhêa Yéat la trouva si jolie qu'il la prit pour épouse et la mit parmi les snam-ék ou premières concubines.

Le chauponhêa Yéat fut élevé au trône en 1384 de l'ère européenne, mais il ne fut sacré que douze ans plus tard, en l'an 1396, sous les titres de *préah bat sâmdach sdach préah réach onkha préah barom réachéathiréach Ramathipdey préah Srey-Sauryô-péar thommik moha réachéathiréach préah barom néath barom baupît* (1).

En l'an 1388 de l'ère européenne (2), le roi réunit les membres de la famille royale, les grands dignitaires, les généraux et leur dit : « Le royaume du Cambodge a le royaume de Siam pour ennemi. Autrefois les provinces de l'ouest du royaume étaient très peuplées, plusieurs d'entre elles nous ont été enlevées par les Siamois. D'autre part, ils ont emmené un grand nombre d'habitants de celles que nous avons conservées et nous n'avons

(1) *Skt Brhat pada sâmdach sdach brhat rāja anga brhat parama rājādhi rāja Ramādhipati brhat çri Suriyovarmāhammika māha rājadhiraja brhat parama nutha parama bûpati*, « éminente base, seigneur roi, éminente personne royale, éminent et très haut roi des rois, Rama maître suprême, éminent et fortuné de caste solaire protecteur, grand roi pieux, roi suprême, éminent très haut protecteur et très haut maître de la terre ». — S'il faut traduire *péar*, par *varman* et non par *varna*, il faut lui lire non « dé race solaire », mais « le protecteur Soleil ou le protecteur Surya ».

(2) Un texte porte un certain nombre de fois 1310 de la grande ère, et 751 de la petite ère, qui correspondent aux années de notre ère 1374, 1388 et 1389. Nous verrons ci-dessous que le départ eut lieu en 735 de la petite ère, année du Dragon, la dixième du petit cycle. Or l'année 735 de la petite ère correspond à l'an 1373 de l'ère européenne, mais cette année 735 de la petite ère n'était pas une année du Dragon, ni la dixième du petit cycle. Elle était une année du Buffle et la cinquième du petit cycle. L'année 1310 de la grande ère (1388 de la nôtre) était une année du Dragon et la dixième du petit cycle. C'est pour cette raison que je l'ai admise, aussi parce que les années 751 et 752 (1389 et 1390) qui sont indiquées plus bas sont correctement nommées et numérotées ; aussi parce qu'il est dit plus bas encore que le roi régna 47 ans dont 17 dans le moha-nokor et qu'en 1373 (date de la mort du roi préah Thommasoka) et 17 ans donnent 1390, une date à deux ans près identique à celle admise ci-dessus. Je vois bien tout l'erroné de cette chronologie, mais je n'y peux distinguer que ce je traduis et je laisse à plus adroits ou à de mieux documentés que moi le soin de faire concorder toutes ces dates.

pas ailleurs assez de gens pour les repeupler. Voudrions-nous reprendre les provinces que les Siamois nous ont enlevées que nous ne le pourrions pas, parce qu'elles sont bien gardées et parce que, de notre côté, nous ne sommes pas en état de recommencer la guerre. Les provinces qui nous séparent de la frontière, si l'ennemi envahissait le royaume, ne pourraient pas fournir l'armée qu'il faudrait pour le défendre. Notre capitale est grande, bien emmurée de remparts solides, mais elle est peu peuplée ; conséquemment ses habitants ne suffiraient pas à la défendre. Donc, si les Siamois venaient l'attaquer, *les religieux, les religieuses et les brahmes seraient malheureux.*

Quittons donc cette capitale que nous ne pouvons pas défendre et retirons-nous dans la province de Srey Sâ-chôr (Srey-Santhor). Nous y bâtirons une nouvelle capitale. Si les Siamois viennent, ils trouveront entre cette ville et la frontière des provinces où ils auront à combattre. Pendant qu'on s'y battra, nous aurons le temps de lever des armées et de les leur opposer avant qu'ils arrivent sous nos murs » (1).

Ayant ainsi parlé, le roi demanda l'avis de ses conseillers et, l'ayant trouvé conforme au sien, décida que le trésor, la cour et tout le personnel officiel seraient transportés à Srey-Santhor. En 1388, il quitta son palais d'Eyntapath, s'embarqua à une heure favorable sur son grand navire, escorté de plusieurs autres, alors que les gongs et les tam-tams étaient battus et que les troupes de terre et les troupes d'eau poussaient des acclamations afin d'obtenir un heureux voyage.

La flotte royale s'arrêta au *toul* ou plateau de Basan et, de suite, on se mit à construire un palais entouré de murs, des écuries pour les chevaux et les éléphants, des abris pour les bateaux du roi. La façade de ce palais était à l'est et regardait le fleuve. Les gens de la cour, les gens du roi s'établirent autour de l'enclos royal, partout où il y avait une petite élévation, et la province reçut le titre de province du krung Srey-Santhor bâvâr théani ou thorni (2).

(1) On a vu plus haut que le roi connaissait cette province pour l'avoir habitée et s'y être réfugié un certain temps.

(2) Capitale *cri...* *pavaro Dharani*, bienheureuse capitale de la noble Terre (du royaume).

La saison des pluies étant venue, il se trouva que l'inondation fut si forte que tout le pays fut inondé et que le roi décida de s'établir au Chado-moukh, « quatre faces » du fleuve, c'est-à-dire à l'endroit où se trouve actuellement Phnôm-Pénh, au sud-est de la petite colline ou *phnôm* qui porte la pyramide et le temple qui dominent la ville.

L'oknha déchou (1), sur l'ordre du roi, leva des corvéables en grand nombre et fit remblayer le bord du fleuve en face et au sud du *phnôm* avec de la terre prise à une petite distance. C'est là l'origine du lac du Déchou (*bœng Déchou*) qui est à l'ouest du boulevard Doudart-de-Lagrée, de l'autre côté du canal circulaire dit du sud-ouest.

Le roi fit ensuite creuser un canal, qu'on nomma *prék Phlong* afin d'amener l'eau du fleuve au centre de sa nouvelle capitale. Il était situé à l'endroit même où se trouve aujourd'hui l'embouchure du canal central et le pont des quatre gardiens, entre les quais de Vernéville et Piquet. On remblaya les parties basses et l'on jeta des passerelles légères sur les ruisseaux, puis, on construisit des tours au nord de la ville afin d'assurer sa défense ; enfin on les entourra d'un ruisseau qui reçut le nom d'*au Chen-dâm-dék*, ou « ruisseau des Chinois forgerons », de ce que les forgerons chinois s'y étaient établis ou s'y établirent alors. Ce ruisseau est celui qui limite au sud la propriété des religieuses et qui sera plus tard comblé et transformé en rue.

Les fortifications comprenaient un mur d'enceinte qui, partant de ces tours du nord, se dirigeait vers l'ouest, s'abaissait vers le sud après avoir englobé le *bœng Déchou*, dans lequel on faisait des rizières ; il revenait au sud-est et regagnait le fleuve par ce ruisseau fangeux et les mares infectes que suit l'égout à ciel ouvert qui après avoir contourné le temple des Thommayutis, vient se jeter dans le grand bassin long situé au sud du véath-

(1) Une tradition que j'ai recueillie à Phnôm-Pénh de la bouche de Chan, balat de véath Olalom, prétend que le *phnôm* fut exhaussé par les soins du déchou Krâhâm-Kâ vers 1605 et que c'est à ce personnage qu'il faut attribuer la construction du grand chedey ou pyramide. Notre texte dit que le chedey, qui est au versant nord-ouest, contient les cendres du roi chauponhéa Yéat, sous lequel Chado-moukh devint la capitale du Cambodge. — Olalom ou Ulalom paraît venir du skt *Urñâlama*.

Preah-Puth-Morokot (1). Sur le bord du fleuve, d'autres remparts furent élevés afin d'empêcher les surprises d'un ennemi venant par eau. Sur le sommet du phnôm, le roi fit construire un véath ou temple, un sala et, au pied, des cellules pour les religieux du Bouddha.

Le génie provincial ou *khléang-muong*, dit néak-ta Prap, fut installé près de l'embouchure du prék dit *Péam-Phlong*.

Dès que le roi se fut installé au palais, il décida que cette partie du fleuve porterait dorénavant le nom de tonlé Chado-moukh mongkol sokâl Kâmpouchéathipdey (2).

Cependant, la paix se prolongeant, le peuple du royaume était heureux, les marchands faisaient tranquillement leur commerce et les religieux recevaient régulièrement l'aumône des vivres. La religion prospérait et la justice était convenablement rendue, conformément à la volonté du roi.

Ses ennemis le redoutaient, de même les voleurs et les pirates. Les étrangers abordaient nombreux aux berges de la ville royale devenue une grande capitale. Chinois, Annamites, Malais, Siamois, Indiens, Laotiens, attirés par sa réputation, y venaient très nombreux faire du commerce et s'établir dans la capitale.

Le règne du roi Sauriyopéar fut de 47 ans, y compris les 12 ans pendant lesquels il gouverna le royaume sans être ondoyé. Il habita 17 ans Eyntapath, dont 12 ans comme régent du royaume et 5 ans comme roi. D'Eyntapath, il alla régner à Basan, dans Srey-Santhor, où il demeura moins d'une année, puis à Chado-moukh où il gouverna près de 30 ans. Ayant ainsi « joui des biens du royaume » (3) pendant 47 ans, il abdiqua en 1431 en

(1) Il semble que la ville de Chado-Moukh s'étendait à peu près sur la rive ouest du Tonlé-Sap du pont de Takév (pron. Takéo) ou de l'abbatoir au pont-levis ou pont du village catholique, à l'ouest jusqu'à l'endroit où se trouvait encore, en 1908, le pont de Bak-Touk, sur la route de Kâmpot.

(2) Le Fleuve des quatre-faces (quatre-bras) du paisible et suprême Cambodge. *Chado-mukha mangalo sokâl Kamvujâdhipdti*.

Un voyageur, qui parcourut la ville en 1606 et visita également Angkor-thom, dit qu'on appelait cette dernière (probablement Angkor-véath) la « ville aux cinq pointes à cause des cinq édifices en pointes semblables à ceux qu'on voyait à Churdomuco ». *Tableau de la Cochinchine*, par L. de Rosny et Cortambert.

(3) L'expression littérale est « manger les biens royaux », *suoy-tréap-réachéa*.

faveur de son fils aîné, préah Noréay-réachéa (Narayana-rāja) et prit le titre de préah Moha-obayouréach bârom baupit (1).

(1) Pāli *Uvayurāja*, le rāja le plus près, le vice-rāja ; *brhat maha wayu-rāja parama bīpālī* : « éminent et grand vice-roi très haut maître du monde ». Ce titre existait au Laos, au Siam et en Birmanie, mais c'est ici qu'il apparaît pour la première fois dans la chronique.

C'est le roi chauponhéa Yéat que les Annales chinoises désignent sous le nom de Phing-Ya, celui qui, en 1419, envoya à l'empereur de Chine plusieurs éléphants apprivoisés et quelques produits du Cambodge. Ces mêmes Annales disent que, suivant l'*Histoire des Etrangers*, une ambassade cambodgienne parvint à la cour du roi de Chine. Elle donne à cette occasion les détails suivants, assurément très erronés sur ce royaume : « la capitale a 70 li de tour (28 kilomètres) et l'étendue du royaume est de plusieurs milliers de li (le li vaut 400 mètres). Il y a une tour d'or et un pont d'or (entendons dorés) dans la capitale, et trente palais ou résidences (villes ?) royales dans le royaume. Chaque année, à une certaine époque (?) le roi tient une assemblée générale où des singes, des paons, des éléphants blancs, des rhinocéros sont réunis dans une maison de plaisance nommée l'île des cent tours, et nourris dans des auges et des vases d'or. Les hommes et les femmes, ajoute l'annaliste, nouent leurs cheveux, portent des habits courts et des ceintures de toile. Les supplices les plus ordinaires sont de couper le nez, de mutiler, de faire mourir (plus ou moins lentement ou d'une mort plus ou moins pénible) selon la gravité du crime. On coupe aux voleurs les pieds ou les mains. » Il ajoute ce détail curieux : « si un Cambodgien tue un Chinois, il est puni de mort, si un Chinois tue un Cambodgien il est puni d'une amende et, s'il ne peut la payer, il est vendu ».

D'autres détails suivent encore, il est nécessaire de les donner parce qu'ils renseignent sur les mœurs des Cambodgiens, au xv^e siècle : « Quand deux personnes se marient, elles restent huit jours sans sortir de leur maison, avec des lampes allumées jour et nuit.

« Quand un homme meurt, on le place dans un lieu désert et on laisse aux oiseaux de proie le soin de le dévorer. Quand on est en deuil, les hommes se rasent les cheveux, mais les femmes se les coupent seulement au-dessus du front, de la grandeur d'un denier.

« On écrit sur de la peau de cerf ou d'autres animaux, teinte en noir et vernie.

« La dernière lunaison est chez les Cambodgiens, celle du commencement de l'année ; ils intercalent la neuvième. (Il en est encore ainsi puisque le mois de Tutyasath intercalé est le 9^e de l'année civile qui part du mois de Mékasœr et que Mékasœr est le 10^e mois de l'année astronomique qui commence à Chœtra, en mars ou avril).

« La nuit se partage en quatre veilles.

« Il y a des hommes habiles en astronomie et qui savent calculer les éclipses ».

13. — Préah Noréay-Ramathipdey (1431-1436).

Le nom de sacre (*abhîsêkanama*) de ce roi fut *préah bat sâm-dach sdach préah réach ongka préah Noreay-réachéathiréach Ramathipdey* (1). On ne sait pas combien d'années le vieux roi vécut sous le règne de son fils et successeur, dit le texte, mais on sait que ses cendres furent déposées dans un chédey (*cetiya*) ou pyramide élevée à la ceinture du phnôm de Chado-moukh, au nord-ouest de la pyramide.

Il est probable cependant qu'il vécut encore dix ans et qu'il gouverna jusqu'à sa mort qui serait arrivée vers 1431. C'est ce qui expliquerait, à la rigueur, cette lacune de dix ans (1421-1431) que nous trouvons entre la date de l'abdication du chauponhéa Yéat et celle du couronnement de Noréay Ramathydey, son fils et successeur.

On attribue à Noréay-Rama la construction de cinq mé-kôm-poul ou pyramides de chacune 120 mètres de hauteur qui furent terminées en cinq mois. Je n'ai pu savoir où ces monuments furent construits. Il n'en reste aucune trace.

Préah Noréay mourut après cinq ans de règne, en 1436, laissant un fils nommé préah Srey-Sauryotey.

14. — Préah Ramathipdey (1436-1468).

Son frère cadet, préah Srey-réachéa (*Çri-râjâ*), lui succéda sous le titre de *sâmdach préah Srey-réachéathiréach Ramathipdey* (2). Il était alors âgé de 19 ans.

Dès l'année qui suivit son élévation, il eut à combattre d'abord son neveu, srey Sauryotey (3), fils du feu roi, qui avait levé une armée et qui travaillait à le détrôner, puis les Siamois qui s'étaient emparés de Korat, d'Angkor et de Chantaboun (4).

(1) *Skt Brhat pada sâmdach sdach brhat râja anga brhat Narayana râjâhîrâjâ Râmâdhipati*, « éminente base, seigneur roi, éminente personne royale, éminent Narayana (Vishnu), roi des rois, Rama maître suprême ».

(2) *Sâmdach brhat çri râjâdhirâja Ramadhipati*, seigneur éminent et fortuné roi des rois, Rama maître.

(3) *Skt Çri Suryadaya*, fortuné levé de Soleil, ou Soleil levant.

(4) *Skt Çandapura*, ville de la lune, aujourd'hui Chantaboun, le Chantabaur des Cambodgiens.

Il envoya son frère, le prince chauponhéa Thommo-réachéa (1), dans la province d'Angkor-thom pour y organiser la résistance aux premiers efforts des Siamois, puis, dès son retour à Chado-moukh (Phnôm-pénh), il lui donna l'ordre de se rendre dans les provinces du sud pour y lever une armée de 120.000 hommes. Peu de temps après, ce prince se trouvait dans la province de Bâ-phnôm (2), lorsqu'il apprit qu'une armée siamoise avait passé la frontière, que le roi son frère s'était porté au devant d'elle, qu'une bataille avait eu lieu dans la province de Battâmbâng à l'heure même où Srey-Sauryotey s'emparait de Chado-moukh, s'y établissait et occupait les provinces de Sling-trâng, Baray et Chœung-Prey. En fait, le roi de Siam, après avoir battu les Cambodgiens en plusieurs rencontres, s'était emparé du roi et du prince rebelle.

Le chauponhéa Thommo-réachéa rassembla les troupes déjà levées, accourut au secours de Chado-moukh et commença une campagne qui ne dura pas moins de trois années. Les Siamois repassèrent finalement la frontière après avoir été fatigués, harcelés sans cesse et avoir perdu beaucoup de monde.

Préah Thommo-réachéa, frère du roi, qui avait été chargé de la régence du royaume, nomma rapidement des commissaires et les envoya gouverner les provinces depuis celle de Sâmrong-Tong qui est à l'ouest de Phnôm-Pénh, derrière Pônhéa-Lu, jusqu'à celle de Tuk-khmau qui est sur le littoral sud-ouest, et depuis kôh Slaket qui est dans la province de Lovéa-êm jusqu'au Péam-Mé-sâr-prey-nokor (4) (l'embouchure de la rivière de Saïgon) et Péam-Kanchœu (le delta du Mékong), au lieu et place des gouverneurs qui, à la tête des gens de leurs provinces,

(1) *Chau ponhéa* (roi, prince), Dhamma-râja, roi ou prince de la Loi, fils du chauponhéa Yéat et d'une femme siamoise.

(2) Probablement pour préah-phnôm, mont sacré. *Bâ* est en effet parfois une altération de préah, sacré. Mais il peut aussi avoir le sens de *bâk*, cassé ; dans ce cas, le nom de cette province lui viendrait de la colline qui la domine et qui a, en effet, l'apparence d'avoir été cassée.

(3) Ces trois provinces que nous verrons presque toujours prendre le même parti sont situées sur la rive droite du Mékong, la première en bordure du fleuve, les deux autres derrière la première.

(4) Le nom de cette province du sud, dans laquelle se trouve aujourd'hui Saïgon, n'était pas originairement nommée Prey-nokor (forêt du royaume), comme on l'a dit, mais Prey-kôr (forêt des kôr ou ouatiers).

étaient partis avec le roi. Puis il envoya des mandarins prévenir de ce qui se passait le roi son frère qui avait recouvré sa liberté et qui était alors à Baschêm-baurey.

Alors, le roi revint au Cambodge avec toute son armée et les prisonniers siamois qu'il traînait à sa suite. Parvenu à Battâm-bâng, il donna l'ordre au gouverneur de cette province de prendre 5.000 hommes et de se porter à Chhang-hông (1), au devant de l'armée siamoise qui s'apprêtait à pénétrer au Cambodge. Quant à lui, il recula jusqu'à Pôthisath. C'est là qu'un envoyé de préah Thommo-réachéa lui remit une lettre lui conseillant de remonter au nord, afin d'envelopper le prince Srey-Sauryotey qui était dans cette région et de le pousser vers le sud où l'on se proposait de le battre.

Le roi suivit les conseils de préah Thommo-réachéa et se dirigea vers la province de Chœung-prey. Il y eut plusieurs rencontres à la suite desquelles le prince rebelle Srey-Sauryotey, se trouvant lé moins fort, battit en retraite et se retira dans la province de Srey-Sânthor, laissant le roi réoccuper toutes les provinces qu'il avait entraînées dans sa rébellion et qu'il évacuait.

Comme l'armée royale avait passé le fleuve et campait à Khnhaung-Moha-Siet, Srey-Sauryotey vint, par terre et par eau, attaquer un corps d'armée demeuré sur la rive occidentale et qui, ne s'attendant pas à cette attaque, fut vaincu. Cette victoire du rebelle fut suivie de plusieurs autres, et les gens des provinces occupées par lui qui servaient dans l'armée royale commencèrent à désertir pour aller rejoindre leurs familles que le prince menaçait de punitions sévères s'ils ne rentraient pas dans leurs villages. Ces défections nombreuses et la saison des pluies qui survint obligèrent le roi à cantonner ses troupes dans les provinces de Kômpong-Siem et de Stîng-trâng. Quant à lui, il songea à rentrer dans sa capitale de Chado-moukh pour y lever, disait-il, une armée nouvelle avec laquelle il pourrait recommencer la guerre contre son neveu au commencement de la saison sèche.

Mais, le préah Thommo-réachéa, comprenant que cette guerre

(1) Peut-être Chang-ho-thmar, sur la rivière de Margkol-borey, à l'ouest et à 42 kilomètres environ de Battâm-bâng.

serait longue et difficile et qu'il pourrait en profiter pour s'élever au trône, commanda de lever une armée dans les provinces du sud et de l'ouest. Il écrivit au roi pour l'engager à ne pas abandonner les provinces du nord, car il était à craindre, disait-il, de les voir occupées le soir par le prince rebelle si le roi les avait quittées le matin. Son intention était évidemment, dès cette époque, d'éloigner le roi Ramathipdey de sa capitale. Le roi se rendit à ces conseils et remonta à Pôthisath. Alors Thommo-réachéa divisa son armée en plusieurs corps et envoya l'un d'eux à Oudong, l'autre à l'embouchure du stng Krâng-ponley (1), le troisième au village de Khsach-Kandal (2) et le quatrième à Lovéa-êm (3), en face de Chado-Moukh. Des grand'gardes furent chargés de surveiller les routes et de garder les passages au nord et à l'est, tant ceux de terre que ceux d'eau. C'est ainsi que Thommo-réachéa se gardait tout à la fois contre le roi, son frère, et contre le prince Srey-Sauryotey, leur neveu.

Ses troupes étaient exercées tous les jours dans sa capitale de Chado-moukh et pourvues d'un excellent armement; les remparts étaient solidement entretenus et la ville était bien approvisionnée de vivres. Alors, il envoya au roi ses femmes séparées de lui depuis longtemps et qui étaient demeurées à Phnôm-Pénh. C'était définitivement rompre avec le roi et lui faire comprendre qu'il ne devait plus songer à revenir à Chado-moukh.

Quant au préah-khant, le glaive sacré, attribut de la monarchie, il ne l'envoya pas au roi, mais le garda près de lui, dévoiant ainsi son plan de révolte longuement conçu et bien conduit jusqu'ici.

Le roi reçut très mal la lettre de préah Thommo-réachéa et ses envoyés. Il parla de lever une armée pour aller à Chado-moukh, en chasser son frère, et, de là, à Srey-Sânthor, pour faire la guerre à son neveu Srey-Sauryotey, mais ses mandarins, afin, dit-

(1) Rivière qui prend sa source dans le mont ou phnôm Sâmrong-tông et qui, après avoir passé à Sâmrong-tông, à Oudong et à Krang, vient se jeter dans le Tonlé-Sáp près du village du Ponley (une plante à tubercules de la famille du gingembre).

(2) Sur la rive gauche du Mékong, à la hauteur de l'île de Khsach-kandal (milieu du sable).

(3) *Lovéa-êm* (figuier délicieux) sur la rive gauche du Mékong, à la hauteur de Phnôm-Pénh.

on, de ne pas pousser les deux rebelles à s'allier contre lui, lui conseillèrent de faire comme s'il n'avait pas deviné le plan de Thommo-réachéa.

Le roi s'en alla camper à Bábaur alors Amarati-baur (1), d'où il pouvait surveiller les provinces de l'ouest, — Roléa-pier, Pôthisath, Battambang et Néang-Rong qui est limitrophe du Siam, — celles du nord, depuis Kômpong-Siém, Chœung-prey, Kôuk-séh (Baray), Sting-trâng, Kompong-svay, jusqu'au Kôuk-khanth (Kou-Kan) qui est au sud du mont Dânggrêk et Surên-angkéak qui est au nord.

C'est alors que Srey-Sauryotey se fit sacrer sous le titre de *préah bat sâmdach sdach préah réach Ongka préah Srey-Sauryotey-réachéathiréach*, roi du krung srok Srey-Sânthor baura-baurey (2). Ce royaume de Srey-Sânthor constitué des provinces auxquelles le prince rebelle avait pu imposer ou faire accepter son autorité, s'étendait des provinces de Thbaung-khmoum, Srey-Sânthor, Bâ-phnôm jusqu'à celle de Baria-Daung-Nay qui était limitrophe du royaume des Champas, c'est-à-dire tout le territoire situé entre la chaîne annamitique et le Mékong (bras oriental), et depuis Sâmbaur jusqu'à la mer, sauf Lovéa-êm et Prey-kor (Saïgon), qui étaient à Thommo-réachéa. C'était à peu près le territoire de l'ancien Cambodge de terre.

En ce même temps, à Chado-moukh, les mandarins proposaient, disait-on, au prince préah Tommo-réachéa, frère du roi, de l'élever au trône, mais celui-ci affectait de refuser, disant qu'il se contenterait de gouverner les provinces qui lui obéissaient afin de rendre heureuses les populations et que, pour cela faire, il n'avait pas besoin de porter le titre de roi.

Les provinces qu'il gouvernait étaient : du côté ouest, depuis Sâmrong-tong jusqu'à et y compris Kômpong-sôm sur le litto-

(1) *Amarâti-pura*, pour *Amarâvati*, « ville des dieux », nom de la cité (*vati*) céleste dans la province du même nom, sur la rive droite du Tonlé-Sáp. La dernière capitale de la Birmanie, fondée par Alomphra, portait le même nom, *Amarâpura*.

(2) *Brhat pada sâmdach sdach brhat rāja angga brhat çri Suryadaya rājadhīrāja*, « éminente base seigneur roi, éminente personne royale, éminent et fortuné levé de Soleil, roi des rois, roi du royaume du pays de Srey-Sânthor, la ville des villes », c'est-à-dire la capitale.

ral ; des côtés est et sud, depuis kôh-Slaket, entre les deux bras du Mékong, Lovéa-êm, Prey-kor (Saïgon) sur les rives du grand fleuve, jusqu'au Péam-kânchœu (delta du Mékong).

Le royaume du Cambodge se trouvait ainsi divisé entre trois princes : le roi légitime, Srey-Ramathipdey qui résidait au nord, à Babaur ; un prince rebelle Srey-Sauryotey, son neveu, qui régnait à l'est ; un autre prince rebelle Thommo-réachéa, son frère, qui régnait au sud.

En ce temps là, les Champas et les Annamites étaient en guerre depuis plusieurs années déjà. Les Champas ayant été vaincus, les Annamites placèrent sur leur trône le prince Mahaquilai, neveu d'un ancien roi, originaire du pays champa déjà annexé au royaume des Annamites. Un autre prince cham, — nommé soit Pô-Rangla-Tra-Krut, soit Pô-Phinuos, et Qui-do par les Annamites — refusa de se reconnaître vassal de l'Annam, leva une forte armée et envahit le pays ennemi. Il réussit à s'emparer de deux provinces, mais, en l'an 1445 (1), il fut obligé de reculer devant Lê-nhanh-long (2), roi des Annamites, qui, à la tête de son armée divisée en trois corps, lui reprit ses conquêtes et le poursuivit jusque dans son royaume. C'est alors que le roi des Champas envoya demander des secours à Srey-Sauryotey par l'intermédiaire du gouverneur de Barya-Daung-Nay. Le prince rebelle les refusa disant que le royaume était en guerre et qu'il avait besoin de toutes ses forces. N'étant pas secouru, le roi des Champas fut vaincu, fait prisonnier et son royaume fut divisé en « petits et grands royaumes » placés sous l'autorité de petits rois champas surveillés par des résidents annamites.

Beaucoup de Champas, ceux probablement qui avaient combattu jusqu'à la dernière heure, — les dignitaires et leurs fidèles, — ne voulurent pas accepter cette sorte de protectorat et se réfugièrent au Cambodge. D'autres se retirèrent chez les Gnongs (ou Pnongs, ou Mongs), chez les Rodêhs et chez les Jarays, chez les Moïs.

(1) Année du Bufile, la huitième du petit cycle (1445). Cette date est exacte à quatre ans près si on s'en rapporte aux Annales annamites. Elle établit qu'à cette époque le roi du Cambodge était bien Ramathipdey et non Noreay-Ramathipdey, comme on l'a écrit.

(2) Appelé Lê-nhan-tông par les Annamites, aussi Bang-ki.

Cette même année, le roi cambodgien du nord, Ramathipdey qui avait sa résidence à Amarati-baur (Bâbaur), entre Kômpong-Chhnang et Pôthisath, écrivit naïvement à son frère, le régent du sud, et lui réclama le préah khant ou glaive sacré, les armures (ou *kræ-s-dék*) pour ses soldats, les chevaux et les éléphants qu'il avait autrefois rassemblés à Chado-moukh. Préah-Thommo-rachéa refusa de rendre ces choses, disant qu'elles appartenaient à la capitale, mais il envoya vingt armures pour pôls-rotêhs ou esclaves d'Etat conducteurs de voitures. Le roi, fut très fâché de cette réponse et dit à l'ambassadeur que son frère lui envoyait des armures d'un autre temps, qu'on ne bouclait plus, et qu'il ne voulait pas les recevoir. Puis il le chargea de renouveler sa demande, et, par des gens à lui qu'il envoya à Chado-moukh, il la fit renouveler plusieurs fois encore, mais en vain. Préah-Thommo-réachéa refusa toujours de restituer le préah khant, les armures, les chevaux et les éléphants.

En l'an 1468 de l'ère européenne, 1390 de la grande ère et 830 de la petite, préah Thommo-réachéa qui, quelques années plus tôt, avait refusé le titre royal, se fit sacrer roi sous le nom de préah bat *sâmdach sdach préah réachéa ongka* PRÉAH THOMMO-RÉACHÉA *thiréach Ramathiréachéathipdey* (1), roi du Cambodge. Il avait alors 22 ans. Sa première femme qui était de la famille royale fut élevée à la dignité de reine (*akkamohésey*) sous le titre de *sâmdach préah Phakkavattey tép thida réach evi*. Le roi détermina ensuite la nature et la forme des insignes des mandarins de sa cour, des membres de la famille royale et fit dignitaires tous les gens qui l'avaient bien servi (2).

La nouvelle de cette élévation au trône du prince rebelle préah Thommo-réachéa irrita tellement le roi du Cambodge, préah Srey-Ramathipdey, qu'il s'apprêtait à marcher sur Chado-moukh pour en chasser l'usurpateur lorsque son neveu, — préah Srey-Sauryotey, l'autre prince rebelle, roi de Srey-Sânthor, — s'empara,

(1) *Skt Brhat pada sâmdach sdach brhat rájà angga brhat dhamma rája-dhirájà Rámadhirájàdhipati*, « éminente base, seigneur roi, éminente personne royale, éminent roi des rois de la Loi, Rama des rois, maître suprême ».

(2) La chronique royale signale en cette même année un tremblement de terre qui dura cinq heures, probablement des secousses plus ou moins éloignées les unes des autres en une période de cinq heures.

au commencement de la saison des pluies, de la province de Sting-trâng. L'armée levée contre le roi de Chado-moukh fut alors dirigée contre le roi de Srey-Sânthor. Il y eut plusieurs rencontres dans la province de Sting-trâng, mais aucune d'elles ne donna de résultat. La saison des semailles étant venue, les deux armées se débandèrent et les guerriers s'en furent à leurs rizières (1469).

Le royaume était gouverné par trois rois qui s'étaient approprié chacun une de ses parties et qui, rivaux, vivaient en paix comme si ce partage eût été définitivement accepté par tous trois. Cette paix étrange dura de l'an 1467 à l'an 1473, puis la guerre se ralluma.

En 1474, le roi du nord, ayant fait construire une certaine quantité de bateaux et amassé de nombreux approvisionnements de guerre et de bouche, entreprit d'attaquer son neveu, le roi de Srey-Sânthor. Celui-ci lui opposa bateaux et hommes en si grand nombre qu'il ne parvint pas à le battre. De son côté, le roi de Chado-moukh arma et se tint prêt à repousser les attaques qui pouvaient venir soit du nord soit de l'est.

Du fait que les trois princes et leurs troupes se tenaient sous les armes et que la guerre civile désolait le pays, l'anarchie régnait partout. Les pirates parcouraient les campagnes, les vols devenaient de plus en plus fréquents, et les populations, toujours harcelées, tombaient dans la plus grande misère. D'autre part, le royaume était menacé de voir bientôt les Siamois intervenir au profit du préah Thommo-réachéa qui les avait appelés par une lettre adressée à leur roi.

L'invasion eut lieu à la fin de la saison des pluies, en asoch (septembre-octobre). 30.000 hommes commandés par un chauponhéa et un *préah srey-chéadek* (1), conduits par le préah déchéas, ambassadeur de préah Thommo-réachéa, débarquèrent à Kômpot et à Péam (aujourd'hui Hatien), et s'acheminèrent par la route de Bantéay-Méas, vers Chado-moukh, alors que le roi de Siam quittait Ayuthyéa vêtu de son costume de guerre, monté sur son éléphant et s'avancait sur la route de Battâmbâng. Cette

(1) Probablement un *crt jâtika*, parent du roi ; on dirait au Cambodge, un *anuwongsa*.

armée comptait un corps d'avant-garde commandé par le krâla-hôm ou ministre de la batellerie (de la marine), un corps d'armée de gauche commandé par le ponhéa châkrey ou ministre des éléphants (de la guerre), et un corps d'armée de droite placé sous les ordres du ponhéa préah khléang ou ministre du trésor.

De son côté, préah Thommo-réachéa quittait Chado-moukh à la tête d'une armée cambodgienne et marchait vers le nord. Parvenu dans la province d'Amarâti-ronna-baur (1), il s'arrêta, fit camper ses troupes et dresser un pavillon royal pour y recevoir le roi de Siam, qui venait par la route de Battâmbang, Pôthi-sath et Krâng.

C'est en cet endroit que l'entrevue des deux rois eut lieu. Celui de Siam, étant plus jeune, appela le roi du sud son frère aîné (*riem*), et ce dernier le nommait son cadet (*anoch*). S'étant mis d'accord sur le plan de campagne à suivre, ils conduisirent leurs armées dans la province de Kômpong-Siém et investirent la citadelle du roi du nord.

Celui-ci, ayant consulté ses mandarins sur l'alliance avec le roi de Chado-moukh, reçut d'eux le conseil de ne pas combattre sous prétexte que ses troupes étaient moins nombreuses que celles de ses adversaires et que les magasins étaient vides de provisions, mais les généraux de l'armée protestèrent contre ce conseil perfide et déclarèrent qu'ils étaient prêts à combattre jusqu'à la mort pour la défense du royaume contre les Siamois et les Cambodgiens du parti de Thommo-réachéa. Le roi se rangea à l'avis des mandarins les plus timorés et, sous prétexte de ne pas faire tuer des gens inutilement décida de se rendre à son frère, l'usurpateur de Chado-moukh. Il envoya l'oknha yumréach,

(1) On trouve aussi, mais fautivement écrit Amréapphiroonnabaur, Amarâvati peut se traduire par « ville des dieux », mais je ne vois pas ce que pourraient dire *phironna* ou *ronna*, si ces leçons sont bonnes. — Quant à *baur*, il est, de même que pour Sâmbaur et Chantabaun, l'altération du mot *puri*, ville, mais alors *vati* et *baur* constituent un doublet. Cela n'a jamais gêné les Cambodgiens ; on rencontre des doublets à chaque instant. J'ai pensé qu'Amarati (pour Amaravati pouvait être le nom ancien de Babaur, et que Ronnabaur ou Phironnabaur pouvait être son nom aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, comme Babaur (pour Barivaur l'est aujourd'hui. — Peut-être aussi faut-il comprendre Amaro-Ravana puri avec la lecture Amra-réap-baur.

ministre de la justice, et l'oknha véang, ministre du palais, pour traiter de sa reddition.

Une entrevue des trois rois fut alors décidée. Elle eut lieu dans la province de Sâmrong-tong, dans un petit camp de pavillons construits exprès pour les rois et leurs mandarins, tous désarmés. Le roi de Siam y déclara que s'il était venu au Cambodge, c'était parce qu'il voulait rétablir la paix entre le roi et son neveu, mettre fin à la guerre qu'ils se faisaient depuis si longtemps sans parvenir à triompher l'un de l'autre ; puis il dit au roi du Cambodge. « *Afin de servir les intérêts de la religion du Bouddha et de rétablir l'ordre dans tout le Cambodge, vous sortirez du royaume et vous viendrez vous établir au Siam. Vous me confierez votre fils, le ponhéa Ongk que j'adopterai et qui sera traité par moi comme s'il était mon fils. Vos mandarins seront libres de vous suivre.* »

Ayant ainsi parlé, le roi de Siam donna l'ordre à ses gens de ne pas perdre de vue le roi du Cambodge, puis il rentra dans son pavillon et envoya un dignitaire inviter Srey-Sauryotey à se présenter devant lui. Cet usurpateur de la région de l'est, heureux de voir son oncle Srey-Ramathipdey prisonnier des Siamois, espérant que le royaume serait partagé entre lui et son second oncle, préah Thommo-réachéa, bien que cet oncle fût plus jeune que lui, se rendit à l'appel du roi de Siam.

Quand il arriva, il trouva ce roi et préah Thomma-réachéa réunis dans le pavillon des conférences ; le roi de Siam le reçut de très haut et lui dit qu'ayant fait la guerre à son oncle sans l'avoir pu vaincre, alors que celui-ci quittait définitivement le Cambodge pour se rendre au Siam, il ne serait pas juste qu'il y restât. Puis il l'invita à se rendre à la forteresse en attendant son départ pour le Siam.

Srey-Sauryotey se disposait à lui obéir lorsque ses troupes, voyant qu'il était prisonnier du roi de Siam, s'élancèrent pour pénétrer avec lui dans la ville. Les soldats siamois qui en gardaient les portes s'opposèrent à leur passage. Il y eut une petite bagarre, puis les troupes du Srey-Sauryotey se débandèrent et reprirent la route de leurs villages.

15. — **Préah Thommo-Réachéa** (1468-1504).

Quant à préah Thommo-réachéa et au roi de Siam, ils partirent pour Lovêk (Longvêk) avec leurs armées et les deux princes prisonniers qui devaient être emmenés à Ayuthyéa.

Parvenus dans la capitale du haut Cambodge, les deux rois échangèrent des cadeaux et le roi de Siam s'achemina par la route de Pôthisath, Battâmbâng, Mongkol-borey, Srey-Russey-sanh, Batrông (Batong) et Tonker (?) vers sa capitale (1), traînant avec lui les princes et la famille du roi Srey-Ramathipdey. Les familles siamoises, que le roi du Cambodge avait enlevées de leur pays, se rassemblèrent et se mirent en route derrière l'armée pour regagner leurs foyers.

Pendant ce temps, le préah Thommo-réachéa rentrait à Chado-moukh et donnait des ordres pour que l'armée siamoise, venue par mer, pût se rembarquer rapidement sur la rivière de Bantéay-méas et à Péam (aujourd'hui Hatien).

Quand le roi de Siam eut passé la frontière, il ordonna une halte de trois jours. C'est au cours de cette halte que le roi Srey-Ramathipdey, qui refusait toute nourriture depuis son départ de Lovêk et qui ne voulait plus se baigner, tomba malade et mourut de tristesse et de faim. Le roi de Siam le fit mettre dans un cercueil qu'on emporta et donna à son fils, ponhéa Ongk qu'il avait adopté, le nom de préah Sauphan-réachéa qui était le titre que portait au Siam le fils aîné du roi. Plus tard, il le nomma gouverneur de Suvannakalok (Svarga-loka ?) et lui donna sa propre fille pour première épouse.

Quant au prince Srey-Sauryotey, il mourut quinze jours après son arrivée à Ayuthyéa.

N'ayant plus rien à craindre, le roi préah Thommo-réachéa entreprit de gouverner le Cambodge avec justice. Il éleva ses mandarins les plus dévoués aux hautes fonctions du royaume, fit construire des salas châttéan (2) où lui-même venait distribuer des aumônes aux pauvres de la ville royale. En l'année 1495 de l'ère européenne, il exempta le peuple entier de l'impôt personnel pendant trois ans (1493).

(1) C'est la grande et ancienne route de Battâmbâng à Ayuthyéa.

(2) Salle des « six dons », du pâli *chatta-dana*.

Les chroniques disent de lui qu'il était un roi laborieux, studieux, qu'il savait par cœur les saints *Traybeydak* (*Tripitaka*) du commencement jusqu'à la fin, qu'il faisait beaucoup d'aumônes au peuple et demandait beaucoup de sermons aux religieux. On raconte qu'il donna lui-même lecture à ses dignitaires du *préah Thommo-chak* (1) pâli et qu'il se croyait bôdhisattva.

On lui attribue la construction, à la suite d'un songe, du temple et du chedey ou *cetiya* du mont Sântouk (2), aussi les bas-reliefs qui, sur cette colline, représentent des images du Bouddha debout et couché, des images de krouth (*garoudhas*), de prohms (*brahmâs*) (3) et de lions.

Deux ans plus tard, on déposa dans cette pyramide une relique du Bouddha qu'on croyait avoir été donnée au prince *préah Thong* avant sa sortie de l'Inde et qu'il aurait apportée au Cambodge. La grande fête de l'inauguration de cette pyramide dura toute la première quinzaine du mois de kadœk (4) de l'an 1487. Pendant cette fête, le roi se fit ordonner religieux sous le nom de *préah Malivan-bukkalo-svâmi*. Quand il quitta les robes rituelles, il fit don au nouveau monastère, de 21 villages, 21 rizières, 21 esclaves mâles, 21 esclaves femelles, 21 charrettes à bœufs avec les attelages, 21 charrettes à buffles avec les attelages, 21 chevaux, 21 éléphants (5), d'un jeu d'instruments de musique,

(1) Probablement le *Dhammacakkhappavattanasuttam*, le sermon appelé : « L'Etablissement de la Loi ».

(2) Dans la province de ce nom faisant aujourd'hui partie de la province résidentielle de Kômpong-thom, autrefois terre de Kômpong-svay.

(3) Les chroniques prétendent en effet que ce *cetiya* ou pyramide reçut une relique du Bouddha renfermée dans une urne d'or placée dans un petit palais (*prasath-prasada* de cuivre rouge déposé lui-même sur un socle de bois de santal. Au-dessus de ce palais, on aurait dressé un parasol (*svet trachhat*) fait de l'or venant d'une couronne et de bijoux offerts par le roi. Autour, on aurait placé des statues d'or et d'argent représentant des saints (*araha*) agenouillés les mains jointes, puis, près d'eux, des statues en or portant les trois robes rituelles, des mets délicats et des baguettes odoriférantes. La reine offrit des bijoux, les mandarins, les dames de la cour, les membres de la famille royale firent des présents dignes d'eux.

Le roi prétendait que la relique du Bouddha venait de *préah Thong* qui l'aurait apportée de l'Inde, lors de sa venue au Cambodge.

(4) *Kartika*.

(5) Ce chiffre 21 est le nombre des années que le prince avait vécues

des pols ou esclaves hommes et femmes chargés de l'entretien du temple, de la pyramide et des lampes qui brûlaient en l'honneur du Préah.

L'inscription gravée sur une pierre enfouie dans le sol s'exprimait en ces termes : « J'invoque toutes les divinités du ciel qui ont des pouvoirs surnaturels. Je les prie de m'être témoins des offrandes que je viens de faire *aux reliques* du Bouddha et je demande que mes dons durent pendant 5.000 ans (1). »

Ce roi tomba malade en 1504 et mourut à l'âge de 57 ans après un règne de 37 ans sur tout le Cambodge. Ses cendres sont, dit-on, renfermées dans le chédey du mont Sântouk, près des reliques du Bouddha.

16. — Préah Srey-Sokonthor-bat (1504-1512).

Son fils aîné, le prince chauponhéa Dang-khatéya-réachéa (2), alors âgé de 32 ans, lui succéda et fut ondoyé sous le nom de *préah bat sâmdach sdach préah réach Ongka préah Srey Sokonthor-bat prohm prîth réachéathiréach Ramathipdey* (3), maître suprême de la vie au-dessus des têtes, roi du moha-nokor Kâmpouchéa thypdey.

C'est alors que son frère, le chauponhéa Chant-réachéa, ainsi nommé Chant (Lune) de ce qu'il était né au cours d'une éclipse de lune, mécontent de n'avoir pas été choisi par les hauts dignitaires, sortit de la ville, se retira à Chado-moukh, leva une armée et s'y établit en rebelle (4).

quand il se fit couronner roi à Chado-moukh. Quand un roi meurt, l'urne funéraire qui contient son corps avant l'incinération est précédé d'autant de représentations d'animaux qu'il a vécu d'années.

(1) Les chroniques enregistrent la capture dans la province de Pôthisath, en l'an 1494, d'un éléphant blanc qui fut ondoyé sous le nom de *préah svét mongkol réach haltey pichey châttratan*, skt *brhat svadu mangala rāja hāttha vijayin chattratana* « éminent, agréable, prospère et glorieux éléphant (précieux comme) les six joyaux ».

(2) C'est ce Dang-khateya (*Dang kshatriya*) que presque tous les écrivains français ont nommé Ramkhat ; par suite d'une mauvaise lecture. Le mot sanscrit *Kshatriya* est dit *kattiya* en pâli.

(3) *Brhat pada sâmdach sdach brhat rāja āṅga brhat cīri Sukhadhara pada Brahma priti rājādkhīrāja ramādhipati*, « éminente base, seigneur roi, éminente personne royale, éminent et fortuné hôte du paradis, roi des rois, Rama, maître suprême ».

(4) Ce prince était né en 1486 et fils de la seconde reine, dite *préah*

Peu de temps après son sacre, le roi Sokonthor-bat quitta Lovêk et vint s'établir au toul ou plateau de Basan, dans la province de Srey-Sânthor, à l'endroit même que son grand-père, le ponhéa Yéat, avait choisi pour y établir sa capitale, puis qu'il avait abandonné pour aller s'installer à Chado-moukh ou Phnôm-Pénh. Cet endroit lui plut, disent les chroniques, parce qu'il était facile à défendre, étant enfermé entre un grand lac à l'est, le grand fleuve Mékong au sud-est et la forêt.

Vers ce temps (1), un homme nommé Pichey-néak et sa femme, mé Ban, pols préah (2) d'origine, offrirent au roi leur fille qui était très belle (3). Le roi l'accepta et la plaça au nombre des *snâm-ék*, c'est-à-dire du premier groupe des concubines qui vient après celui des reines. Il nomma son père grand dignitaire, autorisa sa mère à prendre le titre de néak mé-Ban et plaça le frère, néay Kân, parmi ses moha-lék ou gardes du corps. Plus tard, cet pol préah obtint le titre d'oknha mœun-snéha-châmchœt.

Cette famille, étant devenue riche, acquit une certaine in-

Méyo tép bopha ; il avait été élevé par la famille du Yoummréach, dont probablement sa mère était la fille. Le roi était son frère aîné d'environ 13 ans et il était fils d'une princesse de la famille royale nommée préah Préakkavydet srey Ihida, et avait été sacré à l'avènement du roi Thommo-réachéa. Il était donc tout naturel qu'il succédât à son père. On ne comprend pas la cause ou la raison donnée de la rébellion du prince Chaut.

(1) Dans l'histoire du Cambodge dont je donne ici la traduction, je trouve ce passage qui précède l'histoire qui va suivre :

« Parlons maintenant ici de l'histoire du Pichey-néack. Cette histoire n'existe pas dans la chronique royale. Elle est seulement racontée dans le Savoda de la province. »

Il est probable que ce récit fut supprimé de la chronique royale il y a bien longtemps, car on ne la trouve dans aucun texte ancien. Probablement, les rois du Cambodge trouvaient qu'elle était désagréable. Le chef des bonzes ne doute pas de sa véracité, il l'a recueillie et insérée dans l'histoire présente d'accord avec les membres de la commission qu'il présidait parce qu'elle était demeurée dans la tradition orale. On a vu au cours de ce livre que le roi Noroudam qui avait nommé cette commission a fait mettre sous clef son travail, justement à cause de cet épisode historique qui, disait-il, était de nature à nuire à la famille royale du Cambodge.

(2) C'est-à-dire « esclaves des trois éminents et fortunés joyaux *préah srey ratana trey* » ; nous dirions : serf d'Eglise.

(3) Cette habitude d'offrir les belles filles au roi existait au Champa et maintenant au Cambodge où il serait facile de citer des exemples.

fluence dans le pays et eut bientôt une importante clientèle de gens qu'elle protégeait (1). C'est alors que le roi résolut de racheter le snam-êk et son frère qui, étant nés esclaves des Trois-Joyaux, étaient demeurés dans cette condition malgré leur élévation. Les dignitaires, consultés par lui, déclarèrent qu'une famille pol-préah (esclave de l'Eminent, du Bouddha, de pagode) ne pouvait cesser de l'être parce que celui qui l'avait offerte aux Trois-Joyaux l'avait offerte pour 5.000 années, que le roi lui-même ne pouvait transgresser cette règle sans passer aux yeux du peuple pour un homme dénué de respect pour la religion du Bouddha.

Un mois plus tard, alors que le roi paraissait ne plus songer à cette émancipation, la snam-êk tomba malade. Le roi qui l'aimait beaucoup, fit le vœu, si elle guérissait, de la maintenir dans sa condition de pol-préah et d'élever un temple où elle travaillerait régulièrement pour le Bouddha. La snâm-êk guérit et le roi fit élever le temple promis et dresser les *sêma* ou bornes limites du terrain sacré. Cela fait, il fit tendre de draperies la route qui, de son palais, conduisait au temple, afin que la snâm-êk ne pût être vue au passage, puis il décida qu'elle irait tous les thngay-sel ou jours saints arracher, conformément à sa condition de pol préah, les herbes qui pousseraient autour du temple. Plus tard, ces draperies furent remplacées par une haie et le temple reçut du peuple le nom de véath Prey-bang « temple de la forêt qui masque ou du rideau d'arbres ». C'est de cette snâm-êk que naquit le prince ponhêa Yos.

Le roi aurait voulu faire du frère de sa snâm un grand dignitaire, mais comme il redoutait les critiques des mandarins qui ne pouvaient oublier son origine pole, il ne l'éleva qu'au grade de *khun-luong préah sdach sammahah sênathipdey*, « agent royal du roi, surveillant qui commande en chef », grade qui, plaçant sous ses ordres quatre mandarins, le faisait chef de tous les pols préah et censeur principal des mœurs (2). Il le chargea en outre

(1) Il semble que cette époque vit construire, reconstruire, ou réparer un très grand nombre de temples. Le véath Néak-mé-Ban, qui existe encore aujourd'hui, fut édiflée aux frais de la mé Ban.

(2) Cette fonction qui n'existait pas avant ce roi fut créée pour son beau-frère. Elle existe encore aujourd'hui et son détenteur porte le

de réprimander et de punir les sacrilèges et ceux qui manqueraient de respect aux achars (*acarya*) lettrés et aux vieillards.

Se voyant un grand mandarin, beau-frère du roi et oncle d'un prince, l'ex-pol Kân, dit le texte, eut le cœur arrogant, « se donnait du col » et affectait de mépriser les hauts dignitaires. Ceux-ci se ligüèrent contre lui et le compromirent dans l'esprit du roi.

Un jour du mois de chêt (fin avril ou commencement de mai) de l'année 1508, la nuit qui suivit la fête du premier jour de la nouvelle année, le roi rêva que le royaume était troublé, et qu'il s'enfuyait avec ses gens devant un grand dragon qui vomissait une salive venimeuse et des flammes qui incendiaient sa capitale, puis qui, ayant saisi le parasol royal, dans sa terrible bouche, s'enfuyait dans la direction de l'est. Très ému de ce cauchemar, le roi se rendit dans la salle des délibérations où se trouvaient des membres de la famille royale et les grands dignitaires du royaume. Comme on lui offrait l'eau parfumée, les bougies et les guirlandes de l'hommage (*thvay tuk, thvay tien, ning méaléa*), et qu'il souhaitait à chacun bonheur et prospérité, il crut, alors qu'il promenait ses yeux sur l'assemblée, voir deux dragons, le mâle et la femelle, au-dessus de la tête du khunluong Kân. Surpris, il demanda aux gens qui étaient proches de lui s'ils voyaient les deux dragons. Sur leur réponse qu'ils ne le voyaient pas, l'inquiétude le prit très fort. A ce même moment, le gouverneur de Battambang l'informa que l'eau de la grotte du mont Banônt, destinée aux bains du roi, était devenue rouge comme la laque. Le roi rentra très inquiet dans ses appartements. Il appela le préah Esey-phot moha-réachéa-krou qui était le chef des bakou, et le préah Horathypdey, grand devin du royaume, et leur dit son rêve et sa vision dans la salle des audiences. Alors le chef des bakou lui dit que le préah khant avait, le matin, été trouvé marqué de taches de rouille dans sa gaine et que cela était un signe de mauvais augure, un signe que le royaume allait être troublé. Quant au grand devin il déclara que ses cal-

titre d'okha préah sdach athipdey ; il est le directeur du service des sangkrey (p. *sangharo*, assemblée des saints), chargé de la censure des mœurs publiques en général et de celle des religieux en particulier. Nous avons déjà vu plus haut un roi de l'ancien Cambodge, créer une charge à peu près équivalente.

culs, le rêve et la vision du roi annonçaient qu'un individu né dans l'année du Dragon lui disputerait la couronne et régnerait dans la direction de l'est.

Le roi fut terrifié et comme le khun-luong Kân, né dans une année du Dragon, était tout indiqué il devait être victime du complot habilement tramé par les hauts dignitaires que sa morgue avait réunis contre lui. Sa perte fut résolue et, bientôt, le roi donna l'ordre de noyer dès le lendemain son beau-frère dans le fleuve, à l'aide d'un épervier, au cours d'une partie de pêche qu'il avait commandée.

La snam-ék, sœur de Kân, qui était derrière la portière, entendit vaguement les paroles du roi, ne comprit pas tout, mais devina qu'il se tramait quelque chose contre son frère. Le lendemain, au cours de la pêche à laquelle elle prenait part en compagnie des femmes du palais et des épouses des dignitaires (*châmteau* et *khonang*), elle était si inquiète qu'elle écrivit à son frère un billet qu'elle mit au centre d'une boule de riz et fit porter à son bateau par une de ses suivantes, afin de l'inviter à se tenir sur ses gardes, le khun-luong, surpris de recevoir de sa sœur une boule de riz, comprit qu'elle contenait quelque chose et se retira derrière une touffe d'arbres pour la casser. Le billet qu'il y trouva était ainsi conçu : « Méfiez-vous, mon frère, on veut vous perdre. Si le roi vous ordonne de vous jeter à l'eau, obéissez, mais plongez, et éloignez-vous rapidement de l'endroit où vous aurez plongé, et ne revenez plus. »

Le khun-luong fut stupéfié à cette lecture et très effrayé, il éleva le billet au-dessus de sa tête, joignit les mains et, s'adressant aux tévodas, dit les paroles suivantes : « Je suis un serviteur très fidèle et dévoué. Je suis innocent. O tévodas, protégez-moi ; je n'ai que vous maintenant pour me protéger. »

Cette prière faite, il alla rejoindre les dignitaires.

La pêche commencée, le roi jeta son épervier dans un endroit qu'on lui désigna et qui était plein de racines d'arbres, afin qu'il s'y prit. Ce qu'on espérait arriva, et Kân, qui était bon nageur, fut invité par le roi à plonger pour aller détacher le filet. Il se jeta au fleuve et les mandarins lancèrent sur lui et autour de lui leurs éperviers tous à la fois, afin de l'étouffer sous l'eau ; mais l'ancien pol était un habile homme, il parvint à s'enfoncer,

à écarter les filets et à s'enfuir loin de l'endroit où se trouvaient les gens qui voulaient le perdre. Bientôt, la profondeur ayant diminué, il put prendre pied et marcher sur le fond, de manière à ne laisser que sa tête au-dessus de l'eau. Il atteignit ainsi un petit lac, le *bœng* Totéa, ou des Tourterelles, et s'y tint caché jusqu'au jour.

Pendant ce temps, le roi, voyant que le cadavre de Kân ne se retrouvait pas dans les filets et que les plongeurs ne parvenaient pas à le découvrir, murmurait : « Cet homme est maintenant comme un tigre échappé de sa cage, il reviendra pour nous donner des marques de sa reconnaissance (*sângkun*) ». Kân parvint à échapper aux soldats qu'on avait mis à ses trousses et à gagner le monastère où demeurait le religieux qui l'avait élevé et instruit. Celui-ci lui conseilla de se retirer vers l'est et d'y attendre sa destinée.

Il partit, se cacha longtemps, puis, un jour, il fit secrètement venir ses domestiques, apporter ses armes dans la forêt de Dâr où il se cachait et s'en alla dans la province de Bâ-phnôm. Il y assassina le gouverneur au milieu de ses *krômokar* (fonctionnaires), disant ceci et cela, d'abord qu'il était rebelle et qu'il s'était mis d'accord avec le prince *ponhéa* Chant-réachéa, lequel ayant été chargé par le roi d'une sorte de vice-royauté à Chado-mouk affectait de gouverner les provinces de l'ouest en son propre nom. Puis, s'adressant aux fonctionnaires terrifiés, il leur dit qu'il venait, en mettant à mort le gouverneur, d'exécuter les ordres du roi et qu'il était chargé de lever une armée dans la province. Quelques jours plus tard, il déclara que cette armée serait levée non pour le roi, mais pour lui, qu'il s'emparerait de Bassan, la capitale, et placerait son neveu, le *ponhéa* Yos, sur le trône. « Vous qui n'avez pas déplu au roi, ajouta-t-il, vous n'avez pas à vous mêler de cette affaire ; faites ce que vous pourrez pour servir le roi si vous lui êtes attaché, mais sachez que, lorsque j'aurai le pouvoir, les pols deviendront libres, les libres qui m'auront servi deviendront mandarins, les mandarins qui m'auront aidé deviendront d'autant plus grands dignitaires qu'ils m'auront mieux servi. »

Ce discours entraîna les mandarins, les gens de la province et, bientôt, Kân eut une armée solide sous ses ordres. Il la divisa

en plusieurs corps et les envoya conquérir les provinces voisines.

La rebellion gagna si vite que le roi, sur les conseils du yum-réach, son ministre de la justice, invita le préah-Pichey-néak, père de Kân, à écrire à son fils pour l'inviter à se soumettre. La snâm-ék elle-même écrivit à son frère et lui promit que le roi l'élèverait au rang de haut dignitaire s'il revenait à la cour. Kân, ayant lu la lettre de son père et celle de sa sœur, amusa les envoyés du roi en leur promettant de rentrer dans la capitale quand il aurait disloqué ses bandes et renvoyé chez eux ceux qui les formaient. Puis quand ces envoyés furent partis, il lança une proclamation informant les populations que le roi l'avait nommé général (*mékang-téap*) et chargé de détruire le chauponhéa Chant-réachéa qui venait de prendre les armes contre lui, et qu'il donnerait cent taëls d'or et ferait grand dignitaire celui qui parviendrait à tuer ce prince rebelle. Beaucoup d'hommes accoururent à son appel et, bientôt, il se trouva avoir une multitude autour de lui.

Sa sœur, apprenant ce qui se passait, lui envoya de nouveau une de ses femmes le prier de renoncer à ses projets, de rentrer dans la capitale de Lovêk où le roi venait d'arriver et l'assurer que le roi lui pardonnerait sa rebellion s'il faisait sa soumission immédiate, que sinon, il viendrait lui-même avec une armée pour le prendre, et qu'alors sa sœur ne pourrait plus le protéger.

Kân répondit qu'il rentrerait à Lovêk aussitôt que ses hommes auraient regagné leurs villages et qu'il irait le mois prochain se présenter au roi, que sa sœur n'avait pas à s'inquiéter, car il n'avait pas l'intention de se révolter. Le roi décida alors d'attendre la fin du délai fixé par Kân et n'ordonna rien contre lui. Kân profita de ce répit pour renforcer son armée, exercer ses soldats, soulever d'autres provinces et persuader aux habitants que toutes ses troupes n'étaient levées par lui qu'en vue de réduire le prince rebelle qui paraissait s'être taillé un royaume dans le sud et qui tenait sa cour à Châdo-mouhk (Phnôm-pénh). Cette opinion, qui se chuchotait partout, fut bientôt celle de tous les gens du royaume et ne laissa pas d'énervier la population et de la désorienter. Le prince ponhéa Chant lui-même crut à une entente existant entre le roi et Kân et que la correspondance avait lieu à l'aide des femmes de snâm-ék, et qu'il était lui l'objectif de

cette entente. Pris de peur, il quitta de nuit Chado-mouhk et s'en fut en passant par Pôthisath, Pursath, demander asile et protection au roi de Siam (1508). Le ponhéa Chan-réachéa avait alors 23 ans.

Cependant qu'il fuyait au Siam et que le roi du Cambodge attendait Kân à Lovêk, celui-ci réunissait ses conseillers et leur disait : « Autrefois, je ne craignais qu'un seul homme, le chauponhéa Chant-réachéa, maintenant qu'il a fui au Siam, je n'ai plus rien à craindre et, si nous le voulons, le royaume est à nous. » Ces paroles ayant été applaudies, il rassembla son armée et la divisa en quatre corps : le corps d'avant-garde, le corps de droite, celui de gauche et le corps d'arrière-garde, puis prenant le commandement d'un autre corps d'armée comptant 10.000 hommes bien armés et dévoués, il alla camper à l'extrémité de la province de Srey-Santhor.

C'est alors seulement que le roi donna 3.000 hommes au chauponhéa youthéa-sangkréam (1) et à l'oknha châkrey, ministre de la guerre, l'un général de l'avant-garde, l'autre général en chef, et qu'il les chargea de se porter au devant de l'armée de Kân pour l'observer, la contenir, en attendant l'arrivée de l'armée qu'il allait lever et mettre sous le commandement du chauponhéa Chant-réachéa. Mais, comme il donnait cet ordre, un dignitaire lui apprit que ce prince avait disparu de Chado-moukh, il y avait deux jours et qu'il s'acheminait vers le Siam avec 50 hommes. Le roi fut accablé par cette nouvelle et murmura : « Ah ! mon frère, vous ne deviez pas vous sauver ainsi et m'abandonner à pareille heure. » Puis il rentra désespéré dans ses appartements.

Cependant, l'armée partit et l'avant-garde se trouva un matin en présence de l'armée que commandait Kân. Celui-ci, monté sur un bel éléphant, se tenait au milieu de son armée sous un parasol royal. Le chauponhéa youthéa-sangkréam s'approcha et lui cria : « Vous ne devez pas agir comme vous le faites envers le roi, qui vous a fait ce que vous étiez à la Cour et qui vous aimait ». A ces mots, Kân fit avancer son éléphant sur le front de

(1) Ce titre *youthéa-sangkréam*, du sanscrit *yudha-sāngrāma*, est celui d'un général.

l'armée et demanda au sângkréam s'il était chargé par le roi de traiter de toutes choses avec lui, puis, sans attendre sa réponse, il lui décocha une flèche qui l'atteignit à la gorge et l'abattit au pied de l'éléphant qu'il montait. A cette vue, l'armée royale commença de battre en retraite. Elle rencontra le petit corps d'armée que commandait le chåkrey et l'entraîna dans sa déroute jusqu'à Kouk-khant, où le général, ayant pu rétablir l'ordre, s'arrêta pour camper et fermer la route à l'armée des rebelles qui le suivait.

Le roi, informé de cette défaite par une lettre du chåkrey qui lui demandait des secours, rassembla son Conseil. Le yumréach déclara alors que Kân s'approchait avec une armée victorieuse, que les levées faites dans les provinces du nord n'étaient pas achevées et que l'armée royale de la capitale comptait 10.000 hommes à peine, tous occupés au service des grand'-gardes, à la surveillance des routes et à la garde des portes et des remparts. Il conseilla au roi de se retirer à Châdo-moukh avec la cour, afin de pouvoir lever des troupes dans les provinces du sud et de revenir ensuite avec une grosse armée, pour faire tête à l'ennemi. « Pendant ce temps, dit-il, moi et le chåkrey nous nous placerons à l'arrière-garde de l'armée et nous combattrons afin d'empêcher Kân de vous atteindre et de s'emparer de la cour. »

Le pichey-néak, père de Kân, très fâché contre son fils, demanda une troupe de 1.000 hommes pour l'aller combattre, et offrit au roi, pour répondre de lui, sa famille et ses parents qui suivraient la cour partout où elle irait. « Si je trahis, dit-il, si je me range du parti de mon fils, je demande à être tué par toutes les armes et par tous les moyens cruels qu'on voudra, et que ma famille, mes parents, soient tous exterminés par vous. » Le roi, convaincu par le pichey-néak, lui fit remettre 1.000 hommes et donna l'ordre aux habitants de la ville et des environs de se retirer dans la province de Lovék où se formait une armée de 25.000 hommes, puis il s'embarqua avec la cour pour Châdo-moukh.

Le yumréach et le chåkrey, ne voyant pas paraître les troupes sur lesquelles ils comptaient et se trouvant en présence de Kân dont l'armée comptait 50.000 hommes, commencèrent à

battre en retraite sur Châdo-moukh. Kân les suivit et, se trouvant près de l'armée du chåkrey, l'attaqua, tua son général, la miten dérouta et la poursuivit jusqu'aux portes de la capitale. Là, il rencontra un petit corps de 1.000 hommes qu'il savait commandé par son père : « Courez à ces gens, cria-t-il, et tuez, tuez-les tous, sauf mon père. » Les hommes s'élancèrent et entourèrent comme un essaim d'abeilles la petite troupe. Le pichey-néak combattit avec énergie, mais sa troupe étant trop faible pour résister à toute une armée, il ordonna la retraite et parvint à s'enfuir par la principale route, celle qui conduisait à Chado-moukh. Il n'avait plus que 500 hommes avec lui, mais, ne perdant pas courage, énergique, il gagna le monastère du préah sokonthéabat, le grand chef des religieux, s'y enferma et résolut de s'y défendre jusqu'à la mort.

Les rebelles entourèrent le monastère transformé en petite forteresse et commencèrent à l'attaquer. Le combat fut acharné, et il y eut beaucoup de morts des deux côtés, sans que, cependant, l'un des deux partis fût vaincu. Alors, pris de pitié pour ces gens qui s'entretuaient, le chef des religieux, malgré son âge, se jeta entre les deux armées et les invita à déposer les armes. Puis, faisant venir Kân, il l'invita à faire des excuses au pichey-néak, son père ; enfin, s'adressant au pichey-néak, il lui dit que son fils était destiné à la royauté du Cambodge et qu'il ne pouvait pas s'opposer à sa destinée, mais la suivre. « Vous me demandez, répondit ce dernier, la mort de ma famille et celle de tous mes parents », puis, furieux, il s'élança son sabre à la main sur son fils pour le tuer, mais, saisi par les hommes de l'escorte, il fut enfermé et gardé dans le temple du préah sokhontéabat.

Quand on le tint là, le chef des religieux l'exhorta si bien qu'il triompha de sa résistance et qu'il l'amena à monter avec son fils, sur un tas d'armes grand de la hauteur d'un homme, pour se jurer publiquement et solennellement alliance. Pendant que l'un et l'autre prêtaient ce serment devant toute l'armée, le préah sokhontéabat les aspergeait d'eau consacrée.

La cérémonie terminée, le sdach Kân donna l'ordre de prendre toutes les armes qui avaient servi à élever l'estrade du serment et de les employer à construire la route du monastère. C'est de

cette route ou digue, *thndt*, que le temple a reçu le nom de véath Préah-Thnâl, temple de la digue sacrée (1).

Le sdach Kân faisait alors lever des troupes dans les provinces de l'est ralliées à sa cause. Quand ces troupes eurent rejoint son armée, il divisa ses forces en deux corps et se mit en route avec l'un d'eux dont il prit le commandement pour aller mettre le siège devant Châdo-moukh.

A la nouvelle de son approche, le roi donna l'ordre à l'armée de se porter au devant de Kân. La bataille dura trois jours sans rien donner, mais alors Kân envoya de nuit un petit corps qui, partant de l'ouest, vint se placer derrière l'armée royale au sud. Ce mouvement tournant accompli, l'armée royale se trouva, le matin, attaquée à la fois par devant et par derrière. Elle recula, gagna la route du nord et s'enfuit jusque dans la province de Lovêk.

Le roi et la cour allèrent alors s'installer dans la province de Santouk, sur la rive du sting Sên, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui Kômpong-thom. C'est de là que partirent dorénavant les ordres que le roi donna de lever de nouvelles troupes et les dignitaires chargés de les commander.

Victorieux de l'armée royale qu'il avait réduite à la fuite et du roi qu'il avait contraint à se retirer au nord, maître de Châdo-moukh, Kân nomma des chefs de provinces, des dignitaires petits et grands et envoya des gens sûrs pour entraîner les provinces de l'ouest et celles du sud à prendre parti pour lui. Les suivantes se déclarèrent : Châdo-moukh, Sàmrong-tông, Bati, Trâng, Bantéay-méas, Péam, Kompot, Kômpong-sôm, Basak (Travinh), Préah-Trapéang, Krâmuon-sâ, Au-mal, Tuk-kmau, Péam-mé-Sa, Prey-kor (Prey-nokor, Saigon) et Baréaya-Daung-nay (Baria et Don-Nay), c'est-à-dire toute la partie méridionale du Cambodge depuis Phnôm-Pénh jusqu'à la mer de Siam et à la frontière chame. Tous les habitants l'acclamaient, l'acceptaient comme roi parce qu'il passait pour un *neak-méan-bon*, « un homme doué », un « homme prédestiné », un homme ayant des pouvoirs surnaturels. On racontait des histoires merveilleuses sur son compte ;

(1) Le village de Thnâl est situé à huit kilomètres environ et au nord-ouest de Phnôm-Pénh. On y établit une chrétienté au xvii^e siècle.

d'abord qu'il était tombé du sein de sa mère dans l'eau, coiffé du placenta, qu'un poisson tipô l'avait avalé, qu'un religieux l'avait retrouvé dans le ventre de ce poisson et instruit, qu'un dragon l'avait sauvé des filets royaux, que des colombes l'avaient dérobé aux yeux des gens du roi qui le cherchaient en se posant sur sa tête comme sur un tronc d'arbre et que tous ses succès provenaient des mérites qu'il avait acquis au cours d'une autre existence (1).

Au mois de Méakaser, décembre de l'an 1510, Kân envoya une armée de 50.000 hommes mettre le siège devant Lovêk, redevenue la capitale du Cambodge, et s'en alla à son palais de Basan, dans la province de Srey-Santhor. Quelques jours plus tard, son général de l'armée du Tonlé-Khnong, ou du « fleuve intérieur » (Tonlé-Sap), rencontra l'armée royale aux environs de l'endroit actuellement nommé Oudong et lui livra bataille toute une journée, sans parvenir à la vaincre ; l'armée royale demeura sur ses positions.

Un autre de ses généraux, celui de l'armée du Tonlé-Thom, ou « grand-fleuve » élevait des forts en attendant les troupes fraîches que le sdach Kân lui avait promises et sans lesquelles il n'entendait pas se mettre en route. Le gouverneur de Kômpong-Siem et celui de Sling-trang, son voisin, ne voulaient pas reconnaître Kân ; voyant le pays envahi, les habitants très hésitants, ils écrivirent au roi pour lui demander des troupes. Le roi leur envoya 8.000 hommes commandés par son fils, le chauponhéa Yos-réachéa et, de ce fait s'affaiblit d'une force qu'il aurait pu garder devers lui puisqu'il avait à combattre l'armée du Tonlé-Khnong.

Profitant de cette faute, le général rebelle attaqua l'armée royale, la vainquit dans une bataille qui dura quatre jours et l'obligea à fuir devant lui jusque dans la province Amarati-baur, actuellement Babaur ou Bâribaur. Dès que cette nouvelle parvint au chauponhéa Yos-réachéa, qui était à mi-route et se dirigeait sur la province de Kômpong-Siem, il fit volte-face et revint sur ses pas afin de secourir le roi, son père. Celui-ci, prévenu du retour

(1) Le chef des religieux l'avait surnommé Kaau, mais ses père et mère l'appelaient Kân.

du prince Yos, en informa l'armée et donna l'ordre d'attaquer les rebelles à l'instant même où les troupes du prince apparaissent. Les deux armées royales, ayant combiné leurs efforts et agi de concert, battirent les rebelles et leur tuèrent un millier d'hommes. Découragé, le général ennemi s'enfuit à Phnôm-Pénh avec son armée débandée.

Il semblait alors que le charme était rompu et que Kân avait épuisé ses mérites. Le découragement gagnait ses troupes et ses partisans.

Le roi chargea le gouverneur de Pôthisath (Pursath) de s'établir dans la province de Roléa-piér qui est au nord de celle de Lovêk, afin de surveiller le pays avec son petit corps d'armée, puis il envoya le chauponhéa Yos-réachéa avec 5.000 hommes réoccuper les provinces du nord qui avaient acclamé le sdach Kân. Quant à lui, il retourna à Sântouk.

Le chauponhéa Yôs-réachéa, ayant recouvré les provinces du nord, s'assura de Kômpong-siem, de Sting-tràng, de Kouk-sêh, de Chœung-prey (1) et y installa des gouverneurs fidèles puis il alla rejoindre le roi son père à Sântouk.

Cependant, l'armée de Kân comptait près de 100.000 hommes, et cette masse attendait à Bassan des ordres de marche que Kân hésitait à donner. Ayant enfin fait faire le *pîthî prâ prom pôl*, ou « aspersión de l'armée par l'eau consacrée » et n'osant prendre le titre de sdach (roi) qu'on lui donnait partout, Kân prit celui de moha-obaréach, ou « sous roi », et celui de préah Srey-Chéthathiréach (2) ayant qualité pour régler toutes les affaires de guerre. Il donna l'ordre de remettre aux troupes des drapeaux rouges brodés ayant au centre une figure en forme de naga à sept têtes. Pour lui-même, il fit fabriquer un parasol royal sous lequel il aimait à se placer. Cela fait, il chargea son père, le pichey-néak, du commandement de la forteresse de Bassan, et partit à la tête de son armée pour la province de Kômpong-Siem. A la nouvelle de son approche, les mandarins locaux fuirent devant lui et vinrent se grouper autour de leur prince.

(1) Toutes les provinces situées entre le Tonlé-Sap à l'ouest et le Mékong à l'est, à la hauteur de la province de Lovêk qui est sur la rive droite du Tonlé-Sap. Kouk-sêh, ou « Terre des chevaux », n'est pas une province, elle fait partie de Chœung-prey.

(2) *Brhat çri jetthadhirāja*, éminent et fortuné chef royal suprême.

Le sdach Kân écrivit alors une lettre qu'il chargea plusieurs de ses dignitaires de porter au roi. Celui-ci, avant de recevoir les envoyés du rebelle, fit arrêter la famille de pichey-néak et donna l'ordre de tout préparer comme s'il devait la livrer au supplice, puis il regut les envoyés. Cette lettre était ainsi conçue : « Moi, khun-long préah sdach thipdey (1), déclare que, jusqu'à présent, je n'ai eu d'autre intention que celle de défendre ma vie menacée, nullement celle de conquérir le royaume sur le roi. Je n'ai qu'un désir, celui de servir le roi comme par le passé, mais comme j'ai peur de n'être pas pardonné, je prie le roi de m'envoyer ma mère et tous mes parents, afin que je puisse les voir et m'assurer par là que je puis croire à mon pardon et avoir confiance. Ma famille revenue près de moi, je romprai mon camp et renverrai mes troupes chez elles. »

Le roi répondit à cette lettre par une lettre où il était dit que Kân, s'il était demeuré fidèle, n'avait qu'à se présenter devant lui, mais qu'il n'était pas d'usage de rendre avant toute soumission les otages qu'on avait entre les mains ; qu'au surplus, il verrait, Kân ayant fait sa soumission, s'il était possible de lui faire grâce ; enfin, que s'il ne venait pas se présenter, sa mère et sa famille, ses parents seraient impitoyablement livrés au bourreau.

Le sdach Kân envoya cette lettre à son père et celui-ci tomba dans une si grande inquiétude qu'il résolut d'empêcher son fils de continuer la lutte et de l'obliger à se soumettre. Il courut à son pavillon et, comme il en passait la porte, dit-on, il glissa, tomba sur un sabre placé sur un ratelier et se blessa si gravement qu'il demeura évanoui sur le sol. On le porta chez lui et l'on prévint le sdach Kân, mais comme celui-ci accourait, son père mourut. Le bruit se répandit alors que le sdach Kân avait, au cours d'une discussion, égorgé son père.

Kân, sous prétexte de rendre les honneurs funèbres à son père, s'étant retiré, le roi donna l'ordre à l'oknha déchou de réoccuper la province de Kômpong-Siem, puis de passer le Grand-fleuve pour aller reprendre celle de Thbaung-khmoum.

(1) C'est-à-dire *khun*, royal (un titre de mandarin qu'il avait reçu du roi) de l'éminent roi suzerain.

Il envoya le krâlahôm, ou ministre de la batellerie, s'emparer des provinces de Lovêk et de Châdo-moukh, et, quelques jours plus tard, le chauponhéa suorkéa-louk (1), gouverneur de Pôthisath, rejoignit le krâlahôm avec un corps d'armée, pour appuyer son action sur Châdo-moukh (Phnôm-Pénh).

Apprenant que cette ville était menacée, Kân, qui avait alors 120.000 hommes avec lui, confia 10.000 hommes à son oncle Kêv, frère de sa mère mé-Ban, lequel avait reçu de lui le titre de chauponhéa-tôlahâ, et l'envoya attendre, sur le fleuve intérieur (Tonlé-Sâp), l'armée royale que commandait le chauponhéa suorkéa-louk. Il envoya aussi un officier qu'il avait nommé krâlahôm, ou ministre de la batellerie, avec 10.000 hommes, pour barrer la route au chauponhéa déchou, et lui-même se porta avec une armée de 100.000 hommes au devant des troupes royales commandées par l'oknha krâlahôm du roi.

Les armées royales furent vaincues en plusieurs rencontres et reprirent la route de Santouk où se trouvait le roi, sous prétexte de lui demander des renforts.

De nouvelles levées furent ordonnées dans les provinces de Sting-treng, Koukhan, Sauren-dangkéa (2), Romduol-snam, Khach-chongkâl, Bâtrâng, Tângké-tumnôp, Mongkol-baurey, Russey-sanh, Tuk-chou, Bâtâmbâng, Pôthisath, Kâkôr, Khlonh, Krâng et Babaur (3), mais ces seize provinces ne purent donner plus de 50.000 hommes. — Les habitants ne voulaient pas servir et s'étaient presque partout enfuis en grand nombre dans les

(1) Nous avons vu plus haut un roi nommé Nipéan-bat, hôte du Nirvana, un autre qui portait le nom de Sokonthor-bat, hôte du paradis *sukhâdhâra*. Voici un chef de province qui porte le nom de Suorkéa-louk (Svarga-loka) qui a le même sens. Nous en rencontrerons un autre bientôt dont le titre sera Pusnu-louk, hôte de Vishnu. Ces titres ou ces noms rappellent ceux qui étaient, dans l'ancien Cambodge donnés aux rois après leur mort. Il est curieux d'observer que, dans le moderne Cambodge, ces noms posthumes sont devenus des noms ou des titres de personnages vivants.

(2) On voit par ces deux dernières provinces que le Cambodge, au commencement du xvi^e siècle, possédait encore le territoire situé au-dessus du mont Dâng-rêk, entre la province d'Oubon et celle de Korat.

(3) Toutes ces provinces sont situées au nord et à l'est du Grand-lac et du Tonlé-sâp. Elles comprennent tout le Battâmbâng et, comme je l'ai dit dans la note ci-dessus, un vaste territoire situé au nord du Dâng-rêk. Babaur portait alors le nom d'Amarati-baur.

forêts. C'est alors que le sdach Kân parut à quelques kilomètres de Sântouk, sur le bord de la rivière, ou sîng Sên. Il aurait pu attaquer l'armée royale et la vaincre ; il préféra faire assassiner le roi et chargea le néak-mœun Seraun, auquel il promit le titre de yumréach, de se rendre auprès du roi et de le tuer. Ce dignitaire était le fils du chauponhéa youthéa-sângkréam, que le sdach Kân avait d'une flèche abattu aux pieds de son éléphant. Il était persuadé que son père avait été envoyé avec une petite armée au devant du sdach Kân parce qu'on voulait se débarrasser de lui et, pour cette raison, il haïssait le roi et s'était rallié au parti du rebelle. Kân ne pouvait mieux choisir, car, en outre de sa haine, le néak-mœun Sauren était adroit et homme de main, capable de tout entreprendre et de tout réussir.

Le lendemain, le sdach Kân, feignant de se fâcher contre le néak-mœun Sauren, donna l'ordre de lui donner trente coups de rotin. On le conduisit entre les deux armées et, comme l'exécuteur allait le frapper, deux cents hommes placés sous les ordres du faux condamné s'élancèrent, l'enlevèrent et passèrent à l'ennemi. Le chauponhéa déchou, ayant interrogé le néak-mœun Sauren, le fit conduire au roi, qui se trouvait alors à la citadelle de sîng Sên, ou de la rivière de Kômpong-thôm. Le néak-mœun Sauren raconta au roi qu'il avait comploté contre le sdach Kân, que le complot avait été découvert, que l'usurpateur l'avait condamné à mourir sous le rotin et que les deux cents hommes qu'il commandait l'avaient sauvé ; puis, pleurant comme on n'avait jamais vu pleurer, il parla de sa famille restée au camp ennemi et que Kân allait livrer au supplice, puis il implora. Le roi crut aux paroles de cet homme, lui fit grâce de sa trahison antérieure, car il avait autrefois quitté le service royal pour passer au sdach Kân, et le rétablit dans ses anciennes fonctions.

Cependant que s'accomplissaient ces événements, le sdach Kân avait lancé son armée contre celle que commandait le chauponhéa déchou. La bataille dura jusqu'au soir sans que les troupes royales cédassent un ampan de terrain, mais les morts couvraient le champ de bataille et l'armée royale paraissait ne plus vouloir combattre. Alors le déchou, craignant pour le roi, donna l'ordre de préparer la jonque royale et de l'emmener avec la cour dans la province de Pôthisath où l'on pourrait former

une armée nouvelle. C'était battre en retraite, abandonner un vaste pays à l'ennemi, mais c'était sauver le roi qui était l'unique raison de la résistance à l'usurpateur. Or, c'était pour supprimer le roi que le néak-mœun Sauren s'était fait enlever par ses soldats et paraissait s'être réfugié dans le camp royal. Le matin, comme le roi venait de se lever et consultait les devins sur un rêve qu'il avait fait, le néak-mœun Sauren envahit l'appartement royal avec ses 200 hommes, en criant qu'il avait une chose importante et pressée à communiquer au roi, tua les devins qui voulaient s'opposer à son passage et tua le roi lui-même. Ce crime eut lieu le 15^e jour de la lune croissante du mois de Chés, troisième mois de l'année astronomique de 1512, qui était une année du Singe, 1434 de la grande Ère et 874 de la petite. Le roi préah Srey-Sokonlhor-bat avait régné huit ans, y compris les trois années de guerre civile. Il était âgé de 32 ans quand il monta sur le trône, il en avait 40 quand il fut assassiné.

Un combat suivit cet assassinat entre les 200 hommes du néak-mœun Sauren et les gardes et officiers du roi. Le chauponhéa Yos, fils du roi et neveu du sdach Kân, accourut au bruit avec une petite troupe, tua vingt des rebelles et s'empara de leur chef, le néak-mœun Sauren, qu'il fit décapiter devant la citadelle.

Pendant ce temps, la bataille s'engageait entre l'armée du sdach Kân qui s'était avancée pendant la nuit et l'armée royale qui commençait à exécuter le mouvement de retraite décidé la veille. Le chauponhéa Yos-réachéa, voyant que l'armée des rebelles était beaucoup plus nombreuse que celle du déchou et la sienne réunies, croyant tout perdu, s'embarqua et descendit la rivière Sên avec le projet de se réfugier au Siam.

Le chef des brahmes fit de même, mais en fuyant, il emporta le préah khant, les cinq divinités bienfaitrices du royaume, l'arc sacré, ses flèches et le lompéng Chay, ou lance de Ta-Chay (1). Parvenu à mi-chemin, le chef des brahmes réfléchit que s'il portait les insignes royaux du Cambodge au Siam qui était un pays ennemi, ils n'en reviendraient jamais. Alors il mit pied à terre sur la rive gauche de la rivière et, suivi de son domestique,

(1) C'est le nom de la lance avec laquelle Ta-Chay, le chef des combattants, tua le roi, au xiii^e ou xiv^e siècle.

A-Suos, traversa tout le royaume, parvint dans la province de Bati et y cacha secrètement les objets précieux dans un tronc d'amandier (*dæum châmbâck*).

Parvenu au Siam, le chauponhéa Yos-réachéa se réfugia chez son oncle, le prince ponhéa-Chant-réachéa, qui, parti de Chado-Moukh, s'y était réfugié il y avait un peu plus de deux ans.

17. — L'usurpateur Sdach Kân (1498-1505).

Les deux armées royales dispersées, le chauponhéa Yos, en fuite, le sdach Kân se crut le maître du Cambodge et s'installa à Srey-Sânthor. De là, il envoya son oncle, le chauhvéa Kâv, soumettre les provinces qui, bien qu'elles ne résistassent plus, ne s'étaient pas encore données à lui, et bientôt tout le pays obéit à des gouverneurs, à des dignitaires nommés par lui. Mais le préah khant, sans lequel nul ne peut se dire vrai roi du Cambodge, dit le chroniqueur, lui manquait. Il aurait voulu l'avoir et promit 500 taëls d'or (environ 18 kilogrammes d'or) à celui qui le lui apporterait. En attendant, il en fit fabriquer un autre, avec lequel il se montrait dans sa fausse gloire.

C'est alors, en cette même année de 1498, qu'il se fit couronner roi du Cambodge, sous le nom de *sâmdach préah Srey-Chéththathiréach Ramathipdey* (1), roi résidant au krung Srey-Sânthor bavâr Bassan.

Son oncle, Kêv, frère de sa mère, fut élevé au grade de chauhvéa (2), premier ministre, chef de la famille royale et de tous les pols préah Srey Rattanatrey (esclaves des trois précieux bijoux). Conformément aux usages du royaume et, à l'occasion de son sacre, il exempta le peuple tout entier de l'impôt pendant un an et, dit le chroniqueur, le peuple fut heureux.

Ayant résolu de donner une nouvelle capitale au royaume qu'il avait conquis, Kân choisit, à la frontière des provinces de Thbaungkhmoum et de Bâ-phnôm, un endroit nommé Srâlâp et s'y installa dès 1514. On mit deux ans à édifier le palais, les murs de la

(1) Skt *sâmdach brhat cri Jethâdhirâja, Râmadhipati* seigneur fortuné, chef royal suprême, *Rama* maître suprême.

(2) Mot thay; *chau*, prince, *fâ*, ciel, donné seulement par les feudataires thay au roi de Pégou et de Birmanie. Encore aujourd'hui, les Etats-Shans sont appelés Saw-bhwa par les Anglais.

ville, les tours de défense qui probablement étaient des bastions, les palais Réach-monti et Tralêng-kêng, la salle des danses et les jardins, puis, comme la ville était dépourvue d'eau, le roi chargea les oknhas Viêng, Véang. Lompéang et Snâl de creuser un grand bassin carré dont chaque côté porterait le nom de chacun d'eux. Ce bassin existe encore aujourd'hui.

Quant à la nouvelle ville, on lui donna le nom de krung *Srâlâp-prey-nokor baura-réachéa-théant* (1). Trois ans plus tard, cette capitale était une fois plus peuplée que l'ancienne et les étrangers y venaient très nombreux. Le royaume avait retrouvé la paix d'autrefois et les habitants se disaient plus heureux sous le roi Kân qu'il ne l'avaient jamais été sous les rois de l'ancienne monarchie.

Kân fut le premier roi du Cambodge, dit-on, qui fit frapper des monnaies plates ; c'étaient des slêng d'or à l'effigie du Dragon.

Cependant, à Ayuthyéa, les deux princes Chant et Yos se morfondaient dans l'attente et demandaient au roi de Siam, sans pouvoir l'obtenir, l'autorisation de retourner au Cambodge. Le roi refusait de les recevoir à son audience et le prince Chant qui habitait la capitale depuis huit ans, qui était alors âgé de 30 ans, cherchait l'occasion d'être agréable au roi. S'étant emparé d'un éléphant blanc, il le lui offrit et le roi commença de bien recevoir les deux princes. Cet éléphant reçut le nom de préah-kuchen Narœnuttham, « éléphant magnifique ».

Un jour que le prince Chant demandait au roi l'autorisation de rentrer au Cambodge pour en chasser le sdach Kân, le roi de Siam lui répondit d'attendre encore un peu et qu'il le ferait reconduire au srok Khmêr quand le temps serait venu.

Mécontent de cette réponse, le prince Chant résolut de ne pas

(1) Royaume (ville royale), de la forêt du royaume, ville royale de la terre (du royaume).

Elle était située à l'est et à environ 22 kilomètres de la résidence de Prey-véng, au centre d'un plateau élevé. Son enceinte de terre levée mesurait 2.000 mètres environ de chaque côté et comportait trois portes par faces, soit douze portes, dites : Méas, Trach et Tnoh-Kal, au nord ; Chak-ek, Léang-chi-lêng et Antéak, à l'est ; Réam, Chachat-kham et Tomnup ta-dey, au sud ; enfin Chén-kê, Pô-thom et Tlok, à l'ouest. C'est ce Banteay prey-nokor que M. Aymonier appelle « une des capitales primitives du Cambodge ». Elle est celle de notre sdach Kân.

attendre le bon vouloir du roi et de partir de suite pour le Cambodge. Il envoya ses serviteurs soulever les partisans qu'il avait dans les provinces de Néang-rông, Néang-paêk, Chong-kol, Tumnop-tôngkê, Tuk-chos, Mongkol-baurey, Nokor-réach et Battâmbâng, et leur recommanda de dire aux gens qu'ils rencontreraient sur leur route qu'ils allaient chasser un éléphant aussi blanc que du coton. Ces serviteurs du prince Chant répandirent si bien cette nouvelle que les chau-muongs et les chauhans, gouverneurs et chefs de villages, crurent de leur devoir d'informer le roi de l'apparition d'un animal d'une blancheur aussi extraordinaire. Le roi de Siam, désirant avoir cet éléphant blanc comme le coton, demanda à sa prochaine audience s'il y avait quelqu'un qui voulut se charger de prendre l'animal. Le pohnéa Chant-réachéa, qui était présent et avait déjà pris le préah Kuchén-Narœn-uttam, se proposa, mais demanda 500 soldats, 50 éléphants de chasse, les armes qu'il faut pour chasser l'éléphant sauvage et un ordre spécial donné aux soldats de lui obéir comme à leur chef absolu. Le roi accepta toutes ces conditions et fit remettre au prince le sabre du commandement (1515).

Le chaupohnéa Chant-réachéa partit pour le Cambodge avec son neveu, le pohnéa Yos-réachéa, ses serviteurs et les 500 hommes mis à sa disposition par le roi de Siam. Le septième jour, il atteignit la frontière du Cambodge et la passa, puis, s'arrêtant, il écrivit au roi de Siam pour l'informer qu'il avait gagné la frontière et que de là il allait s'enfoncer dans le pays. Le prince cambodgien pohnéa Ong-réachéa, fils de Srey-Ramathipdey, que le roi de Siam avait autrefois adopté et fait gouverneur de Savanakhalok (1), assistait à l'audience royale qui suivit l'arrivée de cette lettre. Se trouvant bien au poste que le roi de Siam lui avait confié, il avait refusé de suivre son cousin qui lui avait demandé sa collaboration. Interrogé par le roi, il répondit que le prince Chant était un prince à l'âme fière, intelligent, actif qui ne pouvait renoncer à ses droits, et qu'il avait probablement gagné la frontière afin d'aller disputer le royaume du Cambodge à l'usurpateur Kân.

Le roi donna l'ordre d'envoyer un officier et 30 cavaliers au

(1) Sur le Ménam, au nord et à environ 30 kilomètres de Sokhotey.

prince Chant, pour l'inviter à renoncer à ses projets et à rentrer à Ayuthya, ou bien à lui renvoyer les 500 hommes qu'il avait mis à sa disposition pour la chasse de l'éléphant blanc comme le coton.

Cependant, le prince Chant avait parcouru la province frontière et entraîné 800 hommes dans son parti ; ses envoyés en avaient recruté plus de 2.000 autres. Avec ces 3.000 hommes et les 500 Siamois, il était entré dans la province de Nokor-Siem-réap (Angkor-thom) (1) et s'était emparé de la citadelle. C'est là que le trouva l'officier du roi de Siam, qui, ne pouvant songer à ramener le prince, essaya de débaucher les 500 Siamois qu'il commandait. Le prince Chant tira du fourreau le sabre à poignée d'or (2) que le roi lui avait donné pour affirmer son commandement et le brandissant devant les Siamois, leur cria : « Voici le signe de mes pouvoirs. Il m'a été remis par le roi. Si vous ne m'obéissez pas, je vous ferai immoler tous ici. » Les soldats Siamois, se voyant entourés des 3.000 Cambodgiens nouvellement recrutés par le prince et ses envoyés, pris de frayeur, tombèrent à ses pieds et lui demandèrent grâce.

Alors le prince eut pitié d'eux et leur dit : « Retournez tous au Siam et dites au roi que je lui suis très reconnaissant de m'avoir nourri pendant neuf ans et de m'avoir donné 500 hommes qui m'ont accompagné jusqu'ici. Je ne peux que le remercier aujourd'hui, parce que je suis pauvre, parce que je n'ai rien à lui offrir pour lui marquer ma gratitude et ma reconnaissance, mais que le roi ne se fâche pas contre moi, qu'il me pardonne et, quand je serai définitivement victorieux, quand je serai roi, je lui ferai porter les objets du tribut en reconnaissance des bienfaits dont il m'a couvert pendant que j'étais en sa ville royale. »

Les Siamois rentrèrent au Siam et le prince continua d'avancer.

(1) C'est la première fois que nous rencontrons le mot Siém-réap joint au mot nokor pour désigner la province d'Angkor. Faut-il déduire de là que l'événement qui a fait donner à cette ville le nom de Siém-réap, « Siamois aplatis », est antérieur au règne du sdach Kân. Je serais tenté de le croire bien postérieur et d'admettre que l'historien cambodgien qui écrivait au xix^e siècle a donné à ce pays un nom qu'il ne portait pas encore à l'époque des événements qu'il raconte.

(2) Le *préah sêng anha sêk*, insigne du commandement en chef.

cer au Cambodge. Dès son entrée dans la province de Battâm-bâng, le ponhéa mono-métrey, gouverneur de cette province, vint le saluer avec 10.000 hommes qu'il mit à sa disposition.

Le chauponhéa suorkéa-louk, gouverneur de Pôthisath, était de moins bonne composition. Il écrivit au sdach Kân pour le prévenir de l'arrivée du prince Chant au Cambodge, leva une armée de 40.000 hommes pour lui résister et mit le fort de la province en état de défense. Il semblait que la première rencontre aurait lieu avec les troupes de ce gouverneur, lorsqu'un dissident, Ta-Muong, qui avait réuni 150 hommes de sa famille, de ses amis et qui les commandait à l'armée du gouverneur, profitant d'un moment où ce dignitaire était presque seul, l'attaqua et le tua. Ce meurtre commis, il sortit de la résidence et, s'adressant aux habitants de la ville, les engagea à se rallier à la cause du prince Chant, descendant de la vieille monarchie des rois du Cambodge, que Kân, un esclave, avait renversée. Alors, les habitants se précipitèrent aux portes, les ouvrirent en poussant de grandes acclamations, et le prince Chant, qui s'était approché de la ville, y entra avec toutes ses troupes. Ta-Muong fut nommé gouverneur de la province de Pôthisath et les biens du gouverneur tué par lui furent partagés entre les officiers de l'armée. Les quatre fils de Ta-Muong, nommés chef de l'avant-garde qui était forte de 8.000 hommes, furent chargés de s'emparer des provinces de Krâkor, Klong et Krâng.

Vers cette époque, le sdach Kân, s'étant baigné vers midi et s'étant promené dans son magnifique jardin en compagnie de ses femmes, emmena l'une d'elles dans son appartement, s'étendit près d'elle et se divertissait aux sons d'une musique très douce et des chants de ses femmes. S'étant endormi, il rêva que son palais brûlait, qu'il fuyait et que le feu l'ayant gagné, il périssait dans les flammes. S'étant réveillé, il fit venir les devins, tua l'un d'eux dans un accès de colère parce que son interprétation lui était défavorable et sortit très sombre de ses appartements. C'est alors que le chef des gardiens, l'okuha Lompéang, lui annonça l'arrivée d'un envoyé porteur de la lettre du gouverneur de Pôthisath. Le sdach Kân, surpris d'abord, ne perdit pas une minute ; il donna l'ordre à son oknha chåkrey de lever rapidement une armée et de marcher au devant du prince Chant.

« Soyez sans crainte, lui répondit cet oknha, si je ne puis arrêter le tigre, je saurai le blesser mortellement. ». Le sdach Kân, très satisfait de cet enthousiasme qu'il jugeait de bon augure, lui remit une javeline ornée d'or.

L'oknha chåkrey partit de suite pour Lovêk, afin d'y lever une armée, et le chauhvéa Kâv, oncle de Kân et général en chef, partit pour Kômpong-Siém pour former une autre armée et agir de concert avec le chåkrey. Le sdach Kân lui remit le *préah sêng anha sêk* (arme du commandement), et lui fit présent d'un plateau en or, insigne de sa dignité, et de quatre tamlams de guerre. Son armée levée, le chauhvéa Kâv remit une partie de ses troupes au ponhéa déchou et l'envoya au devant du prince Chant qui continuait d'avancer.

Pendant ce temps, le ponhéa chåkrey, ayant levé 40.000 hommes dans la province de Lovêk et dans celles du voisinage, donnait l'ordre au chauponhéa outeaythiréach, gouverneur de Sâmrong-tong, et à l'oknha réachéa métrey, gouverneur de Châdo-moukh, de former avec leurs forces une armée de gauche ; au ponhéa-vôngsâ métrey, de former une armée de droite avec les hommes de la province de Bati, et au ponhéa voréa-nukol, de prendre le commandement de l'armée d'arrière-garde, et à tous ces généraux, de diriger leurs armées sur la province de Krâng, où se trouvait le prince Chant.

La première rencontre eut lieu entre l'armée que commandait ta-Muong et celle que commandait le chåkrey du sdach Kân. Bien que ses troupes fussent infiniment moins nombreuses que celles de son adversaire, ta-Muong, confiant dans son armée absolument composée de volontaires, décida d'attaquer. La bataille commença par un combat d'avant-garde entre les 2.000 hommes du fils aîné de ta-Muong et le petit corps d'armée que commandait le gouverneur de Sâmrong-tong, qui fut tué dès le début de l'action. Le fils de ta-Muong fut cependant obligé de battre en retraite et de se rabattre sur l'armée que commandait son père. Ta-Muong, considérant cette première affaire comme une victoire, puisque le gouverneur de Sâmrong-tong avait été tué, rentra à Pôthisath. Pendant ce temps, les troupes qu'avait commandées le gouverneur de Sâmrong-tong retour-

naient en arrière et se rabattaient sur l'armée que commandait le chåkrey rebelle.

Le chåkrey allait donner des ordres pour que l'armée tout entière s'ébranlât, afin de courir après les troupes du prince qu'il considérait comme ayant battu en retraite, lorsqu'on l'avertit que l'armée de 50.000 hommes que commandait le sdach Kân se trouvait à quelques heures de son campement. Alors il s'arrêta.

A peine arrivé et mis au courant de l'affaire, le sdach Kân divisa son armée en plusieurs corps de troupes et les lança à la poursuite de l'armée du prince Chant qu'il croyait en déroute, avec l'ordre d'investir la citadelle de Pôthisath si elle refusait de se rendre. La ville fut investie dès le surlendemain et les soldats du sdach Kân vinrent jusqu'au pied des murs insulter les habitants. Une attaque générale eut lieu, mais les habitants, commandés par le prince Chant, se défendirent si bien que les assiégeants durent se retirer à quelque distance pour n'être pas accablés par les flèches et les pierres qu'on leur lançait du haut des remparts.

A ce moment, l'armée de l'usurpateur comptait 100.000 hommes et celle du prince Chant n'en avait que 20.000.

Le prince ne perdit pas courage ; ayant divisé son armée en deux corps, l'un de 5.000 hommes, commandé par le ponhéa suorkéalouk, gouverneur de Pôthisath, et l'autre de 10.000 hommes, dont il se réserva le commandement, il chargea le ponhéa moha-séna, gouverneur de Baribaur, de partir en avant-garde avec 2.000 hommes, et le prince Yos-réachéa et l'oknha Vieng, son mentor (*philieng*), de diriger la résistance de la capitale avec 3.000 hommes qu'il leur laissa. Ces dispositions prises, l'avant-garde sortit la nuit de la ville, puis le premier corps d'armée qui marcha sur l'armée du chåkrey rebelle, enfin le corps d'armée du prince, qui marcha sur le sdach Kân. Il semble qu'une légende s'est formée pour expliquer la déroute de l'armée du sdach Kân, celle que les morts s'étaient levés de leurs tombeaux pour s'en aller effrayer l'ennemi par des cris terribles. Ce qui paraît certain, c'est que l'armée du rebelle, attaquée à l'improviste par le prince Chant, fut prise d'une panique extraordinaire et se dispersa dans toutes les directions. Le chåkrey du sdach Kân fut tué et sa tête, ayant été portée au prince, fut exposée

au-dessus d'un pieu. Un gros butin demeura aux mains de l'armée victorieuse.

Le prince Chant se mit alors en route avec son armée et atteignit Krákor où il donna l'ordre de construire une citadelle, de lever une armée, de rassembler des vivres et de les amener à cette armée, puis, passant par Krang, il atteignit Khlong sans rencontrer l'ennemi. Il y fit construire une citadelle et donna les mêmes ordres que ci-dessus, puis il partit pour la province d'Amratti-ronna-Baribaur dont le gouverneur, nommé par Kân, n'ayant pu faire une levée d'hommes contre le prince Chant, avait pris la fuite. Les habitants vinrent au devant du prince avec des présents et élevèrent une grande et forte citadelle dont a garde fut confiée à un gouverneur nommé par lui.

A Véal-Srâp-Angkâm, le prince Chant rencontra le corps d'armée du chauhvéa-tolaha qui, vaincu à Pôthisath, s'était refait et revenait au combat. Il alla à lui, l'attaqua, le mit en déroute, le poursuivit et le tua de sa propre main. Cette nouvelle victoire remportée, l'armée continua d'avancer et ne s'arrêta pour camper qu'à l'est de Roléa-piér. Le gouverneur rebelle avait pris la fuite ; le prince Chant le remplaça par un de ses officiers.

Sa fortune se dessinant, les habitants reprirent confiance et vinrent en grand nombre le saluer. D'abord, ce furent ceux de Lovèk, puis ceux des provinces voisines qui arrivaient la tête chargée de présents ; des hommes en grand nombre vinrent lui offrir leurs bras.

Cependant, Kân avait envoyé ses agents dans toutes les provinces pour y réchauffer le zèle des gouverneurs et lever une armée nouvelle. Ces envoyés ramenèrent 170.000 hommes dont il forma deux corps d'armée. Il en prit le commandement en chef et, ayant confié sa capitale de Srey-Sânthor à son fils et au ministre du palais, se dirigea vers Châdo-Moukh. Il alla camper au stîng Krâng-ponley (1).

De là, il envoya le corps d'avant-garde, qui comptait 25.000 hommes et qui était commandé par son yumréach, reprendre la province de Lovèk. Le prince Chant prévenu, courut avec

(1) Rivière de la rive droite du Tonlé-Sap dont l'embouchure est un peu au-dessus de Kômpong-luong.

40.000 hommes au secours de cette province et atteignit bientôt l'armée du yumréach. Il envoya les troupes de Lovêk au devant d'elle avec l'ordre de prendre la fuite au cours du premier engagement et de se laisser poursuivre jusqu'à tel endroit qu'il désigna, où lui-même avait massé toute son armée bien cachée dans la brousse, puis de faire subitement face à l'armée des rebelles. L'ennemi perdit dans cette affaire onze grands officiers et près de 5.000 hommes ; de nombreux prisonniers demeurèrent entre les mains de l'armée royale. Les onze chefs rebelles, trouvés morts sur le champ de bataille, eurent la tête tranchée et cinq autres qu'on prit parmi les prisonniers furent désoreillés et chargés de porter les onze têtes au sdach Kân et de lui dire : « Si tu as beaucoup de soldats et si tu veux combattre, viens de suite, mais si tu désires suspendre la guerre, à cause de l'approche de la saison des pluies et des fêtes du nouvel an, afin que les habitants puissent cultiver leurs rizières, dis-le et ce sera comme il te plaira. »

Les cinq officiers partis, le prince Chant s'en retourna à Roléapiér avec son armée, non cependant sans avoir envoyé un homme habile espionner l'armée ennemie.

Kân accepta la proposition du prince et lui répondit par une lettre frappée de son sceau royal et chargea trois de ses dignitaires de les porter à son adversaire avec vingt pièces de soie brochée de fleurs en fils d'or, vingt pièces de soie de diverses couleurs et deux grands tapis.

La lettre du rebelle qui accompagnait cet envoi était ainsi conçue : « Moi, sâmdach préah Srey-Chéththathiréach Ramathipdey barom bâpit, roi du krung Kâmpuchéathipdey serey sathon bâvar Eynthapath, moi que les habitants et les membres de la famille royale ont invité à monter sur le trône du krung Srâlapichey-nokor de l'est, je porte à la connaissance du sâmdach préah anochéathiréach, le chauponhéa Chant-réachéa, ce qui suit : « Je suis très heureux de vous voir bien conduire les troupes « que vous dirigez contre moi, mais comme la saison des « pluies va venir et qu'il est nécessaire de laisser les habitants « cultiver leurs rizières, il y a lieu de cesser les opérations de « guerre pendant cette saison. J'accepte donc votre proposition, « mais sous certaines conditions : que l'un de nous ne profitera

« pas de la suspension d'armes pour s'emparer furtivement des provinces de l'autre, comme le ferait un chef de voleurs ; que les hostilités ne seront pas reprises avant une déclaration de guerre. Cela est raisonnable et digne entre rois. »

Très fâché d'être traité de jeune frère (*anoch*) par Kân, un ancien esclave, le prince Chant répondit aux ambassadeurs : « J'accepte les conditions de Kân, mais dites-lui que je ne veux pas être traité de frère par un homme dont l'origine est si éloignée de la mienne. » Et leur ayant remis de l'or et de l'argent qu'il avait rapportés du Siam, il les congédia.

L'armée du prince Chant n'était pas contente de cette suspension d'armes : « Comment, disaient les officiers, nous faisons la guerre, nous remportons des succès et le prince suspend les opérations alors que l'ennemi possède encore des provinces que nous pourrions, en continuant la guerre, faire rentrer sous son autorité. » Ils allèrent trouver le prince Chant et lui dirent : « Kân possède dix fois plus de provinces que vous ; s'il lève une armée dans toutes celles qui lui sont soumises, de la mer du sud au Laos qui est au nord et à la frontière qui nous sépare du pays des Châmpas, il pourra mettre plusieurs centaines de mille hommes sur pied de guerre, alors que vous ne pourrez opposer à ses armées que les hommes que vous aurez pu lever dans les six ou sept provinces que nous avons conquises. Vous savez bien que ces six ou sept provinces ont beaucoup donné, qu'elles ont été ravagées par la guerre et que celle de Bâtambang a été dépeuplée par les Siamois qui en ont emmené plusieurs fois des masses d'habitants. » Le prince leur répondit que son armée était trop faible pour poursuivre la guerre en ce moment, qu'il comptait l'augmenter de levées nouvelles, qu'il avait traité avec Kân afin de n'être pas attaqué par une armée venant de la province de Kômpong-svay, que les soldats de Kân portaient des cuirasses en fer (*an-kroh dek*) et que les siens n'en avaient pas, que l'armée ennemie était organisée comme une véritable armée royale, avec parasols, drapeaux et musiques, et que la sienne n'avait nullement cette apparence, qu'enfin il avait donné sa parole et qu'il n'appartenait pas à un prince de la reprendre. Ayant ainsi parlé, le prince Chant donna ses instructions aux gouverneurs des provinces qu'il avait reconquises et se retira

dans la citadelle de Bâribaur avec toute son armée. De son côté, le sdach Kân regagnait sa ville de Srey-Sânthor, capitale du royaume (*krung*) de l'est et y demeurait très tranquille.

Un peu avant cette suspension d'armes, le prince Chant, ayant appris que le gouverneur de la province de Kômpong-svay marchait sur Krâkor, était parti de suite avec un corps d'armée, avait attaqué ce gouverneur, l'avait battu et s'était emparé des provinces de Sântouk, Sting-trâng, Kômpong-siém, Baray, Chœung-prey (1) et de plusieurs autres petites provinces qu'il avait confiées à ses officiers. Comme cette opération s'était effectuée au cours des négociations entamées, Kân prétendait qu'elle avait eu lieu en violation de l'acte contracté. Le prince Chant prétendait, lui, qu'elle avait eu lieu au cours des négociations, mais avant l'entente et que, conséquemment, elle était licite.

48. — Chant reachéa (1516-1555).

C'est au cours de cet armistice que le prince Chant fut invité, par ses officiers et par les membres de la famille royale, à prendre le titre de roi du Cambodge. Il accepta, mais il fut décidé que l'ondoisement n'aurait lieu que lorsqu'il aurait complètement vaincu Kân, le rebelle. On fit alors élever les pavillons nécessaires à la proclamation du roi : on fit fabriquer un siège surmonté d'un parasol à cinq étages, au lieu de neuf que le prince ne voulait pas encore accepter ; on prépara les harnais de la voiture royale que traînent des chevaux, ceux de l'éléphant de guerre que monte le roi, ceux de son cheval de guerre et on orna la jonque royale.

Conformément à l'usage, l'élévation au trône sous le parasol royal eut lieu en l'année 1516 de l'ère européenne, 1438 de la grande ère, 878 de la petite, année du Rat, la 8^e du petit cycle, un lundi dernier jour de la lune décroissante de phalkun. Le prince reçut le titre de roi non sacré *sâmdach préah barom néat Chant-réachéathiréach serey Chey-Chesda moha Krâsath âmmachas krung Kâmpouchéa* (2). A la proclamation de ces

(1) On se rappelle que ces provinces sont situées entre le Tonlé-Sâp et le Mékong, à la hauteur de Lovék. Elles constituent la pointe sud du territoire que les anciens Cambodgiens nommaient le *madhyadéca*, ou pays du milieu.

(2) *Sâmdach brhat parama nâpta (p. nalla) Chandrârâjadhirâja çri*

titres, les brahmes firent retentir leurs conques, la musique joua et le peuple, accouru de toutes les provinces soumises au prince, acclama.

Alors, le roi nomma les ministres, les hauts fonctionnaires, les chefs religieux des Sept-Temples du Bouddha, les deux chefs de la famille royale, le préah Eseyphat, chef des huit brahmes chargés de la garde des armes sacrées et d'officier au cours de certaines cérémonies antiques brahmaniques, et tous les autres dignitaires, petits et grands, selon les services qu'ils avaient rendus. On raconte que le roi fit construire un temple du Bouddha sur le lieu même de son élévation au trône. C'est aussi à cette époque que le chef-lieu de la province nommée Amarati-Ronnabaur reçut le nom de Baribaur, qu'il porte encore aujourd'hui (1).

Pendant ce temps, Kân faisait lever des troupes dans toutes les provinces qui relevaient de son autorité et les réunissait à Srey-Sânthor, à la fin de l'année 1516.

Il semble que le premier acte d'hostilité fut le fait d'une troupe de rebelles de Sâmrong-tong qui vint enlever une centaine de familles de la province de Lovêk. A cette nouvelle, le roi chauponhéa Chant-réachéa envoya le châkrey avec 10.000 hommes punir ces gens. Ce haut dignitaire battit l'ennemi, le poursuivit jusque dans le sud et s'empara des provinces de Bati, de Prey-krâbas, de Tréang, puis revint à Chado-moukh.

De nombreuses rencontres eurent lieu au cours de l'année 1517 sans amener de grands changements dans la situation respective des deux adversaires. Au commencement de l'année suivante, la lutte cessa tout à fait mais, la saison des pluies terminée, elle reprit avec une nouvelle vigueur. Au mois de Méakthom, alors considéré comme le troisième mois, l'armée royale, ayant vaincu l'armée de Kân, parvint à s'emparer non seulement de la province

jaya jestha (p. *jettha*) *maha Krasath ámmachas Krung Kámboja*, seigneur éminent, très haut descendant (de grande famille) Chandra, roi des rois, fortuné, victorieux, chef de Krásath, maître suprême du royaume des Kambujás.

(1) Ce nom lui fut donné à cause de la fertilité des rizières créées sur un emplacement arrosé par les eaux de la rivière que le roi avait fait détourner à l'aide d'un barrage et qui furent cultivées par les soldats. Le mot *bári-baur* ou *bábour* signifie abondance, fertilité, fécond.

de Tréang, mais aussi de celles de Kâmpot et de Kômpong-sôm. Elle échoua contre celles de Bassak et de Préah-trapéang (Tra-vinh).

C'est alors que Kân entreprit de faire assassiner le roi Chant-réachéa, comme il avait fait assassiner son prédécesseur. Il choisit cent hommes, leur promit de les mettre à la tête des provinces conquises sur le prince s'ils parvenaient à le tuer. Ces hommes acceptèrent et passèrent à l'armée royale, comme s'ils trahissaient leur ancien maître pour s'en donner un nouveau. Le roi Chant les accepta avec joie et, leur donnant sa confiance, les fit entrer dans sa garde. Or, un jour que le roi était allé se baigner dans la rivière de Bârībaur, il invita tous les gens de sa suite à se dépouiller comme lui et à se baigner en sa compagnie. Tous obéirent sauf les cent hommes qui, ayant des couteaux cachés sous leurs habits et fixés à leur cuisse, se troublèrent. Le roi vit leur trouble et leur donna l'ordre de se dévêtir. Ils sentirent alors qu'ils étaient perdus s'ils n'agissaient de suite et s'approchèrent du roi avec l'intention de le frapper. Celui-ci se méfiait d'eux et se tenait sur ses gardes ; il appela au secours, courut à son sabre qu'il avait suspendu à un arbre et, le brandissant devant celui des traîtres qui le serrait de plus près, il le frappa du fourreau resté au sabre, ce qui arrêta un instant l'homme et fit tomber à terre le fourreau. Cet homme, se voyant seul devant le roi et ne voyant pas dans son trouble que ses camarades étaient aux prises avec les gardes, ouvrait la bouche pour les appeler à son secours, quand le prince lui enfonça son sabre dans le gosier. Des cent hommes qui étaient là, dix furent massacrés sur place et huit furent faits prisonniers ; les autres parvinrent à s'enfuir et regagnèrent l'armée de Kân. Quinze hommes du roi furent blessés dans cette affaire et un autre fut tué. Les huit prisonniers eurent la tête tranchée.

C'est à la fin de cette même année que le roi éleva la snam-ék au rang de reine et qu'il donna des titres aux autres femmes conformément à leur rang.

Au mois de Méakasér 1519, Kân, que les historiens cambodgiens nomment le roi du royaume de l'est, parut avec une armée dans la province de Kômpong-siém. Elle était forte de 80.000 hommes et comprenait une armée de terre qui longeait la rive et une

armée d'eau que portaient des jonques de guerre. Le roi Chant-réachéa, ayant envoyé toute sa cour à Pôthisath, passa le fleuve avec une armée d'égale force et résolut de porter la guerre dans les régions de l'est. Ayant été retardé par les eaux, quand il arriva dans la province de Kômpong-siém, il apprit que la citadelle était tombée entre les mains de Kân depuis un jour. Il marcha cependant sur elle, livra bataille à l'armée de Kân et la battit si complètement qu'elle ne parvint pas à se rembarquer. Un grand nombre de prisonniers de guerre demeura entre ses mains. Quelques jours plus tard, une armée de Kân, venue pour reprendre la citadelle, échoua dans son entreprise, mais demeura sur ses positions.

Kân, à la suite de ces défaites, résolut de traiter avec le roi chauponhéa Chant-réachéa, lui écrivit et chargea un dignitaire de porter sa lettre. Ce dignitaire ayant débarqué un peu au-dessous de la citadelle, tomba sur une patrouille qui le saisit et l'amena au roi. Celui-ci furieux qu'un parlementaire ait été traité autrement que le permettent les lois de la guerre, punit de vingt-cinq coups de rotin et de la cangue l'officier qui avait arrêté l'envoyé de Kân, puis il se fit réciter par cet envoyé le contenu de la lettre qui, au cours de la bagarre, avait glissé à l'eau avec le vase d'or qui la contenait, mais qu'il avait, à tout hasard, apprise par cœur.

Kân offrait par cette lettre de traiter de la paix et de partager le Cambodge entre le prince et lui qui en avait déjà une si grande partie. Le roi répondit à l'envoyé que le royaume avait appartenu tout entier à ses ancêtres, que, conséquemment, il était à lui maintenant, puisqu'il était descendant des anciens rois et qu'il était aussi le maître du soi-disant sdach Kân qui se conduisait comme un voleur qui viendrait demander à un propriétaire de partager ses propriétés avec lui. « Si ton maître, ajouta-t-il, veut cesser la guerre, qu'il se retire, et je me retirerai ensuite de mon côté. »

Kân, ayant reçu cette réponse, dit que le chauponhéa Chant-réachéa s'était frauduleusement, au cours des négociations antérieures, emparé des provinces de l'ouest et que cela l'empêchait d'avoir confiance dans sa parole. Cependant, ayant placé ses troupes aux frontières des provinces qu'il voulait conserver, il se retira en son palais de krung Srâlâp-prey-nokor. De son côté,

le roi chauponhéa Chant-réachéa s'en alla par Bâribaur à la citadelle de Pôthisath où la cour était demeurée pendant toute la campagne. Il y fit construire un palais de paillottes avec salle d'audience à l'intérieur et à l'extérieur.

C'est vers cette époque, à l'occasion du *chaul-chhnam*, alors que, dans les deux cours, — celle de l'ouest et celle de l'est, — on célébrait les fêtes de « l'entrée dans l'année nouvelle », pendant lesquelles on choisit les officiers, que le chåkrey du roi Chant imagina de faire assassiner Kân. La tentative ne réussit pas et des quatre hommes qu'il avait envoyés au krung Sralâp-peyr-nokor (1), deux furent massacrés. Le roi, mis au courant de cette affaire, blâma vivement le chåkrey de recourir à ces procédés barbares et qualifia son ancien de *chor sângkréam*, « forfait militaire ».

Cependant, chaque mois qui s'écoulait voyait l'armée royale croître en nombre, chaque « chaul-chhnam » augmentait le nombre de ses officiers, et les chasses à l'éléphant, qu'il dirigeait souvent lui-même, lui fournissaient chaque fois de vingt à trente éléphants qu'on dressait pour la guerre et qui dressaient les autres. Il nommait aux fonctions de krâm-srok, kromokar-srok ou notables, et de sauphéa ou juge, les anciens religieux qui, au cours de leur séjour dans un monastère, y avaient subi les examens avec succès.

En 1522, il fit rassembler à Bâribaur, par les mandarins du sângkrey (les censeurs des mœurs), tous les religieux instruits qui devaient entrer dans l'administration et leur fit passer un examen sur la connaissance du pâli et la traduction des textes. Ceux qui passèrent cet examen avec succès furent nommés de suite à des fonctions publiques, conformément à leurs mérites. Des troupes théâtrales furent créées avec des acteurs et actrices (*lokhon*), hommes et femmes habiles à danser, afin de redonner à la Cour son éclat d'autrefois.

De son côté, Kân s'adonnait de plus en plus aux plaisirs et négligeait presque complètement les intérêts du pays qu'il gouvernait et ceux de la justice. Sa conduite désaffectionna beau-

(1) Il y a là un doublet puisque les mots *krung* (khmêro-malais) et *nokor* (pour *nagara*, sanscrit-pâli) ont le même sens, celui de « ville royale » et aussi de « royaume ».

coup de ceux qui l'avaient suivi et la réforme de l'ancienne loi pénale qu'il avait faite, afin de se faire aimer du peuple, lui aliéna les mandarins et les honnêtes gens. Les juges ne pouvaient plus condamner qu'à des amendes et à des dommages-intérêts inférieurs d'un tiers aux chiffres donnés par les lois anciennes.

Le roi chauponhêa Chant-réachêa le flagella de cette parole : « Kân est un gredin qui se montre indulgent pour les gredins. » Puis, afin de ramener l'ordre et de punir les malfaiteurs qui, à l'occasion des troubles, étaient devenus nombreux, il augmenta les amendes d'un tiers.

A cette époque, il y avait dans la province de Srey-Sânthor un petit mandarin nommé chau-luong Eynt-komar, qui avait adopté sa nièce et qui, quand elle fut devenue grande, la maria à un certain chau Kâm-Péch, conformément à la coutume du royaume. L'année qui suivit celle de son mariage, cet homme trompa son épouse avec une esclave qui faisait partie de sa dot et s'enfuit avec elle. Son bel oncle se mit à leur poursuite, les atteignit à Kômpong-Lovêk, et au lieu de les ramener dans le royaume de l'est pour les y faire juger, il les remit au gouverneur de Roléapiér et déposa une plainte contre eux. Cet homme ayant déclaré que son bel oncle le poursuivait non pour le ramener près de son épouse, mais parce qu'il était venu dans le royaume de l'ouest pour l'empêcher d'entrer au service du roi Chant, les juges ajoutèrent foi à cette déclaration et donnèrent tort au chau-luong-Eynt-komar. Celui-ci fit appel de leur sentence et les juges renvoyèrent l'affaire avec tous les papiers qui s'y rattachaient au tribunal d'appel. Ce tribunal, ayant examiné le dossier, fut fort embarrassé et porta l'affaire au roi. Le roi, l'ayant examinée avec soin, déclara que le Kâm-Péch était non seulement coupable d'avoir abandonné sa femme, mais encore d'avoir enlevé l'esclave d'autrui, et qu'il fallait lui appliquer la peine méritée pour ce dernier crime. Mais les juges refusèrent de prononcer la peine sous prétexte que l'esclave enlevée par le mari était celle de la femme et qu'il était admis depuis la plus haute antiquité que le mari ne pouvait pas plus voler son épouse que l'épouse ne pouvait voler son mari. « C'est possible, jusqu'à présent, dit le roi, mais il n'en sera plus dorénavant ainsi », et il prononça

cette sentence : « Attendu que Kâm-Péch s'est non seulement montré infidèle à son épouse, mais qu'il l'a abandonnée ; qu'elle s'est trouvée après son départ comme une veuve, avec cette différence qu'elle était honteuse d'avoir été abandonnée, et qu'il a enlevé une esclave appartenant à sa femme, ce qui a diminué les biens de celle-ci, Kâm-Péch est passible de la peine dite *tôsd nulô*s. » Et, conformément à cette peine, il fit promener Kâm-Péch pendant trois jours dans la ville avec, sur la tête, un panier dit *phnék khmoch* (1) et lui fit donner cent coups de lanière en cuir. Cela fait, il ordonna de rendre l'esclave à l'épouse et prononça le divorce. Cette sentence est depuis cette époque devenue la loi en pareil cas.

Quelque temps après, il donna, par une ordonnance royale, l'ordre aux commerçants de ne plus employer, pour acheter et pour vendre, une autre coudée que la coudée qu'il établit et qu'il nomma *hat beyva* (2), en souvenir de sa nourrice qu'il voulait ainsi honorer.

L'habitude était si bien prise à cette époque d'appeler le roi Chant-réachéa roi de l'ouest, et le sdach Kân roi de l'est, que le roi légitime défendit par une ordonnance royale d'employer ces expressions sous peine de mort. Si je suis vaincu et tué dans une bataille, disait le roi, le temps sera venu pour le peuple de lui donner le titre de roi et de maître au-dessus des têtes, mais en attendant, qu'on le nomme du titre qui lui fut donné par le roi Srey-Sokonthor-bat, avant sa rébellion, khun-luong préah sdach, Kân (agent royal de l'éminent roi, Kân). S'il est vaincu et tué, le seul titre qui lui conviendra sera celui de *a-khat*, le rebelle.

Cette même année, le roi envoya au srok Chvéa-Malayou (Java) plusieurs jonques chargées de marchandises pour les y vendre et en rapporter 100 canons et 1.000 arquebuses. Le sdach Kân faisait de même et envoyait deux jonques pour en ramener 150 canons et 3.000 arquebuses, mais ces deux jonques, ayant au retour été fort éprouvées par une tempête, furent obligées de relâcher, la première à Péam-Kânchœu, et la seconde, la plus petite, à Péam (Hatien). Cette dernière fut saisie par les troupes de la

(1) Yeux de morts, c'est-à-dire « panier aveuglant ».

(2) *Bey*, porter sur les bras ; *va* bébé. Donc coudée de la « porte bébé » ou de la « porteuse du bébé ».

garnison et les 50 canons, les 1.000 arquebuses (*kâmphlœung snapâng*) qu'elle contenait furent envoyés à Bâribaur. Les jonques du roi Chant revinrent au Cambodge avec le chargement qu'elles étaient allées prendre.

Ayant ainsi augmenté son armement de 150 canons et de 2.000 arquebuses, le roi Chant-réachéa leva une armée de 200.000 hommes, nomma les oknhas menou-métrey et réachéa-métrey généraux des corps de droite et de gauche, puis il nomma généralissime son neveu le ponhéa Yôs-réachéa. Cette armée, forte de 50.000 hommes, fut chargée de porter la guerre dans le Prey-véng.

Une autre armée, également forte de 50.000 hommes, fut placée sous le commandement de l'oknha suorkéa-louk, fils de ta-Muong. L'avant-garde était commandée par l'oknha outeythiréach et les corps de gauche et de droite par l'oknha Péch-déchou et par son collègue. Cette armée avait l'ordre de traverser la province de Kômpong-siem et d'aller mettre le siège devant la citadelle de Sâmrong-prey-nokor, afin d'empêcher le chauhvéa Kâv de venir, avec ses troupes, au secours de son neveu, le sdach Kân.

Le roi s'était réservé le commandement de l'armée principale, laquelle comptait 100.000 hommes. Il plaça l'avant-garde, forte de 20.000 hommes, sous les ordres de l'oknha châkrey, fils aîné de ta-Muong, et la fit partir en avant. L'oknha yumréach fut désigné pour commander l'aile gauche, l'oknha krâlâhôm pour commander l'aile droite, chacune de 10.000 hommes. Le sâmdach chauponhéa fut chargé des troupes d'arrière-garde qui comptaient aussi 10.000 hommes. Quant au sâmdach chauhvéa, il fut chargé du commandement de la capitale et de la garde du palais.

Parvenue à Oudong, l'armée royale fit sa première halte et le roi monta au sommet du mont que nous nommons aujourd'hui Préah-réachéa-tréap. Il y pria longuement les dévas gardiens du royaume de lui accorder la victoire, puis il se rendit à Pôthisath sur une pirogue dite Saray-Andet que le chef des religieux lui offrit. Quelque temps après, il redescendit de Pôthisath et donna l'ordre aux quatre armées de marcher sur la résidence de Kân.

Celui-ci, convaincu que le roi Chant-réachéa n'oserait jamais

l'attaquer, s'adonnait au plaisir, négligeait son armée, ne faisait plus exercer les soldats, se croyait en pleine sécurité. Prévenu de l'approche des armées royales, il sortit de sa torpeur, s'effraya, donna des ordres incohérents, et ne réussit à lever qu'une armée de 10.000 hommes. Alors, près de périr, il abandonna Basan, sa capitale, et obligea les habitants à le suivre. Comme il fuyait, il rencontra l'armée royale que commandait l'oknha suorkéa-louk, l'attaqua, combattit toute une journée, du matin au soir, sans parvenir à lui échapper. A ce moment les armées royales, commandées par l'oknha chåkrey et l'oknha déchou, qui, dans le but d'atteindre Kân, avaient forcé la marche, arrivèrent sur le champ de bataille. Ces deux armées toutes fraîches se placèrent sur les derrières et les côtés de l'armée de Kân, alors que l'armée de l'oknha suorkéa-louk le combattait en avant, et l'attaquèrent avec une grande énergie. Le chauhvéa Kây, oncle de Kân, qui avait été prévenu à Sâmrong-prey-nokor de la marche de l'armée royale et du danger que courait son neveu, déboucha à son tour avec 50.000 hommes ; il chercha à gagner le côté du nord que les troupes royales n'occupaient pas, parce qu'il était défendu par le fleuve, et à faire sa jonction avec l'armée de Kân, qui, au centre des royaux, tenait ferme, mais il rencontra les troupes du déchou qui avait compris sa manœuvre et qui accourait pour la déjouer.

Kân ne savait pas que son oncle venait à son secours, mais, voyant les mouvements de l'armée du déchou, il devina que cette armée avait à résister à un corps qui l'attaquait. Il poussa ses troupes vers ce corps et réussit à passer, mais alors il rencontra l'armée du sâmdach-chauponhéa, celle de l'oknha moha-montrey qui s'était tenue cachée à Prey-Lâmlâng, une petite troupe de 250 hommes armés d'arquebuses que préah Sotat commandait et un petit corps de 5.000 hommes placé sous les ordres de l'oknha moha-tép, sur le mont Péan-chéang, également armés d'arquebuses, d'arcs et d'arbalètes. Dix mille hommes de l'armée des rebelles furent tués, blessés, faits prisonniers ou dispersés et massacrés dans cette affaire. Le reste réussit à passer le Tonlétoch ou « petit fleuve » et s'engagea par la route de Sâr-prachan afin de gagner celle qui conduit à Sâmrong-prey-nokor. Le roi Chant-réachéa attendait cette armée en déroute dans la plaine

de Sâr-prâchan. Son avant-garde ayant pris contact avec l'ennemi vaincu, le général qui la commandait, le sâmdach-chau-ponhéa, fut tué par l'oncle de Kân, qui, l'ayant aperçu, l'avait provoqué. Mais, poursuivi par les trois armées royales qui le serraient de près, il continua de battre en retraite, en évitant tous les combats qui lui étaient offerts, et parvint à faire sa jonction avec son neveu.

Se croyant forts avec ce qui restait de leurs armées, parce qu'ils étaient réunis, les deux rebelles prirent la route de Prey-Lâmbâng, Parvenus à ce point, ils rencontrèrent l'armée de l'oknha moha-montrey, qui était forte de 10.000 hommes et bien décidée à leur barrer la route. Alors, Kân, déjà battu plusieurs fois, désespéra de sa cause et pleura. Son oncle, le chauhvéa Kâv, le réconforta, le fit monter à cheval et tenta de l'entraîner, de le sauver par une retraite rapide : « On n'est pas perdu, disait-il, tant qu'on est vivant. » C'est alors que le petit corps des rebelles fut attaqué par les 250 arquebusiers commandés par le préah Sotat. Un grand nombre d'hommes périrent en cet endroit, mais le chauhvéa Kâv releva le courage de ses troupes et les ramena au combat. Il ne lui restait plus qu'environ 5.000 hommes, mais avec ces 5.000 hommes, Kân qui avait repris courage et son oncle qui n'avait jamais désespéré firent des prodiges de valeur. Ils réussirent à échapper aux 10.000 hommes de l'oknha moha-montrey qui les attaquait de toute part et ne leur laissait pas un instant de répit. Parvenus à l'étroit passage que forme le mont Péan-chéang ou Péan-chonchéang, fatigués, harassés, ne pouvant aller plus loin, ils s'arrêtèrent pour faire cuire le riz et pour manger. Mais, l'oknha moha-tep, qui campait sur le sommet de la montagne, ne leur en laissa pas le temps. Il fit rouler sur eux des pierres, des rochers et les fit arquebuser par ses tireurs et percer par ses archers, ses arbalétriers qu'il avait eu le temps de bien placer. Cette affaire terminée, il ne restait plus que 500 hommes au sdach Kân et à son oncle. Le reste avait été tué ou s'était dispersé. Ils parvinrent à s'enfuir, et si vite que l'armée cambogienne, qui ne pouvait passer que très lentement le défilé, n'osa pas les poursuivre.

Le roi Chant-réachéa donna alors l'ordre aux oknhas youm-réach, véang, krâlâhôm et châkrey, placés sous les ordres du

sâmdach-chaupanhéa Yôs-réachéa, nommé général en chef, d'aller mettre le siège devant la citadelle du Sâmrong-preynokor (1) où Kân et son oncle s'étaient retirés. Le siège dura trois mois sans que la forteresse, établie au sommet d'une colline, pût être emportée. C'est alors que le chåkrey du roi fit construire des remparts aussi hauts que ceux de la ville, y mit des arquebusiers et les fit tirer à l'intérieur pendant cinq jours, mais en vain. Le roi fit savoir qu'il ne lèverait pas le siège, qu'il le pousserait jusqu'au bout, et que tous ceux qui seraient trouvés dans la ville quand il l'aurait prise seraient réduits en esclavage. Ceux qui étaient dans l'armée royale et qui avaient des parents dans la ville leur firent connaître cette décision royale et répandirent le bruit que le roi de Siam accourait avec une armée pour prêter son concours au roi Chant-réachéa. Cela jeta un grand trouble dans les esprits.

La nuit venue, le roi fit allumer autour de la ville toutes les mottes de terre qui, au cours de la saison des pluies, sont couvertes d'herbes sèches et ces flambées firent croire aux habitants de la ville que l'armée siamoise était arrivée et que ces feux étaient ceux de ses campements. Les habitants furent pris d'une si grande peur qu'ils se précipitèrent aux portes de la citadelle et les ouvrirent toutes grandes afin d'échapper au massacre ou à l'esclavage qui les attendait, s'ils étaient faits prisonniers. Les troupes du sdach Kân sortirent alors en grand désordre de la citadelle et cherchèrent à franchir les lignes d'investissement en se jetant toutes sur le même point. Les troupes royales reçurent si bien les rebelles qu'ils furent massacrés en grand nombre. Pendant ce temps, les habitants de la ville, joints aux troupes royales qu'ils venaient d'y introduire, achevaient de massacrer ceux des officiers et des généraux de l'armée rebelle qui n'avaient pas pu ou qui n'avaient pas voulu fuir. Le chauhvéa Kav, oncle de Kân, fut tué à la porte du palais par l'oknha chåkrey qui l'abattit d'un coup de sabre. Quant à Kân, il fut trouvé assis au milieu de ses femmes, à l'intérieur du palais. L'oknha véang l'apercevant, le blessa d'un coup de javeline, puis s'en étant em-

(1) Probablement la citadelle de la province actuelle de Totungthngay (banteay-preynokor), près de laquelle se trouve le village de Sâmrong-préah-chi.

paré, il le lia et le mit sous bonne garde. Le lendemain, le roi Chant-réachéa donna l'ordre de l'immoler, et tous ses partisans furent placés au nombre des esclaves d'état.

Quelques jours après, le roi ayant chargé le préah Sotat de surveiller la province de Thbaung-khmoum et de commander la forteresse, monta sa pirogue Sray-Andèt et regagna sa capitale de Bârtbaur. Sur la demande du chef des religieux qui lui avait donné cette pirogue, il ordonna la construction d'un temple dans la forêt de Ngonguydèk et qu'on prit le bois de sa pirogue pour en faire une magnifique statue du Bouddha, plus autant de statues qu'on en pourrait faire. Ce temple reçut l'année suivante (1506) le nom de véath Préah-Put-Léay-léak (1) et son chef celui de préah Eynt-tép-chak.

La citadelle de Pôthisath reçut le nom de Banteay-méan-chey (forteresse de la victoire) et devint la capitale du royaume pour quelque temps.

C'est l'année suivante que le chauponhéa Yôs-réachéa, fils de la snâm êk et neveu du sdach Kân, mourut à l'âge de 18 ans. Son cadavre fut incinéré en même temps que celui de son père, le roi Sokonthor-bat.

Pendant toute cette guerre et jusqu'à l'année 1525, le roi de Siam avait paru se désintéresser des événements qui s'accomplissaient au Cambodge, mais, à cette époque, il décida de montrer qu'il considérait ce pays comme étant placé sous sa suzeraineté et, conformément aux habitudes anciennes entre suzerain et vassal, fit demander au roi Chant-réachéa un magnifique éléphant blanc qu'il avait dans ses écuries. Le roi Chant refusa de donner cette preuve de vassalité et n'envoya pas l'éléphant blanc au roi de Siam. Celui-ci considéra ce refus comme un manquement de vassal à suzerain et passa la frontière du pays qu'il croyait épuisé par la guerre civile, et envahit la province d'Angkor. Une armée cambodgienne, levée à la hâte mais enthousiaste et commandée par le roi, marcha contre lui, le vainquit et lui fit 10.000 prisonniers qui furent amenés à Pôthisath (2).

(1) Ce temple existe encore aujourd'hui et possède des bas-reliefs et quelques statues intéressantes.

(2) Je crois que c'est à cette occasion que le village qui est sur la

Vers 1528, quatre ans environ après la défaite des Siamois, le roi Chant-réachéa, trouvant que Pôthisath, sa capitale d'alors, était trop près de la frontière et à la portée d'une armée ennemie qu'une marche rapide aurait favorisée, décida de la transférer un peu plus au sud et fonda Lovêk (Longvêk). C'est en cette ville qu'il fut enfin couronné, en 1529. Il était alors âgé de 53 ans.

Ayant trouvé, un jour qu'il se promenait dans la forêt, une pierre presque entièrement enveloppée par le bois d'une branche de kâki, il donna l'ordre de faire avec cette pierre et le bois dont elle était revêtue une quadruple statue du Bouddha. Cela fut fait et la pierre servit de socle au groupe des quatre statues dont les faces regardaient chacune un des points cardinaux. Cette quadruple statue, placée à Lovêk, dans le préah Vihéar-méandap (1) élevé pour elle, fut livrée à l'adoration des fidèles en l'an 1530 de notre ère, 1452 de la grande ère et 892 de la petite ère.

On attribue encore à ce roi la construction à Oudong du temple de l'énorme statue du Bouddha et, sur le sommet du phnôm Préah-réachéa-tréap, ou « mont des éminents biens royaux », du temple plus petit qui contient une représentation du Bouddha couché, des trois bassins connus sous les noms suivants : sras Thamkê, « bassin du souvenir », qui est au nord de la colline ; sras Dœum-Pou, « bassin de l'arbre de la Bodhi », qui est à l'ouest ; Trapéang-sâmrcethi « mare du sâmrcethi », qui est au nord. Il fit aussi fermer, à l'aide de hautes palanques solidement plantées dans le sol et soutenues par un amas considérable de terre, un endroit par où les eaux s'échappaient et créa ainsi le trapéang phsar-dêk, ou « mare du marché du fer » (2). Enfin, il fit défricher la forêt des environs, établir assez de rizières pour

rivière d'Angkor reçut le nom de Siêm-réap ou des « Siamois aplatis » avec le sens d'écrasés, de vaincus.

(1) Aujourd'hui, le véath Trélléng-kéng, « temple des quatre faces ». Ce temple se trouve vers le milieu de la face orientale de l'enceinte, au bord du grand marais. La quadruple statue du Bouddha a disparu, il n'en reste plus que les huit pieds qui sont en grès, bien conservés et mesurant chacun environ un mètre quarante centimètres de longueur.

(2) C'est sur la rive de cette mare que les *Kuoys* venaient vendre le fer qu'ils tiraient du minerai provenant du phnôm Dêk (au mont de fer), avant que la capitale fût transférée à Pnôm-Pénh.

qu'elles pussent donner le riz dont les religieux du monastère, alors éloigné des villages, auraient besoin pour vivre. Des pols, ou esclaves d'Etat, en grand nombre, furent chargés, sous un chef, de cultiver ces rizières sacrées. Le chef des religieux de ce monastère reçut le titre de préah Moha-Théatu-thér (1).

C'est alors que la guerre civile éclata au Siam (1529).

Le roi Chant, à cette nouvelle, réunit la famille royale et les grands du royaume et leur dit : « Notre royaume du Cambodge a, déjà deux fois, été envahi par les Siamois et ceux-ci ont chaque fois entraîné avec eux des habitants. Mon père fut obligé, à cause d'eux, d'abandonner la ville d'Eyntapath et de se retirer à Chado-rioukh. Aujourd'hui le Siam est troublé, profitons des désordres qui s'y produisent par suite de l'assassinat du roi et de l'usurpation du trône par le khun Vor-vongsathiréach. » Puis le roi donna l'ordre à son frère cadet de se rendre à Baphnôm, d'y lever une armée de 120.000 hommes, et d'y réquisitionner les chevaux, les éléphants, les charrettes nécessaires à la guerre qu'on préparait. Quelques jours après, il fit partir le chauhvéa-toloha ou premier ministre avec l'avant-garde et partit lui-même avec une armée par la route de Chado-moukh à Pôthisath et Battâmbang.

L'armée d'avant-garde, commandée par le chauhvéa-toloha, fut constamment victorieuse depuis sa première rencontre avec les troupes que les autorités provinciales siamoises lui opposèrent jusqu'à la frontière de la province de Baschêm (Péchim). Tous les fonctionnaires du pays parcouru et plus de 4.000 personnes furent faits prisonniers de guerre.

Mais parvenue à Baschêm-borey (Baschêm-ville), cette armée, trop faible pour aller plus loin, s'arrêta afin d'attendre celle que commandait le roi Srey-Ramathipdey.

Dès l'arrivée de cette armée, le chauhvéa-toloha conduisit au roi le gouverneur et les fonctionnaires siamois arrêtés par lui. Interrogés, ils déclarèrent que l'ordre était rétabli à Ayuthyêa et que l'usurpateur et son épouse Soma-Si-Sodachant avaient été arrêtés et tués par le khun-Kuen-tép et plusieurs autres

(1) Skt *Brhat mahâ dhatu thêra*, « éminent, grand et vénérable (chef) des reliques (royales) ».

mandarins, et que le prince préah Rien-réachéa, oncle du roi défunt, avait été sacré sous le titre de préah Chant Moha-châ-krapotréachéa thiréach, roi de Siam (1). Le roi du Cambodge, croyant que les mandarins le trompaient, donna l'ordre à sa cavalerie de s'approcher d'Ayuthyéa et de s'informer. Pendant ce temps, l'armée royale continuait d'avancer, de s'emparer du pays siamois et de faire un grand nombre de prisonniers qu'on amenait au roi.

Cependant que l'armée campait en attendant des nouvelles de la capitale du Siam et des événements qui, disait-on, s'y étaient passés, le roi des Pégouans, qui, comme celui du Cambodge, à la nouvelle de la révolution d'Ayuthyéa, avait levé une armée, passait la frontière avec 30.000 hommes et marchait sur la capitale des Siamois, avec l'intention de s'en emparer. Ayant appris que les Cambodgiens étaient campés à une petite distance au sud d'Ayuthyéa au nombre de 120.000 hommes, il comprit qu'il ne pouvait lutter contre eux et fit faire demi tour à son armée.

En 1531, le prince chauponhéa Ongk, alors âgé de 54 ans, fils du roi Srey-réachéa, mort prisonnier au Siam, et que le roi siamois avait adopté, était gouverneur de la province siamoise de Suvannakalok. Le roi de Siam, qui voulait obliger le roi des Khmêrs à lui envoyer le tribut, le mit à la tête d'une puissante armée de 90.000 hommes et le chargea d'envahir le Cambodge au nord, pendant qu'une flotte descendrait une autre armée de 50.000 hommes sur la côte cambodgienne du golfe de Siam.

Le roi Chant envoya le kralâhôm, ou ministre de la batellerie, attaquer le corps de débarquement et lui-même se porta à la rencontre de l'armée siamoise commandée par le prince Ongk. La rencontre eut lieu aux environs de Pôthisath. Le prince Ongk fut tué d'une flèche sur son éléphant, ainsi que beaucoup d'autres officiers, et l'armée siamoise fut mise en déroute. Pendant ce

(1) Cette histoire d'une reine, régente du royaume pour le compte de son fils, qui devient l'amante d'un homme de condition peu élevée et qui fait assassiner son fils pour faire roi son amant se retrouve partout en Indo-Chine : au Laos en 1425, c'est la reine Kêv-Poumpa, qui épouse son amant, fils de son père nourricier, fait tuer ses fils et ses petits-fils pour donner le trône à celui qu'elle a élevé jusqu'à elle. Voy. ci-dessous p.297. — Au Champa, c'est une autre histoire du même genre.

temps, le corps de débarquement, commandé par le phya Téach-vôngsà, était battu et obligé de se rembarquer. Les annales ne disent pas où s'opéra le débarquement des Siamois, mais on doit supposer qu'il eut lieu à Péam, aujourd'hui Hatien.

Le roi Chant fit élever un temple commémoratif de sa victoire et employa tout l'or et l'argent qu'on tira du butin fait sur l'ennemi à la fonte de plusieurs statuts du Bouddha qui furent placées dans ce temple. Les os calcinés du prince Ongk furent aussi déposés dans un chédey qu'on éleva dans la cour du monastère. Le temple fut nommé véath Pôu-méan-bon, ou temple du baniam prédestiné, de ce qu'il contenait un vieux banian qui se trouva vert quand le roi, allant à la bataille, passa près de lui. Le chef des religieux de ce temple reçut le titre de préah Pôthivongs.

En l'an 1539, le préah khant ou glaive sacré des anciens rois varmans, que le brahme préah Eysey-phat avait caché dans la province de Bâti au temps du roi Sokonthor-bat, fut retrouvé dans le creux d'un amandier (*châmbâk*) par un krâlâpéah nommé Suos (1) et rapporté à Longvek avec la lance du vieux Chey et plusieurs autres attributs sacrés qui avaient été cachés au même endroit.

Ce grand roi du Cambodge qui fut toujours victorieux, valeureux et habile, mourut en l'an 1555 de l'ère européenne, 1477 de la grande ère et 917 de la petite ère. Il était âgé de 79 ans et avait gouverné et régné plus de 55 ans (2).

C'est ainsi que s'oublia la rebellion du sdach Kân laquelle n'avait pas duré moins de seize ou dix-sept ans. La chronique du Cambodge, après avoir été favorable au rebelle, ne manque pas d'adresser des louanges au vainqueur. Il semble, d'ailleurs, que le roi Chant-réachéa fut un prince juste et bon. Il était pieux, charitable et grand constructeur de temples et de statues énormes du Bouddha. Il n'en fallait pas plus pour être

(1) A observer que Suos était le nom du serviteur du brahme qui cacha ces armes. Les annales disent pourtant que cet homme n'était pas celui qui avait suivi le brahme.

(2) Une tradition enseigne qu'une des filles de ce roi devint reine du Laos par suite de son mariage avec un roi de Vieng-Chant.

aimé du peuple en ce temps là et pour faire oublier le bon règne du rebelle et les années de prospérité qu'on avait connues sous son gouvernement.

On lui rapporta le glaive sacré retrouvé dans l'amandier de Bati, où le brahme Esey-phot l'avait déposé et les autres insignes du pouvoir royal, que l'on peut voir dans le hô-Préah du palais du roi Sisavath, à Phnôm-Pénh.

19. — Préah Barom-Intho-réachéa I^{er} (1556-1567).

Le successeur de Chant-réachéa fut le prince préah Barom-réachéa, son fils, alors âgé de 46 ans, qu'il avait fait *snâng* (adjoint) quelques années avant sa mort. Il fut sacré sous le nom de *préah bat sámdech préah barom-Intho-réachéathiréach Ramathipdey barom baupit* (1). Sa première femme ou mahésey, la néak-néang Méali, fut élevée au rang de reine et sacrée sous le titre de *sámdech préah Phéakavadey srey Râtn* (1556).

L'année qui suivit celle de son couronnement, le roi résolut de profiter de la défaite des Siamois et de la prise de leur capitale par les Pégouans, pour reprendre les provinces cambodgiennes que le Siam avait enlevées au Cambodge. Il leva une armée de 20.000 hommes dont il fit deux corps et confia leur commandement à deux généraux, le moha sêna et le youthéa-sângkréam, puis il les envoya conquérir les provinces de Chak-choeung-sau (Sasuong-Sau, aujourd'hui Pétrion) et de Narnong voisine de la précédente.

En même temps, une flottille, rassemblée probablement à Péam (Hatien), débarquait un autre corps d'armée sur les côtes des provinces maritimes de Chantaboun et de Rayâng situées au sud des deux premières.

Ces quatre provinces furent conquises, ravagées et occupées par une partie de l'armée cambodgienne. L'autre partie ramena au Cambodge 70.000 captifs, hommes, femmes et enfants qui

(1) *Parama Indrarâjâdhirâja Ramâdhipati parama bupati*, « suprême Indra roi des rois, Rama maître suprême et suprême maître de la Terre ».

servirent à repeupler les provinces du centre dont les Siamois avaient enlevé les habitants. La tradition raconte que cette guerre fut terrible, que les quatre gouverneurs des provinces siamoises se firent tuer en les défendant et que beaucoup de chefs cambodgiens périrent sur le champ de bataille.

En 1560, le roi du Cambodge, ayant réorganisé son armée et voulant poursuivre ses conquêtes, alla s'établir dans la province d'Angkor (Siém-réap), au village de Kômpong-krâsaing, afin d'être plus près des opérations et fit envahir la province de Korat par une armée de 20.000 hommes. Cette province, que les Siamois avaient détachée du royaume, revint ainsi au Cambodge pour quelque temps.

La chronique cambodgienne raconte qu'en cette même année 1560, le roi du Laos (préah chau krung Sisatana-kanahut) qui régnait à Vieng-Chant envoya au roi du Cambodge, qui se trouvait alors à Basan resté gros centre, un éléphant de combat haut de huit coudées et lui offrit de le faire combattre contre celui qu'il plairait au roi de lui donner pour adversaire. Les enjeux auraient été les deux royaumes. Ces provocations étaient fréquentes à cette époque et dans les usages des pays d'extrême-orient, cependant il est douteux que les enjeux fussent aussi importants qu'il est dit ici et qu'on jouât son royaume en un combat d'animaux. Quoi qu'il en soit, la chronique raconte que le roi du Cambodge aurait accepté cette proposition et mis en face de l'éléphant du roi laotien un éléphant haut de sept coudées qu'il avait fait venir de Lovêk où se trouvait son parc. L'éléphant du Laos fut vaincu et le roi du Cambodge prit l'éléphant, les 1.000 hommes qui l'avaient escorté, puis il renvoya les deux mandarins et les dix hommes chargés de le conduire. Une autre chronique dit qu'il garda l'éléphant et renvoya au roi du Laos les 1.000 hommes de son escorte, les mandarins et les cornacs.

Mécontent d'avoir été vaincu dans la personne de son éléphant de combat et probablement de ce que le roi cambodgien l'avait gardé, le roi du krung Sisatana-kanahut (Vieng-Chant), — ce qui prouve bien que les enjeux n'avaient pas été les deux royaumes, — envoya au Cambodge, dès l'année suivante, une armée de 50.000 hommes commandée par l'obaréach sur des

bateaux qui descendaient le fleuve, et partit lui-même par voie de terre avec une autre armée de 70.000 hommes.

L'armée de l'obaréach (le ponhéa Sên) rencontra celle de préah Sotha, fils du roi du Cambodge, et fut vaincue à Prék-Prásáp, dans la province de Srey-sánthor, bien que l'armée cambodgienne ne comptât que 20.000 hommes. Celle du roi laotien, qui s'était avancée jusqu'au mont Sântouk, dans le dey Kôm-pông-svay, y fut vaincue par deux corps d'armée, l'un que le prince Srey-Sauryopéar (1) avait levé dans les provinces de Nokor-véath, de Kômpong-svay et qu'il commandait, l'autre qu'on avait composé d'hommes fournis par les provinces de Sâmrong-tong, Roléa-pier et Pôthisath et qui était commandé par le roi. Un gros butin et de nombreux prisonniers demeurèrent entre les mains des Cambodgiens ; ces prisonniers furent placés sous les ordres d'un mandarin laotien dit sên Khanghvéa (ou Khanghuâ en siamois) et conduits dans les provinces de Baray et de Chœung-prey. Dans les campagnes, de nombreux fuyards furent massacrés par les habitants. Le roi du Laos et son obaréach rentrèrent dans leur pays.

Cette guerre venait à peine d'être terminée que les Siamois envahissaient les quatre provinces que le roi du Cambodge leur avait enlevées de 1557 à 1560, et en chassaient les gouverneurs et les troupes cambodgiennes d'occupation. Le roi des Khmêrs marcha contre eux à la tête d'une armée de 70.000 hommes, reprit la province de Chantaboun et s'annexa celles Sothon-réach, Péch-baurey, Chanta-baurey et Sokhon-réach-théani (2). Les gouverneurs siamois de ces trois provinces furent tués à la tête des troupes qu'ils commandaient. Puis, afin de dépayser les habitants de ces provinces dont il avait tout à craindre, le roi du Cambodge fit passer les gens de Péch-baurey dans celle de Chantaboun et les gens de Chantaboun dans la province de Péch-baurey (1561). Mais l'année suivante, les troupes d'occupation qu'il y avait laissées furent chassées par une armée siamoise.

(1) J'ai rencontré ce mot écrit Soryopor et je l'ai rencontré aussi sous la forme *Sauryopéarm*, et *Suriyopéarm*. J'en conclus qu'il faut lire en sanscrit *Suryo-varman*.

(2) Les noms siamois de ces provinces sont *Phétxaburi*, *Phétchaboun* ou *Phétchapouri* et *Chantaboun*.

La guerre continua plusieurs années encore jusqu'à ce que le roi de Siam demandât la paix qui lui fut accordée en 1564.

En 1566, le roi du Laos ayant levé une armée de 20.000 hommes et l'ayant placée sous le commandement de l'obaréach, l'envoya au Cambodge sur de longues pirogues de guerre. Le roi des Khmêrs se porta à leur rencontre avec une armée de 50.000 hommes, les atteignit à la hauteur de Roka-kong, dans l'île de Chau-Réam, à 34 kilomètres environ au nord de Phnôm-Pénh et les vainquit dans un combat naval. Leurs pirogues furent détruites et les Laotiens, qui avaient échappé au carnage et aux noyades, s'enfuirent par petites bandes que les habitants pourchassaient et détruisaient.

Le roi préah bârom Intho-réachéa mourut l'année suivante, en 1567, à l'âge de 56 ans, après avoir régné dix ans. Son fils préah Chey-Chesdha venait de signer avec le roi de Siam un traité qui fixait la frontière des deux royaumes à des pieux-limites qui furent plantés à Véath-Srâket entre autres lieux.

20. — Préah Bârom Intho-réachéa II (1567-1575)
(préah Sotha).

Préah Sotha, fils du roi préah Barom Intho-réachéa, était alors âgé de 25 ans. Il fut élu par les grands dignitaires, les membres de la famille royale et sacré sous le nom de préah bat sâmdach *préah bârom Intho-réachéathiréach Ramathipdey bârom baupit*, roi du Cambodge (1). Sa première épouse, néak-néang Pou, fut sacrée reine sous le nom de *sâmdach préah phéakavâ-dey srey châkrapotiréach* (2). Son frère, âgé de 19 ans (3), préah Srey-Sopéar, fut fait obaréach.

Quelques mois après l'élévation au trône du nouveau roi, on apprit au Cambodge que le roi d'Hângsavadi ou des Pégouans (Pakou, Bakou), avait envahi le royaume du Siam et marchait

(1) Il était né en 1543 et fils d'une femme nommée néak-monéang Méali.

(2) *Brhat pada sâmdach brhat parama Mahînda-râjâdhirâjâ Ramadhipati parama bupati*, « éminente base, seigneur éminent et très haut Indra, roi des rois, Rama, maître suprême, très haut maître de la terre ».

(3) *Sâmdach brhat bhagavati crî chakravartirâjî*, « sa seigneurie éminente, vénérable et fortunée reine suzeraine ».

sur Ayuthyá avec une puissante armée. Le roi des Siamois, s'appuyant sur le traité de paix qu'il avait signé l'année précédente avec le feu roi du Cambodge, envoya un ambassadeur demander une armée de secours au jeune roi. Celui-ci, bien que le traité de paix signé par son père ne l'obligeât point à prendre parti pour le roi de Siam, envoya une armée de 20.000 hommes commandée par l'obaréach cambodgien au secours d'Ayuthyá. L'armée péguane fut battue et obligée de repasser la frontière.

Or, comme les armées siamoise et cambodgienne revenaient victorieuses, et qu'elles campaient l'une près de l'autre à Dœumpou-chœung-bey (l'arbre de la Bodhi à trois pieds), le roi de Siam, Naren-Sôr (phra Naret), vit que l'obaréach khmêr était assis en sa présence et ne s'était pas prosterné comme les autres mandarins. Il lui adressa quelques observations sévères et publiques. Le prince cambodgien lui répondit : « Je suis ici le représentant du roi du Cambodge et je suis général en chef d'une armée cambodgienne dont il m'a confié le commandement ; en outre, je suis d'origine royale et obaréach ; j'ai droit à la considération du roi de Siam et j'entends être traité ici, à la tête de mon armée, comme le roi lui-même. » Le roi de Siam ne répondit rien mais, pour affirmer son droit de chef unique, il fit prendre un homme parmi les captifs de l'obaréach, lui fit trancher la tête et la fit élever sur un bambou en face du bateau du prince. L'obaréach outragé reprit de suite la route du Cambodge. De retour à Lovêk, il raconta au roi l'injure qui lui avait été faite et la paix, qui avait été signée à Ayuthyá pour jusqu'au dernier vossa du kalpa, fut rompue (1).

Les Péguans ayant de nouveau envahi le Siam, les généraux cambodgiens obtinrent du roi de faire la guerre aux Siamois insolents et d'aider le roi d'Hangsavadi à conquérir leur royaume. Une armée forte de 10.000 hommes, commandée par le chauhvéatolahâ, partit par la route qui passe à Lôm pêngk-hvay et s'empara des provinces de Baschêm-baurey et de Nokor-néayok, mais elle s'était trop avancée et se trouva isolée. Menacé par une ar-

(1) « Pour jusqu'à la dernière saison des pluies du temps », ce qui revient à notre manière de parler « jusqu'à la fin des temps ».

mée siamoise divisée en deux corps de chacun 10.000 hommes, commandés par les ponhéas sisay-narong et siréach-déchou, le chauhvéa-tolahâ dut battre en retraite et rentrer au Cambodge.

En 1575 (1), probablement pour assurer la couronne à ses fils, le roi éleva l'obaréach (2), son frère, à la dignité d'obayuréach (3), ce qui, en l'honorant, lui faisait perdre sa qualité d'héritier présomptif, car il était d'usage que le frère, quand il était obaréach, succédât au frère, puis il nomma son fils cadet, le chauponhéa Tan, lequel n'avait que six ans, à la dignité d'obaréach. Les nominations faites, il abdiqua en faveur de son fils aîné, Chey-Chettha, qui n'avait alors que dix ans d'âge.

21. — Chey-Chettha I^{er} (1576-1587).

Ce prince fut sacré la même année, 1570 (4), sous le nom de *préah Chey-Chetthâthiréach Ramathipdey barom baupit* (5) et ce fut son père, le roi démissionnaire, qui gouverna sous son nom.

Cette abdication du roi et l'élévation au trône de son fils, le prince Chey-Chettha, déplurent au nouvel obayuréach et à beaucoup de hauts dignitaires qui tenaient aux coutumes anciennes lesquelles leur donnaient le droit de nommer les rois. Ils n'osèrent pas protester tout haut, mais, dès ce moment, ils commencèrent à négliger les affaires du gouvernement, si bien que le désordre parut partout et que le roi démissionnaire se trouva

(1) Cette date a été mise en doute par M. Cabaton. Je la crois exacte parce que le texte que je suis, porte que le prince Chey-Chettha est né en 1564 et que le prince Tan est né en 1568. Si le premier de ces princes avait dix ans et si le second avait six ans, quand le roi Satha fit de l'un le roi et de l'autre l'obaréach, cet événement eut lieu en 1575 au plus tard. Ou bien, alors, les dates de naissance sont fausses, ce qui n'est pas démontré.

(2) Skt *uparâjâ*.

(3) Skt *upayuvardjâ*.

(4) Les relations européennes disent en 1567.

(5) *Brhat jaya jettadhirâjâ Râmâdhipati parama bupati*, « éminent et victorieux chef roi suprême, Rama maître suprême, très haut maître de la terre ». — Une autre relation donne à ce roi des titres plus complets *préah bat sâmdach préah barommâ hantak réachéathiréach-Ramathipdey*, c'est-à-dire « *brhat pada parama mahinda râjâdhirâjâ Ramadhipati* ».

obligé de renoncer, après avoir repris, en 1576, les provinces de Chantabaurey et de Nokor-réach-séma (1), à poursuivre la guerre déclarée au Siam.

Le roi d'Ayuthya, apprenant que le Cambodge était troublé, que les mandarins obéissaient mal aux ordres venant de la Cour, que les ministres eux-mêmes étaient aveuglés, leva une armée de 100.000 hommes, 1.850 chevaux, 800 éléphants, et l'envoya au Cambodge. L'avant-garde, forte de 5.000 hommes, était commandée par un général habile nommé préah-réachéa Nou.

Le roi-régent opposa à cette armée 35.000 hommes qui furent réunis à Battambang, 10.000 qui furent levés dans les provinces de Baray et de Chœung-prey, 10.000 autres que le ponhéa-suorkéa-louk, gouverneur de Pôthisath, commandait. Le ponhéa déchou leva une autre armée de 30.000 hommes, provenant, 20.000 de la province de Kômpong-svay dont il était gouverneur et 10.000 de celle d'Angkor-véath (2), puis il fut camper tout près de la vieille capitale abandonnée. L'obayuréach prit le commandement d'une autre armée levée, 20.000 hommes dans la province de Roléa-piér et 10.000 dans celle d'Amarati (Baribaur) dont le chef-lieu de la province, on se le rappelle, avait été la capitale du Cambodge.

Le roi Chey-Chettha se rendit dans les provinces de Sâmrong-tong et de Bati au sud de Phnôm-Pénh, pour lever une autre armée.

Pendant que s'organisaient ces forces, le roi de Siam s'empara de la province de Pôthisath, mettait le siège devant la citadelle d'Amarati (Baribaur) où l'obayuréach s'était enfermé avec son armée, et investissait celle de Longvêk (Lovêk). Ce dernier siège durait depuis trois mois quand le roi Chey-Chettha, le ponhéa An et dix autres grands mandarins (3) qui avaient levé des armées dans les provinces du sud, de l'est et du nord (4)

(1) Chantaboun et Korat.

(2) Cette province est indifféremment nommée Angkor, Nokor-Siém-réap, Angkor-véath et Siém-réap.

(3) Dont les gouverneurs ponhéa thomméa-déchou, archun-réach, ponhéthivongsa, et ponhéa pussanulôk.

(4) Bâ-phnôm, Thbaung-khmoum, Basak, Trâng, Bati, Sâmrong-tong, Kômpong-svay et Angkor-véath.

arrivèrent devant Lovêk. Ils assaillirent l'armée d'investissement, la vainquirent et l'obligèrent à rentrer au Siam. Cette guerre qui avait mis sur pied presque tous les hommes valides du Cambodge, soit qu'ils eussent été réquisitionnés pour combattre ou pour conduire les charrois d'approvisionnement, soit qu'ils eussent pris la fuite pour aller se cacher dans les forêts, fut suivie d'une grande famine et du choléra.

Pour comble de malheur le roi démissionnaire devint fou, si fou qu'il s'en prit aux statues du Bouddha des ennuis qu'il avait. A Lovêk, il en fit jeter plusieurs à l'eau. Il guérit, mais deux religieux siamois qu'on avait accusés de l'avoir ensorcelé, d'avoir jeté un mauvais sort au royaume, et qui cependant avaient guéri le roi, les nommés Tikhanah-bânhô et Saur-bânhô (1), durent prendre la fuite pour échapper à la colère du peuple.

Une inquiétude violente, de ces sortes d'oppressions nerveuses qui précèdent les grandes catastrophes et que ressentent les foules, troublait la population. On disait que l'eau de la source sacrée de Banont (province de Battâmbâng) avait cessé de couler, que celle du réservoir qui la recevait et qu'on n'avait jamais vu vide s'était évaporée subitement : on disait encore que le préah khant ou glaive sacré des anciens rois Varmans, retrouvé, on l'a vu plus haut, dans le creux d'un amandier de la province de Bati, avait rouillé, et que les gardiens bakous n'avaient pu le désoxyder, que du sang était sorti de la poitrine fendue d'une statue du Bouddha placée dans le préah Vihéar-Suor. Ces signes, comme on les nommait, la famine, le choléra qui désolaient le pays, le mécontentement qui, sans éclater, grandissait toujours, abaissaient les cœurs et les âmes.

Il y avait alors dans la capitale du Cambodge des Espagnols et des Portugais (1) en constante relation avec le roi préah

(1) *Ponhêa* en cambodgien. On trouve parfois *vinha* au Laos, et *binha*.

(1) Les premiers Européens qui sont venus au Cambodge paraissent avoir été, en 1553, les missionnaires portugais Luis Cardoso et João Madeiro et, en 1560, le dominicain espagnol Gaspar da Cruz. — Le P. Juan Gonzalès de Mendoza parle, dans sa *Lettre* imprimée à Rome en 1585, d'un autre dominicain portugais, le F. Silvestre, qui jouissait à cette époque d'une grande influence à la cour du roi cambodgien. — La première mission catholique fut fondée en 1581, mais il est probable,

Sotha et qui lui étaient très attachés. Le roi les protégeait beaucoup et les estimait au point d'avoir donné une de ses cousines au portugais Diego Beloso (le Vissvelo de la Chronique Cambodgienne), mais ils avaient contre eux l'inimitié et la jalousie des mandarins qui redoutaient l'influence sur l'esprit du roi des étrangers, des blancs surtout.

Aimés et soutenus par préah Sotha, apprenant que le roi de Siam, qui avait échoué contre le Cambodge en 1581, allait recommencer la guerre et que cette fois l'affaire serait très sérieuse, comprenant peut-être déjà qu'il s'offrait une occasion unique de placer le royaume sous le protectorat de l'Espagne qui venait de s'annexer le Portugal (1578), les Portugais conseillèrent si bien le roi que celui-ci chargea Diego Beloso d'aller avec les Espagnols Blaz-Ruiz de Hernan Gonzalès, dont on a par erreur fait deux personnages, Antonio Marchado et Pantaléon Carneiro, à Manille demander au gouverneur des Philippines des secours contre les Siamois qui menaçaient d'attaquer son royaume (1590). La lettre les accréditant que le roi du Cambodge leur remit, vantait sa grande puissance, déclarait qu'il était très enclin au catholicisme et demandait au gouverneur Gomez Perez das Mariñas de lui envoyer « quelques moines pour évangéliser ses Etats et beaucoup de soldats pour les défendre » (1). L'ambassade du roi préah Sotha parvint à Manille en 1590, fut bien reçue mais n'obtint rien parce que le gouverneur des Philippines préparait à cette époque l'expédition contre les Moluques au cours de laquelle il devait périr avec tout son monde (2). Diego Beloso et ses compagnons étaient encore à Manille en 1593, alors que le roi de Siam, phra Naret, dit « le roi noir », envahissait le Cambodge à la tête d'une armée de

comme le dit judicieusement M. Cabaton, que d'autres Européens, venant de Malacca au Cambodge *par le Siam* (?), avaient précédé ceux qu'il appelle « les pieux explorateurs ».

(1) Cabaton que je suis ici de très près.

(2) Cette expédition commandée par le gouverneur lui-même, D. Gomez Perez das Mariñas (ou Dasmariñas), échoua terriblement avant d'atteindre les Moluques. Les Chinois, rameurs engagés malgré eux, se révoltèrent en mer et massacrèrent le gouverneur, ses officiers, tous les Espagnols et gagnèrent l'Annam avec le vaisseau dont ils s'étaient emparé.

100.000 hommes, 800 éléphants et 1.500 chevaux, divisée en plusieurs corps commandés par des généraux hardis.

La nouvelle que les hostilités avaient repris parvint-elle à Manille et décida-t-elle le gouverneur à accorder les secours qu'il avait peut-être promis, mais qu'il ne se pressait pas d'envoyer ? On ne sait, mais il est certain que Diego Bellosa reçut du gouverneur une lettre datée du 27 septembre 1593 proposant au roi du Cambodge de se faire l'arbitre de ses démêlés avec le Siam, et que lorsque Diego Bellosa et ses amis arrivèrent au Cambodge, la ville de Lovèk était tombée entre les mains des Siamois, depuis quelques semaines déjà.

Que s'était-il passé ? Voici ce que raconte le texte cambodgien que j'ai sous les yeux.

L'armée siamoise s'était tout d'abord emparée de Korat, et s'y était reposée quelques jours. Un corps de 10.000 hommes avait été levé dans cette province ; après avoir suivi la route dite du spéan Tœup (1) et franchi la rivière sur un vieux pont de pierre, dit spéan Trêng ou « pont des herbes trêng », il avait passé à Angkor-véath (Siém-réap), s'était embarqué sur 250 jonques pour traverser le grand-lac et s'en était allé occuper la province de Kômpong-svay. Une autre flottille de 200 jonques réquisitionnées dans les provinces de Nokor-srey-thommaréach, Péât-chlaung, Sââng-khlar et Chhayéa, avait descendu une autre armée de 20.000 hommes dans la province de Basak (aujourd'hui l'arrondissement cochinchinois de Soctrang). Un corps d'armée comptant 10.000 Chams (plutôt Malais) s'était embarqué à Chantaboun sur 150 jonques de mer sous le commandement d'un général siamois, le ponhéa réach-vongsâ, et s'était emparé de la province de Banteay-méas. Ces différents corps d'armée avaient commencé leur mouvement au mois de décembre.

L'ex-roi, décidé à faire tête aux armées siamoises lancées sur le Cambodge par le roi phra Naret, avait envoyé l'obayuréach à Amarati (Bâribâur) où se trouvait un ouvrage en terre levée assez bien établi (2). Le prince An et le ponhéa chœn-chantok avaient été dirigés sur la province de Banteay-méas et le roi Chey-

(1) Pont du reniflement, reniflement qui remplace le baiser.

(2) L'enceinte de la capitale abandonnée en 1526.

Chettha s'était rendu à Bâ-phnôm pour y soulever la population et la pousser sur l'ennemi. Le ponhéa bavar-néayok avait pris position devant Battâmbâng.

D'autre part, le krâlâhom avec une flottille avait été occuper la branche orientale du grand fleuve, et le vibol-réach, avec une autre flottille, s'était concentré sur la branche occidentale. La première comptait 250 pirogues réquisitionnées dans les provinces du sud, la seconde comprenait 200 pirogues provenant des provinces de Nokor-srey-thommo-réach, de Péat-chhlaung, de Sââng-khlar et de Chhayvéa. En outre de cela, 2.000 charrettes convoaient du riz pour les armées. On disait que les soldats de l'armée navale, les piroguiers et les conducteurs de charrettes étaient 20.000.

Malgré ce grand déploiement de forces, les armées cambodgiennes avaient partout été vaincues. Le général chœn-chantok tué dans le Bântéay-méas avait été remplacé par le prince An. Cependant sur ce point l'ennemi avait été refoulé jusque dans la province de Srey-sânthor, sur le grand fleuve, au nord-est de Phnôm-Pénh ; la province de Tréang, celles de Basak (Soctrang), de Bantéay-méas et la douane de Kômpong-krâbey étaient tombées au pouvoir des Siamois. Au nord, Battâmbâng, Angkorvéath avaient été prises et Amarati (Bârîbaur), où commandait l'obayuréach, avait été investie. Celui-ci, ne voulant pas tomber aux mains de l'ennemi et apprenant que la cour et le roi avaient abandonné la capitale, fit une sortie, battit les Siamois, traversa leurs lignes, abandonna la citadelle et se jeta dans Lovék où son action pouvait être plus utile. Il comprenait que c'était là qu'il fallait vaincre, que la capitale était, en vérité, le centre de la résistance nationale et s'enferma dans le palais qu'il mit habilement en état de défense et fortifia. Les Siamois le suivirent de près et mirent le siège devant Lovék. La cour avait fui, les habitants découragés redoutaient la prise d'assaut ; ils paralysèrent la défense et, finalement, livrèrent la ville avant la fin de l'année 1593. L'obayuréach et toute sa famille furent faits prisonniers et emmenés au Siam avec 90.000 habitants, toute la population de la capitale et de la province dont elle était le chef-lieu (1).

(1) Les Annales cambodgiennes et siamoises sont d'accord pour placer

C'est alors, probablement, que Diego Beloso et ses amis débarquèrent au Cambodge, et qu'ils apprirent la chute de Lovêk et que préah Sotha et le roi, son fils, s'étaient réfugiés à Sreysanthor, peut-être déjà à Sting-trêng qui devait, à cette époque, faire partie du Cambodge.

Lovêk prise, le roi en fuite, le Cambodge occupé par les Siamois, durement gouverné par eux, ce fut la débâcle. La capitale avait été pillée, puis incendiée ; des masses de population avaient été dirigées sur divers points du Siam et avaient jonché les routes de cadavres. Le trésor, les livres sacrés, les chroniques, les livres des lois, tout avait été détruit ou emporté à Ayuthya

cet événement en 1583, et c'est encore cette date que donnent la tradition orale et toutes les légendes qui parlent de la prise de Lovêk. Cependant une inscription sur bois en langue khmère découverte par M. Aymonier à Anlok, province de Prey-krâbas, fournit les millésimes 949 de la petite ère, 2129 de l'ère bouddhique (c'est-à-dire 1587 de notre ère) et donne le nom de l'année Kor, cochon. Il est difficile de récuser cette date si parfaitement indiquée, mais comment récuser sans témérité celle que donnent les Annales siamoises et les Annales cambodgiennes ?

M. Francis Garnier qui avait admis 1585, on ne sait pourquoi, indiquait cependant que les témoignages européens donnaient la date de 1593. M. Cabaton, qui a fait état, en 1909, d'une relation espagnole des événements qui ont eu lieu au Cambodge vers cette époque et qui a été publiée en 1604, à Valladolid, admet la date indiquée par Garnier.

Voici donc trois dates, 1583, 1587 et 1593, qui sont appuyées de documents sérieux, les Annales cambodgiennes et les Annales siamoises pour l'une, une inscription sur bois pour la seconde, et une relation européenne pour la troisième. On peut contester l'exactitude des Annales siamoises et cambodgiennes qui ont été remaniées tant de fois, 1^o parce qu'elles contiennent des erreurs évidentes et parce que les maladroits, se trouvant en face des millésimes et des centésimes de trois ères ne concordant pas, ont pris soin de les faire concorder sans se préoccuper de la vérité historique et de savoir, par l'examen des textes, quelle était la date qu'il fallait préférer aux autres ; 2^o parce que la computation des noms d'années et des numéros que ces années portent qui devraient empêcher les erreurs, aider à les corriger ont, cela est démontré, plutôt servi à troubler les copistes et les arrangeurs cambodgiens. On peut contester la véracité de l'inscription sur bois d'Anlok, puisqu'elle n'est pas datée, puisqu'on ne peut affirmer qu'elle est contemporaine de la prise de Lovêk. Mais j'estime qu'on ne saurait, avec quelque raison non appuyée d'un document très sérieux, contester la date tirée de l'ouvrage espagnol contemporain que M. Cabaton vient de traduire, et qu'il faut admettre 1593 comme étant la date de la prise de Lovêk.

par phra Naret. La décadence du Grand-Royaume, très visible au ^{xiii}e siècle par la dépopulation du pays, dépopulation constatée par le chinois Tchéou-ta-Kouan en 1296 et qu'il disait la conséquence des guerres que les Siamois avaient faites aux Cambodgiens, avait affaibli le Cambodge, diminué les moyens dont ses rois avaient autrefois disposé pour le défendre, mais il était resté debout, vaste et moralement très fort. Il était resté le mâha-nagara, le « grand royaume » dont la renommée s'étendait dans tout l'orient, dont l'hégémonie était mal supportée, mais reconnue cependant de toutes les petites principautés qui se partageaient le Laos.

Les troubles qui l'avaient désolé, les compétitions, les guerres qu'il avait été obligé de soutenir encore aux ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles contre le Siam et les autres Etats vassaux ; le renversement de la dynastie brahmanique des Varmans au commencement du ^{xiv}e siècle, son remplacement par une dynastie bouddhique, révolution religieuse, politique et certainement démocratique par ses conséquences, avaient encore affaibli le royaume, amoindri l'autorité royale ; les mouvements qui, à la suite de ces événements, avaient libéré les peuples du Laos, ramené la frontière à peu près aux rapides de Khong dès le ^{xiv}e siècle, ruiné l'hégémonie khmère ; les migrations forcées de populations captives, des *chhlœuy*, que les Siamois opéraient chaque fois qu'ils repartaient du Cambodge après l'avoir envahi avaient accentué cette décadence.

L'abandon malheureux, au ^{xiv}e siècle, de la grande capitale par les rois du Cambodge qui furent résider à Basan puis à Chado-moukh (Phnôm-Pénh) dans des palais de bois et de palmes, peut-être non couverts en tuiles, étaient des preuves de décadence qui ne devaient pas échapper aux contemporains et que nous ne devons pas omettre de noter aujourd'hui. Les Cambodgiens avaient, on l'a vu plus haut, cru voir des signes néfastes dans des actes certainement commis par des mains criminelles ; ils avaient été effrayés et le sentiment qu'une grande catastrophe les menaçait s'était emparé d'eux. Que pouvait être cette grande catastrophe dont ils étaient menacés, la cause de cette affreuse inquiétude qui les énervait et rendait le peuple soupçonneux au point d'accuser deux religieux d'avoir jeté un sort au roi et d'avoir répandu le choléra, la lèpre, dans le royaume à l'aide de malé-

fices, sinon la prise de la capitale dont les Siamois avaient déjà fait le siège il y avait quelques années ? Cette grande inquiétude, cette irritabilité du peuple, étaient encore des signes de décadence, de peur et d'affaiblissement.

Cependant, comme les Cambodgiens de cette époque, de même que ceux du temps des varmans ou « protecteurs », étaient vaillants, de tempérament guerrier, toujours prêts à faire la guerre ; comme ils étaient commandés par des généraux habiles ; comme ils avaient vingt fois repoussé les Chams, cent fois vaincu les petits princes soumis à leur empire, dix fois porté la guerre hors de leurs frontières, vingt fois battu les Siamois depuis quatre siècles ; comme les populations étaient toujours tenues en alerte par les bandes siamoises et laotiennes qui venaient du nord-ouest et du nord ; comme le peuple avait l'esprit sinon militaire du moins guerrier..... le roi qui avait abdiqué et le nouveau roi, trop jeune encore pour gouverner..., les généraux, les ministres, tous ceux qui tenaient au gouvernement, avaient eu confiance et avaient mis au service de l'Etat toute leur énergie. On avait si rapidement levé quatre armées contre les Siamois en 1582, si vivement fait lever le siège de Lovèk en 1583 et, au pas de course, bouté l'ennemi jusqu'aux confins du royaume, qu'on pouvait bien espérer en 1593 qu'avec les mesures très habilement prises, il faut le reconnaître, contre un plan d'attaque très bien conçu par l'ennemi, le Cambodge pouvait encore une fois chasser l'étranger et vaincre l'ennemi séculaire.

Il n'en fut rien ; les armées cambodgiennes furent vaincues, Lovèk fut prise ; l'obayuréach et sa famille furent faits prisonniers et l'ex-roi, le roi, pour n'être pas saisis par l'ennemi et emmenés au Siam, comme en 1473 l'un de leurs prédécesseurs, Srey-réachéa, avaient été obligés de prendre la fuite et de se réfugier tout au nord du royaume. Alors, ce n'est plus la décadence, c'est la mort, c'est la fin d'un empire ; c'est un peuple qui s'abandonne, qui s'oublie, qui ne sait plus. Il perd toutes ses qualités, sa vigueur, son énergie ; il n'est plus rien.

Après la grande crise, quand un membre éloigné de la famille royale, préah Réam-Chœung-prey, — devenu l'ennemi de l'ancien roi dont il avait voulu enlever la femme, et du roi, — voyant tout à terre, la famille royale et la Cour, les grands dignitaires hors du royaume, un général siamois maître de la capitale, quand

préah Réam-Chœung-prey, dis-je, eut chassé de Lovèk, dès l'année 1594, l'armée d'occupation et le général qui représentait le roi de Siam, le royaume ne se retrouva plus : l'ancien esprit avait disparu, les hommes étaient devenus lâches et la désespérance était partout.

Quand, après la mort de l'ex-roi, du roi lui-même, quand après l'assassinat de Rama-Chœung-prey à Srey-sânthor par les Espagnols et par les Portugais en mai 1595, et celui du ponhéa Tan par les Chams et les Malais en 1596, le Cambodge se trouva avoir eu treize rois en un siècle, il avait encore le souvenir de la grande catastrophe, mais il n'avait plus la volonté de prendre sa revanche des défaites que le Siam lui avait infligées. Les livres des lois avaient disparu, les textes sacrés avaient été emportés, détruits ou brûlés.

En 1692 de notre ère, pour connaître les anciennes coutumes oubliées, le roi préah Chey-Chettha est obligé de les demander aux souvenirs de sa tante, et, alors, c'est du Siam qui les avait jadis tirés du Cambodge que le Cambodge reçoit les manuscrits écrits sur *krang* et sur oles, ceux de la loi civile et ceux de la loi religieuse.

Dans le souvenir des Cambodgiens, la prise de Lovèk est restée comme la mauvaise heure, et l'heure au delà de laquelle il faut remonter pour retrouver le royaume, grand et prospère, le peuple heureux et riche, la nation puissante. Si la décadence n'eût pas commencé longtemps avant la prise de Lovèk, la prise de cette ville et son pillage, son occupation pendant une ou deux années n'eussent pas tué le pays, définitivement voué le Cambodge à l'impuissance et son peuple à la régression. A partir de cette prise de Lovèk, le Cambodge disparaît pour les peuples de l'extrême-orient ; il n'est plus connu, on n'en parle plus, il n'existe plus, et quand les Européens, qui depuis plus d'un siècle abordent aux Indes, en Ava, en Arakan, à Merguy, à Tanaserim, à Martaban, en Birmanie, au Pégou, à Java, dans la presqu'île de Malacca, se présentent au Siam, vont au Tonkin, en Annam, en Cochinchine, ils ignorent le Cambodge. Les ambassadeurs de Louis XIV, les six pères jésuites, en entendent parler à Ayuthyèa en 1695, parce qu'ils font la rencontre d'un prince khmêr, et comme on entend parler de gens venant d'un Etat éloigné, barbare et tributaire du royaume de Siam.

CHAPITRE II

LES PEUPLES QUI ONT EU DES RELATIONS AVEC LE CAMBODGE AUX XIV^e, XV^e et XVI^e SIÈCLES.

A la prise de Lovêk ou Longvêk, c'est-à-dire à la fin du xvi^e siècle, voyons quelle était la situation politique des pays ayant des relations avec le Cambodge.

1. — Le Laos.

A l'heure de la dissolution du grand empire du Cambodge, il semble que toutes les principautés du Laos au delà des monts Dàngrêk, — moins soumises qu'obligées d'accepter, de reconnaître l'hégémonie du roi des Khmers, — avaient recouvré leur entière liberté ou qu'elles étaient tombées sous la dépendance, peut-être plus exigeante parce qu'elle était plus récente, plus proche, de princes d'origine indigène. Plusieurs d'entre elles paraissent même avoir été, dès cette époque, gouvernées par des *chaos thays* et la tradition enseigne que certaines peuplades laotiennes s'étaient écartées des nouveaux conquérants et s'en étaient allées dans les parties montagneuses du Laos pour y trouver la tranquillité, peut-être même la sécurité.

Il semble aussi que le Laos avait plus ou moins complètement rompu avec le Cambodge, au commencement du xiv^e siècle, lorsqu'un prince laotien (1), qui avait épousé une fille du roi du Cambodge, envahit le Laos avec une troupe dont on ne dit pas la nationalité, mais qu'on peut croire composée de Cambodgiens et de Laotiens. Né vers 1316, ce prince nommé Ngôm, et qu'on

(1) Un petit fils de phyà Kâmphong, roi de Luàng-prah-bang et fils de phyà Vath, qui, ayant enlevé une des épouses de son père, s'était réfugié au Cambodge. Une autre leçon dit que phyà Vath tenta de détrôner son père le phyà Kâmphong.

nomma chauhvéa Ngôm, Hva-Ngôm ou Fà-Ngôm (1), était âgé de 21 ans. Il conquiert tout le Laos, et, sans supprimer les anciennes principautés auxquelles il imposa des chefs nouveaux, il les divisa en districts administratifs et leur donna des lois. Il conquiert ainsi le royaume de Lan-Chhang d'où son père était originaire et s'était enfui. Ce royaume, dans le passé, avait porté les noms de deux villages, Xieng-Dong et Xieng-Tong (2), qui sont encore ceux de deux quartiers de la ville qu'on nomme Luâng-prah-Bâng depuis 1501, mais qui portait avant cette date celui de *Ratsa ta[ra]ni si sutana* (3) et peut-être plus vulgairement celui de Javâ, Chvéâ prononcé *savâ*. Ses habitants étaient de race *lau* ou thây (lâv, lâva ou lau).

En revenant de Luâng-prah-Bâng qu'il venait de soumettre, on dit que Nhôm fit la rencontre des khas Khaos qui, à l'approche des Thays au cours des âges précédents, avaient fui leur pays et s'étaient retirés sur les hauts plateaux et dans les forêts. Il les prit sous sa protection et, comme ils se faisaient constamment la guerre entre eux, il leur imposa une sorte de trêve de Dieu ou *trêve de guerre* de cinq jours par décade (4), puis il leur défendit d'enlever les bœufs et les buffles de l'ennemi au cours de guerres qui pourraient éclater à l'avenir.

Une autre fois qu'il était parti de Luâng-prah-Bâng pour subjuguier Viéng-Chant qui ne reconnaissait pas son autorité et qu'on appelait vulgairement *nakon-thay*, « la ville royale des Thays » (5), il rencontra l'armée qu'on lui opposait à peu de distance de la ville ou *nagara*, la battit et entra presque sans coup férir dans la capitale.

On raconte encore qu'ayant décidé de faire la guerre aux Thays

(1) On voit ici que le mot *hva* ou *fa* a le sens de prince et que le composé *chauhvéa* est fait de la même manière que *chaupanhéa* puis que les deux composés ont le sens de « seigneur prince ». La forme birmane ou péguane paraît être *chauva* que les Anglais, à la fin du XVIII^e siècle, écrivaient *cholva* et *chova*.

(2) *Xieng* fait *chéang* en cambodgien, et *si* qui vient du pali *siri*, lequel venait du sanscrit *śrī* a donné le cambodgien *srey*, bienheureux, fortuné.

(3) *Râja Dharani śrī Çudhana nagari*.

(4) La décade tenait lieu de la semaine chez ces peuples.

(5) Son nom sacré était *Cri-Chandanagara*, « ville royale du Santal fortuné ».

de la vallée du Ménam qui avaient pris parti pour Viéng-Chant, il marchait déjà vers leur frontière, quand le roi de Sukhotey lui envoya demander la paix, et lui fit offrir sa fille, néang Kév-Yopha pour seconde épouse. Il aurait alors été convenu que Sukhotey lui payerait un tribut insignifiant mais annuel.

Sur la demande des dignitaires du royaume, Nhôm se fit ondoyer roi du Laos (1353 ?) dans l'enceinte du véath Passak dont les ruines existent encore à Viéng-Chant, et donna, dans le discours qu'il fit aux grands en présence de l'armée et du peuple rassemblé, des préceptes de justice qui sont certainement remarquables pour cette époque : « Que les maîtres ne frappent ni ne tuent leurs esclaves ; — que les chefs offensés personnellement ou dans leur famille ne jugent pas ces fautes eux-mêmes mais les fassent juger par d'autres juges : — que les coupables soient jugés d'après leurs fautes très exactement, et que les condamnés soient remis en liberté le jour où leur peine expire ; — que des rapports soient adressés au roi chaque mois sur l'état des provinces et que les gouverneurs viennent tous les trois ans à Luàng-prah-Bâng y porter l'impôt ; — que, pour ce voyage, ils partent le premier mois de l'année, de manière à arriver au muong Swá (Luàng-phrâh-Bâng) au troisième mois ; — qu'on ne réduise pas en esclavage les gens du royaume ; — qu'on ne tue pas les assassins parce que c'est assez qu'il y ait un mort ; en faire un second est une faute ; — que les chefs n'acceptent pas d'argent d'un homme qui ne veut pas aller à la guerre, sous peine d'être mis au rang des gens du peuple. »

Ce grand roi, conquérant heureux, gendre du roi du Cambodge, aurait ainsi, en peu d'années, si la chronique laotienne n'est pas une amplification, réuni sous son autorité toutes les principautés du Laos qui, autrefois, avaient reconnu la suzeraineté du roi d'Entapath et qui venaient de s'émanciper.

La reine sa femme, néang Kév (Kêo), était une fervente bouddhiste. « Honteuse de voir que tous les peuples laotiens ne pratiquaient pas la loi du Bouddha, qu'ils ne suivaient aucune loi, que les soldats et les chefs étaient violents, se disaient impuissables, faisaient ce qui leur plaisait », elle fut trouver le roi son mari et lui dit : « Le fort fait ici la loi au faible comme une chose naturelle ; cela est mal et je ne puis le voir davantage.

Alors permettez-moi, ô roi et maître, que j'aie retrouver mon père. » Le roi, l'ayant ainsi entendue parler, la consola, lui promit d'établir la religion du Bouddha dans son royaume et envoya des ambassadeurs demander au roi d'Entapath, son beau-père, des livres bouddhiques et des religieux capables de bien enseigner la religion.

Le vieux roi d'Entapath donna l'ordre à quatre religieux de partir pour le Laos avec des livres et la statue du Bouddha nommée préah Bàng (1), laquelle provenait du Langka (Ceylan) et avait été faite de bijoux offerts par les femmes de ce pays, bijoux qu'on avait mêlés et fondus ensemble. — Elle avait été autrefois donnée au roi du Cambodge par son ami le roi de Langka. C'est ainsi que le bouddhisme fut introduit au Laos et y fleurit.

Quand Hva-Ngôm (Fa-Nguon) quitta Entapath il avait 21 ans, disent les annales, et 26 (2) quand il fut ondoyé sous le nom de phyà Laxa-Tarani-si-Sutanaganahut (3), et 40 ans quand il perdit son épouse néang Kêv, fille du roi du Cambodge.

La mort de cette princesse fut le signal de la débâcle. On eût dit que la reine avait emporté avec elle toute l'énergie du roi et tout ce qu'il avait de bon en lui. Il laissa dorénavant tout faire à ses compagnons et se montra si dur pour les autres que le mécontentement parut, grandit, et que le peuple, se trouvant malheureux, chassa le chauhva Ngôm (Fa-Ngôm). Le prince détrôné qui, par sa valeur et son habileté, avait conquis tout le Laos s'en alla presque seul d'abord à Théat-Nam ou Muong-Nam où il habita quelques années et mourut vers 1360, âgé de 44 ans (4). Il reçut, à l'imitation des anciens varmans, un nom posthume, celui de phyà hva phyà Nan (5).

(1) Le nom du muong Luàng (ou ville royale), Préah-Bàng lui viendrait, dit-on, du nom de cette statue qui y aurait été déposée après le don que le roi du Cambodge en fit au roi du Laos.

(2) Un autre texte dit 37 ans.

(3) *Brhat rāja Dharani çri Çudhānanāgarī* (?), « roi de la terre du fortuné royaume de Çudhana, ou Luàng-prāh Bang. *Brhat rāja Dharani çri Çuddamanagara*, « éminent roi de la Terre du bienheureux royaume des crêtes des serpents » ou selon une autre leçon, *çri sattānāganahuta nagara*, c'est-à-dire « du bienheureux royaume des sept têtes des serpents » ou des « nombreux serpents heptacéphales ».

(4) Un autre texte dit : vers 1374, âgé de 58 ans.

(5) Peut-être pour *nar*, qui pourrait être l'abrégé de *narindo*, roi. —

Son fils aîné, HOUN-RUM, — choisi par le sênâmatya, ou conseil des ministres, et par les chefs des religieux, lui succéda.

Le premier temple élevé à Vieng-Chant par les moines venus d'Entapath, sous le règne précédent, fut nommé véath Kêv, à cause d'une boule de cristal qui avait été apportée d'Entapath et qui fut mise au creux de l'estomac de la statue du Bouddha qu'on avait placée sur l'autel. Le roi accorda à ce temple le droit d'asile, c'est-à-dire le droit de recevoir et de garder tout coupable qui parviendrait à s'y réfugier (1), puis la reine et lui-même, conformément à la loi antique, prirent une aiguière d'or et versèrent de l'eau lustrale sur la terre afin de prendre néang Dharani, la Terre personnifiée, à témoin de la consécration du temple et de la statue qu'on y vénérerait.

Huon-Rum mourut à l'âge de 79 ans après un très long règne, vers l'an 1406.

Son fils aîné, LAM-KAM-DÉNG, lui succéda et mourut à 64 ans.

Son successeur fut le CHAU ou prince PROHM-KOUMAR (1425).

Sa mère néang Kêv-Poumpa, ex-première reine ou mahâtévi du roi défunt, le fit assassiner trois ans après son élévation (1428) et mit sur le trône son petit-fils nommé CHAU KAY-BONA-BAN.

Elle fit encore assassiner ce prince et, après lui, trois autres qu'elle avait fait choisir ou qu'on avait assis sous le parasol unique, puis elle épousa le fils de son père nourricier et le fit roi. Mais alors le peuple écœuré massacra la vieille reine et son jeune mari. Elle avait alors 95 ans (2).

Préah chauhvêa préah narindo, éminent chef, éminent roi. — Une statue du Bouddha, à la ressemblance du roi Noroudâm, a été inaugurée à Phnôm-Pénh, en février 1909, à l'occasion du dépôt de ses cendres dans un cétiya élevé dans la cour du véath Préah Kêv-morokot, et le roi défunt, àmmachas Savanakot, reçut un nom posthume. On voit par là combien les usages anciens sont conservés au Cambodge.

(1) Ce privilège fut plus tard, vers 1491, étendu au véath Manouram et au véath Passaman.

(2) Cette histoire rappelle tout à fait celle de la reine mère Si-Suda-Chan qui, au xvi^e siècle, fit au Siam assassiner le roi son fils, pour élever son amant au trône et fut assassinée peu de temps après avec cet amant devenu roi. Voy. ci-dessus p. 276 et la note.

Les doublets historiques sont d'ailleurs fréquents en Indochine. L'histoire du roi assassiné par son jardinier, le *néay trasak paëm*, qui se trouve au Cambodge, se retrouve au Siam pour un roi siamois. —

Cela nous porte à l'an 1428 de l'ère européenne, 1350 de la grande ère et 790 de la petite, date indiquée par une autre légende.

Il y eut alors un interrègne de trois ans qui prit fin par l'élévation au trône du *phyà phong* ou pan khoa-Pasak (1) qui avait refusé cet honneur au temps de la vieille reine, probablement parce qu'il craignait d'être plus tard, quand il ne lui plairait plus, assassiné sur son ordre. Ce prince fut sacré sous le titre de PHRAH CHAU SANHAK CHAKAPATTI PEN-PÉO (1438).

Sous son règne, le phyà Say-Mouy, prince (chau) de Viêng-Chant, ayant voulu s'émanciper, fut mis à mort et remplacé par un prince albinos, chau Ngak-Déng, alors âgé de 35 ans. Les limites de son gouvernement furent fixées, sur le Mékong, du nam Houng, au sud, à la frontière du muong Say, au nord.

A cette époque, le roi possédait un éléphant haut de neuf coudées et dont le poil était roux ; le roi d'Annam, voulant user d'un droit de suzeraineté qu'il prétendait avoir, fit réclamer cet éléphant (2). Le roi chakapatti (3) le lui refusa afin de bien lui montrer qu'il ne se reconnaissait pas son vassal. Le roi d'Annam envoya alors une armée pour punir le roi laotien, voulant le traiter en prince rebelle. Cette armée fut détruite par les troupes du roi du Laos à une petite distance de Luàng-phrah-Bâng, à Pou-Nong-muong (1479) dans plusieurs rencontres, mais surtout, dit le P. Marini (4), par une épidémie qu'on attribua à l'empoisonnement des eaux par les Laotiens.

Sur ces entrefaites, le roi ayant abdiqué en faveur de son fils,

Celle du roi krong Chàngkrâng s'y retrouve aussi, mais le héros est un roi siamois et non un roi cambodgien.

(1) *Phong*, qui se dit *vongs* au Cambodge, vient du skt *vangsa*, famille, lignée. — *Phya-phong* équivaut au *préah-vongs* cambodgien et signifie « membre de la famille royale ». — Je ne comprends pas les mots suivants *pan khoa* de Basak.

(2) On verra plus loin un roi de Siam prétendre user du même droit et un roi du Cambodge lui résister.

(3) En sanskrit *cakravartin*, pâli *cakavatti*, empereur. — *Châkrâpotr* en cambodgien. — Le *c* dans les deux premiers cas se prononce *châ* et le *châ* dans le troisième et en laotien se prononce presque comme dans notre mot *archatque*, mais un plus mouillé.

(4) D'après le P. Jean-Marie Leria qui, moins de cent ans plus tard, se trouvait à Vieng-Chant.

chau Lasenkhay, fut élu roi du Laos sous le titre de PHRAH CHAU TONLA LASENKHAY, en 1491 de notre ère. Le chau Vison-koumar, de Viéng-Chant fut, à cette occasion, nommé chau de Luàng-phrah-Bâng et, sur la demande des religieux, fait *sén suong*, titre qui revenait à celui d'o-baréach au Cambodge.

Le roi étant mort âgé de 81 ans, environ une année après son abdication, le roi d'Ayuthyéa envoya un cercueil laqué d'or et 500 coudées d'étoffe de soie (1) pour l'ensevelir conformément à la coutume antique des hindous. Ce fait fut le prélude d'une longue période de paix entre le royaume des Thays et celui des Laotiens.

Le roi chau Tonla-Lasénkhay mourut en l'an 1501. Il eut pour successeur le PHRAH CHAU CHOMPOU, son fils, alors âgé de 25 ans (2), borgne mais, à part cela, très beau de taille et de visage ». Il ne régna que trois ans et mourut.

Le prince VISOUN, vice-roi de Luàng-phrah-Bâng, lui succéda l'année suivante. Il régna une trentaine d'années et mourut à l'âge de 77 ans, par conséquent vers 1530.

Le CHAU PÔTHISA-RÉACH, alors âgé de 17 ans, succéda à son père en 1530 (ou 1531). C'est ce roi qui paraît avoir transporté la capitale du Laos à Viéng-Chânt et avoir donné à cette ville le nom que Luàng-phrah-Bâng avait porté, *Si-Sutanakhanahutta si Lan-sâng* (ou *Lan-Chhang*) *hom Khao* (3).

A cette époque la guerre éclata, dit la chronique laotienne, entre le roi d'Ayuthyéa et le roi du Laos, à l'occasion d'un prince siamois qui s'était réfugié à Viéng-Chant et que le roi

(1) Un autre texte dit dix-neuf ans, et ajoute qu'il monta sur le trône en 1501, et fut *écarté* du pouvoir après trois ans de règne.

(2) Le droit qu'avait le suzerain de réclamer un éléphant blanc que possédait son vassal était absolu, mais souvent contesté. L'envoi par le suzerain d'un cercueil plaqué d'or et de nombreuses pièces de soie pour ensevelir un prince vassal était une obligation qui, tout autant que la réclamation d'un éléphant blanc, affirmait la vassalité.

(3) *Crî Cuddâganahutta crî lan chhâng hom khao*, bienheureux [royaume] des crêtes des nombreux serpents, et bienheureux innombrables éléphants du parasol blanc (?). La forme *lan-t'sâng* que nous trouvons ici est la forme chinoise du laotien *lan chhâng*, million (ou innombrables) éléphants.

Une autre leçon recule cette translation à 1565 et l'attribue au roi Sétak, fils de Pôthisa qui succéda à son père en 1548.

laotien n'avait pas voulu livrer au roi du Siam. Celui-ci, phyatit, fut blessé d'un coup de feu dans une bataille et s'en alla mourir dans sa capitale. Les Annales siamoises ne parlent ni de cette guerre, ni de la mort de l'un de leurs rois au cours d'une bataille livrée aux Laotiens (1).

Le récit dit qu'à cette époque, le Laos était un pays très prospère et que tous les *chaus* ou princes des *muongs* soumis envoyaient régulièrement des présents, c'est-à-dire le tribut.

Dix ans après la guerre contre les Siamois, le chau Pôthisa se rendit à Xieng-May (ou Chéang-May) dont le roi, ses deux fils et le premier ministre qui lui avait succédé, avaient été tués. Il se fit donner le royaume et le transmit de suite à son fils aîné, l'obayuréach, nommé phrah Ou-va-Nhou (2).

Le chau Pôthisa régna encore de longues années et mourut de la chute de son éléphant sous lequel il était tombé, au cours d'une mêlée d'éléphants nouvellement captivés dont il avait voulu donner le spectacle aux envoyés d'un prince étranger.

Son fils, le CHAU SÉTAK, lui succéda en 1548. Il dut réprimer une révolte des gens du Thangho qui avaient fait roi un certain chau Mékhou qui, à peine sur le trône, avait rêvé de s'annexer le royaume de Xieng-May. Le P. Jean-Marie Lerya attribuait

(1) Un roi siamois mourut bien au cours d'une expédition militaire, mais cette expédition, d'ailleurs datée de 1556, était dirigée non contre les Laotiens, mais contre les Pégouans. Le frère de ce roi, EKKA-THAT-SAROT, lui succéda et régna six ans ; le Siam n'eut point de guerre, que l'on sache, à cette époque avec les Laotiens. D'autre part encore, aucun roi de Siam n'a porté le titre de phyatit et, pourtant comment admettre qu'un conteur, qui prétend écrire l'histoire, ait eu la simplicité d'écrire sans se donner la peine de contrôler le nom d'un roi qu'il met en scène. Il est de fait que ce conteur paraît ignorer tous les événements qui s'accomplissent hors du Laos, la prise même d'Angkor-thom au xvi^e siècle, puis celle de Lovék à la fin du xvi^e siècle.

(2) La chronique siamoise ne mentionne pas ce fait important qui cependant enlevait au Siam l'une de ses belles provinces, celle qu'il avait eu le plus de peine à soumettre. Nous voyons, en effet, les rois du Siam attaquer le muong Xieng-May en 1380, 1383 et 1384, en 1428, prendre la ville en 1430, et en 1526, où ils croyaient l'avoir définitivement vaincue et annexée à leur empire. A lire ce qui suit, il semble même que le roi de Siam aurait accepté ce démembrement d'un cœur assez léger puisque nous voyons le roi Sétak refuser l'une de ses filles parce qu'elle ne lui plaît pas, et prendre pour épouse une autre qu'il lui envoie et qui trouve grâce devant lui.

encore cette défaite à l'empoisonnement des eaux par les Laotiens.

Le chau Sétak vint habiter Vieng-Chant et le roi d'Ayuthyéa lui envoya une de ses filles pour qu'il la prit en mariage ; elle ne plut pas à Sétak qui la renvoya à son père. Celui-ci envoya alors l'ainée de ses filles, et le chau Sétak auquel elle plut la prit pour femme.

Quatre ans plus tard, le roi de Siam Mâha-chakrapat-raxathiréat demanda secours au roi du Laos contre le roi du Pégou qui, pour le punir de lui avoir refusé sept éléphants blancs qu'il possédait, venait de pénétrer dans ses Etats. Le chau Sétak leva de suite une grande armée et marcha contre les Pégouans. Il les battit tout d'abord et les obligea à lever le siège d'Ayuthyéa, puis à repasser la frontière (1544 d'après les Annales siamoises). Quelques années plus tard les Pégouans étant revenus, le roi de Siam, alors Mahintrathiréat, fils de Maha-chakrapat-raxathiréat, fut vaincu, obligé de battre en retraite et d'abandonner sa capitale (1555) (1).

Alors le chau-hvéa ou roi des Pégouans, Mang-ta, s'empara d'Ayuthyéa qu'il pilla et résolut ensuite de prendre Vieng-Chant. Il n'y réussit pas, mais il fit prisonnier l'obaréach et l'emmena à Ava, alors sa capitale.

Le roi Sétak mourut plus tard d'une épidémie qui emporta un grand nombre de ses soldats alors qu'il revenait de combattre.

Le PHYA ASÈN, probablement obaréach, s'empara du trône en 1572. Le roi des Pégouans, chau-hvéa Emalé, s'empara de la capitale et plaça sur le trône l'obaréach choisi par l'asèn ou peut-être l'obaréach fait prisonnier en 1564 et ramené d'Ava (1574).

L'année suivante, quatre chefs birmans (*mangs* ou *mans*) vinrent au Laos et firent la guerre pour le compte de Nomuong, fils de Sétak, conséquemment contre les Pégouans.

Un imposteur ayant surgi à Attopeu et se disant Sétak lui-même, le roi du Laos instauré par le roi d'Ava, envoya une armée contre lui et mourut vers 1579.

(1) Les Siamois prétendent que la ville fut livrée à l'ennemi par un ministre traître à son roi.

Le phyä Asên remonta sur le trône en 1580 et mourut en 1582. Les quatre ministres élurent NOMUONG fils de Sétak (1584), mais celui-ci, menacé par les Pégouans, ne tarda pas à prendre la fuite avec le chau de Xieng-May. Alors, le chau-hvéa ou roi des Pégouans monta sur le trône des rois laotiens (1590).

Ce roi régna neuf ans, mais vers 1599, les habitants de Vieng-Chant se révoltèrent, et le chassèrent de leur ville. Il semble bien que son successeur fut un roturier auquel on donna le nom de phrah Thani et qui n'était âgé que de 14 ans quand il monta sur le trône.

Les Laotiens disaient qu'il était, par un de ses ancêtres remontant à plus de mille ans, originaire de la famille royale thaye. Cet ancêtre, le premier roi du Laos, aurait succédé à une sorte de république oligarchique qui se serait organisée à la suite de l'expulsion des Chinois, au vi^e siècle de notre ère, si l'on en croit le P. Jean-Marie Lerya. Cette oligarchie n'ayant pu durer parce qu'on n'y pouvait se mettre d'accord, les anciens du pays, après avoir vainement cherché un chef parmi eux, en auraient choisi un dans la famille des rois thays.

Le roi du Laos, au xvn^e siècle, était un prince absolu au civil et au religieux. Toutes les terres du royaume et tous les biens de ses sujets lui appartenaient de droit comme aux Indes. Il n'y avait point de noblesse dans cet Etat et toutes les fonctions, les titres, les emplois dépendaient du roi, car lui seul faisait les mandarins. Tout ce que le roi avait donné aux dignitaires, à leur mort, lui revenait, de même qu'au Cambodge, dans l'Inde des Moghols et dans beaucoup d'autres contrées de l'Asie.

Huit grands fonctionnaires aidaient au gouvernement du royaume : le *sén-muong* qui était *obaréach* ou vice-roi et que Van Wusthof nomme *tévinia Campan* ou *tévinia Sén* (1) et qui, on l'a vu plus haut, était prince ou *chau*. Il avait la charge d'une partie des affaires du royaume ; devait seconder le roi en toutes les affaires du gouvernement, assembler le conseil à sa mort et

(1) *Vinia*, *pinhéa* pour *ponhéa* ou *banha*. Je ne vois pas ce que peut dire le *té* qui précède ce mot s'il n'a pas le sens du mot cambodgien *tép*, déva. *Sén* et *asên* sont, je pense, l'altération du mot *séna* un titre militaire. Quant au mot *Campan*, peut-être pour *Camphéng*, ou *Kamphéng*, je pense qu'il signifie, « gardien, conservateur ».

les grands du royaume afin de faire procéder à l'élection d'un nouveau roi. En attendant l'élection, il gouvernait en souverain et disposait de tout comme s'il eût été roi. Les Hollandais confirment ces attributions et ajoutent un détail important relativement à la succession au trône : « ce droit de succession n'appartient (au ^{xvii}^e siècle) qu'aux enfants nés d'une femme légitime ».

Et, parce que le royaume était divisé en sept grandes provinces ou *muongs*, il y avait sept grands du royaume qui, en temps ordinaire, étaient presque aussi puissants que le vice-roi, car ils gouvernaient les *muongs* par des lieutenants qu'ils y envoyaient. Eux ne quittaient pas la capitale et vivaient près du roi. C'étaient comme les *komnan-khêtr* du Cambodge qui, ministres du roi ou grands personnages, représentaient, il n'y a pas longtemps, les provinces effectivement gouvernées par des *chauway-srok* ou gouverneurs qu'ils proposaient au roi et que le roi nommait sans y regarder de trop près. Ces sept grands chefs de *muongs*, ou de plusieurs *muongs* groupés sous un même chef, étaient les conseillers du roi (1).

Au-dessous de ces huit grands personnages il y avait des grands et des petits dignitaires qui dépendaient d'eux et qui leur obéissaient.

Chacune des sept provinces avait sa milice d'infanterie, sa cavalerie et ses officiers, tous soumis en temps ordinaire aux ordres du chef du *muong* près le roi, mais qui, en temps de guerre ou de trouble, relevaient de l'*obaréach* ou vice-roi. Ces troupes étaient entretenues par chacune des provinces où elles étaient cantonnées et d'où probablement elles étaient originaires.

La cour était brillante : on y trouvait un nombre considérable

(1) Cette organisation ne paraît pas avoir été spéciale au royaume de Vieng-Chant. Non seulement on en retrouve au Cambodge les traces dans les *komnan-khêtr* qui y sont les ministres, mais on la retrouve aussi aux *Sip-sang-pannas* dont les quatre ministres étaient les chefs des quatre principaux districts, et douze (*sip sang*) *kannas* ou districts dont le royaume est composé. On la retrouve encore à Xieng-Tong avec un plus grand caractère puisque le roi y est doublé d'un conseil de 32 conseillers nommés par lui mais représentant les 32 districts dont le royaume est fait. Il est probable que cette organisation du pouvoir fut, dans le passé, celle de l'Indochine entière.

de pages. Le roi avait une centaine de femmes qui avaient un millier de servantes. On reconnaissait le rang des dignitaires, comme au Cambodge et comme au Siam, à la richesse, à la grandeur de leur boîte à bétel et des autres insignes d'or ou d'argent qu'on portait derrière eux, à la beauté des véhicules auxquels ils avaient droit. Le vice-roi ou *obaréach* avait, seul de tous les dignitaires, le droit, dans les cortèges royaux, de monter un éléphant comme le roi ; les hauts dignitaires se faisaient porter sur des palanquins superbement, mais conformément à leur grade, ornés et garnis de draps d'or.

Le roi paraissait rarement en public, deux fois par an, mais seulement avec un jour d'intervalle entre les deux fois, comme les rois varmans, les rois péguans et les rois de Siam (1). Alors on le voyait sur son éléphant vêtu de brocart d'or, la tête ceinte d'un ruban tissu d'or qui retenait ses longs cheveux et d'énormes dais d'oreilles qui agrandissaient les lobules et les allongeaient jusque sur les épaules, se dirigeant vers le temple où il devait faire des offrandes de robes aux religieux (2). Une foule de dignitaires, chacun au rang qu'il devait occuper, et plusieurs corps de musiciens le précédaient.

Géraerd van Wusthof — qui, en 1642, partit du Cambodge pour se rendre à Vieng-Chant qu'il appelle « Wincian du pays de Louwen », où il arriva le 8 novembre, — ajoute que trois cents soldats armés de lances et de fusils marchaient devant le roi, que des éléphants montés par des hommes armés venaient ensuite, puis des musiciens suivis de 200 soldats, et qu'enfin seize éléphants portant les femmes du roi, fermaient le cortège. Le roi, dit-il, avait 23 ans ; il régnait (en 1642) depuis trois ans et avait succédé à son frère mort sans enfant après un règne de dix ans. Il était très poli et entouré d'adroits conseillers qu'on appelait *tévinias* (3). L'éléphant que montait le roi était l'un des plus grands et des plus beaux qu'on pouvait voir ; il était houssé d'un superbe brocart qui tombait jusqu'à terre et portait sur lui les richesses d'un royaume, dit avec exagération le P. Jean-Marie

(1) Voy. les diverses relations de l'ambassade de Louis XIV au roi de Siam, et la notice sur le Cambodge de Tchéou-ta-Khouan.

(2) C'était à la fête dite par les Cambodgiens *thvæu-bon kathin*.

(3) Voir plus haut la note consacrée à ce titre.

Lerya. Les femmes, ces jours-là, ne devaient pas aller par les rues, mais pouvaient, quand le roi passait, se mettre à leurs fenêtres. Les religieux allaient au devant de lui et le recevaient à quelque distance de leur temple.

Les ambassadeurs étrangers étaient reçus avec magnificence, et le roi aimait à les faire assister aux jeux qui se donnaient avec de jeunes éléphants dressés pour amuser et divertir le peuple et la cour (1), aux danses des femmes du palais et aux feux d'artifices qu'il faisait tirer. Il les recevait dans une grande salle, assis sur un trône élevé, vêtu d'habits magnifiques et ne leur répondait, — comme cela avait alors lieu au Siam, au Cambodge, au Pégou et en Arakan, où les rois paraissaient seulement à une fenêtre, — que par l'organe de son premier ministre (2).

Géraerd van Wusthof raconte que la lettre du général de sa Compagnie à Batavia qu'il apportait fut reçue par un haut dignitaire qu'il nomme *tévinia*, et placée sur un plateau d'or, sous un baldaquin doré, très élevé, qui se trouvait dans la plus grande des barques à quarante rameurs qu'on avait envoyées de la capitale les attendre à un mille et que c'est ainsi qu'elle fut portée au roi. Ce cérémonial est exactement celui que décrivent les membres de l'ambassade que Louis XIV envoya au roi de Siam, et à peu près celui que le major Symes et le capitaine Hiram Cox, ambassadeurs de la compagnie des Indes anglaises à la cour des Birmans en 1795 et 1796, ont noté dans les relations qu'ils ont laissées.

Le P. Marini raconte encore que le roi d'Ava, à l'occasion d'une province laotienne occupée par ses troupes et qui ne voulait plus lui payer tribut, avait envahi le Laos, au cours du xvi^e siè-

(1) On a vu plus haut que ces jeux n'étaient pas toujours sans danger et que le roi Pôthisath-réach y périt en 1548, devant un ambassadeur qu'il avait voulu divertir.

(2) A la même époque, le Grand-Moghol tenait ses audiences à Delhi ou à Agra dans une magnifique salle dite *Divan-i-Am* et ne se montrait que dans une *logia* placée au-dessus de la grande table de marbre sur laquelle les ministres étaient assis. Il ne recevait pas de la main à la main les lettres que lui apportaient les ambassadeurs, mais seulement de la main de son grand vizir. Toutefois, il leur parlait, les interrogeait et permettait parfois qu'ils l'interrogeassent. Il en était de même à la cour du roi de Perse.

cle, s'était emparé de la capitale et en avait emmené un grand nombre d'habitants. Ce fait n'est pas relaté dans le récit que j'ai abrégé plus haut, pas plus d'ailleurs que ce qui suit. Les Laotiens prisonniers au Pégou, mécontents de leurs maîtres, auraient décidé leur soulèvement et, au jour fixé, pris partout les armes. Mais au lieu de s'emparer de Pégou, ce qui leur était facile (?), ils auraient regagné leur patrie et, après avoir battu leurs ennemis chez eux, les auraient encore battus au Laos d'où finalement ils les auraient chassés. Revenus à Vieng-Chant, leur pays, que les armées du Pégou avaient occupé plusieurs années, les Laotiens se seraient remis sous l'autorité de leur roi. Ces événements importants auraient eu lieu au commencement du xvii^e siècle ou à la fin du xvi^e. Le P. Marini ajoute que le roi d'Ava avait décidé d'envahir le Laos, mais que sa mort prévint l'exécution de ce projet.

Son successeur, adoptant une autre politique, aurait désiré que le roi des Laotiens lui rendît hommage chaque année et lui envoyât un bel éléphant. Il en fit faire la proposition, mais le roi, considérant à juste droit cette proposition comme une injure tendant à le faire passer pour vassal du roi d'Ava, s'en montra très indigné ; il fit retenir à Vieng-Chant les ambassadeurs pégouans qui la lui avaient apportée et fit enlever par ses troupes les munitions de guerre que le roi défunt avait amassées à la frontière en vue de la campagne qu'il préparait. Le P. Marini et les marchands hollandais relatent encore qu'au xvii^e siècle on se rendait du Cambodge et du Siam au Laos, à Vieng-Chant, pour y étudier la loi du Bouddha et en entendre les commentaires (1).

Le commerce n'était pas considérablement développé ; cependant, il se faisait assez régulièrement, plus aisément et avec plus de sécurité qu'on ne serait porté à le croire : les Laotiens allaient au Siam avec des charrettes mais se plaignaient

(1) La loi des *barachik* ou des religieux coupables et punissables d'expulsion (*expulsables*) qui est en vigueur au Cambodge et que j'ai donnée dans mes *Codes Cambodgiens*, au chapitre *Chhbap tumnim pi bauran*, a été rédigée au xvii^e siècle par un comité de religieux parmi lesquels figuraient deux religieux laotiens qu'on semble avoir fait venir tout exprès de Lan-Chéang ou Vieng-Chant.

d'y être mal reçus et traités en sauvages par les Siamois qui se disaient plus civilisés. Les Chinois venaient, tous les deux ans, trafiquer dans une ville située sur la mé Kok qui est un affluent du Mékong, rive droite, et à Xieng-hai que les Hollandais nommaient Mœun-Wac ; les Siamois venaient tous les ans, en grand nombre et troquaient contre de l'or, leurs étoffes rayées très admirées des Laotiens et surtout des Laotiennes. Ils commerçaient aussi avec le Cambodge dont, disent les Hollandais, « ils ne pouvaient guère se passer » et le Cambodge tirait d'eux une grande quantité de matières premières, du coton surtout.

Les Hollandais racontent que l'impôt, provenant du pays d'Attopeu où l'or était extrait des rivières, était payé en or (poudre d'or assurément) et produisait chaque année deux piculs, soit 120 kilogrammes d'or.

Le royaume n'était pas isolé ; il recevait fréquemment les ambassadeurs des rois voisins ; d'Ava avec lequel les Laotiens étaient en mauvais termes depuis la dernière guerre au commencement du ^{xvii}^e siècle ; du Tonkin malgré la guerre que les Annamites avaient faite aux rois de Vieng-Chant et qui leur coûta tant d'hommes (1) ; du Siam qui rêvait déjà de conquérir ce pays et qui, en attendant, le voulait comme allié contre les Pégouans ou les Birmans qui étaient successivement en guerre avec lui (2) ; enfin du Cambodge avec lequel les Laotiens étaient en constantes relations commerciales et religieuses, et bien qu'il existât un certain froid depuis trois ans déjà, quand Géraerd van Wusthof fut chargé par l'obaréach de Vieng-Chant d'entreprendre officieusement le rapprochement des deux souverains dont les prédécesseurs s'étaient autrefois juré, dans l'île de Saxenham, amitié éternelle pour eux et leurs descendants.

Le Laos était alors un royaume puissant, il n'en faut pas douter, bien que n'ayant aucun débouché sur la mer dont il était

(1) L'ambassade qui arriva à Vieng-Chant le 10 mars 1642 fut très mal reçue et obligée de repartir de suite.

(2) Celle qui arriva le 2 mai 1642 fut si mal accueillie que ses membres reçurent l'ordre du roi de ne pas partir sans son autorisation et furent mis sous la surveillance de la police. L'ambassade laotienne ne fut pas mieux traitée au Siam, disent les Hollandais, « ces deux nations se jalousant l'une l'autre ».

fort éloigné. Sa frontière, au nord, était la province Yun-nan et, au sud, selon les Hollandais de la mission van Wusthof, « Basak, l'extrême frontière du pays de Louwen » Il est évident que tout le pays situé au-dessous de Basak ou Champasak (non celui que nous connaissons mais le vieux Basak qui était un peu au-dessus), appartenait au Cambodge (1).

Le Laos, — émancipé des Chinois au ^{vi}^e siècle et constituant au nord de Vieng-Chant les principautés qui avaient reconnu autrefois la suzeraineté des rois cambodgiens, sans cependant perdre toute leur indépendance, — paraît avoir été un vaste empire sous une monarchie qui a duré plusieurs siècles et sous une série de rois dont nous connaissons incomplètement la succession. Il ne faut pas oublier que c'est presque de notre temps, après la prise et la destruction de Vieng-Chant par les Siamois en 1828, que Basak qui avait été, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, une province laotienne devint une sorte de royaume dépendant du Siam : il ne faut pas davantage oublier que Luâng-phrah-Bâng qui avait été capitale du Laos et à laquelle les rois du ^{xvi}^e siècle avaient préféré Vieng-Chant plus centrale, redevint un royaume, et que se réfugièrent d'autres petits Etats qui n'avaient gardé de leur indépendance de jadis qu'un très vague souvenir, probablement perpétué par les villes qu'habitaient leurs *chaus*, princes, ou gouverneurs qui travaillaient à devenir rois et qui, déjà, se succédaient dans la même famille.

En fait, le royaume du Laos se trouvait gouverné au ^{xvii}^e siècle par un roi descendant d'une famille de rois d'origine laotienne, thaye peut-être. Il comprenait toutes les principautés échappées à l'hégémonie cambodgienne à la suite des événements qui avaient amené un changement de monarchie et de religion au Cambodge. Peuplé de Laotiens, ayant absorbé un fort élément thaye, le royaume laotien s'était reconstitué indépendant.

Le même fait s'était produit au Champa (l'Annam actuel).

(1) Dans ces conditions, quand le roi de Lovêk, — comme le nomment les Cambodgiens qui semblent oublier que le roi chassé n'est pas le seul roi cambodgien qui ait eu sa capitale à Lovêk, — se fut réfugié à Sùng-Trêng, il n'était pas sorti du Cambodge et n'était pas au Laos.

Peuplé de Chams qui n'avaient pas fui le sol conquis par les Annamites et d'Annamites (Tonkinois) qui, le voyant dépeuplé par les guerres et conquis par leurs armées, étaient venus s'y établir, le vieux royaume s'était reconstitué sous un prince annamite, vice-roi qui s'était rendu indépendant du Tonkin et qui trouvait certainement de l'appui dans le peuple cham, annamitisé il est vrai, mais qui n'avait pas oublié qu'il avait été libre sous des rois de sa race.

Une autre chose ressort encore de ce qui précède, c'est que le fond de la nation laotienne était laotien, que les Thays, venus plus tard, ont fini par éloigner, étant mieux doués, par thayeriser les Laotiens, et par leur imposer leur langue, leur civilisation, sinon leur physique et leur physionomie qui sont plus distingués.

Voisin du Cambodge, s'étant trouvé indépendant au ^{xiii}^e siècle, ayant des relations constantes avec ses voisins, — les Khmêrs surtout par le fleuve, -- le Laos était donc un Etat relativement considérable et par son territoire et par sa civilisation. Je ne pouvais pas donner une idée des peuples voisins du Cambodge, sans signaler son développement, avant de parler des Champas qui, déjà, cessaient d'être une puissance.

2. — Les Champas ou Chams.

Les *Champas* ou Chams, — ces éternels ennemis de l'Annam, parfois alliés des Cambodgiens, le plus souvent également leurs ennemis, qui tant de fois avaient envahi les provinces annamites et le Cambodge, qui, démembrés de cinq de leurs provinces septentrionales annexées à l'Annam, pirataient sur les côtes et ne cessaient d'excursionner partout, — les Chams n'existaient plus guère à la fin du ^{xvi}^e siècle. Ils avaient officiellement changé de religion au ^{xiv}^e siècle, s'étaient convertis au mahométisme prêché dans leur pays par des missionnaires venus de Java depuis deux cents ans ; ils venaient de perdre une bonne partie de leurs provinces, y compris celle de Hùé où se trouvait leur capitale, Chiem-cham, et celle de Thanh-hoa où se trouve Tourane.

Ils avaient attaqué les côtes de l'Annam en 1361, la préfecture de Lam-binh en 1365, battu l'armée annamite, mais finalement

ils avaient été repoussés et poursuivis jusque dans leur pays (1366-1367).

En 1371, sur le conseil de la mère d'un ancien usurpateur annamite, ils avaient pillé la ville de Dai-an située à l'embouchure de la rivière de Hùé. — En 1373, ils avaient envahi la province de Hùé elle-même, mais battus, repoussés, ils s'étaient enfuis et les Annamites les avaient poursuivis et massacrés jusque dans les rues de Cha-ban, leur capitale. — Leur flotte avait été dispersée, détruite par un ouragan en 1377.

Ayant proclamé roi d'Annam un prince captif annamite qui avait épousé une princesse chame, et l'ayant installé dans la province autrefois chame de Nghê-an, les Annamites étaient accourus et les avaient défaits en plusieurs rencontres. — Ils avaient encore été battus en 1382 dans la même province, dans une sanglante bataille navale et leur roi y avait été tué. — En 1383, en 1384, ils avaient encore été défaits et sur terre et sur eau. — On les avait vus revenir en 1385 et pousser leurs incursions jusqu'aux portes de Hanoï, battre l'armée qu'on leur avait opposée et ravager pendant six mois les provinces tonkinoises du sud. Repoussés, ils avaient, en 1390, attaqué la province de Thanh-hoa. Ils en avaient été chassés et leur roi avait péri. Ils l'avaient remplacé par le général qui avait sauvé leur armée.

Ils avaient, en 1393, battu une reconnaissance militaire annamite qui avait paru sur la frontière du Champa.

Attaqués en 1403, alors que la succession de cet ancien général devenu roi causait quelques troubles, ils avaient été vaincus encore. En 1404, Cha-ban, leur capitale, la seule citadelle qui ne s'était pas rendue les avait sauvés d'un désastre complet, et l'armée annamite affamée autour de la ville avait été obligée de lever le siège.

Comme ils ne cessaient point de piller les côtes, de faire des incursions sanglantes hors de leur territoire et qu'ils avaient beaucoup d'amis parmi les habitants de leur race restés dans les provinces tombées sous le joug annamite, le roi d'Hanoï, Lê-nhan-tông (1), résolut de les ruiner définitivement.

(1) Lê-nhan-tông régnait de 1443 à 1460.

3. — L'Annam-Tonkin.

L'Annam sortit de sous le joug chinois en 1428, alors qu'à Péking la dynastie nationale des Ming venait de renverser celle des Tartares-Moghols. Dévasté par les armées chinoises, mis en coupe réglée par les mandarins, par les commerçants chinois qui derrière les armées étaient venus, le pays d'Annam se trouvait très opprimé. Deux princes, le fils cadet de Trân-nghê-tông, le huitième roi de la dynastie des Trân, nommé Ngoi (Gian-dinh), et Trân-qui-Khoang (Trung-quang-Dê), neveu du précédent et petit-fils de Trân-Nghê-tông, proclamés, le premier en 1407, le second en 1410, par des bandes insurgées, compétiteurs ennemis, avaient bien lutté contre les Chinois, mais ils avaient été battus. Le dernier, livré aux Chinois, s'était suicidé en route.

La cause de ces princes était la cause de la nation, mais il ne semble pas que celle-ci, — une fois vaincue dans la personne des usurpateurs Thô-qui-Ly et Ho-han-Thuông qu'elle préférait alors aux rois de la dynastie des Trân, — se soit de tout cœur ralliée à eux après la défaite et la disparition des Hô.

Les exactions dont les Annamites étaient victimes, les innovations cadastrales qui les froissaient et surtout l'ordonnance de 1414 qui obligea les hommes à porter les cheveux longs comme les Chinois (1), qui défendit aux femmes de se tatouer et qui leur commanda de porter des habits courts à larges manches, les souleva contre l'autorité chinoise. Il semble bien que, vers cette époque, le gouverneur chinois songea à profiter de ce mécontentement pour prendre la cause des Annamites en main et s'emparer de l'Annam après en avoir renvoyé les troupes chinoises. Ce complot, s'il existait, avorta et le gouverneur chinois fut rappelé.

Mais ce qui n'avait pu se faire avec lui et par lui se fit sans lui et par un autre. Un grand mandarin de l'ancienne cour qui n'avait pas voulu se soumettre, Lê-Lœui (ou Lê-Li) réunit tous les ennemis de la domination chinoise, et commença (1417) une guerre de surprises qui exaspérait les Chinois et leur coûtait

(1) Au ^{xvii}^e siècle, les Annamites portaient encore les cheveux longs et flottant sur les épaules et sur le dos. — Voyez les gravures qui illustrent l'ouvrage de Tavernier, *Recueil de plusieurs relations et traités* etc., qui parut à Paris en 1678.

beaucoup de monde. Il perd des batailles, il en gagne ; sa famille est prise et égorgée ; il est désespéré, il défaille un instant, mais reprend courage, attaque de nouveau avec colère, avec fureur et bat l'ennemi, puis se fait encore battre par lui. Qu'importe ! La guerre de l'indépendance dure dix ans, mais Lê-Lœui a rejeté les Chinois hors des frontières, et l'Annam est libre en 1428 et libre par lui. Il se fait alors roi d'Annam et fonde sa dynastie, celle de Lê qui donna vingt-cinq rois et régna 364 ans, de 1428 à 1791.

Couronné à Dong-do, qu'on nommait aussi Ké-chœui et qu'on devait appeler plus tard Hanoï, qu'il nomma Dông-kinh (1) (capitale de l'est), Lê-Lœui prit le nom de Lê-thuân-Thiên. Affirmant qu'il n'y avait plus de descendant de la famille royale des Trân, il se fit reconnaître roi de l'Annam par l'empereur de la Chine.

Il déclara d'abord la guerre à quelques tribus sauvages du nord, les vainquit, puis s'occupa de réorganiser le pays en s'inspirant des méthodes chinoises et en entreprenant, au nom du peuple annamite, quelques-unes des réformes que les Chinois avaient tentées et, en partie, réalisées. Entre temps, il dut dégrader son fils qui s'avilissait par une vie de dérèglements odieux.

Ses successeurs marchent sur ses traces, combattent les Champas qui, bien qu'ayant envoyé saluer Lê-Lœui, reprennent les armes à chaque instant pour piller les côtes. Les provinces du sud luttent contre les dix petits Etats semi-sauvages qui entourent l'Annam et qui sont parfois poussés sur le royaume par des raisons que nous connaissons mal, que l'histoire n'a pas enregistrées et qui, toujours, dévastent et pillent.

Cependant, sous ces rois Lê, le pays s'organise, les provinces se disciplinent et l'instruction se répand ; des canaux d'irrigation sont creusés, des solitudes immenses sont défrichées et données aux cultivateurs ; les vaisseaux de commerce étrangers, chinois, malais, sont chaque jour plus nombreux dans les ports de l'Annam, et les victoires remportées sur les Champas permettent aux

(1) C'est de ce nom, étendu au pays dont Hanoï était la capitale, que les Européens ont fait Tonkin.

Annamites de s'annexer peu à peu toutes les provinces du royaume ennemi.

L'Annam devenait une grande et redoutable nation, bien armée, ayant pour elle l'avenir, lorsque, moins de cent ans après la fondation de la dynastie, sous le septième roi, tout se corrompt car le prince est odieux. Un général prend les armes, se met à la tête des révoltés, s'empare de la capitale, et le roi s'empoisonne (1509).

Le général Uinh se proclame roi, mais l'Annam entier ne l'accepte pas ; sept révoltes éclatent coup sur coup de 1510 à 1516, et Uinh est, en 1517, tué par un chef de conjurés.

Le nouveau roi ne règne pas sans difficultés : il a aussi des soulèvements à dompter, des rébellions à vaincre. Cependant il triomphe de tout, mais son successeur retrouve les mêmes embarras, s'enfuit de sa capitale, y rentre (1517), s'y retrouve menacé et voit éclater une terrible animosité entre les chefs militaires qui ne lui obéissent plus que de très mauvaise grâce. L'un de ces chefs, Mac-dang-Dong, l'emporte sur tous, gagne la confiance du roi Lê-chiêu-Tông, bat les autres chefs qui, se disant toujours fidèles au roi, tiennent la campagne et les oblige, après avoir été battu lui-même, à fuir loin d'Hanoï. Le roi lui confère le plus haut grade et la plus grande puissance, et Mac-dang-Dong se trouve le maître du royaume et du roi. Le roi a peur de lui et s'enfuit en 1522, de sa capitale, car après s'être entièrement confié à Mac-dang-Dong, il redoute son ambition. Celui-ci le poursuit, le reprend (1523), le ramène à Hanoï, le fait périr et le remplace par le prince héritier, Lê-cung-Hoang. C'est lui qui gouverne, qui commande, qui exerce tout le pouvoir royal, mais, de même que nous avons vu plus haut Hô-qui-Ly hésiter à se faire roi, il hésite à son tour. Enfin, à la mort du vieux souverain qu'il a fait étrangler dans sa prison, il entre chez le jeune roi, lui fait signer un acte d'abdication en sa faveur et crée une dynastie d'usurpateurs. Cette famille, sous quatre rois, gouverne le royaume pendant vingt ans et continue, longtemps après sa chute, jusqu'en 1592, de troubler l'Empire avec ses revendications et ses partisans.

A cette époque, le général Nguyễn-Kim entreprend de remettre sur le trône le descendant des Lê. Il va le rejoindre à Thanh-

hoà alors Tay-kinh, réorganise l'armée, le proclame roi, et le ramène à Hanoï d'où le dernier des Mac est expulsé.

Il reçoit le titre de *chua*, c'est-à-dire seigneur, chef du gouvernement. Il est aussi puissant que l'ont été Hô-qui-Ly et Mac-dang-Dong, avant d'usurper le trône et, sous lui, sous ses successeurs, les Nguyễn et les Trịnh gouvernent non seulement le royaume, mais le roi. Cette autorité suprême, au-dessous du roi qui n'est plus qu'un prince fainéant, une sorte d'idole en laquelle survit la puissance mystique royale, alors que le pouvoir réel réside en le *chua*, cette autorité suprême réelle rencontre des jaloux, des adversaires décidés. On ne peut attaquer en face celui qui la détient parce qu'il est trop puissant, on l'empoisonne (1546), mais la fonction survit en la personne de son gendre d'abord qui reçoit le titre de *chua* et continue de lutter contre les Mac qui se sont taillé une principauté dans la région de Cao-bâng, là même où jadis le royaume éphémère des Nung s'était formé. Ce pays qui a toujours vécu quasi-indépendant, qui est peuplé d'une race autre que celle des Annamites, qui a gardé le souvenir du royaume, qui s'annexa jadis le Quang-si et le Quang-tông, est bien préparé pour les recevoir. Il subit difficilement l'autorité des rois annamites qui règnent à Hanoï et préfère avoir ses seigneurs à lui. Les Mac y règnent de l'an 1592 à l'an 1660, toujours avec l'espoir de reprendre bientôt tout le royaume sur lequel règnent les Lê et que gouvernent les *chuas*.

Alors que le gendre de Nguyễn-Kim, Tranh-Kiem, prend sans droit le titre de *chua* à Hanoï, son fils Nguyễn-Hoang prend avec plus de raison, mais également sans droit au sens des coutumes annamites (si le titre n'est pas confirmé par le roi), le titre de *chua* dont il prétend hériter de son père. Mais il n'est pas satisfait parce que son père était *chua* unique et que, maintenant, il y a deux *chuas* ; il réclame et le roi lui donne le titre de *vuong*, « prince », ce qui le place au-dessus de son beau-frère.

Cependant les *chuas* Trinh sont les *seigouns* de ces *mikados* que sont les rois fainéants d'Hanoï et le pouvoir réel est bien dans leurs mains. Ils gouvernent le royaume et le roi. Les *chuas-vuongs* ou Nguyễn sont jaloux et ne peuvent gouverner le Tonkin, se rabattent sur le Champa qui vient d'être annexé à l'Annam. Ils s'en font les seigneurs, et déclarent la guerre aux Trinh qui sont

les seigneurs du Tonkin, et le Champa se trouve reconstitué sous un prince qui n'est pas de la race des Chams mais qui combat le pays d'où sont venus les Annamites. Le peuple, maintenant fait de Chams demeurés sur leurs rizières et d'Annamites immigrés sur les champs demeurés sans propriétaires par suite du départ de ceux d'entre les Chams qui n'ont pas voulu se soumettre et qui sont partis, le peuple se presse autour de son prince pour lutter contre le roi d'Hanoï.

4. — L'Inde.

La *Perse*, jusqu'à l'Euphrate, le Kurdistan, la Géorgie, l'Arménie, avait été conquise par Timour-Leng (Tamerlan), descendant par les femmes de Gengis-Khan, à la tête d'une armée considérable composée de plusieurs nations, mais dont les Tartares, les Moghols et les Turcs formaient la majorité. Ce souverain avait entrepris la conquête de l'Inde en 1398, passé les monts, pris les villes qu'il rencontrait, passé les fleuves sur des ponts de bateaux, fait 100.000 prisonniers qu'il avait fait égorger devant la ville de la cité de Delhi parce qu'il craignait qu'ils ne brisassent leurs liens pendant la bataille et ne se joignissent à ses adversaires. Il s'était emparé de Delhi et avait parcouru tout le Bengale, puis, satisfait d'avoir été plus loin qu'Alexandre, il était rentré dans son royaume avec son armée chargée de butin. Les Hindous se souviennent de lui comme d'un monstre et l'ont nommé le *prince destructeur*.

Derrière lui, Mohamed ou Mahmoud-le-Patan, shah de Delhi, remonté sur son trône, y était mort en 1413. Une autre dynastie s'était emparé du pouvoir, celle des Khsir-Saiyad, et l'avait gardé jusqu'en 1451. Celle des Patans de Lodi l'avait gardé soixante-six ans, et l'Inde du nord était tombée sous le joug de la grande dynastie des Moghols qui plus tard devait la gouverner presque tout entière, imposer sa suzeraineté à presque toute l'Inde du sud, puis, après avoir jeté les plus beaux éclats de civilisation, s'éteindre sous le poids des abus de toutes sortes, des crimes et des révoltes, des désunions de famille et des parricides, puis tomber entre les mains des Anglais qui, maintenant, protègent les princes et les pensionnent.

Au xvi^e siècle, le grand Akbar régnait à Delhi, commandait à

l'Inde. Il organisait judicieusement son empire, l'administrait avec sagesse et se présentait au monde comme un prince juste, tolérant, aimant le bien, le beau, et songeant aux peuples qu'il gouvernait, quand il traçait de belles routes bordées d'arbres à fruits qui procuraient de l'ombre aux voyageurs, quand il creusait des canaux qui vidaient le Gange et portaient ses eaux dans les rizières et dans les champs, des bassins immenses qui étaient des réservoirs d'eau contre les années de sécheresse, et des bassins plus petits pour les villages les moins importants. Ce Moghol, — le plus grand homme de sa race, parce que s'il fut conquérant, fut aussi et surtout législateur, philosophe, tolérant comme ne le sont point les mahométans, comme l'ont été très peu de princes chrétiens, — ce moghol mourut en 1605. Il revit à Agra, la belle capitale qu'il avait créée, dans le merveilleux palais de marbre blanc de Jaipour, qui est au centre du fort rouge qui domine la Jumna. Il avait conquis le Râjapoutana, le Bengale, le Guzarati, le Sindh, le Kashmir, le Kandahar et cependant, malgré le sang qu'il avait répandu et les larmes qu'il avait fait couler, il fut regretté autant des indigènes qu'il avait vaincus et soumis à son autorité que des conquérants qu'il avait conduits au carnage, au pillage et à l'incendie.

L'Inde du xvi^e siècle n'avait plus alors de relations suivies avec l'Indo-Chine dont elle avait cependant autrefois couvert les côtes de ses colonies et qu'elle avait civilisée. Le Cambodge surtout qui avait, en s'inspirant d'elle, porté si haut la civilisation aryenne avait, — en abandonnant la religion brahmanique qui refflorissait dans l'Inde du nord et dans l'Inde du sud, — rompu avec le Dekkan, son éducateur, dont il avait reçu les caractères sanscrits et dont il suivait les modes calligraphiques. Il achevait d'absorber la descendance des immigrants qui se fondait en la foule indigène. N'ayant plus de rapport avec l'Inde redevenue brahmanique, avec Java devenue mahométane, le Cambodge, avec les petits Etats dont il avait été suzerain, c'est-à-dire l'Indo-Chine de civilisation aryenne, se trouvait isolé, car il n'avait plus d'autre vue sur le monde que celle qui lui permettait de voir Langka (Ceylan), où la religion bouddhique s'était définitivement établie et prospérait.

L'état de guerre qui, du xiii^e au xvi^e siècle, fut celui de l'Indo-

chine, ne permettait pas aux nations de religion bouddhique, qui s'entr'arrachaient des lambeaux de terre et des masses d'habitants, de maintenir et développer le goût des lettres, des sciences et des arts que ses relations avec l'Inde lui avaient donné. Et l'Indo-Chine, le Cambodge, — la grande nation, — n'avait plus de relation avec l'Inde, son éducatrice. Dans ces conditions, le Cambodge bouddhique devait intellectuellement périr et il périt parce que c'est périr pour un royaume que de n'être plus compté pour rien par les autres nations,

5. — Les Européens.

Un événement, — bien plus considérable que tous ceux que nous avons vu s'accomplir, plus considérable que la chute de l'empire cambodgien et la disparition du royaume des Champas, parce qu'il devait avoir des conséquences extraordinaires, soit immédiates soit médiate, sur les Etats de l'Inde, de l'Insulinde, de l'Indochine, de l'Extrême-Orient, sur leur politique au jour le jour, sur leurs intérêts de race et leur civilisation, — fut l'arrivée des Européens qui devaient tout oser, tout bouleverser et presque tout prendre au cours des temps.

L'Extrême-Orient, la Chine principalement, surtout depuis les grandes guerres des Moghols et des Tarlares de Gengis-Khan, avait bien vu des hommes de l'occident qui s'étaient aventurés jusqu'au bout de la terre, à l'est, mais ils les avaient vus toujours peu nombreux, jamais groupés et, par conséquent, certainement capables de rendre des services aux rois dont ils visitaient les Etats, mais jamais en situation de se faire craindre, et redouter. Tels avaient été, dès le ^{xiii}^e siècle, quelques hommes aventureux comme le vénitien Marco-Polo, quelques moines comme le franciscain Oderic de Pordenone et bien d'autres encore, l'italien Nicolo di Conti le russe Athanax Nikitin, le génois Hieronimo di Santo Stefano qui ont écrit ou dicté leurs relations et tous ceux qui sont restés inconnus et n'ont point laissé trace d'eux.

Ces Européens hardis parvenaient aux Indes par la Palestine et la Perse ou bien par la Palestine et la mer Rouge, en Chine, par Constantinople, la Perse ou la Moscovie, la Tartarie et la Mongolie.

Ces voyages étaient longs, pénibles, toujours dangereux, conséquemment rares.

Mais quand, six ans après la découverte de l'Amérique (1492) par Christophe Colomb qui croyait avoir découvert les rives orientales de l'Inde, quand, dis-je, le portugais Vasco de Gama, ayant découvert en 1498 la route de l'Inde par le sud de l'Afrique, eut doublé le cap des Tempêtes, aujourd'hui de Bonne-Espérance, et eut abordé à Calicut (*Kali-Kuta*, temple de Kali) sur la côte du Malabar, une autre ère se levait pour le monde. Des races bien diverses qui ne s'étaient pas encore rencontrées allaient se trouver brutalement en présence avec leurs intérêts, leurs qualités et leurs passions politiques, religieuses, leur apteté commerciale.

Les Portugais, les Hollandais, les Anglais, les Français et les Danois furent bientôt si nombreux sur les côtes de l'Inde, de la presqu'île de Malaca, de Java, de Bornéo, en Arakan, en Birmanie, au Siam, sur les côtes du Japon et de la Chine, que les peuples et les rois indigènes durent compter avec eux.

Tous ces peuples d'Europe, se rencontrant en Extrême-Orient, se faisaient la guerre entre eux et souvent la faisaient aux princes indigènes. Parfois, des déserteurs ou des soldats, des marins libérés passaient d'une nation à l'autre et, souvent aussi, entraient au service des princes indigènes et leur enseignaient l'art occidental de la guerre. Les religieux qu'ils avaient avec eux ou qui venaient en Extrême-Orient soit par terre, soit sur leurs vaisseaux et pour leur propre compte, pour celui de leurs associations religieuses et par esprit de prosélytisme chrétien étaient souvent aussi hardis que leurs compatriotes guerriers et marchands. Ils s'enfonçaient plus avant dans les royaumes et préparaient leur envahissement. Cependant, les plus aventureux Européens étaient les déserteurs, les aventuriers portugais et espagnols qui allaient au hasard, devant eux, soit isolés, soit en bande.

Ténasérim était alors l'un des ports les plus importants de l'Indochine, surtout du Siam qu'il ouvrait sur le golfe du Bengale. Il n'y avait pas trois ans que Vasco de Gama, ayant doublé le cap des Tempêtes, était apparu à Calicut, sur la côte du Malabar, que les Portugais montraient leur pavillon à Ténasérim.

Amérigo Vespucci les y signale en 1501 et nous avons des relations de voyages, — celles du Romain Ludovico de Varthema en 1503, celles du Portugais Tristan de Acunha en 1506, — qui nous enseignent que ce port était l'un des plus fréquentés, par les Européens. Trois ans plus tard, un autre Portugais, Diégo Lopez Sigueira, s'aventure dans la mer de Malacca, touche le sultanat de ce nom, passe devant l'île de Singapuri qu'il signale et pénètre dans le golfe de Siam. Derrière lui, vient Albuquerque qui reconnaît l'importance commerciale et stratégique de Malacca, tente de s'en emparer en 1509, et s'en empare effectivement en 1511, le 24 février.

Ce conquérant, vice-roi des Indes pour le compte du roi des Portugais, envoie au Siam son lieutenant Duarte Fernandez qui, par le Ménam, remonte jusqu'à Ayuthyéa peu de temps avant l'incendie qui, disent les chroniques siamoises et la tradition, consuma 100.000 maisons de la ville (1), sous le roi Chaya-râjâ-dhirâjâ. Il en revient par terre, avec une ambassade que le roi envoie à Malacca, au vice-roi des Indes, passe à Ténasérim et suit la grande route que les armées thayes ont suivie quelques années avant pour aller combattre le sultanat détruit par les Portugais.

En 1517, un autre de ses lieutenants, Fernao Pérès de Andrade, parvient en Cochinchine (l'Annam actuel), que le Vénitien Marco Polo avait visitée au ^{xiv}^e siècle et connue sous le nom de Çampa, après les Arabes qui lui donnaient celui de Zenf.

En 1539, Fernandez, Mendez Pinto parcourt les côtes de Java, Sumatra, le pays des Batas, les côtes de la presqu'île de Malacca et visite Ligor et Patani. De là, en mai 1540, il part avec Antonio da Faria pour reconnaître la côte méridionale du Champa. Il aborde à Polo-Condor qu'il note être par 8° 20 au nord de la Ligne et à la hauteur des bouches du fleuve Cambodge. Il remonte ce fleuve pendant six lieues, aborde dans une île qu'il nomme de Camboja, en un lieu qu'il appelle Bralapisan et que je ne puis identifier. Il reconnaît la rivière qui sépare le Cambodge du Champa ; suit la côte du Champa jusqu'à une autre

(1) C'est beaucoup. Jamais Ayuthyéa n'a eu 400 ou 500 mille habitants. Je crois qu'il faut lire ici 10.000 maisons.

rivière qu'il nomme Toobasoy et qu'il dit être à dix-sept lieues de la frontière du Cambodge, dans le Binh-thân par conséquent. Il remonte vers le nord et double le cap que, dit-il, les indigènes nomment Tinacoreu (1), mais que les Portugais, qui ont déjà reconnu cette côte, ont nommé Varella. Peu de temps après, Antonio da Feria abordait à l'île d'Haïnam et s'y battait avec un corsaire chinois. Finalement, après vingt aventures audacieuses, il était fait prisonnier avec ses gens et mené de Nankin à Pékin, puis ramené au Quang-si.

Deux ans plus tard, Antonio da Féria, Mendez Pinto, et quelques autres compagnons, après avoir étudié ce qu'ils ont pu voir de la Chine, des pays traversés, se retrouvent libres à Martaban alors gouverné par un chauponhéa ou roi et qui fut, à cette époque, prise et saccagée par les Birmans (2).

Un peu plus tard, nous retrouvons Mendez Pinto au Japon.

En fait, les Portugais sont partout les maîtres du marché d'Extrême-Orient ; leurs vaisseaux parcourent toutes les mers depuis le cap des Tempêtes ou de Bonne-Espérance jusqu'aux îles du Japon. Aucun pays n'est inconnu d'eux dès le milieu du xvi^e siècle. Ils ont paru au Cambodge avec le P. Gaspar della Cruz en 1550, avec les P. P. Loïs Cordozo et Juan Madeira en 1553, qui y sont venus de Goa sous le règne du roi Rama préah Chant-réachéa, avec les P. P. Lopez et d'Azevado en 1558. Le premier, après une absence de quelques mois, y reparait en 1560, sous le roi Barom-Intréa-réachéa qui régnait à Lovêk. Mais les missionnaires catholiques portugais ne viennent pas seuls au Cambodge, près d'eux paraissent des marchands, des matelots, des aventuriers, des déserteurs qui font ce qu'ils peuvent pour vivre. Quelques-uns d'entre eux s'y créent une situation importante, jouent un certain rôle politique, deviennent grands mandarins. On verra ci-dessous le rôle que Loïs Beloso joua, en 1594, au Cambodge, en assassinant l'usurpateur Râma Chœung-prey et en mettant sur le trône le prince héritier du feu roi et les hautes situations que ses compagnons, les Espagnols

(1) Probablement le mot malais *tanah*... terre des Coreu.

(2) La reine qui était fille du roi de Pégou fut prise avec ses quatre enfants.

Gonzalez, Blaz-Ruiz-Castillo, et le Portugais don Diego occupera ensuite.

La situation des Portugais s'affirme chaque jour davantage en Extrême-Orient, et, pour la conserver, ils luttent contre les autres peuples d'Europe dont les vaisseaux ont aussi doublé le cap de Bonne-Espérance et qui, maintenant, leur disputent l'empire des mers et les grands marchés de l'Extrême-Orient. Ils reçoivent mal un missionnaire français, le P. de la Motte, et surtout deux dominicains espagnols, les PP. Maldouat et de la Bastide, qu'ils font expulser. Le dernier est assassiné au moment de son embarquement et meurt, non « premier martyr de sa foi » au Cambodge, comme on l'a dit, mais victime de la haine des Portugais contre les Espagnols et surtout contre les inquisiteurs dominicains d'Espagne.

Ce sont principalement les Hollandais que les Portugais haïssent. En 1601, ils font massacrer au Cambodge une partie des équipages des vaisseaux hollandais, le *Harlem* et le *Leide*, que le roi avait d'abord bien accueillis et, par ce beau coup, se font les alliés des Malais musulmans que les nouveaux venus gênaient dans leur commerce.

Attaqués partout par les Hollandais qui, les premiers, avaient paru derrière eux, qu'ils détestaient comme hérétiques et comme alliés de l'Angleterre en Europe, mal soutenus, trahis par l'Espagne qui venait de s'annexer le Portugal et qui, enthousiasmée par les découvertes et les conquêtes faites en Amérique, par les flottes qui en ramenaient de l'or, négligeait leurs établissements de l'Inde orientale, les Portugais combattaient avec une énergie féroce. Le désordre se mettait parmi eux et les dispersait au travers des peuples indigènes dont ils devenaient les mercenaires des rois. Ils étaient plus d'un millier au service du roi des Birmans en 1548, et 360 au service du roi de Siam en 1550. On les trouvait partout où il y avait un roi en moyens de les payer.

Les Portugais n'étaient pas les seuls à désertir la cause de leurs nationaux pour prendre du service chez les princes indigènes. Beaucoup d'autres Européens faisaient de même et se vendaient en échange d'avantages parfois considérables. Alors surgissaient les froissements, les jalousies des mandarins, les violences des Européens se croyant lanternés, trompés, moqués,

puis les abus de pouvoir du roi; les violences des indigènes, les demandes d'indemnité et la guerre qui mettaient les Européens en présence des indigènes moins bien armés qu'eux. Nous verrons par la suite une action de guerre à Phnôm-Pénh entre les Hollandais et les bandes du roi du Cambodge.

Mais c'étaient surtout les compagnies de marchands qui devaient jouer en Extrême-Orient un rôle considérable et désagréant. Au commencement du xvii^e siècle, les Portugais sont seuls encore; leur vice-roi Albuquerque s'est emparé de Chaus, de l'île de Tiçuiarin ou des « trente villages » et de Goa, la capitale (1510), et cette action lui a donné tout le commerce de la côte. Il s'est emparé de la ville de Malacca dans la presqu'île aujourd'hui nommée de ce nom et les princes de la presqu'île de Java, de Sumatra, de l'Indochine sont venus à lui. Il s'est emparé de la ville d'Armuz sur les côtes de la Perse et par elle, il monopolise tout le trafic du golfe Persique et de la mer d'Annam. Un peu plus tard il prend l'île de Diu, sur la côte de Guzerati et met la main sur la côte hindoue de l'ouest. Les comptoirs ou les possessions des Portugais s'étendaient alors de la Perse à l'extrémité sud de l'Inde, au cap Comorin et comprenaient Baréachi, Surat et les îles de Basseim où est aujourd'hui Bombay et de Salcette achetées au Guzerat, d'Ornor, de Canaor, de Calicut le premier port de l'Inde où Vasco de Gama avait abordé, de Cochîn, de Koulân-basse-ville. Sur la côte de Coromandel, ils possédaient Nagapatnam, un village dont ils avaient fait une ville fortifiée, San-Thome qui est aujourd'hui Madras, et les côtes de l'île de Ceylan leur appartenaient. Ils étaient bien en vérité les rois de l'Asie. Mais ces rois avaient des ennemis et ces ennemis étaient les autres peuples de l'Europe. Leurs missionnaires avaient fondé des chrétientés bien loin de leurs possessions et l'Inde d'aujourd'hui est couverte des ruines des églises bâties par eux. Mais leurs opérations ne se bornaient pas à la Perse et à l'Inde. Ils fréquentaient déjà au xvi^e siècle de l'ère européenne les îles du Japon et les côtes de la Chine, celles de Java, de Sumatra, d'Haïnam et, dans notre Indochine, celles de Martaban, de Ténasérîm, de Birmanie, du Siam et du Cambodge. Jusqu'à Chéang-May on trouve des Portugais. Ils avaient, en 1600, seuls encore, le commerce de tout l'extrême-orient avec

l'Europe et se trouvaient souverains de trente villes fortifiées qui faisaient trembler les princes hindous et indonésiens et qui leur permettaient d'être partout puissants, riches et d'enrichir leur pays.

C'est alors que furent fondées les compagnies de commerçants anglais en 1601, hollandais en 1602, français en 1604, danois en 1612 et que d'autres Européens passèrent partout où les Portugais avaient paru et dans bien des pays où ils n'étaient pas encore allés. Mais cela est du xvii^e siècle et nous n'y sommes pas encore arrivés.

CHAPITRE III

DE LA PRISE DE LOVÈK EN 1585 A NOS JOURS.

1. — Préah Rama-Chœung-prey (1594-1595).

On a vu plus haut que l'ancien roi du Cambodge, préah barom Eyntho-réachéa (préah Sotha), avant même que la ville de Lovék fût investie, avait pris la fuite, laissant à l'obayuréach Srey-Sauryopor (1), qui venait de vaincre les Siamois à Amarati (Babaur), le soin de la défendre. Il avait, avec sa famille, été rejoindre son fils aîné, le roi Chey-Chœttha qui, de son côté, ayant reculé devant l'armée siamoise venant du sud, s'était retiré à Srey-Sa-chor (2), avec son jeune frère, le chauponhéa Tan, et deux Européens.

Peu de temps après, la famille royale, ne se sentant pas en sûreté à Srey-Santhor, avait quitté cette capitale et s'était rendue à Sting-trêng (3). Ce centre n'était peut-être pas laotien à

(1) Du skt *upayurdja*. — Ce titre désigne constamment un prince non héritier, quoique le premier des princes, soit un prince descendant du trône; soit un prince qu'on veut en éloigner.

(2) Aujourd'hui et depuis longtemps déjà Srey-Santhor. Cette ville est la Sistor des auteurs espagnols et portugais du *xvii^e* siècle. Elle était alors la capitale du Cambodge, un centre commercial important, et comptait 90.000 habitants. Son nom de Sistor, exactement Sithor lui venait d'un troisième nom qui lui était alors donné (*Srey-Sa-chor*, *Srey-Santhor*, *Sithor*) et qui a survécu dans les noms *Sithor-chhvêng* ou de gauche, *Sithor-sdam*, ou de droite, et *Sithor-kandal*, ou du milieu, qui distinguent trois districts situés à l'est de la province de Khsach-kandal. — Cette ville était située au sud du lac ou *boeng* Sithor, à l'est du *boeng* Takong et au nord d'un *prék* ou rivière qui coupait la route de cette capitale à Lovéa-Em, ville située en face de Châdo-moukh ou Phnôm-Pénh. — La distance à vol d'oiseau et par dessus le Mékong, entre Sithor et Phnôm-Pénh est exactement de 30 kilomètres.

(3) Et non, comme l'a dit M. Cabaton, à la cour du roi du Laos, c'est-à-dire à Vieng-Chant. — Voy. dans *Revue Indochinoise* de décembre

cette époque mais, situé au delà des rapides de Sâmbok-Sâmbor et de Préah-Tapéang (Patang), il n'avait guère de relations avec le Cambodge et l'élément laotien qu'on y trouvait nombreux l'emportait assurément sur l'élément cambodgien (1).

Les chroniques donnent de ce départ pour Stîng-trêng une autre cause ; elles racontent qu'un préah vongsa nommé Rama-Chœung-prey (2), ayant tenté d'enlever la princesse préah Phéa-kavatey srey chakrapotti (3), première femme de préah Sotha, celui-ci, craignant pour sa vie, aurait décidé d'échapper en s'en allant à Stîng-trêng, à la fois aux tentatives possibles de Rama-Chœung-prey dont l'attitude l'inquiétait et aux excursions des Siamois dont les armées s'avançaient jusqu'au Mékong,

Quoi qu'il en soit, la tante du roi, préah Tevy-Khsatrey (4), ne suivit pas le roi et, quittant Srey-Sânthor, alla se réfugier à Phnôm-Péam-chéang avec les princes chauponhéa Tan, ponhéa Yum fils de préah Sotha (5) et quelques mandarins fidèles. Quant à Diego Belloso et à ses amis, qui étaient revenus de Manille, il semble qu'ils rejoignirent l'obayuréach et le roi à Stîng-trêng et qu'ils n'en descendirent que plus tard pour prendre part à la guerre que des bandes de Cambodgiens, non régulièrement organisées, faisaient aux Siamois, qui s'efforçaient d'étendre leurs conquêtes à l'est et au sud. C'est au cours d'un combat sur terre qui aurait eu lieu en 1594 que Belloso aurait été fait prisonnier par les Siamois ; Blas-Ruiz, Antonio Marchado

1909, son article : *Une intervention européenne (?) au Cambodge à la fin du xvi^e siècle*, p. 1174. — Je suis de très près ce très intéressant article.

(1) Le Hollandais Géraerd Van Wusthof, qui remontait le Mékong jusqu'à Viêng-Chant en 1641-1642, indique que la frontière cambodgienne était alors beaucoup plus haut, entre Khong et Basak.

(2) Nom d'une province du Cambodge située sur la rive droite du Mékong entre la province de Stîng-trêng et celle d'Anlong-réach.

(3) *Brhat bhagavati çri cakravatti*, « éminente, bienheureuse et fortunée suzeraine ».

(4) *Brhat devi khsatriyi*, « éminente princesse de la race des khsatriyas ». — *Devi* signifie littéralement « déesse », mais est aussi un titre qui se donne parfois aux princesses.

(5) Le chauponhéa Tan était né en 1568 et le ponhéa Yum fils d'une laotienne, était né en 1573. Le premier avait donc 26 ans en 1594 et le second 21 ans. La chronique et la tradition populaire, qui s'est certainement faite sur la chronique, enseignent que le prince Tan avait alors 16 ans et que le prince Yum en avait 11.

et Pantaleon Carneiro, portugais auraient été pris, peu de temps après, au cours d'un combat naval.

Vers la même époque, l'obayuréach ou ancien roi, préah Sotha, et le roi Chey-Chœttha mouraient en 1594, à Sting-trêng, l'un à l'âge de 41 ans après avoir régné ou gouverné dix-sept ans, l'autre à l'âge de 30 ans, après avoir régné, mais non gouverné, pendant dix ans (1). Leurs cendres, si on en croit une tradition recueillie à Sâmbaur, auraient été rapportées dans cette localité et déposées dans un stupa élevé dans l'enceinte du principal monastère. Sâmbaur était alors une ville importante.

Le royaume se trouva sans roi et le préah-vongs (2) Rama-Chœung-prey, qui avait alors 50 ans, considérant que le prince chauponhéa Tan, second fils de préah Sotha demeuré près de lui était incapable de lui disputer le trône (3), prit donc la direc-

(1) Tout est confondu ici, peut-être parce que j'ai admis que la relation espagnole devait seule être tenue pour exacte quant aux dates et aux faits, et parce que j'ai daté la prise de Lovek de l'an 1593. Ainsi, la chronique indique que préah Sotha est né en 1543 et date la naissance de Chey-Chœttha de l'an 1564, puis elle les fait mourir à Sting-trêng en l'année 1585, c'est-à-dire le premier à l'âge d'environ 42 ans et le second à l'âge d'environ 20 ans. Or, si Lovek est tombée entre les mains des Siamois en 1593 et si les deux rois sont morts à Sting-trêng en 1594, cela leur donne respectivement 51 ans et 30 ans. La chronique ajoute que le roi père a gouverné dix-sept ans et que le roi fils a régné dix ans. C'est exact si nous adoptons les dates des chroniques royales cambodgiennes ou siamoises ; c'est faux si nous admettons les dates données par la relation espagnole. Faut-il donc rejeter celles-ci, admettre que le P. San-Antonio s'est trompé de dix ans, ou faut-il admettre que les arrangeurs des chroniques indigènes ont remanié les dates de manière à les faire s'accorder parfaitement et l'ont fait assez habilement pour qu'il ne reste point de traces de leur arrangement ? Cette dernière alternative n'est pas impossible, car un cambodgien n'est jamais embarrassé quand il se trouve en présence d'une difficulté qui nous mettrait l'esprit à la torture, il la tranche tant qu'elle n'engage pas sa responsabilité immédiate et ne lui fait courir aucun danger, et les arrangeurs de l'histoire n'ont jamais été punis, même au Cambodge. — Quoi qu'il en soit, il faut attendre d'autres documents pour trancher cette question, ceux de Manille, dont on annonce la publication prochaine. — Voy. plus haut, p. 123, la note consacrée à la prise de Lovék.

(2) Les préah-vongsà ou préah-vongs, sont des descendants éloignés de la famille royale. — Il n'y avait plus que quatre préah-vongsàs au Cambodge en janvier 1910.

(3) Il avait alors vingt-six ans si on admet qu'il est né en 1868, que

tion des affaires. Il commença son règne par un beau coup d'audace. Il leva secrètement une armée, marcha rapidement sur la capitale, y entra par surprise, tua le général siamois phya-mohamontrey qui y commandait, et massacra 20.000 hommes de l'armée d'occupation. Cela fait, craignant probablement un retour des Siamois et se trouvant trop près de la frontière de Battambang et d'Angkor où les Thays avaient massé leurs troupes, il revint à Srey-Santhor et s'y établit comme s'il eût été roi légitime, avec une cour et des services royaux.

Cependant Beloso, prisonnier des Siamois, ayant appris la mort des deux rois ses protecteurs, désespérant peut-être de pouvoir jamais reprendre pied au Cambodge, acceptait du roi de Siam la mission d'aller proposer au gouverneur des Philippines l'alliance de l'Espagne et du Siam. Mais, à Manille, il retrouva ses amis qui, de complicité avec les Chinois d'un équipage, avaient jeté à la mer ou mis aux fers les Siamois d'un pavire de guerre sur lequel le roi de Siam les avait fait consigner et qui venaient d'amener leur prise à Manille. Beloso se ravisa et, au lieu de plaider en faveur d'une alliance avec le Siam, proposa de servir au Cambodge non les intérêts de Rama-Chœungprey qu'il considérait comme un usurpateur et dont il n'avait peut-être pas été bien accueilli, mais la cause du prince héritier réfugié à Sting-trêng. Très appuyé par les dominicains et les augustins de Manille, qui désiraient vivement que l'Espagne mît la main sur le Cambodge afin de l'évangéliser, et d'étendre le domaine de leur ordre, il parvint à convaincre le gouverneur Luis Perez das Mariñas, fils de Gomez Perez das Mariñas décédé et obtint de lui trois vaisseaux de guerre, 120 vieux soldats espagnols placés sous les ordres du capitaine Juan et Juarey Gallinato, natif de Las-Palmas (Canaries) et trois dominicains, dont le père provincial, Fr. Alonso Jimenez qui était un vieillard âgé d'environ 70 ans et P. Diego Aduarte, homme hardi. Cette

Lovèk fut prise en 1593 et que Chey-Chœttha est mort en 1594. Or à cet âge on est capable de disputer le pouvoir à un usurpateur et de se créer un parti. Il n'avait que seize ans si ces trois dates sont trop fortes de dix ans ; à seize ans on ressent très vivement les dols dont on souffre, mais on ne sait souvent à quelle résolution s'arrêter, et il est très difficile de se constituer un parti.

flottille partit de Manille le 19 janvier 1596. Deux de ces vaisseaux seulement parvinrent au Cambodge, ceux que commandaient Belloso et Blas-Ruiz, l'autre, commandé par Grégoire de Vargas, se perdit ou n'arriva que plus tard.

Dès son arrivée, Belloso s'établit à Barrara (Baria). C'est là qu'il apprit que Rama-Chœung-prey avait usurpé le pouvoir suprême et habitait Sistor. Son parti fut vite pris, et il annonça son débarquement à Rama-Chœung-prey. Celui-ci voulant probablement l'amadouer, peut-être accédant à sa demande, lui envoya sa nomination de gouverneur de la province où il avait abordé et un laissez-passer permettant à Blas-Ruiz de parcourir tout le royaume, puis il attendit dans l'inquiétude peut-être de connaître les desseins de cet ancien ami des rois défunts. Belloso et Blas-Ruiz, remontant le Mékong, arrivèrent à Phnôm-Pénh, alors Chado-moukh. Cette ville était à cette époque, disent les documents espagnols et portugais, un gros centre commercial habité par 3.000 Chinois. Une querelle ayant éclaté entre les Chinois et les Européens, ceux-ci, avec l'appui de vingt Japonais chrétiens, attaquèrent les Chinois, tuèrent 300 d'entre eux et s'emparèrent de leurs jonques et des marchandises qu'elles contenaient. Plusieurs jours après cet événement, Belloso et Blas-Ruiz envoyèrent demander audience au roi, non pour justifier leur attentat, mais afin, disaient-ils, de lui remettre un âne et quelques autres cadeaux qu'ils étaient chargés de lui offrir de la part du gouverneur de Manille. Le roi refusa très justement de recevoir les Européens tant que les jonques et les marchandises dérobées aux Chinois ne leur seraient pas rendues.

Belloso et Blas-Ruiz résolurent alors de brusquer les événements. Ils partirent de Phnôm-Pénh pour Srey-Santhor avec trente-huit hommes (1) décidés à tout faire et le dominicain Diego Aduarte. Ils marchèrent toute la première partie de la nuit, firent trente kilomètres, arrivèrent vers deux heures du matin à la capitale et attaquèrent le palais avant qu'il fût jour. Rama-Chœung-prey fut tué comme il cherchait à fuir avec ses femmes sous la protection de ses gardes, et les mandarins, les gens venus à son secours, et qui n'avaient d'autres armes que

(1) Et non dix hommes, comme le disent les chroniques indigènes.

des lances et des arcs, furent massacrés en grand nombre (mai 1596) (1). Le succès de l'expédition était complet, mais la retraite fut pénible, car attaqués par les habitants surpris de voir leur petit nombre, les aventuriers durent, en tenant tête, battre en retraite sur Phnôm-Pénh où se trouvait leur vaisseau. La mort du chef des Cambodgiens, tué d'un coup de hallebarde qui lui ouvrit le ventre, les sauva d'un désastre certain. L'arrivée bienheureuse du capitaine Gallinato et de ses hommes qui venaient de Baria leur assura Phnôm-Pénh, mais, quelques jours plus tard, ce capitaine, après avoir tenu une sorte de conseil de guerre, craignit de n'être pas en force pour résister à une attaque des Cambodgiens si elle se produisait, et décida de lever l'ancre. Il descendit le Mékong. La flottille se rendit au Tonkin, probablement pour y réclamer le vaisseau que les Chinois y avaient conduit après avoir massacré le gouverneur de Manille et son équipage. Belloso et Blas-Ruiz, qui n'avaient pas renoncé à leurs projets sur le Cambodge, abandonnèrent alors leurs compatriotes et, traversant la chaîne annamitique, le pays des khas ou sauvages, le Laos, revinrent au Cambodge. Parvenus à Sting-trêng, ils persuadèrent au prince Tan que l'époque de s'emparer du trône était venue et le prince partit avec eux, arriva à Srey-Sânthor où les mandarins de la cour de Rama-Chœung-prey étaient las de l'anarchie qui avait suivi l'assassinat du roi. Le Cambodge étant non seulement sans roi, mais, ce qui ne s'était jamais vu, sans prétendant au trône; les mandarins accueillirent bien le chauponhéa Tan et le firent roi le 14 mai 1596.

2. — Barommo-Réachéa (1596-1597) (chauponhéa Tan).

Le chauponhéa Tan avait alors 18 ans (2). Il était le second fils de l'ex-roi démissionnaire, préah Sotha. Les dignitaires

(1) La chronique cambodgienne prétend que le roi Rama-Chœung-prey avait donné l'ordre de mettre à mort les Européens et que ceux-ci avaient prévenu l'exécution de cet ordre en attaquant le roi. Ce n'est pas ce que raconte la notice espagnole que M. Cabaton vient de mettre au jour.

(2) Vingt-huit si la date de sa naissance doit être maintenue à l'an 1568. Mais 18 ans est l'âge que M. Cabaton a admise. Est-ce d'après les documents espagnols? Est-ce d'après la chronique cambodgienne?

l'élurent le 14 mai 1596 et lui donnèrent les titres de *sâmdach préah barommo réachéa*.

Il reconnut de suite les services que lui avaient rendus Belloso et Blas-Ruiz en faisant le premier sdach-tranh ou gouverneur général de la terre (*deg*) de Ba-phnôm et le second sdach-tranh de la terre de Tréang. Il semble que ces nominations, qui, d'aventuriers faisaient d'eux les plus puissants gouverneurs du royaume ne furent pas vues de très bon œil par tout le monde et qu'il y eut de nombreux mécontents parmi les Cambodgiens. Le roi n'était pas si bien assis sous l'éminent parasol qu'il n'en pût être arraché; Belloso et Blas-Ruiz le comprirent et demandèrent, l'un l'appui des Portugais de Malacca, l'autre l'appui des Espagnols des Philippines (1). Trois navires montés par 200 hommes partirent de Manille et prirent la haute mer, mais aucun d'eux ne put arriver au Cambodge et un seul reparut aux Philippines. Belloso et Blas-Ruiz ne devaient plus compter que sur eux-mêmes.

Sur ces entrefaites, il arriva que les Chams et les Malais qui, quoique mahométans de religion et étrangers, avaient obtenu des rois du Cambodge l'autorisation de se grouper dans la province de Thbaung-khmoum se soulevèrent. C'étaient des gens remuants et difficiles à contenir. Poussés par deux de leurs chefs, le Cham Pò-Rat, probablement de la famille royale chame, et le Malais Laksmana (2) qui avait enlevé une princesse dont il était aimé et qui, peut-être, était poussé par elle en haine des Européens dont elle avait eu à se plaindre, de la princesse peut-être que l'un d'eux avait épousée, les mahométans voyant que le royaume était faible pensèrent qu'ils pourraient se rendre indépendants et prirent les armes. Belloso et Blas-Ruiz se mirent courageusement à la tête des gens qu'ils purent lever dans leurs gouvernements et marchèrent, combattirent victorieusement les Malais et les Chams. Comme ils se trouvaient à Srey-Santhor, le roi Tan les envoya rétablir, à Phnôm-Pénh, l'ordre troublé par une querelle entre les Japonais et l'équipage de deux frégates espagnoles qui venaient d'arriver avec des munitions et des provisions pour ravitailler les trois vaisseaux de guerre dont,

(1) *Sâmdach brhat parama rāja*, « seigneur éminent et très haut roi ».

(2) C'est le titre que les Malais donnent à leurs amiraux. Ce Laksmana était originaire de Johore.

à Manille, on ignorait encore la perte. Ils arrivèrent trop tard pour sauver les Espagnols qui, vaincus, avaient été tués en grand nombre. Les Japonais et les Malais, qui s'étaient réunis contre eux, se jetèrent sur la petite troupe que Belloso et Blas-Ruiz avaient amenée et ceux-ci, après une résistance énergique, furent massacrés.

Le roi Tan, à cette nouvelle, prit le commandement de l'armée restée à Srey-Santhor et marcha contre les Malais que commandait le Laksmana et contre les Chams qui obéissaient au Pôt-Rat. L'affaire tourna mal pour lui, car il fut tué dans le premier engagement (1597) (1).

3. — Barommo Réachéa II (1597-1599). (ponhea An)

Le successeur de ce roi, élu par les hauts dignitaires et les princes de la famille royale, fut son oncle An alors âgé de trente trois ans. Il fut sacré sous le titre de *sâmdach préah barommo réachéa barommopit* (2).

Victorieux du roi Tan, les Chams et les Malais s'étaient emparés de deux provinces et déjà s'occupaient de les organiser. Malheureusement pour eux, les Cambodgiens refusaient d'obéir à des étrangers qui, la plupart, ignoraient la langue du pays, et ne voulaient être ni leurs fonctionnaires ni leurs soldats. L'armée levée par eux s'augmentait cependant de recrues nouvelles, mais seulement des Chams et des Malais qui accouraient de toutes les parties du Champa et du Cambodge pour soutenir leur coréligionnaires. Leur situation devint de jour en jour plus précaire.

Le nouveau roi les attaqua avec une grande énergie, les vainquit en plusieurs rencontres et finalement reçut leur soumission. Les révoltés ayant perdu leurs principaux chefs dans les combats qu'ils avaient livrés, les autres furent mis à mort et des grâces furent accordées aux simples rebelles.

Cette révolte de proscrits étrangers, gracieusement reçus au

(1) La chronique que j'ai sous les yeux dit qu'il fut assassiné par un Cham.

(2) *Sâmdach, brhat parama.râja parama pavitra*, « seigneur éminent et très haut roi, très haut, purifié ».

Cambodge, était à peine étouffée qu'un petit chef d'origine roturière et natif de Takév, près de Châdo-moukh (Phnôm-Pénh), le néay Kêv, se déclara roi sous le nom de sdach Kêv-préah-phlœung, c'est-à-dire « roi Kêv de l'éminent feu ». Cet homme, qui était une sorte d'illuminé, trouva assez de gens crédules pour en former une armée. Le roi ponhéa An fit deux expéditions contre lui sans parvenir à le vaincre.

Peu de temps après la seconde expédition, comme le roi qui était un homme licencié retournait à Srey-Sâ-chor (Srey-Santhor), sa capitale, il rencontra une femme nommée Téau et la voulut prendre pour concubine. Cette femme qui aimait son mari, le ponhéa Thêy, refusa de se donner au roi et, sur l'ordre de celui-ci, fut mise à la chaîne. Furieux, le ponhéa Thêy alla trouver le sdach Kêv-préah-phlœung le rebelle, conspira avec lui la mort du roi An, et le tua quelques mois plus tard (1598) dans une sorte de guet-apens.

Les Européens, surtout les Portugais et les Espagnols, étaient nombreux au Cambodge à cette époque et très influents à la cour. Leur négoce prospérait et les Chinois, les Chams et les Malais, qui s'adonnaient aussi au commerce et que leur concurrence gênait, entreprirent de les faire tomber en disgrâce. Ils y réussirent en 1597 après la mort de Belloso et de Blas-Ruiz, et les Portugais, les Espagnols furent obligés de sortir du Cambodge. Ils regagnèrent les Philippines d'où ils étaient venus en partie.

Il semble que cette proscription ne dura guère, puisque nous retrouvons au Cambodge, quelques années plus tard, des jésuites et d'autres religieux de divers ordres, et enfin une colonie portugaise, débris de celle que les Macassars avaient massacrée à l'instigation, disaient les catholiques, des Hollandais leurs ennemis. Ces Portugais et leurs prêtres paraissent s'être d'abord établis à Phnôm-Pénh qu'ils nommaient Columpé, puis plus tard à Ponhéa-Lú qu'ils nommaient Pinhalu. Des Japonais, persécutés au Japon à cause de leur religion, s'étaient joints à eux et les Européens avaient, de leur nom, nommé une partie du fleuve voisine de Phnôm-Pénh, le bras de Chaudoc sur la rive duquel ils s'étaient établis.

4. — Chauponhêa Youm, régent (1599-1600).

Le prince Nhum (ou Youm), troisième fils du roi Sotha, alors âgé de 15 ans (1), fut chargé d'administrer le royaume sous le titre de *sâmdach préah kéhvêa* (2), qui lui donnait tous les pouvoirs d'un roi, sans lui en donner la qualité. Les grands mandarins n'avaient pas voulu l'élever au trône parce qu'ils lui préféraient le ponhêa Sauryopéar (3) que son frère, le roi Barom-hinthor-réachêa (préah Sotha), avait fait obaréach, puis obayuréach, et qui était alors prisonnier des Siamois depuis la prise de Lovêk.

Le prince Youm régent du royaume, s'établit à Srey-Santhor et continua la guerre commencée contre le sdach Kêv-préah-phlœung. Il réussit enfin à s'en emparer et le fit mettre à mort.

C'était un prince léger, aussi licencieux que son prédécesseur et, si adonné à la chasse et aux autres plaisirs, qu'il enlevait violemment les femmes et les filles du peuple quand elles lui plaisaient, et qu'il ne s'occupait point de gouverner son royaume. Des crimes étaient commis partout et des chefs de province s'affranchissaient impunément de lui ; les habitants de certains districts excentriques s'enlevaient les uns les autres et se vendaient au loin comme esclaves.

Sa grand'mère, la *sâmdach préah Tévi-khsatrey*, qui habitait Châdo-moukh, et les grands du royaume, voyant que le peuple était malheureux et mécontent à cause de lui, envoyèrent à Ayuthyêa réclamer au roi de Siam l'obayuréach Srey-Sauryopéar et ses fils qui y étaient retenus.

Le roi des Siamois n'accueillit qu'en partie la demande et n'autorisa le retour au Cambodge que du prince Srey-Sauryopéar et de son fils cadet préah Outey. Il garda près de lui l'aîné, ponhêa préah Chey-Chestha (ou Chattha).

(1) Vingt-cinq ans, si on admet qu'il est né en 1572, que la ville fut prise en 1593 et qu'il monta sur le trône en 1599.

(2) *Kéhvêa* était alors un des titres du roi des Birmans et son principal titre.

(3) *Suriyavarman* (?). Certains textes et la tradition disent *Suryopor*. *Por* que j'ai trouvé une fois écrit *pearman* serait alors la déformation du mot *varman*. La chronique le fait naître en 1548, peut-être pour les raisons dites ci-dessus faut-il lire 1558.

Le prince-régent, apprenant l'arrivée du ponhéa Sauryopéar à Sla-ket (1) fit d'abord bonne contenance, fut à lui avec un grand nombre de dignitaires et lui remit officiellement le pouvoir un an après l'avoir reçu (1600).

5. — Srey-Sauryopéar (1600-1618).

L'obayuréach fut élevé au trône en l'an 1600 sous les titres de *préah bat sâmdach sdach préah réach ongka préah Srey-Sauryopéar tévoda réachéa barom réachéathiréachéa Rama* (2). Il était alors âgé de 46 ans (3). Sa femme, prit rang d'akkamohéséy, et reçut à cette occasion le titre de *sâmdach préah phéakavatey srey Sochéat*. Son fils *préah Outey* (4), qui avait treize ans, fut fait obaréach et l'ex-prince-régent conserva son titre de *préah kèvhvéa*.

La démarche de ce dernier prince à Sla-kêt avait fait bien augurer de ses sentiments à l'égard du roi choisi par sa grand-mère et par les grands du royaume, mais, au fond de son cœur, l'ancien régent nourrissait des projets criminels.

Aussitôt sur le trône, le roi Srey-Sauryopéar, voulant ramener à l'obéissance les provinces qui s'étaient soulevées contre le *préah kèvhvéa*, chargea le déchou *préah-angk*, que le peuple avait surnommé *Kràhâm-kâ*, probablement parce qu'il avait le « cou rouge » (5), et l'oknha *yumréach muong*, d'aller à la tête

(1) Près de Kampôt, sur la route de Kômpong-nong à Kômpong-trach, là même où se trouvait le fort construit par les annamites en 1840.

(2) *Brhat pada sâmdach sdach brhat ràjjânga brhat çri Suriyavarman (?) devarâja paramarâjâdhirâja Ramâ*, « éminente base, seigneur roi, éminente personne royale, éminent et fortuné Suryavarman (protecteur Soleil), dieu, roi très haut, roi des rois, Râma.

(3) *Brhat udaya*, « éminent levé [de soleil] » (?)

(4) J'ai raconté la légende du déchou *Kràhâm-kâ*, le déchou au « cou rouge », dans mon *Cambodge, Contes et légendes*.

(5) Mon texte dit 46 ans, mais fait naître ce prince en l'an 1548, et le fait monter au trône en 1637, ce qui fait 88 ans, mais il est évident que ce texte comporte une erreur motivée par le changement d'ère. Jusqu'à ce roi, l'ère employée était la petite ère qui a commencé en mars 638 ; à partir de ce règne, l'ère employée est la grande qui a commencé en mars 78 de la nôtre. Mais comme le règne du roi Youm est dit avoir pris fin en 1588 et que celui du roi Sauryopéar est dit avoir commencé en 1637, il est certain qu'il y a ici une erreur matérielle de

d'un petit corps d'armée, soumettre les habitants de Kômpong-svay, Srey-Sânthor, Nokor-véath, Thbaung-khmoum et Baphnôm. Cette campagne dura peu, parce que ces provinces ne résistèrent guère aux troupes royales et s'empressèrent de faire leur soumission.

Le déchou préah-ângk fut ensuite chargé d'aller combattre le néak préah-Réam, dit Kômél, un rebelle qui avait levé une petite armée dans la province de Tréang et tenait la campagne avec quelques succès. On raconte que cet homme imagina de faire empoisonner par des sorciers les mares et les puits qui se trouvaient sur la route que devait suivre l'armée royale, et qu'un grand nombre de soldats moururent empoisonnés.

C'est vers ce temps que le roi de Siam renvoya au roi du Cambodge le prince Chey-Chœttha que son père lui avait réclamé. Ce prince, en traversant le Cambodge, pacifia les provinces de Néang-rông, Battâmbâng, Pôthisath, Kâmpot jusqu'à Kôh-Sla-kel, puis alla rejoindre le déchou préah-ângk, qui venait de mettre le siège devant la citadelle de Tréang. Dès son arrivée à l'armée, ayant appris quelle sorte de guerre Kômél faisait à l'armée royale, le prince défendit aux soldats de boire l'eau des mares qui se trouvaient autour de la citadelle et fit apporter par des gens réquisitionnés des milliers et des milliers de bambous pleins d'eau qu'on allait chercher très loin.

Une nuit, alors que les assiégés ne s'attendaient pas à être attaqués, le déchou préah-ângk et le yumréach muong, réunirent un certain nombre d'hommes armés de fusils et, marchant à leur tête, s'emparèrent de la citadelle, massacrèrent tout ce qui s'y trouvait, y compris Kômél et ses sorciers.

Le royaume étant pacifié, le roi Srey-Sauryopéar nomma le

computation, et qu'il faut admettre que ce dernier règne a commencé en 1600. Nous avons d'ailleurs la preuve, on le verra plus loin, que ce prince régnait en 1601.

Cette erreur de notre texte rectifiée, il reste les textes depuis longtemps connus et sur lesquels mes prédécesseurs ont travaillé. J'y lis que Sauryopéar est né en 1548, qu'il est monté sur le trône en 1590 à l'âge de 42 ans. Ce serait juste s'il était démontré que la Lovêk fût prise en 1583 et non en 1593 et que le prince monta sur le trône en 1590 et non en 1600.

déchou préah-ângh, gouverneur de la province de Sâmrong-tông.

A la mort de ce vaillant général, qui mourut de vieillesse peu de temps après (1), le roi le remplaça dans son gouvernement par un de ses serviteurs d'origine pnong, nommé Yât, parce qu'il avait toujours accompagné son maître dans ses guerres, connaissait ses idées, sa tactique et avait donné, en maintes circonstances, des preuves nombreuses de sa haute intelligence. Chargé de commander les colonnes de pacification que la mort du déchou préah-ângk avait arrêtées, il fut victorieux dans tous les combats qu'il livra.

C'est vers ce temps que le roi quitta son palais de kôh Sla-kêt pour venir habiter Prey-lovéa-êm (2), en face de Phnôm-Pénh, avec sa cour, ses services, la famille royale, et qu'il éleva à la dignité de reine sa première épouse, l'akkamohésey sâmdach préah-Phéakavâtey-Srey-Sochéat (3). La province de Srey-Sâ-chor fut, à cette occasion, divisée : la partie supérieure garda le nom de Srey-Sânthor et la partie inférieure reçut celui de Lovéa-êm (1604).

C'est encore vers ce temps que le roi adopta la longue tunique jaune des Siamois dite *au-phay* (4), décida que les dignitaires de tous rangs, y compris les môhats et les chefs de pols, se vêtiraient comme lui, non plus selon la coutume de Lovék qui consistait à porter la longue écharpe, et que l'ancienne formule de politesse également employée à Lovék serait remplacée, quand on lui parlerait, par une nouvelle, *préah srey saropéch sâmdach monéat*, « éminent, fortuné omniscient, seigneur-protecteur ».

(1) La légende dont j'ai parlé plus haut dit qu'il se brûla vivant sur un bûcher que son fidèle cornac alluma sur son ordre, à la suite d'une plaisanterie malicieuse de sa femme. Elle dit aussi qu'il était gouverneur, *sâdach-tranh*, du dey Kômpong-Svay, et non de Sâmrong-tông. Ce qu'on dit ici du pnong Yât est à peu près conforme à la légende qui, cependant, ajoute que le pnong épousa la veuve du déchou Krâhâm-kâ.

(2) La ville qui se créa dans cette forêt (*prey*) reçut le nom de Lovéa-êm (figuier succulent) et fut une ville importante, celle dont les Portugais et les Espagnols déformaient le nom en Loïm.

(3) *Sâmdach brhat bhagavati çri sujata*, seigneuresse éminente, bienheureuse et fortunée de même race (?).

(4) Prononcez *au-phaye*.

Quant aux femmes de haut rang, elles devaient dire *pô* au roi, *mé* (1) à la reine, et *préah-bat-machas* (2) aux princes.

Cependant, l'ancien régent du royaume, le *préah kēhvēa Youm*, ne parvenait plus à cacher son ressentiment et rêvait de s'emparer du pouvoir. A la fin de l'année 1611, il se rendit à *Stoung*, chef-lieu de la province de ce nom (entre la province de *Chikrēng* et celle de *Kômpong svay*), et commença d'y lever une armée. Le roi *Sauryopéar* marcha contre lui, le prit et le fit exécuter.

Les Siamois, toujours à l'affut de ce qui se passait au Cambodge, ayant appris la défection du prince *Youm*, sous prétexte de venir soutenir le roi du Cambodge contre son compétiteur, avaient envoyé une armée à *Pôthisath*. Le roi *Sauryopéar* accourut et fit si bien que cette armée qui, disait-on, s'était ébranlée pour lui, repassa la frontière plus vite qu'elle ne l'avait passée, puis il revint à *Sla-kêt* (province de *Kâmpot*) qu'il habitait depuis son retour au Cambodge.

En 1601, le roi *Sauryopéar* fonda le monastère bouddhique de *Sâmbok*, lui donna un territoire, une charte de fondation et chargea le gouverneur de la province de recevoir les ambassadeurs venant du nord et de l'est, les lettres qui viendraient des pays étrangers, et particulièrement de faire porter au *sdach Phlœung* et au *sdach-Teuk* (*sedet* ou rois jarays du Feu et de l'Eau) les présents que le souverain du Cambodge avait, « depuis l'antiquité », coutume de leur envoyer tous les trois ans, afin qu'ils continuent de bien garder les routes et les forêts que les ennemis pourraient être tentés d'envahir.

Le roi *Srey-Sauryopéar* gouvernait depuis treize ans sans avoir été ondoyé. En l'an 1613 de notre ère (3) au mois de décembre, il prit le glaive sacré, s'assit sous le sacré parasol et reçut les titres de *préah bat sâmdach préah barommo réachéa thiréach Ramathipdey préah Srey-Sauryopéar* (4).

(1) *Pô*, père ; *mé*, mère.

(2) Eminente base, prince.

(3) Cette date est confirmée par une sorte de procès-verbal du sacre de ce roi, que j'ai donné dans mes *Codes cambodgiens*, I, p. 42.

(4) *Brhat pada sâmdach brhat paramarâjâdhirâja Ramâdhipati brhat gri Suryovarman*, éminente base, seigneur, éminent et très haut roi des rois, Rama maître suprême, éminent et fortuné *Suriya* le protecteur.

6. — Chey-Chœttha ou Chey-Chesdha II (1618-1622).

Cinq ans plus tard (1618) (1), étant las de gouverner, malade, le roi fit connaître à Chey-Chœttha, son fils aîné toujours retenu au Siam, son désir d'abdiquer en sa faveur. Celui-ci, ayant obtenu du roi d'Ayuthya la permission de rentrer au Cambodge pour y voir son père, se mit en route avec une escorte de Siamois et les Cambodgiens de sa maison qui avaient demandé à le suivre mais, à Baribaur, il renvoya son escorte siamoise et partit pour Prey-lovéa-êm. Il était alors âgé de 40 ans.

Son père, le roi Sauryopéar, le fit élever au trône sous le nom de *préah bat sâmdach préah réachéa ongka préah Chey-Chœttha thiréach Ramathipdhey-barommo-baupit* (2). Son frère, *préah Outey*, âgé de 39 ans, fut fait *obaréach*.

Sauryopéar mourut l'année suivante à l'âge de 64 ans. Ses fils l'ayant fait incinérer, firent enfermer ses cendres dans un chédey élevé près d'Oudong sur le mont *Préah-réach-trapya*, qui fut appelé depuis lors *Trey-Trœng* (3) ou des Trente-trois.

Vers 1620, le roi Chey-Chœttha, étant venu en pèlerinage au mont *Trey-Trœng*, fut ravi par le pays d'Oudong et donna l'ordre de construire un palais au nord du sras *Kêv*, puis il décida que la ville qui se créerait près du palais royal, porterait le nom d'Oudong-méan-chey, « la Superbe et Glorieuse ». Il fit plus tard construire un autre bassin en arrière de la mare ou *trapéang* (1622).

C'est à cette occasion qu'il ordonna que les dignitaires de tous rangs diraient dorénavant en lui parlant *sâmdach préah Noreay monéat*, « seigneur éminent *Narayana*..... ».

Deux armées siamoises ayant envahi le Cambodge en 1623, l'une par le nord, sous la conduite d'un fils du roi de Siam et

(1) Date contrôlée. Voy. mes *Codes cambodgiennes*, I, p. 63. — Mon texte donne fautivement 1642-1651.

(2) *Brhat pada sâmdach brhat rāja āṅga brhat jaya jēthādhirājā Rāmādhipati paramabīpati*, « éminente base seigneur, éminente personne royale, éminent, glorieux et victorieux roi suzerain, Rāma maître suprême, très haut maître du monde. »

(3) *Brhat rāja dravya*, « éminents biens (reliques) royales » *Tritrīṅga*, des « Trente-trois » dieux, le paradis d'Indra ou des Trente-trois indras.

l'autre, sous le commandement d'un général phyä Thay-nam, par la province de Bânthey-Méas au sud, le roi Chey-Chœttha se mit à la tête de l'armée du nord et vainquit les Siamois à Bâri-bâur près du mont Chongkang (1), alors que son frère préah Outey, l'obaréach, les battait dans le Bânthey-méas et les obligeait à se rembarquer. Ils reparurent l'année suivante sur des jonques de mer, mais une tempête les obligea de rentrer dans le Ménam pour ne pas périr, et le roi de Siam, préah-chau Prasath-Thong renonça à l'expédition que les vents avaient contrariée. — Le roi, afin de perpétuer le souvenir de sa victoire et de remercier les Trois-Joyaux fit élever une pyramide sur le sommet du mont Préah-réachéa-tréap, à Oudong, au-dessus des cendres de son père.

Chey-Chœttha, à peine sur le trône du Cambodge, avait épousé, en 1620, une princesse d'Annam que le roi de ce pays lui avait envoyée. Il l'avait élevée à la dignité de reine sous le titre de *sâmdach phéakavotey préah srey vor khsatrey (bhagavati brhat çri vara kshatryi)*.

Cette princesse, qui était très belle sut si bien se faire aimer du roi et se faire écouter que c'est de son arrivée à la cour qu'il faut dater les relations qui s'établirent entre les rois d'Annam et de Cambodge.

En 1623, une ambassade annamite apportant de riches présents vint demander au roi Chey-Chœttha, gendre du roi d'Annam, l'autorisation de fonder des établissements annamites dans l'extrême sud du royaume et, afin de les soutenir, le droit d'établir une douane à Prey-kor (Saïgon) (2). Soit que le roi n'osât repousser cette demande, soit que sa reine annamite l'ait engagé à la bien accueillir parce qu'elle venait de son père, il donna les

(1) Les nombreux prisonniers siamois qui furent faits dans cette bataille, reçurent le nom de la montagne au pied de laquelle ils avaient été capturés Siem-chongkang, à 50 kilomètres environ au nord du Grand-lac.

(2) Cette province méridionale du Cambodge, plus le pays où sont aujourd'hui situées les villes de Saïgon et de Cholen, ne portait pas le nom de Prey-nokor, « forêt royale ». Son nom était Prey-kôr, « forêt des ouatiers ». Et c'est de ce nom que le mot Saïgon a été tiré. Les deux caractères chinois avec lesquels on l'écrit signifiaient en effet « bois » et « ouatier ».

deux autorisations demandées et ce fut de cette manière que les Yuons ou annamites pénétrèrent au Cambodge et commencèrent à s'emparer du pays que nous appelons actuellement la Cochinchine.

Vers cette époque, — sur des récits probablement exagérés, relatifs à la poudre d'or que les habitants d'Attopeu recueillaient aux basses eaux dans les sables de la rivière, et qui étaient vendus au Cambodge, — le roi entreprit le voyage d'Attopeu (1). Geraerd van Wusthof, le sous-marchand hollandais, qui écrivait vers 1642, dit à ce propos :

« A ce point (Bœtzong — Ba-chong — Sting-Trêng) il y a une rivière qui remonte vers l'est, où, à 30 milles dans l'intérieur, se trouve l'endroit appelé Nam-moy qui est habité par les Louwen (Laotien) ; il y a aussi quelques Cambodgiens...

« Le roi du Cambodge, il y a vingt ans, se rendit en pirogue avec trois cents soldats japonais, chinois, malais et cambodgiens, à 20 milles au-dessus de Nam-moy, à l'endroit même où l'on recueille l'or. Mais l'eau est tellement malsaine que cinquante hommes à peine revinrent de cette expédition, ne rapportant que bien peu d'or. Néanmoins, les Louwen affirment que ce métal est fort abondant et ne reste inexploité que faute d'intérêt de la part des habitants à en trafiquer. »

Le roi préah Chey-Chœttha mourut en 1628, à l'âge de cinquante-deux ans. Il avait régné dix ans.

7. — Interrègne (1628-1629).

Son frère préah Outey, alors âgé de quarante-huit ans, qui était obaréach depuis 1618, prit la direction des affaires avec les titres d'obayuréach et de préah Thormonéat yumréach-thom, ou « grand-justicier, gardien de l'éminente Loi. »

Il garda le pouvoir jusqu'à la fin de l'année 1629. Le fils aîné de Chey-Chœttha, le chauponhéa Saur (2), religieux depuis un peu avant la mort du roi, alors âgé de vingt-six ans, sortit du

(1) Ce fait est une nouvelle preuve que le pays de Sting-Trêng et celui d'Attopeu appartenaient, encore au XVII^e siècle au royaume du Cambodge et que le dernier roi de Lovêk, Chey-Chœttha, en se retirant à Sting-Trêng, ne s'était pas retiré au Laos.

(2) Il était fils de la néak monéang Sok (?).

monastère et le prince régent, porteur d'un titre qui d'ordinaire éloignait du trône et qui avait d'ailleurs abandonné celui qui l'en rapprochait, décida de faire sacrer son neveu, l'ancien moine.

8. — Srey-Thommo-réachéa I^{er} (Chauponhéa Saur)

(1629-1630) (1).

L'aphiséck eut lieu en 1629, et le chau-ponhéa Saur reçut les titres de *préah bat sâmdach sdach préah réach ongka préah Srey-Thommo réachéathiréach Ramathipdey* (2). Les chroniques le désignent sous le nom de *préah Srey-Thommo-réachéa* ou de *préah-réach-Sâmpéa*.

Le jeune roi ne voulut pas prendre les charges du pouvoir et laissa à l'ex-régent le soin de gouverner le royaume en son nom ; quant à lui, il se retira à l'île de Khlouk, ou des Courges, aujourd'hui Khsach-kândal, et s'y occupa de travaux littéraires. C'était un prince religieux et lettré ; on lui attribue des poèmes et des travaux historiques, mais rien de ce qu'il a produit ne paraît être venu jusqu'à nous, sous son nom tout au moins. Il changea la formule protocolaire déjà plusieurs fois changée par ses prédécesseurs et décida qu'on dirait en lui parlant *préah réach sâmpéa baramey pisès* (3) et qu'on ne pourrait s'adresser à l'ex-régent sans lui dire *préah phou néat* (4).

L'année suivante, le jeune roi, d'accord avec Chey-Chœttha, sortit de sa retraite, prit le commandement d'une armée et envahit la province de Korat avec l'intention de la reprendre aux Siamois. Il échoua, ne put se maintenir dans la province et s'en retira, entraînant avec lui un grand nombre de captifs (*chlœuy*).

Comme il était à Angkor-véath, où l'obayuréach était venu le rejoindre avec sa famille, il aperçut la *préah Suchéat-khsatrei*,

(1) Mon texte donne les dates de 1631 et 1639. Son règne aurait alors été de huit ans.

(2) *Brhat pada sâmdach-sdach brhat rāja angga brhat cri Dhamma rājadhīrāja Rāmadhipati*, « éminente base, seigneur roi, éminente personne royale et fortuné Dharma (loi), roi des rois, Rama maître suprême ».

(3) *Brhat rāja sâmphéa (?) parami visésa* « éminent roi de très haute perfection ».

(4) *Brhat bhu nātha*, « éminent protecteur de la Terre ».

la jeune épouse de son oncle qui, jadis, lui avait été destinée et que celui-ci avait épousée pendant qu'il était dans les ordres. Il en devint amoureux, obtint d'elle un rendez-vous sur l'escalier des Moukhs-nagas (faces des nagas) et s'en fit aimer.

De retour à Oudong, l'obayuréach étant tombé malade et la surveillance étant devenue moins rigoureuse, les relations du roi et d'Angk-Vodey continuèrent. Ils comptaient sur la mort de l'obayuréach, dit une tradition, mais, quand ils virent que l'ex-régent se rétablissait, ils comprirent qu'ils allaient être dénoncés, car tout le monde connaissait leurs amours. Ils furent pris de peur : Angk-Vodey s'enfuit du palais de l'obayuréach et se réfugia au palais du roi, son amant.

Cet événement de famille produisit un grand scandale : beaucoup de gens reprochaient à l'obayuréach d'avoir autrefois pris la fiancée du prince héritier, d'autres reprochaient à celui-ci devenu roi d'avoir pris l'épouse de l'obayuréach qui, après avoir gouverné sous le titre de yumréach-thom, lui avait remis le pouvoir qu'il pouvait garder, et d'autres encore, ajoute la tradition, prenaient parti pour Angk-Vodey qui avait préféré son ancien fiancé, le jeune roi, à un vieil époux qui n'était plus qu'un ex-régent. L'obayuréach leva une petite troupe, le roi en leva une autre et la guerre civile commença, mais, dès la première rencontre, les gens du roi furent battus et quatre de leurs chefs, qui étaient chinois, furent tués. Le roi et Angk-Vodey s'enfuirent alors dans la province de Kanhchor, où une petite bande qui les poursuivait les atteignit et les tua à coups de fusils.

Ce roi avait régné une année. Il mourut âgé de 29 ans (1).

9. — Angk-Tong-Ramathipdey (1630-1640) (Chauponhéa Nou).

Le successeur d'Angk-Saur fut le chauponhéa Nou, qui fut couronné à Oudong sous les titres de *préah bat sâmdach préah-réach ângka préah Angk-ons-réachéathiréach Ramathipdey barombaupil* (2), à l'âge de 23 ans. Son règne fut de cinq ans

(1) D'autres textes disent qu'il régna huit ans et mourut âgé de 37 ans.

(2) *Brhat pada sâmdach brhat rājāṅga varāṅgavonggsā rājādhirāja Rāmādhīpati parama bupati*, « éminente base, seigneur, d'éminente lignée, roi des rois, Rāma maître suprême et très haut maître du monde ».

environ disent les chroniques, et les computations nous donnent au moins neuf ans. Quoi qu'il en soit, il aurait été obligé d'apaiser une révolte des habitants de Roléang-trul, soulevés par un hindou qui, fait prisonnier, fut décapité sur son ordre.

Ramathipdey changea lui aussi la formule protocolaire établie par Thommo-réachéa en celle de *préah kaurnapisés préah ângk réach*, « chef éminent et miséricordieux, sainte personne royale ». Il aurait régné à Oudong.

Il mourut au mois de juin 1640 (1).

10. — Bautum-réachéa I^{er} (préah Angk-Non) (1641) (2).

Le fils aîné de l'obayuréach préah Outey, ancien yumréachthom, alors âgé de vingt-quatre ans, présenté par son père, fut élu par les grands dignitaires et reçut le glaive sacré sous le titre de *préah bat sâmdach sdach préah réach ângka préah Bautûmréachéathiréach, Ramathipdey* (3). Ce roi était, dit Géraerd van Wusthof était bon, doux et de bonne apparence. Il paraît avoir protégé les Hollandais qui avaient établi un comptoir un peu au-dessus de Ponhéa-lu (4).

Peu de temps après son élévation au trône, en juillet 1640, une grande mortalité sévit sur le Cambodge. Elle emporta en vingt-quatre heures Van der Hagen, le chef du comptoir hollandais.

Ce roi régnait à Oudong depuis environ un an, lorsque le chauponhéa Chant, troisième fils du roi Chey-Choettha (5) et frère du roi Angk-Tong (chauponhéa Nou), mécontent de s'être vu

(1) Date donnée par le *Récit succinct de ce qui s'est passé de curieux aux Indes orientales, dans le royaume du Cambodge, entre les années 1635 et 1644*, par un Hollandais.

La date donnée par le texte est 1664, date absolument inadmissible puisqu'elle est contredite par celle donnée par l'ouvrage hollandais.

(2) Cette date est certifiée par le *Récit succinct*, etc. Notre texte donne 1666.

(3) *Brhat pada sâmdach sdach, brhat rājāṅga brhat padamarājādhirājā Ramadhipati*, « éminente base, seigneur roi, éminente personne royale, éminent lotus, roi des rois, Rama maître suprême ».

(4) Le *Précis succinct*, dont il a été parlé plus haut dans une note, dit qu'il était « doué de douceur et d'une jolie figure », qu'il « aimait les Hollandais ».

(5) Et d'une laotienne dite néang-néak Bossa.

écarter du trône au profit de Angk-Non par les grands du royaume et par l'obayuréach préah Outey, conspira contre eux et fit traîtreusement assassiner préah Outey au cours d'une partie de jeu, et plusieurs membres de la famille royale (5 janvier 1642) par une troupe de Malais et de Chams (1) qu'il s'était attachés par des promesses.

Ceci fait, il envoya cinq troupes au devant du roi Angk-Non qui était allé chasser à plus de soixante lieues de la capitale, dans une province maritime et qui n'avait avec lui que soixante moha-lék ou d'hommes d'escorte. Il fut attaqué par cinq troupes et ramené à Oudong.

Trois enfants avaient échappé au massacre qui avait suivi le meurtre de préah Outey. C'étaient les trois fils du roi, petits-fils de préah Outey. Ils s'étaient réfugiés dans un monastère et y jouissaient du droit d'asile alors inviolable en toute l'Indochine. Il semblait que préah Chant les y oubliait, mais il avait les yeux sur eux. Il profita de ce que 12.000 mécontents avaient pris les armes en leur nom, et de ce qu'ils étaient sortis de leur refuge, pour livrer les deux aînés au bourreau. Le plus jeune fut sauvé par la reine-mère qui, l'ayant reçu chez elle, refusa de le livrer,

(1) Les Hollandais racontent dans l'ouvrage précité que l'obayuréach préah Outey fut assassiné un soir chez lui alors qu'il jouait aux cartes chinoises avec le prince Chant et les autres grands du royaume. A un moment, le chancelier de l'obayuréach, qui était du complot, s'approcha de lui, par derrière, comme il avait coutume de faire quand il avait quelque chose à lui communiquer et le poignarda. Alors, les conjurés se levèrent d'un bond, éteignirent les lumières, frappèrent à l'étourdie tous ceux qui étaient là et mirent le feu au palais. A ce signal, car c'en était un, d'autres conjurés se jetèrent sur les maisons des ministres fidèles et les brûlèrent. Ceux-ci comprirent ce qui se passait, et, profitant de la terreur, du tumulte qui régnait partout, s'enfuirent dans la campagne. Ils furent pris plus tard, ramenés dans la capitale, « torturés sans merci, ce qui était horrible à regarder » et mis à mort. Leur supplice fut affreux : « on les empala, puis, on dépouilla leurs fesses de l'épiderme, on les écorcha avec un couteau aigu le long de la colonne vertébrale du bas du dos au cou, on leur lia les mains à un poteau qui avait la forme d'une croix, on leur plaça les pieds sur une planchette et on les laissa-là exposés sur la voie publique, en plein soleil brûlant, jusqu'à leur mort qui se fit attendre deux et même trois jours. Là, des méchants venaient les railler ». Une tradition que j'ai recueillie à Phnôm Pénh enseigne que les chédey qui sont autour du phnôm, en bas, renferment les cendres des ministres exécutés par l'ordre du roi Chant.

et qui l'adopta plus tard. Quelques années après le roi le fit oba-réach.

Les Hollandais racontent que les deux princes qui furent exécutés eurent à subir d'atroces tortures avant d'être achevés. On les mit en prison et, pendant plusieurs jours, ils furent nourris de lambeaux de chairs pris à leur propre corps et rôtis. Ils montrèrent un courage extraordinaire chez des enfants. Condamnés à mort et liés à des troncs de bananiers, ils demandèrent à s'assurer eux-mêmes que les coutelas qui devaient les couper en deux étaient bien affilés. Cette exécution de deux princes enfants épouvanta la population et la livra définitivement à leur assassin.

En fait, le prince Chant gouvernait sous le nom de son frère et rien n'était fait sans son ordre, mais comme il était détesté des habitants alors que son frère était aimé d'eux, il décida de se débarrasser de lui. Les Hollandais racontent qu'il le fit accuser faussement par son beau-frère d'avoir essayé de séduire sa femme à lui Chant et qu'il le fit décapiter, puis que, pour apaiser l'émotion que cet assassinat du roi avait causé dans le peuple, il fit accuser son beau-frère d'avoir porté une fausse accusation et le fit tuer à son tour. Cette comédie n'avait d'autre but, dit-on, que de lui livrer le pouvoir.

11. — **Bautum-Réachéa II** (ponhéa Chant, sdach
chaal sasna chvéa) (1642-1659).

Ce crime accompli, le prince Chant alors âgé de 26 ans se fit ondoyer sous le nom de *préah bat sâmdach préah Bautum-réachéathiréach Ramathipdey* (1). Néak Angk-Êm, fils de préah Outey, qui avait été sauvé par la reine-mère fut élevé à la dignité de préah kèvhvéa. Chant avait la réputation, disent les Hollandais, d'avoir « un cœur odieux et féroce et les rois, ses prédécesseurs, avaient toujours craint de le voir montrer un jour son mauvais caractère (2). »

Dès son arrivée au trône, il rendit une ordonnance royale qui

(1) *Brhat pada sâmdach brhat paduma rājādhirāja Rāmadhipati*, « éminente base, seigneur, éminent lotus roi des rois, Rāma maître suprême »

(2) Sa mère était d'origine laotienne.

indiquait les titres pâlis qu'il fallait obligatoirement donner aux membres de la famille royale, et décida qu'on ne devrait plus s'adresser au roi sans lui donner le titre de *préah kaurna pisès*, « éminent et miséricordieux chef » et que les membres de la famille royale seraient appelés *préah bat machas*, « éminents princes » ou « éminentes princesses ». C'était revenir à la coutume de Lovèk.

A cette époque, les Hollandais avaient des comptoirs au Cambodge depuis quelques années. Ils y avaient trouvé les Portugais qui s'y étaient établis dès 1553 et avaient rendu à la famille royale, on l'a vu plus haut, des services considérables à la fin du dernier siècle. Les uns étaient établis à Kômpong-luong, les autres à Pohnéa-lu, et les deux nations, qui d'ailleurs se faisaient une très vive concurrence commerciale, se haïssaient mutuellement et, — de même qu'ils commençaient à s'arracher leurs comptoirs, leurs possessions aux Indes et dans tout l'Orient, — se calomniaient près du roi du Cambodge et cherchaient à se détruire dans son esprit.

En 1636, les Cambodgiens, s'étant emparé au nom du roi du vaisseau *Noordwyck* qui avait fait naufrage sur les côtes du Cambodge, et l'avaient pillé ; les Hollandais demandèrent justice (1). Le roi, qui les soupçonnait d'être les espions des Siamois, répondit qu'il avait le droit de bris et naufrage sur tous les vaisseaux étrangers ; les Hollandais répondirent qu'ils n'étaient pas des étrangers puisqu'ils étaient établis au Cambodge. Leur objection était spécieuse puisqu'en Europe les vaisseaux étrangers étaient, après naufrage, toujours considérés comme étrangers au royaume sur les côtes où le malheur était arrivé. L'affaire s'envenima et le général van Diemen, qui commandait à Batavia, envoya (28 avril 1638) à la cour d'Oudong un nommé Paul Croocq, afin d'arranger cette affaire. Les Portugais qui avaient fait assassiner deux Hollandais l'année précédente, décidèrent de faire échouer cette mission. Elle traîna depuis trois ans parce que le général-marchand de la Compagnie hollandaise s'était cru autorisé à traiter de « frères » le roi

(1) Les Cambodgiens avaient enlevé toutes les marchandises que portait le vaisseau, y compris 500 piculs de cuivre du Japon et treize canons.

du Cambodge et son obaréach, et que ceux-ci avaient refusé, pour cette raison, de recevoir sa lettre, lorsque l'assassinat du roi, de l'obayuréach son père et des grands dignitaires du royaume par le prince Chant et par des mahométans levés par lui (5 janvier 1642) permit de lui trouver une solution.

Le nouveau roi envoya au général (1) qui commandait à Java une lettre lui exprimant son désir d'entretenir de bonnes relations avec la Compagnie. Le général, — sachant que son envoyé n'avait pas encore été reçu en audience, alors que les Espagnols, les Portugais étaient reçus avec beaucoup de bienveillance et que le roi avait même fait parvenir deux éléphants au gouverneur de Manille, — envoya au Cambodge le marchand en chef Corneille Claix (mai 1642) avec deux navires. Il était chargé de féliciter le roi d'avoir « remporté la victoire sur ses ennemis » qui l'avaient « frustré de ses droits légitimes » et d'avoir détruit les rois usurpateurs. Il était aussi chargé de mettre le roi Chant en garde contre les intrigues des Portugais parce qu'ils avaient déjà essayé d'empoisonner le roi de Bornéo, nombre de ses sujets, et de l'exhorter à demeurer en bonne relation avec les Hollandais qui, partout, s'étaient montrés les amis des rois qui les avaient bien accueillis.

Alors que se poursuivaient ces négociations, dans le courant de cette même année le roi, — qui avait épousé une femme malaise, par conséquent mahométane, afin probablement de donner satisfaction à cette femme et de s'attacher les Malais et les Chams qui l'avaient aidé à monter sur le trône, — le roi changea de religion, se fit circoncire, se déclara mahométan, prit le nom d'Ibrahim et, dit Géraerd van Wusthof, accorda de grands avantages à ses nouveaux coreligionnaires. Cela ne se fit pas assurément sans beaucoup mécontenter le peuple qui lui donna le surnom de *sdach chénh sasna*, le « roi sorti de la religion » ou celui de *sdach chol sasna chvéa*, « le roi entré dans la religion des Javanais ».

(1) Le général de la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales qui gouvernait de Batavia toutes les possessions et les comptoirs hollandais de l'Extrême-Orient n'était pas, ainsi qu'on serait tenté de le croire, un chef militaire, mais un chef marchand. Je ne crois pas qu'un militaire ou un marin soit, une seule fois, parvenu à cette fonction depuis l'établissement de la puissance hollandaise.

Les mahométans, dont la principale occupation était le commerce, étaient, à cause de la concurrence que ceux-là leur faisaient, les ennemis des Européens. Devenus les amis, les fidèles du roi, ils devinrent menaçants. Les Hollandais se voyant en butte à leurs attaques et aux calomnies que répandaient contre eux les Portugais, résolurent de quitter un pays où leur vie était constamment en danger. L'envoyé du général de Batavia quitta le Cambodge, et le chef du comptoir hollandais reçut l'ordre de prendre ses dispositions de départ, si le gouvernement cambodgien refusait de donner satisfaction.

Qu'arriva-t-il ? Tout ce qu'on sait sur ce qui va suivre n'a été raconté que par les Hollandais. Il est évident qu'ils n'ont pas dit qui a mis le feu aux poudres. Ils ont écrit qu'à l'instigation des Portugais et des Malais, et sur l'avis d'un oknha Piresnedol (?), le roi donna l'ordre d'assassiner les Hollandais, de piller leur établissement et de s'emparer de leur vaisseau le *Noordwyck* et de leur yach le *Ryswyck*. Cet ordre fut exécuté sauf pour le *Noordwyck* que les gens du roi ne purent prendre (3 février 1644). — Le vaisseau l'*Oranger*, venant de Fayovan (Formose) (1), ignorant ce qui venait de se passer à Kômpong-luong, fut moins heureux ; il fut pris et son équipage qui était descendu à terre fut en partie massacré par une douzaine de Japonais ; l'autre partie fut faite prisonnière.

Les Hollandais de Batavia, à cette nouvelle, résolurent de venger ce massacre et envoyèrent au Cambodge cinq navires, plusieurs chaloupes, 160 soldats européens et 240 marins. On voulait une revanche sanglante si le roi Ibrahim refusait de rendre les prisonniers et de rétablir les relations dans l'état où elles se trouvaient avant 1640. C'était une faiblesse, mais cette compagnie de marchands, qui venait d'envoyer ses félicitations à ce roi meurtrier, préférait la paix, payée même de l'honneur, à la guerre la plus légitime. Partie le 23 mars 1644, la petite flotte

(1) Formose, le *Thaï-ouen* des Chinois et le Pékan des indigènes, occupée par les Hollandais en 1634, fut prise en août 1661 par le fameux Coxinga, pirate et partisan de la dynastie des Minhs, après un siège mémorable. Tayovan ou Fayovan, et Galandin étaient les principaux forts de cette domination. Le nom réel de Coxinga, prononcé à la hollandaise, paraît avoir été Bew-Ding.

remonta le Basak et jeta l'ancre le 6 juillet à l'embouchure du Tonlé-sâp, un peu au-dessus de Phnôm-Pénh, alors Châdomoukh, c'est-à-dire à environ quatre lieues de la loge hollandaise.

Les dignitaires cambodgiens, dès l'ouverture des négociations qui eut lieu le 7 juillet, demandèrent un délai de sept jours au commandant avant d'entrer en pourparlers, sous prétexte que la mère du roi venait de mourir. Ne voyant autour de lui rien d'anormal et d'inquiétant sur les rives, le commandant accorda le délai demandé et fit même donner un salut de coups de canon.....

La flottille était encore mouillée dans le fleuve six mois plus tard, sans avoir rien obtenu. C'est alors que, le 20 janvier 1645, le commandant entreprit de monter à Lovêk. Les Hollandais étaient près de Kômpong-luong quand ils apprirent que des masses de bambous avaient été amassées à Phnôm-Pénh et qu'un certain matériel de guerre s'y trouvait rassemblé. Le commandant redescendit le fleuve, mais il fut assailli à mi-chemin par de nombreuses embarcations qu'il put facilement repousser. Il recevait des coups de feu continuels qu'on lui tirait des rives. On mouilla les ancres à la tombée de la nuit. Au lever de l'aurore, le commandant reconnut qu'un pont long de 120 mètres et large de 6 mètres barrait le fleuve et qu'on avait établi sur la rive ouest, du côté de Phnôm-Pénh, une batterie de dix-huit canons et, sur l'autre rive, un canon et une fortification non achevée. Il résolut de forcer le passage et la bataille commença. Le commandant eut la tête emportée par un boulet dès le début de l'action. 120 hommes furent tués, mais à 4 heures du soir on put aller jeter l'ancre dans le grand fleuve au-dessus de Phnôm-Pénh. Les Cambodgiens de leur côté avaient perdu un millier d'hommes, dit la relation hollandaise.

Les Hollandais n'étant plus en état de résister à d'autres attaques, leur flottille redescendit le fleuve lentement, atteignit la mer et s'en alla à Pangrang, où elle arriva le 12 juillet. Le roi de ce qui restait alors du Champa reçut bien les Hollandais, les autorisa à faire du commerce dans ses ports, mais leur défendit d'attaquer les Portugais dans les eaux de son royaume. Il déclara que la conduite du roi Chant-Ibrahim était une trahison,

et que, d'ailleurs, il avait rompu avec lui depuis l'assassinat de l'obayuréach Outey et du roi Angk-Non dont il était l'ami. Pendant ce temps, un navire hollandais, demeuré dans le Basak, l'*Etoile polaire*, était attaqué par une flottille cambodgienne commandée par le roi lui-même et gouvernée par des Portugais, des Malais et des Japonais. Elle résista si bien que les Cambodgiens ne purent l'empêcher de gagner la mer où ils n'osèrent la poursuivre.

Batavia s'adressa au roi de Siam pour avoir son concours ; celui-ci envoya dix vaisseaux, mais quand ils arrivèrent à l'embouchure du Mékong, ils n'y trouvèrent plus la flottille hollandaise et retournèrent au Siam (septembre 1645). Le roi du Cambodge offrit la paix quelques mois plus tard, et envoya des ambassadeurs à Batavia (mai 1646). En avril 1647 il renvoya les prisonniers faits sur l'*Oranger*, mais cette gracieuseté n'empêcha pas les choses de traîner jusqu'en juillet 1652, époque à laquelle les Hollandais demandèrent au roi des ambassadeurs pour traiter définitivement.

En juillet 1653, le général de Batavia fit savoir au roi que les Hollandais, — alors en guerre en Europe avec les Anglais qui venaient d'assassiner leur propre roi, — ne pouvaient s'établir au Cambodge près de leurs ennemis et que le roi devait les chasser de son royaume. Le roi repoussa cette demande et les choses traînèrent encore jusqu'en juillet de l'année 1656, date à laquelle fut signé un traité qui laissait le crime au roi Ibrahim et aux Hollandais la honte de ne pas l'avoir vengé, plus quelques avantages commerciaux dont, d'ailleurs, ils ne surent guère profiter par la suite (1).

(1) Au cours de la guerre de 1658-1659, la Loge hollandaise fut pillée et brûlée par les Annamites. Plusieurs Hollandais, d'abord faits prisonniers, furent relâchés par ordre du général, d'autres furent tués. Ceux qui avaient échappé se jetèrent dans la campagne et parvinrent à gagner le territoire siamois et de là Batavia où ils arrivèrent, le 17 août 1659, avec Pierre Ketting, l'un de leurs chefs.

Un nouveau traité fut signé le 1^{er} février 1665, avec le roi Bautumréachéa. Pierre Ketting s'établit à Lovèk, mais la confiance ne reparut pas, et les Hollandais, — bien que les Portugais, les Malais, les Chams, fussent tombés en disgrâce, — ne parvinrent pas à reconquérir la place qu'ils avaient occupée au Cambodge.

Vers cette époque, en 1658, au cours de la dix-huitième année du règne, les princes ponhéa Sô qui, plus tard, fut roi sous le nom de préah Bautum-réachéa et préah Angk-Tan, l'un âgé de 26 ans, l'autre âgé seulement de 18 ans, tous deux fils de l'obayuréach préah Outey assassiné par les ordres d'Ibrahim, alors prince Chant, prirent les armes contre le roi. Leur frère préah Angk-Êm, qui avait été sauvé et adopté par la reine-mère au moment de l'assassinat de la famille royale et qui était kèhvéa, prit parti pour le roi.

Les princes furent battus dès les premières rencontres et se réfugièrent près de la vieille reine-veuve de Chey-Chættha, annamite d'origine, qui les décida à demander des secours au roi d'Annam. Celui-ci, dont les sujets, — vagabonds, déserteurs, bannis ou autres, — étaient venus au Cambodge, s'étaient mêlés à la population indigène et établis principalement dans les provinces de Baria et de Daung-nay (Donnaï), crut avoir trouvé une bonne occasion de s'emparer du pays. Le royaume du Cambodge, dit l'historien Truong-vinh-Ky, avec ses grands fleuves, ses innombrables aroryos et ses fécondes rizières lui parut une belle proie. Il accorda son intervention aux princes (1) et envoya, en octobre 1658, une armée de 2.000 hommes sous les ordres du général ong Chieng-thu. La guerre recommença. Le prince Angk-Êm, le troisième fils de l'obayuréach, qui avait pris parti pour le meurtrier de son père, fut tué en un combat naval à Baria et le roi, pris par les annamites avec sa suite de mandarins, fut enfermé dans une cage de fer et déporté à Quang-binh sur la frontière de l'Annam-Tonkin. Il y mourut à l'âge de 40 ans (1659). Il avait régné dix-huit ans environ.

Les Annamites prétendent que les prisonniers faits au cours de la campagne ne furent rendus au Cambodge qu'à la suite d'un traité de paix statuant qu'un tribut régulier serait payé par le Cambodge à l'Annam, et que les Annamites établis dans le

(1) Les *Annales annamites* disent que ces princes offrirent au roi de l'Annam, Hiên-Vuong, de renoncer en sa faveur à tous leurs droits au trône du Cambodge, s'il voulait les aider à se venger du roi Angk-Chant, meurtrier de leur père. Les Cambodgiens repoussent cette assertion. Un vieux religieux me dit : « Ce n'est pas possible, le roi régnant lui-même n'a pas le droit de céder son pays à qui que ce soit ».

royaume y jouiraient de toutes les terres occupées par eux et qu'ils seraient traités comme des regnicoles.

Cette immixtion des Annamites dans les affaires du Cambodge, provoquée par une reine d'origine annamite, fut la première d'une longue série de fautes qui, tout autant que les invasions siamoises, devaient concourir au démembrement du royaume. Elle s'annonça de suite ce qu'elle devait être : une fois maître de la situation, le général annamite tenta de défaire des deux princes cambodgiens, ses alliés, mais, devant l'attitude du pays, ayant été vaincu en quelques rencontres par l'armée des princes qui se retournèrent contre lui, il fut obligé de battre en retraite et sortit du Cambodge en 1659, en emportant un immense butin.

L'année suivante, les Siamois, pour écarter les Annamites d'un territoire qu'ils considéraient comme leur proie future, envoyèrent à la cour des Kê-cho, à Hanoï, une ambassade pour conclure une alliance contre les Nguyên du sud (Hué) qui venaient d'échapper à la tutelle du royaume annamite du nord et qui paraissaient, dès cette époque, convoiter le Cambodge où, cependant, ils intervenaient pour la première fois.

12. — **Bautum-réachéa III, pohnéa Saur (1659-1672).**

Le prince Bautum-réachéa saur, fils aîné de l'obayuréach assassiné par le sdach chaul sasna Chvéa ou « roi entré dans la religion des Javanais », qui avait appelé les Annamites et que ceux-ci avaient tenté de supprimer, fut chargé par les hauts dignitaires de gouverner le royaume. Il était alors âgé de vingt-huit ans (1).

Les Chams et les Malais de la province de Thbaung-khmoum, qui s'étaient déjà revoltés en 1599, probablement mécontents de l'ordre de choses qui avait suivi la mort du roi Ibrahim, leur coreligionnaire, peut-être parce qu'ils souffraient du retrait des avantages dont ils avaient joui sous son règne, se révoltèrent de nouveau vers 1660. Le roi alla lui-même au devant d'eux, les attaqua et les vainquit. Ils s'enfuirent, par le Kômpong-svay,

(1) Il était né en 1628 d'une femme nommée néang Suos dit une leçon, en 1631 dit une autre, et notre texte qui erre au travers des dates le fait naître en 1621 et lui donne 38 ans à l'époque de son élévation au trône.

jusque dans la province d'Angkor, où poursuivis, harcelés, le roi obligea par une convention, leurs chefs à se réfugier au Siam.

Les fils du roi apostat, Angk-Ni, Angk-Outey et Angk-Am, passèrent aussi la frontière du Cambodge avec l'ancienne cour, le chef des religieux préah sokhont et 2.224 personnes. Tout ce monde alla s'établir au Siam.

Délivré de ses ennemis, — les Chams, les Malais, les fils de l'ex-roi et leurs partisans, — le roi Bautum-réacha ponhéa Saur, saisit le préah khant et se fit ondoyer en 1662 sous le nom de *préah bat sâmdach sdach préah réach ongka Barom-réachéathiréach Ramathipdey barombaupit* (1).

En 1664, il éleva son frère cadet, Angk-Tan, à la dignité d'obayuréach, ce qui paraissait devoir l'écarter du trône, et épousa sa cousine néak Angk-Ley qu'il fit reine (*akkamohésey*) sous le nom de *sâmdach préah phéakavodey préah Châm-khsatrey*.

C'est en juillet de cette même année que le français Louis Chevreuil venant du Siam, s'installa à Basak (près du Svayrien d'aujourd'hui) en qualité de missionnaire de la Congrégation de la Propagande de la Foi et y fonda une chrétienté annamite qui paraît avoir duré quelque temps. Trois ans plus tard, il se plaignait, dans une lettre adressée en France, de n'avoir pu encore convertir un seul indigène. Quand, quelques années après, ce missionnaire vint à Pônhéa-lu, il y trouva une chrétienté de 400 âmes, composée de Chinois, de Portugais et d'Annamites qu'il appelle Cochinchinois.

En 1671, le prince préah Srey Chey-Chœttha, — fils du roi Bautum-vongsa-réachéa, assassiné par le roi apostat, — devenu le gendre du roi, dont il était aussi le neveu, conspira contre lui et le fit tuer par des émissaires qui s'introduisirent furtivement dans le palais.

L'obayuréach Tan et le prince Non s'enfuirent alors en Cochinchine et demandèrent le secours des Annamites comme l'avaient déjà fait, en 1658, le roi qui venait d'être assassiné et Tan lui-même.

(1) *Brhat pada sâmdach sdach brhat rājāṅga parama rājādhirājā Rāma-dhipati paramabupati*, « éminente base, seigneur roi, éminente personne royale, très haut roi des rois, Rāma maître suprême, très haut maître de la terre.

13. — Chey-Chœttha III (Thommo-Sauriyovongs)

(1672-1673).

Ce prince, fils du roi Angk-Non et petit-fils de l'obaréach préah Outey, assassinés à Oudong en 1642, et qui venait, à son tour, de faire assassiner le roi, prit de suite le pouvoir et se fit sacrer dès l'année suivante sous les titres de *préah Thommo-Sauriyovongs réachéathiréach barommopit* (1). Il avait alors 33 ans. Il obligea la veuve du roi qu'il avait fait assassiner, la sâmdach préah phéakavadey préah Châm-khsatrey, à être sa première épouse (*akkamahésey*), mais celle-ci se vengea de lui en le faisant tuer, cinq mois après son sacre, par des Malais restés partisans de la descendance du roi Ibrahim. Ce nouveau meurtre ne rendit cependant pas le trône à la branche royale du roi apostat.

14. — Néak Angk-Chey (1673-1674).

Le kévhvéa néak Angk-Chey, petit-fils de préah Outey, le yumréach-thom, et fils du roi Bautum-réachéa (Angk-Saur) (2), alors âgé de vingt et un ans, fut appelé au pouvoir à Oudong, sous le titre de *sâmdach préach kévhvéa*, roi non consacré.

L'année suivante, l'obayuréach Angk-Tan et Angk-Non, qui s'étaient enfuis chez les Annamites à la suite de l'assassinat du roi Bautum-réachéa, et qui n'avaient plus cependant aucune raison de se venger puisque néak Angk-Chey n'était pas issu du roi Ibrahim, envahirent le Cambodge par le sud, disant qu'ils ne recherchaient pas le pouvoir, et qu'ils n'en voulaient qu'au roi. Cependant, ils parurent à la tête d'une forte bande d'Annamites et firent la guerre pendant toute l'année. Le roi qui commandait contre eux fut tué à la tête de son armée (3). Il avait régné moins de deux ans.

Sur ces entrefaites, l'obayuréach Angk-Tan âgé de 51 ans,

(1) *Brhat Dhamma-Suriyavamsā rājādhirājā paramapavitra*, « éminente Loi (religieuse) Suryavamsa (de race solaire), roi des rois, très haut et purifié ».

(2) Assassiné, en 1672, par le roi prédécesseur Chey-Chœttha.

(3) Une autre leçon dit que vaincu, le roi se retira à Srok-pram-dâm-lœng (Sâmrong-tong) et qu'il y mourut de maladie.

étant tombé malade vint à mourir et, des deux princes vainqueurs, il ne resta plus que le prince Angk-Non.

15. — Interrègne. — Obayuréach Angk-Non (1674-1675).

Ce prince, — fils du préah Angk-êm, allié du roi apostat, meurtrier de son père, contre ses deux frères qui étaient allés demander le secours du roi de Cochinchine (l'Annam actuel), — s'établit à Oudong avec la famille royale et prit la direction des affaires non avec le titre de roi, mais avec celui de *sâmdach préah bautum-réachéa obayuréach*. D'autres textes lui donnent le titre de *sâmdach préah kévhvéa* (1). Ce titre d'obayuréach venait à l'appui de ses déclarations qu'il n'avait pas combattu le roi prédécesseur pour s'emparer du trône, mais pour se venger de lui.

Moins de cinq mois après qu'il exerçait le pouvoir, le prince Angk-Saur, fils du feu roi préah bautum-réachéa, et frère du feu roi néak Angk-Chey, alors âgé de 18 ans, réunit une armée, et attaqua l'obayuréach Angk-Non. Il mena si bien campagne contre lui qu'il l'obligea à se réfugier en Cochinchine, tout près du phnôm Deuca (montagne située exactement à la frontière du Cambodge et de l'Annam actuel), à Pram-dâmlœng où sa famille et une femme d'origine chinoise, sa concubine, le rejoignirent peu de temps après.

16. — Chey-Chœttha IV (Angk-Saur). Premier règne (1675-1688).

Le prince Angk-Saur était âgé de 19 ans. Il avait, l'année précédente, revendiqué le pouvoir à titre de frère cadet du roi Angk-Chey tué, on l'a vu plus haut dans un combat que lui avaient livré Angk-Tan et Angk-Non. Devenu maître de la situation par suite de la fuite de Angk-Non en Cochinchine, il s'empara du pouvoir en 1675 et se fit ondoyer à Oudong sous le nom de *sâmdach préah Chey-Chœttha bârom Saurîntrathireach*. Son cousin, le prince Néak Angk-Non, fut fait obayuréach.

L'année suivante, il alla habiter Tranâm-chrung dans la province de Sâmrong-tong, en un palais de bois qu'il y avait fait construire.

(1) *Sâmdach brhat padmarājūpayurāja*, « seigneur éminent lotus royal, vice-roi ».

C'est vers cette époque, en 1680 probablement qu'un général chinois nommé Duong-ngan-Dich, partisan des Mings, vaincu par l'armée de Khang-hi, — le nouvel empereur de la dynastie des Thanh, — aborda en Annam avec ce qui lui restait d'une armée embarquée sur 200 jonques que la tempête avait en partie détruites. N'ayant plus avec lui que 50 jonques et 3.000 hommes, il se rendit à Tourane avec son armée, fit sa soumission à l'Annam et demanda des terres. Le roi d'Annam, qui ne voulait pas avoir ces 3.000 étrangers près de lui, non cependant sans avoir prévenu le roi Chey-Chœttha, les envoya au Cambodge, dans les province de Baria et de Dăung-nay, en partie déjà envahies et occupées par des immigrés annamites qui prétendaient relever de lui et se considéraient comme en pays conquis. Le général chinois Duong-ngan-Dich, mécontent du pays qui lui avait été concédé, choisit Mytho et s'y installa avec la moitié de ses gens; son lieutenant Tràn conserva son lot et demeura à Baria.

Ces Chinois s'entendirent de suite avec les Annamites qui, comme eux, étaient étrangers au pays, mais assez mal avec les Cambodgiens et surtout avec les autorités cambodgiennes qui gouvernaient au nom du roi des Khmêrs. Ils étaient d'ailleurs très turbulents, avaient de la peine à se mettre au travail et ne voulaient pas, encore moins que les Annamites, se conformer aux lois du royaume. Ils demeuraient des bandes, ne devenaient pas des habitants au sens étroit du mot et l'on sentait qu'ils préféraient la guerre d'autrefois à la paix trouvée au Cambodge.

Aussi, quand le roi détrôné, Angk-Non, décida en 1682 de recommencer la lutte contre son successeur qui, cependant l'avait fait obayuréach, c'est à ces Chinois, dont le chef s'appelait alors Bangkon, qu'il s'adressa pour former un noyau d'armée solide. Il y joignit les Chams qui s'enfuyaient alors de leur pays et qui venaient se réfugier au Cambodge, puis il commença la guerre en s'emparant des provinces de Basak et de Préah-Trápéang (Travinh), de Phnôm-Pénh et d'Oudong.

Le roi, qui ne s'attendait pas à cette invasion, n'était pas prêt à s'y opposer. Comme l'armée de Angk-Non venait de quitter Phnôm-Pénh, alors Châdo-moukh, il avait abandonné Oudong, et s'était retiré à Tranâm-chrœung, un village de la province de

Sâmrong-tong où, déjà, il avait fait construire un palais. Il en sortit bientôt avec une armée levée dans les provinces de la région et un petit corps de secours que le roi de Siam avait mis à sa disposition. Il attaqua l'ennemi et le battit. Les Chinois abandonnèrent alors l'obayuréach et lui-même s'enfuit à kôh Têng, aujourd'hui Culao-gien, où il se tint caché (1684).

C'est alors que le roi, qui s'était réfugié à Tranâm-chrœung (1), revint habiter Oudong (1685).

Cependant qu'il s'y installait, l'obayuréach se rendait dans la province de Srey-Sânthor et y faisait construire une citadelle.

Ayant, l'année suivante, obtenu du roi d'Ayuthyéa, qui, ne cherchait qu'à rallumer la guerre civile au Cambodge, une petite armée siamoise venue par terre et par eau, il y joignit des Chinois, des Cambodgiens, recommença la lutte et s'avança jusqu'à Phnôm-Pénh au commencement de l'année 1684. Le roi se porta au devant de lui, le vainquit et le força de regagner sa citadelle de Srey-Sânthor que deux chroniques nomment de son ancien nom, Srey-Sâ-chor. Vaincu, Angk-Non envoya demander des secours au roi de Siam. Ce furent ses ambassadeurs, des princes dont son neveu qui, « seul des étrangers au Siam, avait droit à certains insignes en or », que l'ambassade de Louis XIV rencontra à Ayuthyéa en 1685. L'un d'eux, prince héritier réfugié au Siam, demandait des secours au roi des Siamois, dit M. de Chaumont, pour se rétablir sur le trône, et cet auteur ajoute que le Siam était intervenu déjà il y avait peu de temps.

En 1687, le roi, s'étant guéri de la petite vérole dont il avait failli mourir et pour accomplir un vœu fait au cours de sa maladie, remit le pouvoir à sa mère et se fit religieux ; le septième jour, il reprit la direction des affaires.

L'année suivante (1688) le sâmdach chauponhéa Kân et un Chinois nommé Tang-Chong-Séar, qu'une autre leçon nomme Kan-Chong-éa résolurent de renverser le roi. Ils se rendirent à Srey-Sânthor, obtinrent de l'obayuréach rebelle des troupes, des armes, des embarcations et furent s'établir à Phnôm-Pénh. Comme ils se disposaient à partir pour Oudong, le roi survint, les battit, les obligea à fuir et leur prit un matériel de guerre,

(1) Le P. Tachard confirme les dires de M. de Chaumont.

ainsi que deux jonques, dont une portait sa nièce, la néak Angk-Ey. Il la fit prisonnière et l'épousa quelques mois plus tard.

Cette même année, le roi qui gouvernait le royaume depuis quatorze ans se fit sacrer sous le nom de *sāmdach préah Chey-Chœltha-barommo-surenréachéathiréach Rama* (1).

Cette année même, l'obayuréach Angk-Non, n'ayant rien obtenu des Siamois, s'enfuit en Cochinchine (l'ancien Champa) et obtint du roi Hiên-vuong (2) une armée de 20.000 hommes commandée par les généraux annamites ong Thuyen-Khuon et ong Thum-Mou. Avec cette armée, il parvint de nouveau jusqu'à Oudong.

La ville fut prise et la population de Kômpong-luông et de Bântéay-lêu fut dirigée sur l'île de Chângva, en face de Phnôm-Pénh. La tante du roi, la *sāmdach préah Téau*, alors âgée de quinze ans, était du nombre des habitants emmenés. Quant au roi Chey-Chœltha, il se retira au pays de Pram-dâmlœng et, de là, il envoya le chauponhéa phéakadey-sāngkréam Suos à la recherche de sa tante. Il lui donna, dit-on, sa bague afin qu'il pût se faire reconnaître d'elle par son envoyé. Ce dignitaire partit avec son domestique a-Kô, un dimanche qui était le jour de la lune croissante de Phalkun (vers la fin de février). Arrivé à la nuit tombante à la rivière Oknha-luong, il se mit à la nage et aborda à Chruoy-Changva. Il se présenta à la princesse, se fit reconnaître par elle à l'aide de l'anneau du roi et la décida à le suivre immédiatement. Alors il la mit sur ses épaules et l'emporta au fleuve qu'ils traversèrent à la nage (Kô portait et conduisait la suivante de la princesse). Ayant gagné la rive opposée, on fit un hamac d'un langouli de la princesse et, sans plus tarder, sans voir personne, en se cachant, on se remit en route et l'on arriva d'abord à Tumnâp-préah-têp puis à Lamhach, où le roi attendait sa tante et ses courageux sauveteurs, avec une escorte et plusieurs éléphants. C'est sur un éléphant que la princesse arriva à Pram-dâmlœng.

(1) *Sāmdach brhat jaya-jettha parama surenrâjâdhirâja Rama*, « seigneur, éminent victorieux et glorieux dieu, roi des rois, Rama ».

(2) Ce roi d'Annam mourut en 1688.

Cependant, l'obayuréach Angk-Non, ayant appris la fuite de la princesse, avait lancé après elle une troupe de 5.000 Annamites. Cette troupe rencontra à Véal-hong l'armée royale commandée par le ponhéa phéakadey-sângkréam et l'attaqua ; elle fut battue et obligée de regagner rapidement Chruoy-Chângva. Le général cambodgien voyant leur désordre poursuivit les Annamites, passa le fleuve sur des radeaux, attaqua la citadelle de l'île et s'en empara.

L'armée ennemie prise de panique se débanda, entraîna ses chefs et l'obayuréach, les généraux annamites, eurent beaucoup de peine à regagner la Cochinchine. Les habitants de Oudong et de Kompong-léng emmenés à Chruoy-Changva rentrèrent dans leur village.

C'est alors que la princesse proposa au roi de refaire ensemble la route qu'elle avait suivie avec son sauveur, le ponhéa phéakadey-sângkréam, afin de revoir les lieux où ils avaient fait halte et d'y construire des temples qui perpétueraient le souvenir de cet événement. Le premier temple qui fut élevé fut celui de Kan-lal, sur le plateau ou *tuol* Pram-dâmlœng, là même où le roi avait amené sa tante après sa délivrance.

Continuant leur voyage de pèlerins, s'arrêtant partout où quelque incident s'était produit, ils arrivèrent à Prey-puon, un endroit où la princesse avait été obligée de se cacher pour échapper aux gens qui la poursuivaient. Le roi, sur le récit qu'elle lui fit, trouva qu'elle avait échappé par miracle et décida d'élever à cet endroit un temple et un monastère. Le chauponhéa Phuk, élevé au grade d'oknha thomméa, fut chargé de leur édification et de faire creuser tout à côté un superbe bassin.

Cependant, des bruits injurieux pour le roi et surtout pour la princesse couraient dans le pays. On prétendait que le grand attachement du roi pour sa jeune tante provenait de ce qu'elle était sa maîtresse. Furieuse, la princesse alors qu'elle venait de revêtir un costume civil proféra contre les médisants qui s'étaient attaqués à sa personne cette imprécation solennelle : « Que quiconque, mandarin de quelque rang qu'il soit ou gens du peuple, viendra soupçonner mes actions, médire de mon passé, meurt de mort violente et tombe en enfer où le Bouddha futur ne le verra jamais. »

17. — Interrègne (1688).

Les séma ou bornes de véath Prey-puon ayant été descendus (posés) de manière à limiter le territoire sacré, cérémonie qui remplace celle de l'inauguration chez nous, le roi, se rappelant avec délice les sept jours qu'il avait passés sous la robe de religieux, loin des affaires et près du Triple-Joyau (le Bouddha, la Loi, l'Eglise), résolut de retourner au « parfait état » et renonça pour la seconde fois aux biens royaux, c'est-à-dire au pouvoir. Il abdiqua en faveur du prince chauponhéa Yâng, son petit neveu alors âgé de vingt-deux ans, et se fit *phikkhu*, religieux, en même temps que la princesse se faisait *daun-chî*, religieuse, dans le même véath Prey-puon.

Ils y demeurèrent trois mois environ, jusqu'à la fin du vossa ou saison des pluies, puis ils rentrèrent dans le monde l'un et l'autre. Le roi reprit le pouvoir et la princesse son rang de première dame de la cour.

18. — Chey-Chœttha (deuxième règne) (1688).

Sortis du monastère, le roi et sa tante donnèrent l'ordre d'élever un nouveau temple dans la province de Sâmrong-tong à l'endroit où, alors que la princesse fuyait, poursuivie par l'ennemi, néang Am, sa suivante, lui avait offert une fleur sous un arbre chrœung, et ce temple fut appelé véath Ou-chrœung.

Enfin, un dernier temple avec monastère fut élevé dans un endroit nommé Kouk-châmbâk (tour de l'amandier) parce qu'alors que tout était troublé autour de lui, alors que tout le monde avait peur, le roi avait vu une vache qui, très tranquillement, allaitait son veau, ce qui lui avait redonné courage. Ce monastère reçut le nom de *véath mé-kô bâmbau kaun* ou « monastère de la vache qui allaite le veau ».

Cela fait, le roi fit construire un palais provisoire tout près de ce dernier temple, puis il entreprit la réorganisation administrative du royaume et récompensa ceux qui l'avaient servi avec dévouement. Il nomma les quatre ministres : les oknhas yumréach, véang, krâlâhôm et châkrey ; puis le réach-déchou, les deux chambellans de droite et de gauche qui sont le moha-têp et le moha-montrey.

Il nomma aussi les cinq mandarins du service de la sâmdach préah Téau, sa tante; Suos, le sauveur de celle-ci, déjà fait krâlapéah, devint sâmdach-chaupanhéa et reçut en viager neuf villages en toute propriété, y compris les esclaves héréditaires qui les habitaient (1).

Deux dignitaires, néak Im qui avait le premier pris les armes, et le chauchey Ly qui avait causé beaucoup de mal au pays, furent condamnés à mort et noyés l'un dans une mare, l'autre dans un prék.

Cette justice faite, le roi retourna à Oudong redevenue la capitale du Cambodge.

Dans la province de Srey-Sânthor, il y avait alors deux descendants de la famille royale, préah ângk néak Chant et préah ângk néak Ok, qui étaient amis de l'obayuréach. Ils soulevèrent quelques habitants et se dirigèrent sur Prey-vêng, là même où se trouvait la chrétienté autrefois dirigée par le P. Chevreuil. Le roi envoya quelques centaines d'hommes au devant d'eux, sous les ordres du sâmdach-préah Srâlau. Ils furent pris et exécutés à Chruoy-benléa, et le roi partagea les neuf villages (2) que ces princes rebelles avaient possédés entre leur vainqueur et quelques membres de la famille royale dont il était satisfait.

C'est après cette révolte, qui dura environ trois mois, que le roi quitta Oudong et vint résider à Kômpong-krâsang au tuol Ba-srey. C'est à Kômpong-krâsang que furent nommés, en conseil des ministres, auxquels s'étaient joints les borohœt (*purohita* ou *bakou*, chapelains), les grands juges, les quatre chefs des magasins (*chauhvay khléang*) et les gouverneurs à dix grades. C'est aussi dans ce village que a-Kô, le serviteur du pnhéa phéakadey-sângkréam, fut marié avec néang Am qui avait offert une fleur à la reine, et que cet ancien esclave fut fait gouverneur de la sous-province de Kouk-Sêh (3).

(1) Ces villages existent encore. Ils sont situés à l'ouest du Phnôm-Pénh, derrière l'étang, et il y a encore, dans la capitale, des descendants de ce chaupanhéa Suos.

(2) Cette indication de neuf villages possédés par des princes, et celle plus haut de neuf villages donnés en viager au chaupanhéa Suos semblent démontrer que l'habitude était alors d'accorder les revenus d'un certain nombre de villages à des personnalités qu'on voulait récompenser.

(3) Cette province, ou plutôt cet ancien muong Kouk-Sêh ou Terre

Une autre question, beaucoup plus grave que celle de ce mariage, fut agitée dans ce conseil, ce fut celle du déplacement de la capitale. Les conseillers, les horas interrogés et les chefs des reliques entendus, il fut décidé que la ville de Kômpong-kra-sang était trop populeuse, trop à l'étroit et qu'il convenait de transférer la capitale à Bœng-Kbên.

Ce transfert eut lieu l'année suivante et la ville nouvelle reçut le nom de Dâmna.

Une nouvelle révolte troubla un instant le sud du royaume, ce fut celle des Chinois de Mytho qui, ayant assassiné Duong-ngan-Dich sur les incitations d'un de ses lieutenants, Huynh-Tâm, élurent celui-ci et prétendirent ériger le pays en principauté indépendante. On avait fondu des canons, réuni une flotte considérable ; on fermait les passages, on établissait des douanes et l'on arrêtait les Cambodgiens qu'on ne relâchait ensuite que contre rançon.

Le roi du Cambodge, comprenant qu'il serait attaqué un jour par ces étrangers s'il ne prévenait leurs projets, fit élever des forts à Phnôm-Pénh, à Bak-au-nam (Banam), à Gô-bich, et ferma le fleuve avec une estacade faite de fortes chaînes reliant des radeaux, à la hauteur de Banam, puis il attendit.

L'obayuréach Angk-Non, qui était alors à Prey-kôr (Saïgon) et que cette révolte des Chinois, qui n'étaient plus ses alliés, inquiétait, demanda des secours aux Annamites. Ceux-ci étaient sur le point de déclarer la guerre au roi du Cambodge ; ils demandèrent à Huynh-Tâm de s'allier à eux et de marcher en avant-garde. Huynh-Tâm, très honoré d'être traité en prince, accepta cette alliance, se mit en marche et tomba dans le piège qui lui était tendu. Sa flotte fut cernée par celle des Annamites qui était beaucoup plus considérable. Il fut pris et mis à mort. Les fortifications élevées par lui ayant été rasées, la colonie chinoise de Mytho fut placée sous le commandement de Tràn, le chef des Chinois de Baria.

L'armée annamite, ayant réduit les Chinois de Mytho, ne s'arrêta pas là. Elle marcha sur Phnôm-Pénh et s'en empara.

des Chevaux, fait partie de la province de Baray, le véath Baray était à peu près au centre.

Le roi du Cambodge s'enfuit à Kômpong-luong sur la rive droite du Tonlé-sâp, à la hauteur d'Oudong, puis il envoya demander à traiter. La convention fut signée quelques jours plus tard et, de nouveau, le Cambodge s'engagea à payer à l'empereur d'Annam un tribut régulier.

Dans l'effondrement de 1593, à la prise de Lovêk, les lois du royaume avaient été dispersées, égarées, perdues, dit la tradition, « et les juges ne savaient plus juger parce qu'ils n'avaient plus de lois ». Ils pronouçaient d'après le souvenir qu'ils avaient conservé des anciens textes. Sous les rois précédents, on s'était efforcé de rechercher, dans les provinces et dans les monastères, les lois qui pouvaient s'y trouver; on en avait rassemblé beaucoup, mais on s'était aperçu que les textes ne concordaient pas et qu'ils avaient été falsifiés au cours des temps. Alors le roi décida que ces textes seraient rassemblés, comparés, étudiés et, s'il était nécessaire, amendés. La revision des douze livres de la loi fut confiée à une commission de six savants, lettrés et juges. En cinq ans, les douze livres furent successivement et solennellement promulgués par préah Chey-Chœttha.

Deux de ces lois ont gardé les traces visibles de cette révision, ce sont le *Krâm Chor* ou « Loi contre les malfaiteurs » qui est daté de l'an 983 de la petite ère (1621 de l'ère européenne) et le *Krâm Sophéathipdey* ou « Loi des grands-juges » qui est daté de l'an 980 de la petite ère (1618). Les autres qui, probablement, remontent à ce roi, et qui depuis ont dû subir plusieurs révisions, n'ont gardé dans leur préambule ni son nom ni le millésime de leur promulgation (1).

Le *Krâm Chor* ou « Loi contre les malfaiteurs » indique l'esprit de cette révision : « Le roi préah Chey-Chœttha qui réside à Oudong, ayant le cœur pitoyable, considérant que les peines portées contre les criminels de la première catégorie sont trop barbares veut les supprimer. En conséquence, il décide que les peines édictées contre les criminels de la seconde catégorie seront appliquées aux criminels de la première, que celles de la troisième catégorie seront appliquées aux criminels de la seconde,

(1) Le *Krâm-srok*, sorte de loi constitutionnelle, est dit *Krâm srok Chey-Chœttha*, c'est-à-dire « Loi du pays, par Chey-Chœttha ».

etc. » C'était supprimer la peine de mort. On a déjà vu plus haut, un roi du Laos, Hva-Ngôm (ou Fa-Ngôm), supprimer cette peine sous prétexte qu'on ne doit pas tuer un homme qui a tué parce que c'est faire un second mort.

Une autre loi a, depuis, modifié la loi de préah Chey-Chœttha et rétabli la peine de mort. Elle est datée de l'an 1660 de notre ère, mais je crois bien que, sinon dans les textes du moins dans la pratique, la loi de 1621 n'a jamais été suivie sur ce point. Je n'en veux donner pour preuve que les récits de la sâmdach-préah Téav, qui font l'objet du *Chbap tumnim pî bauran*, lesquels parlent plusieurs fois de gens décapités (1).

Quoi qu'il en soit, près de soixante-dix ans plus tard, en 1690, le roi dont nous étudions le règne, préah Chey-Chœttha donna l'ordre de réviser les douze titres des lois de 1621, de leur donner, dit une chronique, le nom de « Lois de Chey-Chœttha », mais de les dater de la première année de son règne, à lui, 1675. Il en est résulté que presque toutes les lois révisées sous le roi Chey-Chesdha (ou Chey-Chœttha de 1621) et peu modifiées de cette époque à celle d'Angk-Duong ont été attribuées au roi Chey-Chœttha de 1675.

En l'année 1681, qui suivit celle où les lois furent promulguées, l'obayuréach rebelle, préah Angh-Non, revenu au Cambodge, mourut à Srey-Sânthor. Il avait trente-sept ans, avait gouverné un an et sa rébellion avait duré quinze à seize ans. Le roi habitait alors Bœng-Kbên. Peu de temps après, il retourna habiter Oudong.

En 1692, les chroniques notent l'arrivée au Cambodge de la famille royale des Champas qui vint avec une suite de 5.000 personnes implorer la protection du roi des Cambodgiens. Chey-Chœttha lui accorda des terrains situés près de Lovék.

L'année suivante, la loi dite *Chbap-Ayuko* (?) relative aux circonstances atténuantes, fut promulguée. Il semble aussi que celle du *Montiro-bal* ou « loi relative à la garde du palais », non

(1) Je dois cependant signaler que lors du voyage de M. de Chaumont, ambassadeur de Louis XIV au Siam, la peine de mort n'était plus appliquée au Siam que pour les crimes contre le roi ou l'Etat (1695). Or les lois siamoises étaient à peu de chose près semblables aux lois cambodgiennes.

pas celle que nous avons, mais une plus ancienne dont probablement la nouvelle est le texte amendé, fut aussi promulguée à cette époque. Il fut, par elle, défendu aux habitants de mettre des clochettes à leurs attelages de bœufs quand ils traversaient la forteresse, c'est-à-dire la capitale, de faire porter des parasols au-dessus d'eux, quand ils étaient dans leurs charrettes, de châtrer les bœufs, de les tuer pour les manger, de peindre les charrettes de vives couleurs et d'orner le timon d'anneaux dorés.

Un impôt d'un dixième, qui ne devait être perçu que pendant trois ans, fut mis sur les charrettes et sur les bœufs et le roi décida que les bœufs à robe bigarrée comme le cou des tourterelles seraient confisqués au profit de la couronne.

En 1695, le roi était âgé de trente ans et régnait depuis vingt lorsqu'il abdiqua en faveur de son neveu préah Outey, alors âgé de vingt-deux ans (1).

19. -- Noréay-ramathipdey (préah Outey ex chauponhéa Yàng)
(1695-1696).

Ce prince fut sacré en 1695 sous les titres de *préah bat sâmdach sdach préah réach ongka préah Noreay-Ramathipdey préah Outey réachéa barommopit* (2) à l'âge de 23 ans. Il épousa sa tante, fille du roi sâmdach préah barom réachéathiréach, régna dix mois et mourut en 1696.

20. — Chey-Chœttha (3^e règne) (1696-1699).

Le roi démissionnaire qui, pour la troisième fois, avait revêtu la robe jaune des religieux et qui ne l'avait gardée que cinq jours, remonta sur le trône, reprit sa reine et se fit sacrer une seconde fois avec des titres nouveaux en partie.

En 1699, l'oknha-narin Êm, fils d'un certain ponhéa-sêna Mênh, forma le projet de renverser, non seulement le roi du Cambodge, mais la dynastie elle-même, et de monter au trône. Il se rendit

(1) La chronique a enregistré que le roi Chey-Chœttha possédait un éléphant femelle blanc.

(2) *Brhat pada sâmdach sdach brhat rājāṅga brhat Narayana Ramadhīpati udaya rājaparamābhipati*, « éminente base, seigneur roi, éminente personne royale, éminent Narayana (Vishnu), Rama maître suprême, éminent et purifié, roi, très haut maître de la terre ».

en Cochinchine, obtint une troupe de 20.000 Annamites et, divisant cette armée en deux corps, la fit remonter les deux bras du fleuve. Le roi Chey-Chœttha s'enfuit à Pôthisath pour y lever une armée. L'armée annamite de l'oknha-narin Êm, entreprit de l'y suivre et, très lentement, gagna Kômpong-chhnang où elle s'arrêta pour piller la ville et la campagne.

Un fils du roi, préah Srey-Thommo-réachéa, et le prince Êm, fils de l'ancien obayuréach rebelle, revenu de l'Annam l'année précédente, qui commandaient chacun un corps d'armée, l'un venant de Puthisath par la voie de terre, l'autre descendant le Tonlé-sâp, vinrent attaquer l'oknha-narin Êm et le battirent si bien que son armée l'abandonna et se retira dans les provinces méridionales de Saïgon, Bien-hoa et Baria, qui venaient d'être rendues au roi du Cambodge par le roi de la Cochinchine. Ces provinces demeurèrent depuis lors aux Annamites.

On s'est demandé si l'obayuréach Angk-Non, décédé en 1691, n'avait pas, au cours de sa rébellion, promis ces provinces au roi des Annamites et si l'oknha-narin Êm ne les avait pas données en échange des troupes qui lui avaient été remises. On a dit aussi que, pour arrêter la défection de l'armée annamite, le roi d'Annam avait autorisé son général à les occuper. Ce qui est certain, c'est que l'oknha-narin Êm fut mis à mort par des soldats annamites un peu avant que son armée reprît la route du sud.

Quoi qu'il en soit, dès l'année suivante, le pays était divisé en districts placés sous les ordres de mandarins annamites relevant du général qui avait commandé l'expédition et qui habitait la forteresse de Saïgon, avec tous les pouvoirs civils et militaires. Ce pays fut ainsi définitivement perdu pour le Cambodge.

A la fin de l'année, le roi Chey-Chœttha qui régnait, depuis quatre ans, pour la troisième fois, abdiqua en faveur de préah Angk-Êm, fait kevhvéa par lui dès son retour d'Annam, qu'il avait marié à l'une de ses filles et qui, d'ailleurs, avait fait preuve de valeur en combattant les Annamites de l'armée de l'oknha-narin Êm.

21. — Kêvhvéa Barommopit Angk-Êm (1700-1701).

Le prince Êm, alors âgé de 25 ou 26 ans, fils de l'obayuréach

Non et d'une femme chinoise, fut, au commencement de l'année 1700 de l'ère européenne, 1622 de la grande ère, 1062 de la petite, élevé à la dignité de préah bat sâmdach préah kèvhvéa barommopit. Il alla s'établir à Pôthisath.

L'ex-roi, tout d'abord, employa son temps à surveiller la reconstruction du véath Préah-Pù-méan-bon ou du banian prédestiné, que le roi Chant-réachéa avait fait édifier en 1534, en commémoration d'une victoire remportée sur les Siamois. Lorsque ce temple fut reconstruit et orné à ses frais, il s'y fit ordonner religieux, mais trois jours après, sur la demande du kèvhvéa, dit la chronique, pour la quatrième fois, il déposa le froc et reprit, comme s'il en eût été le maître capricieux et comme il avait déjà fait, le pouvoir souverain.

22. — Chey-Choetta (4^e règne) (1) (1701-1702).

Il fut roi pour la quatrième fois et se fit de nouveau sacrer à l'âge de quarante-cinq ans.

A peine remonté officiellement sur le trône, il eut à combattre un rebelle, le phiren Kim, fils d'un haut dignitaire de sa cour. Cet homme, ayant obtenu des troupes du roi des Annamites, remonta le cours du fleuve et se dirigea sur Oudong. A son approche, le roi quitta sa capitale et se réfugia de nouveau à Pôthisath avec toute sa famille et ses dignitaires. Kim l'y poursuivit, mais le roi, ayant eu le temps de rassembler une petite armée, le battit si complètement que ses troupes se débandèrent et qu'il fut prisonnier.

L'année suivante le roi Chey-Choetta abdiqua encore mais cette fois en faveur de son fils aîné préah Srey-Thommo-réachéa, alors âgé de douze ans. Puis il rentra en religion pour trois jours.

23. — Thommo-réachéa IV (1702-1704).

Comme le nouveau roi était très jeune, on ajourna la cérémonie du sacre et son père continua de gouverner le royaume comme s'il n'eût pas abdicqué.

L'année suivante, un Samrê,— de cette tribu de demi-sauvages qui, dit-on, avait fourni au Cambodge un roi, Ta-They, le vieillard aux concombres savoureux et, par lui, sa seconde dynastie

— revint du pays des Kolas (Birmans) où il avait séjourné quelques années. Il était un peu fou mais avait tout ce qu'il faut pour en imposer au peuple. Il prétendait qu'il était le *néak-méan-bon*, « le prédestiné », et qu'il devait être roi du Cambodge. Une grande masse de gens crut en lui et, déjà, le pays s'agitait fort lorsque les ministres du roi envoyèrent une petite troupe pour le prendre. Il disparut et tout rentra dans l'ordre.

En 1703, la cour qui s'était fixée à Pôthisath, en 1699, revint à Oudong.

L'année suivante, préah Srey-Thommo-réachéa, qui avait régné deux ans, abdiqua en faveur de son père.

24. — Chey-Choettha (5^e règne) (1704-1706).

L'ex-roi, pour la cinquième fois, remonta sur le trône. Il avait alors quarante-neuf ans. On ne dit pas s'il se fit sacrer de nouveau.

C'est alors que la famille royale du Laos, qui venait d'être chassée de Vieng-Chant, immigra au Cambodge avec 5.000 personnes et demanda l'hospitalité et des terrains pour s'établir dans le royaume. Cette famille royale, qui s'exilait au Cambodge en 1705, était sur le trône du Laos depuis de nombreuses années et avait régné d'abord à Luâng-prâh-Bâng, puis à Vieng-Chant. Le roi du Laos, — que Géraerd van Wusthof avait trouvé au pouvoir en l'an 1641 de notre ère, et dont il ne donne pas le nom, mais qui régnait depuis trois ans, — était le prince Saurya, dont le titre royal était *thao-Sauryavongs-Thommika-réachéa barommo-pit preset thiréach* (1). Il était mort en 1595, ne laissant que des petits enfants en bas âge.

Un de ses ministres qui les avait écartés du trône, avait épousé une fille de Saurya, néang Kiaman, et s'était fait roi. Un autre chef, probablement l'obayuréach ou ponhéa Sên, lui avait déclaré la guerre, l'avait vaincu, acculé au suicide et lui avait succédé sous le nom de phyà Non-athiréach.

Un des neveux du feu roi Saurya, né de son frère aîné qui s'était retiré à Hué, était venu de l'Annam (alors Cochinchine)

(1) *Chao Suriyavongsá dhammikarâjâ paramapavitra..... adhirâja*, « roi de race solaire, pieux roi, très haut, purifié..... roi suprême ».

avec une armée et lui avait déclaré la guerre. Le roi Non-athiréach, certainement parent du roi Saurya, avait été tué dans une bataille et Prachey ong Hué, son vainqueur, était monté sur le trône de Vieng-chant, pendant que l'un de ses deux autres frères, le thao (ou chao) Nong, se rendait à Luâng-prah-bâng pour y régner. Il en fut chassé vers 1605 par un fils du roi Saurya qui se fit proclamer, et le Laos, depuis si longtemps réuni sous le même sceptre, se trouva former deux royaumes dont les rois étaient cousins germains, neveux de Saurya et descendants de la monarchie créée, ou plus tôt continuée par Hva-Ngôm (Fa-Ngôm),

Il est probable que c'est la famille de l'obaréach ou phya nakon (*Nokor-nagara*), qui vint en 1705 se réfugier au Cambodge.

En 1706, le roi Chey-Choettha, de nouveau fatigué du pouvoir après un nouveau règne de deux ans, abdiqua pour la cinquième fois et, cette fois encore, en faveur de son fils Srey-Thommo-réachéa qu'il avait fait roi en 1702 et qui lui avait remis le pouvoir en 1704.

25. — Thommo-Reachéa IV (2^e règne) (1706-1710).

Cet ex-roi qui avait démissionné en 1704, alors qu'il avait douze ans, n'avait pas été sacré la première fois parce qu'il était trop jeune. Etant remonté sur le trône à l'âge de dix-sept ans, il fut sacré et reçut les titres de *préah Srey-Thommo-réachéathiréach Ramathipdey barommopit*, roi *snang* (1), c'est-à-dire « adjoint », et son père prit celui d'obayuréach qui d'ordinaire était le titre d'un prince ayant renoncé au trône ou qu'on voulait en écarter.

Les Laotiens, qui avaient suivi leur famille royale au Cambodge, avaient été établis dans la province de Bati, près d'un village déjà peuplé de Laotiens d'abord internés à Baray en 1561, et qui, s'étant révoltés, avaient en partie été conduits dans la province de Bati, où l'on désignait leur village du nom de *phoum Baray kbat choum*, « village des rebelles de Baray ». Les nouveaux venus aidés de leurs compatriotes créèrent des difficultés

(1) *Bhrat çri Dhammarājādhirāja Ramadhipati parama pavitra*, « éminent et fortuné Dhamma (Loi) roi des rois, Rama maître suprême, très haut et purifié ».

aux autorités locales en 1708. Le roi leur envoya deux dignitaires chargés de les conduire à kôh Réap (l'île de Ravana). Ils refusèrent d'obéir, se réunirent autour de leurs chefs et se mirent en révolte ouverte. On envoya contre eux une véritable armée. Attaqués, ils formèrent trois bandes, l'une gagna la forêt, l'autre la Cochinchine et la troisième se rendit auprès du kêhvêa Angk Êm, gendre et neveu de Chey-Chœttha, qui, depuis son abdication en faveur de son beau-père, en 1701, se tenait à l'écart de la cour, dans une attitude quelque peu hostile, ce qui faisait déjà craindre qu'il ne suivit les traces de son père l'obayuréach Angk-Non.

Ce prince n'attendait probablement qu'une occasion pour prendre les armes. Celle-ci lui parut bonne, il la saisit, se déclara pour les Laotiens et fit revenir au Cambodge leur principal chef, Sokonnobat, qui s'était enfui en Cochinchine. Ce chef revint avec 20.000 annamites qu'il avait, de complicité avec les autorités locales et le prince, levés et armés. Pendant ce temps le préah kêhvêa formait une armée de 10.000 Kuoy et Sâmrés puis, marchait sur Oudong, alors que le chef laotien Sokonnobat, s'emparait des provinces de l'est avec son armée d'annamites. Ils manœuvrèrent si rapidement que le roi et le prince Angk-Tong, son frère alors âgé de dix-huit ans, se trouvèrent enfermés dans la forteresse d'Oudong. Ils résistèrent trois mois puis, réduits à la dernière extrémité, ils firent une sortie de nuit et parvinrent à traverser les lignes des assiégeants. Ils se retirèrent au Siam avec un jeune prince, fils du roi, né en 1706.

26. — **Kêhvêa Angk Êm** (2^e règne)
(1710-1722)

Ce prince, qui avait déjà régné une année (1700) et qui venait d'obliger le roi du Cambodge à fuir au Siam prit de suite la direction des affaires mais n'osa pas encore se faire sacrer roi. Il attendit quatre ans et ce n'est qu'en 1704 que l'aphisêk eut lieu et qu'il monta au trône sous les titres de *préah bat samdach préah kêhvêa barommopit*, qu'il avait déjà portés en 1700-1701. Il avait alors trente-quatre ans.

L'année suivante, le roi de Siam envoya une armée de 1.500 hommes et des ambassadeurs au Cambodge pour demander

au kèhvèa usurpateur de renoncer au trône et de le remettre au roi Thommo-réachéa. Celui-ci s'était arrêté à Battlambang avec son frère Angk-Tong, son jeune fils Angk-Êm, et l'armée que commandaient le chauponhéa pohulla-tép et le chau-ponhéa-réachéa sauphéa-vodey. Le nouveau roi du Cambodge repoussa cette étrange proposition et refusa d'autoriser les trois princes à séjourner dans le royaume que leur présence, à défaut de leurs intrigues, pouvait troubler.

En 1715, — par suite de cet esprit qui venait de pousser pour la cinquième fois Chey-Choettha à se faire religieux pour sept jours, — il abdiqua en faveur de l'akkamohésey, sa première reine, fille de Chey-Choettha qui l'a lui avait donnée pour épouse à son retour d'Annam et qui portait le titre de *préah moha khsatrey*, « éminente et grande princesse », puis il entra en religion. Il en sortit trois jours après et reprit le pouvoir.

A la fin de 1716, le préah Angk-Tong, frère du roi détrôné et réfugié au Siam, vint se mettre à la tête des gens de la province de Pôthisath que ses agents avaient soulevés contre le roi du Cambodge. Celui-ci n'avait pas d'armée et n'avait pas les sympathies de ses sujets. Il aimait trop le plaisir et, — à cette époque où le Cambodge n'était pas aussi moralement ruiné que lorsque nous y sommes venus, alors qu'on y trouvait encore une opinion publique très forte et des hommes d'énergie, — il n'en fallait guère plus pour désintéresser le pays d'une cause qu'il suivait d'ailleurs avec quelque déplaisir. Le roi, au courant de cette désaffection publique, n'essaya pas de lever une armée parmi les Cambodgiens et s'adressa aux Annamites prisonniers de guerre au Cambodge. Cette armée, dès qu'elle fut organisée tant bien que mal, marcha contre le prince Angk-Tong et, dans la première rencontre, ce prince, ayant été blessé, fut obligé de battre en retraite. Cette défaite désespéra les rebelles de Pôthisath ; ils se dispersèrent pour rentrer dans leurs villages.

Le prince Angk-Tong, blessé mais non découragé, se retira à Rusey-sanh, s'y guérit, et quand, en 1722, une armée siamoise de 10.000 hommes passa la frontière du royaume, alors que des jonques de guerre portaient à Péam (Hatien) une autre armée forte de 5.000 hommes, il se joignit à l'armée de terre que suivaient l'ancien roi préah Thommo-réachéa et son fils, préah Angk-Êm.

Péam (Hatien), chef-lieu de la province de Kham, ou muong Kham, était alors et depuis quelques années au pouvoir d'un pirate chinois ancien partisan de Minhs. Ce Chinois nommé Mac-Cuu (1), lorsqu'il habitait Phnôm-Pénh, avait été fermier des jeux au Cambodge. Devenu riche il rêvait de faire mieux et plus grand qu'il n'avait fait ; il alla s'établir à Péam, et réunit autour de lui une bande nombreuse de pirates chinois et annamites, gens de sac et de corde qui ne demandaient qu'à servir sous un chef énergique. Il s'appropriâ sept centres relativement importants : d'abord Péam (2) qui reçut le nom d'Hatien, Phu-

(1) Il était originaire du village de Lê-quât, huyện de Hai-cuong, district ou phu de Loi-châu, province de Canton. Il mourut à Hatien en 1736, à l'âge de 78 ans. Son fils Mac-ton, lui succéda avec le titre d'envoyé impérial et le droit de frapper des sapèques de zinc. On lui attribue la construction de plusieurs routes que nous avons refaites et plusieurs canaux d'irrigation que ses successeurs et nous n'avons pas entretenus. Il fit construire un marché, renforça la citadelle élevée par son père à l'entrée du goulet et dominant la rade. Il devint redoutable et défendit sa ville avec succès, en 1767 contre un chef de pirates chinois nommé Hoac-Nhien, en 1770, contre un aventurier également chinois nommé Tran-Thai qui s'était entendu avec deux de ses cousins, contre l'oknha Khé et le Malais Li-Malou qui, à la tête de 4.000 hommes, l'avaient attaquée. Les Siamois seuls purent prendre Hatien en 1772 après un siège de treize jours. Mac-Ton rentra par traité en possession d'Hatien vers 1775. S'étant rendu à Bangkok pour y traiter avec le roi de Siam, à la fin de 1779, celui-ci refusa de le laisser repartir, fit décapiter son fils aîné, un prince annamite qui l'avait accompagné, cinquante de leurs suivants et donna l'ordre de le mettre lui-même à la torture. Un Siamois indigné de cet ordre lui remit du poison dont il mourut en 1781 et sauva la vie à trois de ses fils et à quatre de ses petits-fils. Cependant que Mac-ton était retenu au Siam, son fils Mac-teu-Sanh lui succédait à Hatien et devenait un des défenseurs les plus résolus de Gia-Long qui combattait alors pour conquérir le trône d'Annam, sur les tai-sons, Mac-teu-Sanh étant mort en 1790, son frère Mac-cong-binh lui succéda et c'est lui qui, la même année, reçut du roi de Siam le corps de Mac-ton qui jusqu'alors était demeuré à Bangkok. Mac-cong-binh fit enterrer son grand-père sur la montagne de Binh-son. Ce descendant d'une lignée de pirates mourut vers 1809, ne laissant que des enfants trop jeunes pour lui succéder, mais en 1816 l'un d'eux, Mac-din, devint administrateur d'Hatien et gouverneur en 1818. Cette famille est aujourd'hui éteinte mais on a prétendu qu'elle existait encore en 1867, lors de la prise d'Hatien par les Français, et que ses membres ont, à cette époque, pris la route de Huê.

(2) Péam était le nom du chef-lieu et muong Kham le nom cambodgien de la province. Les Annamites nommaient celle-ci Phuon-thanh.

quoc que les Cambodgiens nommaient alors kôh Trâl, Srê-luong-Cai qui était Srê-Ambœl (dans la province de Kômpong-sôm), Vuong-thom (Kômpong-sôm), anciennement Krâmon-sâ, Can-vot (Kômpot), et Ca-mao autrefois Tuk-khmau, dans le sud.

Quand ce pirate eut mis ces sept petits centres sous sa domination et se fut taillé une principauté aux dépens du Cambodge, afin de s'assurer l'avenir, il envoya offrir à l'empereur d'Annam cette nouvelle province du sud-ouest et lui en demander le gouvernement. Le roi d'Annam le nomma gouverneur et général de tout le littoral du golfe du Siam (1715) bien qu'il n'eût aucun droit de disposer d'un territoire que ses troupes n'avaient pas conquis et qu'il n'avait acquis par aucun acte de cession, même d'hostilité.

Mac-Cuu devint ainsi un seigneur considérable, un pirate, un corsaire redouté, aussi bien en cour d'Annam qu'en cour du Cambodge.

Quand les Siamois voulurent débarquer à Hatien pour, de là, marcher contre néak Angk-Êm, ils y trouvèrent Ma-Cuu qui avait pris parti pour le roi régnant et dont l'armée de sacripans recrutés dans toutes les races était prête à les recevoir. Il attaqua la flottille siamoise commandée par les ponhéa kasa et déchou et la détruisit presque entièrement. L'armée siamoise fut plus heureuse au nord ; elle repoussa à Pôthisath les troupes annamites que le kêvhvéa Angk-Êm lui opposait et, après un an de combat, parvint jusqu'à Oudong.

Se croyant sur le point de succomber, le kêvhvéa Angk-Êm prit l'avis des gens qui l'entouraient et envoya proposer au général siamois, le ponhéa chakrey, de se reconnaître le vassal du roi de Siam en lui envoyant tous les ans des fleurs d'or et d'argent, s'il voulait lui laisser le pouvoir et remmener à Ayuthyéa les princes qu'il avait dans son armée, surtout le roi détrôné qu'il avait reçu mission de remettre sur le trône. Le général siamois accepta ces conditions et repartit pour Ayuthyéa en emmenant les princes.

Le peuple et les dignitaires, qui n'étaient pas partisans du kêvhvéa, donnèrent de tels signes de mécontentement, dit une tradition verbale, que le kêvhvéa reçut le surnom de « roi siamois ». Alors il abdiqua, en faveur de son fils néak Angk-Chey. Il était âgé de quarante-deux ans et avait gouverné six ans.

27. — Angk-Chey (préah Sotha) (1722-1729).

Ce prince avait 20 ans. Deux mois après l'abdication de son père, il fut sacré à Oudong sous le nom de préah Sotha et le titre de roi adjoint (*snang*). Il épousa sa tante la princesse sâmdach préah srey Sochéada, fille du roi Chey-Chœttha et en fit sa reine (*mohésey*).

Son règne fut inauguré par la défaite des Kloeng (1) ou Hindous de Néang-phaëk.

Le roi Chey-Chœttha, grand-père du roi régnant, tant de fois roi, démissionnaire, religieux et tant de fois sacré, avait alors soixante-cinq ans et était obayuréach. Il tomba malade en 1725 et mourut.

En 1729, le roi préah Sotha, las de gouverner ou cédant aux suggestions de son père l'ex-kèvhvéa démissionnaire, Angk-Êm, abdiqua en sa faveur et lui remit le pouvoir au risque de soulever le peuple contre lui. Il avait régné huit ans.

28. — Kèvhvéa-barommopit — (kèvhvéa Angk-Êm)

(2^e règne) (1729-1730).

L'ex-roi fut sacré sous le nom de *sâmdach sdach préah réach ongka préah Chey-Chœtthathiréach Rameysaur kompul loukey tray phéavonéa* (2), mais sept mois après l'aphisék, les populations se détournant de lui, il abdiqua en faveur de son fils préah Sotha auquel il avait succédé.

29. — Préah Angk-Chey, dit préah Sotha (2^e règne) (1730-1736).

Préah Sotha fut sacré pour la seconde fois au commencement de l'année 1730, sous les titres *préah bat sâmdach sdach préah réach ongka préah barommo réachéalthiréach Ramathipdey*. Il avait alors vingt-sept ans. Son père qui venait d'abdiquer reçut celui d'obayuréach.

(1) Du mot *Kalinga* qui désigne plus particulièrement la côte du Coromandel, d'où paraissent être venus les Hindous fondateurs des colonies hindoues de l'Indochine, aux premiers siècles de notre ère.

(2) *Sâmdach sdach brhat rájángga brhat Jaya jétrádhirája Ramisvara kompul loka tri-bhāvanā*, « éminent roi, éminente personne royale, glorieux et victorieux roi suzerain, Rama, éminent sommet du monde, vigueur des trois bhāvanās » (?)

L'année suivante, un réfugié laotien du village de Préah-Saut (Bâ-phnôm), fou et se disant prédestiné (*neak méan bon*), prétendit qu'il avait le pouvoir d'exterminer tous les Annamites du Cambodge. Une foule de gens crut en lui et le suivit, dans le sud du royaume, jusque de l'autre côté de la frontière et l'on commença, en pénétrant en Cochinchine, à tuer tous les Annamites qu'on rencontrait. Le général qui commandait à Saïgon envoya une petite armée contre cette bande. Elle fut poursuivie jusqu'à la frontière, mais, en regagnant leurs pays, ces gens, fanatisés par le Laotien, égorgaient encore. Le roi envoya contre eux des commissaires royaux qui réussirent à les disperser. Le roi d'Annam, ayant appris ces massacres et ne tenant pas compte de l'intervention du roi du Cambodge, envoya une armée contre lui. Préah Sâtha, n'étant pas en mesure de résister à cette attaque imprévue, se retira dans la province de Sântouk, à Péam-trêng. Il y leva promptement une armée, se mit à sa tête et marcha sur Phnôm-Pénh où les Annamites venaient d'arriver. L'armée ennemie fut si bien défaite qu'elle se débanda et reentra en Cochinchine par les deux principaux bras du delta.

A la nouvelle de cette déroute, le roi d'Annam, donna l'ordre de réunir une armée plus forte que celle qui avait été battue et la lança dans le Cambodge.

Dès que cette armée fut à Phnôm-Pénh, le roi sortit de nouveau d'Oudong où il était revenu avec sa famille et se retira à Péam-krâbau, dans la province de Sântouk. Il y rassembla une armée nouvelle et marcha lui-même sur les Annamites, les défit encore une fois et les obligea à regagner les provinces de Mytho et de Vinh-long, encore cambodgiennes de droit, mais qu'ils occupaient déjà et qu'à cette occasion ils annexèrent officiellement aux trois autres.

C'est alors, parce qu'Oudong était trop près de Phnôm-Pénh, des Quatre-bras, trop accessible à l'ennemi du sud, que le roi décida de quitter cette capitale et de se transporter avec sa cour à Lovèk qui est un peu plus au nord, et qui avait été abandonnée au siècle précédent. C'est ainsi que la capitale reculait au nord, avançait au sud selon qu'on avait à redouter soit les Siamois, soit les Annamites. Les Annamites paraissaient, en ce temps, plus dangereux que les Siamois.

En 1736, le roi préah Sotha abdiqua, s'enferma trois jours dans un couvent, et remonta sur le trône.

Cette même année il conçut des soupçons contre sa femme Srey-Sochéada, fille du roi Chey-Choettha, qu'il accusait de comploter sa chute et peut-être sa mort avec les princes néak Angk-Saur ou sâmdach préah Outey, néak Angk-Snguon dit préah Srey-Chey-Choettha, et chauponhéa Chant dit préah Bautum-réachéa, l'un fils de préah Angk-Tong et les autres fils de l'ex-roi Srey-Bautum-réachéa, par conséquent ses cousins par la même arrière-grand-mère, tous les deux réfugiés au Siam. L'année suivante, roulant dans sa tête des projets de vengeance, il quitta Lovèk, fut s'établir à Phnôm-Pénh et prit aussitôt des mesures pour faire arrêter, peut-être massacrer, la reine et ses complices.

Les trois princes, se voyant menacés, s'enfuirent de la ville, rassemblèrent une armée et marchèrent contre celle que le roi, à la nouvelle de leur prises d'armes, avait levée. La lutte fut acharnée et se termina au bout de quelques mois par la fuite en Cochinchine du roi Sotha et de son frère cadet, néak Angk-Èng (1737). Les princes frères, Srey-Chey-Choettha et Bautum-réachéa, les suivirent de près et s'établirent l'un à Bâ-phôm sur le bras oriental du Mékong, l'autre sur le bras occidental, et prirent des mesures pour empêcher le roi Sotha, au cas où il en aurait l'idée, d'envahir le Cambodge avec une armée annamite. Pendant ce temps, le prince Angk-Èm, fils de l'ex-roi Thommo-réachéa qui venait de lui donner son nom, — ce qui, à cette époque, équivalait à remettre tous ses droits au trône du Cambodge, — envahissait la province d'Angkor avec une armée levée dans celle de Korat qu'il habitait depuis plusieurs années. 2.000 hommes, levés par ordre du roi de Siam et commandés par le prince néak Angk-Tan dit Angk-Tong, son oncle, le suivaient de près pour renforcer ses troupes et un petit corps de 3.000 hommes, placé sous les ordres de l'ex-roi Thommo-réachéa, débarquait Kâmpôt.

Quand les deux armées du nord furent à une cinquantaine de kilomètres de Lovèk, alors capitale du Cambodge, la reine Srey-Sochéada rassembla ce qui restait près d'elle de la famille royale, les hauts dignitaires, et, les ayant consultés, résolut d'aller au devant des princes à Oudong. On décida dans une entrevue qui eut lieu sur le Tonlé-sâp, de traiter à Phnôm-Pénh. Les princes

s'y rendirent avec leur armée et l'on tomba d'accord pour remettre sur le trône le roi Thommo-réachéa qui, pourtant, venait, en remettant son nom à son fils Thommo-réachéa Angk-Êm, de renoncer en sa faveur à tous ses droits au trône. Mais son nom était probablement le seul sur lequel l'entente était possible et, malgré sa répugnance à revenir sur un renoncement qu'il avait fait de sa propre volonté, il fallut bien qu'il cédât aux prières qui lui furent adressées.

Mécontent, il refusa jusqu'en 1738 de quitter Tréang où il avait d'abord établi sa résidence. A cette époque, les nécessités l'amènèrent à Phnôm-Pénh qui se retrouvait le centre du royaume. La Cour vint l'y chercher vers 1738 et l'amena à faire son entrée royale à Lovêk, redevenue la capitale, on l'a vu plus haut, sous le règne de son prédécesseur (1).

30. — Thommo-réachéa (3^e règne) (1738-1747).

Le préah Thommo-réachéa Saur avait quarante-huit ans quand il fut sacré pour la troisième fois. Il reçut, cette fois-ci, les titres de *préah bat sâmdach préah réachéa ongka préah Chey-Chœttha thiréach Ramathipdey barommo bôpit*. Il était fils du roi Chey-Chœttha qui avait autrefois abdicqué en sa faveur. Il avait régné une année en 1702-1703, abdicqué en faveur de son père, puis son père avait abdicqué de nouveau deux ans plus tard en sa faveur ; il avait régné de 1706 à 1714 et avait été détrôné par le kèvhvéa Angk-Êm. Maintenant, après vingt-trois ans, il se retrouvait pour la troisième fois sur le trône du Cambodge.

Le prince Angk-Tong, fils du prince préah Outey, vint de Chantaboun, débarqua à Kâmpot et, alors âgé de quarante-sept ans, fut fait obayuréach. Le prince préah Outey, son fils, alors âgé de trente-trois ans, fut fait obaréach (2). Sa reine, l'akkamohésey, reçut le titre de *sâmdach préah chéat satrey (kshatryî)*. Quant au fils du roi, Thommo-réachéa Angk-Êm, alors âgé de vingt-neuf ans, il reçut le titre de kèvhvéa lorsqu'il épousa la prin-

(1) On signale à cette époque la présence d'un éléphant blanc à la cour du roi du Cambodge.

(2) Quand ce prince mourut, en 1743, son titre passa à son fils Angk-Duong.

cesse néak Angk-Mey, fille de néang Angk-Saur, qui mourut en accouchant.

Les annalistes ont, à cette date, enregistré une inondation extraordinaire du Mékong et une lutte qui survint entre les Cambodgiens de la province de Basak (Soctrang) et les Annamites de la même province. Ceux-ci ayant été battus, se retirèrent au kôh Hong-péam-mi-sâ, une île du Mékong, et s'y organisèrent comme s'ils en étaient souverains.

Deux ans après la mort de Mac-Cuu qui mourut âgé de soixante-dix-huit ans, vers 1738, le roi du Cambodge Thommo-réachéa, profita d'une querelle survenue entre les Cambodgiens et les gens de Mac-Ton, qui avait succédé à son père, pour tenter de s'emparer lui-même d'Halien. La ville fut défendue avec autant d'habileté que d'énergie, et les Cambodgiens durent se retirer après avoir perdu un assez grand nombre de gens.

Le roi tomba malade en 1747 et mourut la même année à l'âge de cinquante-sept ans, après avoir régné douze ans en trois fois, dont dix la dernière fois.

31. — Thommo-réachéa V (Angk-Êm) (1747).

Son fils, le kêvhvéa Angk-Êm, auquel il avait en 1733 abandonné son nom et ses droits au trône du Cambodge, lui succéda à l'âge de quarante-deux ans. L'ancien renoncement du père avait désigné le fils aux suffrages des grands mandarins et ceux-ci l'avaient élu. Son jeune frère, Angk-Hing, auquel son père avait donné, en 1743, lors de la cérémonie de la tonte de la houe, le nom de Srey-Sauryopor (1), à peine âgé de seize ans, résolut de s'emparer du trône ; il fit assassiner le roi et voulut

(1) Les princes cambodgiens reçoivent souvent trois noms au cours de leur existence : celui qu'on leur donne à l'occasion de la cérémonie du rasage des quelques cheveux dits sauvages (*prey*) qu'ils ont à leur naissance ; celui qu'on leur donne à l'occasion de la tonte de la houe qui est une cérémonie de puberté, d'initiation à la vie ; et le nom de sacre qu'ils reçoivent quand ils deviennent rois, obaréach ou obayuréach. Ils peuvent en recevoir un quatrième après leur mort.

Le nom de ce prince, du rasage des cheveux sauvages au rasage de la houe, avait été néak Angk-Hing. Il était fils du roi préah Srey-Thommo-réachéa et d'une femme siamoise néak-monéang Ratn (1730). Son frère utérin était néak Angk-Duong.

prendre sa place. Les hauts dignitaires écartèrent sa candidature et élevèrent au pouvoir l'obayuréach néah Angk-Tan, dit préah Angk-Tong.

32. — Ramathipdey (préah Angk-Tong) (1747-1749).

Ce prince, alors âgé de cinquante-six ans, était obayuréach depuis dix ans. Il fut chargé du pouvoir, mais non élevé au trône et gouverna sous son titre d'obayuréach.

En 1748, les princes cambodgiens qui avaient fui en Cochinchine, il y avait dix ans, avec l'ancien roi préah Sotha, envahirent le Cambodge à la tête d'une armée annamite. Ils battirent le gouverneur de Basak, l'oknha-néaren Kuk, qui s'était avancé au devant d'eux avec une petite troupe rassemblée à la hâte, et l'obligèrent à se retirer à kôh Hong-péam-mé-sâ. Leur armée se remit ensuite en marche vers le nord et parvint très près d'Oudong. Elle battit un petit corps cambodgien commandé par le premier ministre, le chauhvéa Ek, et le dispersa si bien que son chef ne put le réunir ensuite. Le roi Angk-Tong, l'obaréach préah Outey, son fils et le prince Srey-Chey-Chœttha (néak-Angk Snguon), son cousin, fils du feu roi Srey-Bautum-réachéa et frère du roi Thommo-réachéa assassiné par le prince Sauryopor, s'enfuirent au Siam pour y demander des secours.

L'ancien roi Barom-réachéa et son frère néak-Angk-Êm se trouvèrent les maîtres du royaume et s'établirent à Oudong, dans le palais de l'obaréach, situé à l'ouest du boeng Pama. N'étant pas écoutés de leurs alliés, ils laissaient les Annamites commander le pays, maltraiter la population dont la colère grandissait chaque jour et qui, d'hostile, devenait menaçante.

Le krâlâhôm Ok et le gouverneur de Pôthisath, l'oknha-suor-kéalouk Ok, après avoir reconduit le roi et l'obaréach à la frontière, étaient revenus à Pôthisath et s'occupaient d'y lever une armée. Les généraux annamites se mirent en route vers Pôthisath pendant qu'une armée cambodgienne placée sous les ordres d'Angk-Hing-srey-Sauryopor s'avancait par eau. Cette dernière armée manqua par suite de la mort de son chef qui arriva sur ces entrefaites, et l'armée annamite put atteindre la plaine de Srap-ângkam (Roléa-pier) et y prendre position. Le krâlâhôm vint attaquer les Annamites alors commandés par néak

Angk-Êng et les battit si complètement qu'ils passèrent en déroute devant Oudong sans oser y entrer. Le prince Angk-Êm et l'ex-roi Thommo-réachéa se jetèrent dans les bandes de fuyards avec toute leur famille afin de regagner la Cochinchine. Le premier venait à peine d'arriver à Kômpong-chhnang qu'il mourait (1748). Quant à l'ex-roi, il parvint en Annam, très fatigué et très désolé. Il y mourut à la fin de la même année, âgé de quarante-trois ans.

Le krâlahôm Ok, le héros de cette guerre, et son second, le gouverneur de Pôthisath, réorganisèrent le pays, remplacèrent les gouverneurs incapables ou qui avaient mal résisté à l'ennemi, puis réclamèrent au roi de Siam, non le roi Angk-Tong ou l'obârêach Outey dont le courage avait faibli, mais le prince Srey-Chey-Chœttha (Angk-Snguon), fils du feu roi Srey-Bautum-réachéa qui leur avait été infidèle, et dont le cœur avait été plus haut. Le roi siamois déféra à cette demande et le prince Srey-Chey-Chœttha rentra au Cambodge avec beaucoup de dignitaires siamois chargés de le conseiller.

33. — Chey-Chœttha V (1749-1755)

Angk-Snguon.

Le prince Chey-Chœttha avait alors quarante-deux ans ; il était fils du roi Thommo-réachéa assassiné par le prince Hing-Sauryopor. Il fut sacré et reçut les titres de *préah bat sâmdach sdach préah réach ongka préah Srey-Chey-Chœttha* (1) *thiréach barom baupit*.

Il reconnut les services que le gouverneur de Pôthisath avait rendus pendant la guerre en le nommant chauhvéa, c'est-à-dire premier ministre. Cette nomination n'ayant pas plu aux anciens et hauts dignitaires, ils s'entendirent pour perdre le nouveau ministre dans l'esprit du roi. Ils l'accusèrent de prétendre au trône et obtinrent du prince qu'il chargeât un Malais nommé Polœu-Mén de l'assassiner. Le chauhvéa Ok prévenu, s'enfuit au Siam et l'oknha chåkrey Pou le remplaça dans sa fonction.

Les princes, réfugiés au Siam depuis 1748, rentrèrent au Cambodge en 1751 avec l'autorisation du roi de Siam, et fixèrent

(1) Jaya Jyestha.

leur résidence à Péam-Chas (srok Pouméabas). L'obaréach préah Outey, probablement parce qu'il n'approuvait par les projets de l'ancien roi son père qui songeait à renverser le roi Srey-Chey-Chœttha, entra dans les ordres à Angkor-véath et préah Angk-Tong, qui avait été contraint de prendre le titre d'obayuréach au lendemain de l'élection du nouveau roi, fut s'établir dans la province de Krâng sur la rive droite et à la hauteur de l'extrémité sud du Grand-Lac.

En ce même temps, un dignitaire nommé Khsetr-Ek, réfugié au Siam, avait formé le complot de détrôner le roi Srey-Chey-Chœttha et de le remplacer par le prince Angk-Tan, fils de l'obaréach qui venait de se faire religieux à Angkor-véath. Il envoya son fils soulever les montagnards du mont Khchuol ; cet envoyé découvrit une sorte de fou, d'inspiré, nommé Suos que le peuple écoutait avec enthousiasme, qu'il avait appelé le saint Suos (« *sœl Suos*) et qu'on croyait doué d'un pouvoir surnaturel. L'obayuréach que cette conjuration gênait, tendit un piège à Khsetr-Ek et le fit assassiner. Pendant ce temps, sœl Suos, qui disposait d'une armée de 3.000 hommes, prit le nom d'un prince décédé depuis longtemps, préah Angk-Yâng, et nomma roi, avec le titre de préah bat Angk-Li-réach, un cul-de-jatte qui n'était libre ni de ses bras ni de ses jambes. L'obayuréach leva des troupes et se rendit avec le préah kēvhvéa et le préah Angk-At au village de Kbal-krábey, situé à l'ouest d'Oudong, où le fils de Khsetr-Ek et l'inspiré sœl Suos habitaient. Ces deux hommes furent pris et exécutés. L'obayuréach alla ensuite attaquer le roi cul-de-jatte, dit Angk-Li-réach. Il dispersa son armée, s'empara de lui et le fit exécuter à Komrêng-phnôm-Srông dans la province de Krâng.

Vers la fin de l'année 1753, l'obayuréach alla s'établir à Oudong, près du roi son neveu. L'année suivante, son fils néak Angk-Saur, dit obaréach Outey, mourut au monastère d'Angkor-véath. Il était âgé de 40 ans. Son fils prit de suite le nom de préah Outey, afin d'affirmer par cet acte qu'il entendait succéder dans tous les droits de son père. Quant au titre d'obaréach, il passa au prince Angk-Hing préah Srey-Sauryopor, fils du feu roi préah Chey-Chœttha et assassin du roi Thommo-réachéa Angk-Èm en 1747.

En 1755, le roi Chey-Chœttha mourut à l'âge de 46 ans, après avoir régné sept ans.

34. — Préah Ramathipdey (Angk-Tong) (1756-1757).

L'obayuréach qui avait régné un an, en 1748-1749, fut élu roi par les bakous et les hauts dignitaires, au commencement de 1756 à l'âge de cinquante-sept ans. Il prit le titre de *krông-réach* ou « régent royal, régent » (1).

Cette même année, à la suite d'une querelle sans importance, l'obaréach Saurýopor tenta de faire assassiner préah Outey (Angk-Tan), mais celui-ci parvint à gagner Péam (Hatien) où commandait, pour le compte des Annamites, le Chinois Mac-Ton (2), fils du fameux pirate Mac-Cuu qui, en 1722, avait battu, de concert avec une armée cambodgienne, une flotte siamoise qui voulait débarquer des troupes sur le littoral et qui était mort vers 1737. Il convint avec Mac-Ton de renverser le roi Angk-Tong et, pendant que Mac-Ton envoyait des émissaires soulever les quatre provinces de Tréang, Bantéay-méas, Bati et Preykrâbas (3), il se rendit à Travinh, au milieu d'une population soumise, depuis quelques années déjà, à l'autorité annamite. Il y leva rapidement une armée, en forma trois corps dont il donna le commandement à trois dignitaires cambodgiens qui lui étaient dévoués, et les dirigea sur Oudong par différentes routes. Derrière ces trois corps d'armée, venait Mac-Ton avec une troupe de forbans. Quand le prince préah Outey-réachéa, après avoir reçu un renfort à Krâsang, près et au nord de Mât-chrouk (Chaudoc), arriva à Phnôm-Pénh, il apprit que l'obaréach Srey-

(1) Le mot *krung* est d'origine malaise (*kurung*) et désigne soit le roi, soit le royaume, mais on le trouve, au Cambodge, écrit de deux manières : *krung* et *krông*. Dans le premier cas, écrit avec un *kâ*, dans le second écrit avec un *ko*. Il me semble que quand il est écrit *krung* il faut entendre « roi », ou royaume, et quand il est écrit *krông*, il faut traduire « régent ». Ici, *krông-réach* ne peut signifier que « régent », prince régent. Quoi qu'il en soit, le mot *krông* est considéré comme moins noble que le mot *réach* qui vient du skt *râja* et désigne, joint au mot *réach*, un roi d'ordre inférieur, un régent.

(2) Dit Mac-Thien-tu par les Annamites et préah Sutot par les Cambodgiens.

(3) Les provinces méridionales du Cambodge actuel entre le fleuve occidental, le canal d'Hatien et les monts Bac-Lim à l'ouest.

Sauryôpor avait été battu dans une rencontre par ses trois généraux et qu'il était en fuite. Il envoya des troupes à sa poursuite et l'obaréach, fait prisonnier dans la province de Prey-kdey (dans la terre de Kômpong-svay), fut mis à mort. Son frère cadet, le kèvhvéa Angk-Duong qui, pour ne pas être inquiété par le vainqueur, était entré en religion, fut contraint de déposer sa robe jaune sous laquelle il ne pouvait être tué (1) et fut massacré hors de l'enclos sacré du véath Sboeng.

Ce crime accompli, préah Outey eut le cynisme d'aller saluer le roi préah Angk-Tong, son grand-père, et de lui demander l'autorisation de s'établir avec sa famille et ses partisans au nord du véath Préah-Chedey-thmey ou « temple du nouveau et éminent chétiya ». Le roi, n'osant rien refuser à un prince vainqueur qui était à la tête d'une armée, accorda cette autorisation.

Deux mois plus tard, alors que ses troupes étaient rentrées en grande partie dans les provinces où elles avaient été recrutées, préah Outey apprit que la veuve de l'obaréach Srey-Sauryôpor qu'il avait fait tuer, conspirait contre lui avec plusieurs grands dignitaires et s'appêtait à le faire attaquer. Il eut peur d'être surpris par les conjurés, quitta Oudong avec sa famille et ses partisans, et alla s'installer à Chruoy-changva, en face de Phnôm-Pénh. Alors il nomma des ministres, des généraux et leva une nouvelle armée.

Voyant que préah Outey se conduisait en roi et se proposait d'attaquer bientôt la veuve de l'obaréach, le roi Angk-Tong, reprenant courage, leva une autre armée et la lança au-devant du rebelle. Cette armée fut battue et le roi s'enfuit d'Oudong à Pôthisath avec les princesses, les princes Angk-Tong, Angk-Non, préah Rama et toute la cour. Il y mourut presque à son arrivée. Il était âgé de soixante-cinq ans, avait régné trois ans en deux fois avec un intervalle de sept ans entre ses deux règnes.

Préah Outey, peu de temps après, fit mettre à mort la veuve de l'obaréach tué par lui et son fils aîné, Angk-Tong, né de son premier mari Thommo-réachéa qui lui avaient été amené de Borvel (?) un village situé à l'est de la forêt de Rusey-sanh. Il desti-

(1) On trouvera le même scrupule au Siam lors de l'assassinat de l'usurpateur phyä Ton.

tua le gouverneur de Kômpong-svay, qui avait reçu les princes Angk-Non Rama et Angk-Chey, et le remplaça par un homme à lui qui fit arrêter les deux princes et les lui envoya dans une cage. En route, un dignitaire de leur escorte, le ponhéa Chant, brisa la cage du prince Angk-Non-Rama et s'enfuit au Siam avec lui. L'autre prince fut livré à préah Outey et exécuté à Oudong.

Les Annamites prétendent que, — comme ils s'étaient plaints de l'incursion de préah Outey en Cochinchine, dans la province de Vinh-long, alors qu'il faisait la guerre à son prédécesseur, — ce prince devenu roi, pour les apaiser, leur avait cédé le territoire de Tam-phong-Long qui devint celui d'An-Giang et un territoire dont on fit deux arrondissements, ceux de Chân-don et de Xuy-lap, qui furent joints à la province de Vinh-long (1757).

35. — Srey-Sauryopor (préah Outey) (1758-1775).

Ces divers crimes commis, néak-Angk Tan, dit préah Outey, fils de l'obaréach préah Outey, décédé à Angkor-véath en 1753 et petit-fils du roi Angk-Tonh, protégé et, dit-on, fils adoptif de Mac-Ton, alors âgé de vingt ans, fut sacré sous les titres de *Préah bat sâmdach sdach préah réachéa ongka préah Norey-réachéathiréach Ramathipdey préah srey Sauryopor barommo suren*, etc.

Le roi d'Annam le reconnut de suite et le roi du Cambodge, qui avait été criminel envers sa famille, le fut encore plus envers son pays ; il céda aux Annamites les provinces qui portent aujourd'hui les noms de Soctrang et de Travinh. C'est ainsi que le gouvernement de Huê profitait des troubles qui désolaient le Cambodge pour, les unes après les autres, s'annexer les provinces de la Cochinchine actuelle. Les Annamites étaient insatiables. Ils n'avaient pas organisé ces deux dernières provinces qu'ils élevaient déjà les forteresses de Sadec (Phsar-dêk, marché du fer), de Coulao-Gieng (Koh-Tèng) et de Chaudoc (Méat-chrouk).

Préah Outey, disent les chroniques khmères, fut un roi sage, généreux et très charitable. Il aimait à dépenser beaucoup d'argent en aumônes données aux pauvres et en offrandes faites au Bouddha, aux religieux, afin d'écarter de lui les cinq malheurs

et les quatorze péchés. Les malheureux venaient de très loin, quittaient leur pays pour recevoir l'aumône de lui. C'est juger ce roi au point de vue des avantages qu'on tirait de lui.

Il aimait à prêcher ses dignitaires, à leur donner de bons conseils, à les inciter à faire l'aumône généreuse, à éviter le péché. Il était persuadé qu'il était un bôdhisattva, qu'il était « appelé à sauver les êtres et qu'un jour il les ferait monter par centaines de milliers dans la magnifique jonque d'or qui toujours flotte sur les eaux de la mer, quelle que soit la furie de celle-ci ».

En 1763, alors que le royaume était tranquille, préah Outey remit la direction des affaires aux grands dignitaires, prit la robe jaune des religieux et la garda trois mois, puis il remonta sur le trône.

En 1765, le roi, — ayant élevé à la dignité de reine, sous le titre de sâmdach préah phéakavadey, la néak-monéang Méalinbophavodey, — modifia le protocole et décida que les mandarins diraient à cette reine *préah korna pisès* et que les femmes des dignitaires, quel que fut leur rang, l'appelleraient *mé* (mère).

Deux ans plus tard, le roi de Birmanie (1) qui, depuis janvier 1765, faisait la guerre aux Siamois et qui s'était, à cette époque, emparé de Thavay, de Merguy et de Ténasserin, prit Ayuthyéa, après deux mois de siège et la réduisit en cendres (28 avril 1767). Un prince siamois, que les annales du Cambodge nomment préah chau Lé-Sang, débarqua à Hatien, reçut l'hospitalité de l'abbé Pigneaux et vint chercher un asile à la cour d'Oudong (2).

La capitale siamoise étant tombée aux mains de l'ennemi, la peste, le choléra, la piraterie désolant le royaume, un métis chinois de la congrégation de Hay-Hong nommé phyéa Tâk ou chauponhéa Tâk, gouverneur d'une province du nord, avait avec un millier d'hommes dix fois battu les Birmans qui tenaient la campagne. Ayuthyéa ruiné, le roi massacré, le trône vide, il s'en alla à Bâng-Pla-soy et se fit proclamer roi de Siam. A Royâng

(1) Le troisième roi depuis la révolution de 1754, qui avait mis la dynastie birmane des Alaunghprâ sur le trône d'Ava.

(2) Ce prince mourut au Cambodge en 1771. Les chroniques annamites lui donnent le nom de Chao-si-sang. — Cet abbé Pigneaux est le même qui, sous le nom de Pigneaux de Behaine, devint plus tard évêque d'Adran.

où il alla ensuite, il fut acclamé comme un sauveur et son armée se trouva compter 2.000 hommes. Le gouverneur de Chantaboun ayant refusé de reconnaître son autorité et d'obéir à ses ordres, il prit Chantaboun et, à la tête d'une armée devenue considérable, fut attaquer les Birmans. Il les battit dans tous les combats qu'il livra et les rejeta hors du royaume. Ces victoires avaient fait de lui l'homme le plus considérable du Siam et le pays tout entier le reconnut pour son chef. Alors il établit sa résidence à Bângkok qu'il nomma Chanaburi, sur un territoire que le roi Noray avait autrefois cédé à la France, que les Français n'occupaient plus, mais qui, cependant, leur appartenait encore de par cession royale.

Voulant ensuite se faire reconnaître par le roi du Cambodge, que les Siamois considéraient presque comme un roi vassal, il lui envoya un ambassadeur muni d'une lettre demandant « que les traditions du passé fussent continuées, malgré les changements que des événements impérieux avaient amenés au royaume de Siam, » et que les objets de l'hommage lui fussent envoyés comme ils l'étaient aux anciens rois. La tradition ajoute qu'il demanda aussi le prince siamois qui s'était réfugié à la cour d'Oudong.

Le roi du Cambodge, préah Outey-Sauryopor, qui, avant d'être roi, avait été un prince rebelle ; qui, pour vaincre, s'était allié aux Annamites et leur avait cédé deux provinces du royaume ; qui avait fait mettre à mort des princes en moyens de l'empêcher de parvenir au trône, — le roi du Cambodge, qui aurait dû demeurer l'ennemi de l'ancienne monarchie siamoise qui n'avait pas cessé depuis des siècles d'encourager au srok Khmêr les séditions et les princes rebelles, ne voulut pas admettre un instant qu'un homme du peuple pût parvenir au trône du Siam, alors même qu'il avait sauvé sa patrie et s'était assis dans un trône vide, sans avoir eu à le disputer. Il le prit de très haut avec le phyéa Tâk et lui répondit qu'il « ne pouvait se résoudre à traiter sur le pied d'égalité avec un homme qui, quelle que fut sa valeur propre, n'était après tout que le produit de l'union d'un marchand chinois avec une siamoise sortie du peuple ».

Phyéa Tâk bondit sous l'injure et résolut de jeter le roi de Cambodge à bas de son trône. Afin d'atteindre ce but, il com-

mença par lui susciter un compétiteur et choisit le prince Angk-Non-préah-Réam qui s'était réfugié au Siam avec le petit dignitaire qui avait brisé sa cage. Une armée siamoise fut chargée de conduire ce prétendant à Oudong par la route de Nokor-véath et de le proposer aux grands du royaume qu'on savait peu affectionnés au roi préah Outey-srey-Sauryopor. Parvenue à Angkor, cette armée y prit ses dernières dispositions de combat et attendit celle que le roi du Cambodge avait levée et placée sous le commandement du králâhôm Pâng. Le králâhôm fut tué dans la première rencontre, mais son armée ne s'émut point de la perte de son général, continua la lutte, vainquit, et dispersa l'armée siamoise (1769) (1).

Alors Mac-Ton, dit préah Solôt par les Cambodgiens, gouverneur annamite d'Hatien (Péam), informé que le roi d'Annam avait décidé d'intervenir au profit des Cambodgiens, se déclara pour le roi du Cambodge. Il leva une armée de Cambodgiens dans les deux provinces de Tréang, de Bantéay-méas et, par la route du littoral, aussi par voie de mer, il envahit les provinces maritimes du Siam. Une armée siamoise l'attendait à Chantaboun et le battit si bien qu'il dut rentrer à Hatien, en laissant à l'ennemi plusieurs de ses vaisseaux et leurs équipages.

Le roi de Siam rentra à Bangkok, forma une flottille qu'il monta de troupes et dont il prit le commandement avec le prince Angk-Non-angk-Réam. Ayant cinglé vers Hatien, il s'en empara, prit une partie de la famille de Mac-Ton et obligea celui-ci à s'enfuir. Pendant ce temps, une armée de terre sous les ordres du yumréach siamois passait la frontière cambodgienne au nord, et s'avancait, par Nokor-véath, Battâmbâng et Pôthi-sath, vers Oudong que déjà phyéa Tâk et le prince néak Angk-Non menaçaient de Phnôm-Penh où, sans rencontrer une seule troupe, ils étaient venus après leur départ d'Hatien en moins de six jours.

Craignant d'être pris, le roi de Cambodge et sa cour abandonnèrent Oudong, s'embarquèrent sur les jonques royales mouillées

(1) Les annales ont enregistré l'apparition d'une comète magnifique qui parut au commencement de septembre 1769, venant de l'est et se dirigeant vers le sud-ouest.

à Kômpong-luong et se rendirent à Tralong-klos-bak-ancien, en arrière de l'armée du yumréach cambodgien qui faisait tête à l'armée siamoise avec une grande énergie. Les habitants, pris de peur suivirent le roi et la cour, les uns jusqu'à Méât-krâsas et Anlong-rusey, les autres jusqu'à Tralong-klos-bak-ancien.

Cependant que la cour fuyait, l'armée de phyéa Tâk et du prince Angk-Non s'avancait sur le fleuve dit tonlé Prap-Chéam, enlevait les jeunes filles sur les rives et pillait les biens des habitants qui s'enfuyaient à Méât-krâsas.

C'est alors que les Annamites (1) intervinrent et mirent en campagne une armée qui, ayant à Péam-Banh-chopéas opéré sa jonction avec celle du yumrach, vainquit les Siamois, marcha sur Phnôm-Pénh où se trouvait phyéa Tâk et le prince Angk-Non, les obligea à reprendre la route d'Hatien où ils se rembarquèrent en grande partie avec leur roi. Le prince Angk-Non demeura à Hatien avec 500 Siamois que lui laissa phyéa Tâk, mais, ne pouvant pas défendre cette ville contre Mak-Ton qui songeait à la réoccuper, il l'abandonna et fut s'établir à Kompot avec ses hommes. De là, il s'occupait de lever des troupes dans les provinces voisines.

Au nord, l'armée siamoise, plusieurs fois vaincue, se trouvait en danger lorsqu'on y apprit que le roi phyéa Tâk s'était embarqué à Hatien avec les troupes. Elle renonça à la lutte et reprit la route du Siam en entraînant dix mille personnes ramassées dans les villages de la province de Pôthisath. On dit que beaucoup d'autres captifs, également entraînés par les Siamois, moururent de faim sur la route.

Débarrassé de l'armée siamoise, le yumrach cambodgien se sépara des Annamites et marcha sur l'armée du prince Angk-Non-angk-Réam. Il la rencontra à Péam-Roka et la battit (1771).

A la fin de cette année 1771, le roi s'établit provisoirement à Méât-kondor, sur le tonlé Sâp à dix kilomètres de Phnôm-Pénh et accepta de la cour de Hué un résident annamite ou *bao-hô*, protecteur. C'était placer son royaume sous le protectorat de

(1) Leur roi se nommait alors Ya-long selon les Cambodgiens. Son nom réel était Huê-vuong et son nom de souverain Nguyễn-Phuck-Thuan. Il était fils d'une concubine. Il régna treize ans de 1756 à 1778.

l'Annam. Le roi du Cambodge alla ensuite s'établir à Péak-prat (1) et lui, qui avait refusé quelques années plus tôt d'entrer en relations avec un homme qui, n'étant pas de race royale, avait usurpé le pouvoir, envoya des ambassadeurs à Bangkok pour traiter de la paix. Phya Tákne voulut pas les recevoir, les garda prisonniers et écrivit au roi du Cambodge de lui envoyer comme otage avant l'ouverture des négociations sa mère et toute sa famille. De son côté, Mac-Ton traitait avec le roi de Siam, abandonnait, en apparence au moins, la cause du roi du Cambodge et obtenait du phya Ták que sa famille gardée prisonnière à Bangkok lui fût rendue. Il lui remit en échange le prince siamois que le roi du Cambodge avait refusé de lui rendre, Phya Ták rentra à Bangkok avec son prisonnier et le fit mettre à mort.

En 1774, le roi des Khmêrs quitta sa résidence de Péak-prat et alla s'installer à kôh Chén, une île du Tonlé-sâp située en face de Kômpong-luong, n'osant rentrer dans sa capitale de peur d'être enlevé par le prince préah Angk-Non-angk-Réam qui tenait la campagne et continuait de lever des troupes dans les provinces de l'ouest.

La désorganisation était partout, le pays retournait à la barbarie : on n'obéissait plus au roi en bien des provinces et l'on ne voulait pas recevoir les ordres du prince rebelle. Les gouverneurs ne versaient plus le produit des impôts qu'ils percevaient tant bien que mal et les collecteurs étaient chassés des villages. En certains endroits les habitants étaient contraints de payer les impôts aux deux partis. La misère était affreuse et le choléra, la petite vérole dévoraient les humains.

Dans cette extrémité, le roi, disent les chroniques, eut pitié de son peuple et résolut d'abdiquer en faveur du prince Angk-Non-angk-Réam, son compétiteur et son ennemi. Il avait régné dix-sept ans (1775) et son règne avait été malheureux.

36. — Angk-Réam-Réachéa (Angk-Non) (1775-1779).

Ce prince était fils du roi Srey Chey-Chœttha et petit-fils du roi Thommo-réachéa I^{er}. Il était âgé de 36 ans quand il fut sacré

(1) Un village près d'Oudong où l'on dépose encore aujourd'hui les lanières de cuir de buffle que tranche un bakou le jour de la fête des eaux, à la pleine lune d'octobre.

sous les titres de *préah bat sâmdach sdach préah réach ongka préah Réam-réachéathiréach baromo-baupit*. Le roi qui avait abdiqué regut le titre d'obayuréach et le prince Angk-Than, frère du roi, celui d'obaréach-thom ou « grand vice-roi ».

Craignant d'être bientôt attaqué par les Annamites qui étaient opposés à son élévation au trône, le roi fit couler des canons, faire des fusils, fabriquer de la poudre, des boulets, des balles et construire deux citadelles, l'une à Phnôm-Péhn, l'autre à Mukh-kompul, mais le gouverneur annamite qui commandait à Saigon et le roi Ya-long (Nguyễn-Phuok-thuan dit Gia-long) de Hué avaient bien d'autres sujets d'alarmes. Les montagnards de l'est ou Tay-sons, de Tay-Phou, s'étaient soulevés et, sous les ordres de deux frères, Duk ong Thanh et Duk ong Em (1), menaçaient Hué (1775). Dans la Basse-Cochinchine, un soulèvement avait eu lieu et le gouverneur annamite ong Chas-Chê avait fort à faire. Au lieu de marcher contre le roi du Cambodge, il lui demanda de venir à son secours ; celui-ci refusa disant qu'il ne voulait avoir aucune relation avec les Annamites qui l'avaient combattu avant son accession au trône.

Le gouverneur de Saigon n'insista pas mais, quand il eut réprimé la rébellion chez lui, il tenta de se venger en portant la guerre au Cambodge. Il parvint facilement à Phnôm-Péhn par le fleuve sans rencontrer de résistance mais, arrivé là, il trouva une armée cambodgienne. Vingt combats eurent lieu autour de la citadelle et presque toujours les Annamites furent vaincus. Quand ils eurent perdu beaucoup de monde, ils se trouvèrent dans l'impossibilité de se ravitailler, parce que tout le pays était soulevé autour d'eux et surtout derrière eux ; alors ils tournèrent le dos à la citadelle et reprirent la route de la Cochinchine (fin 1776).

Le roi les poursuivit jusque par delà la frontière et prit Vinh-long et Mytho. On raconte qu'il encouragea les mécontents de la Cochinchine, qu'il songea à faire massacrer tous les Annamites qui se trouvaient dans ses Etats et qu'il n'en fut empêché que par l'obayuréach et l'obaréach-thom.

Quoi qu'il en soit, en 1777, le vibol-réach Srey, lieutenant du

(1) Les Annamites les nomment Nguyễn-van-Nhac et Nguyễn-van-Huê-Thung.

krâlahôm ou ministre de la marine, croyant que l'obaréach Angk-Than était homme à s'emparer par un crime du pouvoir suprême, alla le trouver et lui proposa de faire assassiner son frère et d'être roi. L'obaréach-thom repoussa cette proposition, mais garda le silence car, en vérité, il désirait fort la succession de son frère aîné. Alors, le vibol, craignant d'être accusé, fut trouver le roi et lui dit que l'obaréach-thom lui avait demandé de l'assassiner. Le roi crut cet homme et le chargea de tuer l'obaréach pendant une partie d'échecs qu'il se proposait de tenir avec son frère, dès qu'il lui ferait un signe des yeux. La partie d'échecs eut lieu sous la vérandah du palais d'Oudong, mais le roi ne donna pas le signal convenu. Le lendemain il ne le donna pas davantage et le vibol-réach désespérait d'arriver à ses fins, redoutait que le roi qui hésitait en présence du calme qu'il rencontrait chez son frère, n'eût avec l'obaréach une conversation au cours de laquelle tout se découvrirait. Il alla trouver le roi et l'assura que son frère avait des armes chez lui, que la conspiration était sur le point d'éclater et qu'il fallait se hâter afin de la déjouer. Le roi l'écouta terrifié et promit de donner le signal convenu dès le soir même. La partie ouverte il ne le donna point car, dit-on, il craignait d'être trompé par le vibol-réach, mais il regarda le vibol au visage et celui-ci, feignant de prendre ce regard pour le signal convenu, tira son poignard et en frappa l'obaréach au flanc gauche. Le prince poussa un grand cri et roula aux pieds du roi. Celui-ci, très ému de ce qui s'était passé, se jeta sur son frère, le prit dans ses bras, le caressa et le pleura si fort que l'obaréach comprit que le roi avait été trompé. Alors il raconta les propositions que le vibol-réach Srey lui avait faites, son refus indigné, puis il avoua son silence, dit qu'il était coupable de n'avoir pas prévenu le roi et lui demanda pardon de cela. Celui-ci donna l'ordre d'arrêter le vibol-réach et de le remettre aux juges afin qu'il fût jugé et puni comme il le méritait (décembre 1777).

Le crime de Srey était d'autant plus grave qu'il avait, un ou deux ans plus tôt, été gracié par le roi de la faute qu'il avait commise en lui prenant une de ses femmes, la favorite qu'il venait d'élever au grade le plus élevé des concubines du palais. Surpris par le roi qui avait quitté cette femme un instant pour

vaquer à une affaire importante, sur le lit même que celui-ci venait de quitter, il avait saisi un sabre qui se trouvait à la portée de sa main et l'avait levé sur le roi pour le tuer, peut-être pour l'écarter seulement de son chemin en l'effrayant, puis il avait gagné la sortie en courant. Les gardes ignorant ce qui venait d'avoir lieu l'avaient laissé passer puis, prévenus, ils s'étaient élancés à sa poursuite et lui avaient tiré des flèches ; l'une d'elles l'avait atteint au côté et l'avait couché à terre. Cependant le roi lui avait fait grâce, et c'était pour lui marquer sa reconnaissance que, n'ayant pu se venger de lui en le faisant assassiner par l'obaréach, il l'avait incité, en le trompant, à faire tuer l'obaréach lui-même. Le crime était patent mais on pensait que le roi qui avait déjà fait grâce à Srey et qui l'aimait vraiment, se laisserait convaincre par ses quatre frères (Tèn, déchou de Kompong-svay ; Péang, gouverneur de Baray ; Sam, gouverneur de Prey-kdey ; et Nou, gouverneur de Tréang) que l'obaréach conspirait véritablement contre le roi et que Srey serait encore grâcié. L'obayouréach, bien que malade, très ému de ce crime et très inquiet pour lui-même, encouragea le roi à punir sévèrement le vibolréach Srey, mais il mourut quelques jours après à l'âge de trente-huit ans. La tradition populaire dit qu'il fut assassiné comme l'avait été son jeune frère et j'ai connu un vieillard, dont le grand-père avait été mêlé à ce drame, qui racontait avoir entendu dire par son père que l'obayouréach était mort d'un coup de sabre au travers du corps.

Les ministres cependant se saisirent de l'affaire et, ne pouvant faire autrement, condamnèrent Srey à la peine de mort.

C'est alors que la mère de cet homme, la chumteau Lang, décida de venger son fils Srey, non en s'attaquant à ses juges, mais au roi lui-même qui, disait-elle, avait ordonné le meurtre de l'obaréach et livré au bourreau celui qui l'avait exécuté. Elle alla réclamer le corps de son fils, le fit incinérer en grande pompe et, entreprenant ses quatre autres fils l'un après l'autre, les poussa à la révolte, mais ceux-ci bien que l'écoutant avec respect, bien que voyant couler ses larmes et s'exalter sa colère contre le roi, ne répondirent pas ; ils paraissaient ne pas vouloir céder à ses invitations. Les choses paraissaient devoir en rester là lorsque survint la fête du *phchum bænt* ou « du gâ-

teau des ancêtres » qui, au Cambodge, est la fête des morts. La chumteau Lang vint au temple faire les offrandes d'usage aux ancêtres, puis elle emmena ses quatre fils en sa maison comme pour y faire l'offrande privée qui se fait en famille. Alors, leur montrant les cendres de leur frère Srey qui étaient conservées dans un vase d'or, elle les exhorta à la vengeance disant que ces cendres réclamaient contre eux et qu'ils devaient réunir leurs amis, leurs partisans, leur clientèle, lever une armée et attaquer le roi sans plus tarder. Les quatre frères terrifiés, affolés par la chumteau Lang, leur mère, promirent de marcher contre le roi et chacun d'eux rentra dans sa province, roulant dans sa tête des projets de vengeance.

L'année suivante, le roi de Siam, phya Tâk, réconcilié avec le roi du Cambodge, résolut de faire la guerre au roi du Laos, qui régnait à Vieng-chant et obtint une armée de 10.000 Cambodgiens. Cette alliance avec le Siam, pour faire la guerre à un roi avec lequel le Cambodge n'avait point eu de difficultés, fut de suite impopulaire. Dans la province de Kômpong-svay que traversaient les corps d'armées, — l'un pour se rendre par terre à Champasak (Basak), l'autre pour gagner le Mékong, — et où toutes les femmes avaient été réquisitionnées pour décortiquer le riz qu'on prenait aux habitants sans le payer, le peuple se souleva. Les soldats, qui étaient en partie de cette province, désertèrent au Laos, revinrent au Cambodge et se cachèrent dans les bois. Les envoyés royaux envoyés pour les rechercher, les arrêter et les punir furent massacrés par les habitants. Le sdach-tranh ou gouverneur général de la terre de Kômpong-svay, le déchou Tén, ne prévint pas la cour de ce qui se passait dans son *dey* (terre) et ses deux frères, — le gouverneur de Baray, sên-khanghvêa Pâng, et celui de Prey-kdey, montrey snêha Saur — ne firent rien pour arrêter les déserteurs et rien pour empêcher la rébellion de s'étendre. Appelés à Bântéay-péché, où le roi se trouvait alors, et jugés, ils furent condamnés à mort, mais la peine de Péang, gouverneur de Baray fut commuée en celle de la dégradation et de cinquante coups de rotin ; le sdach-tranh Tén obtint sa grâce et fut destitué.

Alors l'ancien déchou Tén rentra dans sa province avec son frère Pâng et, dès l'année suivante (1779), leva l'étendard de la

révolte. Le roi eut la simplicité d'envoyer contre eux leur frère aîné Mou, gouverneur de Tréang, qui avait été, en 1757, sdach-tranh du dey ou terre de Kômpong-svay et qui avait fait arrêter et mettre en des cages de fer les princes Angk-Non-angk-Réam et Angk-Chey réfugiés dans sa province. C'était un homme énergique, qu'on savait peu scrupuleux, qu'on n'aimait point à la cour parce qu'il était très ambitieux et capable de tout faire pour arriver.

Quand, à Kômpong-thom, il se trouva avec son armée, en face des bandes rebelles levées par ses deux frères, il parlementa et, finalement, joignit ses troupes aux leurs pour faire la guerre au roi. Les trois frères, Mou, Pang et Tèn, se rendirent alors à Péam-sên où le vibol-réach Sous leur livra la citadelle qu'il commandait.

Ce traître, qui avait des relations avec les provinces de Basak, et de Préah-trapéang (Travinh) que les Annamites venaient de s'annexer, envoya des agents recruter une armée parmi les Cambodgiens qui ne les avaient pas encore abandonnées et s'en alla prendre la citadelle de Péch (Bantéay-péch) à quelques kilomètres d'Oudong. Il la surprit, s'empara du prince Angk-Ëng, le fils de l'obayuréach Outey-Sauryopor, mort en décembre 1777. Ce jeune prince n'avait alors que six ans. Il prit encore quatre autres enfants du roi régnant et les fit tuer, puis il revint sur ses pas en emportant le trésor royal et après avoir incendié le pavillon dit préah-réach-monti.

Les habitants s'enfuirent, poursuivis par les Annamites qui étaient accourus à l'appel des rebelles, et furent violentés et pillés par ceux-ci ; les livres sacrés trouvés dans les monastères furent jetés à l'eau en si grande quantité que le fleuve en était couvert. Le désespoir, à cette vue, gagnait toute la population et l'on voyait des femmes, disent les annales, qui pleuraient sur ces trésors de la foi religieuse à tout jamais dispersés et perdus.

Le roi était alors à Kômpong-thom. A la nouvelle de ces atrocités et de la présence du vibol-réach Sous aux environs de sa capitale, il revint sur ses pas, rencontra les bandes rebelles composées de Cambodgiens et d'Annamites à Kômpong-chhnang et les attaqua. N'ayant pu les vaincre au combat dit du præk Bo-péang, et craignant que le vibol-réach qui était à Kômpong-

péch ne vint au secours de l'ennemi, il quitta le champ de bataille et se retira au mont Komrêng dans la province de Krâng.

Il ne savait plus que faire, dit la tradition, quand un saint ermite, le scél Méas, qui paraissait avoir conquis la confiance de l'armée, vint lui demander le commandement et lui promettre de la conduire à la victoire. Le roi désespéré accepta, mais l'ermite ne fut pas plus heureux que lui ; il combattit mais ne put vaincre. Pendant ce temps, Mou bien renseigné, sachant que le roi se tenait à une assez grande distance de l'armée royale et qu'il était faiblement accompagné, presque dénué de vivres et sans munitions de guerre, le surprenait dans sa retraite, s'emparait de lui, l'emmenait à Boeng-khyang, au sud d'Oudong (1), et l'y faisait noyer (août 1779 de notre ère, 1701 de la grande ère et 1141 de la petite).

Angk-Réam-réachéa n'avait régné que quatre ans. Il était âgé de trente-neuf ans.

37. — Interrègne (1779).

Mou s'empara du pouvoir et prit le titre de chauhvéa ou premier ministre. Il nomma oknha véang l'oknha-athi-vongsa Pok, père adoptif du prince Angk-Êng, reconnu moha-obaréach ; le vibol-réach Sous fut krâlâhom ou ministre de la batellerie ; Péang, son frère, fut fait chakrey, c'est-à-dire ministre de la guerre. Mais le peuple et les grands dignitaires voulaient un roi.

Malgré les exemples donnés en Birmanie par Alaunghpra qui s'y était emparé du trône en 1753, au Siam par phyéa Tàk qui s'était proclamé roi en 1767, Mou n'osa pas aspirer si haut et fit procéder à l'élection d'un roi pris dans la famille royale, ainsi que l'exigeaient le peuple et les anciennes coutumes.

38. — Angk-Êng (1779-1796).

Le choix des mandarins et de Mou se porta sur le prince Angk-Êng, fils de l'obayuréach srey Sauryopor (préah Outey) mort en décembre 1777 et qui n'avait alors que six ans. C'était céder à l'opinion, mais garder le pouvoir.

(1) La tradition dit à Boeng-Praméat (mare du porc-épic) en face de la porte nord du palais royal.

Des gens pouvaient gêner Mou, il les exila, entre autres le dignitaire Bèn qui avait été youmréach du père du roi. Plus tard, il l'envoya lâchement au roi de Siam, phyéa Tàk, qui le lui avait fait demander par le prince Angk-kêv-Duong, afin de le punir de l'avoir autrefois combattu quand il avait envahi le Cambodge.

Phyéa Tàk, en présence d'un gouvernement aussi lâche, crut qu'il pourrait cette fois s'emparer du Cambodge. Il forma trois corps d'armée de chacun 7.000 hommes et les lança sur Rântéay-péçh, près d'Oudong, Nokor-véath (Véath-nokor) et Kômpong-svay. Mou ne perdit pas un instant ; il ordonna la levée en masse des provinces immédiatement menacées. Comprenant que c'était pour la capitale qu'il fallait combattre, que c'était le siège du gouvernement qu'il fallait défendre avant tout, que le nœud de guerre était là, il commanda que toutes les forces du royaume fussent concentrées autour d'Oudong, à Kômpong-luong, Péam-chumnik et Kômpong-rotêh qu'il fortifiait de son mieux et qu'il comptait défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il envoya porter l'ordre aux habitants de Kráchês, Sâmbok et Sâmbaur, sur le grand fleuve, qui avaient des pirogues, de les rassembler à Kien-svay (1) et d'y attendre là ses ordres, puis il envoya des délégués demander les secours de la Basse-Cochinchine. Un général annamite, ong-chor Ma, vint avec une petite armée camper à Chruoy-changva (2), en face de Phnôm-Pénh.

Quant au jeune roi Angk-Êng, il fut conduit et mis à l'abri d'une surprise aux Quatre-bras (Chruoy-changva) et l'ex-vibol-réach Sous, devenu krâlâhôm, fut chargé de défendre cette importante position.

Les Cambodgiens, commandés par le ponhéa-déchou Tèn, furent d'abord battus dans la province de Kômpong-svay et l'armée qui les avait vaincus marchait déjà sur Oudong, quand la nouvelle arriva que phyéa Tàk, le roi de Siam, devenu fou furieux, avait été attaqué dans son palais par les mécontents menés par un certain ponhéa San, qu'il s'était rendu aux rebelles après un combat de trois heures soutenu par les chrétiens, puis

(1) Dans la province du même nom, au sud de Phnôm-Pénh, sur le bras oriental du Mékong et dans la grande île (kôh-Thom).

(2) Pointe de l'île de Changva.

consacré bonze sur sa demande et mis dans un monastère surveillé par des gardes.

Deux des trois généraux siamois, qui commandaient les trois corps de l'armée du Cambodge, prévenus de ce qui se passait par le gouverneur siamois de Korat, s'entendirent de suite, renoncèrent à la guerre et gagnèrent Bangkok à marches forcées. Ils arrivèrent à la tête de leurs armées au milieu d'un peuple en révolution et s'emparèrent du pouvoir, non à la manière de Mou, mais à celle du phyéaTàk et d'Alaunghpra : le ponhéa moha-kràsa Sèk, premier ministre, se fit roi de Siam (*préah chau-vang-luang*) ; l'autre, Sasey son frère, qui n'était que général, fut fait obaréach ou vice-roi (*préah chau-vang-na*) ; et leur neveu Malak fut kèvhvéa. Quant à ceux qui avaient fait la révolution, y compris le ponhéa Săn, il furent hypocritement exécutés en mars 1782 pour l'avoir faite, par ceux qui en profitaient. Un mois plus tard, le nouveau roi, faisait tirer phyéa Tàk du monastère où il avait été enfermé et, sous prétexte qu'il pouvait exciter des révoltes, le faisait exécuter avec ses fils (7 avril 1782).

Cependant que ces événements s'accomplissait au Siam, d'autres événements non moins graves avaient lieu en Annam. Les tay-sons, dont nous avons parlé plus haut, faisant la guerre en Cochinchine, avaient passé la frontière cambodgienne pour se réorganiser. Le roi Ya-long (Nguyễn-Phuok-Anh ou Gia-long) (1), qui habitait Saïgon depuis 1777, signala ce fait au gouvernement du Cambodge et demanda leur expulsion. Les deux chefs du Cambodge, Mou et Sous, chargèrent le krālâhôm Pô de se porter avec une petite armée au devant des tay-sons qui étaient à Véal-Pô-Yang et de les chasser du Cambodge. Le krālâhôm fut vaincu et tué dans le combat qu'il livra aux rebelles annamites, et l'armée qu'il commandait fut obligée de battre en retraite. Les tay-sons rentrèrent cependant en Cochinchine, mais ils s'emparèrent de Saïgon (deuxième mois de 1781), et Gia-long fut obligé de prendre la fuite, de se réfugier au Siam et de demander la protection du roi préah Put yuva-Chulalouk (2).

(1) Il avait succédé en 1779 à Nguyễn-phuoc-tan-Chanh lequel avait succédé l'année précédente à Nguyễn-phuoc-thuan qui avait abdicqué.

(2) M. Pallegoix lui donne le nom de Phra-Phuti-chao-luang et le fait régner 29 ans, de 1766 à 1811.

Peu de temps après, le général annamite ong-chor Ma demanda au gouvernement cambodgien l'autorisation de traverser le Cambodge pour se rendre au Siam avec quelques mandarins afin d'en ramener Gia-long qui venait de s'y réfugier. Mou et Sous accordèrent cette autorisation et donnèrent une escorte de Cambodgiens. Cette escorte, parvenue à Battâmbâng, tua le général annamite, ses mandarins et pilla leurs bagages, puis chacun de ceux qui la composaient rentra chez soi. Ce crime ne fut jamais puni et l'on pensa, en Cochinchine, qu'il avait été commandé par le gouvernement cambodgien ou que l'escorte avait été corrompue par les tay-sons. Il n'en était rien cependant.

L'armée siamoise étant rentrée à Bângkok et l'armée cochinoise devenue inutile ayant repassé la frontière, le jeune roi revint à Oudong cette même année, mais les troupes, levées en grandes masses, avaient à peine regagné leurs foyers que Mou et Sous eurent quelques difficultés ensemble (juin 1782). Sous parut d'abord très mécontent, puis sembla avoir oublié ses griefs et s'être rapproché du chauhvéa. En fait, il se préparait à l'action contre lui. Il écrivit à Bèn, alors prisonnier des Siamois, pour l'engager à revenir. Celui-ci obtint, on ne sait trop à quelles conditions, sa libération et se rendit à Battâmbâng où Sous l'attendait. Ils soulevèrent la province, formèrent une forte armée, marchèrent sur Oudong, s'en emparèrent et mirent à mort le chauhvéa Mou qui fut tué d'un coup de ciseau à arc au côté droit et assommé par les Cambodgiens de Srok-trang (Soctrang) dont le chef était probablement Méas le kay-scœun et le chakray Péang, son frère.

A la nouvelle de l'assassinat de ses deux derniers fils, Mou et Péang, la chumteau Lang appela les amis de ses fils, leur clientèle, la sienne, à son aide et prit la campagne. Montée sur le cou d'un éléphant de guerre, elle le conduisait elle-même au plus fort des combats et donnait l'exemple d'un courage extraordinaire non seulement chez une femme, mais chez un homme. Faite prisonnière de guerre avec ses principaux officiers après un combat qui fut terrible, elle fut amenée à Oudong. Bèn, devenu le chef du gouvernement, fut impitoyable et cruel pour tous les rebelles ; il fit passer une corde au travers de la cloison nasale de la chumteau Lang et de ses compagnons, et les fit

traiter comme des buffles *ovéam* (sauvages et furieux). Les prisonniers étaient obligés de se rendre, chaque jour, se traînant sur les genoux, de l'endroit où ils étaient au pré le plus voisin et de paraître y paître l'herbe. On ne leur donnait qu'une boulette de riz par jour et quand ils furent très maigres, très affaiblis, incapables de se traîner, on leur trancha la tête.

Bên, ayant saisi le pouvoir, se proclama *chauhvéa*, premier ministre et se retourna contre Sous, son complice et ami, et le fit assassiner au moment où celui-ci venait de s'entendre avec l'archun (1), *sdach-tranh* de Thbaung-khmoum, pour lever une armée destinée à lui arracher le pouvoir (1790). Son assassin fut son gendre, Méas-Kay-sœun (2), dont il avait autrefois tué le père qui croyait l'avoir apaisé en lui donnant sa fille en mariage. Ayant tué son beau-père il tua sa femme qui lui reprochait son crime et pour venger aussi sur elle, disait-il, le meurtre de son propre père.

Ayant appris la mort de Sous, l'archoung dirigea sur Phnôm-Pénh une armée en bonne partie composée de Chams et chargea le Malais Tuon-Set qui commandait l'avant-garde d'aller attaquer le *chauhvéa* Bên. Celui-ci et l'oknha *krâlâhôm* Pok prirent la fuite et se retirèrent à Battâmbâng d'abord, puis au Siam, avec le jeune roi Angk-Eng, ses deux tantes et ses trois sœurs. Le roi de Siam reçut très bien les fugitifs, et son frère, l'obarréach ou *chau vang-na*, épousa d'un coup les trois princesses sœurs du roi du Cambodge. Bên fut nommé *hûd-muong* ou gouverneur (3) de Battambang par le roi de Siam, avec le titre de *chau ponhéa aphey thibès visès sângkréam Réam* (4), etc., titre

(1) Titre du gouverneur général ou *sdach-tranh* du *dey* ou terre » de Thbaung-khmoum.

(2) Il est probable que ce Méas, natif de Soctrang (Srok-trang), un pays voisin des possessions annamites en Basse-Cochinchine, avait fait partie des bandes de rebelles *taï-sons* que les Cambodgiens nommaient *kay-sœun*, et que son surnom lui venait de ce fait. La tradition, tant au Cambodge qu'à Soctrang, le représente comme un homme entreprenant, hardi, infiniment brave et terrible.

(3) « Tête de province » en siamois, c'est-à-dire gouverneur, chef du *muong*.

(4) *Chauponhéa abhaya*. *visesso sânggrâma Rama*, seigneur intrépide, chef de bataille, Rama.

qui était celui du sdach-tranh de cette province encore à cette époque partie intégrante du royaume des Khmers (1791).

En 1794, il fit sacrer à Bàngkok le jeune roi Angk-Êng, alors âgé de vingt ans, sous le titre de *préah bat sâmdach sdach préah réachéa ongka préah Noreay réachéathiréach* (1). Faire couronner à Bàngkok le roi du Cambodge par le roi de Siam, c'était le reconnaître son vassal et son protégé. C'est, en effet, à titre de protecteur que le roi de Siam fit, plus tard, conduire à Oudong le roi par une armée siamoise que Bèn commandait.

Le yumréach Koy, apprenant l'arrivée de Bèn dans la province de Battâmbâng, partit au devant de lui avec un petit corps de troupe. Il fut vaincu et tué au cours du seul combat qu'il livra. La route d'Oudong étant ouverte, Bèn s'y précipita, rencontra l'armée annamite des tay-sons venue au secours des Cambodgiens qui l'avaient demandée et que ong-chor Ma et ong-thung Binh commandaient. Il l'attaqua et l'obligea à rentrer en Cochinchine. Il ne resta plus alors qu'un seul général annamite au Cambodge, celui de Basak (Soctrang), le ong-choc Sim.

Bèn, vainqueur des Cambodgiens et des Annamites leurs alliés, envoya le chakrey Kép et le nouveau youmréack Kan conduire une armée navale à Méât-chrouk (Chaudoc) pour y occuper un certain nombre de points. Le chakrey, ayant rencontré l'armée du ong-choc Sim au prêk Thléang, l'attaqua, la battit et obligea son général à rejoindre ses deux collègues déjà rentrés à Saïgon.

Les tay-sons de la Cochinchine n'étaient pas alors en état de prendre leur revanche sur les Cambodgiens. Ils venaient de battre Gia-long dans une bataille sanglante et de s'emparer de Huê, sa capitale, mais le pays était troublé et ils avaient à soumettre les bandes royales et les villages qui leur résistaient encore. Quant au roi Gia-long qui s'était rendu au Siam pour en obtenir du secours, il avait dû s'enfuir de Bàngkok et se cachait à l'île Trâl (aujourd'hui Phu-Quoc) dans le golfe de Siam, à hauteur d'Hatien et de Kompot. Ayant recruté et rassemblé un grand nombre de ses partisans, il envahit les provinces de Tùk-khmau (Camao), de Tran-giang (Rach-gia), et les

(1) *Pada sâmdach sdach brhat rájànga brhat narayana (Vishnu) rájadhiraja*, « éminente base, seigneur roi, éminent royal, éminent Narayana des rois ».

soumit à sa cause. Cette expédition ayant relevé son prestige, il vint à Oudong demander l'appui du chauhvéa Bèn, pour chasser les tay-sons de Saïgon d'où ils commandaient toute la Cochinchine méridionale.

Bèn forma une petite armée, la joignit à l'armée annamite de Gia-long et partit pour Saïgon avec le chakrey et le yumréach. Les tay-sons furent battus par les alliés et leur chef, l'ong-choc Sim, fut tué. Gia-long partit pour Huê (1) et les Cambodgiens rentrèrent à Oudong-lœu-chey (1792).

C'est peu de temps après le retour de l'armée cambodgienne que le roi de Siam, agissant en roi suzerain du Cambodge, demanda 10.000 Cambodgiens à Bèn, afin de creuser le canal dit sras Kêt, à Bàngkok, dans le quartier cambodgien dit Sâm-sên ou des 100.000 [familles]. Bèn obéit à cet ordre et cette faiblesse lui fit beaucoup d'ennemis au Cambodge.

C'est alors que le roi de Siam envoya à Oudong le roi Angk-Êng qui, sacré à Bàngkok, avait attendu jusqu'à ce moment d'être mis en possession de son royaume. Son premier acte fut de nommer le krâlàhôm à la dignité de chauhvéa-tolaha et de rendre aux dignitaires nommés par Bèn les cachets que, conformément à la coutume ancienne, ils étaient venus lui remettre. Cela fait, il informa Bèn que le roi de Siam désirait qu'il rejoignît sa province de Battâmbâng et qu'il y demeurât pour la gouverner. Cette restauration du roi Angk-Êng, alors âgé de vingt et un ans, réussit d'autant mieux que la population d'Oudong était fatiguée de n'avoir pas de roi, pas de cour et que l'archum (le gouverneur général ou sdach-tranh de la terre de Thbaung-khmoum) n'avait su ni s'imposer, ni se faire accepter, et ne savait ni gouverner, ni administrer. Bèn, ayant pris congé du roi restauré, se retira avec l'armée siamoise dans la province de Battâmbâng dont il avait, on se rappelle, été nommé gouverneur par le roi de Siam. Depuis lors, jusqu'en 1907, cette terre et la province d'Angkor qu'on lui joignit, — provisoirement confiées à Bèn, lequel était placé sous la dépendance et recevait les ordres du roi de Siam, — demeurèrent le domaine particulier d'une famille, celle de Bèn, qui, dorénavant, n'eut plus de

(1) Prononcez Houê.

relations administratives avec le roi du Cambodge. Quant aux autres provinces situées au nord de Battâmbâng, — Mongkol-baurey, Sisophon et Korat, — il n'en fut pas question, et les Siamois se les annexèrent silencieusement (1795).

Il est facile de saisir l'action siamoise ici et d'apprécier le procédé qui fit qu'un territoire aussi vaste et de première importance au point de vue militaire se trouva détaché du Cambodge sans que le pays s'en aperçut. Bén trahissait très certainement et, se trouvant en état de jouer un rôle considérable, s'était taillé sa part dans le royaume en se faisant donner le gouvernement, avec un titre siamois, *hûa-muong*, presque la vice-royauté d'une terre située entre le Cambodge et le Siam. La restauration accomplie, afin, disait-il, de la soutenir au cas où le roi restauré serait menacé, il garda dans sa province l'armée qui avait été l'instrument de cette restauration, et, parce que l'armée était étrangère et qu'il en était le chef, il demeura, lui, gouverneur cambodgien, sous les ordres du roi de Siam auquel l'armée appartenait, alors que la terre sur laquelle elle vivait demeurait cambodgienne, mais sans que cela fût dit. Le temps passant, Bén recevait des ordres de Bangkok, n'en recevait plus d'Oudong, ménageait d'abord les deux cours mais ne rendait hommage qu'au roi de Siam, non en tant que gouverneur, mais en tant que chef des troupes siamoises, et conservait tous les revenus de sa province, parce qu'il devait entretenir les troupes laissées à sa disposition. Celles-ci rappelées, il conserva le revenu de la province, mais fit au roi de Siam des présents qui devinrent réguliers au point de n'apparaître plus que comme des signes de vassalité. Ses enfants lui succédèrent et continuèrent cette politique. L'annexion s'était faite sans qu'on s'en aperçut, lentement, par la force même des choses un peu dirigées par le véritable intéressé, d'abord, puis par sa descendance. Et cela dura jusqu'à nos jours, sans qu'il y eût eu ni convention signée, ni convention verbale, rien autre chose que des arrière-pensées. Le Cambodge étant trop faible pour réclamer au cours du XIX^e siècle, l'annexion au Siam devenait un fait acquis dans les idées, avant même que le traité franco-siamois de 1867, ne l'eût sanctionnée. Ce traité était nul de plein droit puisque le roi du Cambodge, qui n'avait point été consulté et qui ne pouvait pas ne pas l'être, avait protesté contre lui, mais il a été respecté

jusqu'au bout, parce que la France, trompée ou insuffisamment renseignée par un de ses agents, l'avait signé.

L'année suivante, alors qu'on s'occupait de construire le palais du nouveau roi à l'est du véath Véang-kdar ou « temple du palais de planche », Angk-Êng envoya demander au roi de Siam de vouloir bien renvoyer au Cambodge celle de ses deux tantes qui avait été sa mère adoptive, — la sâmdach préah phéakavadey, — ses trois femmes et ses quatre enfants, ainsi que leurs serviteurs. Le roi de Siam lui renvoya gracieusement tout ce monde vers le mois de mai 1795.

Angk-Êng rendit plusieurs ordonnances royales dont il n'est pas inutile de parler. L'une d'elles portait que les chambellans moha-têp et moha-montrey auraient des cachets ornés d'un cercle de feuillage, et leur accordait le parasol en soie rouge avec deux volants de soie de même couleur, l'*au-phay* (aube) rose et le *thang-rong* (1), quand ils venaient au palais. Les dignitaires à huit et neuf hupéans ou grades (2) pouvaient revêtir l'*au-phay* vert, faire porter le parasol de soie verte à simple volant de même couleur. Ceux de dix à sept hupéans avaient droit aux mêmes objets de couleur violette à un seul volant. Ceux à quatre et cinq hupéans n'avaient droit qu'à l'*au-phay* de couleur bleue. La même ordonnance donnait aux épouses des mandarins ayant neuf et dix hupéans, le titre de *khonang* (3).

L'année suivante, le roi Angk-Êng tomba malade et mourut (août 1796). Il était âgé de vingt-six ans, avait régné vingt ans en deux fois avec une interruption de trois ans. Rien de notable n'est attribué à ce roi par les chroniques, les listes chronologiques et la tradition, pas même une idée, pas même un mot. On ne cite de lui aucune fondation pieuse. C'était un roi fainéant, car il a, toute sa vie, été gouverné par des étrangers ou par des ministres qu'il n'avait pas nommés et qui lui étaient imposés. Peut-être fut-il un traître et acheta-t-il son trône de la cession des provinces de Battâmbâng et d'Angkor.

(1) La boîte à bétel en bois, enfermée dans une enveloppe d'étoffe plus ou moins riche.

(2) Le mot *hu-péan* prononcé *houpéan* est fait de deux mots siamois *hud* ou *hua*, chef, et *péan* mille, et signifie « chef de mille ». Leur origine est chinoise.

(3) C'est-à-dire *khon*, plus exactement *khun*, « chef » et *néang*, « dame ».

39. — Interrègne de 10 ans (1796-1806).

Le chauvéa Pok, premier ministre, prit la direction des affaires et ne se pressa pas de faire élire un nouveau roi. — La famille royale était presque détruite ; il n'y avait plus en présence que les fils du roi Angk-Eng, enfants en bas âge. Bèn, se trouvant bien dans son fief, se tenait coi, le roi de Siam se disait le protecteur des enfants royaux et les dignitaires, se croyant incapables d'échapper à cette tutelle honteuse, demeuraient inactifs, avaient peur, dit la tradition. Le peuple avait perdu tout ressort, n'était plus guerrier, voulait la paix et qu'on le laissât tranquillement « chercher sa vie ». Les gouverneurs des provinces demeuraient sans direction de plus en plus indépendants, trouvaient cela bien et ne versaient plus des impôts, au premier ministre, que ce qu'ils voulaient, parfois rien. En fait le royaume se dissolvait, périssait épuisé, fatigué, las de lui-même, à la merci de qui voudrait le prendre. S'il n'eût été déjà démembré de tout le territoire que nous nommons Cochinchine aujourd'hui et que déjà les Annamites avaient occupé, puis envahi, puis conquis, puis annexé ; — si, en un mot, le srok Khmêr n'eût pas eu les mangeurs du sud et leur appétit, s'il n'eût eu pour ennemi que les Siamois, il eût été annexé par ceux-ci à la fin du XVIII^e siècle et c'en était fait du Cambodge, du peuple cambodgien lui-même. Heureusement pour lui, il avait deux ennemis qui le convoitaient, qui le désiraient et qui se surveillaient mutuellement. Ces deux ennemis se faisaient peur l'un à l'autre, et lui, la proie, demeurait entre eux, tremblant, prêt à être mangé mais sans qu'on l'osât toucher de peur d'avoir à le disputer. Cette situation le garda jusqu'à l'arrivée des Français, l'empêcha de mourir et, quand ceux-ci vinrent, ils relevèrent le peuple en lui garantissant l'indépendance nationale, en protégeant son roi, le pays en lui donnant sa force, son bien-être en lui assurant la paix, le commerce et, par la suite, un gouvernement régulier, honnête, en lui donnant des fonctionnaires du pays régulièrement payés et n'achetant plus leur place.

Les Français viennent de remettre aux Cambodgiens tout le territoire que les Siamois leur avaient pris jusqu'à la mer et jusqu'au phnôm Dângrêk et qu'ils n'ont voulu rendre qu'aux

Français, mais qu'ils n'auraient jamais consenti à restituer aux Cambodgiens. De ce fait l'ancien Cambodge, celui du xvii^e siècle, se trouve reconstitué avec son roi et un protecteur puissant, qui ne songe pas à supprimer la royauté et qui veut que les Cambodgiens soient libres dans leur pays bien administré, bien cultivé et jamais troublé par les guerres.

Comme on portait au Siam la dépouille du roi Angk-Êng, que le roi d'Ayuthya avait demandée, l'ordre arriva dans la province de Mongkol-baurey où les émissaires la trouvèrent de la reporter à Oudong (1) et d'envoyer une armée de secours pour résister aux Birmans qui venaient d'envahir le royaume des Siamois. Le chakrey Kêp partit à la tête de 5.000 hommes. On dit que cette armée fit merveille, qu'on lui attribua la défaite de l'ennemi et qu'elle revint au Cambodge couverte de gloire.

Cette armée n'était pas encore disloquée que le roi d'Ayuthya envoya l'ordre au chauvéa Pok, de l'envoyer au roi Gia-long qui venait de lui demander des secours. Elle partit sous les ordres de l'oknha-véang lang, mais l'indignation, la honte de voir un gouvernement obéir comme un troupeau d'esclaves aux ordres d'un roi étranger, envahissait tous les cœurs. L'armée n'alla pas loin. Parvenue à Romduol, elle se débanda subitement et chacun des soldats dont elle était composée rentra dans ses foyers. Le chauhvéa Pok donna l'ordre de les rechercher et de les punir de la peine de mort; beaucoup d'entre eux furent égorgés. Les autres, rassemblés de nouveau, furent dirigés sur Hué. Un grand mécontentement croissait dans le pays, lorsque Gia-long, étant parvenu à vaincre les tay-sons, reprit le pouvoir et renvoya au Cambodge deux canons ornés d'un makara (notre Capricorne) qui en avaient été emmenés autrefois par le général annamite ong Hou, au temps du roi préah Réam-réachéa mis à mort sur son ordre.

La conduite des Cambodgiens au cours de la guerre d'Annam avait été brillante et, depuis lors, leur général, l'oknha krâlâhôm

(1) Peut-être à Banteay-péché. Quoi qu'il en soit, le corps du feu roi fut incinéré au retour de l'armée, en 1728, et les ossements furent placés avec deux statues de bronze, dans un chédey élevé à l'est de la grande pyramide du phnôm Préah-réach-tréap près d'Oudong. Les fêtes auxquelles donnèrent lieu ces funérailles durèrent une année.

Prohm, était devenu si insolent, à cause des services qu'il avait rendus et parce qu'il s'attribuait la restauration de Gia-long sur le trône de Huê, qu'il affectait de mépriser le chauhvéa Pok et qu'il ne venait plus au conseil des ministres. Pok le fit arrêter et l'envoya au roi de Siam pour qu'il le réprimandât. Le roi de Bàngkok garda Prohm et envoya le luong-péchna-pichet-mœung pour le remplacer, mais il envoya aussi le prince Angk-Chant pour gouverner le pays.

En 1805, comme le roi des Annamites venait d'envoyer soixante-huit pièces de soie au prince Angk-Chant, celui-ci partit avec le chauhvéa Pok pour aller présenter ses hommages au roi de Siam. Arrivés à Bàngkok, le chauhvéa Pok y mourut. Il était âgé de 65 ans et avait été onze ans tuteur des enfants du roi Angk-Êng et régent du Cambodge.

40. — Angk-Chant (1806-1834).

Enfin, le fils aîné du roi Angk-Êng ayant atteint sa quinzième année, le roi de Siam le fit sacrer (1806) sous les titres de *préah bat sâmdach préah réachéa ongka préah outey réachéathiréach Ramathipdey préah srey-Sauryopor*, etc... C'était une seconde fois faire acte de suzeraineté.

Le Cambodge était trop écrasé, il ne protesta pas et accepta son roi de quelque manière qu'il lui vint. Bên fit alors un coup de maître et qui lui remettait un pied au Cambodge. Il vint offrir l'une de ses filles au roi Angk-Chant et le roi, n'osant probablement pas la refuser, l'accepta comme épouse.

C'est alors que le roi d'Annam protesta et envoya une armée à Phnôm-Pénh. Il voulut bien reconnaître le roi sacré à Bàngkok, mais sous la condition que, s'étant reconnu vassal du roi de Siam, il se reconnaîtrait vassal du roi d'Annam et lui enverrait régulièrement, à titre de tribut, deux éléphants mâles hauts de cinq coudées, deux cornes de rhinocéros, trois paires de défenses d'éléphants, du cardamome, de la cire, de la laque, etc...

Les ministres du jeune roi n'osèrent-ils pas refuser cette proposition outrageante, ou bien comprirent-ils qu'étant protégé du roi de Siam, le Cambodge avait intérêt à l'être aussi du roi d'Annam, d'avoir deux suzerains qui se battaient à son sujet que d'en avoir un seul qui le mangerait ? Peut-être. Ils acceptè-

rent, et l'armée annamite rentra à Saïgon, mais elle laissait derrière elle deux généraux chargés de garder Phnôm-Pénh. Du fait de ce traité, les Siamois et les Annamites se retrouvèrent en présence, non plus cette fois-ci au hasard des circonstances, mais en vertu de principes opposés mais admis. C'était la guerre pour longtemps, mais c'était le salut pour le royaume.

Cette reconnaissance par le roi Angk-Chant de la suzeraineté de l'Annam sur le Cambodge déplut à la cour de Bàngkok et les bonnes relations qui existaient alors entre le roi de Siam et celui d'Oudong commencèrent à s'altérer.

De son côté, Gia-long, afin de mieux caractériser sa suzeraineté, imagina d'envoyer à Angk-Chant un beau cachet carré (les cachets cambodgiens sont ronds) en or, pesant un poids relativement considérable. Le roi du Cambodge reçut le cachet, l'admira beaucoup, se dit très heureux de le recevoir mais ne l'employa jamais.

La mort de Bèn, le haut gouverneur de Bättâmbâng, celle du roi de Siam en 1811, et l'élection de son fils et successeur Phendin-klang n'améliorèrent pas la situation. Le Siam ne pouvait pas admettre que le Cambodge pût avoir deux suzerains et ne relevât pas que de lui seul, puisque lui seul faisait et couronnait ses rois. L'envoi des princes Snguon et Êm, frères du roi, du krâlâhôm Mœung qui était siamois d'origine et du chakrey Bèn à la cour du Siam, lors de l'incinération (avril 1810) du corps du feu roi, considéré comme un hommage de vassalité apaisa un peu les ressentiments siamois mais ne les éteignit pas. Le roi de Siam, afin d'affirmer son droit à la nomination des princes au trône et aux autres fonctions royales, sans consulter le roi de Cambodge nomma solennellement les deux princes aux fonctions d'obayuéach et d'obaréach.

A cette même époque, le déchou Mœung, gouverneur de Kômpong-svay, tenta de soulever les habitants de sa province contre le roi, et, à Bättâmbâng, le nouveau gouverneur qui, comme son prédécesseur, se nommait Bèn commença de réparer les fortifications de sa ville. De retour à Oudong, l'oknha krâlâhôm Mœung et l'oknha chakrey Bèn furent accusés d'être, à Oudong, les agents du gouvernement siamois et d'avoir été secrètement consultés par la cour de Bàngkok sur la nomination des deux

princes. Il parut évident qu'il y avait eu complot et que le roi était menacé. Angk-Chant n'hésita pas un instant à faire arrêter et exécuter le krālâhôm et le chakrey qu'il avait sous la main, puis, ayant nommé l'oknha vongsâ akkaréach, gouverneur de Kômpong-svay, il l'envoya occuper son siège avec l'ordre d'arrêter le déchou Mœung, gouverneur de la province. Mais ce dignitaire, à la nouvelle de l'exécution de ses deux complices et après avoir tenté mais en vain de soulever sa province, avait pris la fuite et s'était réfugié au Siam pendant qu'un de ses amis faisait mettre en état de défense la forteresse de Battâm-bâng.

Le roi de Bangkok prit parti pour les rebelles et envoya une armée à Battâm-bâng. Cela fit croire à beaucoup de gens que le complot avait été tramé à Bangkok avec son assentiment. Le roi du Cambodge, de son côté, leva rapidement une armée et envoya un corps de cette armée camper au Péam-Sên, c'est-à-dire à l'embouchure de la rivière de Kômpong-thom et de Kômpong-svay ; un autre corps d'armée fut occuper Kômpong-chhnang ; un troisième corps prit position au stung (ou rivière de) Péak-kântel. En même temps Angk-Chant envoyait deux de ses dignitaires demander des secours au roi d'Annam.

Gia-long, heureux d'avoir encore à intervenir au Cambodge, envoya de Saigon une armée annamite commandée par cinq généraux. Cette armée remonta rapidement le fleuve et, passant devant Phnôm-Pénh sans s'y arrêter, vint camper depuis le prék Méan-léap autrefois prék Péak-prat (dans l'île de Changva) jusqu'à la hauteur de kôh Chén, en face de Kômpong-luong et tout tranquillement y demeura, attendant qu'on vint lui offrir le combat qu'elle ne désirait guère. On ne l'attaqua pas et, quand les Siamois vaincus reprirent la route du Siam, cette armée de secours s'en retourna sans avoir tiré un coup de fusil.

Très heureux de ce dénouement, le roi Angk-Chant et ses trois frères se firent religieux au monastère du mont Préah-réach-tréap, près d'Oudong, mais ils ne gardèrent les « saintes robes » que quelques semaines et rentrèrent dans le siècle.

Les chroniques enregistrent à cette époque l'arrivée à Kômpong-pô-toch (Kômpong-luong) d'un navire à trois mâts, portugais de Macao, et l'achat au capitaine de ce navire, par un

mandarin catholique pour le compte du roi, de marchandises européennes. Ces marchandises furent payées avec des produits du Cambodge (avril 1811).

Elles notent aussi la révolte d'un nommé sœl Chey et son exécution, la traduction en langue vulgaire de certains livres sacrés extraits du *Tri-pitaka* par une commission de chefs religieux réunie au monastère du mont Préah-réachéa-tréap, la mort du prince préah Angk-Kêv-Duong, qui avait quatre-vingt-deux ans et enfin l'apparition d'une comète qui parut à l'ouest (1).

L'orage, qui lentement s'amassait au-dessus du Cambodge, éclata par suite d'une faute que commit le roi Angk-Chant. Des difficultés ayant surgi entre lui et Angk-Snguon, que le nouveau roi de Siam venait de faire obayuréach, celui-ci se crut menacé, prit la fuite avec sa famille, tous ses serviteurs et se refugia à Pôthisath, c'est-à-dire à cinquante kilomètres de la frontière en deça de Battâmbâng. Il refusa de rentrer à Bântéay-péch malgré les instances du roi que lui portèrent d'abord deux religieux puis quatre dignitaires. Angk-Snguon fit même arrêter les quatre dignitaires et déclara qu'ils étaient ses otages, puis il commença des armements et demanda qu'on lui donnât en apanage les provinces de Krâng, Krâkor et Khlong.

Le roi Angk-Chant croyant que l'obayuréach, nommé par le roi de Siam, serait soutenu par lui et par les habitants de Pôthisath qui l'avaient acclamé, s'adressa maladroitement à Gia-long. Le général qui commandait à Saïgon, ong Chor eung-Dinh-luong, et qui, en Cochinchine, représentait Gia-long envoya 500 hommes qui s'établirent à koh Chén, une île du tonlé Sâp située en face de Kômpong-luong. Une pareille troupe était insuffisante ; bonne tout au plus à empêcher un coup de main et l'enlèvement du roi, elle ne pouvait être qu'une troupe de police.

(1) Il s'agit de la belle comète de Halley qui fut visible dans le monde entier et qui donna, en France, son nom au vin de 1814, dit vin de la Comète. C'est cette même comète qui reparut magnifique en 1910 et qui émut si fort les astronomes de cette époque que l'on crut un peu à la fin possible de notre monde en cette même année. Cette comète fut signalée pour la première fois en 1456, lors du siège de Belgrade par les musulmans. C'est même à l'occasion de cette apparition qui terrifia les deux armées que le pape Calixte III décida que, dorénavant un *Angelus* serait dit chaque jour à midi.

Cependant, sa réception au Cambodge ne démontrait pas moins que le roi des Khmers, menacé par un rebelle, préférait s'adresser au roi d'Annam qu'au roi de Siam et qu'il avait plus confiance en les Annamites qu'en les Siamois.

Le roi de Siam résolut d'intervenir à son tour et envoya deux corps d'armée de chacun 5.000 hommes au Cambodge, l'un sous les ordres du yumréach, l'autre sous ceux du pohulla-tép. Le roi leur opposa deux petits corps de chacun mille hommes et une flottille que commandait le sdach-tranh de Bâ-phnôm, mais ces petits corps, trop faibles pour résister à des corps cinq fois plus forts qu'eux, reculèrent devant l'ennemi sans combattre. Quand le roi apprit que l'obayouréach marchait sur Oudong avec 3.000 Cambodgiens et 2.000 Siamois, il abandonna sa capitale, s'embarqua avec toute sa famille sous la protection des Annamites et fut se réfugier à kôh Dey, une île du Mékong située au-dessous de Phnôm-Pénh.

Pendant que le roi descendait le fleuve, l'armée royale livrait à Kômpong-chhnang bataille aux Siamois. Cette armée, ayant été battue, entraîna vers le sud tous les habitants afin que les Siamois ne les emmenassent pas captifs au Siam. A la nouvelle de cette défaite, l'obaréach Angk-Êm et Angk-Duong, abandonnèrent le roi, leur frère, et retournèrent à Oudong, alors occupée par les Siamois. Cette défection accabla le roi Angk-Chant qui s'abandonna tout à fait aux Annamites et se fit conduire par eux à Saïgon.

Le royaume se trouvait de nouveau sans chef, avec un roi chez les Annamites et un prince révolté, l'obayouréach, qui n'osait pas s'emparer du pouvoir et demeurait à Pôthisath. L'obayouréach Angk-Êm et le prince Angk-Duong nommèrent un gouvernement provisoire composé en nombre égal de Siamois et de Cambodgiens, et s'en allèrent à Bângkok pour s'entendre avec le roi de Siam (juillet 1811).

Le roi Angk-Chant, ayant repris courage, rentra au Cambodge avec une armée de vingt mille hommes, composée de 5.000 Annamites et de Cambodgiens qui l'avaient suivi en grand nombre ou qui s'étaient ralliés à lui et reparut à Oudong. Il fut salué par les acclamations du peuple entier et rentra dans son palais, sans avoir rencontré un seul obstacle sur sa route (14 mai 1813). Sur-

pris par cette marche rapide, émus surtout d'entendre cette acclamation générale, de voir les populations des campagnes s'écarter d'eux et les mandarins du royaume se diriger vers Oudong pour saluer le roi, les Siamois prirent peur, crurent que tout le pays allait se soulever contre eux et regagnèrent rapidement la frontière. Le prince Angk-Snguon mourut à Bangkok quelques mois plus tard et ses cendres furent rendues au roi Angk-Chant, en 1824.

La restauration avec l'aide des Annamites s'était faite sans effusion de sang, et tout paraissait être terminé lorsque Mêng, gouverneur de Kômpong-svay qui avait, l'un des premiers, pris parti pour les princes Ang-Êm et Angk-Duong, entreprit de soulever sa province afin de provoquer une nouvelle intervention siamoise et de se faire donner dans la terre de Kômpong-svay, la situation que Bèn, son ancien ami, avait obtenue dans celle de Battâmbâng. Il entraîna son frère, gouverneur sous ses ordres de la province de Baray, et commençait à lever des hommes lorsque le roi envoya un petit corps d'armée dans la province de Kômpong-svay pour arrêter les progrès de l'insurrection. Les deux frères, attaqués avant d'avoir pu constituer une troupe prirent la fuite et furent sa cachet dans la petite province de Tonlé-Repou (1). Craignant un peu plus tard d'y être arrêtés par les habitants qui tenaient pour le roi, ils passèrent la frontière nord de cette province et furent se réfugier à Khong, qui n'avait jamais été cédé au Laos, mais qui, cependant, obéissait au chao de Basak depuis 75 ans déjà (2).

De là, Mêng se rendit à Bangkok et décida le roi de Siam à s'emparer du dey Kômpong-svay. On tenta l'opération par un coup de main, mais, après avoir réussi à s'emparer de Kômpong-svay et de la forteresse que le gouverneur abandonna lâchement, les Siamois furent obligés de renoncer au pays et de se retirer, non sans avoir éprouvé de grands dommages.

(1) Cette province, aujourd'hui redevenue cambodgienne est située sur la rive gauche du Mékong, au nord de celle de Mlou-prey et au sud de la province laotienne de Kong.

(2) Depuis 1715, Basak (prononcé Bassak), tout en se reconnaissant vassal de Vieng-Chant, avait acquis une indépendance relative alors que Luâng-prah-Bâng s'affranchissait complètement. Cependant le prince de Basak se disait roi et le Siam ne protestait pas.

En 1814, une nouvelle armée siamoise parut à Korat et s'empara de tout le territoire situé entre la frontière de la province de Prohm-Tép et les monts Dàngrêk ; elle s'empara de même des provinces de Mlou-prey et de Tonlé-Repou qui faisaient partie du dey Kômpong-Svay, mais qui, de fait, étaient si éloignées d'Oudong que l'autorité royale ne s'y faisait guère sentir. Cette conquête faite sans coup férir, l'armée siamoise traversa le fleuve et s'empara de Stîng-trêng qu'elle annexa au royaume de Siam (1). C'était dans cette ville que s'était réfugié, à la fin du xvi^e siècle, le roi chassé par eux de Lovêk.

Le roi du Cambodge laissa faire, ne protesta pas et, de ce fait, se trouva séparé du royaume du Laos par un territoire devenu siamois. La paix fut signée l'année suivante, en 1815, mais on n'y parla pas des nouvelles annexions siamoises et celles-ci n'eurent jamais, diplomatiquement, le caractère d'un fait définitif, pas plus d'ailleurs que l'annexion, nous l'avons montré plus haut, de Battâmbâng et d'Angkor.

C'est vers cette époque, en 1815 disent les Cambodgiens, en 1816 disent les *Annales annamites*, en 1820 dit le *Gia-dinh-Thung-Chi* (2), que fut creusé le canal de Vinh-té, du nom annamite de la rivière qui passe au bout du canal et le prolonge jusqu'à l'estuaire d'Hatien. Dix mille hommes, dont 5.000 Annamites et 5.000 Cambodgiens, furent employés à ce magnifique ouvrage qui mesure 53 kilomètres de longueur, 33 mètres de largeur et 2 m. 60 de profondeur presque partout. Le salaire payé fut de six ligatures et un vuong de riz par mois, environ sept francs de notre monnaie actuelle et trente kilogrammes (3) de riz. Le travail était dirigé par trois ingénieurs annamites, mais les travailleurs étaient respectivement commandés par des gens de leur nation. Bien que les deux rois, Gia-long et Angk-Chant, se fussent mis d'accord pour que ce canal qui met le bras occidental du Mékong en communication avec le golfe de Siam fût cons-

(1) Cette province, devenue franco-laotienne en 1894, lors de l'annexion de la rive gauche du Mékong à nos possessions, a été remise par nous au Cambodge en 1904.

(2) Les travaux furent commencés en 1815-1816, au mois de Méakassœr qui commence en décembre et finit en janvier.

(3) La ration journalière d'un homme est de 750 grammes.

truit, les Cambodgiens considérèrent les levées de travailleurs qui furent faites sur le territoire du Cambodge (1) comme des actes d'oppression et de faiblesse de leur roi envers celui des Annamites. Aujourd'hui encore, le souvenir de ces corvées, pourtant payées un prix raisonnable pour l'époque (0 fr. 23 par jour plus le riz), ne s'est pas perdu dans les provinces de Péam, Bântéay-méas, Tréang et Prey-krâbas. Quand on y demande des travailleurs pour le terrassement des routes que l'autorité française y fait construire, il n'est pas rare, bien que la journée de travail soit payée au moins quatre fois plus, d'entendre les réquisitionnés rappeler cette triste époque où, pendant tout une saison, il fallut travailler au canal des Yuons (Annamites).

Les Cambodgiens, le travail fait, eurent d'autant plus lieu d'être mécontents que les Annamites s'annexèrent tout le territoire situé au sud du canal qu'ils considéraient comme étant désormais la frontière entre les deux Etats, et qu'ils établirent des postes de douane sur la rive droite du Mékong, à l'entrée du canal, à kôh Kdak et à Péam-Chor.

Alors qu'au sud-ouest du Cambodge, les Khmêrs unis aux Annamites creusaient le canal de Vinh-té ou d'Hatien, au nord une bande de révoltés avait paru dans la province de Kômpong-svay.

L'oknha déchou, gouverneur de cette terre ou *dey* avait opposé à cette bande, une petite troupe levée à la hâte, mais cette troupe avait été battue et obligée de battre en retraite après avoir perdu l'adjoint du gouverneur. Celui-ci la ramena à Kômpong-léng avec le gouverneur de Prey-kdey, une très petite province à cheval sur le prék ou rivière Sên (mars 1816). Le roi mécontent de l'oknha déchou qui paraissait n'avoir pas fait tout son devoir, le remplaça par l'oknha néarin sénéa Mâ. Celui-ci ayant levé un petit corps d'armée, marcha sur les rebelles et les vainquit en une rencontre qui fut décisive (mai 1816).

Il semble bien que le roi de Cambodge s'évertuait à tenir la balance égale entre ses deux protecteurs. Nous le voyons en effet, vers cette époque, envoyer par Kompot et par jonques, à titre de cadeau 200 marmites pleines d'argent au roi de Siam et,

(1) Ce territoire s'étendait alors en bonne partie des provinces agricoles cochinchinoises situées au sud du canal d'Hatien.

par deux hauts dignitaires au roi d'Annam, deux piculs (1) de cire, un picul de cardamone, un de laque, un de soufre, un de kakor ou faux cardamone, deux piculs d'ivoire et deux paires de cornes molles.

Dans le courant de cette même année 1816, une grosse affaire surgit. Un descendant de ces Portugais qui s'étaient établis au Cambodge au cours des siècles précédents et qui sont demeurés catholiques, était parvenu au grade de krâlahôm ou ministre de la batellerie. Il se nommait Monteiro de son nom de famille, Bèn de son nom personnel et avait reçu le titre de réachéa-pipet, médecin royal. Quoique métis, il était considéré comme Européen. Le roi le croyait un serviteur fidèle, lorsque ses collègues, qui le haïssaient à cause de son origine et de son intelligence qui était réelle, l'accusèrent de malversations, de violences et de dix autres crimes. Le roi donna l'ordre de mener Monteiro au tribunal. On trouva qu'il était coupable de s'être fait payer les places auxquelles il pourvoyait, de garder les esclaves d'autrui réfugiés chez lui, contrairement aux lois du royaume qui exigeaient la remise à leur maître ou le rachat par celui qui leur avait donné l'hospitalité, de forniquer avec les femmes et les concubines d'autrui qu'il attirait chez lui et qu'il s'appropriait parfois, de rendre la justice en raison des présents qui lui étaient faits. Bèn-Monteiro avoua ces fautes mais, le lendemain du jour où il avait avoué, il s'échappa. Il fut repris et le roi donna l'ordre de le décapiter. Son fils qui avait aidé à cette fuite et qu'on avait arrêté fut gracié par le roi qui pensa qu'il avait agi par piété filiale, comme il le devait.

Angk-Chant voulut que sa justice fût complète et s'étendit à tous les complices de Bèn-Monteiro, bien qu'ils fussent ses subordonnés. Le krâlâ-banhchî (2) Rât et le krâlâ-banhchî Nou furent condamnés à recevoir cinquante coups de rotin et à leur immatriculation parmi les esclaves d'Etat qui sont palefreniers. Les autres complices furent punis de peines diverses ainsi que le mandarin qui avait été chargé de garder le prisonnier et qui l'avait volontairement laissé fuir. Les fonctionnaires qui avaient

(1) Le *pikul* (mot d'origine malaise) équivaut soit à 60, soit à 62, et même à 64 kilogrammes, selon les pays.

(2) Teneur des registres du recensement des hommes valides.

payé leurs fonctions furent dégradés et remis au nombre des simples habitants. Toute sa fortune fut confisquée (1).

En l'année 1817, l'impôt du paddy fut fixé à 5 thangs pour 50, mais il fut décidé que, cet impôt ayant été payé sur les cinquante premières mesures, on tiendrait compte dans l'avenir pour les suivants du nombre des enfants, petits-enfants et des esclaves vivant à la charge des familles. Il fut alors ordonné de faire le recensement des maîtres de maison, des fils, petit-fils, et esclaves, hommes et femmes, avec l'âge de chacun d'eux.

La même année, une inondation extraordinaire succéda à une saison de sécheresse excessive et la récolte manqua, soit parce qu'on ne put labourer les terres, soit parce que celles qu'on avait ensemencées furent couvertes par les eaux d'inondation. Des maisons furent emportées en grand nombre, des animaux furent noyés, les fauves se réfugièrent sur les plateaux élevés où l'on était obligé de conduire le bétail domestique et même de s'établir, et de nombreux enlèvements de personnes et d'animaux domestiques se produisirent. La citadelle de Lovéa-ém, que les Annamites avaient construite fut détruite, le palais royal fut complètement inondé de deux coudées et demie. La famine sévit parce que le riz qui avait pourri sous l'eau était rare et très cher ; la mesure ou thang de paddy (environ 20 kilogrammes) coûtait 5 bat ou ticaux, environ 47 grammes d'argent (à cette époque environ 10 francs). Alors il se forma des bandes de voleurs qui tuaient pour voler ; le choléra, l'épizootie et la petite vérole vinrent ensuite ravager le pays.

A la fin de l'année, le chef des Annamites ayant été remplacé, le roi du Cambodge crut devoir l'accompagner jusqu'à Saïgon et aller faire sa cour au maréchal qui résidait en cette ville. Quelques mois plus tard ayant rempli cet hommage de vassalité à l'Annam, il envoya, par Kompot et en jonque, deux hauts dignitaires au Siam pour assister aux funérailles de l'obaréach siamois. C'était encore se reconnaître le vassal du roi de Bangkok.

En l'année 1818, un religieux nommé Kê, de la province de Bâ-phnôm, pris de folie et se disant inspiré, réunit une bande,

(1) C'est un descendant de ce Monteiro se disant Kol de Monteiro, qui mourut *akkamohaséna*, premier ministre, en novembre 1908.

assassina l'oknha déchou Mon, gouverneur de la province, s'adjoignit trois mandarins mécontents et commença le massacre des Annamites. Les généraux annamites, ong Ta-Quan (Lê-van-Duyêt) (1) et ong Chant-Dau, afin de protéger leurs concitoyens, vinrent, avec 5.000 hommes camper à kôh Sutin (province de Kômpong-Cham) et le roi du Cambodge envoya le chauhvéa Tuon-Phâ avec 2.000 hommes pour les combattre. Ils attaquèrent le prophète dont la bande était loin d'être aussi forte que les troupes alliées, le cernèrent et le tuèrent. Les trois mandarins mécontents qui s'étaient joints à lui furent faits prisonniers et envoyés au général annamite qui commandait à Bœng-nhé (Saigon). Celui-ci, après les avoir interrogés, les fit conduire au roi du Cambodge qui donna l'ordre de les mettre à mort.

Dix ans plus tard, en 1829, le roi de Siam envoya le chaukhun Bodyn (2) faire la guerre au roi du Laos et s'emparer de Viengt-Chant sa capitale. Le Bodyn fit le roi prisonnier et l'emmena à Bangkok où il fut exposé aux insultes de la populace qui finit par le faire mourir. La ville fut pillée, ruinée et tous ses habitants furent transportés sur la rive droite du Mékong, puis répartis en diverses provinces. Il a fallu l'occupation du Laos par les Français pour que cette belle et magnifique ville fût tirée des broussailles qui l'avaient envahie, restaurée, et pour qu'elle redevînt la capitale du Laos. Elle est aujourd'hui le siège d'un résident supérieur.

Cette expédition terminée, — fier d'avoir détruit les livres sacrés et les annales des peuples laotiens, d'avoir détruit une belle et curieuse civilisation, d'avoir replongé un peuple dans l'état de barbarie d'où il était sorti depuis six ou sept siècles, — le roi de Bangkok, sur la proposition du gouverneur de Pôthisath qui venait d'amener au Siam les deux tiers des habitants de sa province, envahit le Cambodge, sans lui déclarer la guerre, afin d'atteindre les Annamites dans leur suzeraineté.

La première bataille eut lieu à Kômpong-chhnang où les Sia-

(1) Il mourut à Saigon en 1828.

(2) Chau-khun Bodyn, mourut à Bangkok à l'âge de 77 ans, en 1847 ou 1848. C'est ce Bodyn que quelques auteurs ont prétendu français. Il était bel et bien siamois d'origine et de race pure.

mois étaient parvenus, par Battâmbâng et Pôthisath, avant que le roi de Cambodge ait eu le temps de rassembler une armée sérieuse. Les Cambodgiens furent battus et leur général en chef, l'oknha chåkrey, croyant tout perdu, s'enfuit jusque dans la province de Prey-krâbas qui est dans le sud (1).

Le roi, qui habitait alors Phnôm-Pénh, s'embarqua avec sa famille et s'enfuit à Long-hor (Vinh-Long). Le lendemain de son départ, quatre corps d'armée entraient à Oudong et quelques jours après à Phnôm-Pénh avec ses deux frères, l'obaréach Angk-Êm et le prince Angk-Duong. Ces quatre corps d'armée étaient commandés par le général en chef chau-khun Bodyn, cette sorte de héros qui venait de détruire Vieng-Chant et qui, chez ces peuples dénués d'initiative et d'audace, passait pour en avoir beaucoup, et par Kâ, l'ancien gouverneur de Pôthisath. Ils quittèrent Phnôm-Pénh quelques jours après y être arrivés et furent prendre la citadelle de Chaudoc, à l'embouchure du canal de Vinh-té afin de rester en communication avec le golfe de Siam d'où devait venir une armée siamoise. Cette armée débarqua à Hatien dont elle s'empara sans combattre, puis, y ayant laissé une faible garnison, elle gagna Chaudoc où le Bodyn l'attendait. C'est alors que celui-ci résolut de descendre à Vinh-long où le roi se trouvait et de s'en emparer (décembre 1831).

Cependant les provinces de l'est, soulevées par le chakrey Long et le yumréach Hu, s'armaient rapidement et écrasaient une colonne siamoise dans la province de Prey-véng. D'autres bandes s'organisaient sous des chefs hardis, assaillaient les détachements siamois qui parcouraient le pays et les détruisaient. Les nouvelles qui parvenaient chaque jour au général siamois l'incitaient à presser son action; une victoire éclatante, la prise de Vinh-long par exemple pouvait arrêter le soulèvement du pays et faire passer les Siamois pour des libérateurs. Malheureusement pour le Bodyn, sa flottille fluviale fut détruite en un combat naval qui fut si terrible et si fatal au général siamois qu'il se trouva sans armée et sans aucun moyen de résister aux troupes annamites venant par terre et par eau et qui, d'ailleurs, étaient en-

(1) En bordure droite du bras occidental du Mékong, au dessous de Phnôm-Pénh,

core fortes de la discipline et de l'organisation militaire que leur avaient données les officiers français entrés au service de Gia-long, entre autres le lieutenant-colonel Laurent Barisy. Il rentra au Siam avec une petite troupe, après avoir incendié Phnôm-Pénh dont les habitants n'avaient pas voulu le suivre et qui fut presque entièrement détruite. Quant à ce qui restait de son armée débandée, elle alla s'embarquer à Hatien, à Kompot, où elle put regagner Bângkok par voie de mer.

L'obaréach Angk-Êm et le prince Angk-Duong qui étaient à Phnôm-Pénh s'embarquèrent avec la garnison et, sans s'arrêter à Oudong dont les habitants et le pays étaient hostiles, gagnèrent Battâmbâng. Ils entraînaient de force avec eux toutes les barques qu'ils rencontraient et tous les habitants des rives, mais quand ceux-ci furent assez nombreux pour, même sans arme, attaquer ceux qui les contraignaient à passer au Siam, ils les bousculèrent et rentrèrent dans leurs villages.

Les Annamites étaient de nouveau les maîtres du Cambodge. Le roi d'Annam y envoya 15.000 hommes et, pour montrer sa justice, rassurer les Cambodgiens, il envoya 141 barres d'argent au roi des Khmers pour lui payer les 88 éléphants qu'un de ses généraux avait sans son ordre emmenés du Cambodge. C'était ne pas les payer cher, 130 francs chacun, mais c'était avoir l'air de les payer et c'était politique. Puis, imitant en cela les empereurs de Chine et les grands Moghols, il lui fit présent d'un magnifique costume complet annamite, chapeau compris. — Le lendemain, le roi du Cambodge, à la honte de beaucoup de ses dignitaires, parut à Phnôm-Pénh vêtu de ce costume et beaucoup de gens l'imitèrent par lâcheté, par flatterie et parce qu'ils avaient reçu des costumes complets du roi d'Annam, aussi par ordre. Cette fois, on voyait bien que les Annamites l'avaient emporté sur les Siamois.

Le roi du Cambodge rétabli sur son trône, les Annamites se retirèrent et rentrèrent en Cochinchine, certains cette fois, croyaient-ils, que le Siam ne viendrait plus leur contester les droits qu'ils avaient acquis à la suzeraineté du royaume Khmêr, puisqu'ils l'avaient battu et qu'ils avaient restauré un roi renversé par les Siamois.

Une autre raison avait obligé le roi Minh-Mang à rappeler ses

troupes en Cochinchine, celle d'en finir avec les rebelles qui avaient tenté de séparer la Cochinchine de l'Annam et qui, maitres de Saigon qu'ils défendaient énergiquement, avaient appelé à leur secours les Siamois qui dévastaient alors le Cambodge et qui avaient obligé le roi à fuir à Vinh-long.

Le résident annamite ou ong-bao-ho, qui était à Phnôm-Pénh et que le roi d'Annam soupçonnait d'être en bonne intelligence avec les rebelles, ong Kéa-Ma, fut rappelé à Hué. Il refusa d'obéir, quitta Phnôm-Pénh, se réfugia au Siam, au service duquel il entra, et le roi le remplaça par un nommé Thoay.

La citadelle de Saigon étant tombée entre les mains des royaux après quatre mois de siège et d'assauts répétés, et son prédécesseur, le ong Pho-vé Khoy (Nguyễn-van-Khoi) ayant été pris et mis à mort, un de ses partisans que les Cambodgiens nomment ong Dong-Chuk et qui était gouverneur de Méât-chrouk (Chaudoc) s'enfuit au Cambodge. Le roi le fit cacher à Péam-chilang, sur la rive gauche du grand fleuve un peu au-dessous de Kômpong-cham.

L'année suivante, en décembre 1834, quand Angk-Chant mourut de la dysenterie dans sa jonque royale (*préah tineang néa-véa*), à l'île de Pô-préah-bat où elle était amarrée, les Annamites croyaient si bien que le royaume du Cambodge était définitivement tombé sous la suzeraineté de leur roi Ming-Mang (1), successeur de Gia-long depuis 1811, que Ong Kham-Mang (2) sur l'ordre du roi d'Annam, réunit les hauts dignitaires, les ministres, les chefs des religieux et les bakous pour procéder à l'élection d'un nouveau roi. Cette élection eut lieu sans qu'on en informât le roi de Siam.

Le roi défunt n'ayant pas laissé de fils, celui qu'il avait eu à Oudong étant décédé quelques heures après sa naissance, l'obaraéach Angk-Êm, les princes Angk-Duong et Angk-Snguon, ses frères ayant été écartés par le représentant de l'Annam parce que les deux aînés avaient combattu contre le feu roi, parce qu'ils étaient dévoués aux Siamois chez lesquels ils s'étaient re-

(1) Ce roi étant âgé de quarante-quatre ans et avait régné dix-huit ans.

(2) Le chef de la mission annamite resté à la cour, sorte de résident chargé non seulement d'observer et d'apprécier les événements, mais de conseiller le roi du Cambodge.

fugiés, il n'y avait plus de prétendant mâle. Le grand conseil, écarta Bën, la fille aînée de Angk-Chant parce qu'elle était petite-fille de Bën qui, après avoir donné Battâmbang au roi de Siam, avait donné sa fille à celui du Cambodge, et parce qu'elle s'était énergiquement déclarée contre l'Annam ; la princesse Angk-Mey fut élue reine du Cambodge.

41. — Angk-Mey (1834-1841).

Cette princesse (1), alors âgé de vingt ans, était fille du roi Angk-Chant et d'une femme de troisième rang, néak-monéang Krâchan. Sa sœur jeune, préah angk-machas Pou, fut faite obaréach (skt *uparâji*), titre qui n'avait jamais été porté par une femme au Cambodge. La princesse la plus jeune, Snguon, demeura avec ses deux sœurs et reçut le titre de kèvhvéa. Cette reine habitait dans l'île de Sla-két (Noréach) (2), le palais de Pô-préah-Bat. Cette élection ne surprit pas trop la population, parce que, si l'on n'avait jamais eu l'idée qu'une femme put être élue au trône du Cambodge, on avait vu tant de fois un roi, pris de passion pour la retraite religieuse, remettre le pouvoir à sa femme ou bien à sa mère, qu'on était assez bien préparé à voir une reine gouverner le royaume. Cependant, des gens prétendaient, avec quelque raison il semble, qu'une pareille élévation au trône était nulle de plein droit parce que, conformément à une tradition que personne n'avait jamais contredite jusqu'alors, en cas d'extinction des mâles de la famille royale, les ministres et les grands étaient tenus de choisir le roi parmi les chefs des bakous. D'autres objectaient que la tradition ne disait pas : « en cas d'extinction des mâles de la famille royale », mais « en cas d'extinction de la famille royale ». Ils ajoutaient : « ... et d'ailleurs il reste des princes de la famille royale, donc la famille royale n'est pas éteinte ». Dans une réunion secrète qui eut lieu entre de très hauts personnages sur le sommet du mont Préah-méantréap, près d'Oudong, ces questions furent examinées et l'un des membres osa dire : « Si l'élection ne porte pas sur un prince,

(1) Les Annamites lui donnent le titre de *ba-công-chua*, la « princesse maîtresse de la vie », que les Cambodgiens écrivent *ba-kun-chao*.

(2) Une île de la province de Kien-svay en face de Phnôm-Pénh, dans le bras de Bassak ou Chaudore.

elle sera nulle ; si ce prince n'est pas accepté par le peuple et par le roi de Siam, il y aura la guerre ; si la princesse est élue et si le roi de Siam n'intervient pas, c'est la fin du srok Khmêr et son envahissement définitif par les Annamites ». Un religieux dit : « Alors, nous irons au Siam ». Mais ces personnages ne furent pas appelés à délibérer et l'élection se fit sans eux. Le peuple las voulait la paix, ne paraissait pas s'apercevoir que la reine était sans influence, que le chef des Annamites, ong Tuong-Kun, était tout puissant derrière elle et commandait les ministres. Comme on la voyait si faible, si soumise, des bruits répandus par les partisans des princes et des Siamois coururent dans la population, et la pauvre reine Angk-Mey passa bientôt aux yeux du peuple pour être la *sahay* du résident annamite, c'est-à-dire son amante. Il n'en était rien, mais la calomnie triomphait encore ici aux dépens de la vérité et de la pauvre princesse qui, plus tard, quand elle sut quelle accusation pesait sur elle, devint folle (1).

Il était visible que l'Annam préparait l'annexion du Cambodge et que la royauté de la reine Angk-Mey n'avait été inaugurée que pour habituer le peuple à n'avoir plus de rois, que pour le désaffectionner de la famille royale à laquelle, jusqu'alors, il avait tant sacrifié qu'il mourait de ses sacrifices.

Le royaume des Khmêrs était alors, en vertu d'une ordonnance royale annamite, administré par trois hauts dignitaires, Truong-minh-Giang, Pham-van-Dien et Tràn-van-Nang, chargés de gouverner avec l'aide de ministres et de gouverneurs cambodgiens.

La ville de Phnôm-Pénh perdit jusqu'à son nom ; elle reçut celui de trăn-tay ou trăn de Nam-viang qui veut dire ville de Phnôm (*nam*)-pénh (*Vian* ou *biang*).

Le résident annamite se croyait si fort, si bien maître du pays qu'il exigea des mandarins qu'ils portassent le costume annamite et les cheveux noués en torchon, qu'il donna aux fonctions mandarinales des titres annamites (2) et plaça un résident annamite *phu* ou *huyên* près de chacun des gouverneurs cambodgiens, afin

(1) Elle mourut folle dans sa maison à Oudong vers 1878.

(2) Ong-chanh, ong-pho, doi, cai-lang, thon, truong, tram.

de surveiller leurs agissements et de diriger leur administration.

Il voulait davantage et rêvait de décambodgienniser complètement le royaume des Khmers en changeant tous les noms de lieux. Sur sa proposition, le roi d'Annam décida de remanier les provinces et de les ramener de 56 à 33, de former deux districts avec les territoires habités par les sauvages et de donner à tous ces territoires des noms annamites.

Les trente-trois nouvelles provinces devaient recevoir les noms suivants :

Nam-biang ou *trân tay* devait dorénavant être le nom de Phnôm-Pénh.

Les noms qui suivent devaient être ceux des provinces nouvelles. J'ai rarement pu les identifier avec les provinces qui devaient respectivement les recevoir :

Than-thu ; — *Tam-dôn* ; — *Tuy-lap* ; — *Banam*, pour Paknam, qui devint plus tard Péam-méan-hey ; — *Balai*, pour Baray ; — *Binh-thiên*, pour kôh-Anthien ou kôh Anchien ; — *Khabat* ; — *La-vên*, pour Prey-vêng (?) ; — *Hai-dông*, pour Envichey ; — *Kim-truong* ; — *Chau-trung* ; — *Caâu* ; — *Vang-van* ; — *Ha-binh* ; — *Trung-loi* ; — *Sanphu*, probablement pour Sâmbaur ; — *San-bôc*, pour Sâmbok ; — *Tâm-vu* ; — *Khai-biên* ; — *Hai-lay* ; — *Kha-sum*, pour kôh-Sutin ; — *Thé-lap* ; — *Tâm-Cai* ; — *Lô-viêt*, pour Lovêk ; — *Long-tôn*, pour Sâmrong-tong ; — *Quang-biên* ; — *Hoa-gi* (?) ; — *Chan-lai* ; — *Y-gi* (?) ; — *Chan-thanh* ; — *Mât-Luât* ; — *Om-ân* ;

Les deux districts sauvages devaient recevoir les noms de : *Canché*, pour Krâchès (Kratlié), *Cân-giô*, pour Kanhchor.

107 dignitaires furent chargés de l'administration civile et militaire. On comptait : 1 *tuong-quan* ou maréchal, 1 *tham-tân* ou intendant militaire, 1 *dê-dôc* ou général en chef, 1 *hiệp-tân* ou colonel, 2 *lãnh-binh* ou commandants, 2 *pho-lãnh-binh* ou commandants en second, 1 *binh-bi-dao* ou garde d'armée, 1 *luong-bi-dao* ou garde de ravitaillement, 2 *viên-ngoai-lang* ou chefs de bureau au ministère, 3 *chu-su* ou sous-chefs de bureau au ministère, 4 *bat-vu* ou commis d'ordre, 8 *bat-phâm* ou secrétaires du huitième degré, 8 *cuun-phâm* ou secrétaires du neuvième

degré, 60 tho-lai ou caporaux-fourriers, 12 huan-dao ou professeurs, et giaotho, instituteurs.

Truong-minh-Giang fut nommé tuong-quan ou maréchal de Phnôm-Pénh, et Lê dai-Cuong fut tham-tan ou intendant militaire. Un tuyên-phu-su fut chargé, sous les ordres des deux précédents, de surveiller les services civils et militaires des trois *phu* ou provinces de Hai-Tay, Hai-Dông et San-Tinh (?).

L'armée annamite du Cambodge fut également réorganisée et répartie entre vingt-cinq divisions militaires, plus une chargée de la garde et du dressement des éléphants de guerre.

On revint plus tard sur cette organisation, et le Cambodge fut divisé en huit *phu* ou provinces, comprenant dix-huit *huyên* ou arrondissements :

Le phu de trăn-tay, Phnôm-Pénh, avait deux *huyên* : Thai-An et Lu-An.

Celui de Nhia-hoa en avait également deux : Thuong-Phong et Phong-Nhuang.

Le phu de Nam-Ninh en avait trois : Nam-Thinh, Nam-Thai et Phu-Nam.

Le phu de Vo-Công avait trois *huyên* : Binh-trung, Ky-tô et Trung-thuy.

Ces quatre phu ou provinces étaient gouvernées par le tuong-quan et le tham-tan.

Le phu de Hai-Tay avait deux *huyên* : Hai-binh et Than-Trung.

Celui de Ha-Binh en avait deux aussi : Trung-Ha et Phu-Lai. Ces deux phu étaient gouvernés par Tuyên-phu-su et...

Le phu de San-Tinh avait deux *huyên* : Quê-Lâm et San-Dong.

Celui de My-Lam avait deux *huyên* : My-Lâm et Dao-Lâm.

Ces deux phu étaient gouvernés par le Tuyên-phu-su de San-Tinh.

Les cinq divisions militaires, de chacune cinq régiments non compris les compagnies cambodgiennes, comprenaient : la division du centre, 2.696 hommes ; celle d'avant-garde, 2.116 hommes ; celle de gauche, 2.530 hommes ; celle de droite, 2.200 hommes et la division d'arrière-garde, 2.255 hommes, soit en tout une armée d'occupation de 11.796 hommes.

Cela fait, le roi d'Annam nomma un *thinh-luoc* ou inspecteur royal pour le Cambodge, et ce fut Lê-van-Duc.

La reine Angk-Mey que les Annamites nommaient Ngoc-Van reçut le titre annamite de *My-lâm-quân-chua* (reine du phu de My-lâm) ; sa sœur Bèn, reçut le titre de *Lu-an-quan* (deuxième princesse de Lu-An) ; — une autre sœur reçut le titre de *Thau-trung-quân-quân*, — et la dernière celui de *Táp-ninh-quân-quân*.

Un travail utile, mais qui mécontenta fort la population, fut la construction par corvées non payées d'une route stratégique qui, de Phnôm-Pénh conduisait au pont du Yumréach (actuellement sur la route de Kâmpot à environ quatre kilomètres de Phnôm-Pénh), de là à Tréang et Bântéay-Méas, et la création de relais pour le courrier (*tram*) avec salas servies par trente hommes pris à tour de rôle dans les villages voisins. Cette route, que celle de Phnôm-Pénh à Kâmpot a remplacée, fut nommée par les Cambodgiens *phlau-yuon*, route des Annamites (1).

A cette époque (1835), deux hommes de la province de Kômpong-sôm, qui étaient frères et qui prirent l'un et l'autre le titre d'*oknha*, les nommés Chey et Chu, refusèrent d'obéir aux ordres que donnaient les Annamites et prirent les armes. Ils combattirent longtemps puis, sur le point d'être saisis par les troupes khméro-annamites envoyées contre eux, ils passèrent la frontière et se rendirent à Bangkok.

En 1836, dans la province de Kômpong-svay, le déchou Réam s'étant révolté contre le nouveau régime fut arrêté, conduit à Phnôm-Pénh et mis à mort par ordre de ong tuong Kun. Sa fonction fut confiée à son second, le snang Ey, qui paraissait plus sûr mais l'année suivante (1837) cet homme fit massacrer le résident annamite et leva une armée. Il tint la campagne quelques semaines, mais obligé de fuir devant des troupes khméro-annamites, il entraîna une bonne partie des habitants des provinces de Stung et de Chikrêng et alla se réfugier dans le Tonlé-Repou,

(1) Cette route commençait au phnôm près de la maison du médecin-chef ; une partie portait en 1910 le nom provisoire de rue du Pétrole.

alors sous la domination siamoise Les Annamites firent exécuter en grand nombre ceux des habitants de la province de Kômpong-svay qui paraissaient avoir secondé Ey. D'autres furent emmenés en Annam.

Ces événements, ces soulèvements, ces résistances inquiétaient les habitants du Cambodge. Des yeux tristes se tournaient vers Battâmbâng, autrefois terre cambodgienne maintenant siamoise, où se trouvaient les deux princes, Angk-Êm et Angk-Duong (1), qui venaient d'obtenir du roi de Siam l'autorisation d'habiter le premier Battâmbâng, le second Mongkol-borey. En passant aux Siamois, ils avaient abandonné leur pays et s'étaient éloignés du trône, mais, — écartés par les Annamites, proscrits, médiocrement pensionnés par le roi de Siam, objets des rancunes pour bien des gens, — ils étaient cependant restés l'espoir du pays, « Quand les eaux qui descendent du nord vers le sud, dit une tradition, passaient devant Kômpong-luong, elles disaient aux habitants que les âmmachas (princes) étaient en bonne santé, que leurs épouses leur donnaient des fils, et les gens du peuple disaient que le soleil, chaque jour, continuant de se lever à l'horizon, n'était pas éteint. »

Ce pauvre peuple khmêr, sur le point de mourir, songeait encore à cette famille royale qui l'avait mené durement pendant des siècles et des siècles de guerres intestines et étrangères, dont les membres s'étaient toujours disputé le pouvoir et le trône, qui s'arrachaient les provinces, sans jamais le ménager, sans jamais songer à la foule des pauvres gens. C'était de cette famille royale que le peuple attendait son salut. Aucun *néak-méan-bon*, « homme prédestiné », nul homme de génie n'apparaissait — comme cela avait eu lieu en Chine, en Annam, en Bir-

(1) Le prince Angk-Duong eut trois fils et une fille de 1834 à 1841 : naissance en Méak-thom de l'an 1834 d'un *préah reach oros* ou prince né d'une troisième épouse nommée néak-monéang Pén, qui reçut les noms de Chrélang, puis de Angk-Votey et qui devait être Noroudâm ; naissance en 1839 d'une princesse dite angk-machas Changkolaney ; naissance en 1840 d'un prince, né de néak-monéang Pou, qui fut kèkvéa, puis obaréach, puis roi Sisovath à la mort de Noroudâm ; naissance, en 1841, d'un prince dit préah angk-machas Votha, ou Sivotha dont la mère était une néak-monéang nommée Kham et qui ne fut jamais qu'un rebelle.

manie, au Siam—, pour soulever le pays, attaquer les ennemis du royaume, les chasser du territoire, et s'asseoir sur le trône restauré et conquis sur l'étranger les armes à la main, au milieu des acclamations de tout un peuple. Bèn, Mou, peut-être, auraient pu jouer ce rôle héroïque, mais ils n'étaient pas *néak-méan-bon*, ils n'avaient pas le cœur assez haut, et ils avaient trahi, l'un après l'autre, en arrachant pour le donner aux Siamois un morceau de la patrie. Alors le peuple, hypnotisé, oubliait toute son histoire pour ne songer qu'à cette famille royale qui avait régné sur lui depuis qu'il était peuple, et regardait vers Battâmbâng où se trouvaient les deux princes cambodgiens.

Le général annamite ong tuong Kun comprit que tout ce qu'il y avait encore d'énergie latente au Cambodge, d'éléments capables de révolte contre la domination des Yuons reposait en cette famille royale. Il résolut de la faire disparaître en jetant la division entre les deux princes frères, jusqu'alors toujours d'accord, puis en profitant des événements qui ne manqueraient pas de naître de cette division, pour les détruire s'ils ne se détruisaient pas eux-mêmes.

Il fit porter à l'obaréach Angk-Êm par un Annamite déguisé en cambodgien, Pakhva, une lettre disant qu'il n'était venu au Cambodge que pour pacifier le royaume, qu'il n'avait poussé à l'élection de la princesse Angk-Mey que parce qu'elle ne pouvait être qu'un « roi » provisoire, seulement en attendant qu'un prince cambodgien fût en état de régner, enfin qu'il était tout disposé à l'aider à monter sur le trône, mais qu'il avait un compétiteur dans son frère Angk-Duong qui déjà conspirait.

L'obaréach crut à ce retour de la fortune, mais comme on lui signalait un rival en son frère cadet que le peuple cambodgien lui préférait, il l'accusa à son tour, par lettre adressée au roi de Bângkok, de conspirer contre les intérêts siamois au Cambodge. Le roi de Siam envoya chercher le prince Angk-Duong par deux dignitaires qui le ramenèrent à Bângkok et défense lui fut faite de retourner à Mongkol-borey.

Débarrassé de son frère, l'obaréach se rendit à Pôthisath avec sa famille, les enfants de Angk-Duong, qu'il gardait comme otages et plusieurs mandarins cambodgiens arrêtés à Battâmbâng et trouvés trop énergiques pour pouvoir être laissés derrière lui.

Le général annamite qui commandait la place fit saisir tout ce monde dès son arrivée et l'envoya à Phnôm-Pénh. L'obaréach Angk-Êm ne comprit pas ce qui venait de se passer et, bien reçu lui-même par l'officier annamite qui commandait à Pôthisath, il s'achemina sous bonne escorte, qui paraissait d'honneur, vers Phnôm-Pénh. Il y fut d'abord très bien reçu par le général annamite ong tuong Kun et la population, qui voyait la délivrance en lui, l'acclama mais, la nuit venue, le général mécontent de la manière dont le peuple avait reçu le prince le fit enfermer dans une cage de fer et, le matin, le dirigea sur Huê (1840).

Quant aux mandarins de Battâmbâng, plusieurs furent mis à mort sans aucune forme de procès, et les autres furent dirigés sur Huê où on les interna.

A Bângkok, Angk-Duong, qu'on accusait de complicité avec son frère bien qu'il eût été dénoncé par lui, fut arrêté, mis aux fers et gardé dans le palais royal.

Cependant les choses s'aggravaient au Cambodge : le résident annamite ne connaissait plus de bornes à ses volontés ; il cherchait à remplacer la religion des Cambodgiens par celle des Annamites, poussait les religieux à sortir de leurs monastères, abattait les arbres de la bodhi, renversait les statues du Bouddha, faisait démolir les chédey qui sont des mausolées. Il alla plus loin : pour priver la nation de tout ce qui pouvait encore la représenter, il fit partir pour Saigon, disant qu'ils allaient à Huê, les ministres cambodgiens de la reine Angk-Mey, y compris le chauhvêa Long, le sâmdach chauponhéa Hou et le krâlahôm Kinh, sous prétexte que le roi d'Annam voulait traiter avec eux et avec l'obaréach qui venait d'y arriver. Quelques jours plus tard, il fit partir pour Saigon la reine elle-même, sa sœur Angk-Pou qui était obaréach, et une autre sœur, Ang-Snguon. Leur aînée, Angk-Pên, petite fille du gouverneur Bèn qui avait livré Battâmbâng aux Siamois et qui était alors âgée de trente-deux ans (1841) fut dirigée sur Long-hô (Vinh-Long). On dit que cette princesse fut traitée autrement que ses sœurs parce que sa mère, fille de Bèn, s'était réfugiée à Battâmbâng, et parce que son oncle était l'un des ennemis les plus décidés des Annamites. D'abord enfermée à Vinh-long, elle fut, on ne

sait sous quel prétexte, tirée de sa prison et noyée dans le fleuve (1842).

Ces faits accomplis et connus du peuple, il n'était plus possible de douter de l'œuvre que poursuivait la cour d'Annam ; on sentait que le royaume allait être prochainement annexé à la Cochinchine. Deux mesures qui n'étaient pas mauvaises en elles-mêmes puisqu'elles ont été prises par tous les peuples civilisés, mais qui parurent alors un des actes préliminaires de l'annexion, — le recensement de la population et le cadastre de toutes les propriétés qui devait conduire à l'établissement de la propriété individuelle du sol, comme en Annam, — mirent le comble au mécontentement. Alors, les partisans des Siamois, c'est-à-dire des princes cambodgiens, de l'obaréach Angk-Èm aussi bien que du prince Angk-Duong, parcoururent secrètement les campagnes, soulevèrent la population et le massacre des Annamites commença presque partout à la fois, jusque dans Phnôm-Pénh où les soldats annamites qui s'y réfugiaient en foule périssaient assassinés la nuit par des inconnus. En huit jours, le pays, sauf les grands centres, fut délivré de ses ennemis ; on croyait alors les Cambodgiens incapables d'une pareille action d'ensemble.

Le peuple soulevé partout, les hauts dignitaires se réunirent en secret et décidèrent d'appeler encore une fois les Siamois au secours du Cambodge. Deux hauts dignitaires, l'oknha-vibol Long sous ministre de la batellerie, et le gouverneur de Pôthisath, le suorkéa-louk Moukh désignés par une sorte de comité provisoire de gouvernement et munis d'une pétition respectueuse allèrent à Bangkok demander l'intervention des Siamois et la mise sur le trône du Cambodge du prince Angk-Duong, que la population désirait.

Le roi accéda à ces deux demandes et chargea le vieux général chou-khun Bodyn de lever une armée et de restaurer la dynastie sur le trône du Cambodge.

Quelques semaines plus tard, les trois chefs annamites de Pôthisath, sommés de se rendre, remettaient leur citadelle aux Siamois et se retiraient avec armes et bagages (1). Le chau-khun

(1) Ces trois officiers supérieurs et leurs hommes furent les seuls qui

Bodin s'avancait dans le pays, au milieu des acclamations d'un peuple soulevé qui l'aidait de toutes ses forces en écrasant les détachements ennemis qui parcouraient le pays.

L'empereur d'Annam envoya une armée de secours avec l'obach Angk-Êm, son fils Angk-Phim et les trois princesses, filles du roi Angk-Chant, ses nièces, croyant par là diviser les Cambodgiens, mais ceux-ci étaient en armes, soulevés contre les Annamites dont ils avaient cruellement souffert pendant sept années et se jetaient dans les bras des Siamois dont ils avaient oublié les violences d'autrefois.

Les Siamois boutaient les Annamites et battaient tous les petits corps qu'ils rencontraient. Ils les poursuivirent aussi jusque tout près de Chaudoc où plusieurs chefs annamites dont les redditionnaires de Pôthisath, s'empoisonnèrent pour éviter les châtiments qui les attendaient.

42. — Angk-Duong (1844-1859).

Pendant ce temps, le général chau-khun Bodyn et Angk-Duong étaient acclamés à Oudong, et le prince y prenait solennellement la direction des affaires. D'Oudong, il envoyait des ordres dans toutes les provinces, nommait des gouverneurs, confirmait les pouvoirs pris par les chefs des insurgés et allait s'installer à Khléang-slék, près de Ponhéa-lu, dans un palais de bois et de paille que le peuple enthousiasmé avait construit en quelques semaines.

Les Annamites rassemblaient des forces et des approvisionnements considérables sur le canal d'Hatien et, déjà, le Bodyn ne savait, — ses forces étant dispersées et son armée très petite, — comment repousser les Annamites, lorsqu'une flotte siamoise abordant à Kômpot y débarqua des renforts où l'on trouvait non seulement des Siamois, des Cambodgiens, des Malais, mais encore quelques Européens. Le Bodyn projetait déjà de faire jonction avec ce petit corps d'armée, lorsqu'il apprit que, battu par les Annamites, il s'était rembarqué à Hatien pour rentrer au Siam. Cet échec augmentait d'autant plus ses embarras qu'il venait

ne furent pas inquiétés pendant leur retraite. Comme ils avaient rendu la forteresse de Pôthisath sans combattre et sans traiter, le peuple laissa passer leurs troupes dans les campagnes.

de perdre une bataille navale au-dessus de Chaudoc, après deux jours de lutte.

Cependant, Angk-Duong d'Oudong s'était transporté à Tréang avec une armée cambodgienne. L'armée annamite qui venait d'obliger le corps d'armée siamois à se rembarquer marcha sur lui, le rencontra à Chœung-kanchoum et le battit dans une sanglante bataille (1841).

Il rentra désespéré à Oudong, mais le Bodyn qui était décidé à résister, fit élever des fortifications dans le grand fleuve, sur le bras de Chaudoc, et dix autres petits fortins qui, malgré leur faible importance, ne laissèrent pas d'arrêter les Annamites.

Les armées ennemies demeuraient chacune sur le territoire conquis et se provoquaient par des surprises de nuit et de jour, sans cesser de piller le pays et de le ruiner. On sentait que Siamois et Annamites combattaient en pays étranger et que nul n'était pressé de l'emporter sur l'autre. En fait, chacun des adversaires songeait à s'annexer quelques-unes des provinces du Cambodge, à se partager le pays et, par conséquent, à occuper le plus de territoire possible. Un point les inquiétait surtout. Chacun d'eux voulait avoir Phnôm-Pénh et les Quatre-bras, c'est-à-dire le cœur et le point le plus stratégique du royaume. Sans les Quatre-bras, la paix eût été signée et le Cambodge partagé entre le Siam et la Cochinchine, et tout était dit du peuple khmêr.

Phnôm-Pénh, cette ville qui, vingt ans plus tard, devait devenir la capitale du Cambodge protégé par les Français, était donc la pierre d'achoppement de la guerre ou de la paix. Les Annamites le sentaient bien, mais comme tout le pays était contre eux et que leur gouvernement courait le risque d'être enlevé, ong tuong Kun décida de transporter son siège de Phnôm-Pénh à Chaudoc. Le Bodyn occupa de suite la ville abandonnée et donna l'ordre d'y construire un palais royal au kômpong Véang-phéak ou « berge en face du palais ancien », berge qui se trouvait, où fut depuis la mairie en 1885 et où se trouve maintenant la glacière, au nord du véath Olalom.

Cependant les Annamites avaient remis Ankg-Êm en liberté et le traitaient en prince. Ramené à Phnôm-Pénh avant qu'ils en fussent partis, ils l'avaient entraîné à Chaudoc et croyaient

pouvoir l'opposer à Angk-Duong auquel toute la population se ralliait et, par lui et ses partisans, continuer la guerre contre les Siamois. Afin de tromper la population sur leurs intentions, ils lui avaient fait épouser néak Angk-Pou, la princesse obaréach, et ils avaient donné à Angk-Phim, son fils, la princesse Angk-Snguon, la même qui, plus tard, après la mort de son mari, fut l'une des femmes du roi Angk-Duong, son beau-frère. La combinaison était habile, mais la mort de l'obaréach Angk-Êm (1), dont la popularité n'existait plus depuis longtemps, vint tout à coup l'anéantir (1843) et le roi Angk-Duong se trouva seul prétendant.

Les Annamites sentirent qu'il fallait ou précipiter les événements ou traiter. Ils attaquèrent la citadelle de Péam-méanchey (Banam) (2) et s'en emparèrent au mois d'août, puis, remontant le petit fleuve ou tonlé-toch, ils furent attaquer Bântéay-dêk où le roi se trouvait alors, ignorant la prise de Péam-méanchey qu'il venait soutenir. La bataille dura trois jours et le roi dut, entraîné par le Bodyn, battre en retraite jusqu'à Phnôm-Pénh, puis abandonner un vaste pays à l'ennemi y compris les Quatre-bras et se retirer à Oudong, avec le général siamois et toutes les forces siamoises qu'on put ramasser.

Oudong fut fortifiée, mais on sentait qu'on avait perdu tout espoir de vaincre et que le valeureux Bodyn, que la destruction de Vieng-chant avait porté si haut, n'avait plus confiance en rien. La population s'abandonnait de nouveau lorsqu'on apprit que des bandes cambodgiennes commandées par des gens du peuple, des inconnus, avaient battu une forte armée annamite aux environs de Lovêk, que le général ennemi avait été tué et que son armée était en complète déroute, qu'un autre général annamite avait été fait prisonnier et que les fuyards étaient attaqués par les paysans et massacrés dans tout le pays.

Alors, dans le royaume, ce fut un cri de joie, le courage revint aux plus lâches ; on reprit les armes et partout où il y avait un détachement annamite, le peuple soulevé sous des chefs improvisés, l'attaqua. Cependant, parmi ces chefs improvisés,

(1) Ce prince était âgé de 51 ans.

(2) Sur la rive gauche du bras oriental du Mékong, à 70 kilomètres environ au-dessus de Phnôm-Pénh.

plusieurs n'étaient que des pirates qui, ayant recruté une bande de malfaiteurs, volaient et pillaient. Angk-Duong fit saisir deux d'entre eux qui refusaient de venir s'expliquer à la cour, un pseudo-chakrey Nong et un pseudo-kràlàhôm Moukh. Il fit exécuter le premier et grâcia le second qui fut chargé de la défense de la province de Bâ-phnôm et de la citadelle de Péam-kbal (1844) (1). Le roi rentra à Phnôm-Pénh.

L'année suivante, Angk-Duong, ayant appris que son chakrey Mey ou (Mœun) était à la tête d'une conspiration tramée contre lui, fit saisir sept des principaux conjurés et les fit mettre à mort. Les autres trouvèrent le moyen de s'enfuir à Chaudoc, chez les Annamites. Leurs biens furent confisqués et leurs familles furent réduites en esclavage d'Etat.

Depuis sept ans qu'ils occupaient le Cambodge, les Annamites avaient élevé plus de cinquante forts : de Sâmbaur jusqu'en Cochinchine ; de Srê-âmbœl, (Kompong-sôm) où ils avaient construit une forteresse sur une butte au-dessus du village (phnôm véath Phong), jusqu'à Hatien, en passant par Kômput où leur fort se trouvait, là même où est aujourd'hui le télégraphe, et à Sla-ket sur la route d'Hatien où les levées d'un retranchement sont encore visibles. Tous ces forts furent attaqués par les paysans et évacués par les Annamites pris de peur devant le pays soulevé.

Le roi Angk-Duong et le Bodyn, voyant cette déroute et n'étant pas en mesure de poursuivre la guerre, n'ayant pas surtout le cœur assez haut, proposèrent la paix au général annamite dont le quartier général était à Kômpong-luong. Le général renvoya la lettre sans réponse et marcha sur Oudong. Les Cambodgiens et les Siamois s'y fortifièrent pour une résistance acharnée et se conduisirent si bien qu'ils démolirent toutes les batteries annamites à mesure qu'on les établissait. Voyant que les Cambodgiens étaient invincibles dans leurs positions et que leur énergie était à la hauteur de leur science militaire, le général des Yuons, qui venait de refuser la paix, la demanda à son tour. Le roi Angk-Duong et le Bodyn lui retournèrent sa lettre

(1) Cette citadelle de Banam reçut alors le nom de bântéay-péam-méan-chey, forteresse de la bouche[du pré] de la victoire.

sans lui répondre. Le général insista. Angk-Duong répondit cette fois qu'on ne croirait au désir de traiter des Annamites que lorsqu'ils auraient rendu les membres de la famille royale, tous les roturiers et les mandarins qu'ils retenaient soit avec eux, soit à Saïgon, soit à Huê. C'était répondre fièrement, mais le roi se départit bientôt de cette attitude parce que le général annamite déclara qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires et n'était pas un assez grand personnage pour oser promettre ces libérations sans y être autorisé et le roi accepta de discuter toutes les conditions du traité de paix avec le général lui-même dans une entrevue qui aurait lieu au village de Popey sous condition de ratification du traité par le roi d'Annam.

Cette réunion eut lieu en décembre 1845 : elle comprenait le général Bodyn et des généraux annamites. On y convint que le roi Angk-Duong serait fait roi du Cambodge du consentement des gouvernements de Siam et d'Annam, que les princes et princesses de la famille royale du Cambodge retenus en pays annamite seraient échangés contre les prisonniers de guerre, officiers et soldats faits par les Cambodgiens puis on se sépara.

Le traité fut ratifié quelques semaines après par les gouvernements du Siam et de l'Annam et l'échange des prisonniers eut lieu en juin 1846. Le glaive sacré, tombé aux mains des Annamites, fut rapporté à Phnôm-Péuh et remis au prince Angk-Duong qui le fit déposer à Oudong dans un pavillon spécial.

Ce prince, — qui n'avait pas, comme le dit la stèle de véath Baray, « dispersé tous ses ennemis », qui ne les avait pas « subjugués par sa vertu, sa puissance, sa science et ses perfections », — fut sacré à la fin de l'année 1847 et investi, au nom des souverains de l'Annam et du Siam, par un envoyé spécial annamite ong Kham-Mang et par deux envoyés siamois, le chau-phyéa péch-pichey et un bakou de Bàngkok.

Il n'est pas inutile de signaler quelques-unes des intrigues auxquelles cet acte solennel donna lieu. Le roi d'Annam envoya pour le couronnement quelques présents, un cachet carré (c'est-à-dire annamite) en or et le titre de Caomen quôc-vuong, « roi des Caomens » (ou Khmers). Le roi de Siam envoya les insignes de la royauté de kmêre qu'on avait autrefois emportés à Bàngkok et fit demander au roi Angk-Duong, par le gouverneur de Kôm-

pong-svay, de ratifier par un traité secret la cession au Siam des territoires de Mlou-prey, de Tonlé-repou et de tout ce qu'il avait pris au Cambodge, il y avait une trentaine d'années. Le roi refusa cette cession en disant : « Je ne cède rien aux Siamois, mais comme ils sont les plus forts, qu'ils gardent *provisoirement* ce qu'ils ont pris ». Le gouverneur de Kômpong-svay rapporta aux Siamois la réponse du roi, mais prit sur lui de leur remettre un papier portant son propre cachet, papier par lequel il leur cédait au nom du roi le territoire qu'ils demandaient. Ce sont ces deux provinces qui, rétrocédées à la France par le roi de Siam en suite du traité de 1904 entre les gouvernements français et siamois, furent annexées au Cambodge l'année suivante.

En fait, cette longue guerre qui dura huit ans pour le grand malheur des populations rétablissait les Siamois dans les droits de suzeraineté qu'ils s'étaient attribués autrefois et qu'ils avaient perdus en 1833, et le Cambodge qui, pendant quelques années, n'avait eu qu'un suzerain et se sentait sur le point de disparaître, absorbé par l'Annam, se retrouvait avec deux suzerains comme avant cette date (1).

La paix signée, la forteresse de Phnôm-Pénh fut détruite et les briques, les autres matériaux furent employés à l'édification à Oudong, des véath Véang-chas ou « temple du vieux-palais », Préah-Puth-Nipéan ou du « Bouddha dans le Nirvana », Préah-Vihéar-Samana ou « temple des religieux », Prang, Krang-banley, Sâlakô ou « salle du bœuf [sacré] ». On releva les statues du Bouddha jetées à terre par les Annamites, on les redora.

Le roi donna l'ordre de lui construire un palais royal à Oudong.

C'est à partir de ce traité que les Cambodgiens commencèrent à évacuer les provinces qui font maintenant partie de la Cochinchine que les Yuons s'étaient annexées dans le passé, et que les terrains qu'ils abandonnaient étaient de suite occupés par les cultivateurs annamites. Ceux-ci, très actifs, insinuant, très que-

(1) Les Siamois attirèrent à Bangkok le prince Angk-Phim, fils de Angk-Èm, qui les avait combattus dans les rangs des Annamites et l'y gardèrent. Ils avaient ainsi entre les mains un moyen de troubler encore le Cambodge. Malheureusement pour eux ce prince tomba malade et mourut en 1848.

relleurs, chercheurs de procès et surtout maraudeurs de nuit, rendaient la vie impossible aux Cambodgiens de leur voisinage. Il n'y avait pas de justice pour les anciens maîtres du sol, et toute usurpation faite par un Annamite était ratifiée par le tribunal dès qu'il était démontré que la terre avait étéensemencée la dernière fois par lui, soit qu'il l'eût louée, soit qu'il l'eûtensemencée à l'insu du propriétaire et, dans certains cas, alors même que le propriétaire cambodgien l'avait labourée, soit que le Yuon l'eût occupée en son absence. Toute terre en jachères, quand un Annamite s'y était mis, était par le tribunal considérée comme abandonnée par le propriétaire. Des vengeances terribles avaient lieu ; l'incendie, le meurtre, la rupture des talus de rizière, la mise du bétail dans un champ qui n'attendait plus que la faucille, étaient durement réprimés par les juges annamites. Si le coupable n'était pas découvert (il ne l'était presque jamais), le village était rendu responsable ; on arrêtait les chefs, les notables, aussi les simples habitants et, alors, c'étaient l'amende ruineuse, la mort sous le bâton, le rotin et, parfois, des batailles rangées entre les Annamites et les Cambodgiens de Cochinchine puis finalement c'était le départ des Khmêrs abandonnant aux Yuons leurs terres et s'en allant au Cambodge. Les Annamites dénommaient tous les villages, tous les districts où ils arrivaient, déformaient si biens les noms cambodgiens qu'il est souvent difficile de les retrouver aujourd'hui. D'autres fois, ils traduisaient en annamite le nom cambodgien quand il avait une signification connue et alors, pour les anciens possesseurs du sol, le nom était également perdu.

La province de *Prey-kor*, « forêt des kor », depuis l'occupation était devenue la province de Gia-dinh ; celle de *Kâmpéâp-srêka-trey* (... écaille de poisson) devenait Bien-hoà, celle de *Bariyéa* (1) devenait Baria ; *Phsar-dék* (marché du fer) devenait Sadec, après avoir été An-Giang ; *Pô-lœuh* (le ficus élevé), devenait Bac-liêu ; *Tùk-khmau* (eau noire) devenait Ca-mau (Ca-mao) ; *Bay-chhau* (riz séché au soleil) devenait Bay-Xâu ; *Péam-méam-chay* (confluent de la victoire) devenait My-thang ; *Srok-trang* (pays d'ulatanier) devenait

(1) La Barira des Espagnols et des Portugais, où débarqua Beloso en 1597 quand il revint de Manille, peu de temps avant d'assassiner Râma dit Chœung-prey.

Soctrang ; *Péam-mé-Sén* (bouche de fleuve du Sacrifice) devenait Donnayngai ; *Krámuon-sá* (demoiselle blanche) devenait Rachgia ; *Prek-rosey* (rivière des Bambous) devenait Can-thœu ; *Au-mor* (ruisseau du souterrain) devenait O-môn, dans l'arrondissement de Canthœu ; *Kôm-poul-méas* (sommets d'or) devenait Binh-thuy ; *Méât-chrouk* (bouche du porc) devenait Chaudoc et son *phnôm svâm* devenait le nui Sam des Annamites ; *Barach* (exommuniable) devenait Long-xuyên et sa montagne ou *phnôm Bathi* prenait le nom de nui Ba-thi ; la province de *Muonh-kham* devenait province d'Hatien ; *Péam* (embouchure, bouche) qu'on nommait aussi Muong-kham devenait Hatien ; *Préah-trapéang* (mare sacrée) devenait Trâ-vinh ; *Kômpong-rosey* (rivage des bambous) devenait Bêtré ; *Long-hôr* (devin noyé) devenait Vinh-long ; *Mé-sá* (dame blanche) devenait My-tho ; *kôh-Kông* (île Kong), devenait Go-công ; *Kômpong-kô* (rivage des bœufs) devenait Truong-an, actuellement Tân-an ; *Ban-lêch* devenait Bêl-luc ; *Roung-dâmrey* (écurie des éléphants) devenait Tay-ninh ; la montagne de Tay-ninh portait alors le nom de *phnôm Chœung-mé-Dêng*, la « montagne du pied de la fée Dêng » ; *Kôh-tralach* (île des courges) était déjà Poulo-Candor ; *kôh Trâl* (île de la navette ?) était Phu-quốc. *Phnôm Youk* devient nui Ca-Vuse ; *Péam-Chœung-kanchœu* (embouchure de la rivière du pied de l'arbre Kanchœu) devient Cângio (Cap-Saint-Jacques) ; *Chœutéal-muoy-dœum* (un arbre chœutéal) devint Thudaumot ; *Bântéay-chis-Rosey* (la forteresse du terreau des bambous) devenait Hong-nguyên ; *Kômpong-kôh-krábey* (rivages des bœufs et des buffles) devenait Bê-nghê (Saigon) ; *Phsar-thom* (grand bazar) devint Cholen d'un mot chinois qui a le même sens ; *Kânghva-dak-péang* (harpon plaçant la jarre) devient Biên-hoà ; *Daung-nay* (coco rejeté) devient Tông-thanh et Đông-nai ; *Kan kau* aussi appelé Bathak (Basak), sont maintenant des arrondissements de la rive droite du Mé-kong occidental.

Cependant, ni les Annamites ni les Siamois n'avaient renoncé à leurs projets sur le Cambodge, mais Angk-Duong, qui était un homme sage, s'évertuait à ne leur pas donner l'occasion qu'ils attendaient de se jeter sur leur proie. Bien qu'il eût moins peur des Siamois dont il comprenait mieux la mentalité et les projets que celle des Annamites dont il expliquait mal les combinai-

sons, le roi s'efforçait de tenir égale la balance entre ses deux suzerains. Les Annamites le faisaient surveiller de près parce qu'ils sentaient bien que, si on n'aimait guère les Siamois au Cambodge, on y avait la haine des Annamites.

L'envoi à Bangkok, en 1848, des princes Chrelang (1) et Angk-Phim (2) dont on avait tondue la houppe l'année précédente et qui étaient entrés en religion quelques mois au véath Krâng-Banley, mécontenta le roi des Annamites.

On s'en aperçut à la manière dont furent dorénavant traités les piroguiers cambodgiens qui descendaient le fleuve, et les commerçants qui venaient de la mer au Cambodge, ou qui sortaient du srok-Khmêr. Ils étaient en butte à toutes les tracasseries des douaniers, des mandarins, des autres marchands. Il était évident que le roi d'Annam faisait fermer aux Cambodgiens l'accès de la mer et qu'il voulait les isoler du monde.

Angk-Duong était un homme pieux, instruit, le plus savant homme du royaume, disait-on, et un homme de bon sens, ami des lettres et des lettrés. Il était certainement un homme de progrès à l'esprit plein de projets utiles, mais le royaume était devenu si pauvre, il était si dépeuplé, qu'il n'en pouvait tirer que ce qu'il lui fallait pour entretenir sa cour, son palais et sa famille. Les gens de son service, les dames du palais, y compris les reines et les princesses (3), touchaient des honoraires très faibles, des salaires ridicules, et c'était la misère. Quand la reine mère mourut, on trouva que cette vieille dame possédait en tout six barres d'argent (480 francs d'alors, 235 d'aujourd'hui) qu'elle avait économisées avec peine et cachées.

Le roi avait remis la perception des impôts à des fermiers

(1) Le prince Chrelang reçut à l'occasion de la coupe de sa houppe le nom de préah Angk-Vodey. Nous le verrons plus loin recevoir le titre d'obaréach et le nom de Noroudâm et, plus tard encore, être élevé au trône du Cambodge sous ce dernier nom.

(2) C'est le troisième fils du roi Angk-Duong qui, à l'occasion de la tonte de la houppe, avait reçu le nom de Sivotha, sous lequel il est plus connu, et qui, sous le règne de son frère aîné Noroudâm, devint rebelle. Il est mort le 31 décembre 1891, à phnôm Krêk, un village situé dans le nord de la province de Sâmbaur, sur la rive droite du Mékong, où il habitait depuis vingt ans avec un certain nombre de ses partisans.

(3) Ça n'a guère changé pour toutes ces dames.

chinois qui le grugeaient mais qui, en somme, n'exigeaient pas trop du peuple ; il était certes moins riche qu'eux.

Le commerce était nul et ne se faisait que par échanges ; les Chinois, qui tiraient leurs marchandises de la Chine et de Singapour, les troquaient contre du riz et surtout contre des peaux, des cornes, de la laque, du vernis noir (*méréak*) et contre d'autres produits des forêts. Ils gagnaient cinq pour un et cependant végétaient. Il y avait des gens, très nombreux, qui mouraient sans avoir jamais vu une pièce de monnaie, sans n'avoir jamais eu entre les mains que des ligatures de sapèques en mauvais zinc frappées en Annam, percées d'un trou carré et marquées de caractères sino-annamites (1). Le peu d'or qu'il y avait dans le pays, était représenté par les bijoux des dignitaires et de leurs femmes, par les boîtes à bétel qui étaient des insignes d'autorité. Depuis longtemps on ne dorait plus en une seule fois les statues du Bouddha avec les feuilles d'or battu que les Chinois vendaient très cher et par petits carrés de trois centimètres environ de côté. On avait vu, dans le passé, un dignitaire, une femme pieuse, faire dorer à ses frais une statue énorme ; maintenant, il n'y avait plus un seul homme, sauf le roi, qui put rendre un pareil hommage au Bouddha ; les gens pieux se bornaient à plaquer sur la poitrine du Maître quelques petits carrés d'or battu et la statue était ainsi dorée par tout le monde au bout de plusieurs années. Le Cambodge n'était plus le riche pays d'autrefois dont la réputation de richesse s'étendait jusqu'aux confins de la Chine. Les guerres avec l'étranger, les guerres civiles surtout, l'avaient ruiné : toutes ses richesses, tout son or, tout son argent, ses habitants eux-mêmes avaient été emportés, emmenés en Cochinchine, au Siam et la terre était nue avec, sur elle, des habitants maigres, pauvres et qui craignaient toujours de voir surgir soit les Siamois, soit les Annamites qui tuaient les hommes, violaient les veuves, les filles (2), pillaient les temples, les maisons des pauvres gens et

(1) Pour représenter une piastre mexicaine en argent pesant 29 grammes d'argent fin, il fallait six ligatures de sapèques, c'est-à-dire 3.600 sapèques.

(2) Les Siamois ne violaient que les filles et les veuves. Aussi, s'empressait-on de marier ses filles à l'annonce de l'arrivée d'un corps d'armée siamois. Les Annamites étaient moins scrupuleux.

qui, souvent, avant d'emmener des milliers et des milliers de captifs (*chhlæuy*) coupaient les arbres à fruits, les palmiers et incendiaient les villages afin que la ruine fût plus complète.

Le roi Angk-Duong, son trésor étant vide, n'ayant à disposer que des corvées dues par les esclaves d'Etat, ne pouvait presque rien pour relever le royaume et le peuple. L'accès de la mer lui étant interdit par les Annamites qui occupaient le bas Mékong, — la Cochinchine, — il décida de s'ouvrir un débouché sur le golfe de Siam et d'écouler par cette voie le produit des impôts levés en nature, d'avoir une porte sur le monde ; il choisit le petit port de Kômplot, y fit construire une forte jonque de mer et la confia à un Malais, bon navigateur qui connaissait Singapour et la plupart des ports de la presqu'île de Malacca, du Siam. Et pour relier ce port à Ondong, sa capitale, il fit construire une longue route de 140 kilomètres avec ponts en bois, sâlas de halte construits près d'une mare, et piquetée de forts poteaux métriques, puis il chargea les villages voisins de cette route de l'entretenir et de placer chaque jour un garde dans chacun des sâlas pour le service des voyageurs.

Il fit aussi construire par des terrassiers payés la chaussée qui conduisait de son palais d'Oudong à Kômpong-luong.

Malheureusement ses ressources étaient limitées. Dans beaucoup de provinces où, depuis des années, des siècles, on n'avait pas réclamé régulièrement les corvées, les habitants ne voulaient plus les faire, les autorités n'osaient plus les demander ; et cette résistance, qui paralysait le monarque, l'obligeait à limiter les vastes projets de routes, de ponts qu'il s'était promis de construire, qu'il voulait donner à son peuple et laisser derrière lui pour témoigner en sa faveur.

Ne pouvant rien construire parce qu'il aurait fallu de l'argent qu'il n'avait pas, une autorité royale qu'il ne pouvait pas refaire en un pays si ruiné que l'était alors le Cambodge, il entreprit d'autres réformes. D'abord il revisa les lois et les amenda considérablement, rendit d'excellentes ordonnances royales pour les compléter, créa dès 1847 un tribunal d'appel au roi qu'il présidait chaque fois qu'il était besoin ; il obtint des religieux un enseignement scolaire mieux compris et exigea surtout que les écoliers fussent plus nombreux dans les monastères. Il repoussa

des fonctions publiques les ignorants et les incapables, refusa les présents que les gouverneurs avaient l'habitude de faire au roi quand ils recevaient le cachet. Il fut sévère pour les transgresseurs de la loi, justicier parfois cruel pour les hauts dignitaires qui désobéissaient à ses ordres ; mais il était juste, bon pour les pauvres gens, patient avec eux, sauf en ce point qu'il refusait impitoyablement toute plainte mal rédigée, incorrecte en ses termes. C'est qu'il voulait qu'on n'employât pas les scribes qui embrouillaient les affaires et qu'on ne s'adressât plus qu'aux hommes instruits pour rédiger les requêtes.

Il défendait l'ivrognerie à ses dignitaires, rejetait de son service les fumeurs d'opium et se montrait si sévère sur cet article qu'il n'y eut pas, sous son règne, un seul mandarin qui fumât cette drogue. Il défendait de barrer complètement les rivières afin que le poisson pût échapper en partie aux pêcheurs et que les embarcations pussent passer ; par esprit religieux il défendait aussi de chasser le gibier.

En 1848, il décida que la formule protocolaire qu'on emploierait pour le roi serait *préah korna pisés* (1), « éminent, miséricordieux et excellent », ou *âmmachas chivîl læuh thbaung*, « maître de la vie au-dessous des têtes », puis que la reine-mère prendrait le titre de *sâmdach préah voréachchini* (2), « seigneuresse et éminente mère du roi » et qu'elle aurait un sceau à l'effigie d'une *kœnorey* (3). Il donna le titre de *sâmdach préah réach thida* (4) à sa fille aînée, et à son épouse la monéang Pén, mère de son fils aîné, celui de *préah chéat khsatrey* (5), enfin à son épouse, la monéang Pou, mère de son fils cadet, celui de *achara aksar* (6). Puis il réglementa les insignes de leurs dignités, fixa la formule de politesse à laquelle elles avaient droit, *préah bat machas* pour les hommes, et *mé* pour les femmes. Il fixa le rang et le titre des femmes du palais et décida que celles des mandarins de

(1) *Brhat karuna viseso*.

(2) *Sâmdach brhat jini*.

(3) *Kinnari*, être femelle mythologique à corps et tête de femme et dont la partie inférieure, depuis la ceinture, est celle d'un coq. — Les mâles sont dits *kœnor* en cambodgien et *kinnara* en pali et en sanscrit.

(4) *Sâmdach brhat râji thida*, « seigneuresse, éminente fille royale ».

(5) *Brhat jati kshatriyi*, « éminente procréatrice de racekshatrienne ».

(6) *Accharākāça*, nymphe de l'air.

quatre à dix saks ou degrés seraient *chûmtéau* et qu'elles étaient autorisées à porter l'écharpe et langouti de couleur, les boucles d'oreilles d'or, des fleurs dans les cheveux et la botte à bétel selon le rang de leur mari, quand elles venaient à la cour.

Il limita l'escorte des grands mandarins et ordonna que ceux-ci seraient vêtus en cérémonie de pantalons larges et longs (1) avec bordure d'or, de sâmpots en soie, de vestes de couleurs avec ceintures en brocard d'or, et qu'ils porteraient le sabre comme lui-même, feraient tenir au-dessus de leur tête le parasol rouge à une frange et se feraient porter sur le palanquin à plusieurs volants.

Ces réformes dans le protocole nous paraissent puérides, mais elles furent bien accueillies par les intéressés et rendirent, à la cour du roi du Cambodge, un peu de cette gloriole utile aux monarchies dont elle avait besoin pour retrouver, dans le peuple, son prestige perdu au cours des temps.

En 1849, la peste sévit au Cambodge avec une violence telle qu'on trouva qu'elle emportait jusqu'à 500 personnes par jour autour d'Oudong. Elle dura trois mois, puis décrut rapidement et disparut au cours de la saison des pluies qui suivit.

En cette même année, pris de pitié pour son peuple, le roi fit élever un sâla dit « des quatres aumônes » et vint chaque jour y distribuer lui-même du riz cuit aux religieux et des écharpes, etc., aux pauvres gens.

Il remania les provinces et divisa les plus grandes en deux, trois et quatre districts. Cela fait, il les classa sous l'autorité des hauts fonctionnaires qui devaient en avoir la surveillance et les avantages.

Il fixa la date des dix-sept principales fêtes de l'année et recommanda l'observation des jours saints et des préceptes sacrés.

En 1853, le roi imagina de remplacer les rares ticaux qui venaient du Siam au Cambodge par trois sortes de pièces d'argent et fit frapper des pièces plates qui valaient alors environ 4 francs, 1 franc et 50 centimes. Sur l'une des faces, il y avait un hângsâ ou cygne mythologique à très long cou, le même qu'on place au

(1) C'est-à-dire tombant sur le mollet.

sommet des grands mâts devant les temples du Bouddha, et sur l'autre face un temple antique à trois tours qui, dit-on, figurait Angkor-véath.

Le roi paraissait heureux, mais dans son cœur, me disait un jour un très vieux dignitaire auquel il causait souvent, il n'avait pas confiance dans l'avenir et redoutait les Siamois (1) qu'il considérait comme ses ennemis, presque autant que les Annamites qu'il détestait et dont les mœurs, la religion, le costume, la coiffure, les habitudes lui étaient extrêmement antipathiques, et surtout parce qu'ils ne cessaient point d'envahir ses provinces du sud. Il était partisan résolu de la paix, très décidé à éviter la guerre parce qu'elle ne pouvait pas lui rendre les provinces qu'il considérait comme à tout jamais perdues mais, cependant, afin de pouvoir repousser les ennemis du royaume, il ordonna la construction de plusieurs forteresses. « Il ne faut plus songer à reprendre ce qui nous a été pris, disait-il, mais veiller sur ce qui nous reste. » Il ne croyait pas à l'avenir de ce reste et voyait déjà le Cambodge partagé entre les Siamois qui prendraient Pursat, Kômpong-svay, Oudong, Sâmbaur, Kratié, Thbaung-khmoum, et les Annamites qui finiraient par prendre tout le sud, les terres de Bá-phnôm, Tréang et Phnôm-Pénh. Une guerre, soit avec le Siam, soit avec la Cochinchine, ne pouvait que précipiter ce résultat et il ne la voulait ni avec l'un de ses pays ni avec l'autre.

L'idée qu'un jour prochain, après lui peut-être, le Cambodge n'existerait plus, ne le quittait point. C'est alors qu'il songea à demander non le protectorat comme nous l'entendons aujourd'hui, mais la protection par une nation européenne et de lui confier les destinées du *srok Khmêr et de sa dynastie*, sous la condition qu'elle défendrait le royaume et empêcherait son absorption par une autre nation, soit asiatique soit européenne.

(1) Il les redoutait à ce point qu'il n'osait nommer un ministre sans en obtenir l'autorisation de leur roi. C'est ainsi que nous le voyons, en 1848, envoyer à Bangkok, le chakrey et le krâlâhom demander qu'il soit pourvu aux remplacements de chauhvéa-tolaha premier ministre et du sâmdach chauponhéa, et le roi de Siam désigner en suzerain un des fonctionnaires de Battâmbâng pour la première dignité et un autre pour la seconde.

Il pensa à la France qui n'avait point de possessions en extrême orient et dont il avait autrefois entendu parler en bons termes au Siam. Alors, en novembre 1853, après avoir bien réfléchi à ce qu'il faisait, le roi Angk-Duong envoya secrètement à Singapour deux descendants de Portugais, catholiques de religion, les chauponhéas Koy et Pên, porter à notre consul de France une lettre écrite en français par M. Miche, évêque au Cambodge, sous la dictée du roi et adressée à l'empereur Napoléon III pour « lui témoigner son amitié et lui présenter ses humbles hommages ». Cette lettre était accompagnée de plusieurs caisses de présents contenant quatre grandes défenses d'éléphants, deux cornes de rhinocéros, sept sacs de gommegutte pesant trois cents kilogrammes, sept sacs de sucre blanc pesant le même poids et sept sacs de poivre également du même poids. Le consul de France à Singapour reçut des envoyés du roi du Cambodge la lettre et les présents et répondit à Angk-Duong qu'il allait envoyer lettre et présents en France par la corvette *la Capricieuse*, commandant Roquemaurel, qui les remettrait dès son arrivée au préfet maritime de Toulon pour qu'il les transmitt à Sa Majesté l'Empereur (1854).

L'année suivante, M. de Montigny, chargé de missions au Siam et en Chine, reçut l'ordre de passer avec le roi du Cambodge un traité d'alliance et de commerce qui donnerait satisfaction aux désirs du roi Angk-Duong. — Ce ministre plénipotentiaire, à son retour du Siam où il avait signé un traité de commerce avec le roi Mâha-Mongkut, et qui avait fait annoncer dès le mois de mai, par M. l'évêque Miche, son arrivée prochaine au roi du Cambodge, — arriva à Kômpot en août 1856, mais après avoir imprudemment parlé à Bângkok de ses projets de traiter avec le roi Angk-Duong. Le roi de Siam n'entendait pas que le roi du Cambodge, qu'il considérait comme son vassal, passât un traité quelconque sans qu'il fût consulté. Il fit, à l'insu de tous, embarquer à bord du navire qui portait M. de Montigny un dignitaire siamois chargé de le surveiller et de porter au roi du Cambodge ses instructions, d'autres disent ses défenses. Le roi fut atterré. Il avait entendu traiter secrètement avec la France et ne faire connaître le traité qu'après sa ratification, alors que, protégé d'une nation européenne, il n'aurait plus rien eu à redouter

soit du Siam, soit de l'Annam, et voilà que son intention était connue à Bângkok avant que l'envoyé français fût parti. La lettre du roi de Siam était comminatoire. Pour en détruire l'effet et rassurer le roi Angk-Duong, il eût fallu que le plénipotentiaire se rendît à Oudong et parlât de la puissance de la France, mais M. de Montigny ne désirait pas entreprendre un long voyage de cent-quarante kilomètres dans ce qu'on lui avait dit être un désert ; il savait mal quelles intrigues les Siamois menaient autour du roi du Cambodge et fut très maladroit. Il lui envoya l'abbé Hestrest que l'évêque Miche venait d'installer à Kâmpot, et le chargea de présenter au roi un traité de commerce à peu près calqué sur celui qu'il venait de passer avec le roi de Siam. Ce traité parut insuffisant au roi Angk-Duong ; il n'était pas le traité d'alliance qu'il voulait et l'on ne lui garantissait pas ses Etats puisqu'on ne mettait pas le royaume sous le protectorat même nominal de la France. Angk-Duong, qui avait fait construire à Kômpot une maison de halte pour M. de Montigny et qui l'attendait à Oudong, fut surpris de recevoir la visite d'un jeune prêtre que rien ne recommandait pour cette démarche et que d'ailleurs son évêque désavouait, au lieu de celle du plénipotentiaire français qu'il attendait ; il refusa de signer un traité qui ne lui garantissait rien et qui, bien au contraire, l'exposait aux ressentiments des Siamois.

La maladresse et l'incurie de l'envoyé impérial laissaient le roi aux prises avec toutes les difficultés qu'il avait redoutées et nous faisaient perdre l'occasion de placer le Cambodge sous notre protectorat dès 1856, avant la guerre de Cochinchine, et d'avoir, pour cette guerre, une base d'opérations qui l'eût singulièrement facilitée. Si, à cette époque, nous avions eu pied au Cambodge et avions agi d'accord avec le roi des Khmers, il est certain que la Cochinchine entière eût été conquise en une seule campagne.

On signale en ce même temps une révolte des Cambodgiens des provinces de Roléa-pier et de Baribaur. Ses chefs a-Sok et a-Chrom furent pris et mis à mort avec un certain nombre de leurs partisans, par ordre de Angk-Duong.

Une autre révolte des Cambodgiens de la province annamite

de Taining en Cochinchine que soutenaient d'autres Cambodgiens venus du Cambodge, inquiéta le roi, vers l'année 1857, et l'amena à craindre que les Annamites ne profitassent de la sympathie et des secours que les rebelles rencontraient au Cambodge pour envahir le royaume. Il fit construire des forts sur la frontière du sud, défendit à ses sujets de fait d'aider les Cambodgiens de la Cochinchine, ses sujets de cœur, et ceux-ci qui plusieurs fois, montés sur leurs buffles et mal armés, avaient vaincu les armées annamites envoyées contre eux furent écrasés. Un nouvel exode de Cochinchine commença et les pauvres gens, — qui ne s'étaient soulevés que parce qu'ils ne pouvaient plus supporter l'oppression annamite, l'oppression non seulement des autorités mais de leurs voisins yuons qui les volaient, les battaient et les persécutaient de toutes les façons, — passèrent la frontière maudite et vinrent se réfugier au Cambodge.

L'année suivante, les Chams de la province de Thbaung-khmoum, qui, deux fois déjà, dans le passé, en 1599 et en 1660, s'étaient soulevés en masse contre les rois du Cambodge, prirent les armes contre le gouverneur de la province qui ne voulait pas admettre, avec juste raison, que les mahométans constituassent un petit Etat dans sa province et prétendissent s'administrer eux-mêmes, ne relever que de leurs chefs (1). Un mandarin, le youthéa-sângkréam que le roi leur envoya avec quelques hommes d'escorte, ayant été massacré par les rebelles, le roi leva une petite armée et partit lui-même pour Thbaung-khmoum. Les Chams, tantôt battus, tantôt battants, furent enfin vaincus, dispersés et obligés de se réfugier à Chaudoc où ils fondèrent les cinq villages chams ou malais qu'on trouve autour de ce centre. Ceux qui ne purent échapper aux Cambodgiens furent rassem-

(1) Les trois principaux chefs de ces rebelles étaient trois des quatre fils d'un Cham nommé Tuon-sét-asmit de son vrai nom et Tuonpha de son surnom. Ce Cham, après avoir combattu les Annamites de Binh-thuân, sa patrie, était venu les combattre au Cambodge en temps du roi Angk-Chant, qui l'avait fait ministre, puis l'avait sacrifié, en 1820, aux rancunes des Annamites. Trois de ses fils Tuon-him, Tuon-su et Tuon-it avaient acquis une grosse influence sur leurs coreligionnaires ; le quatrième, très considéré à la cour du roi du Cambodge, y protégeait les Chams, les Malais et devint sâmdach chauponhéa sous le roi Noroudâm.

blés et transportés à Pôthisath, à Lovék, à Kômpong-trálach et à Kômpong-luong. Tout paraissait terminé de ce côté quand, en 1859, les Chams réfugiés à Chaudoc remontèrent rapidement le fleuve, appuyés d'une bande armée qui suivait la voie de terre, passèrent devant Phnôm-Pénh et, gagnant les lieux d'internement où leurs amis avaient été transportés, les enlevèrent et les entraînent avec eux. Ce coup de main, longuement préparé et qui trouva les Chams du Cambodge prêts à la fuite, fut exécuté si rapidement que les mahométans avaient repassé la frontière khméro-cochinchinoise avant que le roi du Cambodge ait eu le temps de donner des instructions contre eux. La raison de cet événement, disent les anciens, était que beaucoup des prisonniers faits par le roi du Cambodge et internés étaient des femmes, des enfants, des vieillards dont les maris, les pères ou les fils avaient gagné Chaudoc, et qu'Angk-Duong ne voulait pas laisser sortir du royaume.

Quoi qu'il en soit, le roi, très mécontent, très honteux, dit un document, d'avoir été ainsi bravé par les Chams, somma l'administrateur annamite de Chaudoc de lui livrer les rebelles. Ce fonctionnaire ayant repoussé la demande du roi du Cambodge avec hauteur, Angk-Duong envoya une petite armée sous le commandement de Kêp, sdach-tranh de la derre où *dey* de Tréang, pour enlever les Chams. Ceux-ci s'unirent aux troupes annamites envoyées contre les Cambodgiens et résistèrent de leur mieux, mais ils ne purent empêcher l'armée khmère de s'avancer dans le pays assez loin de la frontière. C'était la guerre avec l'Annam et c'était encore une fois l'intervention des Siamois, n'eût été notre présence en Cochinchine (1).

Les Annamites n'étaient plus en état de se défendre contre une armée cambodgienne. Les Français — revenant de Chine où, d'accord avec les Anglais, ils avaient obligé l'empereur à traiter, — pour venger les missionnaires français et les Annamites catholiques que les mandarins voulaient chasser du pays, ou pour obliger l'Annam à tenir les promesses faites antérieurement, venaient de bombarder Tourane (1^{er} septembre 1858), de

(1) Les Annales ont enregistré la magnifique comète de 1858 qui, disent-elles, parut au nord-ouest et projetait sa queue jusqu'au sud-est. Cette comète mesurait 90° et fut visible en France pendant tout l'été.

prendre Saigon (17 février 1759) et menaçaient maintenant de conquérir la Cochinchine entière.

Angk-Duong, qui avait appris cet événement avec surprise, même avec une certaine inquiétude, ne sachant ce qu'il en surviendrait d'avantageux ou de désavantageux pour le Cambodge, se tenait sur une grande réserve. Il aurait voulu connaître les intentions des Français et savoir s'ils comptaient simplement venger les injures que les Annamites leur avaient faites, retenir un point de la côte seulement, ou conquérir la Basse-Cochinchine et, par conséquent, devenir ses voisins, se substituer peut-être aux Annamites dans leurs prétendus droits de suzeraineté sur le Cambodge. Notre action n'était pas assez précisée et nos intentions, par la faute de M. de Montigny, restaient dans un vague qui ne le rassurait point, alors surtout que nous ne lui faisions aucune ouverture, que nous ne lui envoyions aucun délégué. La prise de Saigon par les Français l'encouragea et quand il vit que nos troupes n'en restaient pas là, qu'il n'était pas question de traiter, que nous étions retournés à Tourane pour y prendre un fort, mais que nous en étions revenus et que nos troupes écrasaient partout ses vieux ennemis, il résolut d'attaquer les Annamites de Chaudoc et d'entrer en Cochinchine, d'être notre auxiliaire sans entente préalable. Là serait le secret, dit-on, de cette guerre si contraire à sa politique antérieure.

Peu de temps après la prise de Saigon, le roi alla à Kômpôt se promener et visiter une jonque de commerce qu'il faisait construire et qu'il avait confiée à un Malais de Trey-Ka. Il y rencontra l'explorateur Mouhot et causa quelques instants avec lui, puis donna l'ordre de fournir à ce Français les moyens de se rendre à Oudong.

De retour en sa capitale, peu de temps après le passage de notre compatriote qui avait été lui faire visite en son palais de bois, Angk-Duong tomba malade et mourut en l'an 1860 de l'ère européenne, 1782 de la grande ère, 1222 de la petite ère, au mois de Kadœk, le cinquième jour de lune croissante (fin novembre).

Sa mort arrêta le mouvement des troupes cambodgiennes dans l'arrondissement annamite de Chaudoc, et l'oknha Kêp crut devoir les ramener au Cambodge.

43. — Noroudâm (1860-1904).

Le roi Angk-Duong laissait trois fils, le prince Angk-Votey (Chrélâng) qui était l'aîné et avait vingt-six ans, le prince Angk-Sâr (Our) qui était le cadet et avait vingt ans (1), enfin le prince Votha (Si-Votha) (Angk-Phim) qui avait dix-neuf ans et était le troisième ; tous les trois étaient de mères différentes.

Le Conseil des hauts dignitaires, réuni par la reine-mère de Angk-Duong et grand-mère paternelle et des trois princes, conformément aux instructions laissées par le feu roi, choisit sans hésitation le prince Angk-Votey, l'aîné, alors obaréach.

Le jour de son sacre, le jeune roi prit, parmi beaucoup d'autres titres qu'il est inutile de reproduire ici (2), celui de Noroudâm que le roi de Siam, à l'occasion de son retour au Cambodge, lui avait déjà donné en 1856 en le nommant obaréach. Le roi de Siam envoya de suite son approbation et promit assez vaguement de venir de sa personne royale sacrer le nouveau roi, mais en même temps il autorisait Votha, demeuré à Bângkok et qu'il savait jaloux de son frère aîné et mécontent, à rentrer au Cambodge.

A peine sur le trône, Nouroudâm entreprit la construction à Oudong d'un palais royal à l'ouest du sras Srâng et de maisons princières pour ses femmes et ses concubines, une salle de danse pour les représentations théâtrales et une salle de bibliothèque dont les murs étaient en torchis et la toiture en paille. Ces constructions terminées, il vint s'installer en son palais le huitième mois de l'année 1860.

Le roi avait accueilli le prince Votha en bon frère. Il lui avait donné 100 barres d'argent (8.000 francs), des bagues en or, des bijoux et avait consenti à son mariage avec une de leurs sœurs de père, la princesse Sîrî-vongs. Mais le prince, qui avait espéré

(1) Il avait été nommé *kévvhéa* par le roi de Siam le jour où son frère aîné avait été *obaréach*. Il avait depuis lors épousé la fille d'une sœur de la reine Angk-Mey, sa nièce à la mode de Bretagne, qui était plus âgée que lui d'un an. C'est ce prince qui crut devoir suivre Votha dans sa rébellion, qui fut fait obaréach en 1868 et qui, en 1904, a succédé à son frère Noroudâm sur le trône du Cambodge.

(2) Voy. dans l'*Ethnographie*, numéro du 15 octobre 1913, mon article sur le Cambodge : *La cour d'un roi cambodgien*.

que le grand conseil le préférerait à ses deux aînés, commença à intriguer contre le roi, contre ses ministres, contre le vieux chauhvéa Méas, le chef des mandarins, qu'il redoutait extrêmement, duquel tout dépendait alors, et qu'il avait songé à faire assassiner pour le punir d'avoir fait roi son frère aîné et d'être son défenseur le plus influent. Le chauhvéa Méas le fit venir chez lui, l'admonesta de très haut et le prince, pris de peur, se tint tranquille toute une année, après quoi il recommença à intriguer.

Votha était à cette époque un beau jeune homme, habile dans l'art de parler aux hommes et aux foules, aimé des femmes et du peuple qui est toujours un peu femme dans ses affections. Il était intelligent, instruit, mais jaloux, parlait mieux la langue cambodgienne que Noroudâm qui lui préférait la langue siamoise. Il savait malheureusement agrémenter ses discours, ses récits d'allusions aux faits du jour, au roi son frère, à ses mœurs relâchées, à ses amours avec plusieurs de ses sœurs et des femmes de son père. Il était ambitieux et sans scrupules, capable de ruiner le royaume en essayant de s'emparer du pouvoir.

Ses partisans, entre autres le snâng Saur, son parent par sa mère, agitaient le dey Bâ-phnôm et cherchaient à recruter des partisans. Le roi envoya l'ordre au snâng Saur de rentrer à Oudong et, dès son arrivée, le mit à la disposition du chauhvéa Méas pour être jugé. Saur refusa de comparaître et se réfugia chez le prince Votha alors que celui-ci cessait de paraître aux audiences royales. En outre, on répandait le bruit que Votha avait été envoyé au Cambodge par le roi de Siam pour y surveiller les princes et les mandarins et, pour signaler à Bangkok ceux d'entre eux qui n'étaient pas attachés au roi des Siamois.

Peu de temps après, Votha et sa femme s'étant fait attendre et n'ayant pas assisté à l'une des cérémonies mortuaires du roi Angk-Duong, Noroudâm donna à son frère l'ordre de sortir du royaume avec ses amis et de se rendre à Bangkok avec un envoyé siamois qui venait de lui apporter, de la part du roi de Siam, une urne d'or pour y placer les cendres de son père. Le prince et la princesse refusèrent d'obéir. Le roi perdit patience et donna l'ordre à ses ministres de s'emparer du prince désobéi-

sant. Ceux-ci ne sachant qui, en fin de compte, réussirait de Noroudâm qui était sur le trône ou de Votha que presque tous les habitants lui préféraient, se montraient d'une mollesse extrême et n'osaient agir. Il fallut former une petite troupe de catholiques descendants de Portugais très décidés à le prendre. Votha résista mais, serré de trop près, il monta à cheval, franchit les lignes qui s'ouvrirent complaisamment devant lui et s'enfuit avec une jeune femme qu'il avait enlevée du palais et qui n'avait pas été la moindre des causes, qui avait été la cause secrète de la querelle qui venait d'éclater entre les deux frères. La mère de Votha fut arrêtée comme complice de son fils et retenue au palais royal.

La guerre avait ainsi éclaté entre les deux frères et, de nouveau, le Cambodge allait voir deux membres de la famille royale, deux fils de rois se disputer le pouvoir, dût le royaume en périr. Les troupes royales du gouverneur de Bà-phnôm, d'abord vaincues par le snâng Saur et Rama-yuthéa (1), remportèrent ensuite quelques succès, mais de si petite importance que le roi Noroudâm, — désespéré et voyant que le peuple assistait mécontent, mais sans prendre parti, à cette guerre fratricide, — s'embarqua et partit, par le fleuve et le lac, pour Battambang, en emportant les attributs de la royauté (août 1861).

Ses ennemis triomphaient. Le héros des batailles, le seul général de cette guerre civile qui montra quelqu'énergie et quelque talent, Rama-yuthéa, était maître d'Oudong, mais ne savait que faire et perdait du temps sans rien tenter pour mettre la main sur le pays, pour obliger les gouverneurs à lui obéir. Il était homme de guerre, mais n'avait le sens ni du gouvernement, ni de la politique. C'est alors que, tout d'un coup, les Chams et les Malais de Thbaung-khmoum qui, sous le roi Angk-Duong, s'étaient révoltés, avaient été vaincus et s'étaient enfuis à Chaudoc, s'entendirent avec leurs coreligionnaires de Lovêk et de Kômpong-luong, qui venaient de refuser leur concours au roi, et proposèrent à la reine grand'mère, restée au palais d'Oudong avec une partie de la famille royale et toutes les femmes du

(1) Ces deux chefs qui furent les amis et les bras hardis de cette rébellion étaient de la province de Bà-phnôm. La mère de Votha qui était de cette province les avait amenés à servir la cause de son fils.

palais, de prendre parti pour le roi. On leur rendit leurs biens confisqués, leurs titres, leurs fonctions de jadis et ils entrèrent en campagne. La vieille grand'mère fit appeler Rama-yuthéa, lui reprocha sa trahison et, ne pouvant rien obtenir de cet homme qui, rude et sot, restait muet devant elle, lui donna l'ordre de sortir immédiatement d'Oudoug. Le général rebelle obéit et partit avec ses troupes pour Phnôm-Pénh.

Il y trouva une canonnière venue de Cochinchine pour protéger la mission catholique française et, pris de peur, promit au commandant de cette canonnière de réparer les dommages causés par l'incendie de Ponhéa-lu qui, au cours des événements de guerre, avait eu lieu quelques semaines plus tôt, versa de suite à l'évêque Miche 4.000 francs et promit d'en verser 12.000 autres un mois plus tard. Notre canonnière à Phnôm-Pénh, bien qu'elle ne fût venue que pour protéger les missionnaires français, parut être une intervention en faveur du roi Noroudâm ; elle était effectivement cela qu'on le voulût ou non puisque, sur l'ordre de l'évêque, les catholiques avaient combattu pour le roi, quand celui-ci avait donné l'ordre d'arrêter le prince Votha et sa femme, la princesse Sirivongs.

La guerre recommençait pendant ce temps dans le sud, le long de nos frontières et se prolongeait sans avancer les choses. Le gouverneur de Bâ-phnôm tenait hardiment la campagne, était battu par Rama-yuthéa, puis le battait. Cinq soldats français qui avaient reçu leur congé en Cochinchine et qui, d'abord, avaient pris du service avec les rebelles, mis au courant de la situation par l'évêque Miche, étaient allés s'offrir à Oudong, et leur arrivée avait relevé les cœurs. Il semblait aux Cambodgiens qu'avec ces cinq français pour les commander, ils allaient tout bousculer. Angk-Sôr, le frère cadet du roi, actuellement roi du Cambodge, qui était alors kêvhvéa et, de par les faits, régent du royaume en l'absence du roi, alors à Bângkok, — leur confia une flottille et leur donna l'ordre d'aller prendre à Méat-Krassa la citadelle et le camp de Rama-yuthéa. Celui-ci, à la nouvelle que la flottille était commandée par cinq français, refusa le combat et s'enfuit avec son armée.

Le roi Noroudâm n'avait pas tardé à reconnaître qu'il avait eu tort de quitter le Cambodge et, voyant que son frère le kêvhvéa

gouvernait son royaume et dirigeait la guerre contre Votha, s'imagina qu'il travaillait contre lui et songeait à se faire élire à sa place. Il se trompait, mais à partir de ce jour le prince Siso-vath ne cessa pas d'être la victime des mauvais procédés du roi son frère.

C'est alors que l'évêque Miche fut incité par les mandarins d'Oudong d'écrire au consul de France à Bangkok pour le prier de voir le roi de Siam et de lui demander non seulement un vapeur pour porter le roi Noroudâm à Kômpot, mais une armée siamoise qui, passant par Battâmbâng, viendrait à Oudong soutenir le roi légitime. Le roi de Siam, heureux d'intervenir de nouveau au Cambodge et dans l'espoir d'y rétablir son ancienne influence, fit conduire le roi à Kômpot. Noroudâm fit sa rentrée à Oudong en mars 1862 et, de suite, son autorité se rétablit. Cette démarche de l'évêque, sauf en ce qui concernait le retour du roi, était contraire à la politique que nous avions décidée, puisqu'elle avait pour but l'intervention des Siamois, alors que nous étions les plus proches voisins du Cambodge. L'évêque fut doucement réprimandé et le roi de Siam n'envoya pas d'armée.

Rama-yuthéa ayant été tué (1), le snâng Saurayant été arrêté, mis en cage, puis s'étant évadé et réfugié en Cochinchine, Votha s'étant caché, plusieurs de ses partisans ayant été déportés à Kômpong-trâlach (Poulo-Condor) les rebelles disparurent. En retour, le roi du Cambodge se trouvait plus que jamais sous la dépendance du roi de Siam, et son royaume s'en allait glissant vers un tel état de dépendance que le résident siamois paraissait devoir en être bientôt le seul maître.

Cette même année, un cul-de-jatte nommé Bâ leva une bande de jeunes gens dans les provinces de Sâmrong-long, se fit transporter à Oudong et attaqua le palais royal. Vaincu, ses troupes dispersées, il parvint à passer entre les troupes des royaux qui le poursuivaient et à gagner Pôthisath. Il y fut arrêté, mis dans une charrette et dirigé sur la capitale. Il mourut en route et son cadavre, après avoir été exposé trois jours sur la place publique

(1) Sa tête fut portée au roi, promenée au marché sur la tête d'un autre rebelle et finalement exposée au bout d'un bambou planté au nord du palais royal.

d'Oudong, fut pendu à l'est du Phsar-dêk, la tête en bas et la poitrine ouverte.

A cette même époque, les ossements du feu roi Angk-Duong, furent incinérés et les cendres furent déposées dans l'urne d'or envoyée l'année précédente par le roi de Siam.

Bien avant ces événements, en mars 1861, l'amiral Charner, qui commandait à Saïgon, avait envoyé un officier de marine informer Noroudâm que le gouvernement français avait décidé de fonder un établissement durable en Cochinchine et lui exprimer son désir d'entretenir de bonnes relations avec le Cambodge. Au cours de la conversation, cet officier avait dit au roi que le désir de l'amiral était que le royaume demeurât libre de toute alliance avec un peuple étranger et que, tant que cette liberté serait réelle, les Français seraient les amis des Cambodgiens. Le roi, — sans cacher à l'officier français que le royaume devait aux Siamois d'exister encore puisqu'ils l'avaient arraché des mains des Annamites qui, déjà, le gouvernaient à la mode de leurs pays et avec des mandarins annamites, — avait affirmé que sa liberté vis-à-vis du Siam était complète et qu'il n'avait contracté aucun engagement de nature à la compromettre. Il apparaissait, au contraire, ou tout au moins on croyait distinguer, surtout depuis le retour du roi Noroudâm à Oudong, que le roi du Cambodge était de plus en plus soumis aux ordres du roi de Siam et surveillé de très près par une sorte de résident siamois qui habitait Oudong, mais dont la présence était jusqu'alors ignorée de nous.

La France ne pouvait supporter, pensait-on, qu'un peuple si voisin de la Cochinchine fût le vassal d'un souverain plus éloigné et qui avait songé, qui songeait encore à se l'annexer. Le roi du Siam ayant secrètement envoyé à Oudong un résident siamois ou ponhéa-réach, l'amiral décida d'y envoyer publiquement un résident français et, en avril 1862, M. Doudart de Lagrée, lieutenant de vaisseau, débarquait du *Gia-dinh* à Kômpong-luong, avec la mission de se montrer partout, de parcourir le pays, de sillonner les fleuves, de voir le roi très souvent et de n'admettre aucun intermédiaire entre le prince et lui.

Cet officier ne tarda pas à savoir tout ce qu'on nous cachait et que le roi de Siam était plus puissant à Oudong que Norou-

dâm lui-même. Il informa le gouverneur de la Cochinchine de cette situation et l'amiral La Grandière qui avait succédé à l'amiral Bonnard, comprenant que cette action siamoise ne pouvait avec le temps que s'affirmer jusqu'à devenir dangereuse pour le Cambodge et pour notre influence, résolut d'y mettre un terme.

Il débarqua à Kômpong-luong en juillet 1863 et, une heure après, il était à Oudong. L'amiral exposa la situation au roi et, sur sa déclaration qu'il entendait demeurer indépendant du Siam, lui proposa de se mettre sous le protectorat de la France devenue sa voisine et qui, l'ayant débarrassé des Annamites, le défendrait des Siamois, lui garantirait son royaume et l'assureraient à ses héritiers. Le roi accepta le protectorat de la France, non sans hésitation cependant, car il craignait de nous voir renoncer à la Cochinchine et de se trouver bientôt livré à la colère des Annamites et des Siamois. La conviction de toutes les nations en Indochine était, en effet, que la France ne conserverait pas ses conquêtes, et le délégué siamois ne cessait pas de le répéter sur tous les tons au roi du Cambodge.

C'est à ce moment que le roi du Cambodge, afin d'amadouer les Siamois, de les désintéresser, de les amener à le laisser libre de traiter avec nous, offrit sollement au roi de Siam les provinces de Pôthisath et de Kômpong-svay (2 mars 1863) et que celui-ci les accepta en déclarant toutefois qu'il les laissait au Cambodge auquel elles pouvaient être utiles jusqu'à une époque indéterminée. En fait, le roi de Siam acceptait les deux provinces mais, redoutant notre intervention, n'osait pas les prendre et prétendait garder son influence à la cour d'Oudong.

C'est alors que le roi Noroudâm, jaloux de son frère Angk-Sôr qui avait bien gouverné en son absence, qui se méfiait des sympathies qu'il avait acquises dans le pays, obtint du roi de Siam, le rappel de son frère à Bangkok. Un mandarin siamois vint le chercher à Oudong en novembre 1863 et l'emmena malgré ses protestations. Avec lui, le roi de Siam croyait avoir un second élément éventuel de trouble au Cambodge.

Le roi de Siam était mécontent ; il aurait voulu que la France traitât avec lui pour ce qui concernait le srok Khmêr et son roi, qu'il disait son vice-roi d'Oudong. Le roi Noroudâm, mis au courant de ces prétentions, les repoussait avec indignation, « avec

honte », disait-il, et, voulant y mettre un terme, réclamait au roi de Siam les insignes de la royauté khmère, y compris l'épée sacrée (le préah khant), qu'il y avait portés en août 1861 et qu'il avait laissés au palais royal de Bângkok, quand il en était parti. Le roi de Siam déclara qu'il viendrait lui-même couronner le roi du Cambodge. C'eût été faire de nouveau acte de suzeraineté et proclamer une fois de plus que le roi de Bângkok avait le droit d'investir celui d'Oudong. L'amiral repoussa les ouvertures qui lui furent faites en ce sens et le roi de Siam garda les insignes royaux (novembre 1863), sans cependant refuser de les rendre, et laissa le roi du Cambodge les attendre. Il espérait que Paris ne ratifierait pas le traité passé avec le roi Noroudâm et les lenteurs apportées en France à cette ratification paraissaient justifier ses espérances.

En janvier 1864, les insignes royaux n'étant pas arrivés, le roi se fit proclamer par l'érection du parasol à sept étages au-dessus du trône sur lequel il avait pris place. La cérémonie était incomplète parce qu'il n'avait pu montrer le préah-khant, mais cependant efficace à l'entendement de tout le peuple qui acclama le protégé des Français.

La cour de Bângkok ne savait plus que faire quand, en mars, elle apprit que le gouvernement français avait enfin ratifié le traité de juillet 1863. Voyant alors qu'il n'y avait plus à revenir sur ce qui était fait, elle proposa à l'amiral-gouverneur de la Cochinchine de faire couronner le roi du Cambodge à la fois par les représentants de la France et du Siam. L'amiral La Grandière accepta cette solution batarde qui rappelait le sacre du roi Angk-Duong par les délégués du Siam et de l'Annam, parce qu'elle affirmait que nous avions succédé aux Annamites dans leurs prétendus droits au protectorat du srok Khmêr, et le roi Noroudâm fut solennellement sacré roi du Cambodge le 3 juin 1864, avec les attributs de la royauté rapportés de Bângkok.

C'est vers cette époque qu'un individu nommé Sva et dit a-Sva, se prétendant le prince préah Angk-Phim, fils de l'ancien oba-réach Angk-Êm, décédé fou à Bângkok en 1855 à l'âge de 31 ans, leva l'étendard de la révolte. C'était un esclave qui avait déjà, en 1859, joué le rôle d'inspiré et qui, arrêté et envoyé à Angk-

Duong, avait été grâcié par le roi et renvoyé à son maître. Depuis lors, il avait erré un peu partout, s'en tenant d'abord au rôle d'inspiré. Maintenant il se posait en prétendant sous le nom d'un prince que tout le monde savait mort. Il écrivit à l'amiral pour revendiquer ses prétendus droits. L'amiral ne répondit pas à la lettre d'a-Sva (1) et cet homme commença de lever dans les provinces de Tréang, Bati, Péam et Prey-krâbâs des partisans qui, soit qu'ils crussent en lui, soit qu'ils cherchassent à troubler le pays, ne laissaient pas de se livrer à la piraterie et à la guerre de partisans. Un certain nombre de gens qu'il enrôla provenaient des anciennes bandes de Rama-yuthéa et du snâng Saur. L'oknha chakray Kêp, gouverneur de Tréang fut tué par eux dans une rencontre et Kômput fut pillé. A Sva, dont la bande augmenta, se mit en marche pour Phnôm-Pénh. Rencontré en route par un petit corps de troupe, il fut attaqué, vaincu et obligé de battre en retraite sur la Cochinchine. Protégé par les Annamites des provinces de Vinh-long, Chaudoc et Hatien et par le vice-roi de ces provinces qui voyait, non sans plaisir, la guerre civile désoler le Cambodge, a-Sva fut définitivement livré par eux à Chaudoc, le 19 août 1866, à M. de Lagrée qui l'exigeait les armes à la main.

Pendant que s'accomplissaient ces événements dans le sud-ouest du royaume, des événements d'un autre ordre surgissaient à Oudong. Le roi reçut un jour un agent de Bàngkok l'invitant à se rendre à Kampot pour y recevoir le roi de Siam qui désirait causer avec lui. Il informa M. Doudart de Lagrée de cette invitation et déclara qu'elle était très honorable pour lui et qu'il irait au rendez-vous. M. Doudart de Lagrée tenta de dissuader le roi de faire cette démarche, lui affirmant que le Siamois ne viendrait pas. Le roi ne voulut rien écouter et partit pour Kôm-

(1) Dans cette lettre, a-Sva affirmait être Angk-Phim, fils de Angk-Êm frère d'Angk-Duong qui séparé de sa mère et de sa femme Snguon, aurait été amené à Bàngkok à la suite du sacre du roi. Il racontait que le chagrin l'avait rendu malade, puis presque fou, que ses amis avaient répandu le bruit de sa mort, qu'ils avaient mis le cadavre d'un autre Cambodgien dans son cercueil et l'avaient fait fuir au pays des Stiengs et des Pnongs, d'où il était sorti pour lever une armée et revendiquer ses droits. Il y a encore au Cambodge des gens qui affirment que ce récit n'était pas une imposture.

pot en compagnie de M. Doudart de Lagrée. Il y trouva une lettre du roi de Siam l'invitant à rentrer dans sa capitale et s'excusant de n'avoir pu venir au rendez-vous qu'il avait lui-même donné. Le roi Noroudâm rentra à Oudong très mécontent et très honteux de s'être dérangé pour rien.

A la même époque, fin 1865, un autre cambodgien, se disant Pukombo (1), fils de Angk-Chant, parut à Krâchès (Kratié) puis dans les provinces de l'est et jusque dans l'arrondissement cochinchinois de Travinh (Bassak). Les populations paraissaient croire à l'histoire qu'il leur contait et se pressaient autour de lui.

L'amiral-gouverneur l'appela à Saïgon et l'y interna. C'était un nommé Pou que les uns disaient né à Thbaung-Préah-khléang, province de Kômpong-svay, mais que d'autres prétendaient né au pays des Rodêhs. Ce qui est certain, c'est qu'il venait du pays des Rodêhs quand il parut à Kratié. Il avait alors avec lui quatre femmes, une Phnong, une Annamite et deux Cambodgiennes. Il prit une troisième Cambodgienne à Kratié, fit mettre à mort les gouverneurs de Kratié et de Sâmbok qui refusaient de lui obéir, puis il s'en alla construire un fort au village de Chœutéal-phlos, dans la province de Kanhechor. Toute la rive gauche du fleuve, y compris la province de Thbaung-khmoum, s'était déclarée pour cet imposteur. Attaqué à Bâ-phnôm en juin 1866 par le krâlâhom que le roi avait envoyé contre lui, il le battit, puis fut vaincu à son tour et obligé de fuir. Il reparut quelques jours après et fut de nouveau battu par une colonne française, une première fois les 25-26 novembre 1866, une seconde fois en janvier 1867. Il disparut de nouveau, mais reparut bientôt dans les provinces de Baray et de Kômpong-lénh d'où il menaçait Oudong. Battu en plusieurs rencontres, il échappa encore et vint à Kômpong-thom où, traqué par les habitants, par les femmes surtout qui excitaient leurs maris, il fut pris dans une mare où il s'était caché et exécuté. Sa tête fut salée et envoyée au roi qui la fit exposer en haut d'un bambou dans la ville de Phnôm-Pénh (décembre 1867).

Alors que s'accomplissaient ces événements, l'amiral La Grandière, — voyant que les autorités annamites menageaient les

(1) Ce prince était décédé à Oudong quelques heures après sa naissance. Poukombo était le troisième imposteur qui avait pris son nom.

rebelles, les laissaient se réfugier sur leur territoire, leur prêtaient même un certain concours, et comprenant qu'ils favorisaient les deux imposteurs afin de nous causer des ennuis propres à stériliser notre action au Cambodge, — l'amiral décida d'achever la conquête de la Basse-Cochinchine et de joindre aux trois provinces déjà conquises, Bien-hoa, Gia-dinh et Ding-tuong, les trois provinces de Chaudoc, Vinh-long et Hatien que, par traité, ses prédécesseurs avaient laissées au roi d'Annam. Cette annexion eut lieu en juin 1867 : la citadelle de Vinh-long tomba entre nos mains le 20, celle de Chaudoc, le 22, et celle d'Hatien le 24, sans qu'un coup de feu ait été échangé. Surpris, les Annamites s'étaient retirés sans combattre. Leur chef, Phan-Thân-Gian, se voyant incapable de résister aux Français, avait refusé l'offre d'entrer à notre service que lui fit faire l'amiral La Grandière et avait donné l'ordre de rendre les citadelles, mais, pour se punir de n'avoir pu faire utilement son devoir, il s'empoisonna.

Sur toute la frontière sud, nous étions dorénavant voisins du Cambodge et rien ne pouvait plus s'y faire sans que nous fussions intéressés. C'est cette circonstance qui nous avait portés à prêter le secours efficace que nous avions donné au roi, les munitions, les armes dont il avait eu besoin pour combattre les rebelles, et même des colonnes commandées par nos officiers.

Cependant, inquiet par le délégué siamois à Oudong, le roi du Cambodge avait secrètement signé avec le Siam un traité semblable à celui qu'il avait signé avec nous. En mars 1867, le gouvernement de Bangkok, voyant que ce traité était soupçonné de nous, s'empessa de lui-même de déclarer qu'il avait traité avec le roi Noroudâm à une époque où il ignorait encore qu'un traité liait le Cambodge à la France, et que, l'ayant appris, il annulait le sien afin de ne pas nuire à notre action. Or, à cette heure, le roi de Siam venait de signer avec notre consul à Bangkok, qui ne connaissait pas la situation réelle et à l'insu de l'amiral gouverneur, un traité par lequel nous reconnaissons que les provinces d'Angkor et de Battambang appartenaient au Siam.

Ce malencontreux traité fut connu à Saïgon en juillet 1867 ; notre gouvernement d'alors l'avait, très à la légère, ratifié à Paris et ces belles provinces — que l'amiral et que M. de Lagrée, le représentant du protectorat français au Cambodge, voulaient

faire restituer au royaume, — furent pour quarante ans encore perdues pour lui. L'amiral était mécontent, M. de Lagrée notre représentant du Protectorat à Oudong était furieux. Le roi du Cambodge protesta pour la forme et pas bien haut, pour faire plaisir à M. de Lagrée, déclara que ses prédécesseurs n'avaient jamais ratifié la prise de Battâmbâng et d'Angkor par le roi de Siam, et que la France, sa protectrice, n'avait pas le droit de céder un territoire sans son consentement. Le roi, bien inspiré par notre représentant, avait raison, mais dorénavant nous étions liés par un acte diplomatique signé de nous et nous ne pouvions plus nous dédire vis-à-vis des Siamois. Cette faute est aujourd'hui réparée : Battâmbâng, Angkor, Sisophon, Mlouprey, Tonlé-Repou, Stîng-trêng et tout le territoire situé au sud des Dâng-rêk, la province de Kôh-Kong sur le golfe de Siam, sont redevenus cambodgiens, mais il a fallu attendre cette restitution un demi-siècle. Noroudâm et sa mère qui voulaient ardemment que nous reprissions ces provinces, sont morts sans les avoir vues revenir au royaume.

Dès 1863, le roi Noroudâm avait décidé de faire de Phnôm-Pénh sa capitale. Ayant fait déblayer un terrain situé au milieu du village de Ta-Kév et bien en face des Quatre-bras, il avait visité l'emplacement choisi à la fin de la précédente année et les travaux avaient commencé de suite. C'est alors que, pour couvrir ces dépenses, il institua l'impôt personnel, la ferme des opiums que son père avait constamment défendus, et rétablit quelques postes de douanes qui, au cours des temps troublés, avaient disparu. La troisième mesure ne souleva pas de réclamations, la seconde fut blâmée par les vieux mandarins qui ne pouvaient pas voir sans quelque chagrin la sinistre drogue pénétrer librement au Cambodge, mais la première, celle de la création d'un impôt nouveau produisit le plus mauvais effet (1). Elle aliéna au roi Noroudâm presque tout le pays et, sans notre présence, sans les secours que nous lui donnions, il est bien certain qu'il eût été renversé ou par ses frères Votha ou Sisovath ou par les rebelles

(1) Dès que le roi vint habiter son nouveau palais de Phnôm-Pénh, il rendit une ordonnance royale portant qu'un coup de canon serait chaque jour tiré, devant son palais, le matin à 5 heures et le soir à 8 heures.

a-Sva et Poukombo (1). Notre autorité, notre appui seuls le maintenaient sur le trône et, peu à peu, le pays, voyant la paix s'affirmer, le commerce renaître et se développer, grâce à notre présence, comme on ne l'aurait pu imaginer quelques années plus tôt, le bien-être revenir et l'argent courir le royaume, venir aux petites gens, le pays cessa de se plaindre et commença de s'habituer non seulement à son roi mais à notre protectorat.

La paix aussi s'était faite entre le roi Noroudâm et son frère Sisovath, déjà kèvhvéa sous son père alors que lui-même était obaréach. Il habitait Saigon depuis mai 1866 et le roi lui servait une pension annuelle de 140 barres d'argent (environ 10.000 fr.) qui lui permettait de vivre avec ses femmes et son personnel de serviteurs, lorsqu'en mai 1870 le roi le fit obaréach bien à contre-cœur, sur la demande du gouverneur de la Cochinchine.

L'autre frère, le prince Votha, après avoir tenté de s'emparer du retranchement de Kômpong-thom, dans la province de Kômpong-svay, de celui de Stung, dans la province de ce nom, s'était retiré au nord de la province de Sâmbaur sur la rive droite du fleuve, avec une centaine de ses partisans. Il y vivait au centre d'un pays à peine peuplé et dont les habitants lui payaient l'impôt du paddy. Personne ne s'occupait de lui et lui, patiemment, attendait des événements l'occasion qui ne vint jamais de monter sur le trône du Cambodge. C'est là qu'il mourut au village de Krak, le 31 décembre 1891, à l'âge de 50 ans.

En 1872, un ancien lieutenant de Poukombo reparut dans la province de Thbaung-khmoum à la tête d'une bande de 400 hommes. Il venait du pays des Stiengs insoumis, et fut obligé d'y rentrer poursuivi de près par le gouverneur.

La même année, en juillet et août, le roi entreprit un long voyage et alla visiter Hongkong, Macao, Canton et Manille, sur le corvette le *Bourayne* que le gouvernement français avait gracieusement mise à sa disposition (2).

(1) M. Doudart de Lagrée écrivait le 7 juillet 1865 : « Le roi est impopulaire, autant à cause de son passé, que par l'exagération actuelle de ses dépenses personnelles. » Et M. Pothier disait de lui le 7 février 1867 : « Le roi est universellement détesté et personne n'en veut ». De fait, le peuple et les mandarins lui préféraient son frère Sisovath.

(2) Il en ramena une troupe de musiciens manillais, dits Tagals au

Il sembla, dès son retour, que le roi du Cambodge, très impressionné par ce qu'il avait vu, allait enfin comprendre que son devoir était de préparer le royaume à une évolution devenue nécessaire. Mais cette velléité ne fut que de courte durée : il fut vite repris par les anciennes habitudes de sa race et n'entreprit rien, ne songea plus, — bien que le roi de Siam lui en donnât l'exemple, — à faire de son peuple un peuple selon l'esprit moderne. Là était le danger. La France allait-elle laisser dépérir davantage une nation qu'elle avait sauvée du partage et dont elle était la protectrice ? Ou bien allait-elle pousser le roi aux réformes urgentes et, sans toucher à ses prérogatives royales, l'amener à préparer de lui-même, par suite de petites innovations, les modifications qui devaient, peu à peu, changer l'ancien ordre de choses et faire des Cambodgiens un peuple en moyens de se perpétuer.

La France ne pouvait hésiter un instant à justifier son intervention au Cambodge. Elle résolut d'agir sur le peuple en agissant sur le roi, sans rien brusquer et, le 15 janvier 1877, le roi Noroudâm signa de bonne grâce plusieurs ordonnances royales qui, par voies d'extinction, supprimaient les hautes dignités d'obaréach déjà supprimées au Siam, d'obayuréach qui déjà, au Cambodge, n'était plus qu'un souvenir, de préah sâmdach vor réachchini qui n'était déjà plus à Bângkok qu'un titre de reine-mère ne conférant aucune autorité, et les titres et fonctions d'un grand nombre de grands et petits dignitaires dont les attributions étaient sans objet ou mal justifiées.

Les provinces devaient aussi être diminuées en nombre, remaniées ; — la perception des impôts ne devait plus être confiée à des fermiers qui, toujours, étaient des Chinois et qui se faisaient souvent une part plus large que celle du roi. Certains jeux, entre autres celui des trente-six bêtes, devaient être interdits, d'autres devaient être réglementés ; — les corvées de 90 jours devaient être rachetables au prix de 20 francs, alors 4 piastres (1) ; — la réforme de la justice et la nomination de juges ayant fait des

Cambodge, et ce fut l'origine du corps de musique cambodgien qui, tous les dimanches entre 5 h. 1/2 et 6 h. 1/2 et tous les jeudis soir entre 8 h. 1/2 et 9 h. 1/2 donne un concert public au pied du phnôm,

(1) Quatre piastres ne font plus aujourd'hui que 9 fr. 50 environ.

études spéciales et connaissant parfaitement les lois devaient être entreprises ; — l'abolition de l'esclavage sans faculté de rachat était proclamée et sa suppression dans un délai rapproché devait être préparée, en attendant qu'un salaire concourant chaque mois à l'extinction des dettes dont les esclaves étaient le gage fut fixé par la loi.

Ces réformes eussent considérablement amélioré l'état de chose au Cambodge si elles avaient été sérieusement entreprises, car elles auraient porté leurs fruits immédiatement, nécessité d'autres réformes, d'autres progrès, et mis le royaume au rang des nations qui veulent se civiliser et vivre de longs siècles. Mais notre influence sur le roi, trop longtemps bienveillante, volontairement imprécise, irrégulière, maladroite et inactive, sans esprit de suite, par conséquent coupable, était très faible ; elle était nulle sur les mandarins qui redoutaient tous les changements en prévision, parce que c'étaient des innovations qui les étonnaient, les troublaient dans leurs habitudes d'esprit et les inquiétaient, croyaient-ils, dans leurs intérêts. Les femmes du palais surtout, princesses, favorites et servantes, — opposaient une grande résistance à tout changement et constituaient un centre réactionnaire que nous ne sûmes pas conquérir et que nous négligeâmes trop, en méconnaissant, plutôt en oubliant nos devoirs.

La population, elle, ne s'inquiétait pas, tenait compte à la France d'avoir rétabli l'ordre, d'avoir assuré la sécurité du royaume, de s'être substituée à l'Annam et au Siam. Elle s'habitua à voir les Français parcourir le royaume et voyait avec plaisir le représentant du Protectorat, à Phnôm-Pénh, vivre à côté du roi et ne se mêler de rien. L'ouverture, au travers de la Cochinchine, du grand fleuve autrefois fermé aux Cambodgiens, l'arrivée des vapeurs de commerce dans les eaux khmères, le développement du négoce, avaient séduit les Cambodgiens et l'on disait dans le peuple que tout cela était l'œuvre de la France, et les Français étaient aimés.

Mais, pour pouvoir justifier notre protectorat, notre présence au Cambodge, en un mot réaliser notre programme, c'est-à-dire pour pouvoir entreprendre l'aménagement du pays et la réforme de ses institutions usées, il aurait fallu que nous eussions des agents plus soucieux de faire tout leur devoir, qu'ils eus-

sent des instructions mieux entendues, et que nous fussions mieux écoutés du roi, mieux compris de ses ministres et surtout que nous cessassions d'être des conseillers sans influence, pour devenir des administrateurs ayant le droit de donner des ordres au nom du roi et d'obliger les mandarins à les exécuter.

Quand le roi de Bangkok résolut de faire au Siam les réformes que nous avions le projet et le devoir d'entreprendre au Cambodge, n'ayant pas de nation protectrice, il s'était adressé à des Européens et leur avait confié la direction technique de tous les services. Le Cambodge ayant une nation protectrice devait, lui aussi, avoir pour ses services technique des Européens travaillant pour son compte et d'après les méthodes usitées en Europe, et que ces Européens fussent de la nation protectrice.

Le roi Noroudâm comprenait bien tout cela, mais n'était pas assez nettement, assez fermement conseillé, n'était pas assez constamment pressé par nous ; alors il hésitait, n'osait pas, voulait demeurer roi absolu, avoir entre ses mains, la vie, la mort, la fortune de ses sujets et n'avoir point à répondre de ses actes. Il voulait que le produit des impôts fût à lui seul et pouvoir en disposer à sa guise et sans rien faire pour ses sujets, sans entreprendre le moindre travail d'utilité publique. Cela ne pouvait être sous notre protectorat (1).

C'est alors que M. Charles Thomson, le gouverneur de la Cochinchine qui était le haut représentant de la France, après avoir provoqué par des rapports mal inspirés, insuffisamment réfléchis, des ordres formels de M. Jules Ferry alors président du Conseil, et s'être entendu avec le représentant du Protectorat à Phnôm-Pénh décida d'inviter le roi Noroudâm à signer une convention par laquelle il confierait au protectorat français l'administration du royaume qui, cependant, demeurerait sous sa haute autorité royale. Sans plus réfléchir et sans nulle précaution, le gouverneur s'embarqua pour Phnôm-Pénh, sur un vapeur, avec une centaine d'hommes et vint mouiller l'ancre au sud-est

(1) Votha reparut dans la province de Ba-phnôm en février 1877, et leva un véritable corps d'armée. Une expédition le vainquit et s'empara de la forteresse de Ba-phnôm, mais elle coûta beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent. On sentait encore à cette époque que le pays n'était pas très affectonné au roi Noroudâm.

du palais. Il descendit à terre et fit à Noroudâm la visite protocolaire qu'il lui devait, puis il se retira. Quelques instants plus tard, le roi rendait au gouverneur à l'hôtel du protectorat la visite qu'il avait reçue de lui.

M. Thomson n'était pas un habile homme, tant s'en faut, il n'avait pas l'esprit d'un diplomate délicat, habile et patient qu'il aurait fallu en cette circonstance pour traiter avec un roi cambodgien qui, certes, connaissait mieux nos procédés qu'il redoutait, que le gouverneur ne savait les moyens dilatoires qu'il était dans sa nature d'employer. Il résolut de brusquer les choses et d'enlever la signature du roi en l'effrayant par un coup d'audace et des violences. Il envoya un fonctionnaire porter à Noroudâm les desiderata que M. Klobukowski (1), directeur de l'intérieur, avait avec lui insuffisamment préparés avant de partir de Saigon.

Le roi ne comprit pas tout d'abord ce qui lui était proposé ; ses dignitaires se figuraient que la France voulait supprimer leur royaume et le gouverner sans eux, comme s'il eût été une colonie française. Ils poussèrent le roi à refuser tout. Il y eut un conflit de quelques jours, un ultimatum ; puis le roi, ayant refusé de recevoir le gouverneur sous prétexte qu'il était malade, fut menacé de déportation en Algérie. Il était entouré d'officiers, de fonctionnaires français dont M. Fourès, représentant du Protectorat, et M. Luce, qui, vers 1898, devint résident supérieur au Cambodge, et pouvait voir de son palais le vapeur sur lequel on menaçait de l'embarquer, il signa la convention qu'on lui proposait (24 juin 1884), mais tremblant et laissant voir son accablement. Une scène déplorable le détermina surtout. Kol Monteiro son interprète, ayant mal traduit un mot à double sens fut vivement appréhendé par M. Pavie, notre judicieux explorateur au Laos, qui contesta l'exactitude de la traduction ; menacé, arrêté, placé entre deux soldats, Kol Monteiro fut quelque peu malmené.

Le roi ne comprenait pas que s'il avait tenu les promesses qu'il avait faites en 1877, mais dont malheureusement on ne lui

(1) C'est ce pauvre personnage dont la République fit maladroitement son gouverneur général en Indochine vers 1908.

avait plus guère parlé depuis, il n'aurait pas été mis en demeure de signer les actes de 1884 ; il comprenait encore moins qu'il n'avait rien à perdre à cette nouvelle convention. De son côté, le représentant de la France ne tenait pas compte qu'on n'avait rien fait pendant sept années pour que ces réformes inscrites sur le papier devinssent effectives, pour rappeler au roi ce qu'il avait promis et surtout pour lui faire comprendre ce que nous voulions, et lui indiquer les mesures à prendre. Nos représentants du Protectorat avaient vécu près de lui comme des consuls, non comme des résidents chargés par la France de donner l'impulsion.

De retour à l'hôtel du Protectorat, le gouverneur donna l'ordre de préparer les arrêtés nécessaires et l'interprète Diep, aujourd'hui ministre de la batellerie ou de la marine, fut sequestré afin qu'il ne pût communiquer avec l'extérieur et mis à la besogne. L'œuvre qui n'avait pas été préparée, réfléchie, fut maladroite et sans avenir possible ; elle se sentait de la hâte un peu ridicule avec laquelle tout ce qu'on imaginait était fait.

Il se passa quelques mois pendant lesquels les Français s'apprêtaient à réorganiser le royaume, lorsque le représentant du Protectorat apprit que des bandes s'organisaient sur quelques points du pays et que plusieurs des nouvelles résidences françaises à peine établies étaient menacées.

C'était la guerre, et l'ordre fut donné de Cochinchine d'occuper les centres et l'on fit parcourir le royaume par des colonnes mobiles qui livrèrent quelques petits combats aux insurgés. Ceux-ci, toujours battus, fuyaient toujours devant nos troupes.

Cette insurrection, fomentée par les mandarins sur l'ordre du roi lui-même, dura dix-huit mois. Elle n'était pas bien sanglante, mais elle ruinait rapidement le pays. Nous étions les plus forts et le roi habitant Phnôm-Pénh était entre nos mains ; nous aurions pu l'enlever, proclamer l'obaréach et finir la guerre en transportant le roi soit en France, soit dans nos possessions d'Afrique. Nous ne fîmes pas cette chose et préférâmes agir sur le pays, sur les mandarins, sur le roi lui-même afin de pouvoir entreprendre, d'accord avec eux, les réformes indispensables.

L'insurrection s'étendait à tout le Cambodge dans les derniers mois de l'année 1885 et nous avions cinquante-deux postes. la guerre dans un pays que son roi nous avait donné, où les

indigènes nous aimaient, nous estimaient et se montraient heureux de nous avoir pour *protecteurs* comme ils disaient. Cette guerre devait nous coûter un millier d'hommes plus souvent emportés par la fièvre et les insulations que par le feu de ceux que nous appelions l'ennemi. Elle emporta 10.000 Cambodgiens qui, presque tous, moururent de faim, de misère et de privation, de fièvre et d'autres maladies causées par la fuite au travers des bois, de la brousse et des marais.

On envoya des troupes de Saigon qui, par la force même des choses, molestaient, indisposaient les populations et les portaient à la guerre. L'insurrection d'ailleurs, fomentée par les mandarins sur les ordres du roi, malgré les habitants des campagnes qui désiraient la paix, commença de s'apaiser à la fin de l'année suivante. Les postes militaires furent supprimés presque tous et, en janvier 1887, le royaume était entièrement pacifié, sans qu'il y eut une grande effusion de sang, mais pas sans que les troubles, les déplacements et les marches dans la brousse n'aient amené la mort par la fièvre d'un grand nombre de rëgnicoles et de beaucoup de nos soldats.

Les insurgés étaient rentrés dans leurs villages, les soumissions se faisaient dans toutes les résidences et, comme nous avions ajourné, afin de les étudier, d'accord avec le roi et ses ministres, les réformes que nous avions voulu entreprendre d'autorité sinon sans eux, la paix revint dans les esprits. De tout ce qui avait été fait, il ne restait que les quatre résidences françaises de Kâmpot, Kratié, Kômpong-thom et Pursat où l'ordre avait été par M. Piquet (1), résident général, aux résidents provinciaux, donné de marquer le pas, d'étudier le pays, les mœurs des habitants sans trop s'immiscer dans l'administration indigène, mais de demeurer en bons termes avec les gouverneurs placés

(1) M. Piquet, ancien enseigne de vaisseau, puis administrateur, enfin directeur de l'Intérieur en Cochinchine, mis à la retraite et promu percepteur à la Flèche, avait été nommé résident général au Cambodge et y était arrivé en mars 1886. Il y remplaçait M. le lieutenant colonel de Badens qui y faisait l'intérim depuis environ une année près de M. Fourès, l'ancien intérimaire laissé près de lui pour le conseiller. Le résident général titulaire était M. Aymonier qui paraît n'avoir jamais été installé et qui parcourait alors le Cambodge avec une mission scientifique.

sous leur influence, de les surveiller et de se faire aimer des populations.

En 1888, le roi, mieux éclairé, décida de nous remettre l'administration de son royaume demeurant sous sa haute autorité ; il donna au représentant du Protectorat la présidence du conseil des ministres, sous la condition qu'une liste civile de 400.000 piastres (1) lui serait payée, que toutes les réformes seraient approuvées par lui et que tous les actes seraient signés de sa main, marqués de son sceau.

Depuis lors, le Protectorat a fonctionné non au mieux, mais conformément aux intérêts du royaume, et l'administration française, ayant le pouvoir et les moyens d'entreprendre et d'accomplir les réformes nécessaires, les aménagements du pays, s'est mise lentement, hélas ! trop lentement à l'œuvre. Aujourd'hui le royaume possède quelques routes et des ponts ; des travaux importants sont à l'étude ; on construit des écoles et le gouvernement général fait procéder depuis douze ans au moins aux études des voies ferrées qu'on a l'intention d'ouvrir un jour. On travaille à la révision et à la codification des lois.

Le roi Noroudâm est mort le 24 avril 1904 à l'âge de 70 ans.

44. — Sisovath (1904-).

Son frère Sisovath, alors obaréach et âgé de 65 ans, fut élu et proclamé le même jour. Il a été sacré le 26 avril 1906 et la couronne a été posée sur sa tête par M. le gouverneur général Beau au nom de la République française.

Le roi partit le mois suivant pour la France qu'il visita rapidement et revint au Cambodge en août 1906, heureux de son voyage, heureux d'avoir vu le grand pays dont il est le protégé et auquel les destinées de son pays sont maintenant liées.

Un traité intervenu avec le Siam et signé le 23 mars 1907, venant compléter celui de 1904, nous a permis de reconstituer presque tout l'ancien Cambodge du xvi^e siècle. La grande province de Battâmbâng avec quatre de ses cinq districts Sisophon, Mongkol-baurey, Siem-réap et Tnot (2), est revenue au Cam-

(1) Alors environ 1.700.000 francs.

(2) Celui d'Âranh et de Vatana, à cause de ses pauvres mines d'or

bodge et la frontière cambodgienne a été reportée au mont Dânggrêk au nord, à l'ouest jusqu'à un peu avant Aranh sur la route de Vatana, et un peu avant Sâla-Pakat, sur la route de Chantaboun.

Avec les territoires que le traité de 1904 avec le Siam nous avait reconnus et que nous avions annexés au Cambodge, Tonlé-Repou, Mlou-prey, Kôh-Kong ; avec la province laotienne de Sting-trêng que le Laos français a restitué au royaume des Khmêrs, le Cambodge se trouve avoir été presque doublé sous notre domination.

Les Cambodgiens n'étaient une nation que par leur roi, ils n'étaient point un peuple de solidaires que les souffrances éprouvées sur un point quelconque du territoire émouvaient dans toutes ses parties. Quand le roi du pays n'était pas ému par une invasion, par une pillerie à la frontière, son peuple ne se sentait pas atteint, écoutait les récits qui lui parvenaient sans avoir même la pensée de les venger. Nous tentons aujourd'hui de rendre à ce peuple plus d'énergie, de lui rendre la confiance en lui-même qu'il a perdue, de lui donner l'esprit de solidarité nationale et d'initiative qui lui manque. Nous ne voulons pas être ses maîtres, mais ses chefs et, comme on dit au Cambodge, son professeur et son protecteur. — Réussirons-nous ? (1)

affermées à une compagnie anglaise, est seul demeuré au Siam. C'est une faute, parce que ce centre est un foyer de piraterie et d'ententes entre adversaires du nouveau régime, ce qui rend la police très difficile sur notre frontière et indispensable le maintien des troupes indigènes qui seraient inutiles si Vatana nous avait été cédé. Mais il y avait là des intérêts étrangers qu'il a fallu ménager.

(1) Il y aurait beaucoup à dire, beaucoup de critiques à faire, des maladresses à relever, des fautes à signaler, mais on comprendra en y réfléchissant que cet ouvrage n'a pas à faire la critique des actes administratifs qui sont en accomplissement. (J'apprends au dernier moment l'élection d'une chambre consultative de quarante-deux députés élus par les provinces, mais je ne sais rien de plus. Ce n'est pas assez pour en parler et je ne puis que signaler cette tentative intéressante, mais qui exige un doigté et beaucoup de savoir faire. Hélas !)

CHAPITRE IV

NOTICES SUR LES PEUPLES EN RELATION AVEC LE CAMBODGE DU XVI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

1. — L'Annam, le Tonkin, la Cochinchine et le Champa.

A peu près à l'époque où la ville de Lovêk, capitale du Cambodge, tombait aux mains des Siamois, l'empire des Annamites qui venait de s'augmenter de presque tout le Champa, se divisait en deux Etats indépendants l'un de l'autre : le Dang-trong, Dang-kinh ou Tonkin, et la Cochinchine, l'ancien Champa ou l'Annam d'aujourd'hui (1).

L'empire annamite, gouverné au xvii^e siècle par un prince sans énergie et conséquemment sans autorité, Lê-Kinh-tong, n'obéissait pas à l'empereur, mais, au Tonkin, à son ministre Trinh-tông et, en Cochinchine (Annam), à son vice-roi, Nguyễn, Hoang. Ces deux grands personnages, qui relevaient nominellement de l'empereur, étaient ennemis quoique l'un fut le neveu de l'autre, et cherchaient à se rendre de plus en plus indépendants de l'empereur lui-même.

Les seigneurs du Tonkin, les Trinh, étaient trop près de l'empereur et les populations étaient trop attachées à la dynastie des Lê qui avait chassé les Chinois du pays pour qu'ils pussent, sans danger aspirer à lui succéder, mais les seigneurs de la Cochinchine, les Nguyễn, — qui habitaient un pays nouvellement conquis et qui se sentaient soutenus par l'opinion publique qui s'était créée au sein d'une population faite d'Annamites ayant abandonné en grand nombre leur pays d'origine et de Chams plus ou moins annamitisés, parvinrent à créer sur le territoire du Champas un royaume annamite qui prit le nom de l'ancienne

(1) Les Cambodgiens appelaient *Tang-kyo* le Tonkin, Tongking ou Dong-kinh, et Srok-Yuon ou Yunan l'Annam actuel.

capitale des Chams, Tchan-tchéng (Cochinchine), et qui fut ennemie du Tonkin.

Quand le yacht hollandais, le *Grol*, parut au Tonkin, la première fois en 1637, son chef constata cette hostilité et l'ennui qu'on éprouvait à la cour d'Hanoï de causer avec des étrangers venant du pays des Nguyễn. Les missionnaires qui étaient en Cochinchine depuis 1596 (le dominicain espagnol Diego Advaste, les jésuites Busoni, 1615, et de Rodhes, 1624, déjà au Tonkin depuis 1620, le jésuite Baldinoti), connaissaient bien aussi la haine qui divisait les deux parties de l'empire et passaient souvent aux yeux des mandarins, non seulement pour être les espions des Européens qui rôdaient autour du Tonkin, mais aussi pour être ceux des Trinh en Cochinchine et ceux des Nguyễn, au Tonkin.

Cette division de l'empire s'était pour ainsi dire déclarée par une guerre entre le nord et le sud dès 1603 (1). Elle s'était affirmée par plusieurs expéditions, entre autres par celle de 1642 qui avait amené les Tonkinois à renoncer à la Cochinchine sous prétexte qu'il y faisait trop chaud, et que les hommes y succombaient en grand nombre, victimes du climat meurtrier. D'autres guerres suivirent celle-ci et, pendant plus de deux siècles, ce renoncement pesa sur l'empire des Annamites et maintint la division entre le Tonkin et la Cochinchine.

C'est alors qu'on reconnut que les hommes du sud, d'apparence moins vigoureuse que ceux du nord, étaient bien supérieurs à la guerre, plus audacieux, et meilleurs soldats. C'est que les armées de Cochinchine étaient faites de descendants d'Annamites ayant eu l'énergie d'immigrer, de se créer une nouvelle patrie, et de Champas demeurés dans leur pays, annamitisés, mais doués de qualités guerrières que nul autre peuple indochinois n'a possédées au même degré. Le P. Christoforo Borri, raconte que les soldats cochinchinois étaient bien munis d'armes provenant du Japon et que leur entraînement était excellent, qu'ils possédaient une soixantaine de pièces de canon (2) et des plus grandes,

(1) Cette guerre paraît avoir eu pour cause le tribut que le vice-roi d'Annam était tenu de fournir au roi du Tonkin et que le premier ne versait que très irrégulièrement.

(2) L'armée de terre comptait 30.000 hommes en 1679, dont 9.000 de

provenant des navires européens qui s'étaient perdus sur les côtes d'Annam, enfin qu'ils étaient devenus plus habiles à les servir que les Hollandais et les Portugais eux-mêmes. Il dit aussi que le roi d'Annam disposait d'une armée de 80.000 hommes, de nombreux chevaux et que les Annamites surpassaient les Japonais et les Chinois en courage et en valeur.

Leur marine de guerre était aussi supérieure à celle des Tonkinois et mieux commandée, bien qu'elle eût pour grand maître le premier prince du sang, fils héritier. Elle comptait cent-trente galères en 1678. Ces galères avaient soixante rames, trente de chaque côté, avec seulement un homme à chaque rame. Les officiers se tenaient sur la poupe, sur la proue et veillaient sur les hommes afin que la manœuvre fût d'ensemble, et leur interdisaient la conversation sous peine de la vie. Chaque rameur était en même temps un soldat et avait à ses pieds un mousquet, un poignard, un arc et un carquois et devait obéir au geste du capitaine qui avec une baguette battait la mesure. Ces manœuvres étaient journalières et avaient lieu devant le rivage habité par le prince amiral. L'uniforme des hommes comprenait un caleçon de soie blanche et un bonnet de crin, mais pour combattre, ils revêtaient une sorte de veston serré. Chaque galère était commandée par trois officiers et avait six canonniers, deux timoniers et deux batteurs de gongs. Son armement comprenait un coursier à l'avant et deux petites pièces aux deux côtés. Toutes les galères étaient peintes extérieurement d'un beau vernis noir et intérieurement d'un très joli vernis rouge. Elles étaient si belles, dit un auteur, qu'on pouvait se mirer dans leur bord.

Il semble aussi que la dignité des Annamites du sud, leur instruction, leur éducation, leur respect pour les traditions et les anciens usages avaient sérieusement faibli et que la cour, à Hué, n'avait pas la grande apparence très protocolaire de la cour d'Hanoi (1).

la maison du roi, 5.000 de la maison du prince héritier, 3.000 de celle du deuxième prince et 2.000 de la maison du troisième prince. Le reste était sur les frontières.

(1) A cette époque, le jésuite Christoforo notait que les Annamites, qui portent aujourd'hui les cheveux noués en torchon sous la nuque et le turban, le mouchoir pour les soutenir, les portaient très longs,

C'est dire qu'ils étaient plus aptes à conquérir que les Annamites du Tonkin, plus capables de s'assimiler d'autres usages et de renoncer à ceux qui les généraient au cours des aventures qu'ils étaient appelés à courir.

Ils étaient aussi plus bienveillants avec les étrangers, les accostaient à l'envi, dit le P. Christoforo Borri, et leur donnaient la liberté de vivre chacun selon sa loi et de se vêtir comme bon leur semblait. Leur *chua* protégeait les missionnaires chrétiens, alors que celui des Tonkinois ne faisait que les tolérer, en les laissant toutefois tracasser par les mandarins dont ils gênaient souvent et presque toujours l'administration.

Le Tonkin, — voisin de la Chine qui n'a jamais abandonné l'espoir de le remettre sous son joug, qui protégeait alors les Mac, toujours fomenteurs de rebellions contre les rois de la dynastie des Lê, — était trop occupé, trop faible pour soumettre la Cochinchine qui, après avoir été sous son joug, venait de retrouver son indépendance sous un seigneur annamite.

En opposition, la Cochinchine (ancien Champa) était libre de ses forces pour s'agrandir au sud et au sud-ouest. Les Chams n'existaient plus que dans le Binh-thuân où, de tout temps, avait existé un petit État champa, — celui que les Chinois appelaient Piu-tong-long, ayant son prince, sinon son roi à peu près indépendant (1) de l'empire Champa. — Les Champas de ce petit État,

épars et retombant sur leurs épaules et sur leur dos, les hommes aussi bien que les femmes qui, quelquefois, les avaient si longs qu'ils retombaient jusqu'à terre. Tavernier devenu baron d'Aubonne par grâce royale les représente ainsi dans son livre sur le Tonkin qui fut publié cinquante ans plus tard.

Le même auteur raconte qu'ils s'habillaient de plusieurs habits longs et larges, à grandes manches et, par dessus, d'une pièce d'étoffe tout entière dans laquelle ils s'enveloppaient, qu'ils laissaient croître leurs ongles, et qu'ils avaient une telle horreur pour les gens qui prient la tête découverte qu'« il fut besoin que les Pères de la Compagnie (de Jésus) obtinssent de N. S. P. le pape Paul V permission de célébrer le saint sacrifice de la messe en ces quartiers, la tête couverte ».

(1) Ce petit Champa du Pandurang me paraît avoir été aussi indépendant du grand que l'était au xviii^e siècle le royaume des Nguyễn de celui des Lê. On n'y contestait pas être une province du Champa, mais on prétendait probablement en être une province indépendante sous un prince indépendant. Une inscription du grand Champa dit que les habitants du petit « furent toujours vicieux, malfaisants, stupides, traités à tous les rois du Champa ».

souvent en guerre avec ceux du grand Champa, ne s'étaient pas convertis en masse à l'Islam prêché au Champa dès le ^{xiii}^e ou le ^{xiii}^e siècle et qui, peut-être, ne devint la religion officielle qu'au ^{xiv}^e ou ^{xv}^e siècle. Ils avaient gardé des bribes de leurs croyances brahmaniques, n'avaient pas, peut-être à cause de l'inimitié née de cette différence de religion, pris part aux guerres du Champa contre les Tonkinois, et ceux-ci, alors qu'ils s'annexaient successivement les provinces du grand Champa, respectaient le petit royaume des Champs de Pandurang.

Les Hollandais, en 1644, — revenant du Cambodge après s'y être fait battre par les Cambodgiens, aidés par les gens du comptoir portugais, les Japonais catholiques réfugiés au Cambodge et conséquemment ennemis des Deutchs qui n'avaient pas souffert de la persécution religieuse au Japon, qui, au contraire, en avaient profité, unis aux Malais musulmans, — y abordaient et y trouvaient un roi cham qui les recevait bien, leur ouvrait ses ports, mais leur défendait d'attaquer les Portugais dans ses eaux et leur refusait le monopole du commerce dans son royaume.

Les Annamites de la Cochinchine n'avaient donc pas, à cette époque, détruit le royaume entier du Champa ; il restait encore un petit État Champa, un petit roitelet qui le gouvernait et qui n'était point ou qui ne paraissait point alors gêné par les chefs annamites placés près de lui pour le surveiller, le guider, le conseiller. Ce petit royaume figure sur la carte dressée d'après des renseignements souvent inexacts, en 1635 par les six R.P. Jésuites, mais il est mal situé (1).

Il dura jusqu'en 1792 et son roi, à cette époque, au dire des annalistes annamites, se nommait Tà. Mécontent des Annamites qui l'opprimaient et comptant sur un régime meilleur avec les lay-sons, il avait pris parti pour ces derniers, dès le commencement de leur révolte et les avaient aidés des ses guérillas dans le Binh-thuân. Lors du siège de Qui-nhon, deux de ses ministres

(1) Je dis qu'il est mal situé sur cette carte parce qu'il y paraît s'étendre de la branche orientale du Mékong, à la frontière actuelle du Binh-thuân, et que cette situation ne peut être la sienne puisque la rivière de Saïgon et le Prey-kor appartenaient alors au Cambodge et n'ont cessé d'être cambodgiens que pour devenir annamites.

qui avaient pris parti pour Gia-long, s'emparèrent de lui et le livrèrent à Gia-long, qui le fit périr et qui abolit la royauté au Champa. Depuis lors, ce petit Etat fut administré à l'annamite par des chefs annamites et ne compta plus pour eux.

Quoi qu'il en soit, nous savons à peu près comment se fit la conquête effective qui précéda la conquête historique, racontée ci-dessus, lentement, par envahissements successifs des Annamites dans les plaines, et recul des Champas, par la constitution des communes annamites qui régularisait, réglementait l'occupation, par l'envoi par la cour d'Annam de mandarins annamites pour surveiller et commander leurs nationaux ; par le départ de beaucoup de Chams pour les parties montagneuses et leur mélange avec les *Mloïs* ou *Moïs* (1), ce qui appauvissait la nation chame. La nomination d'un grand mandarin annamite par la cour de Hué pour surveiller le roi champa, puis la suppression de celui-ci à la suite d'un soulèvement du peuple vaincu et le remplacement de presque tous les mandarins chams par des mandarins annamites dut porter le coup définitif au petit royaume.

L'écrasement systématique du peuple vaincu provoquant un exode lent mais de tous les jours, et la régression des pauvres gens qui demeuraient, firent qu'il oublia son passé, son histoire, ses mœurs antiques, sa religion et ne sut plus pratiquer et ne pratiqua plus d'elle que ses rites les plus grossiers.

Quand, en 1692, la famille royale des Chams émigra au Cambodge avec 5.000 personnes et vint demander au roi préah Chey-Chœtta, l'autorisation de s'établir dans son royaume, et des terres à occuper, cette famille n'était pas celle des rois de Cochinchine mais celle des rois de Pandurang et c'est bien du Pandurang que prétendent venir les descendants de cette famille royale chame qui existent encore au Cambodge. La famille royale du grand Champa paraît avoir émigré plus tôt, lors de l'annexion des provinces chames par les Annamites et avoir formé la famille royale des Atchinois au nord-ouest de Sumatra ou s'être définitivement perdue à cette époque. Il y a donc lieu de croire que le

(1) *Mroy* comme les appelait le jésuite de Rhodes, et *Kemoïs* (probablement prononcé *Kmoye*) ainsi que les nomme le jésuite Christoforo Borri qui était en Annam au tout commencement du xvii^e siècle, les Annamites leur donnaient et leur donnent encore le nom de *Hoï*.

roi des Chams de Pandurang, que les Hollandais connurent vers la moitié du *xvii^e* siècle, n'a guère précédé que d'un ou deux règnes celui dont la famille se réfugia au Cambodge en 1692.

Le Champa n'était pas encore définitivement absorbé que déjà les Annamites de la Cochinchine, — l'Annam actuel, — gouvernés par les *Nguyên*, entreprenaient des'étendre au Cambodge. D'abord, le roi d'Annam avait envoyé, on l'a vu plus haut, sa fille au roi du Cambodge, *Chey-Chœtta*, en 1618. Il obtenait de son gendre, en 1623, le territoire de Saigon pour y créer un marché et y percevoir des droits de douanes ; en 1658, il prenait parti pour les princes *Batum-réachéa* et *Angk-Tan*, contre le roi *Chant*, le roi musulmanisé. Entre temps il favorisait l'exode de tous les coquins, de tous les échappés de la chaîne, des gens qui, nés de familles ayant déjà immigré du Tonkin en Cochinchine, émigraient de la Cochinchine au Cambodge et s'infiltraient au travers des populations cambodgiennes, s'y établissaient et qui, afin d'échapper aux impôts et aux réquisitions payées par les *Khmêrs*, prétendaient relever du roi du Huê, ne rien devoir au roi des Cambodgiens. Bientôt, le roi de Huê leur envoya des mandarins annamites, soi-disant pour les obliger à obéir aux lois du pays qu'ils habitaient, et ces gens, envoyés pour maintenir l'ordre et pour aider les gouverneurs cambodgiens, se trouvèrent agir en gouverneurs annamites ! Sous cette pression constante de gens de sac et de corde, coquins en Cochinchine, colons au Cambodge et sujets dévoués du roi d'Annam, le pays de *Bariya*, celui de *Daung-nay* et de *Prey-kor* s'annamitisaient et se dépeuplaient des Cambodgiens. En 1580, le roi d'Annam envoyait sur les territoires de *Bariya* et de *Mytho*, 3.000 Chinois partisans de la dynastie des *Minhs* qui, ayant débarqué sur les côtes d'Annam, s'étaient rendus à *Tourane*, et dont il ne savait que faire chez lui, qu'il redoutait. De cette façon, se faisant le protecteur des immigrants chinois, leur donnant des terres appartenant au Cambodge, il s'annexait de fait, sinon de droit, un territoire et se faisait des partisans au sein du pays convoité. Vers la même époque, un chinois nommé *Mac-cuu*, également partisan des *Minh*, s'établissait à *Péam* (*Hatien*), s'y faisait pirate, s'y taillait une principauté aux dépens du royaume au Cambodge et, pour se l'assurer, rendait pour elle hommage au roi de Huê.

Celui-ci acceptait l'hommage et cet autre territoire cambodgien se trouvait, de ce fait, annexé à l'Annam (1715).

En outre de ces moyens pacifiques sinon loyaux, le général annamite qui commandait à Saigon, dirigeait l'action de ses compatriotes avec une grande habileté et coordonnait vers un même but les efforts des autorités diverses, des auxiliaires décidés et des immigrants qui, en servant leurs intérêts particuliers, servaient les intérêts de l'Annam. Le général ne cessait d'intervenir dans les guerres intestines qui éclataient au Cambodge, prenait parti pour ceux des princes qui s'adressaient à lui, contre ceux qui s'adressaient au Siam, et chaque fois, pour payer son intervention, s'annexait un ou deux cantons cambodgiens. Les Siamois faisaient de même au nord et les deux peuples, dont les royaumes étaient séparés par celui des Cambodgiens, finissaient par devenir voisins par leur convoitise et ennemis comme si leur frontière territoriale eût été commune.

La longue lutte que Nguyễn-Anh (Gia-long) de la famille des Nguyễn qui avaient régné à Huê, eut à soutenir contre son compétiteur Huê-vuong, son cousin, puis contre le chua du Tonkin, l'ennemi héréditaire, appelé par Huê-vuong et enfin contre les tay-sons ou montagnards de l'ouest qui s'étaient révoltés en 1773 et qui firent la guerre près de trente ans, donna assez de travail aux Annamites pour qu'ils négligeassent, pour un temps tout au moins, de donner suite aux projets de conquête du Cambodge qu'ils avaient formés. Mieux valait s'occuper de garder ce qu'on avait et aussi de reconquérir sur les rebelles ce qu'ils avaient pris, perdu, repris et qu'ils prétendaient conserver, mieux valait faire la conquête du Tonkin et l'annexer à l'Annam, que de courir après des territoires demeurés cambodgiens.

Cette guerre qui dura trente ans et qui occupa tout l'empire annamite, alors divisé en trois Etats, le Tonkin, l'Annam y compris le Nan-ky ou Cochinchine actuelle, et un petit Etat Champa qui continuait d'exister dans la province du Bình-thuân, et qui s'acheva par la réunion de tout le pays sous un même sceptre, doit être brièvement racontée, car elle fut en Indochine un très gros événement.

Alors que le vrai roi des Annamites, Lê-hien-tông, régnait à Hanoi, et que le *chua* de la famille des Trinh, son seigoun, y

gouvernait l'un, depuis 1840, l'autre depuis 1760, Vo-vuong, le *chua* de la Cochinchine (aujourd'hui Annam) régnait à Huê. En 1765, au moment même où le *chua* du Tonkin mourait et que son fils lui succédait, Vo-vuong décida de désigner non son fils aîné, fils de la reine, pour son successeur, mais le fils d'une femme de second rang. A sa mort qui survint quelques mois plus tard, un haut mandarin s'empara de la tutelle du jeune prince Huê-vuong alors âgé de treize ans, que son père avait préféré, et fit mettre en prison puis assassiner le prince qui avait été écarté du trône.

Le régent était un homme orgueilleux, autoritaire et dur, sans scrupules. Son gouvernement désaffectionna la population et des éléments de trouble commençaient à paraître lorsque leurs frères d'origine tonkinoise mais dont la famille avait été emmenée en Cochinchine, Nhac, Huê et Luu dont le nom de famille était Nyuyen, s'enfuirent dans la chaîne annamitique où se tenaient des réfugiés politiques et probablement des gredins. Ils formèrent une armée de 3.000 hommes avec ces réfugiés, prirent le nom de tay-sons, qui signifie « montagnards de l'orient » et commencèrent la guerre (1773). Ils s'emparèrent de la ville de Qui-nhon, qui est un port du Binh-ding, et se mirent en marche vers Huê, battant toutes les troupes qu'on leur opposait, augmentant leur armée de tous les mécontents, qu'ils rencontraient, et devinrent formidables.

Huê-vuong, pris de peur, appela à son secours le *chua* du Tonkin, l'ennemi héréditaire des *chua*s de Cochinchine, et celui-ci heureux de l'occasion qui lui était fournie envoya une armée, mais cette armée, au lieu de faire face aux tay-sons, s'empara de Huê et commença de s'organiser pour conquérir l'Annam. Alors, la vieille rivalité soulevait les populations et les Tonkinois, ne pouvant conserver le pays, le livrèrent aux tay-sons. Nhac, le principal chef de ceux-ci, fut fait par eux général de l'avant-garde (de l'armée annamite), mais les Tonkinois étaient à peine partis que Nhac se faisait proclamer roi sous le nom de Thay duc (1775). Quant à Huê-vuong qui avait pris la fuite, il fut recherché, arrêté en Cochinchine tombée aux mains des tay-sons et exécuté avec son fils à Saigon (1776). Restait le prince Nguyen-Anh, fils du Vo-Vuong mis à mort dans sa prison et qui devait,

un jour, être couronné sous le nom de Gia-long. A la nouvelle de la mort de son oncle Huê-vuong qui le faisait héritier du trône d'Annam, il s'enfuit et fut se cacher au Cambodge. C'est de là qu'il organisa d'accord avec M. Pigneau, dit de Béhaine (1), missionnaire catholique et évêque d'Adran, les bandes de partisans qu'il opposa aux tay-sons.

Venant de Theu-chau, une île du golfe de Siam, où il s'était tenu caché quelques mois, le prince débarque secrètement et s'empare de Sadec, de Vinh-long, puis enfin de Saigon (fin 1776). Il est acclamé partout mais au lieu de prendre le titre de roi ou de chua qui cependant lui revient, il hésite et prend celui de « grand général en chef et régent chargé des affaires de l'Etat » et un autre titre plus simple encore, Nguyen-soai-dong-sons, « généralissime des montagnards de l'est ».

Les trois frères étaient occupés au Tonkin qu'ils avaient envahi et qu'ils organisaient, pendant que ces événements s'accomplissaient en Cochinchine. Croyant avoir assuré leur pouvoir au nord, et ayant appris que Nguyen-anh s'était emparé des provinces du Bình-thuân du Kanh-boá, du Phu-yen, ce qui le mettait aux portes des Ori-nhon, ils ramenèrent leurs armées au sud et reprirent toutes les conquêtes que le prince avait faites, y compris Saigon qui tomba entre leurs mains vers le milieu de 1782.

Le prince prend alors la fuite ; la Cochinchine est frémissante, mais n'ose remuer et les trois frères repartent pour le Tonkin, soumettent tout sur leur passage, se font acclamer et sont tout

(1) Le nom de Béhaine était le nom du village de la Picardie d'où était originaire la famille Pigneau. Elle l'avait certainement pris pour en imposer et se donner une certaine apparence de gentilhommerie. Il semble résulter d'une lettre reproduite en partie par ses biographes que notre missionnaire ignorait ce détail, mais il est une chose qu'il n'ignorait pas, c'est qu'il n'était pas comte et n'avait pas droit à la couronne comtale qu'il s'attribua plus tard et qui fut placée dans ses armes à côté de la crosse épiscopale. Les missionnaires prétendent que M. Pigneau fut fait comte par Louis XVI, mais aucune pièce de cet anoblissement n'a été retrouvée dans la chancellerie française ni dans les archives nationales et aucune des lettres adressées à l'évêque soit par les ministres du roi, soit par le gouvernement de Pondichéry n'est adressée à M. le comte de Béhaine. Or, à cette époque, il n'était pas plus qu'aujourd'hui, dans les usages d'oublier les titres de noblesse quand on écrivait à ceux qui y avaient droit ou qui les avaient obtenus.

puissants. L'empire annamite se retrouve entre leurs mains former un seul Etat, mais ils sont trois, très ambitieux, jaloux l'un des autres. Ils décident de laisser le Tonkin à son roi Lô-chieu-thong, et se partagent le reste : Nhac prend le titre d'empereur et le centre avec Tourane, Hué prend le nord jusqu'à la frontière du Tonkin avec Huê. Tà s'adjuge le sud, y compris le Nam-ky (Cochinchine méridionale).

Mais Huê n'est pas satisfait, il s'empare du Ghê-Nan, une province située au nord du territoire qui lui est concédé ; le roi du Tonkin envoie une armée contre lui, Huê la bat, marche sur le Tonkin, met l'armée tonkinoise en déroute, et entre à Hanoï alors que le roi s'enfuit à Kinh-bac (Bac-ninh) où le gouverneur refuse de le recevoir. Alors Huê se proclame roi du Tonkin et les foules surprises de ce triomphe l'acclament, les mandarins s'humilient. Le roi détrôné fuit en Chine et l'empereur l'interne à Pékin.

Quant à Nguyen-Anh (Gia-long) qui avait pris la fuite à la reprise de Saigon, après avoir erré pendant plusieurs mois, reparait en Cochinchine, reprend Saigon (1777) et profite de l'occupation que les tay-sons ont au Phu-yen, pour conquérir tout le pays. Entre temps il attaque les Cambodgiens, puis plus tard vient à leur secours quand ils sont attaqués par les Siamois ; enfin il traite avec ces derniers afin de faire face aux tay-sons qui viennent de repasser la frontière et il est battu. Saigon tombe entre les mains des tay-sons et, après Saigon, toute la Basse-Cochinchine (1781).

Gia-long qui s'est réfugié à Phu-Quoc dans le golfe de Siam, reparait, disparaît, reparait encore avec des troupes et reprend Saigon et toute la Cochinchine, à son retour de Bangkok où pendant deux ans il est allé se réfugier.

Les tay-sons sont en guerre les uns contre les autres. Gia-long en profite et les chasse de partout. C'est alors que l'évêque Pigneau qui a pris parti pour le prétendant, qui l'a accompagné dans toutes ses pérégrinations, qui, homme de paix par principes religieux, par métier, organisa la guerre. Précepteur du fils aîné du prince, il vient de Pondichéry, après un voyage en France où il est allé demander, implorer le roi Louis XVI, non avec des secours accordés par la France, mais avec une douzaine

d'officiers et quelques centaines d'hommes recrutés par lui et qui se sont lancés dans l'aventure qu'il leur offrait. L'évêque Pigneau n'a pas inspiré confiance sans quelque réserve en France et à Pondichéry ; on ne lui a pas donné les aides sur lesquels il comptait. Alors il a formé un petit corps, l'a embarqué sur deux navires de guerre chargés d'armes et de munitions et vient les mettre à la disposition du prétendant. Ces officiers sont gens d'aventure, courageux, dévoués à l'évêque et dévoués aux princes qu'ils viennent servir. Ils organisent ses troupes autant qu'ils peuvent à la française, ils construisent des citadelles à la Vauban, des vaisseaux à la chinoise et assurent la victoire dans les rangs des Annamites. Sous leur impulsion, tout se fait sinon comme ils le voudraient, du moins mieux qu'on aurait pu faire sans eux. D'autre part l'évêque est devenu le grand conseiller du roi, conseiller pas toujours écouté, mais dont l'influence est certaine et, le dirai-je, mal vue par les mandarins annamites qui sentent déjà croître en eux la haine qui sous Ming-mang le fils et successeur de Gia-long, les portera à demander l'expulsion de ces Français qui dépensent leur énergie, leurs meilleures années, leurs vies pour un pays qui n'est pas le leur.

La Cochinchine méridionale conquise, Gia-long attaque la vraie Cochinchine (Annam), occupe le Phu-Yên et entre à Qui-nhon vers le mois d'août 1798, quelques mois avant la mort de l'évêque Pigneau auquel il fait rendre des honneurs véritablement princiers et élever un tombeau remarquable qui subsiste encore aux environs de Saigon.

La lutte continue et c'est Tourane, c'est Huê qui tombent entre ses mains et, en 1801, le prince Nyuyen Anh prend le nom de Gia-long et le titre de roi de la Cochinchine et du Nam-ky. A peine sur le trône, il repart pour une nouvelle expédition, marche sur le Tonkin, fatigue les tay-sons et s'empare d'Hanoi et de tout le pays.

Le dernier descendant des *chuas* de la Cochinchine a vaincu les *chuas* du Tonkin et est devenu non le roi légitime ainsi que se plaisaient à le dire M. Pigneau et ses missionnaires, mais une sorte de roi usurpateur. Il a jeté bas les Trinh, il a méconnu les droits du descendant des rois Lê, mais il est le vainqueur et

le maître : il donne des titres, des rizières, des revenus constitués avec des rôles d'impôts aux Lès, aux Trinh (1802) et se fait couronner empereur d'Annam.

La guerre est finie, l'Empire d'Annam peut panser ses blessures (1), il s'étend de la frontière de la Chine au nord, aux frontières du Cambodge au sud.

C'est alors qu'on entreprit sous Minh-mang de conquérir le Cambodge. Nous avons vu plus haut le choix que les généraux annamites firent d'une princesse cambodgienne, Ang-Mey, pour reine, leur conduite infâme avec les trois autres filles du roi Angk-Êng, l'organisation annamite brutale qu'ils décidèrent pour le Cambodge, le costume annamite et la façon de porter les cheveux qu'ils imposèrent aux dignitaires. Nous avons vu le soulèvement du Cambodge entier, la guerre que fit aux Annamites le prince Angk-Duong soutenu par les Siamois et l'entente qui intervint entre les Annamites battus mais invaincus, et les Siamois et les Cambodgiens vainqueurs mais épuisés, surtout dénués de confiance en l'avenir.

La paix fut signée entre les trois peuples : Angk-Duong fut couronné en 1847 et le Cambodge se trouva avoir deux protecteurs se surveillant l'un l'autre et qui l'auraient absorbé s'il n'y

(1) Il restait les Français qui avaient servi l'Annam avec un dévouement qui ne s'était pas démenti. Ils méritaient des honneurs, on les paya d'injures. On ennuyait les chrétiens indigènes pourtant toujours dévoués à Gia-long, le protégé de l'évêque ; on les persécuta, on accusa les missionnaires d'arracher les yeux des enfants pour en faire des médicaments, et peu à peu les gens du peuple trompés par les mandarins se prirent de haine pour les catholiques. Gia-long meurt en recommandant lui-même à son fils, de ne pas se confier aux Français qui, pourtant, l'ont aidé à conquérir son empire (1820) et son fils, non celui que l'évêque a élevé, et qui est mort, mais le cadet, Mnh-mang, se chargera de les persécuter, de les dégoûter de son service et de les obliger à le quitter pour rentrer en France, la plupart aussi pauvres que le jour de leur arrivée en Cochinchine, mais las, usés et désabusés, devenus presque étrangers à leur pays, inconnus à leur famille.

En 1831, l'un d'eux, M. Chaigneau, revenait en Annam avec le titre de consul de France à Huê. Le roi, oubliant tous les services rendus, refusait de l'agréer et M. Chaigneau était obligé de se rembarquer. Dès lors, toutes relations furent rompues entre la France et l'Annam. Elles ne reprirent guère que sous son petit-fils, Tu-duc, lorsque le vice-amiral Rigault de Genouilly, envoyé pour venger les missionnaires mis à mort par ses ordres, s'empara de Tourane, le 1^{er} septembre 1858.

avait eu que l'un d'eux à le convoiter, et qui l'auraient dévoré à deux s'ils avaient pu s'entendre.

Il était évident que le Siam et l'Annam se réservaient et attendaient l'occasion de reprendre leurs projets sur le Cambodge quand éclata la guerre entre la France (alliée à l'Espagne) et l'Annam qui massacrait les missionnaires catholiques (1), promettait toujours de punir les assassins, ne les punissait pas, laissait ses mandarins les persécuter, et se moquait de nos menaces.

Tu-Duc était alors roi de l'Annam et régnait à Hué. L'empereur de Chine lui avait envoyé l'investiture par des mandarins chinois en 1848, conformément à la coutume. Nos troupes revenaient de Pékin où elles venaient, avec celles de l'Angleterre, de punir la Chine de n'avoir pas tenu ses engagements. Elles étaient disponibles, passaient en vue des côtes d'Annam, en route pour retourner en France. On avait trop de griefs contre les Annamites pour ne pas les punir ou tout au moins les obliger

(1) Je dois dire à la décharge des rois d'Annam que les missionnaires catholiques apportaient une grande perturbation dans les usages du pays, en interdisant le culte des ancêtres, en empêchant leurs disciples annamites d'assister aux fêtes du village qui sont toujours religieuses, en leur défendant de prêter serment devant les tribunaux conformément aux lois du pays, surtout en entretenant avec les Européens et leurs comptoirs des relations qui paraissaient avoir pour but, aux yeux des Annamites surtout, l'intervention de ceux-ci. Tout d'abord, le roi ordonna l'expulsion des missionnaires et défendit de les recevoir. Il fit individuellement transporter à Singapour ceux qui, après s'être cachés chez les Annamites catholiques, étaient découverts et arrêtés. Ces missionnaires expulsés rentraient en cachette et continuaient de parcourir, d'exercer leur ministère partout où il leur plaisait d'aller. On trouvait cela naturel en Europe, on louangeait les missionnaires, on pleurait sur leur martyre, et d'autres missionnaires pleins de foi partaient pour remplacer ceux qui avaient succombé. On maudissait le roi d'Annam, les mandarins païens, et l'on ne pensait pas qu'à l'heure même où les Annamites persécutaient les étrangers catholiques et les indigènes convertis par eux, en France, sous Louis XIV et sous Louis XV, même sous Louis XVI, on persécutait non des étrangers, mais des Français devenus protestants. Or, si des religieux bouddhistes avaient paru même au *xix^e* siècle, en Bretagne, en Vendée, dans le Maine et dans bien d'autres contrées de la France, dans toute l'Espagne, dans l'Italie méridionale, pour y prêcher la Loi du Bouddha, ils eussent été massacrés avec plus d'ensemble assurément que les missionnaires catholiques en Annam.

par un traité qui, cette fois, serait exécuté. La cour d'Annam ne voulut rien entendre, refusa de recevoir les parlementaires. Alors, quelques bataillons espagnols vinrent de Manille se joindre à nos troupes et la guerre commença ; Tourane fut attaqué et pris le 1^{er} septembre 1858 ; Saigon tomba au pouvoir des Français le 17 février de l'année suivante après un combat terrible, et Tourane fut abandonné le 23 mars par l'amiral français qui, le coup porté, avait décidé de concentrer tous ses efforts sur la Cochinchine méridionale.

La Chine n'ayant pas tenu les engagements qu'elle avait signés en 1858, l'amiral qui commandait à Saigon fut obligé de remettre le commandement de ses troupes à un capitaine de vaisseau et de retourner en Chine avec la plus grande partie de son monde. Les Annamites tentèrent de profiter de cet affaiblissement de nos forces chez eux pour reprendre Saigon, mais ils furent vaincus.

La guerre de Chine finie, les troupes françaises, qui avaient quitté Saigon pour la faire, revinrent le 7 février 1861. L'œuvre un instant suspendue recommença et, le 12 avril, Mytho était enlevé par le contre-amiral Pache ; le 9 septembre, c'était le tour de Bien-hoa et, le 28 mars 1862, celui de Vinh-long. Ces deux dernières provinces étaient prises par le contre-amiral Bonard. Le 5 juin 1862, Tu-Duc céda définitivement par traité à la France les trois provinces de Bien-hoà, Gia-dinh (Saigon) et Mytho qui formaient le territoire ouest de la Cochinchine et voisin de l'empire d'Annam. Les trois provinces, demeurées aux Annamites, An-giang (Châudoc), Hatien et Dinh-tuong (Vinh-long), cette dernière située entre les deux autres, se trouvaient isolées de l'Annam entre le Cambodge au nord, le golfe de Siam à l'ouest, la mer de Chine au sud, et notre province de Gia-dinh à l'est. Les Espagnols, ayant vengé les injures qui leur avaient été faites en la personne de leurs missionnaires, se retirèrent moyennant une indemnité représentant les dépenses faites par eux que nous promîmes de leur payer et nous laissèrent les conquêtes faites en commun.

Il n'était pas possible, étant données les convoitises françaises et les espérances que nourrissaient les Annamites, que nos possessions en Cochinchine restassent ce que ce traité les avait faites.

Trop de conflits pouvaient surgir. Les Annamites des provinces demeurées annamites les créèrent en soutenant les rébellions d'a-Sva et de Pukombo au Cambodge, placés sous notre protectorat depuis le 11 août 1863, en fomentant des incursions de bandes chez nos protégés, en laissant s'entretenir une agitation dangereuse dans le pays conquis. Quand la mesure fut comble et qu'il fut bien démontré que les mandarins annamites des provinces de l'ouest n'avaient rien abandonné de leurs espérances patriotiques et que nous ne pouvions avoir aucune confiance en leurs paroles, une forte colonne fut organisée et les trois provinces demeurées à l'Annam de par un traité, furent prises en cinq jours avec leurs citadelles, Vinh-long le 20 juin 1867, Chaudoc le 22 et Hatien le 24 (1).

C'en était fait de la Cochinchine méridionale que les Annamites avaient mis deux siècles à conquérir sur le Cambodge, et qui véritablement ne leur appartenait que parce qu'ils l'occupaient non seulement par leurs soldats, mais surtout par une foule considérable de familles de colons déjà anciennes dans le pays. Le Cambodge n'avait plus qu'un ennemi, le Siam. Nous avons vu comment la France l'en débarrassa et comment il recouvra, en 1904 et 1907, d'immenses territoires qu'il croyait à tout jamais perdus.

Un nouveau traité de paix fut signé avec Tu-Duc le 15 mars 1874, et cet empereur d'Annam reconnut la souveraineté absolue des Français sur tout le pays situé entre le Cambodge au nord, le golfe de Siam à l'ouest, la mer du sud et le Binh-thuân à l'est.

Mais alors d'autres difficultés survenaient au Tonkin entre l'Annam et la France, à l'occasion d'un négociant français, M. Dupuis (2), dont les mandarins annamites gênaient le commerce d'armes avec les autorités chinoises du Yun-nan. La guerre y fut portée avec quelque hésitation de la part de l'amiral gouver-

(1) Ces trois citadelles et d'autres encore prises par nos troupes à cette époque avaient été construites sur les plans des officiers français, surtout de M. Victor Olivier, dit de Puymanel, qui servirent Gia-long de 1789 à 1820 environ.

(2) Ce personnage est décédé à Monaco, à la fin de novembre 1912. Il était né en 1829.

neur de la Cochinchine et bientôt, en 1873-1874, Francis Garnier qui n'avait pas plus de quatre cents hommes sous ses ordres s'emparait, sans y être absolument autorisé, de toutes les citadelles du Tonkin et dominait les fleuves, les grandes et les petites routes du pays. Cette conquête avait demandé vingt-deux jours. On n'avait jamais rien vu de pareil depuis l'époque des conquérants espagnols et portugais.

Les Annamites du Tonkin, ne pouvant rien contre nous, s'adressèrent à une bande de pirates dits des *pavillons noirs*, qui campait sur le fleuve Rouge et qui rançonnait toutes les jonques qui passaient. Ces pirates étaient d'anciens soldats chinois qui avaient combattu et vaincu les tay-pings musulmans du sud-ouest de la Chine. Licenciés après la guerre, ils s'étaient rangés sous un chef qui ne rêvait qu'indépendance. D'abord ami du commerçant Dupuis dont il avait facilité les opérations de commerce, ce chef se déclara contre lui quand le gouvernement annamite fit appel à ses forces. Il se fût déclaré pour nous si nous avions été plus habiles et si nous lui avions fait des propositions sérieuses. Cette fois nos troupes n'avaient plus affaire à des miliciens annamites qui ne savaient pas combattre, mais à des guerriers chinois habitués à la guerre et parfois aussi à vaincre. Francis Garnier fut tué le 21 décembre 1873 par une de leurs bandes et les négociations qu'il avait entamées furent rompues, puis reprises, puis rompues encore. Enfin elles aboutirent au traité Philastre qui ne donnait satisfaction à personne et qui laissait toutes les choses en l'air.

La paix aurait cependant pu se maintenir, car le gouvernement français n'avait pas alors l'intention bien arrêtée de conquérir le Tonkin, mais le gouvernement annamite et les mandarins tonkinois n'entendaient pas observer les clauses d'un traité qu'ils considéraient comme honteux et faisaient le vide autour de nos consuls installés en vertu du traité Philastre ; des droits de douanes étaient perçus sur nos marchandises, beaucoup plus élevés que ne le portait la clause spéciale du traité, et le gouvernement du Hué refusait de chasser du Tonkin les *hékis* ou pavillons noirs, devenus nos ennemis personnels.

La Chine avait de tous temps prétendu exercer des droits de suzeraineté sur l'Annam ; elle avait presque constamment gou-

verné le Tonkin jusqu'en l'an 938 de l'ère européenne, et l'avait envahi dix fois, sans cependant parvenir à le vaincre définitivement ; elle avait soutenu toutes les rébellions et finalement fait reconnaître plutôt son hégémonie que sa suzeraineté par presque tous les rois du Tonkin et par tous ceux de la Cochinchine, l'ancien Champa, quand il eut été conquis par les Annamites. Elle se mit d'accord avec la cour de Huè, commença à nous déclarer que l'Annam était vassal de la Chine et que c'était avec la cour de Pékin que la France devait traiter des choses de l'Annam.

La guerre reprit et la citadelle d'Hanoï, enlevée en avril 1882 en deux heures par moins de 500 hommes, fut démantelée et remise aux autorités annamites qui l'avaient si mal défendue : puis ce fut le tour de Hong-hay et de Nam-dinh. Les choses traînaient encore quand, tout à coup, parurent 15.000 pavillons noirs. Les Français, n'ayant reçu aucun renfort, furent attaqués à Can-giay et le commandant Rivière qui les commandait fut tué dans une sortie à la tête de ses hommes (19 mai 1883).

Alors ce ne furent plus des petites escarmouches où d'un côté il y a cent ou deux cents hommes et de l'autre quelques milliers d'Annamites et de Chinois ; ce fut la vraie guerre coloniale avec des effectifs de plusieurs centaines, d'un et de plusieurs milliers d'Européens conduits au feu par des généraux et tout un état-major ayant ses organes, sa cavalerie, ses canons et ses approvisionnements régulièrement assurés.

Cette guerre commença en 1883. Elle s'achève en 1884 par le traité du 6 juin qui a proclamé notre protectorat sur le Tonkin, confié son administration à des administrateurs français, et qui a placé l'Annam sous une forme de protectorat plus libérale en apparence, en fait tout aussi solidement établie.

Cependant, la guerre continue mais cette fois avec les seuls pavillons noirs qui ne veulent pas quitter le Tonkin et qui sont secrètement d'accord avec le gouvernement et les mandarins annamites. Enfin la paix fut signée avec la Chine en juin 1885, et l'Annam se trouva, des frontières de Chine au canal d'Hatien, soumis à la France, et la France, — qui n'avait pas fait la guerre aux Cambodgiens, puisqu'ils s'étaient placés eux-mêmes sous son protectorat, — pouvait entreprendre en Indochine l'œuvre de civilisation qui s'imposait à elle et relever les Khmers de leur chute si profonde, leur garantir l'avenir du pays.

2. — Les Thays ou Siamois.

La prise vers 1573 par les Siamois de Xieng-May (Chéang-May) qui fut détachée du Laos; celle de Lovèk, qui fut pillée et dépeuplée en 1593, portèrent très haut le nom du roi de phra Narèt et le renom siamois. La ville d'Ayuthyéa avait été pillée par les Pégouans en 1555 et un butin immense en était sorti; plus de 100.000 personnes en avaient été emmenées jusqu'au Pégou, jusqu'à Hangsavodey, mais le pillage de Xieng-May, et d'autres muongs laotiens ou siamois du haut bassin du Ménam, celui surtout de Lovèk en 1583 avaient porté très haut dans l'esprit public les Siamois et leur roi.

On a raconté que celui-ci, pour satisfaire l'esprit de vengeance qui le hantait depuis ce qu'il appelait la trahison des Cambodgiens, avait, le lendemain de la prise de Lovèk, lavé ses pieds dans le sang du roi du Cambodge, et les *Annales siamoises* donnent ce fait comme véridique. Nous avons vu plus haut que le roi démissionnaire préah-Sotha et son fils, le roi Chey Choettha ne sont point tombés aux mains des Siamois, puisqu'ils avaient quitté la ville avant son investissement, et qu'ils sont morts l'année suivante soit à Stîng-Trêng, soit à Sâmbaur (1) où se trouvent leurs chédeys. D'autre part, il n'existe au Cambodge aucune tradition de cette cruauté qui eût été mémorable si elle avait été commise.

Les Thays cependant ne parvenaient pas à sortir de leur état de semi-barbarie et, à cette époque, étaient bien inférieurs en civilisation aux Cambodgiens ou tout au moins à ce qu'avaient été les Cambodgiens avant leur départ d'Entapath, le mohanonkor, avant l'arrivée au pouvoir du néay Trasâk-paêm, et surtout au xii^e siècle. Depuis cette dernière époque, le Cambodge était en décadence, et le Siam progressait lentement, mais si lentement qu'au commencement du xvii^e siècle, sa capitale n'était encore qu'une forteresse mal construite, ceinte de murs en briques, non en pierres de taille comme l'était la vieille capitale des Khmêrs, dénuée de bastions et de fossés qui constituassent une véritable défense. On n'y trouvait rien qui pût être

(1) La tradition locale soutient que les deux rois sont morts non à Stîng-Trêng, mais à Sâmbaur.

rapproché du Bannyong, du Piméanakas et des palais, bassins et terrasses qu'on peut encore admirer à Angkor-Thom. Ayuthyéa, à ce point de vue et à tous les autres probablement, n'était guère supérieure à Lovék et peut-être à Xieng-May. Mais le roi y était plus majestueux, plus protocolairement lié par des coutumes empruntées à l'ancien royaume khmêr. Il semblait alors que toute cette majesté royale s'oubliait au Cambodge, et qu'elle se reconstituait au Siam. Phra Narèt, vainqueur de Xieng-May et de Lovék, des Laotiens et des Khmêrs, est considéré par les Siamois comme un de leurs plus grands rois, parce qu'il commença la construction des quelques chedeys ou stupas que la ville contenait et parce qu'il donna, disent-ils, des règlements aux mandarins, fixa leur rang et détermina les insignes auxquels ils avaient droit, revisa le protocole des ambassadeurs, celui des audiences royales que le roi donnait du haut d'une loggia intérieure par une fenêtre très élevée et très étroite où il ne paraissait que quelques instants. C'était le protocole de la décadence khmêre, de l'époque où le roi, ayant peur d'être assassiné, ne sortait jamais sans sa cuirasse de fer, entouré d'une garde nombreuse et hors de la portée d'une arbalète. Ce n'était certes pas le protocole des grands varmans qui nous est révélé par les bas-reliefs du Bannyong et d'Angkor Véath, le protocole des rois guerriers qui ne craignaient pas de se montrer au peuple et dont la majesté devait être grande et magnifique, mais publique et, je dirai, populaire.

Il est certain que les Siamois eurent, au xvii^e siècle, des succès considérables et que leur puissance s'étendit, s'affirma et s'imposa. Cependant phra Narèt quand il monta sur le trône en 1558 était encore vassal du Pégou dont l'un des rois avait pris Ayuthyéa. Ayant par la suite vaincu ses ennemis du nord et du sud, les Laotiens et les Cambodgiens, il rêva de réduire les Pégouans qu'il avait déjà battus plusieurs fois mais qui prétendaient demeurer suzerains du Siam. D'abord il s'empara de Martaban qui était à eux et sur la route du littoral, puis il gagna Hangsavady, leur ancienne capitale murée, et se mit en route pour Ava, alors résidence royale. Il mourut en chemin et son fils, Ekka-tossaroth, rappela les troupes, régna six ans et périt assassiné en suite d'une conjuration qui porta son oncle, frère de

son père, au trône. Ce roi fut lui-même assassiné par un haut mandarin qui fut porté au pouvoir sous le nom de chau Prasath-thong.

On voit que les mœurs politiques ne valaient pas mieux au Siam que celles qu'on trouvait au Cambodge à la même époque, et que l'assassinat, le guet-apens, étaient considérés comme un procédé de lutte habituel qui ne déshonorait pas les princes et les grands. Il semble que le peuple et les mandarins, dans les deux pays, considéraient un peu la guerre entre deux prétendants comme une guerre privée qui ne les intéressait pas, que c'étaient jeux de prince, et qu'ils n'avaient qu'à acclamer celui qui triomphait de son adversaire, quelle que fût la moralité des moyens employés. Mais il semble qu'au Cambodge, pays de traditions plus pures se perdant dans la nuit des temps, le peuple était plus attaché à sa famille royale que les Siamois et les Annamites aux leurs, et que, — s'il laissait des gens se disputer le « suprême parasol », le trône, la « jouissance des biens royaux » c'est-à-dire le pouvoir et les bénéfices qu'il confère, — il voulait que ces gens fussent princes et de la famille royale. C'est ce qui explique que malgré tous les troubles, toutes les guerres civiles qui ont désolé et ruiné le royaume du Cambodge, la même famille est demeurée sur le trône à la tête du peuple cambodgien, alors que le Siam et l'Annam ont plusieurs fois changé de dynastie. Est-ce pour cela que les Annamites et les Siamois, jusqu'à notre arrivée en Indochine, plus attachés à la terre, avaient agrandi leur empire alors que les Cambodgiens, plus attachés à leur famille royale, le voyaient constamment diminuer ?

Quoi qu'il en soit, ce changement de dynastie au Siam est le premier des temps historiques ; il ne devait pas être le dernier.

A chau Prasath-thong, succéda son fils aîné, le chauhva Xay que son frère phra Noray et son oncle, frère de son père, firent assassiner. Cet oncle, *Suthamm-raza*, lui succéda et fut tué par *Phra-Noray* qui monta sur le trône en 1656 et fit mourir ses deux frères qui conspiraient contre lui.

Le nouveau roi de Siam reprit le projet de phra Narèt et fut mettre le siège devant Ava. N'ayant pu se rendre maître de cette capitale, il attaqua et prit Xieng-May que l'un de ses prédécesseurs, phra Narèt, on l'a vu plus haut, avait prise aux Laotiens

et dont le roi d'Ava s'était emparé. Il l'annexa définitivement au royaume du Siam.

Ce roi phra Noray était un homme à l'esprit ouvert, sans préjugés religieux. Il reçut bien les Européens qui vinrent dans ses Etats, s'attacha un aventurier grec d'origine, qui s'était frotté aux Anglais avec lesquels il avait servi longtemps, et se montra favorable aux missionnaires catholiques, leur donna la liberté de conscience qu'ils combattaient en France, leur construisit des temples et demanda l'alliance de la France. Louis XIV, sciemment trompé par les missionnaires français, par l'évêque du Siam, envoya, en ambassade à Ayuthyëa, six pères jésuites, persuadé que le roi n'attendait que leur arrivée pour se convertir au catholicisme et renoncer à la vieille religion bouddhique. Phra Noray se déclara très heureux, très fier d'avoir obtenu l'alliance de celui que les ambassadeurs et Constantin Faulcon, l'évêque et les jésuites, jouant avec le surnom de roi Soleil qu'on donnait en Europe, surtout en France, à Louis XIV, nommaient le « mâha-râjâdhirraja Saurya » ; il donna le territoire de Bângkok à la France, accepta quelques centaines d'hommes, un général français et garda sa religion, ses mœurs, sa cour de femmes, ses concubines nombreuses et fit tout ce qu'il pouvait pour développer le commerce dans ses Etats, pour civiliser ses sujets et pour les pousser au défrichement, au travail et à l'étude, mais rien pour leur donner l'exemple d'un changement de religion.

Ses efforts furent mal compris, point soutenus par un mandarinat hostile, qui jalousait la puissance que Constantin Faulcon avait acquise, l'influence que les étrangers avaient sur le monarque et qui redoutait de voir apporter des changements à un état de choses où il trouvait à servir ses affaires. Les dignitaires conspirèrent contre Constantin Faulcon et le tuèrent quelques jours avant que le roi, pris de terreur et abandonné, mourût de la maladie qui le minait depuis quelque temps.

La dynastie fut de nouveau changée, et l'un des assassins de Faulcon, ancien ambassadeur en France, monta sur le trône en 1688. Le roi *phra Phel-raza* s'attacha à tout ruiner de l'œuvre civilisatrice de son prédécesseur. Son complice, *chao Dua*, lui succéda en 1697, et le fils de celui-ci monta sur le trône en 1706.

Nous avons vu plus haut les Siamois intervenir à cette époque au Cambodge et en chasser les Annamites.

Des troubles s'élevèrent encore au Siam à la mort de ce roi usurpateur et ces troubles durèrent une vingtaine d'années. La dynastie fut encore changée une fois, et le Siam se trouva une proie facile à prendre lorsque le roi des Birmans, Alaungprâ (1), qui venait de renverser la puissance pégouane et de réunir tout le pays que nous nommons Birmanie sous son autorité, vint assiéger Ayuthyéa. Cette capitale ne fut pas prise, parce que le roi birman mortellement malade fut obligé de lever le siège, mais, quelques années plus tard, elle tomba à la suite d'un siège de deux ans entre les mains d'un nouveau roi d'Ava qui, après l'avoir pillée, la réduisit en cendres. C'était la seconde fois que la ville était prise ; elle avait déjà succombé en 1555 devant les Pégouans et elle avait été, à d'autres époques, plusieurs fois assiégée par ses ennemis, mais en vain, une fois ou deux fois par les Cambodgiens en 1557 et en 1560.

Cette résidence royale était trop près des Birmans, que les Siamois redoutaient déjà au temps de leur roi phra Uthong, vers 1350, ce qui les avait portés à la descendre de Sukhotey à Ayuthyéa, et se trouvait trop éloignée de la mer pour s'ouvrir au commerce. D'autre part le pays de Bângkok, concédé aux Français en 1685, s'étant lentement colmaté, était devenu habitable, n'était plus aussi fiévreux, aussi redouté que par le passé. Il s'indiquait pour être la capitale de l'avenir.

Aussi quand le métis-chinois cantonnais phiaya Tak (ou ponhéa Tak) ramassa, dans les débris du royaume où il était tombé, le sceptre du roi siamois et se fut fait roi, c'est à Bângkok que cet usurpateur, avec son esprit pratique de Chinois habile aux choses du commerce, établit sa résidence et la capitale du royaume reconquis par lui sur les Birmans, nettoyé des bandes ennemies et des pirates indigènes qui le ravageaient. Alors que Merguy et Ténaserim demeuraient au pouvoir des Birmans (2), et que le

(1) Le plus souvent mais fautivement écrit *Alomphra* par les Européens. Cet usurpateur, fondateur de la dernière monarchie birmane, était né à Mozzobo, à environ quatre-vingts kilomètres d'Ava.

(2) Il avait bien l'intention de les leur reprendre, mais la guerre du Cambodge le détourna de ce but. Il trouva cependant le temps de

Siam perdait avec ces deux villes les deux ports qu'il avait sur la mer du Bengale, sur l'Inde, et par conséquent sur le monde, il était d'un grand sens pratique de lui en donner un qui fût sa capitale et qui s'ouvrit sur le golfe de Siam. Bāngkok n'a point eu à souffrir de cette proximité de la mer et le Siam lui doit très certainement son développement matériel et la pensée qu'ont eue ses deux derniers rois d'ouvrir lentement le pays à la civilisation et de travailler sans relâche comme sans hâte à sa transformation.

On a vu plus haut avec quelle hauteur le roi des Cambodgiens, préah Noreay-réachéa (Outey), repoussa les avances de phiaya Tak et refusa de reconnaître pour roi du Siam un roturier métis d'un Chinois et d'une esclave siamoise, et la guerre qui suivit cette réponse. Cette guerre ne prit fin que par la mort de phiaya Tak qui, grisé d'être parvenu au trône, très ami des pauvres auxquels il faisait l'aumône, dont il s'efforçait d'amoindrir les souffrances, mais très sévère avec les riches et les mandarins, devint violent et fut détrôné, assassiné avec toute sa famille et remplacé par un de ses ministres (1).

Ce nouvel usurpateur, *phra Phuti*, est le fondateur de la dynastie qui règne actuellement au Siam. C'est sous son règne et sous celui de son fils *Phen din-khlang* et de son petit-fils *Prasath-thong* (encore un usurpateur) que le Siam intervint si fort dans les affaires du Cambodge, que la guerre s'alluma entre les Siamois et les Annamites et que le Cambodge, même après avoir subi l'administration des Yuons, le gouvernement d'une reine khmère nommée par eux, avoir vu l'un de ses rois et ses mandarins porter la robe et la chevelure à la mode annamite, se trouva, en 1842, gouverné par un roi cambodgien prince héritier légitime et direct de ses rois.

reprendre aux Birmans Phitsanulok, Xieng-May au nord et Ligor au sud-ouest.

(1) Cette version est l'officielle, mais il demeure au Siam une tradition bien différente. Elle nie les violences de phiaya Tak, encore plus sa folie, et affirme que les mandarins, les riches redoutaient sa justice et l'amour qu'il montrait pour les petites gens. S'il en a été ainsi, phiaya Tak aurait été détrôné et tué par ceux qui craignaient des réformes, de perdre leurs privilèges et un régime nouveau moins favorable à leurs intérêts.

Le premier de ces rois siamois, ayant soutenu Angk-Èng et chargé Bèn de le rétablir sur son trône, s'annexa les provinces de Battâmbâng, Angkor, Sisophon, Mongkol-borey.

Le dernier, Prasath-thong, avait un général habile et valeureux. Il l'envoya prendre Vieng-Chant qui refusait de reconnaître la suzeraineté des Siamois (1828). Phiaya Tak avait déjà pris cette ville en 1777 et en avait rapporté le Bouddha d'émeraude, dit Préah kèv-morodak, mais il ne l'avait ni ruinée, ni dépeuplée ; il l'avait seulement démantelée. Prasath-thong s'annexa les provinces de Tonlé-Repou, de Melou-prey et rêvait de s'emparer de Kômpong-svay et de Pôthisah lorsqu'il mourut.

Son frère, plus jeune mais fils d'une reine, qu'il avait écarté du trône et qu'il avait essayé d'en faire écarter encore au bénéfice de son fils à lui, lui succéda sous le nom de *Phra Paramander Moha Mongkut*. Ce prince, qui avait été religieux pendant plus de vingt-cinq ans, était un lettré, un homme à l'esprit droit, honnête, curieux des choses de l'Europe et désireux de grandir sinon son peuple du moins son gouvernement à la hauteur de ceux de l'Occident. Il ouvrit son royaume aux étrangers de toute race et prépara le glorieux règne de son fils, le roi Chula-long-korn qui lui succéda le 1^{er} octobre 1868 (1).

Ce roi est certainement le plus intelligent homme de sa race. Descendant d'une famille siamoise, ayant reçu une grande quantité de sang chinois, il a fait et fait encore tout ce qu'un roi peut faire, au sein d'un peuple vraiment en retard, pour lui faire aimer le travail, lui faire désirer le mieux, le galvaniser et lui donner la volonté d'être une véritable nation. Il a très habilement manœuvré entre la France et l'Angleterre qui sont ses voisines, sut leur résister à propos et sut, ce qui est plus difficile, leur céder à l'heure où il fallait céder, pour affermir son autorité, resserrer les provinces autour de la capitale, concentrer ses forces nationales pour se faire respecter de ses peuples, de sa famille, ce qui n'est pas la plus simple affaire, et des étrangers qu'il a su obliger au respect. Aujourd'hui, Chula-long-Korn n'a plus rien à craindre de personne parce qu'il sait gouverner et parce qu'il a pris dans le monde une place qui est deve-

(1) Ce roi est décédé le 23 octobre 1910. Son fils lui a succédé sans qu'il se produisit la moindre opposition, sous le nom de Paramindr mâha vajiravudh. Il est né à Bangkok le 1^{er} janvier 1881.

nue sérieuse. La force du Siam réside aujourd'hui dans la rivalité des nations française et anglaise. Il est comme un Etat tampon entre deux peuples rivaux qui ne permettront pas à l'un d'eux de l'absorber et qui, l'un indépendamment de l'autre, et parfois les deux ensemble, lui garantissent de fait son existence. Le Siam se trouve entre les possessions anglaises et les possessions françaises comme se trouvait autrefois le Cambodge entre la Cochinchine méridionale et les possessions siamoises aux ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles, avec cette différence essentielle toutefois que ni la France ni l'Angleterre, si ambitieuses qu'elles soient, ne travaillent en vue de se l'annexer ou de le partager, et que toutes deux sont désireuses de le voir durer entre elles.

En 1867, le Siam a renoncé au protectorat qu'il exerçait, à la suzeraineté qu'il prétendait avoir sur le Cambodge ; — en 1893, après s'être vu chasser par nous de tous les postes qu'il avait créés au Laos sur la rive gauche du Mékong et avoir vu nos vaisseaux de guerre franchir la barre, remonter le Ménam sous le feu de ses forts (14 juillet 1893), et nos canons menacer son palais royal, il a renoncé par traité à la rive gauche du Mékong d'où nous l'avions chassé et nous a remis Chantaboun en garantie de sa parole ; — il a renoncé en 1904 aux provinces de Mèlounprey et de Tonlé-Repou sur la rive droite du Mékong, au nord du Cambodge, aux provinces de Kong et de Krat sur le littoral du golfe de Siam, quatre provinces qu'il n'avait aucun droit de gouverner ; — en 1907, il a renoncé aux provinces de Battambang, de Sisophon, de Siem-réap, Mangkor-borey, au royaume de Basak, reconnu que notre frontière au nord-est était la ligne de crête du mont Dânggrék et, dans le fleuve supérieur, il a rendu au roi de Luong-phrâh-Bàng sur la rive droite un territoire que ce roi revendiquait ; il a ainsi mis fin à des difficultés qui ne cessaient de se produire et qui ne se réglaient jamais. Ce faisant, le roi de Siam a cédé à des nécessités qu'il ne pouvait pas tourner, mais ces diverses cessions à la France ont été faites en échange de notre renoncement à certains droits de juridiction que nous avions gardés sur nos sujets ou sur les asiatiques étrangers qui prétendaient avoir été inscrits dans nos possessions et qui figuraient sur les contrôles de nos consulats de Siam. La France a, en outre, rendu au Siam Chantaboun que nous occupions

depuis onze ans, Krat où nous avons un résident depuis trois ans, une petite partie du territoire de Luâng-phrâh-Bâng que le roi de ce pays administrait depuis de nombreuses années. Le roi de Siam entraînait ainsi dans la carrière des peuples civilisés, des peuples qui se gouvernent, dont la juridiction est acceptée par les autres nations civilisées, dont l'autorité politique et judiciaire s'étend et s'impose, et la race thaye, en se concentrant, a acquis les moyens de se livrer sur le pays qu'elle occupe à une besogne plus intensive et ceux de porter les bienfaits de son gouvernement aux extrémités moins éloignées de son empire.

Au cours de la même période de temps, le roi de Siam, qui n'avait jamais pu gouverner les Etats-Shans, qui avait toujours lutté pour les obliger à lui rendre hommage et pour leur faire accepter sa suzeraineté sous prétexte qu'ils étaient de race siamoise et que leur nom était le mot Siam mal prononcé, le roi de Siam, renonçait aux Etats-Shans que l'Angleterre, — ayant conquis la Birmanie supérieure en 1885 après s'être établie dans la Birmanie maritime ou inférieure en 1828, — désirait, afin de s'ouvrir sur la Chine une porte qui paraît, jusqu'à présent, vouloir rester fermée. Le Siam a renoncé à la suzeraineté qu'il prétendait imposer aux Etats méridionaux de la presqu'île de Malacca où, incontestablement, il a porté ses armes au ^{xiv}^e siècle, quand le Cambodge a cessé d'être en état d'y commander, et il a laissé les Anglais, établis à Singapour, s'annexer lentement quelques Etats Malais, — le Tringannu, le Kélantan, le Raman, le Kédak et le Sam-Sam, — soit en les occupant, soit en y mettant des résidents, soit en les confédérant sous la protection de l'Angleterre. A lire ce qui précède, on est porté à croire à beaucoup de renoncements, en fait, tous ces Etats n'ont jamais été sérieusement tributaires du Siam et avaient déjà depuis longtemps échappé à son hégémonie ; ils ne le reconnaissaient plus comme un centre d'action, de rayonnement qui attire et qui retient. Singapour attirait plus et mieux, plus effectivement que Bâنگkok, et les Anglais paraissaient à ces peuples qui n'apprécient guère que la force, plus puissants, plus forts que les Siamois, donc plus à craindre et plus à ménager.

Depuis que ceci est écrit, les Anglais ont obtenu au travers du territoire de l'ouest, une bande de terre allant du sud au

nord, plus ou moins en bordure du littoral oriental de la mer de Bengale, afin d'y construire une voie ferrée qui, partant de Singapour, aboutira à Rangoun. C'est la dernière cession que le Siam fait à l'Angleterre, mais quelles que soient à l'exécution les exigences des Anglais, il sera bien obligé de les consentir, d'abord parce qu'il n'a pas la force de les refuser et aussi parce que cette voie est très séduisante et, par conséquent, s'impose aussi bien aux Siamois qu'aux Anglais.

3. — La Chine.

La Chine avait renversé en 1366 la dynastie moghole des Yuens, fondée en 1260 par Koubilaï-khan, petit-fils de Gengis. Une nouvelle dynastie, celle des Miengs ou Mings, dite nationale parce qu'elle était d'origine chinoise, lui avait succédé. Du fait que les Moghols ne gouvernaient plus la Chine mais tenaient encore toutes les routes, l'Empire se trouva isolé. Les chrétientés disparurent des provinces de l'est et les progrès des mahométans ruinèrent celles de l'ouest.

La capitale avait été Nanking de 1368 à 1411 ; elle était Péking depuis lors et, moins d'un siècle après avoir expulsé les Tatares-Monghols, le gouvernement qui y siégeait était incapable de gouverner un aussi vaste empire que l'empire chinois. Bien que harcelés au nord par les Tatares qu'ils avaient chassés et qui voulaient revenir, et bien qu'attaqués au sud par les Annamites que les Tatares, quand ils gouvernaient, avaient su dominer, les empereurs de la dynastie nationale laissaient le pouvoir tomber entre les mains des eunuques et ne savaient ni commander, ni choisir les hommes qu'il fallait pour commander à leur place.

Ils avaient repoussé les Tatares qui avaient envahi l'empire en 1550, mais, alors que ceux-ci s'étaient unis en 1618 sous un seul chef, ils avaient été battus et n'avaient pu, dix ans plus tard, empêcher les Mandchous de s'emparer de Liao-toung, leur capitale, et d'imposer aux Chinois la longue natte de cheveux tressés et le rasage des cheveux autour de la tête qui étaient alors une mode tatare (1). Ils n'avaient pu accorder soit aux

(1) Les Chinois portaient alors les cheveux comme les Annamites, les Cambodgiens, les Siamois et tous les sauvages de l'Indo-Chine au ^{xvii}^e siècle.

rois annamites de la dynastie des Lês, soit à leurs compétiteurs, les Macs, les secours qu'ils avaient les uns et les autres demandés, ni pu intervenir soit contre les *chuas* ou seigneurs du Tonkin qui gouvernaient leurs rois, soit contre les seigneurs de la Cochinchine qui, sans déclarer leur intention de rompre avec le roi, étaient parvenus à se rendre indépendants de lui. La dynastie des Mings avait trop à faire en Chine, avec les bandes de rebelles qui se formaient contre elle à chaque instant, pour songer à intervenir à l'étranger et sur les confins de l'Empire, et même pour pouvoir concentrer ses forces et les opposer aux Tatares, qui, comme un flot impétueux, venaient toujours battre la grande muraille.

En 1643, alors que le roi Angk-Chant régnant au Cambodge, se convertissait à la religion des Malais et des Chams mahométans, alors qu'en Annam la rupture se faisait entre le Tonkin et la Cochinchine, Pékin tombait aux mains d'un eunuque chef de bande après trois jours de résistance, et le seizième et dernier empereur de la dynastie des Mings se pendait de désespoir.

Alors un général chinois de l'armée des Mings, qui ne voulait pas se rallier à cet eunuque bien qu'il fût chinois, fit appel aux Tatares-Mandchous (c'est-à-dire aux Tatares de l'occident) et leur livra la Chine. Ces barbares portèrent au trône le fils de leur chef qui venait de mourir et lui donnèrent le nom de Chuen-tchi (1644).

Ce nouvel empereur déclara la guerre aux provinces du sud de l'Empire qui refusaient de le reconnaître, et tenaient encore pour les Mings, et réduisit celles de Tche-kiang, Fou-Kien, puis s'empara de Kouang-toung (Canton). Tai-ouan (Formose) qui était aux Hollandais depuis le traité du 19 février 1621 (1) leur avait été prise par un partisan des Mings devenu pirate, Koxinga. L'empereur Kang-hi s'apprêtait à lui faire la guerre quand Koxinga devint fou et mourut le 2 juillet 1662. Son fils, Tchengk-king, le remplaça, résista aux Hollandais auxquels son père avait pris les forts de Zelandia et de Fayovan et qui voulaient les lui reprendre, puis continua la lutte contre les Tatares jusqu'en

(1) Ils avaient obtenu Formose des Chinois en échange des Pong-hou ou Pescadores qu'ils occupaient depuis plusieurs années.

1681. Le fils et successeur de Tcheng-king fit sa soumission à l'empereur tatar deux ans plus tard.

Entre temps, un Chinois mécontent, — l'un de ceux qui s'étaient des premiers ralliés aux Tatares et qui gouvernait le Yun-nan et le Se-tchouen en prince feudataire, — leva l'étendard de la révolte, alors qu'un descendant de Gengis-khan apparaissait aux frontières et que Koxinga ravageait les côtes du sud. Il fut vaincu et mourut désespéré.

Les Eleuths, ou Moghols occidentaux, dominaient au nord de la Chine dont ils étaient séparés par un peuple nommé les Kolkhas. Ils attaquèrent ce peuple afin d'atteindre la Chine. L'empereur Kang-hi envoya une armée au secours des Kolkhas au moment où ceux-ci allaient être vaincus, et les Mandchous, battus en 1690, le furent encore en 1696. La Chine fut ainsi sauvée d'une nouvelle invasion de barbares.

Beaucoup plus tard, les Chinois firent, on ne sait pourquoi, la guerre à la Birmanie que le Birman Alaungprâ venait de conquérir sur les Pégouans et qu'il gouvernait avec une certaine habileté, surtout avec une grande énergie et pas beaucoup de scrupules. Ils y pénétrèrent quatre fois de 1765 à 1769 et chaque fois ils furent vaincus et obligés de battre en retraite. Alors la Chine renonça à ses projets d'annexion ou de suzeraineté et signa le traité de commerce et de paix du 13 décembre 1769 qui, définitivement, limitait ses ambitions de ce côté. On raconte que dans cette armée birmane, qui était encore grisée par les victoires remportées sur les Pégouans, par les défaites infligées à une race qui avait si longtemps opprimé le peuple birman, il y avait des canonniers français venus de l'Inde et surtout des aventuriers, des déserteurs portugais qui, n'ayant rien à perdre, alors que leur empire en extrême orient s'était écroulé, se louaient à tout prince qui consentait à les bien payer.

La Chine ainsi occupée n'avait point assez de loisirs pour s'occuper de l'Annam, sa voisine, qui, d'ailleurs, paraissait de moins en moins lui offrir des occasions d'intervention. D'autre part, l'arrivée des Européens dans les mers du Bengale, de Malacca, du Siam, du Sud, de Chine et du Japon, des Européens qui s'étaient emparés de presque tout le commerce maritime de l'extrême orient, qui avaient partout établi des comptoirs et

n'hésitaient pas à attaquer les jonques chinoises concurrentes, et qui, souvent, pirataient sur les côtes où ils abordaient et sur mer, ... l'arrivée des Européens et aussi la formation des flottilles de pirates anciens partisans des Mings, qui tenaient la mer, avaient rendu les Chinois moins hardis. Leurs jonques de commerce n'étaient plus aussi nombreuses et aussi aventureuses que par le passé ; elles s'éloignaient moins des côtes de la Chine que sous la dynastie nationale des Mings et surtout la dynastie moghole. Les empereurs tatares-mandchous n'avaient plus et ne pouvaient plus envoyer leurs ordres aux rois des autres nations, leur interdire la guerre, leur ordonner de faire la paix comme Koubilaï l'avait fait en 1288, quand il ordonna au roi de Siam de mettre bas les armes, quand, plus tard, il intervint entre le Champa et le Tonkin ; ils n'avaient plus le pouvoir de venger une injure faite en Malaisie à leurs nationaux comme Koubilaï l'avait fait à Java en 1293 ; ils n'avaient plus le pouvoir d'envoyer au Cambodge des ambassadeurs pour y réclamer des fugitifs chinois, des matelots déserteurs comme cela avait eu lieu en 1295..... D'ailleurs, ils n'envoyaient plus guère, si ce n'est au Tonkin et en Cochinchine (Annam), des hauts dignitaires porter le cachet, la robe et le brevet d'investiture aux rois nouvellement proclamés.

La chute de la dynastie moghole en 1368 qui avait dégénéré et qui n'avait plus pour durer que la force acquise, n'avait pas servi la Chine à l'extérieur. L'arrivée des Européens n'avait pas peu contribué à la disparition de son autorité morale sur des peuples moins civilisés qu'elle, parce que ces peuples, habitués à considérer les Chinois comme des hommes supérieurs, se trouvant en présence des Européens, reconnurent qu'il y avait des hommes de race blanche qui étaient bien supérieurs aux hommes de race jaune. La Chine perdit d'autant plus vite l'hégémonie qu'elle exerçait sur toutes les nations où ses jonques abordaient qu'elle devenait plus impuissante, moins agissante et fermait davantage, par crainte de ne pouvoir leur résister, ses ports de commerce aux navigateurs étrangers, c'est-à-dire aux Européens et, par une conséquence naturelle de cette défense, aux peuples asiatiques voisins. Bientôt, on ne la connut plus dans les pays d'extrême orient que par ses proscrits qui,

— après avoir ravagé les côtes, parcouru les mers et piraté les vaisseaux de commerce, — avaient fini par s'établir en Annam, au Cambodge, au Siam, et dans l'Insulinde où ils devinrent si nombreux qu'ils faillirent un jour s'emparer de la ville de Batavia. Les Haïnanais qui, en étant de braves commerçants, étaient aussi pirates hardis, rappelaient souvent aux navigateurs qu'il y avait encore des Chinois et des jonques chinoises armées de canons et de nombreux fusils de guerre. Ces jonques de pirates, soi-disant montées par des partisans des Mings, qui prétendaient ne pas vouloir se soumettre à la dynastie mandchoue, ou montées par des Haïnanais étaient encore si nombreuses en 1860, avant l'arrivée des vapeurs européens, que les routes de Singapour au Siam, à Saigon, à Macao et au Tonkin n'étaient rien moins que sûres et que les récits de voyage de cette époque parlent à chaque instant d'attentats nombreux et de massacres. Il y avait partout des îles des Larrons, des îles des Pirates, des îles des Voleurs marquées sur les cartes et désignées dans les routiers comme servant de refuges aux corsaires chinois.

Si, par ses pirates et ses voleurs, la Chine hors de chez elle n'existait presque plus au ^{xviii}^e siècle et dès le commencement du ^{xiv}^e pour les autres nations d'extrême orient et pour les Européens, c'est qu'elle s'était presque complètement et volontairement fermée au monde, tant elle craignait les Européens, leurs intrigues, leur hardiesse. Elle avait donné en 1553 l'île de Macao en concession aux Portugais qui y étaient établis depuis 1537 et accepté des missionnaires jésuites à Nanking dès 1583 mais elle les avait expulsés plus tard parce qu'ils paraissaient avoir, avec leurs chrétiens, pris parti pour ses adversaires contre lui que son père avait choisi pour successeur. Il n'avait autorisé le séjour à Péking que de deux ou trois jésuites adonnés aux sciences et principalement à l'astronomie. Peu à peu, la Chine s'était ainsi rouverte aux Européens et le gouvernement chinois avait autorisé les Anglais et les Français à créer des comptoirs permanents à Canton (vers 1788), mais l'empereur ne parvenait pas à obtenir de ses gouverneurs et, ceux-ci, de leurs subordonnés, la punition des gens qui molestaient nos nationaux et ceux de l'Angleterre. Les mauvais traitements provenaient moins de la population qui trouvait

son profit à la présence des étrangers, que des lettrés, des mandarins qui redoutaient que nos mœurs, nos procédés, notre civilisation vinssent influencer l'état de choses ancien dont ils vivaient et que, par pur attachement pour les choses du passé et par respect filial, disaient-ils, ils voulaient maintenir tel que l'avaient transmis les ancêtres. En fait, sachant ce que les Européens avaient fait en extrême orient, et aux Indes, ils redoutaient non sans raison de voir les diables d'occident s'emparer de la Chine. Les commerçants chinois, point lettrés mais sachant cependant pour la plupart lire et écrire, étaient moins conservateurs et se montraient assez favorables aux étrangers pour obliger les mandarins et leur séquelle de lettrés à tenir compte de l'opinion publique qui, déjà, leur était favorable, quoi qu'en aient dit les esprits superficiels ou aveuglés. Une certaine lutte intestine, souterraine, s'engagea entre les conservateurs, les mandarins, les lettrés d'une part et d'autre part les partisans, oh ! très peu hardis, de la Chine ouverte. Les conservateurs l'emportèrent et, profitant de quelques imprudences commises par les missions catholiques vers 1815, ils obtinrent l'expulsion de tous les missionnaires. La Cour résistait un peu aux plus conservateurs qu'elle parce qu'elle redoutait les Européens et craignait de les voir intervenir pour protéger leurs nationaux ; elle fit une exception pour les missionnaires de Pé-king mais, en 1828, voyant que la France, protectrice reconnue des missions étrangères ne protestait pas, elle céda aux conservateurs et les expulsa. En 1834, elle refusa de renouveler le traité de commerce qui avait créé un monopole au profit de la Compagnie anglaise des Indes orientales, et l'Angleterre, qui ne craignait rien tant que de voir les autres nations commercer avec la Chine, profitant de ce que le vice-roi de Canton avait fait saisir et brûler 24.000 caisses d'opium d'une valeur de 50 millions de francs qu'un de leurs compatriotes voulait faire entrer frauduleusement, l'Angleterre déclara la guerre à la Chine. C'est ce qu'on a appelé la *guerre de l'opium*.

Les Chinois furent vaincus et obligés, le 29 août 1842, de signer le traité de Nanking qui ouvrait au commerce étranger les ports de Shang-hay, Ning-po, Fou-tchéou et Amoy, et qui cédait l'île de Hong-kong en toute propriété à l'Angleterre. La France

et les Etats-Unis, mécontents de voir la Chine s'ouvrir pour la seule Angleterre, intervinrent à leur tour et obtinrent des traités particuliers. Celui signé avec la France portait malencontreusement que la Chine resterait ouverte à la prédication non seulement catholique mais chrétienne.

Les ennemis de la dynastie qui, pourtant, étaient favorables aux étrangers et désiraient ouvrir la Chine au commerce mondial, profitèrent de cette défaite de la monarchie mandchoue pour redoubler leurs attaques contre le Taï-tsing et pour agiter les foules au nom de la dynastie nationale des Mings dont, disaient-ils, il existait encore des descendants. Les sociétés secrètes qui sont nombreuses dans le sud de la Chine et qui, déjà, avaient des Sociétés filiales en Insulinde et en Indochine, se mirent en mouvement et bientôt une insurrection éclata dans les provinces du sud-ouest, celle des tai-pings qui, pour bien marquer qu'ils étaient les ennemis de la dynastie mandchoue laquelle avait imposé la tresse et le rasage des cheveux au-dessus du front et sous la nuque, portaient tous leurs cheveux et ne les tressaient plus. Ils battirent d'abord les armées impériales dans toutes les rencontres, s'emparèrent de toutes les villes qu'ils attaquèrent, furent acclamés partout et s'emparèrent de Nanking, l'ancienne capitale, le 19 février 1853.

La dynastie mandchoue était sur le point de croûler lorsque, profitant de l'embarras où était la Cour, de l'anarchie qui régnait, de la fermentation des esprits, les lettrés et les mandarins, cédant à la haine qu'ils avaient pour les étrangers et désobéissant aux ordres reçus, se laissèrent entraîner aux violences d'autrefois. Le meurtre d'un missionnaire catholique en 1856 et l'arrestation, à Canton, de matelots chinois engagés à bord d'un bateau indigène battant pavillon anglais, firent éclater la guerre entre la France et l'Angleterre d'une part et la Chine d'autre part. La campagne dura quelques mois, les alliés s'avancèrent jusqu'à Péking et les Chinois furent de nouveau vaincus et obligés de signer un traité de paix en juin 1858. L'année suivante, la guerre éclata de nouveau, parce que les Chinois ne voulaient pas échanger les ratifications du traité de juin 1858, et Péking fut pris en 1860, le palais d'hiver fut pillé, et les drapeaux français et anglais, *qui représentaient la civilisation*, furent hissés sur la capitale de l'empire chinois.

C'est en revenant de la première expédition de Chine que nos troupes, avec un appoint espagnol venu de Manille, canonnèrent Tourane et prirent Saigon, et qu'au retour de la seconde, ils prirent les trois provinces orientales de la Cochinchine dont la France n'aurait pas voulu entreprendre la conquête, puis l'occupation, si elle n'avait pas eu à venger les missionnaires catholiques, et si elle n'avait eu des troupes et une escadre dans les mers de la Chine.

Ces nouvelles défaites infligées, par les « barbares d'occident » à la monarchie mandchoue déjà vaincue par les rebelles, soulevèrent l'opinion publique contre le gouvernement, et la campagne de désaffection menée contre la dynastie devint furieuse. L'armée des tai-pings se trouva augmentée de partisans nombreux des Mings, de soldats chinois levés à la hâte pour la guerre et licenciés à la paix parce qu'on ne pouvait plus les payer (1), et la politique des mécontents se trouva renforcée de toute la lâcheté des populations, des mandarins qui, n'ayant plus confiance dans les deux impératrices qui s'étaient emparées du pouvoir, trahissaient la cause qu'ils servaient hier ou cessaient de la servir, bien qu'ils demeurassent dans leurs fonctions. Ning-po tomba au pouvoir des tai-pings le 9 décembre 1861 et ceux-ci, conseillés par un traître, mettaient, en janvier 1862, le siège devant Shang-haï, le port d'échange où les Anglais et les Français se livraient au commerce avec les Chinois de la région. C'était s'attaquer aux Européens qui avaient observé la plus grande neutralité et qui, en somme, avaient de fait été les auxiliaires involontaires des tai-pings, déjà maîtres d'une partie de l'Empire, en faisant la guerre à la Chine demeurée fidèle à l'empereur qu'ils combattaient. Mais alors, les tai-pings, quoiqu'au fond partisans de l'ouverture de la Chine, voulaient, en battant les étrangers établis dans le sud, démontrer qu'ils étaient seuls capables de les vaincre et de défendre l'indépendance du pays. Les Français et les Anglais relevèrent le gant qu'on leur jetait si maladroitement et les tai-pings, habitués à ne combattre que des Chinois, à ne livrer que des batailles où ne périssaient jamais cent guerriers, furent vaincus à leur tour comme les armées impériales

(1) Leurs armées comptèrent jusqu'à 100.000 hommes.

l'avaient été. Toutes les forteresses qu'ils occupaient tombèrent entre les mains des alliés et Nan-king, devenue leur capitale de l'est, fut prise en mai 1864.

La paix rétablie dans l'Empire, la paix signée avec les Européens, le gouvernement chinois, humilié d'avoir été tant de fois vaincu par les tai-pings et par les armes franco-anglaises, d'avoir été obligé de prendre des engagements avec les barbares, comme on appelait les Européens, après avoir été sauvé par eux, était bien décidé à n'en tenir qu'un certain nombre. D'autre part, quelques fautes graves commises par les missionnaires catholiques, toujours et quand même protégés par nous, surtout par leurs chrétiens qui prétendaient échapper à la juridiction chinoise, la haine des lettrés et du peuple que ceux-ci amentaient contre la France, causèrent bien des événements déplorables ; des missionnaires furent massacrés, des chrétiens furent mis en prison et des accusations terribles d'enlèvements d'enfants, de baptêmes clandestins d'enfants qu'en égorgeait ensuite furent portées devant les tribunaux et devant les enquêteurs. L'ensemble de ces choses rendait toutes nos relations difficiles. Les commerçants chinois, sans devenir les partisans des Européens, tout en conservant leurs préjugés de race, désiraient que la Chine entrât dans une voie de progrès que les lettrés ne voulaient pas ouvrir et les sociétés secrètes, qui étaient devenues beaucoup plus nombreuses depuis le soulèvement des tai-pings, dont l'influence s'étendait et s'exerçait davantage, faisaient aux Européens une guerre sourde et ne cessaient de demander leur massacre. Le gouvernement chinois, ses gouverneurs et vice-rois, avaient peine à résister aux extrémistes qui abondaient à la Cour et s'efforçaient d'apaiser les esprits, de nous donner satisfaction, sans jamais sévir contre les auteurs réels des soulèvements dont nos missionnaires et parfois les savants qui parcouraient l'Empire étaient la cause, et sans oser jamais blâmer les mandarins hostiles aux Européens.

On a vu plus haut, au cours de la notice sur l'Annam, que la Chine crut devoir intervenir entre nous et la Cour de Huê, réclamer des droits de suzeraineté alors qu'elle n'avait que des droits d'investiture bénévole bien que séculaire, et jeter sur nous ses troupes d'irréguliers et aussi ses réguliers impériaux, puis

les traités qu'elle fut obligée de signer. Pour l'amener à nous laisser les mains libres au Tonkin, à renoncer définitivement à l'hégémonie morale qu'elle exerçait, mais qu'elle prétendait effective, nous dûmes lui déclarer la guerre, prendre Formose qui lui appartenait encore, les Pescadores et couler, dans ses ports, plusieurs de ses cuirassés avec nos torpilleurs. Elle signa et tout paraissait réglé, tranquille pour longtemps lorsque les Russes obtinrent d'elle Port-Arthur et les Allemands Teng-tchéou-fou, et lorsque le Japon, voulant s'annexer la Corée, lui fit la guerre en 1893 et obtint Formose et la France Kouang-tchéou-wan. La vieille politique de résistance à l'Europe étant vaincue, la plupart des nations de race blanche obtinrent des lignes de chemins de fer à construire, c'est-à-dire la Chine à transformer.

Lorsque les *boxers* se levèrent en masse et, après avoir assassiné l'ambassadeur d'Allemagne, attaquèrent les Légations, les bloquèrent et commencèrent à en faire le siège, les nations européennes attaquées dans la personne de leurs représentants envoyèrent des troupes ; les Japonais se joignirent à ces troupes et la marche sur Péking commença. Les Légations bloquées, défendues par une centaine de marins et de soldats, étaient attaquées chaque jour, subissaient un assaut puis tout cessait, parce que les assaillants n'étaient pas d'accord et qu'au palais il y avait deux partis : l'un conservateur et violent qui voulait le massacre des Européens et courir tous les risques de cet acte qui eût entraîné une guerre de la Chine entière avec les principales nations de l'Europe, une guerre sur le littoral de la Chine et l'envahissement du pays, la chute de la monarchie mandchoue et le partage de la Chine entre la France, l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre et le Japon et probablement les Etats-Unis ; l'autre parti qui voulait qu'on traitât avec les Européens, qu'on entrât franchement dans une ère de réformes sérieuses et qu'on tint tous les engagements pris. L'impératrice grand'mère haïssait les Européens, craignait de perdre son trône et, le croyant à la merci de chacun des deux partis, se méfiait de l'un et de l'autre, hésitait, temporisait de jour en jour, puis d'heure en heure, attendant que surgît un événement qui la délivrerait. Enfin les alliés parviennent aux portes de Péking, s'en emparent sans coup férir, occupent la ville, se la partagent et la pillent. Le

palais royal ou palais d'hiver qu'occupaient les Allemands prend feu par accident et tout s'éclaire à la lueur des incendies. C'était bien tout une vieille civilisation qui s'effondrait avec le palais, avec les monuments civils, avec les temples ; c'était bien tout un monde du passé qui disparaissait à jamais, malheureusement avec les mémoires, les annales, les œuvres d'art d'un peuple qui date son histoire de 4.000 années.

L'impératrice fuyait avec sa famille et la Cour ; elle allait vers le nord croyant tout perdu, la Chine et la monarchie. Comprenant alors ses fautes, la maladresse de ses hésitations criminelles ; sa pensée s'éclairait ; elle penchait en ce moment vers le parti du progrès. Quand les alliés, qui occupaient Péking et détruisaient successivement les bandes de boxers, lui firent des propositions de paix, elle les accepta, adopta la ligne de conduite qu'on lui traçait, écouta les conseils des ministres partisans de la marche dans le sens européen.

Malheureusement, on n'attendait rien de cette vieille femme qui n'avait jamais tenu sa parole et qu'on savait cruelle. Les mécontents augmentaient et les hommes de valeur, les proscrits surtout, les gens de son entourage s'agitaient menaçants. La cruelle reine ne savait que faire et fit mal, inhabilement ce qu'il fallait. Les sociétés secrètes qui depuis la chute des Mings s'étaient formées partout, aussi bien à l'étranger, — en Insulinde, en Indochine, au Siam et en Amérique, — s'exaltèrent et les riches capitalistes chinois ramassèrent beaucoup d'argent et le mirent à la disposition des révolutionnaires qui surgissaient de plus en plus nombreux dans toutes les provinces de l'Empire. Bref, la révolution éclata et les anciens usages se trouvèrent condamnés par la mode et maudits. Les Chinois coupèrent leur tresse, s'habillèrent à l'européenne, beaucoup rompirent avec l'opium et des femmes instruites commencèrent de prendre part à la lutte avec une ardeur, une vaillance et un esprit de suite qui étonna encore plus les Chinois que les Européens. La vieille reine fut abandonnée, la République chinoise fut proclamée, et, malgré les tentatives d'anarchie qui se produisirent, les pillages par des corps d'armée non payés ou soulevés, un certain ordre de choses qui bientôt put devenir régulier commença de s'organiser.

Aujourd'hui, tout est dit. La Chine est lancée sur une nouvelle voie. Ses ambassadeurs, ses ministres, ses gouverneurs tous de la jeune génération, sont des hommes de progrès qui étudient nos sciences, renoncent aux mœurs politiques et sociales, sinon familiales, du passé, et veulent sauver la Chine en imitant le Japon. Elle a réuni son premier Parlement et malgré les dissensions qui travaillent les partis politiques qui se disputent l'opinion publique, malgré la révolution qui vient d'aboutir à la proscription de trois cents députés du parti révolutionnaire (fin octobre 1913) elle s'apprête, nous en sommes convaincus, à jouer dans le monde un rôle de premier ordre.

Alors que s'accomplissaient au XVIII^e siècle les grands événements dont nous avons parlé ci-dessus, et parce que la Chine s'ouvrait au monde et que les hommes de race blanche, ceux que les chinois n'osent plus nommer les barbares, mais qu'ils appellent encore en souriant les « diables d'occident », les Chinois sortaient de la Chine par toutes les portes ouvertes, par tous les ports et envahissaient le monde. L'Insulinde en recevait 100.000, l'Indochine 100.000 aussi, la presqu'île de Malacca 100.000 encore et au Siam ils sont 2.000.000, Chinois ou métis chinois (*louk-chin*). L'Australie, cette colonie anglaise, oubliant que la mère patrie a fait la guerre aux Chinois pour que ses portes soient ouvertes, leur ferme les siennes et l'Amérique, qui a forcé le Japon à lui ouvrir ses ports et qui a soutenu notre action en Chine, refuse les Japonais et les Chinois qui ne possèdent pas un pécule de premier établissement, ferme ses écoles à leurs enfants et menace de renouveler contre eux les émeutes et les assommages que les San-franciscains ont menés contre les jaunes, vers 1886.

De fait, les Chinois sont partout très nombreux en extrême orient, à Java, en Cochinchine, aux Philippines, au Cambodge, et le commerce de demi-gros et de détail, les deux tiers de la grande industrie, presque toute la petite et presque toute la main-d'œuvre ouvrière sont entre leurs mains. Les conquêtes que la France a faites en Indochine profitent plus à la Chine qu'à notre pays. Tout autant que les évêques à Clovis, les Chinois peuvent nous dire : « C'est pour nous que vous combattez ». De fait, sans eux, sans leurs ouvriers, nous n'aurions pu construire et meubler nos maisons en Indochine. Sans leurs petits commer-

gants qui s'établissent loin des centres où nous nous retranchons, dans des villages où ne pourraient vivre des Français, qui se contentent d'un gain très minime, qui sont des gagne-petit patients et sans besoins, nos marchandises demeureraient en grande partie dans nos magasins et le progrès, qui s'accomplit sous nos yeux, se ferait plus lentement.

Et pourtant la Chine n'exerce plus aucune hégémonie politique en extrême orient, plus aucune action directe sur les peuples ses voisins ; elle a « perdu la face » et le prestige dont elle a joui si longtemps et, sans être une quantité négligeable, — ce qu'elle n'a jamais été, quoi qu'en ait dit jadis M. Jules Ferry, — elle est moins que jamais la grande nation qui se croyait suzeraine du monde connu d'elle, qui recevait des ambassades de partout, envoyait des cachets et des brevets d'investiture aux souverains nouvellement intronisés ou sacrés, qui se disait le centre de la terre et la race supérieure par excellence. Mais elle est demeurée un empire formidable de 350 millions d'habitants répandus sur une surface qui n'est pas inférieure à 4 millions de kilomètres carrés et dont les recettes budgétaires ne sont pas inférieures à deux milliards de francs.

La Chine était certainement en décadence, mais elle a touché le fond de la descente et, maintenant, elle remonte, s'affirme et s'annonce comme devant être, dans un avenir prochain, un grand peuple dont les destinées étonneront le monde parce que, si son gouvernement est pourri, le peuple est demeuré vaillant. Elle a pour elle le nombre extraordinaire de ses habitants, ses ressources en hommes et en argent qu'elle puise dans l'énergie et l'endurance au travail de sa population et l'amour de la science et du progrès qui domine les classes dirigeantes nouvelles.

La Chine est un peuple de grand avenir, dont peut-être, hélas ! l'Europe aura à regretter l'éducation qu'elle lui a infligée.

4. — Le Japon.

Les Japonais font remonter leurs origines à plus de 3.500 années, mais leur histoire ou ce qui paraît être leur histoire vraie commence au ^{vi}e siècle avant l'ère européenne. Il semble qu'à cette époque un petit roi de l'île de Kiou-siou fit la conquête de l'ar-

chipel et finalement celle de la grande île de Nippon, dont le royaume du Japon ou Nipon et son peuple ont pris le nom. Il mourut en l'an 585 avant notre ère.

Longtemps après, une reine régente du Nippon fit la conquête de la Corée, et transporta le siège de l'empire d'Osako, qui comptait alors 700.000 habitants, à Kioto qui fut fondé à l'intérieur des terres et où ses successeurs, les mikados, devinrent longtemps après des rois fainéants qu'on adorait mais qu'on voyait peu et qui ne gouvernaient pas. Les seigneurs féodaux, ou *daïmios*, régnaient sur le pays et vivaient d'exactions et de brigandages. Le Japon périssait de leurs exactions au milieu de troubles incessants, lorsque l'un d'eux, au XII^e siècle de l'ère européenne, — à l'époque où le Cambodge vivait ses derniers jours de gloire et commençait à décroître, — leva une armée, battit les autres *daïmios* et, devenu *siegoun* maire du palais, les obligea à lui prêter serment.

Ce nouveau seigneur, qui parlait au nom de l'empereur, avait de nombreux ennemis, lorsque Koubilaï-khan, devenu empereur de Chine et qui venait de conquérir la Corée, imagina d'annexer le Japon à son empire. Le *siegoun* de cette époque, dont l'énergie fut à la hauteur des circonstances difficiles, aidé d'un typhon qui détruisit presque entièrement les 4.000 jonques qui portaient une armée mongholo-chinoise de 240.000 hommes, sauva le Japon et conquist tous les dévouements, mais alors les yeux des Japonais se détournèrent du mikado qui devint une sorte de divinité vivante, rien de plus.

Ce pouvoir étrange du *siegoun*, qui s'imposait au Japon et qui se substituait à celui des mikados, lesquels cependant demeuraient souverains, ne s'affermir pas sans des luttes terribles provoquées par les religieux des sectes diverses qui se partageaient la religiosité japonaise, et surtout par les seigneurs ou *daïmios* qui, demeurés féodaux et très riches, résistaient à un maître qu'ils ne choisissaient pas, qu'ils jalouaient, qui s'efforçait d'arrêter leurs déprédations et qui régnait comme s'il eût été le roi.

C'est alors qu'un ancien garçon d'écurie, devenu général, puis premier ministre du *siegoun*, afin de réduire les seigneurs en les occupant ailleurs, entreprit la conquête de la Corée redeve-

nue chinoise au temps de Koubilaï-khan et porta la guerre en Chine. L'armée revint vainqueur, mais les seigneurs, à leur retour au Japon, ne retrouvèrent plus ni leurs terres, ni leurs forteresses, ni leurs familles ; le seigoun avait annexé les unes, rasé les autres et retenu à sa cour et dans ses forteresses les familles à titre d'otages (fin du xvr^e siècle). Yédo devint la véritable capitale du Japon à cette époque et, depuis lors jusqu'à nos jours, le mikado ne pesa plus guère sur les affaires du pays,

Marco-Polo paraît avoir visité ce pays au xiii^e siècle, mais son récit n'était pas reconnu véridique lorsque les Portugais y abordèrent au xvr^e siècle. Fernandez Mendez-Pento nous parle, à la date de 1542, d'une visite qu'il y fit, d'une arquebuse qu'il offrit au prince d'une petite île et de la surprise qu'il éprouva, l'année suivante, en retrouvant l'île armée d'arquebuses qu'on y avait fabriquées sur le modèle de celle qu'il y avait donnée.

Les missionnaires catholiques parurent au Japon peu de temps après lui et y « défrichèrent si bien les terres de la foi », comme on disait alors, que le nombre des chrétiens devint considérable. Les Portugais y avaient déjà plusieurs comptoirs, lorsque les Hollandais arrivèrent en 1609 et créèrent une loge dans l'île de Firando, et lorsque la Compagnie anglaise des Indes orientales obtint du seigoun l'autorisation de fonder une dizaine de comptoirs dans ses Etats. Mais alors, les Japonais se prirent à redouter ces Européens entreprenants, dont on racontait tant d'exploits et qui finissaient toujours par s'imposer aux princes qui les recevaient bien et par s'emparer des provinces où on leur avait imprudemment accordé un pied à terre ; ils perdirent la confiance qu'ils avaient placée dans ces missionnaires catholiques qui venaient leur enseigner une religion d'occident et dont les adeptes indigènes se montraient rebelles aux lois du pays et criminellement attachés aux étrangers. Ils crurent que l'empire du Japon était en danger si on laissait la nouvelle religion s'y répandre et si on tolérait que les Européens s'y créassent des intérêts et des relations plus considérables. Les missionnaires furent chassés, les chrétiens indigènes furent persécutés et, en 1613, les côtes du Japon furent interdites aux hommes de race blanche ; en 1636, le commerce devint misérable avec le Japon, sauf celui que faisaient les Hollandais protestants qui, n'ayant

pas entrepris de convertir les Japonais, furent autorisés à avoir un comptoir dans l'île de Décima où ils étaient surveillés comme des lépreux ou des prisonniers (1640). Il fut interdit sous peine de mort aux Japonais de se livrer au commerce maritime, d'avoir des navires de haute mer et même de sortir de l'Empire. Un grand nombre de Japonais chrétiens fuirent devant la persécution et réussirent à s'embarquer et à gagner la Chine, le Tonkin, la Cochinchine ou Annam et même le Cambodge. Ils y retrouvèrent des compatriotes catholiques qui avaient fondé des petites colonies très dévouées aux Européens. Ils y retrouvèrent aussi, comme au Cambodge, les Hollandais qu'ils haïssaient parce qu'ils étaient les seuls Européens qui avaient trouvé grâce devant leurs persécuteurs et, partout, ils prirent contre eux le parti des Portugais dont ils partageaient la foi, et ne furent pas les moins cruels dans les massacres qu'ils en firent au Cambodge (1642 et 1644). C'est alors que les Japonais s'engagèrent, comme les Portugais, au service des princes indigènes et que nous les voyons au Siam et au Cambodge au nombre d'une centaine, constituant la garde du roi Bautum-réachéa, remontant la rivière d'Attopeu à la recherche des mines d'or qu'on lui avait signalées. Ces Japonais ont fini presque partout par se mêler aux Portugais, par se fondre dans leur race, et par suivre leurs destinées ; d'autres au Tonkin se sont alliés à des Annamites et ont disparu ; d'autres encore ont épousé des Cambodgiennes et les habitants d'un village situé au-dessus de Phnôm-Pénh désignaient au P. Bouillevaux, il n'y a pas bien longtemps, leurs descendants devenus tout à fait cambodgiens.

Le Japon, comme la Chine, s'était absolument fermé à l'Europe et n'existait plus pour nous, lorsqu'en 1853 le commodore ou commandant de vaisseau américain Parry contraignit le seigoun (ou *laïkoun*) d'ouvrir les ports de l'Empire au commerce américain. Cette ouverture fut étendue en 1858 aux Français, puis plus tard aux Anglais, aux Russes et aux autres nations. Mais la noblesse, qui constituait le parti presque tout entier de la résistance aux innovations et de la haine aux Européens, poussa le peuple toujours facile à entraîner à la révolte, à des agressions, à l'assassinat des étrangers. En 1863, les Français et les Anglais, amenés à venger les injures et les crimes dont avaient souffert

leurs nationaux, parurent, n'obtinrent rien et bombardèrent plusieurs centres importants. Une révolution éclata. Le saïkoun fut renversé après une lutte qui dura quatre ans, et le mikado, redevenu roi régnant et gouvernant, cessa d'être une idole vivante et assuma la responsabilité du pouvoir. Il renonça à sa résidence de l'intérieur pour venir habiter Yédo qui regut le nom de Tokio (1868), et l'Empire du Japon, qui n'était rien il y a cinquante ans, qu'une nation qui ne comptait pas dans le monde, est aujourd'hui une nation policée, ayant des écoles de droit, de médecine, de sciences exactes et appliquées, des écoles de guerre, des arsenaux, une industrie très florissante et une armée de terre, des cuirassés et un corps de marins très redoutables.

Le premier chemin de fer a été inauguré en 1872, le costume européen a été imposé en 1873 aux fonctionnaires qui le portent toujours hors de chez eux, les édits contre les chrétiens ont été rapportés en 1876, une Constitution a été promulguée en 1889.

Après avoir vaincu les Chinois en 1895, été les alliés des Européens lors de la guerre des boxers ou des Légations en 1900, après avoir brillamment concouru à la prise de Pékin, ils se sont attaqués aux Russes, qui sont autant asiatiques qu'européens, parce qu'ils voulaient s'emparer de la Mandchourie, placer la Corée sous leur domination, et les ont vaincus. Ils sont devenus aujourd'hui une nation industrielle et militaire avec laquelle l'Europe et l'Amérique doivent et devront toujours compter. Leurs produits font concurrence à ceux des hommes de race blanche sur les marchés du monde et leurs victoires militaires qui leur ont donné la gloire ont préparé leur triomphe commercial en extrême orient tout au moins.

Aujourd'hui, ils possèdent Formose, qui est un avant-poste vers Haïnan et le Tonkin; ils convoitent les Philippines qui, d'anciennes possessions espagnoles, sont devenues possessions américaines; ils occupent la Corée où s'organise l'immigration du trop plein de leur population et rêvent d'être les organisateurs militaire et industriel de la Chine, et ses inspireurs politiques. Depuis 1907, d'accord avec quelques réfugiés annamites au Japon, ils agitent l'Annam et le Tonkin.

Ils ont paru au Cambodge au ^{xvii}^e siècle, sans y jouer aucun rôle sérieux et n'y ont pas reparu depuis, mais ils ont tenté

d'envoyer des officiers au Siam pour y créer une armée anti-européenne, anti-française surtout, mais ils paraissent n'avoir pas réussi. En attendant, leurs commerçants, leurs officiers s'établissent au Tonkin, en Cochinchine, étudient le pays et renseignent l'état-major japonais pour l'exécution de projets mal définis, qu'on forme à tout hasard en vue d'événements possibles qui peuvent, en extrême orient, réveiller des races fatiguées, endormies et leur rendre une énergie qu'on ne leur soupçonnait pas.

Pour l'instant, le Cambodge n'a point de relations avec le Japon et ne paraît pas devoir en avoir de si tôt.

5. — Le Laos.

Nous avons vu plus haut que le chao Sauravongs-thammikaxa-baramapapitr (chau *Suryavamça-dhammika rājā-paramapavitra*) avait succédé à son frère en 1638, et que ce roi régnait à Vieng-chant quand Géraerd van Wusthof y parut en 1641. Les chroniques laotiennes disent qu'il régna 59 ans et qu'il mourut en 1695 de l'ère européenne, 1052 de la grande ère.

Pour étouffer les velléités qu'avaient ses frères aînés de le renverser, ce roi dut les exiler; l'un d'eux se retira à Hué et y mourut, laissant trois fils.

Le successeur de Sauravongs fut son gendre, le phyā Chant, qui, — détrôné par un autre chef qui s'empara du trône, le phyā-nakon, — s'empoisonna.

Mais alors un neveu de Sauravongs, né de son frère décédé à Hué, parut au Laos avec une armée que le roi annamite, Lê-duy-Hiép, avait mise à sa disposition. Il attaqua Non-athiréach, le nouveau roi de Vieng-chant, le battit à la première rencontre, et l'obligea à fuir, puis il se fit roi (1696).

Deux fils de Sauravongs, — qui étaient nés d'une concubine, ce qui ne leur ouvrait pas l'accès au trône, bien au contraire, — craignant d'être traités par leur cousin comme leur oncle avait été traité par leur père, prirent la fuite et se réfugièrent à Luāng-phrah-Bāng (1). Le roi envoya son frère Nong les chasser

(1) J'écris ici, *Luāng-phrah-Bāng* conformément à la transcription correcte des caractères laotiens. Je n'oublie pas que la forme usuelle mais fautive est *Luong-Prabang*.

de cette ville et la remettre sous sa domination. Les deux frères s'enfuirent mais, ayant levé une armée de Thays recrutés dans les muongs Hou et Thêng, ils reprirent en 1707 la ville et l'un d'eux, Kepkett, s'en proclama le roi. De ce fait, le Laos, qui avait formé un vaste royaume s'étendant d'un peu au-dessous de Champasak (Basak) à la frontière de Chine, se trouva divisé en deux royaumes dont la frontière commune se trouvait au nam Xieng-Khang (ou Chéang-Khang), par environ 18° de latitude nord.

Le roi de Luàng-phrah-Bàng, Kepkett, ayant abusé du pouvoir, fut chassé par les habitants et remplacé par un certain chao Krâmom-noy, fils d'un ancien prince lu qui, jadis, avait conduit à Vieng-chant ce qui restait de son peuple presque exterminé par le choléra. Ce roi, surnommé Nok, parce qu'il était toujours absent, dit la chronique, fut chassé à son tour de Luàng-phrah-Bàng en 1723 par ses sujets et remplacé par le prince Ent àson (1), frère du chao Kepkett qu'ils avaient autrefois détrôné.

Le roi Krâmom-noy, dit Nok, s'en alla à Xieng-May, s'y fit religieux et, alors que les Birmans occupaient et ravageaient toute la campagne, fut choisi par les habitants pour les défendre au lieu de leur *chao* qui, pris de peur, ne savait plus ni les commander ni marcher à l'ennemi.

Le successeur à Luàng-phrah-Bàng, le *thao-raxa-Entaason baurompapit Sitalana Oulana chakapoli-raxa chao angk* (chao *râja* Ent àson *parama pavitta sri* Udana *cakravattirâja* chao *Angga*) fut, en 1749, son fils cadet, chao Enta-Prohm. Celui-ci, ayant repoussé les Annamites, qui étaient venus lui faire la guerre parce qu'il avait refusé de leur payer le tribut, fut proclamé roi en 1750, régna quelques mois et, par scrupule de conscience, abdiqua en faveur de son frère aîné, Nout-tikhakoma, auquel, pensait-il, la couronne devait appartenir puisqu'il était l'aîné.

Le roi de Vieng-chant n'avait pu s'opposer au partage du Laos, parce que la vieille rivalité, qui n'avait cessé de régner entre les deux villes, s'était subitement ravivée dès l'arrivée de Kepkett et d'Ent àson et parce que les muongs voisins ne vou-

(1) Indrâsen.

laient plus relever d'un roi si éloigné d'eux. Ils n'avaient cependant pas renoncé à l'espoir de reconstituer le grand Laos et de réunir les deux royaumes sous leur autorité.

En 1753, le roi Non, de Vieng-chant, fit alliance avec le roi des Birmans qui régnait à Ava et tous deux marchèrent sur Luâng-phrah-Bâng. La ville fut prise, pillée, saccagée et 10.000 habitants furent emmenés en captivité avec le prince Sauravongs, qui était le frère jeune des deux rois précédents. Le roi Nout s'enfuit à Bangkok que le phyaya Tak venait de fonder, et la ville, à demi-détruite, demeura quatre ans sans un chef pour y commander. Puis Nout y reparut, rétablit son autorité et régna vingt-six ans, jusqu'à sa mort qui serait arrivée vers 1783.

Entre temps, le roi d'Ava, voulant s'annexer les muongs Lu et Mên qui faisaient partie de la Chine, chargea le prince laotien Sauravongs de s'en emparer, lui confia une armée birmane et lui laissa emmener de son royaume 600 des Laotiens gardés en captivité. Ce prince, probablement parce qu'il ne voulait pas combattre pour les Birmans ennemis de son pays, abandonna l'armée qu'il commandait avec ses 600 compatriotes et s'achemina vers Luâng-phrah-Bâng. Parvenu au muong Thêng, il écrivit au roi son frère pour lui annoncer sa désertion et lui demander l'autorisation de le rejoindre. Celui-ci, ayant consulté son conseil, trouva qu'avec les 600 hommes qu'il commandait et qui lui étaient dévoués, Sauravongs pouvait devenir un compétiteur dangereux. Il lui refusa l'entrée du royaume.

Sauravongs, se voyant rejeté de son pays, résolut de se venger ; il leva une armée d'Annamites et de Thays, la dirigea secrètement et rapidement sur la ville de Luâng-phrah-Bâng et l'occupa vers onze heures du soir. Alors, renonçant à sa vengeance, il prêta serment au roi qui avait pris la fuite avec toute la famille royale. Ce roi étant revenu, Sauravongs devint son plus fidèle sujet.

En 1765, Nout-tikha-koma, las du pouvoir, abdiqua en sa faveur et lui remit la couronne de Luâng-phrah-Bâng, puis il se retira à Tha-ho-khoy où il se fit construire un palais.

Sauravongs voulant se venger du roi de Vieng-chant, qui, en 1753, avait fait alliance avec les Birmans pour s'emparer de Luâng-phrah-Bâng, leva une armée et alla mettre le siège devant

la ville. Le roi de Vieng-chant appela de nouveau le roi d'Ava à son secours ; celui-ci accourut, s'empara de Luàng-phrah-Bàng qu'il pillait et marcha de suite sur Vieng-chant. Sauravongs leva le siège qu'il menait depuis deux mois et vint au devant de l'armée birmane. Mais derrière lui l'armée laotienne de Vieng-chant venait rapidement. Il fut pris entre deux feux et, vaincu, obligé de demander la paix (1771).

Cinq ans plus tard, il fit alliance avec le roi des Siamois qui avait eu à se plaindre des Birmans (1776), et cette alliance maintint la paix jusqu'à sa mort qui survint en 1791.

Son frère Anourotta lui succéda la même année et son troisième frère, Nakha, fut fait sous-roi (*oparat* ou *chao asen*), alors que son troisième frère, Mangtha, devenait ratcha-vongs (*rājā-vamsa*) c'est-à-dire chef de la famille royale et des mandarins.

Anourotta régna depuis environ un an lorsque le sous-roi de Vieng-chant, Non-asen, investit la ville de Luàng-phrah-Bàng et la prit (1791) (1).

Anourotta s'était enfui à Bàngkok, attendant les événements, lorsque, dit-on, deux hauts dignitaires de Luàng-phrah-Bàng, lassés de l'anarchie et du désordre qui régnaient dans le royaume, furent demander à l'empereur de Chine d'intervenir pour que le roi de Siam autorisât le roi de Luàng-phrah-Bàng à rentrer dans ses Etats. Le roi de Siam ne résista pas à cette demande et Anourotta remonta sur le trône en 1796, rétablit l'autorité, les lois et l'ordre. Son absence avait duré près de cinq ans. Il régna encore vingt-deux ans et mourut en 1818, dans sa 82^e année. Il avait en tout régné vingt-cinq ans.

Mangtha, fils de Sauravongs, le roi décédé en 1791, qui était ratcha-vongs, lui succéda au trône de Luàng-phrah-Bàng.

Une dizaine d'années s'écoula ; le royaume prospérait, les habitants étaient heureux, le roi vivait en paix avec ses voisins, disent les chroniques, lorsque, vers 1827, il reçut du roi de Bàngkok la proposition d'unir son armée à celle du Siam pour attaquer Vieng-chant. En même temps, lui parvenait du roi de Vieng-chant une demande d'alliance contre le Siam qui faisait

(1) La chronique raconte que la ville ne fut pas prise, mais livrée à l'ennemi par la sœur du roi, nang Kêv, qui était amoureuse de Non-asen et qui l'épousa quelques mois plus tard.

des préparatifs de guerre et se proposait, disait-il, de détruire absolument la vieille capitale du Laos.

La cause de cette guerre faite par les Siamois au roi de Vieng-chant serait le refus de celui-ci de reconnaître plus longtemps la suzeraineté du roi de Siam. Il avait, vers 1826, été obligé d'envoyer à Bangkok un certain nombre de corvéables qui ont aidé les Siamois à creuser le canal de Tachin à Bangkok, et avait confié à son fils le commandement de ces hommes. Un dignitaire siamois chargé de diriger les travaux, mécontent des Laotiens et du jeune prince, fit saisir celui-ci et le fit frapper de verges pour le punir. Le mauvais traitement et cette injure firent déborder le vase et le roi de Vieng-chant résolut d'échapper à une suzeraineté qu'il ne supportait qu'avec rage. C'est alors que le Siam lui déclara la guerre et que les deux adversaires demandèrent des secours au roi de Luâng-phrah-Bâng.

Ce roi, ne sachant qui des deux l'emporterait dans cette guerre et craignant de se compromettre, décida de ne prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre.

Cependant, l'armée siamoise, placée sous les ordres de chau Bodyn, que les annales de cette époque nomment phya souphavedy, s'avancait rapidement vers Vieng-chant, l'investissait le jour même de son arrivée et s'en emparait à la suite d'un combat terrible où mourut beaucoup de monde. La ville emportée d'assaut fut livrée au pillage et incendiée. Quand les Siamois se retirèrent, il ne restait plus un monument qui ne fût à demi détruit, plus un arbre, plus un palmier debout, tout avait été dévasté par eux avec l'évidente volonté d'empêcher la ville de se relever de ses ruines. Il fut d'ailleurs défendu sous peine de mort de s'y établir et même d'y séjourner plus d'une journée, disent les traditions. Vieng-chant était condamnée à disparaître. Ses livres sacrés, ses satras, ses annales, ses légendes écrites, ses lois, tout fut livré au feu par les Siamois ou emporté par eux.

Le roi Duong, de Vieng-chant, qui d'abord s'était enfui en Annam, puis qui sur le conseil du roi de Huê s'était réfugié à Chéang-Houang (Xieng-Houang), avait été livré aux Siamois par le chao Noy, gouverneur de cette province, fut emmené captif à Bangkok, mis dans une cage de fer et exposé aux injures de

la foule sur une place publique. C'est, dit-on, dans sa cage qu'il mourut quelques mois plus tard de colère et de honte (1).

Au cours du siège, le roi de Vieng-chant, ayant reconnu que les Siamois allaient l'emporter, s'était ravisé et avait envoyé une petite armée de 3.000 hommes, mais, les Siamois partis, il avait cru devoir offrir un asile aux vaincus et pouvoir profiter de la victoire des Siamois pour augmenter le nombre de ses sujets et celui des habitants de sa capitale. Il les avait donc reçus sur le territoire de Luàng-phrah-Bâng.

Le roi de Siam, très froissé, lui en demanda raison et le roi du Laos, pour l'apaiser, dut lui envoyer quatre de ses fils comme otages.

Le roi de Vieng-chant voyant, avant l'arrivée de l'armée siamoise, que le roi de Luàng-phrah-Bâng lui refusait les secours dont il avait besoin, s'était adressé au roi des Annamites. Ce roi lui avait envoyé une armée, mais cette armée n'arriva devant Vieng-chant qu'après la prise de la ville et alors que les Siamois en étaient repartis. Prévenu, le roi de Huê refusa de reconnaître le fait acquis et déclara la guerre au Siam. De nouveau, le Bodyn fut chargé de commander l'armée siamoise qu'on opposa à celle des Annamites. C'est alors que la ville de Luàng-phrah-Bâng dont le roi avait pris parti pour les siamois, fut prise par les Annamites et pillée encore une fois (1833). Son roi, le chau Mang, mourut trois ans plus tard, en 1836.

Quant au chao Noy, qui avait livré son roi au Bodyn, il fut fait prisonnier et emmené à Huê par les Annamites avec ses six fils et empalé publiquement. Son successeur à Chéang-Houang, fut son cousin chao San, qui trahit les Annamites, lesquels pourtant l'avaient fait chao, et qui se réfugia plus tard à Bàngkok.

Les six fils du chao Noy furent rendus à la liberté par Tu-duc vers 1848, et l'aîné, nommé Po, fut nommé par les Siamois chao de Vieng-chant. Son successeur fut son troisième frère, le chau-Ang, qui mourut en combattant les Hô qui avaient envahi le pays et presque détruit la ville de Puon.

Un membre de la famille royale de Vieng-chant était à l'é-

(1) Une tradition recueillie par Mac-Carthy rapporte qu'un de ses dévoués, pris de pitié pour lui, lui apporta du poison et que le vieux roi s'empoisonna pour échapper aux sarcasmes de la foule.

poque de la prise de la ville *chao*, ou gouverneur, prince, de Champasak. Les Siamois avaient reçu les fleurs de vassalité et l'avaient laissé sur sa natte princière, comme ils avaient laissé beaucoup d'autres *chaos*, à la tête des provinces qu'ils avaient annexées à leur empire. Par le fait même de la destruction de Vieng-chant et la force naturelle des circonstances, sa principauté s'augmenta d'un grand nombre d'habitants et sa capitale, le vieux Champasak placé un peu au-dessus du Basak actuel, devint un centre plus important. C'était comme un petit royaume qui s'était formé et comme une suite de celui de Vieng-chant. En fait Luâng-phrah-Bâng et Champasak avaient tiré parti de la chute de la belle et riche capitale du Laos. Tout d'abord, il semble que le joug siamois fut assez léger pour les Laotiens de Champasak, que leur *chao* jouissait d'une certaine indépendance, puis que ce joug s'appesantit peu de temps après le passage de la mission Doudart de Lagrée (1866-1868) et qu'enfin le *chao* dut rendre un hommage régulier, puis faire des offrandes et, finalement, payer l'impôt et placer dans la salle des audiences publiques le portrait du roi de Siam.

Le roi de Luâng-phrah-Bâng, bien que tracassé par les Siamois, devenus les suzerains sinon les maîtres du pays, parce qu'il était voisin des Etats-Shans ennemis des Siamois, parvint à garder son indépendance ou à peu près. Il payait pourtant, à la cour de Hué et à la cour de Bangkok, un tribut de présents qu'il s'efforçait de considérer comme des preuves visibles de son amitié, mais non comme un véritable tribut attestant sa vassalité.

Son roi, Mâng, avait laissé sept fils et trois filles. Trois de ses fils lui succédèrent sur le trône : le premier, Seum, régna de 1836 à 1851; le second, Chant, régna de 1851 à 1872 et connu, reçut, nos compatriotes Mouhot qui mourut à Luâng-phrah-Bâng en février 1861, et Doudart de Lagrée et sa mission qui parvinrent à sa capitale en avril 1867; le troisième fut Ounkam qui mourut en février 1896, âgé de 60 ans. C'est lui qui, lors de l'occupation du Laos, rive gauche du Mékong, avait accepté notre protectorat, un résident supérieur pour le guider dans son administration et présider aux réformes qu'il voulait faire. Son fils Sisavongs, qui a séjourné à Paris plusieurs années et qui

parle à peu près notre langue, avait 21 ans quand il fut proclamé roi et couronné par nos soins en présence de la population enthousiasmée. Il règne encore aujourd'hui (1911) sous le nom de Samdéal prah chao Sisavongs.

Les Siamois se considéraient comme les maîtres du Laos depuis qu'ils avaient détruit Vieng-chant et prétendaient exercer des droits de suzeraineté sur tous les *chaos* qui se partageaient l'ancien territoire du vieux royaume détruit. A nos cartes qui portaient *Principautés laotiennes* ils opposaient les leurs où l'on lisait *royaume de Siam*. La mission Doudart de Lagrée, en remontant le Mékong de Phnôm-Pénh à Toung-tchouen (Chine), en 1866-1868 (1), ne tarda pas à reconnaître que cette suzeraineté n'était qu'illusoire, que l'hégémonie du Siam seule existait, que les *chaos* laotiens ne payaient ni impôt ni tribut au Siam et n'offraient que leurs hommages de fleurs d'or à celui qu'ils appelaient le *chao* de Bangkok, que plusieurs principautés échappaient même à l'hégémonie siamoise et prétendaient avoir accepté celle des Birmans.

Les choses auraient pu durer ainsi longtemps si les Siamois qui, depuis 1886, avaient installé des khas-luongs ou agents royaux dans la province de Siem-réap et surtout de Stîng-trêng, n'avaient pas entrepris, un peu plus tard, de créer des postes militaires sur des territoires qu'ils n'avaient jamais ni conquis, ni occupés, ni même traversés, sur des territoires où les Annamites, sans plus de raison, prétendaient exercer une sorte de suzeraineté. En fait, ils voulaient s'annexer tout le Laos, à l'est du Mékong jusqu'au flanc occidental de la chaîne annamitique. Le gouvernement français n'hésita pas ; il envoya des colonnes d'occupation avec mission de chasser les Siamois des postes qu'ils avaient créés sur la rive gauche du Mékong et d'occuper la région tout entière ; les Siamois refusèrent de se retirer et l'un de nos inspecteurs de la garde indigène fut assassiné par un détachement siamois qui venait, dit-on, de lui promettre son départ.

La guerre éclata en mars 1893 ; des colonnes militaires furent,

(1) C'est en cette ville que Doudart de Lagrée mourut le 12 mars 1868.

de Saigon et au travers du Cambodge, dirigées sur les points les plus importants de la rive gauche du Mékong au sud, et, dans le nord, nos agents, d'accord avec le roi de Luàng-phrah-Bàng, étendaient le protectorat français à tout le pays. Sting-trèng était occupé sans coup férir, l'île de Khôn aussi, sans qu'on vit l'ennemi et enfin l'île de Khong, le muong Mœun en face de Basak, Savannaket, Vieng-chant et deux autres points entre Viengt-chant et Luàng-phrah-Bàng.

Entre temps, afin de soutenir notre action, de la faire aboutir, nos vaisseaux de guerre paraissaient à la barre du Ménam, se voyaient refuser l'accès du fleuve, forçaient le passage sous le feu des forts siamois, et menaçaient de bombarder le palais royal de Bangkok (14 juillet 1893). Le Siam acceptait alors de traiter et nous cédait toute la rive gauche du Mékong (1) et la partie du royaume de Luàng-phrah-Bàng située sur la rive droite.

Ce traité, signé le 13 octobre 1893, a depuis cette époque été révisé deux fois, je l'ai déjà dit plus haut, et les provinces de Melou-prey et de Tonlé-repou, au sud du royaume de Basak (rive droite), ont été remises à la France avec deux provinces situées sur le golfe de Siam, Khong et Krat. Un autre traité est intervenu depuis, le 13 février 1904, et les provinces du royaume de Basak, sauf trois, les plus voisines de la province d'Oubone, y compris Basak, nous ont été cédées. Un dernier traité, celui du 23 mars 1907, nous a donné toute la terre de Battâmbâng, y compris Mongkol-borey, la province de Sisophon et celle d'Angkor ou Siém-réap.

J'ai dit, dans la notice sur le Siam, les conséquences de ces traités pour le royaume des Thays. Les conséquences pour le Laos sont considérables : elles ont permis au grand royaume des Laotiens du sud de reconstituer autour de Vieng-chant l'ancienne et vieille capitale, à celui des Laotiens du nord de

(1) Y compris les provinces du royaume de Basak situées sur cette rive. Ce qui restait au roi était, sur la rive droite, moins important que ce qu'on lui prenait sur la rive gauche. Et cela fut une faute envers un roi qui ne demandait qu'une chose : qu'on annexât à nos possessions tout son territoire, et qui eût accepté notre protectorat avec plaisir. Nous lui prenions les deux tiers de son royaume et nous le laissions entre les mains des Siamois. Quand cette faute fut réparée par le traité de février 1904, ce pauvre roi était mort.

s'assurer l'avenir autour de Luâng-phrah-Bâng et à presque tous les anciens *muongs* ou provinces du Laos d'avoir dans la France une nation protectrice qui les protégera contre tous ses voisins et qui, lui apportant le commerce et plus tard l'industrie, dès maintenant la sécurité, lui permettra d'atteindre un degré de civilisation qu'ils n'auraient jamais pu obtenir sans son concours.

6. — Le Pégou et la Birmanie.

J'ai dit plus haut que les Mons, Talings ou Pégouans d'origine hindoue, venus du sud, s'étaient rencontrés dans le Suvannabhumi, ou Terre de l'or des textes sanscrits avec les Marammâs, Miemmâs ou Birmans originaires du Tibet, qui venaient du nord, et qu'au ^{xvi}^e siècle, ils continuaient de se disputer le territoire qui constitue la Birmanie actuelle. J'ai dit aussi que les Pégouans se gardaient bien d'appeler à leur secours les Thays ou Sayams qui, après avoir traversé le pays, s'étaient établis à l'est où ils avaient fondé les Etats-Shans, et au sud où ils avaient conquis les Etats mon-khmêrs qui font, depuis, partie intégrante du royaume de Siam. Je puis ajouter qu'ils n'appelaient à leur aide ni les Chinois leurs voisins du nord, ni les Arakans (1) leurs voisins (presque congénères des Birmans) du nord-ouest. J'ajouterai qu'ils ne gardaient pas la même réserve avec les Européens et qu'ils s'adressaient souvent à eux.

Au ^{xvi}^e siècle les Birmans dont la capitale était Ava (2), aidés des Portugais, l'avaient emporté sur les Pégouans. Ils s'étaient emparés de leur capitale, Pégou, et croyaient leurs ennemis à

(1) Ce peuple se donnait lui-même le nom de *Yékein*, mais son nom sanscrit était *Deniaouddy*. Il figure sur les cartes de Ptolémée sous le nom de pays des Anthropophages et l'on a cru pouvoir faire dériver *Arakan* du mot sanscrit *raksasa*, qui nommait les ogres de la mythique hindoue.

Quoi qu'il en soit, le pays d'Arakan était un royaume bien organisé, civilisé, riche et sa cour était splendide quand le médecin Gautbier Schouten y aborda en 1662 et quand les Birmans, sous Mindaragée-prau, en 1783, l'annexèrent à leur empire et le ruinèrent.

(2) Ava fut la capitale des Birmans pendant 369 ans, de l'an 1364 à l'an 1733. Les capitales précédentes avaient été Prom (ou Birama) aux ⁱ^{er} et ⁱⁱ^e siècles de notre ère, Pagan pendant douze siècles, et Panyo au ^{xvi}^e siècle.

tout jamais vaincus, et qu'ils n'auraient plus jamais à leur disputer les pays du sud.

Ils avaient compté sans l'énergie des Pégouans, sans la haine qu'ils leur inspiraient et sans les secours qu'ils pouvaient trouver et qu'ils trouvèrent effectivement parmi les Européens qui, déjà, étaient partout et se louaient aux rois indigènes. Les Pégouans, bien que gouvernés par des chefs birmans, n'acceptaient pas leur défaite et fomentaient des révoltes nombreuses qui n'aboutissaient généralement qu'à les faire décimer et à rendre plus lourd le joug qui pesait sur leurs épaules, mais elles entretenaient parmi eux l'espoir de reconquérir leur indépendance par la suite.

Un jour que la révolte avait mis les armes aux mains de tous les hommes et que les provinces de Della, Martaban, Tongho et de Prom furent soulevées, les Pégouans purent acheter aux Européens qui fréquentaient les ports de la Birmanie maritime, des armes que les Birmans du nord ne pouvaient se procurer que très difficilement, et embaucher des déserteurs hollandais et surtout portugais. Mieux armés, mieux commandés par des officiers européens que ne l'étaient les Birmans par leurs chefs naturels, croyant, comme en leur Bouddha, à la valeur des hommes blancs dont ils formaient des compagnies d'élite, ils marchèrent au feu avec tant de courage qu'ils vainquirent plusieurs fois les Birmans et vinrent mettre le siège devant Ava. La ville se rendit à discrétion et le roi Duiptie fut fait prisonnier avec toute sa famille. C'est que les Européens étaient plus disciplinés que les Birmans ou les Pégouans, plus braves, plus hardis, qu'ils savaient mieux s'entr'aider au combat, garder leur rang et qu'ils ne fuyaient jamais. Quand on avait besoin d'une action énergique, dangereuse où il fallait sacrifier des hommes, c'est à eux qu'on faisait appel et c'est eux qu'on lançait au secours du point menacé, au centre de la masse qu'il fallait écraser. On en avait embauché des centaines, un millier parfois et, sur les champs de bataille, on en trouvait parfois un ou deux cents qui avaient succombé les armes à la main. Ils étaient souvent canonniers mais ils étaient aussi arquebusiers, et quand la lutte était finie, entre deux guerres, ils devenaient fondeurs de canons et de boulets. La présence d'Européens dans une

armée était toujours une chance, je dirai plus, une raison de succès.

Beinga-Della, roi des Pégouans, ayant vaincu les Birmans, organisa rapidement sa conquête, remplaça tous les gouverneurs birmans par des gouverneurs pégouans, leur donna une garde de 200 à 300 hommes et chargea des garnisons de 500 hommes d'occuper les points stratégiques. Quand tout le pays fut ainsi garni, il confia à son frère Apporaxa l'administration du pays conquis (la Birmanie supérieure) et rentra au Pégou avec le roi vaincu.

C'était rentrer trop tôt. L'année suivante, Alaungprà, chef d'un petit village birman, Manchabou, situé sur la rive gauche du haut Iraouaddy, leva l'étendard de la révolte, massacra le poste voisin, s'expliqua, endormit les Pégouans, forma secrètement une armée, et marchant sur Ava, s'en empara. La guerre éclata : des négociants français prirent parti pour le roi du Pégou, les marchands anglais établis dans l'île de Negrals se déclarèrent pour les Birmans et, bientôt, les deux armées se trouvèrent munies de fusils européens et en état de faire la guerre comme on ne l'avait jamais faite en Miemmà.

Les Pégouans furent battus, leur capitale fut prise et leur roi, fait prisonnier, fut égorgé. Manchabou devint la capitale du royaume birman (1757).

Alaungprà, ayant été le libérateur de son pays, en devint le roi. Pour s'assurer le pouvoir que les fils du roi birman retirés au Siam après la victoire des Pégouans, pouvaient revendiquer, il leur tendit des pièges, s'empara d'eux et les fit mourir. Son pouvoir bien établi, il attaqua et battit le roi de Tavoy qui, de même race que les Pégouans, ne voulait pas reconnaître son pouvoir, puis soumit les villes de Rangoun, de Syriam et de Dalla qui s'étaient révoltées contre lui. Il fit massacrer, en novembre 1757, les Anglais de Negrals qui avaient vendu des armes aux Pégouans alors qu'il les croyait ses amis, sinon ses alliés ; il s'empara de Mergui, un port de la mer du Bengale qui appartenait aux Siamois auxquels il reprochait de bien accueillir les fugitifs qui venaient leur demander asile, puis il décida de les attaquer chez eux. Alors il franchit la frontière et parvint jusqu'à Ayuthya que les Birmans et les Pégouans nomment

Duaraouddy (Dvaravatti). Mais étant tombé malade deux jours après l'achèvement des retranchements, il donna l'ordre de reprendre la route de Birmanie par le littoral et mourut à deux jours de Martaban, le 15 mai 1760, à l'âge de 50 ans.

Son fils aîné, Namdogée-prau, lui succéda, mais à peine sur le trône il dut lutter pour le garder contre un général Nuttoun qui jouissait d'une grande renommée et qui était parvenu à s'emparer d'un certain nombre de villes, notamment d'Ava. Cette guerre civile dura deux ans et ne prit fin que par la prise d'Ava et la mise à mort du général Nuttoun en 1762. Le roi Namdogée-prau mourut en mars 1764 et son frère Schemhuan, qui, en 1760, s'était un instant insurgé contre lui, lui succéda. Le prince qui avait commandé un corps d'armée lors de l'investissement d'Ayuthya, reprit les projets de son père contre les Siamois. Tandis qu'il allait, au nord-ouest de la Birmanie, ravager le pays de Cassay dont les habitants avaient refusé de reconnaître son autorité et qu'il y massacrait, pillait, incendiait en barbare, il envoyait deux armées au Siam, l'une par le nord et l'autre par Tavoy, à l'ouest. Ces deux armées, ayant fait leur jonction et battu les Siamois, mirent le siège devant Ayuthya qui était alors une ville murée de briques, entourée d'un large fossé et de bastions élevés de distance en distance. Le siège ou plutôt le blocus dura environ trois mois, puis, le roi ayant réussi à en sortir secrètement, la ville se rendit, fut pillée, saccagée, incendiée et rasée (1767).

L'armée siamoise, ayant touché une grosse rançon, lourdement chargée de butin, revenait d'Ayuthya par Martaban, quand on apprit qu'une armée chinoise forte de 50.000 hommes, venant de Tali-fou, l'ancienne patrie des Thays, en Chine, avait envahi la Birmanie supérieure. Le roi leva vivement une autre armée et la lança au devant des Chinois ; elle fut vaincue mais, à la seconde rencontre, les Chinois furent si bien battus qu'il n'en resta pas un seul au Yunnan, dit-on. Tous périrent dans le combat ou furent massacrés après l'action, ou bien furent faits prisonniers et réduits en esclavage. C'est alors que le siège de l'empire birman fut reporté à Ava puis à Amarapura (1) et

(1) Amarapura est situé à environ 30 kilomètres au nord d'Ava et les deux villes sont sur la rive gauche de l'Iraouaddy.

qu'on s'occupa de reconstruire les *praus* ou monastères ruinés et d'en édifier de nouveaux.

Une ère de paix paraissait être ouverte lorsque les Birmans, voulant punir les Siamois — dont le roi était alors le métis chinois phyaya Tak, — parce qu'ils n'observaient pas le traité signé par eux en 1767, envahirent les provinces ouest du Siam. Ils furent battus, revinrent à Martaban pour y attendre des renforts et voulurent lever une armée dans la partie de l'empire qui avait été le Pégou. Les Pégouans se révoltèrent et la guerre se ralluma (1771) et dura plusieurs années. Elle se termina par la défaite des Pégouans en 1775, le massacre d'un grand nombre d'entre eux, l'exécution du roi lui-même et la promulgation de lois d'une rigueur extrême.

En 1781, une conjuration fut secrètement ourdie contre le roi des Birmans, Chenguxa, qui était un homme dur, méchant, cruel, un despote dévot et superstitieux qui venait de faire égorger son frère et la reine. Attaqué dans son palais, il fut tué par le père de la jeune reine qu'il avait fait mourir et le quatrième fils d'Alaungprà fut proclamé roi.

Cependant, les Français, les Anglais, qui avaient installé leurs comptoirs à Rangoun, se jalousaient, et cherchaient à se supplanter dans l'esprit du monarque. Leur haine s'augmenta à l'époque de la Révolution française (1), parce que les Anglais devenus puissants dans l'Inde, alors que la France n'ayant pu y défendre ses possessions les avait abandonnées à leurs propres forces, songeaient déjà à faire de la Birmanie ce qu'ils avaient fait du Bengale. Ils réussirent d'abord à faire recevoir une ambassade temporaire, puis un résident à Rangoun, puis une garde pour ce résident et des privilèges pour leurs commerçants.

La France était alors trop occupée en Europe, n'avait aucun intérêt vivace en extrême orient et ne pouvait soutenir les efforts que faisaient ses commerçants en Birmanie avec une énergie qui ne se décourageait jamais. Mais, alors que la France était estimée dans ce pays où elle n'était connue que par ses négociants, l'Angleterre y était redoutée et haïe, parce qu'on redoutait qu'elle

(1) C'est alors que les Anglais oubliant qu'ils avaient, en 1648, exécuté leur roi, nous représentaient à la cour de Birmanie comme des égorgeurs de rois et nous reprochaient l'exécution de Louis XVI.

ne fit en Birmanie ce qu'elle faisait aux Indes et qu'elle en devint la maîtresse après y avoir obtenu une simple loge. Une petite querelle qui, avec un peu de bonne foi, aurait pu s'arranger, donna à l'Angleterre l'occasion qu'elle attendait impatiemment et la Birmanie maritime fut annexée à l'empire anglais des Indes, en 1824. Rangoun, devenue une grande ville, fut la capitale de ce qu'on appela dès lors la Birmanie anglaise, et cette possession comprit l'ancien Pégou qui, par haine des Birmans, voyait sans trop d'ennui les Anglais prendre leur place, et tout le littoral, entre les montagnes et la mer du Bengale, depuis les frontières de l'Assam jusqu'à l'isthme de Krâ, dans la presqu'île de Malacca (1826-1828).

Depuis lors, la Birmanie des Birmans n'ayant plus d'accès sur la mer, cessa d'être un Etat de premier ordre en Indo-Chine. La Birmanie anglaise, mieux administrée, plus sûre, à l'abri des violences des dépositaires de l'autorité, des caprices de la Cour, attira un grand nombre de Pégouans demeurés en Birmanie indigène et un plus grand nombre encore de Birmans pour lesquels le régime anglais avait de l'attrait. En outre presque tout le commerce du royaume des Alaungprâ se faisait avec ou au travers de la Birmanie anglaise.

C'est alors que les efforts faits de tout temps par les négociants français pour s'attacher le roi des Birmans réussirent, mais l'accès du royaume nous était fermé par le sud et nous n'avions pas encore le Laos. D'autre part, occupés en France à réorganiser notre pays, nous ne pouvions nous mêler des affaires d'extrême orient qu'après avoir fait celles du pays chez lui. Nous signâmes cependant, le 24 janvier 1873, avec la Birmanie, une convention de commerce qui nous donnait le droit d'entretenir un agent français dans la capitale des Birmans. Plus tard, un autre traité, signé le 15 janvier 1885, vint compléter la convention et nous donner plus d'air, mais l'Angleterre veillait sur sa proie. Le gouvernement de Rangoun, puis celui de Calcutta, mis au courant par un consul italien auquel notre agent tout dévoué aux missionnaires, avait cru pouvoir sans danger se confier, payèrent le secret un prix élevé et agirent plus rapidement que le permettait l'éloignement de Paris. Craignant que la France ne profitât de sa situation devenue prépondérante au Laos pour

s'annexer les Etats-Shans, qui relevaient de la Birmanie, et pour étendre son protectorat à la Birmanie elle-même, elle profita des événements horribles qui s'accomplissaient à la Cour de Mandalay pour crier à la barbarie, dénoncer à l'Europe indignée les crimes du roi Thebau qui étaient réels, insupportables même, et pour s'annexer au nom de la morale outragée la Haute-Birmanie à la fin de l'année 1886 (1).

Tout était fini, et le trône du dernier des Alaungprâ, de cette monarchie qui avait régné 130 ans sur la Birmanie, s'effondrait dans le sang et dans la honte. L'Empire anglais de l'Inde qui s'est, il n'y a pas bien longtemps, annexé l'Assam et l'Arakan, s'étend maintenant en Indo-Chine jusqu'au Mékong supérieur à l'est et comprend une grande partie de la presqu'île de Malacca et tout le littoral de la mer de Bengale.

7. — Les Européens en extrême orient.

Nous avons vu, à la précédente notice consacrée au rôle des premiers Européens venus en extrême orient, surtout des Portugais pendant tout le ^{xv}^e siècle, depuis 1498, quelle activité et quelle énergie ils déployaient depuis le golfe Persique jusqu'au Japon. Nous avons pu juger de la puissance des Portugais et de leur audace, de leur décadence aussi sous les coups que leur portaient les Hollandais avec lesquels ils étaient en guerre en Europe, par suite de l'annexion de leur pays, en 1580, au royaume d'Espagne et de l'interdiction lancée par Philippe II de recevoir les vaisseaux hollandais dans les ports de la Péninsule. Les Hollandais n'étaient d'ailleurs pas les seuls Européens qui, en extrême orient, leur faisaient concurrence : les Anglais, les Danois (plutôt les Norvégiens qui dépendaient alors du Danemark et qui étaient de hardis navigateurs) et les Français, envoyaient aussi des vaisseaux de commerce reconnaître les côtes, tenter des opérations commerciales. Ils y constataient que les endroits les plus favorables étaient occupés par les Portugais venus dès

(1) C'est Mgr Bigandet, l'évêque français en Birmanie qui, au cours de toute cette négociation, servit d'interprète entre les Anglais qui ruinaient notre influence et les Birmans qui, en se défendant, la servaient. Il eût été préférable qu'on ne trouvât pas, dans cette affaire, le concours d'un Français, d'un évêque surtout.

1498, et par les Hollandais qui, — ne pouvant plus aller chercher à Lisbonne les produits de l'Inde qu'ils répandaient ensuite en Europe, — les avaient suivis en extrême orient en 1599 et trouvaient plus commode, de bonne guerre et de bonne prise, d'attaquer les vaisseaux hispano-portugais et de piller les marchandises dont ils étaient chargés, que de les acheter (1).

Les premiers résultats commerciaux obtenus par les armateurs de ces nations ne furent pas bons partout, parce que les premiers venus occupaient les bonnes places et desservaient les nouveaux arrivés, mais leurs capitaines et leurs marchands sentaient qu'il y avait place pour tout le monde et des bénéfices énormes à réaliser. Ils ne songeaient pas encore à conquérir les Etats indigènes de l'extrême orient, bien que les Portugais eussent déjà pris Goa, Malacca, d'autres villes importantes, et acquis, en 1553, des Chinois le droit de demeurer à Macao où ils s'étaient établis dès 1537, en y payant des droits de douane ou une redevance annuelle de 500 taëls d'argent (4.000 francs) (2). Ils ne voulaient que créer des factoreries, des comptoirs, des loges. Ils comprenaient que, pour réussir, il fallait ne pas se borner à envoyer aux Indes trois ou quatre navires de commerce, mais qu'il fallait que ces navires fussent armés en guerre et assez nombreux pour qu'il y en eût toujours sur la route d'Europe soit à l'aller, soit au retour, et un plus grand nombre encore sur

(1) Raynal dit que les Hollandais prirent plus de 300 vaisseaux de commerce aux Portugais dans le courant du *xvii^e* siècle. Il attribue leur succès final à ce fait qu'ils succédèrent presque partout aux Portugais dépouillés par eux dans les établissements qu'ils avaient gardés, armés de défenses et aménagés.

(2) La « concession » comprenait 31 kilomètres carrés, environ. Ce tribut fut payé jusqu'en 1848, date à laquelle le gouverneur Ferreira de Amaral le refusa et expulsa la douane établie sur l'isthme qui sépare le territoire de Macao du reste de l'île et que les Chinois avaient établie en 1573. Ce coup de force lui coûta la vie. Au mois d'août 1849, il était assassiné presque aux portes de la ville et sa tête était portée à Canton...

En 1583, les Portugais donnèrent à la ville fondée par eux le nom de *Porto de santo nome de Deos*, qu'ils remplacèrent ensuite par celui de *Cidade de santo nome de Deos de Macao*.

Les Chinois l'appellent *Ngao-Men* en dialecte kouan-hoa ; *Ho-Moun*, en dialecte cantonnais ; les gens du pays se servent souvent du terme *Amagao*.

les mers d'extrême orient. Un seul ou deux armateurs associés comme cela avait eu lieu à Amsterdam, à Londres et à Rouen ne pouvaient pas réunir une semblable flotte. C'est alors que se formèrent les *Compagnies des Indes orientales* qui, chez les nations maritimes d'Europe, obtinrent de leur gouvernement des chartes leur accordant le monopole du commerce aux Indes et dont elles se servirent pour se faire quasi-souveraines.

C'était procéder autrement que les Portugais qui avaient toujours navigué et commercé pour le compte du Roi, mais c'était mettre l'affaire commerciale à l'abri des événements politiques. On le vit bien lorsque, le Portugal ayant été annexé à l'Espagne, le gouvernement espagnol, préférant les colonies de l'Amérique du sud et du centre, négligea ou ne soutint que très légèrement les Portugais, ses nouveaux sujets, dans l'Inde orientale.

La première compagnie fut hollandaise et fut créée en 1594 ; la seconde fut anglaise et fondée en 1599 ; la troisième fut française, elle ne remonte qu'à 1604 ; la quatrième, celle des Danois, est de 1612. Mais toutes ces premières sociétés ne durèrent pas et furent remplacées par d'autres qui réussirent, là où les précédentes avaient plus ou moins échoué ou réussi sans donner les bénéfices que les actionnaires attendaient d'elles. Je n'ai pas à faire ici l'histoire particulière de ces diverses compagnies, mais à dire seulement quelle fut leur action générale et à quel résultat elles sont parvenues, leur œuvre vue de haut et ce qui reste aujourd'hui de leur action.

Elles furent tout d'abord seulement des Compagnies de commerçants et leurs agents portaient le titre de *négociant en chef* (ou marchand en chef), *marchand*, *sous-marchand* et *commis-marchand*. Elles ne demandaient aux princes indigènes que des concessions d'un acre environ pour élever une *loge*, ouvrir un *comptoir*, avoir une *factorerie*, des magasins pour y déposer les marchandises que leurs agents achetaient ou vendaient, et une habitation pour se loger. Elles prenaient l'engagement de payer un faible droit *ad valorem* sur toutes les marchandises dont elles trafiquaient.

Toutes les Compagnies, de quelque nation qu'elles fussent, ont commencé ainsi. Mais, alors que les Portugais étaient encore les seuls Européens qu'on connût en extrême orient, les cir-

constances les avaient portés à être autre chose que des commerçants ayant des comptoirs et se livrant exclusivement au commerce. Ils avaient accordé leurs concours à certains princes hindous contre d'autres princes et obtenu d'eux des concessions plus larges, même des villes, et parfois un territoire avec une ville et les villages voisins. D'autres fois, comme à Calicut, à Cochin, à Granganor, à Canaor, à Diu, ils avaient obtenu, près d'une ville, un territoire nu et, sur ce territoire, ils avaient élevé un fort et, près de ce fort, une ville s'était fondée. Peu à peu, ils étaient devenus une puissance militaire que les princes redoutaient à l'égal de leurs voisins indigènes et contre lesquels, quand ils concédaient un terrain, ils prenaient la précaution de leur réclamer l'engagement par écrit de ne pas élever un fort.

Quand les Hollandais parurent, le mode primitif de commerce qui avait déjà changé fut définitivement compromis. Dès les premiers temps de la rivalité qui divisait les Portugais et leurs anciens clients auxquels, je le répète, Philippe II avait interdit les ports d'Espagne et de Portugal, on eut en extrême orient le sentiment que les Européens seraient plus conquérants que marchands et que l'Inde, l'Insulinde, l'Indo-Chine, la Chine et même le Japon allaient connaître d'autres procédés de civilisation, d'évangélisation et une autre sorte de puissance que ceux qu'on avait jusqu'alors connus.

Les princes indigènes avaient à se plaindre des Portugais qui prétendaient convertir leurs sujets au christianisme, qui cherchaient à nuire aux commerçants mahométans et qui avaient parfois pris parti contre eux dans leurs différends entre princes. Ils s'adressèrent alors aux Hollandais soit pour attaquer les Portugais comme à Canaor, à Nagapatanam, à San-Thomé, soit pour se défendre de leurs attaques. Et comme les Hollandais et les Espagnols, — dont les Portugais étaient alors les sujets, — étaient en guerre en Europe, il semblait tout naturel que les Portugais et les Hollandais fussent ennemis aux Indes et qu'ils s'y fissent la guerre. Il faut lire Gautier Schouten, les autres relations hollandaises et portugaises de cette époque pour pouvoir apprécier le mal que se faisaient les deux peuples, et l'aide que les Hollandais accordaient aux princes contre les Portugais et les alliances que ceux-ci contractaient avec les

princes contre les Hollandais. Ces aides, ces alliances n'étaient pas gratuites. Les princes payaient avec des concessions de terre, avec des villes, et de ces concessions et de ces villes cédées, qui devenaient rapidement des principautés portugaises ou hollandaises et qui mettaient l'étranger chez eux, il ne pouvait sortir et ne sortait que des difficultés qu'on ne réglait jamais à l'amiable. D'abord parce que, les étrangers n'étant jamais qu'une poignée, un prince croyait toujours pouvoir les vaincre avec la multitude d'hommes dont il disposait, ensuite parce que les Portugais ou les Hollandais étaient certains de vaincre, étant plus braves, mieux armés et mieux commandés, enfin parce que les Européens préféraient vaincre que traiter. La victoire rapportait toujours plus qu'une convention et la prise d'une ville était toujours suivie du pillage qui plaisait aux soldats et qui les payait de leurs peines.

Parfois, les Européens n'attendaient pas d'avoir à se plaindre, d'être provoqués, d'avoir une raison d'attaquer, pour se jeter sur un pays et s'en emparer comme les Portugais, sous le commandement d'Albuquerque, avaient pris Goa et Malacca, l'une en 1510, l'autre en 1511. Cette dernière conquête avait produit en extrême orient un effet extraordinaire, non seulement parce que la prise d'un pareil port qui tenait ouvert ou fermé l'un des passages les plus importants du globe, faisait les Européens maîtres de la situation, au centre de trois mondes, le monde hindou, le monde malais, le monde indo-chinois au bout duquel se trouvent la Chine immense et le Japon, mais surtout parce que cette conquête n'ayant été précédée d'aucune insulte, était injustifiable ; Albuquerque pouvait donner des raisons à l'appui de la prise de Goa, et de l'île de Trinacérin dont elle est capitale, mais il n'en pouvait donner aucune en faveur de son action sur Malacca si ce n'est celle que Malacca était une ville bien située, de première importance et que son prince et son peuple étaient mahométans, alors que les Portugais étaient chrétiens.

Les Portugais, par Goa, leur capitale, par Macao et par Malacca, étaient devenus une puissance redoutable, mais ils avaient à lutter contre les Hollandais qui, nouveaux venus, étaient amis des princes indigènes et parce qu'ils avaient entrepris de leur prendre avec le concours des Javanais un grand nombre de leurs forteresses en Indes et à Malacca.

Ils s'étaient fait chasser du Japon parce qu'ils y étaient moins commerçants que convertisseurs, parce qu'ils avaient plus travaillé pour s'approprier le pouvoir que les marchés, et parce que leurs moines et leurs fidèles étaient plus gens de trouble que de paix. Ils comptaient 1.700.000 chrétiens indigènes lorsque les 117 jésuites, les 22 franciscains et les 200 prêtres portugais ou japonais qui formaient le clergé catholique furent en 1617 embarqués de force pour Macao. Les Japonais n'avaient pas expulsé les marchands portugais, mais les moines étant revenus secrètement et les 1.750.000 chrétiens s'agitant pour les faire rappeler, on les expulsa à leur tour. Les Hollandais qui respectaient les religions indigènes et qui ne s'inquiétaient pas de faire des chrétiens, — bien que gens dévots et crédules entre eux, — obtinrent l'autorisation de s'établir dans l'île de Hirado (Decima), en face de Nagasaki et d'y avoir des comptoirs, d'y faire du commerce et de prêter au gouvernement quand il avait besoin d'argent. Les Anglais obtinrent plus tard le même privilège et le commerce du Japon devint une excellente affaire.

Quand les Anglais, les Français furent en état de jouer un rôle aux Indes, les Portugais n'avaient plus en leur possession que les bribes de leur ancienne puissance et quelques morceaux de leur gigantesque empire des Indes. Mais alors, les Hollandais après avoir lutté contre les Anglais qui, déjà, prétendaient à l'empire des mers et qui, comme eux-mêmes avaient attaqué les vaisseaux portugais, les Hollandais attaquaient leurs vaisseaux de commerce au retour pour les prendre et leur voler leur cargaison ; ils parcouraient l'Insulinde, et tout en conservant autant que possible leurs comptoirs aux Indes, localisèrent le plein de leurs efforts dans cette région et, sur les ruines de Jakatra, Coen jeta les bases de Batavia, en 1618. Les Français, les Anglais, ne les inquiétèrent pas et même applaudirent quand ils chassèrent les Portugais de Ceylan, de Malacca et des îles Pong-hou ou Pescadores, dans le détroit de Formosa, et quand ils obtinrent des Chinois Formosa en échange des Pescadores.

De cette ville de Batavia, qui devint le siège de leurs possessions en extrême orient, les vaisseaux hollandais, commandés par des marins hardis et point nerveux, partaient pour aller aux Indes, en Indo-Chine, au Japon, en Chine visiter leurs comptoirs,

porter et rapporter des marchandises qu'ils cabotaient d'un pays à l'autre et pour rentrer en Europe chargés des produits précieux de l'Inde que les nations demandaient et payaient cher.

Quand ces deux nations portugaise et hollandaise, eurent fait place aux autres, l'une parce qu'elle n'avait plus la force de conquérir, l'autre parce qu'elle avait, pour ainsi dire, borné ses efforts à l'est et au sud de la péninsule malaise, les peuples de l'Inde se trouvèrent en présence de deux autres nations puissantes : la France et l'Angleterre, qui, — voulant des comptoirs, des villages, des villes, la puissance, l'une sous Dupleix, l'autre sous lord Clives et ses successeurs, — adoptèrent la politique que les Portugais avaient suivie en prenant part aux guerres que se faisaient les Etats indigènes, en intervenant dans les guerres civiles qui éclataient entre princes de la même maison qui se disputaient le pouvoir. Cette politique qui n'avait d'autre but que de conquérir des royaumes à l'occasion des troubles et des guerres, mena si loin que, bientôt, l'Inde entière fut en feu et que les Anglais et les Français, ennemis en Europe, se rencontraient aux Indes en adversaires, dans les armées des princes où ils combattaient d'abord pour le compte d'autrui, puis pour s'arracher leurs possessions et s'entredétruire.

Cette politique leur livra bien des Etats indigènes et il fut un moment, alors que l'Empire des Moghols s'écroulait et que les nababs s'en partageaient les provinces, qu'on se demanda si l'Inde serait française ou anglaise. Elle est devenue anglaise et la France, le Portugal, n'ont plus dans la péninsule hindoustane que des villes, des loges et des établissements isolés.

Nous avons vu plus haut quelle était la puissance de cet empire moghol créé au commencement du xvi^e siècle au nord de l'Inde, par Baber, un descendant de Timour-khan (Tamerlan).

En 1524, Baber passe la frontière et bat les Patans de Lodi qui règnent à Delhi, à la fameuse bataille de Panipat ; il organise sa conquête et, en 1527, près d'Agra il bat les Radjpout, qui se disent les fils des anciens rois de l'Inde. Son fils Humayun lui succède en 1530 et conquiert le Malva et le Guzerate, puis, renversé du trône dont un général afghan s'empare (1541), il se réfugie en Perse, remonte sur le trône en 1554 et jette les fondements du magnifique palais de Delhi, sa capitale. Son fils

Akbar, qui fut surnommé le grand, lui succède à l'âge de 15 ans, en 1555. Il bat les Afghans qui veulent envahir l'Empire, remplace la citadelle d'Agra qui était en briques par une forteresse redoutable dont tous les murs sont en pierre rouge, réprime les révoltes des grands, s'empare du Bengale, à l'est, du Kaboul et du Kachmir au nord-ouest, oblige tout le monde à observer les lois, fait creuser des canaux, construire des routes, dicte des lois, organise habilement son vaste empire. Il veut créer une religion de tolérance, mais il échoue et meurt entouré de respect par tous les peuples de l'Inde, quelles que fussent leur race et leur religion. Les Européens le considèrent comme le plus grand des Moghols parce que grand à la guerre, il fut grand encore en temps de paix. Lui mort, c'est la décadence de l'Empire. Son fils qui s'est révolté contre lui a des enfants qui lui font la guerre, l'obligent à fuir à Lahor ; son petit-fils, Shah-Jehan, voit à son tour ses quatre fils auxquels il a partagé l'Empire, se faire la guerre à cause de lui et l'un d'eux, Aureng-Zeb qui a triomphé de ses frères, l'enferme dans son palais et règne à sa place. Ce dernier était un homme habile et brave, politique retors et sans scrupules, hypocrite mais de vie simple. Sa renommée était grande et, pourtant, la domination de l'Inde par sa maison était déjà compromise. Les fils avaient fait trop souvent la guerre à leurs pères pour que l'esprit de subordination fût bien réel au fond des cœurs, et pour que les gouverneurs, les vice-rois des provinces fussent bien attachés à leur chef. L'Empire était condamné à mourir des divisions qui toujours naissaient dans la famille des grands-moghols ; Aureng-Zeb en eut le pressentiment quand deux de ses fils prirent les armes contre lui. Il s'empara d'eux et les fit empoisonner dans leur prison, après quoi, dit-on, il pleura sur ses fils, sur l'Empire et sur lui-même, se livra à des pénitences telles que sa santé s'en altéra. Les Marattes l'attaquèrent et furent vaincus ; ils l'attaquèrent encore, alors que les Radjpouts se soulevaient, que les Hindous s'agitaient parce qu'il avait donné l'ordre de ruiner les temples et les religions brahmaniques, alors surtout que son fils Akbar prenait les armes et s'alliait aux Marattes, les plus grands ennemis de son père. Il vainquit tous les rebelles, étouffa toutes les révoltes, apaisa tous les mécontentements et pour affirmer sa puissance, pour

montrer que ces événements, ces luttes intestines ne l'avaient pas affaibli, il s'empara du Viséapour en 1687, du royaume de Golconde en février 1688, et soutint une longue guerre contre les Marattes sans cependant parvenir à les vaincre. Il mourut en février 1707, couvert de gloire et de crimes. Il avait régné cinquante ans sur un empire immense qu'il avait augmenté de dix royaumes et qui s'étendait sur 25 degrés de longitude et presque autant de latitude. Il comptait 64 millions de sujets et tirait d'eux un revenu de plus d'un milliard de roupies d'environ deux francs. Les Moghols le considèrent comme un saint, dur pour les autres mais plus dur encore pour lui, qui, pour le bien de l'Empire, n'hésita jamais à se couper un membre. De fait, il empoisonna son père, trahit ses alliés, massacra ses frères et ses neveux, empoisonna deux de ses fils, sa sœur, et prit le titre orgueilleux d'Alemguyr, ou conquérant de l'Univers. Quand il mourut, l'Empire était si fatigué de la dureté avec laquelle il avait été mené, le mécontentement était si grand, les ambitions si nombreuses, que tous les liens qui le maintenaient se détendirent à la fois et que des lézardes parurent partout.

Divisé en 16 gouvernements sous Akbar-le-grand, l'empire en avait 21 sous Aureng-Zeb et comptait trois capitales. — Lahor, Delhi et Agra, — vingt peuples différents et dans les ports les plus importants, dans les villes les plus commerçantes, des concessions insignifiantes au point de vue territorial, considérables au point de vue commercial, avaient par lui été accordées aux Portugais, aux Hollandais, aux Français, aux Anglais et aux Danois. Ces marchands européens n'étaient pas encore menaçants parce que les grands-moghols, en dépit des luttes intestines qu'ils avaient à soutenir, n'avaient pas cessé d'avoir la main ferme avec eux, mais ils allaient le devenir sous les successeurs d'Aureng-Zeb, qui furent des princes sans énergie, et à l'occasion de la dislocation du grand empire.

Quand les fils et les petits-fils d'Aureng-Zeb, imitant en cela leurs ancêtres, se ruèrent les uns sur les autres, s'entretuèrent, les frères s'arrachant l'Empire, les fils l'arrachant à leurs pères (1713), puis s'adonnant aux alcools, à l'opium, aux femmes, il arriva que le pouvoir central fut si faible que les nababies, les soubabies (vice-royautés, gouvernements), commencèrent à se

libérer de leurs devoirs, d'une partie de l'impôt qu'ils payaient au grand-moghol. Alors le persan Nâdir-shah parut comme un fléau, pillâ Delhi, la brûla et s'en alla comme un barbare après avoir ruiné tout le pays (1739) (1).

L'Empire se disloquait rapidement lorsque les Français et les Anglais commencèrent à construire des forteresses pour se protéger contre les dissidents qui menaçaient parfois leurs comptoirs (Calcutta, Chandernagor), levèrent des troupes européennes qui devinrent de petites armées afin de pouvoir au besoin se défendre, les augmentèrent de troupes indigènes (Dupleix, puis Clives) avec lesquelles on pouvait attaquer, et finalement s'allièrent aux nabab's révoltés pour les soutenir dans la guerre qu'ils faisaient au grand-moghol, à leurs voisins, dans celles qu'ils se faisaient entre eux.

La rivalité éclata entre les Français et les Anglais et, comme la guerre existait en Europe entre leurs nations, ce fut la guerre aux Indes, le pillage des villes, le massacre des populations, les trahisons des princes indigènes, et des acquisitions de territoires, par le sang, la force et l'argent, à des princes qui pouvaient en disposer et à des ambitieux auxquels ils n'appartenaient pas, mais pour lesquels il fallait combattre, afin qu'ils pussent les conquérir et en donner une partie.

Cela dura du milieu du xvm^e au xix^e siècle et les conquêtes britanniques allèrent si vite, — alors que la France combattait en Europe pour tous les peuples contre tous les rois, et ne parvenait à ne garder de ce qu'elle avait possédé dans l'Inde que Pondichéry et sa banlieue, Karikal, Chandernagor, Mahé, Yanaon, et une dizaine de loges sans aucune valeur, — qu'en 1910, les Anglais possèdent en propre les deux tiers de l'Inde, surveillent l'autre tiers par des résidents et possèdent 230 millions de sujets sur 290 millions et 60 millions de soi-disant protégés, les premiers alimentant un budget qui n'est guère inférieur à deux milliards de francs.

Or, l'origine de cette grande puissance, de cette possession d'un empire immense, est un firman de Shah-Jehan, daté de 1640, accordant aux Anglais l'autorisation de faire le commerce

(1) Voyez mon *Voyage*.

dans ses Etats, une concession de quatre acres à Surat avec la réserve qu'ils ne pourront élever une forteresse sur cette concession, ni solder des troupes. En 1680, une modification fut apportée à cette patente et les Anglais furent autorisés à entretenir une garde de trente hommes. Ces quatre acres sont devenus un million de milles carrés et ces 30 hommes ont été portés à plus de 300.000. La petite garde est devenue une armée formidable.

Entre temps, à la fin du xviii^e siècle, profitant des événements d'Europe qui avaient soumis la Hollande à l'hégémonie de la France, en 1795, les Anglais avaient enlevé Malacca aux Hollandais qui, en 1641, l'avaient enlevée aux Portugais, lesquels en 1511, on l'a vu plus haut, l'avaient conquise sur un prince javanais et mahométan.

En 1819, les Anglais achetèrent au sultan malais de Johore le droit de s'établir dans l'île de Singapour, là même où jadis s'était élevée la ville fondée par un prince malais, et qui n'était plus qu'une bourgade de 150 habitants. La Compagnie des Indes acheta à ce prince l'île entière en 1824 pour 60.000 dollars espagnols (337.500 fr.) et une annuité viagère de 24.000 dollars (135.000 fr.) Ils avaient acheté la province de Wellesley au rāja de Kedah, en 1798 et lui adjoignirent l'île de Pinang acquise du même rāja en 1786 où se trouve Georgestown et les îles Dingding qui sont à 100 kilomètres plus au sud (1). En 1825, de ces deux îles (Singapour et Pinang) et de ces deux territoires de la presqu'île (Malacca et Wellesley) ils firent ce qu'on appelle les *Straits-settlements* ou « Etablissements des détroits » qu'ils placèrent sous l'autorité d'un gouverneur relevant du gouverneur général ou vice-roi de l'Inde (2). Mais, alors que tout s'organisait sur le territoire anglais, tout se désorganisait sur les territoires des princes demeurés indépendants. Les Anglais, leurs protégés malais et chinois, pénétraient de plus en plus dans ces Etats mal gouvernés et l'anarchie devenait d'autant plus intense que ces Etats

(1) Le territoire de Dingding, en face des îles de ce nom, fut déclaré territoire anglais en 1870.

(2) Ils y joignant les îles des Cocos qui sont au sud-ouest et à 700 milles marins de Batavia en 1897, d'autres îles encore, et aussi les Etats anglais de Bornéo.

étaient plus rapprochés des possessions anglaises. En 1874, sous prétexte que l'anarchie des Etats indépendants menaçait l'ordre, les Anglais commencèrent à placer des consuls près des princes pour les conseiller, puis pour les aider, enfin pour les diriger. L'agent de Pérak ayant voulu aller trop vite, fut assassiné par les habitants. Cet accident n'arrêta pas l'Angleterre, bien au contraire, elle réprima durement et continua d'avancer; elle amena, en 1892, les Etats malais de la zone d'influence anglaise à se réunir en une *fédération* dite *des Etats malais* sous la haute autorité d'un résident général anglais, qui n'est qu'un délégué du gouverneur des *Straits-settlements*. Le Siam a fait quelques observations parce que ces Etats malais ont jadis été ses tributaires, parce qu'ils subissent encore son hégémonie et qu'il est leur protecteur. On passa outre encore et tout le sud de la presqu'île de Malacca, tous les pays situés dans la zone de l'influence anglaise, furent transformés en pays de protectorat. Ces pays s'en sont bien trouvés: leurs importations sont passées de 16 millions en 1890 à 55 millions de francs en 1907 et les exportations, dans la même période, ont passé de 18 à 80 millions de francs. D'autre part, la population a plus que doublé en 25 ans.

L'œuvre d'annexion entreprise par l'Angleterre ne s'est pas arrêtée. Elle a demandé au Siam la cession du Tinganou, du Kelantan, deux Etats situés sur la mer de Chine, au nord des Etats fédérés, du Kedah dont le littoral est sur la mer du Bengale, et d'une partie, sinon des deux Etats, du Rahman et du Patani qui ont leur littoral sur le golfe de Siam et qui sont à la hauteur du Kédah. Ces cinq Etats malais dépendaient du Siam dont ils étaient tributaires et le Siam les a cédés. Les Anglais ne sont pas encore satisfaits; ils convoitent la province siamoise de Ligor ou Bandon qui s'étend du golfe de Siam à la mer du Bengale et de l'Etat des Samsams à l'isthme de Kra où vient aboutir la frontière sud de la Birmanie et cela, ils l'obtiendront encore parce qu'ils ont besoin de ces territoires pour y faire passer la voie ferrée qui doit relier la Birmanie à Singapour, et parce que cette grande ligne de circulation est utile à la civilisation, et qu'il serait regrettable qu'elle ne fût pas construite.

Entre temps, ils ont annexé à leur empire colonial en extrême

orient une petite partie de l'île de Bornéo, l'Etat de Saravak qui est au nord-ouest et l'Etat de Sabah (ou North-Bornéo) qui est au nord, alors que cette grande île était considérée comme se trouvant dans la zone d'influence hollandaise.

La guerre de 1834 avec la Chine a donné aux Anglais l'île de Hongkong qui est à l'embouchure de la rivière de Canton et la guerre de 1856 leur a donné une partie de la concession de Chang-haï où les Français et les Américains ont des concessions.

Dans cet immense partage des territoires de l'Inde et de l'extrême orient quelques nations de l'Europe ont pris leur part.

Les Portugais qui avaient établi des comptoirs partout, qui avaient avant tout le monde reconnu des côtes ignorées du vieux monde, parcouru des mers et connu des peuples dont on savait à peine le nom en Europe, et qui avaient fondé des établissements importants, qui possédaient des villes et des îles, les Portugais ont presque tout perdu. Il leur reste les établissements de l'Inde, Goa, Panjim, Damain et Diu, et quelques loges, soit environ un million d'habitants et des milliers de descendants métis, demeurés catholiques, qui perpétuent leur race et rappellent la puissance dont ils ont joui au xvi^e et au xviii^e siècles. On trouve aussi leurs descendants à Ceylan, mais en moins grand nombre. Ils sont partout demeurés catholiques fervents. Ils ont aussi conservé l'île de Macao qui leur fut vendue en 1566 par les Chinois et qui n'est plus aujourd'hui qu'une ville morte, sans commerce et qui semble n'exister plus que pour rappeler leur puissance et leur audace de jadis.

Les Hollandais, après avoir lutté contre les Portugais au xvii^e siècle, dans tous les ports de l'Inde, de Ceylan d'où, d'accord avec le roi de Kandy, ils les avaient chassés, les poursuivirent dans l'Insulinde où, peu de temps après s'être emparés de Malacca (1510), ils avaient fondé quatre établissements. Ils attaquèrent ces quatre établissements, les prirent et s'établirent sur leurs ruines, puis résolurent d'y créer un puissant empire colonial. Afin de s'ouvrir la mer de Malacca vers l'Inde, ils s'en emparent d'accord avec les Atchinois, et en 1683, ils chassent les Anglais de Bentam dont ils s'étaient emparés. Depuis cette époque jusqu'à la conquête de la Hollande par la France et la proclamation de la République Batave, ils demeurèrent presque

sans guerre avec les autres nations de race blanche et travaillèrent à s'agrandir de toutes les îles qui avaient autrefois, on l'a vu plus haut, fait partie du Majapahit.

Maîtres de Java, ils avaient conquis une partie de Sumatra, des Célèbes et des cent autres îles qui composent le grand archipel d'Australasie. En 1795, l'Angleterre en guerre avec la France leur prit leur établissement du Cap fondé en 1652 à la pointe sud de l'Afrique, et toutes leurs possessions dans l'Inde de la presqu'île de Malacca et de l'Australasie. Ils les leur rendirent en 1815, moins Malacca et le Cap qui furent jugés de trop bonne prise par les Anglais pour pouvoir être rendus.

Aujourd'hui que l'Insulinde ou Australasie entière est tombée au pouvoir des Hollandais, qu'ils n'ont plus rien à redouter des nations blanches qui, s'étant fait leur lot en extrême orient, ne désirent pas l'augmenter, ils ont admirablement organisé et mis en valeur leur empire. La population a quadruplé en un siècle, et leur colonie est présentée comme la mieux organisée de toutes, la mieux administrée et relativement la plus riche.

Des nations indigènes qui se partageaient l'Indo-chine, une seule, le Siam, a conservé son indépendance. Elle lui est garantie par la rivalité de la France et de l'Angleterre et sert d'Etat tampon entre leurs possessions. Le Pégou, la Birmanie, les petits Etats de Mergui et de Tenasserim qui, après avoir été pégouans, furent siamois, puis pégouans et enfin la Birmanie, et les Etats-Shans sont devenus possessions anglaises.

Le Champa a été absorbé par les Annamites.

L'Annam, qui avait conquis le pays des Champas et qui s'était annexé les provinces cambodgiennes du sud, qui avait conquis le Tonkin, l'Annam a été d'abord dépouillé par la France de ses possessions du sud qui sont devenues françaises, et le Tonkin et l'Annam ont été placés sous notre protectorat.

Le Laos, que se disputaient les Annamites et les Siamois, est devenu colonie française, sauf le royaume de Luàng-phrah-Bàng qui a été placé sous le protectorat de la France.

Le Cambodge est placé sous le protectorat français, qui lui a rendu les provinces cambodgiennes qu'il avait perdues depuis plus d'un siècle et que le Siam a cédées à la France, non au Cambodge. De ce fait, le Cambodge est moitié plus vaste qu'il ne l'était lors de notre arrivée en ces parages.

L'Espagne possède encore Benday dans le nord de Bornéo ; elle possédait en plus, il y a quelques années, avant la guerre qu'elle a soutenue contre l'Amérique, l'archipel des Philippines dont la capitale est Manille. Elle a perdu tout l'archipel qui a passé aux Américains et ne possède plus que Benday qui se trouve impuissant entre le Saravak et le North-Bornéo (*Sabah*) qui appartiennent aux Anglais.

C'est ainsi que les Européens, hommes de race blanche et d'une civilisation plus avancée que les hommes de races asiatiques et de civilisation immobile, ont, en moins de deux siècles, conquis des territoires trois fois plus vastes que l'Europe, et qu'ils travaillent au relèvement des peuples endormis et au développement de leur énergie latente. Venus comme commerçants, comme propagandistes de leur foi religieuse, devenus rapidement conquérants, ils ont fini par s'attacher aux pays conquis ou protégés par eux et maintenant, poussés par la force immanente des choses, voilà qu'ils comprennent qu'ils ont des devoirs à remplir et que les peuples qu'ils dominent ont des droits à la liberté, à l'indépendance. Ils ont entrepris de les civiliser (alors ils ont créé des écoles), de développer leurs richesses (ils ont ouvert les ports au commerce du monde), d'aménager leur sol (ils ont creusé des canaux, construit des routes, des ponts et des voies ferrées), et finalement de mettre à leur disposition les forces naturelles que nous avons appris à dompter, à utiliser et qu'ils n'auraient peut-être jamais su découvrir, discipliner et gouverner sans nous : la vapeur sur les bateaux, sur les voies ferrées, dans les ateliers, l'électricité pour l'éclairage ; et la force motrice, le transport des idées.

Espérons que ces races de l'Inde et de l'Indochine, enfin de l'extrême orient sauront profiter de ce que les Européens leur enseignent et qu'un jour, ayant reconquis leur puissance d'initiative, ces peuples chevaucheront les routes ouvertes par nous et vivront de générations en générations leur destinée, apportant à leur tour au monde, à l'humanité, un contingent de découvertes, d'applications, de développements affirmant leur intellectualité et leur valeur en tant que races. Donc, pour eux, courage, travail et justice.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Pages

LE CAMBODGE : SES LÉGENDES ET SES INSCRIPTIONS

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. — L'Indo-Chine et ses peuples au commencement de l'ère européenne et de la grande ère hindoue.	4
I. — Le territoire	4
II. — Les peuples	9
Les Khmêrs ou Kambujâs.	10
Les Chams ou Champas.	10
Les Laos ou Laotiens.	11
Les Môns ou Pégouans	12
Les Siamois ou Thays.	13
Les colonies hindoues	14
L'Annam ou Tonkin	14
Les Marammâs, ou Miammâs, ou Birmans	15
Les Shans.	16
La Chine	17
CHAPITRE PREMIER	19
1. — Le Fou-nan.	19
2. — Les légendes.	29
3. — Kaundinya-Jayavarman I ^{er}	34
4. — Rudravarman.	37
CHAPITRE II. — Vyadhâpura et Çambhûpura	38
1. — Çri-Çrutavarman	39
2. — Çri-Çreslhavarman.	40
3. — Çri-Viravarman	40
CHAPITRE III. — Le Cambodge ou Srok Khmêr	41
4. — Çri-Bhavavarman.	41

5. — Citrasena-Çri-Māhendravarmaṇ (610)	43
6. — Içānavarmaṇ (610-)	44
7. — Jayavarman II (667-)	52

CHAPITRE IV. — Notice sur les peuples qui ont eu quelques relations avec le Cambodge avant le VIII^e siècle : le Champa, l'Annam-Tonkin, la presqu'île de Malacca, le Tché-t'ou ou Siam, l'Inde et la Chine.

1. — Le Champa.	53
2. — L'Annam-Tonkin	64
3. — La presqu'île de Malacca	66
4. — Les îles de la Malaisie	67
5. — Le Tché-t'ou (plus tard le Siam).	69
6. — L'Inde.	70
7. — La Chine.	72

CHAPITRE V. — Le Cambodge du VII^e au X^e siècle. — Vyadhāpura et Çambhūpura

76

CHAPITRE VI. — Le Kampuchéa ou Srok Khmér.

80

1. — Jayavarman III (802-869)	80
2. — Jayavarman IV (869-877)	86
3. — Indravarman I ^{er} (877-889)	87
4. — Yaçovarman (889-908).	90

CHAPITRE VII. — Notices sur les peuples qui ont eu des relations avec le Cambodge du VIII^e au X^e siècle : le Champa, l'Annam-Tonkin, la Chine et l'Inde.

95

1. — Le Champa.	95
2. — L'Annam-Tonkin.	97
3. — La Chine	99
4. — L'Inde.	99

CHAPITRE VIII. — Le Cambodge du X^e au XIV^e siècle

104

1. — Harshavarman I ^{er} (908-?)	104
2. — Içānavarmaṇ II (?-928)	104
3. — Jayavarman V (928-942).	104
4. — Harshavarman II (942-944).	105
5. — Rājendravarman II (944-968).	106
6. — Jayavarman VI (968-1002).	107
7. — Suryavarman I ^{er} (1002-1049).	109
8. — Udayādityavarman I ^{er} (1049-1079)	112
9. — Harshavarman III (1079-1090)	114

10. — Jayavarman VII (1090-1109).	115
11. — Dharanindravarman I ^{er} (1109-1112)	116
12. — Suryavarman II (1112-1162)	117
13. — Dharanindravarman II (1162-1163)	119
14. — Jayavarman VIII (1162-1201).	120
15. — Indravarman II (1201).	123
16. — Çrindravarman.	124
17. — Jayavarmadiparamêçvara	124
18. — Les rois inconnus (1250 ?-1300 ?).	125
 CHAPITRE IX. — La révolution du XIV ^e siècle.	129
 CHAPITRE X. — Notices sur les peuples qui ont eu quelques relations avec le Cambodge du X ^e et XIV ^e siècle.	144
1. — Le Champa.	144
2. — L'Annan-Tonkin	151
3. — La Chine	156
4. — Le Siam ou Srok-Thay	157
5. — Le Laos (Ngay-Lao).	165
6. — La Birmanie, autrefois pays des Mòns	169
7. — La Malaisie.	177
8. — L'Inde et les mahométans.	190

LIVRE II

LE CAMBODGE DES CHRONIQUES ET AUTRES
DOCUMENTS HISTORIQUES.

CHAPITRE PREMIER. — De 1340 à la prise de Lovèk.	195
1. — Préah Nipéan-bat (1340-1346)	195
2. — Préah Sithéant-réachéa (1346).	196
3. — Préah-Srey-Lompongsa-réach (1347-1351).	196
4. — L'obaréach-Srey-Sauryotey (1353).	203
5. — Interrègne. — Les trois rois siamois (1353-1357).	205
6. — Srey-Sauryovongs (1357-1366).	207
7. — Préah Barom-Rama (1366-1373)	210
8. — Préah Thommasoka (1373-1394)	211
9. — Interrègne (1394).	213
10. — Préah Srey-Sauryovongs (1401-1417).. . . .	215
11. — Préah Barommasoka (1417-1421).	215
12. — Préah Srey-Sauryopéar II (ou chauponhéa Yéat) (1384-1431).	216
13. — Préah Noréay-Ramathipdey (1431-1436)	223
14. — Préah Ramathipdey (1436-1468)	223

15. — Préah Thommo-réachéa (1468-1504).	233
16. — Préah Srey-Sokonthor-bat (1504-1512).	235
17. — L'usurpateur sdach Kân (1498-1503).	252
18. — Chant-réachéa (1516-1533).	262
19. — Préah Barom-Intho-réachéa I ^{er} (1536-1567).	278
20. — Préah Barom-Intho-réachéa II (1567-1575) (préah Sotha).	281
21. — Chey-Chœttha I ^{er} (1576-1587).	283

CHAPITRE II. — Notices sur les peuples qui ont eu des relations avec le Cambodge aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles. 293

1. — Le Laos	293
2. — Les Champas ou Chams	309
3. — L'Annam-Tonkin	311
4. — L'Inde	315
5. — Les Européens	317

CHAPITRE III. — De la prise de Lovèk en 1585 à nos jours.

1. — Préah Rama-Chœung-prey (1594-1595)	324
2. — Barommo-réachéa I ^{er} (1596-1597) (chauponhéa Tan)	329
3. — Barommo-réachéa II (1597-1599) (ponhéa An)	331
4. — Chauponhéa Youm, régent (1599-1600).	333
5. — Srey-Sauryopéar (1600-1618)	334
6. — Chey-Chœttha II ou Chey-Chesdha (1618-1622).	338
7. — Interrègne (1628-1629)	340
8. — Srey-Thommo-réachéa I ^{er} (chauponhéa Saur) (1629-1630).	341
9. — Angk-Tong-Ramathipdey (1630-1640) (chauponhéa Non)	342
10. — Bautum-réachéa I ^{er} (préah Angk-Non) (1641)	343
11. — Bautum-réachéa II (ponhéa Chant, sdach Chaul sasna chvéa) (1642-1659).	345
12. — Bautum-réachéa III (ponhéa Saur (1659-1672).	352
13. — Chey-Chœttha III (Thommo-Sauryovongs) (1672-1673).	354
14. — Néak Angk-Chey (1673-1674)	354
15. — Interrègne. — Obayuréach Angk-Non (1674-1675).	355
16. — Chey-Chœttha IV (Angk-Saur) premier règne (1675-1688)	355
17. — Interrègne (1688).	360
18. — Chey-Chœttha (deuxième règne) (1688)	360
19. — Noréay-Ramathipdey (Oréah butey, ex chauponhéa Yâng) (1695-1696)	365
20. — Chey-Chœttha (3 ^e règne) (1696-1699)	365

21. — Kêvhvéa-Barommopit Angk-Êm (1700-1701)	366
22. — Chey-Chœtta (4 ^e règne) (1701-1702)	367
23. — Thommo-réachéa IV (1702-1704)	367
24. — Chey-Chœtta (5 ^e règne) (1704-1706)	368
25. — Thommo-réachéa IV (2 ^e règne) (1706-1710)	369
26. — Kêvhvéa Angk-Êm (2 ^e règne) (1710-1722)	370
27. — Angk-Chey (préah Sotha) (1722-1729)	374
28. — Kêvhvéa-Barommopit (Kêvhvéa Angk-Êm) (2 ^e règne) (1729-1730)	374
29. — Préah Angk-Chey, dit préah Sotha (2 ^e règne) (1730- 1736)	374
30. — Thommo-réachéa (3 ^e règne) (1738-1747)	377
31. — Thommo-réachéa V (Angk-Êm) (1747)	378
32. — Ramathipdey (préah Angk-Tong) (1747-1749)	378
33. — Chey-Chœtta V (1749-1755) Angk Snguon	380
34. — Préah Ramathipdey (Angk-Tong) (1756-1757)	382
35. — Srey-Sauryopor (préah Outey) (1758-1775)	384
36. — Angk-Réam-réachéa (Angk-Mon) (1775-1779)	389
37. — Interrègne (1779)	395
38. — Angk-Êng (1779-1796)	395
39. — Interrègne de dix ans (1796-1806)	404
40. — Angk-Chant (1806-1834)	406
41. — Angk-Mey (1834-1841)	420
42. — Angk-Duong (1841-1859)	429
43. — Noroudâm (1860-1904)	448
44. — Sisovath (1904-....)	467

**CHAPITRE IV. — Notice sur les peuples en relation avec le
Cambodge du XVI^e siècle jusqu'à nos jours.**

1. — L'Annam, le Tonkin, la Cochinchine et le Champa.	469
2. — Les Thays ou Siamois.	487
3. — La Chine.	496
4. — Le Japon.	508
5. — Le Laos	513
6. — Le Pégou et la Birmanie.	522
7. — Les Européens en Extrême-Orient	528